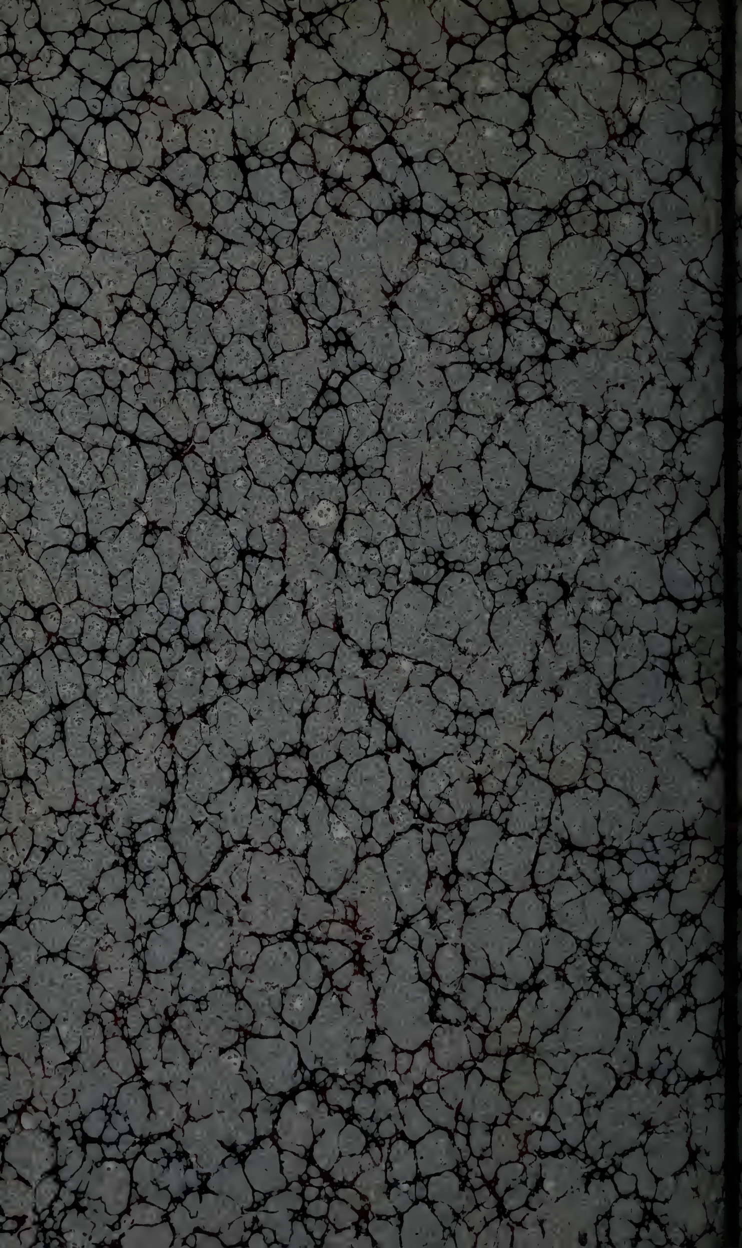
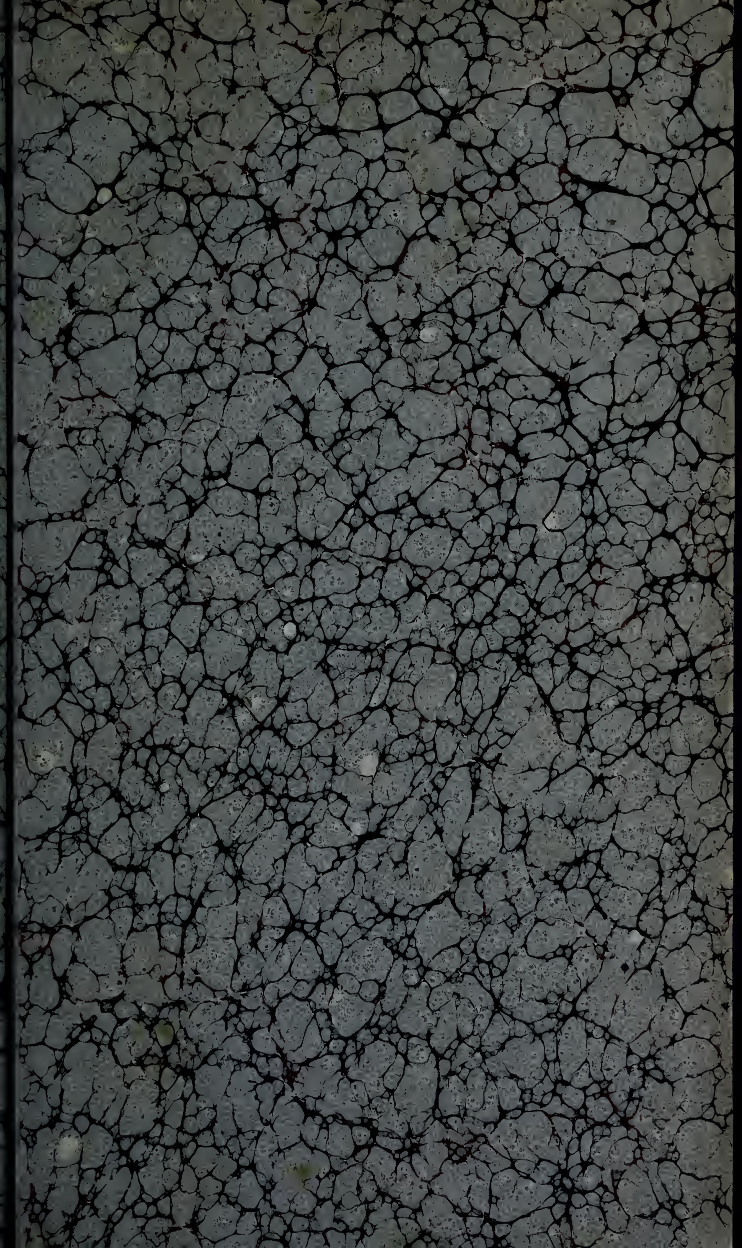






Complet. Solm

3 cartes -
illustr d/T -

HISTOIRE

UNIVERSELLE

publiée par une société

DE PROFESSEURS ET DE SAVANTS

sous la direction

DE M. V. DURUY

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE SAINT-LOUIS

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

HISTOIRE

DES ARABES

PAR

L. A. SÉDILLOT

Professeur d'histoire au lycée Saint-Louis
Membre du conseil de la Société asiatique et de la commission
centrale de la Société de géographie, etc , etc.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de Médecine)

1854

PRÉFACE.

En cherchant depuis plus de vingt ans à mettre en lumière les services que les Arabes ont rendus aux sciences et à la civilisation pendant l'intervalle de plusieurs siècles, qui sépare les Grecs d'Alexandrie des modernes, j'ai dû considérer dans leur ensemble les annales de ce peuple si longtemps dédaigné, comparer les matériaux que j'avais moi-même rassemblés, à ceux qu'on avait déjà fait connaître, et jeter les premières bases d'une histoire générale des Arabes, vaste travail qui dépasserait peut-être les forces d'un seul homme.

Le livre que nous publions aujourd'hui, en offre le plan.

Avant de tracer l'esquisse rapide des documents de toute espèce que nous avons consultés, il est nécessaire d'appeler un instant l'attention sur cette race arabe, quelquefois conquérante, jamais subjuguée, qui, depuis quatre mille ans, n'a pas cessé de présenter les mêmes traits distinctifs, les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, les mêmes qualités. A l'époque où se forment les plus anciens empires, elle est déjà debout, et prête à envahir les territoires voisins; elle donne

des rois à l'Égypte et à la Babylonie dix-neuf siècles avant J. C. Plus tard, rentrée dans ses limites naturelles, elle lutte avec succès contre les Pharaons, contre les monarques assyriens; elle échappe à la domination de Cyrus et d'Alexandre, elle conserve son indépendance en présence des Romains, les maîtres du monde; et lorsque, Mahomet resserrant les liens qui unissent ses diverses tribus, dirige vers une idée commune toutes les forces vitales de l'Arabie, on voit se lever un grand peuple qui étend son empire depuis le Tage jusqu'au Gange et qui porte le flambeau de la civilisation en Orient et en Occident, tandis que l'Europe, plongée dans les ténèbres du moyen âge, semble avoir oublié complétement les traditions de la Grèce et de Rome.

Le démembrement des États musulmans n'arrête point le mouvement scientifique et littéraire produit par les Arabes; les khalifes de Bagdad, de Cordoue et du Caire n'épargnent rien pour le propager de plus en plus; s'ils perdent leur puissance politique, l'influence morale qu'ils ont exercée continue de se faire partout sentir; les chrétiens d'Espagne qui chassent les Arabes de la Péninsule leur empruntent leurs connaissances, leur industrie, leurs découvertes; les Turcs et les Mongols, qui tour à tour dominent en Asie, deviennent, sous le rapport intellectuel, les tributaires de ceux qu'ils ont vaincus. La race arabe, proprement dite, refoulée dans la Péninsule et dans les déserts de l'Afrique, reprend sa vie indépendante; comprimée plus tard par les Ottomans, elle n'attend qu'une occasion favorable pour secouer le joug qui pèse sur ses enfants; et si les Wahabis ont échoué au commencement de ce siècle dans leur tentative d'affranchissement, ils sont encore prêts à se soulever au

premier signal. Il pourrait bien en être de même des Arabes d'Afrique répandus dans nos possessions de l'Algérie, à Tunis, au Maroc, et qui ne sont que trop disposés à écouter la voix de leurs chefs, dès qu'ils prêchent la rébellion ou la guerre sainte.

Quand on examine la série des auteurs qui ont écrit sur l'Arabie, on voit qu'ils ont traité pour la plupart certaines périodes de l'histoire de ce pays, sans jamais la considérer dans toute son étendue. Les uns, comme Pococke, Schultens, Eichorn, Silvestre de Sacy, Quatremère, Jomard, Caussin de Perceval, etc., ont cherché à éclaircir les époques qui ont précédé l'islamisme; d'autres, Prideaux, Maracci, Sales, Gagnier, Boulainvilliers, Savary, Pastoret, etc., se sont contentés d'apprécier Mahomet et le Coran. D'autres enfin, en bien plus grand nombre, ont étudié les changements survenus dans les diverses contrées que les Arabes ont soumises à leur domination et nous ont laissé sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe musulmanes d'intéressants matériaux; aussi trouvera-t-on leurs noms souvent cités dans le cours de cet ouvrage. Il y a bien eu des essais d'histoire générale, mais ils sont demeurés incomplets. Ockley s'est arrêté en 705; Marigny et M. N. Desvergers en 1258. Conde, fort durement traité par M. Dozy dont les critiques ont tout récemment donné lieu à une polémique très-vive, ne s'est préoccupé que des Arabes d'Espagne; Mills a compris dans son résumé les peuplades turques et tartares et il a passé beaucoup trop rapidement sur les khalifes d'Orient et d'Occident; l'ouvrage de Weil enfin n'est point terminé; cependant ces publications nous ont fourni d'utiles secours. Nous avons eu aussi à nous louer du zèle de M. Gustave Hubbard, notre ancien élève et notre ami, qui, par un premier

travail, a rendu notre tâche plus facile, et qu'un important écrit, publié en 1852, sur *l'Organisation des sociétés de secours mutuels et de prévoyance* a placé très-haut dans l'estime publique.

Jusqu'à présent les sources originales qui renferment les traditions arabes, n'ont pas été toutes explorées; si nous connaissons Aboulféda, El-Macin, Aboulpharage, nous ne possédons encore que des fragments d'Ebn-Khaldoun, de Makrizi, d'Ebn-al-Athir, et de tant d'autres historiens arabes et persans, dont il serait à désirer qu'on eût enfin la traduction complète; ce qu'on nous en a transmis suffit néanmoins pour rectifier bien des idées fausses, et l'on peut discerner sous son véritable jour le caractère de Mahomet qu'on s'est plu à travestir d'une singulière façon. Les uns représentent le fils d'Abdallah comme un enthousiaste, un fourbe, un ambitieux, dont il serait difficile d'énumérer toutes les faiblesses et les erreurs; pour les autres, c'est un homme d'un génie incomparable, un de ces rares météores qui apparaissent de loin en loin pour changer la face du monde. Il faut écarter ces jugements extrêmes et en revenir à celui de M. Oelsner qui, dans un mémoire couronné en 1809 par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a parfaitement apprécié l'apôtre des Arabes et l'influence exercée par l'islamisme sur les diverses contrées où il s'est répandu.

Le récit des conquêtes des premiers khalifes, l'histoire des Ommiades de Damas et de Cordoue, des Abbassides de Bagdad et des Fathimites d'Égypte, le démembrement des États musulmans d'Orient, envahis par les Turcs et les Mongols, ont été exposés avec beaucoup de soin; nous y avons joint une partie nouvelle et originale, le tableau de

cette civilisation arabe qui a jeté de si profondes racines dans l'ancien monde et dont on retrouve encore aujourd'hui les traces lorsqu'on recherche attentivement les premiers germes de nos connaissances. A la fin du VIIIe siècle de notre ère, à l'enthousiasme guerrier succède chez les musulmans l'amour des lettres; Cordoue et Tolède, le Caire, Fez et Maroc, Racca, Ispahan, Samarcande rivalisent bientôt avec la capitale des Abbassides; les livres grecs traduits et commentés sont étudiés dans les écoles; l'activité merveilleuse des esprits s'étend à toutes les branches de l'intelligence humaine; des créations remarquables, de précieuses inventions font sentir leur action jusque sur l'Europe chrétienne et montrent que les Arabes ont été vraiment nos maîtres. D'un côté, des matériaux d'un prix inestimable pour l'histoire du moyen âge, des relations de voyage, l'heureuse idée des dictionnaires biographiques et des encyclopédies; de l'autre, une industrie sans égale, des édifices d'une pensée et d'une exécution grandioses, d'importantes découvertes dans les arts, voilà ce qui doit relever à nos yeux un peuple trop longtemps méconnu. Si par l'application de la méthode expérimentale, la médecine et l'histoire naturelle, la chimie et l'agriculture se sont enrichies entre ses mains d'une foule de notions utiles, pourrait-on croire qu'il n'en eût pas été de même pour les sciences exactes qui furent cultivées avec tant de persévérance et d'ardeur du IXe au XVe siècle.

Schlegel, en 1832, mettait les Indiens et les Chinois fort au-dessus des Arabes et annonçait la révélation de trésors inespérés; vingt ans se sont écoulés et ce sont les manuscrits arabes qui ont fourni soit en astronomie, soit en mathématiques, soit en géographie, les résultats les plus

considérables; les indianistes ont beaucoup écrit et n'ont point fait un seul pas en avant; les sinologues et leurs adhérents se sont efforcés d'exhumer quelques notions scientifiques des annales du Céleste Empire; ils n'ont réussi qu'à faire passer les Chinois pour les plus ignorants des hommes et à confirmer le fameux passage d'Aboulpharage qui les met sur la même ligne que les Turcs et les brutes. Non-seulement l'école de Bagdad a contribué au réveil de l'Europe en comblant l'intervalle qui sépare les Grecs d'Alexandrie des modernes, mais c'est elle qui a porté la lumière dans l'Asie tout entière. La science arabe pénètre dans l'Hindoustan avec Albirouni vers 1016, sous les auspices de Mahmoud le Gaznévide; chez les Seldjoukides, avec Omar Kheiam vers 1076; chez les Mongols, avec Nassir-Eddin-Thousi, fondateur de l'observatoire de Méragah, en 1260; chez les Ottomans vers 1337; elle est introduite à la Chine par Co-Chéou-King, élève de Djemal-Eddin, sous le règne de Kublai-Khan, chef de la dynastie des Yuen, vers 1280, et le tartare Oloug Beg lui élève à Samarcande un nouveau et impérissable monument en 1437.

Là se termine la période des travaux scientifiques des Orientaux; mais ces travaux auxquels l'Europe occidentale s'est peu à peu initiée, ne doivent pas rester condamnés à un injuste oubli; ils ont préparé chez nous la Renaissance; et encore à présent l'examen des manuscrits arabes nous révèle des découvertes dont on faisait honneur bien à tort aux modernes. La conquête de l'Algérie et nos rapports avec les populations musulmanes de l'Afrique ajoutent un nouveau prix aux recherches que les orientalistes dirigent dans cette mine si mal explorée; l'étude de la langue et de la littérature arabes se répand chaque jour davantage, et sans

aucun doute cette branche importante des études portera ses fruits.

Heureux si, retraçant l'histoire d'une nation qui a marqué d'une manière si éclatante dans les annales du monde, nous attirons de plus en plus l'attention sur l'héritage qu'elle nous a légué.

CARTES ET GRAVURES

CONTENUES DANS L'HISTOIRE DES ARABES.

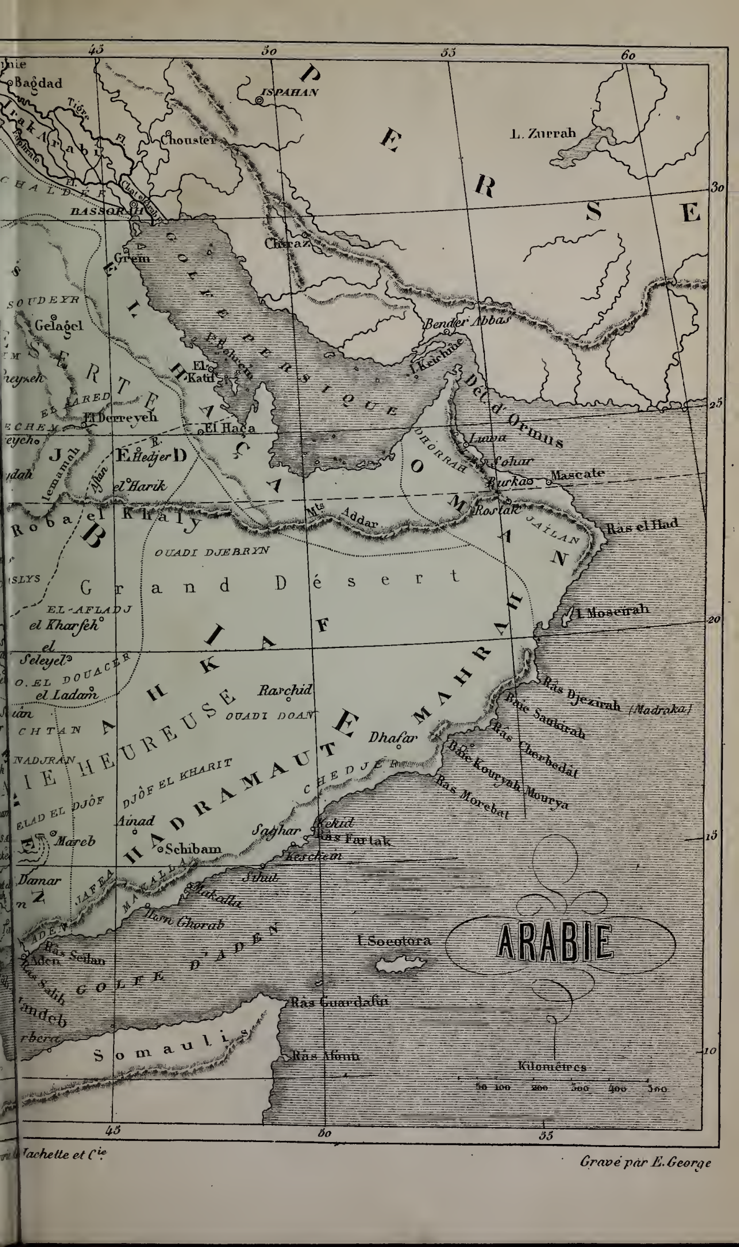
CARTES.

GRAVURES.



Dressé par A. Vuillemin

Librairie


ARABIE
PERSE
Bagdad
ISPAHAN
Chouster
L. Zurrah
Irak Arabi
Tigre
Euphrate
CHALDÉE
BASSORAH
Chat el Arab
Chiraz
Grem
GOLFE PERSIQUE
Bender Abbas
I. Kichme
Dét. d'Ormus
El Katif
Bahrein
El Derreyeh
El Haça
EL HAÇA
SOUDEYR
Gelagel
EL ARED
E. Hedjer
el Harik
DHORRAH
OMAN
Luara
Sohar
Burka
Mascate
Rostak
JAÏLAN
Râs el Had
Roba el Khaly
Mts Addar
OUADI DJEBRYN
Grand Désert
EL-AFLADJ
el Kharfeh
el Seleyel
O. EL DOUACER
el Ladam
I. Moseirah
Rachid
OUADI DOAN
ARABIE HEUREUSE
MAHRAH
HADRAMAUT
Dhafar
Râs Djezirah (Madraka)
Baie Saukirah
Râs Cherbedât
Baie Kouryah Mourya
Râs Morebat
CHEDJER
NADJRAN
DJÔF EL KHARIT
ELAD EL DJÔF
Mareb
Ainad
Schibam
Saghar
Kekid
Râs Fartak
Keschem
Sihut
Damar
JAFEA
MAKALLA
Makalla
Hisn Ghorab
Aden
Râs Seilan
GOLFE D'ADEN
I. Socotora
Râs Guardafui
Râs Afoun
Somaulis
Berbera
Kilomètres
50 100 200 300 400 500
45
50
55
60
30
25
20
15
10
Hachette et Cie
Gravé par E. George

HISTOIRE

DES ARABES.

LIVRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE. — LES ARABES AVANT MAHOMET.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE DE L'ARABIE.

OPINIONS DES ANCIENS SUR LA PÉNINSULE ARABIQUE. — DIVISIONS ADOPTÉES PAR LES ARABES : PRESQU'ÎLE DU SINAÏ ; DÉSERTS DE SYRIE, DE CHALDÉE, ETC. ARABIE PROPREMENT DITE. — DESCRIPTION DE L'HEDJAZ. — L'YÉMEN. — L'HADRAMAUT ; LE MAHRAH ET L'OMAN ; L'HAÇA, L'AHKAF ET LE NEDJED. — ASPECT GÉNÉRAL DE L'ARABIE ; LE SIMOUN ET LES SABLES DU DÉSERT ; ROSÉE, PLUIES PÉRIODIQUES ; VIE NOMADE.

Opinions des anciens sur la péninsule arabique.

L'Arabie est une vaste contrée dont la superficie est près du double de celle de la France ; les calculs les plus récents lui donnent cent vingt-six mille lieues carrées. Entourée d'eau de trois côtés, elle touche par le quatrième à l'Afrique et à l'Asie, dont elle est en quelque sorte isolée. Le golfe Persique, la mer des Indes, la mer Rouge forment ses limites à l'est, au sud et à l'ouest ; l'isthme de Suez la borne au nord-ouest. Quant à la ligne frontière du nord, elle commence à Gaza, ville de Palestine située sur les bords de la Méditerranée, passe au sud de la mer Morte, à l'est du Jourdain et

puis va de Damas gagner l'Euphrate dont elle suit le cours jusqu'au golfe Persique[1].

L'intérieur du pays n'était pas connu des anciens; les Grecs et les Romains n'eurent même jamais une idée bien nette des divisions géographiques de l'Arabie. Hérodote, qui avait beaucoup voyagé et qui sut réunir sur les mœurs des Égyptiens et des Mèdes tant de renseignements utiles, dit seulement quelques mots de la péninsule arabique. Après lui Ératosthène et Agatarchide, Pline et Arrien, Strabon et Diodore de Sicile, nous fournissent des indications plus étendues; mais ils attribuent souvent au sol qu'ils décrivent des produits de l'Inde importés par le commerce.

De tous les écrivains anciens, Ptolémée est celui qui paraît avoir le mieux apprécié la situation de l'Arabie; il lui était facile de recueillir des informations authentiques sur un pays qui, par sa proximité avec l'Égypte, restait ouvert aux explorations des habitants des rives du Nil. Cependant les divisions qu'il nous a transmises sont tout à fait arbitraires, et les géographes arabes n'en ont point tenu compte. Il partageait l'Arabie en trois grandes régions : l'Arabie Pétrée, l'Arabie Déserte et l'Arabie Heureuse, noms qui expliquent d'ailleurs la nature du climat avec une exactitude suffisante pour une description générale; la première comprenait la presqu'île située entre les deux golfes que forme la mer Rouge à son extrémité septentrionale; la seconde s'étendait depuis la limite orientale de ces golfes jusqu'aux frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, et le long du golfe Persique jusqu'à la mer des Indes; le reste, ou la partie méridionale, composait l'Arabie Heureuse, où Ptolémée énumérait de son temps cinquante-six peuples différents, cent soixante-six villes, ports et bourgs, dont six métropoles et cinq villes royales[2]. Les auteurs dans leurs

1. Sur la géographie générale de l'Arabie, consultez Carl Ritter, qui a donné, dans le XIII[e] volume de son grand traité, l'indication exacte de tous les auteurs qui ont écrit avant lui sur le même sujet; Niebuhr, *Description de l'Arabie*; Busching, *Introduction à la géographie de l'Asie*; Ch. Forster, *Géographie de l'Arabie ancienne* (en anglais). — Les *Études géographiques et historiques sur l'Arabie*, de M. Jomard (Paris, 1839), résument très-exactement les travaux des modernes. Voy. aussi de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 248 de la traduction française.

2. Comparez Ptolémée, *Géographie*, livres V et VI, et Strabon, livre XVII.

récits ne s'accordent pas sur l'étendue de cette dernière région ; les uns l'agrandissent d'une manière démesurée ; les autres la resserrent entre les montagnes voisines de l'océan Indien, et l'on conçoit aisément cette divergence d'opinions, dès que les fantaisies de l'imagination prennent la place de la réalité. Les divisions adoptées par les Arabes sont bien préférables ; elles conviennent à toutes les époques de l'histoire et s'adaptent parfaitement à la configuration du pays. Pour les limites générales, ce sont celles que nous avons déjà indiquées ; seulement elles n'embrassent point la presqu'île du Sinaï et les déserts de Chaldée et de Syrie, ainsi qu'on peut le voir dans la géographie d'Édrisi[1].

Divisions adoptées par les Arabes : presqu'île du Sinaï ; déserts de Syrie, de Chaldée, etc. Arabie proprement dite.

La presqu'île du Sinaï est formée par les golfes de Suez et d'Aïlath ; elle s'étend au nord jusqu'à la mer Morte ; ses vastes déserts furent le séjour des Hébreux après leur sortie de l'Égypte, et formèrent plus tard, sous le nom de *troisième Palestine*, une province de l'empire romain, dont la capitale était Pétra[2]. Les monts Sinaï, Hor et Horeb ont été le théâtre de plusieurs des grandes scènes de la Bible. Quant aux déserts de Syrie, de Mésopotamie et de Chaldée (aujourd'hui déserts de Damas, d'Alep, de Bagdad, de Bassorah), ils ferment aux habitants de l'Asie Mineure et de la Perse l'entrée de la péninsule arabique ; la stérilité du sol en aurait éloigné tous les conquérants, s'il n'avait servi de route de commerce. La traversée de ces plaines sablonneuses abrége considérablement le chemin des marchands qui portent en Occident les produits de l'Inde, et réciproquement chez les peuples de l'Orient, les denrées de la Grèce et de

1. Édrisi, traduction d'Amédée Jaubert, t. I[er], p. 130, 147 et suiv.
2. On trouve une description très-pittoresque de Pétra dans l'*Histoire des sultans mamlouks* de Makrizi dont M. Quatremère a donné la traduction (t. II, 3[me] partie, p. 236 et suiv.). C'était la clef de la route du désert ; les caravanes qui se rendaient de Damas à la Mecque, ou qui en revenaient, toutes les troupes de marchands, toutes les armées qui faisaient le voyage de la capitale de la Syrie à celle de l'Égypte, devaient forcément passer sous les murs de cette ville ou dans les environs ; si un seul homme se place au milieu d'un des passages qui existent dans ces terrains abrupts, il peut fermer le chemin à cent cavaliers ; consultez aussi sur cette contrée Brocard, *Descriptio terræ sanctæ* ; Irby et Mangles, *Travels in Egypt and Nubia* ; Burckhardt, *Travels in Syria*, etc.

l'Italie. En effet, si de l'embouchure de l'Euphrate on se rend directement à Damas, on arrive de là facilement aux ports de la Méditerranée, tandis qu'en remontant le fleuve jusqu'aux montagnes de l'Arménie qu'on est obligé de franchir, on a encore à traverser l'Asie Mineure tout entière, et les frais sont bien plus considérables; voilà pourquoi l'ancienne Palmyre ou Tadmor située dans le désert même, avait acquis une si grande importance; elle protégeait les caravanes et assurait la sécurité des transports; lorsqu'elle eut succombé sous les armes romaines, les Arabes redevinrent peu à peu les maîtres absolus de ces voies de communication; habitués à la vie nomade, connaissant le secret de leurs forces, ils disposèrent en souverains d'un territoire qui ne leur était plus contesté. C'est dans ces régions que nous verrons successivement apparaître le royaume de Hira et d'Anbar, la puissante tribu des Nabatéens[1] et les Ghassanides.

Au delà, vers le sud, nous entrons dans l'Arabie proprement dite, qui se divise en huit provinces :

1° L'Hedjaz, au sud-est de la presqu'île du Sinaï, le long de la mer Rouge;

2° L'Yémen, au sud de l'Hedjaz;

3° L'Hadramaut, sur la mer des Indes, à l'est de l'Yémen;

4° Le Mahrah, à l'est de l'Hadramaut;

5° L'Oman, baigné au nord par les eaux du golfe Persique, au sud et à l'est par la mer des Indes, borné au sud-ouest par le Mahrah.

6° L'Haça, appelé aussi *Bahreïn* à cause de l'importance des îles qui l'avoisinent, et s'étendant le long du golfe Persique, depuis la frontière de l'Oman jusqu'à l'Euphrate.

7° Le Nedjed, au sud des déserts de Syrie, occupant toute la partie centrale de la péninsule, entre l'Hedjaz et l'Haça avec la province d'Iemamah, ou d'El-Aroud, où se trouvait la ville d'Hedjer, et composé principalement de collines sablonneuses.

1. M. Quatremère, dans son mémoire sur les Nabatéens (1835), fournit les documents les plus complets sur cette nation d'après Makrizi, Masoudi, Ebn Khaldoun, etc.

8° L'Ahkaf entre l'Oman, l'Haça, le Nedjed, l'Hadramaut et le Mahrah.

Ces diverses provinces ne nous sont pas également connues : si quelques-unes ont été en partie décrites par des voyageurs[1], d'autres sont restées fermées à leurs explorations ; il y a plus, les travaux qui ont été entrepris jusqu'à ce jour sur l'Hedjaz et l'Yémen, dont on s'est surtout préoccupé, offrent encore de nombreuses lacunes ; c'est à peine si les limites de ces provinces ont été exactement déterminées ; on ignorait encore, dans ces derniers temps, l'existence d'un vaste pays nommé Asyr, qui tient à la fois aux deux contrées, et où se conserve une population énergique et belliqueuse[2]. S'il en est ainsi du littoral de la mer Rouge qui, par sa position même, est d'un accès facile, que penser de l'intérieur de l'Arabie, qui n'a été qu'une fois visité dans toute son étendue d'un golfe à l'autre par un Européen, ou des côtes méridionales et orientales, dont les Anglais commencent à peine à faire lever le plan[3] ?

Description de l'Hedjaz.

L'Hedjaz attire en première ligne l'attention, parce qu'il renferme les deux villes principales de l'Arabie : la Mecque et Médine ou Iathreb. La Mecque, où naquit Mahomet, l'ancienne *Macoraba*, était depuis des siècles un lieu de pèlerinage où l'on allait se prosterner dans le temple de la Kaaba, devant une pierre noire qu'on disait avoir été apportée du

1. Voy. M. Jomard, *Études géographiques*, etc., p. 93, et l'*Arabie* de Burckhardt ; Eyriès, en publiant la traduction de ce dernier ouvrage, cite plus de trente relations d'auteurs européens, en portugais, en italien, en français, en allemand et en anglais, etc., sur la péninsule arabique. Parmi les voyageurs les plus intrépides de ces derniers temps, on peut compter Seetzen, qui n'avait pas craint d'embrasser l'islamisme pour pénétrer dans l'intérieur du pays ; le capitaine Sadlier, qui se rendit d'un golfe à l'autre ; Vincenzo, Badia, Burckhardt enfin, qui adoptèrent les noms de Scheik Mansour, d'Ali Bey et de Sheik Ibrahim, etc.

2. C'est M. Jomard qui nous a fait connaître l'Asyr, dans ses *Études géographiques*, et qui en a dressé la carte ; on peut la comparer à celle que M. Flandin a donnée dans l'atlas joint à la relation de son voyage en Orient. Voy. aussi R. Moresby, *Chart of the Red sea above Jiddah*, etc., et Tamisier, *Voyage en Arabie*, 1840.

3. Le Journal de la Société géographique de Londres, t. V, VII, VIII et IX a publié d'intéressants rapports sur les explorations des officiers de la marine britannique ; nous mettrons au premier rang la description des côtes méridionales de l'Arabie depuis l'embouchure de la mer Rouge jusqu'à celle du golfe Persique, par le capitaine Stafford Bellesworth Haines. — Voy. aussi Cruttenden, *Voyage de Mokha à Sanaa* ; Wellsted, *Voyage à la côte d'Oman*, etc.

ciel au temps d'Abraham par les serviteurs du Dieu tout-puissant. Médine devait être la rivale de la Mecque; ces deux cités, bâties dans l'intérieur des terres, ne trouvent pas sur le sol qui les entoure de quoi suffire à la subsistance de leurs habitants; elles tirent leurs provisions de deux autres villes situées sur la mer Rouge et qui leur servent de ports: Yanbo est le port de Médine et Djedda celui de la Mecque.—L'Hedjaz est entrecoupé de dunes et de collines fertiles, qui sont la demeure ordinaire des tribus; à l'entour se forment des villages. Au sommet, une citadelle offre une retraite assurée en cas d'attaque; les versants fournissent du grain, quelques fruits, de l'herbe pour les troupeaux et des sources d'eau vive; près d'une de ces collines, s'élève la ville de Tayef, le jardin de la Mecque, dont les fruits sont très-renommés.

A l'Hedjaz se rattache le *Téhamah*, ou pays qui s'étend des montagnes vers la mer; c'est là qu'on place Kondofah; mais les géographes comprennent en général sous la dénomination de *Téhamah* tout le littoral, par opposition au *Nedjed*, lieu élevé, reculé dans les terres, et ils distinguent du Téhamah de l'Hedjaz, le Téhamah de l'Asyr et celui de l'Yémen depuis Khoulan jusqu'à Aden[1].

L'Yémen.

L'Yémen répond à la partie de l'Arabie méridionale qui a reçu le nom d'*Heureuse;* au nord est le pays d'Asyr; les habitants, en relations continuelles avec les Égyptiens, les Éthiopiens, les Perses et tous les peuples qui naviguent sur la mer des Indes, ont adopté de bonne heure un gouvernement régulier. Connus des anciens sous le nom d'Hémyarites, ils se sont adonnés constamment à l'agriculture et au commerce, et n'ont trouvé que fort tard le véritable produit

1. Aden nous est représentée par les Anglais, qui en sont aujourd'hui les maîtres, comme un village ruiné n'ayant que six cents habitants (Haynes, *loc. laud.*, p. 13). On l'aperçoit après avoir contourné le cap Marshigh; elle est entourée, du côté de la terre, par des hauteurs à sommets pointus; la partie est de la ville donne sur la mer, et directement en face est une île rocheuse et fortifiée nommée Sirah qui protége la baie. Aden commande l'entrée de la mer Rouge; c'est une position excellente, et il serait facile de relever les fortifications qui la défendaient, au XVI[e] siècle, contre les entreprises des Portugais. Voy. Lafitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais*. Paris, 1733, in-4, t. I[er], p. 484 et t. II, p. 71, 141, etc.

de leur sol, le café, dont ils fournissent tous les marchés du monde; s'ils employaient plus habilement les machines et les instruments de travail, s'ils savaient se créer un meilleur système d'irrigation, ils pourraient encore accroître cette source de leurs richesses; une température égale, l'élévation et l'humidité des terres favorisent le développement de cette plante plus que partout ailleurs; plusieurs villes doivent encore aujourd'hui leur prospérité au seul commerce du café, Moka, Hodeida, Lodeïa, Aden. L'or et l'encens étaient aussi exportés des ports de la péninsule, mais c'est de l'archipel indien que les Arabes tirent la plus grande partie des métaux précieux et des aromates qu'ils expédient par les golfes d'Arabie et de Perse.

Au nombre des villes les plus célèbres de l'Yémen, nous mentionnerons Saba, appelée aussi Mareb, et Saanâ, qui pendant longtemps disputa à la Mecque le titre de capitale de l'Arabie. Les rois de l'Yémen ou Tobbas, et après eux, les gouverneurs persans ou abyssins, avaient fixé leur résidence dans cette dernière place; c'est là que règne encore aujourd'hui le prince le plus puissant de la contrée.

L'Hadramaut; le Mahrah et l'Oman; l'Haça, l'Ahkaf et le Nedjed.

L'Hadramaut, où se trouve Dhafar et Schibam, touche à l'Yémen, jouit à peu près du même climat et participe aux mêmes avantages : son aloès était recherché des anciens. Le Mahrah est moins fertile, ses habitants empruntent leurs ressources du dehors; la mer, en cet endroit, est si poissonneuse, qu'elle fournit même à la nourriture des bestiaux. L'Oman, placé en face de l'Inde, en aurait attiré tous les produits s'il avait eu quelque chose à lui donner en échange; malheureusement le pays n'offre qu'un peu de cuivre et de plomb, des dattes et quelques légumes : aussi n'a-t-il pas joué le rôle commercial que sa position aurait si bien justifié. L'Haça comprend toute la côte du golfe Persique, depuis l'Oman jusqu'à Bassorah ; il présente l'aspect le plus triste et le plus désolé à ceux qui naviguent en vue de ses bords. Mais quand la saison de la pêche des perles est

arrivée, tout change d'aspect et la contrée devient le centre d'un grand commerce. Les tribus qui séjournent ordinairement dans l'intérieur s'empressent alors de venir sur les rivages de la mer pour entrer en relation avec les habitants des côtes et des îles Bahreïn. El-Katif, El-Haça, El-Katha et Gréïn, ordinairement désertes, reçoivent une foule affairée et tumultueuse. Ce moment passé, les tribus se retirent, les villes sont abandonnées, les commerçants vont porter leurs denrées dans les marchés de l'Inde et de la Perse, et l'Haça n'est plus qu'une vaste solitude[1].

Nous venons de parler des six provinces maritimes de l'Arabie, l'Hedjaz, l'Yémen, l'Hadramaut, le Mahrah, l'Oman et l'Haça; les deux dernières s'étendent dans l'intérieur; l'Ahkâf, contrée déserte à laquelle on rattache quelquefois l'Iémamah, est tout à fait inconnu; quant au Nedjed, nous savons qu'il renferme un grand nombre d'oasis, que ses pâturages y sont excellents, que le cheval et le chameau y sont remarquables par leur vigueur; mais à aucune époque le pays n'a été décrit d'une manière complète[2].

Aspect général de l'Arabie; le simoun et les sables du désert; rosée, pluies périodiques; vie nomade.

Ainsi divisée, l'Arabie présente dans toute son étendue l'aspect d'une seule vallée triangulaire dont le sommet aboutit au mont Taurus entre l'Halys et l'Euphrate. Deux chaînes de montagnes en constituent les côtés: l'une descend à travers la Syrie et la Palestine sous le nom de Liban et d'Anti-Liban, puis arrive dans la péninsule, où elle longe la mer Rouge jusqu'à Bab-el-Mandeb; l'autre suit parallèlement le cours de l'Euphrate et le golfe Persique jusqu'au détroit d'Ormus. Le triangle est terminé par une ligne de terrains très-élevés qui rejoint les deux détroits. Le fond de la vallée forme une plaine très-basse dont le climat est plus

1. Niebuhr, *Description de l'Arabie*, p. 294; on peut voir, dans cet ouvrage, de nombreux et intéressants détails sur les productions et le commerce de la péninsule.

2. Niebuhr, p. 296, distingue, dans le Nedjed, le district El-Aroud avec la ville de Derrayeh, et le district El-Kherdj, qui se termine à l'Yémen et qui comprend la ville d'Iémamah.

redoutable que celui des côtes. Tandis qu'ici des pluies bienfaisantes fertilisent le sol, là rien ne peut résister à la sécheresse et à la chaleur. L'atmosphère est souvent chargée d'exhalaisons et de miasmes qui s'élèvent de la mer Morte et d'autres lacs salés; un vent terrible, connu sous le nom de simoun, et que les Arabes prétendent reconnaître à l'odeur de soufre qu'il répand, ruine les plantes que les rayons du soleil n'ont pas entièrement desséchées; non moins cruel pour les hommes et les animaux, il asphyxie tous ceux qui ne savent pas se précautionner contre ses funestes effets, et recouvre de sable leurs corps inanimés. Il n'en est pas de même près des rivages de l'Océan, dans l'Yémen surtout, où l'air est toujours pur; la saison des plus grandes chaleurs est en même temps celle des pluies, et si les pluies font défaut, des rosées très-abondantes y suppléent heureusement. Le terrain depuis les bords de la mer s'élève comme par degré; la différence de hauteur modifie la température des diverses localités, et facilite les irrigations; l'action du soleil, tombant perpendiculairement au solstice d'été, est atténuée par les nombreux accidents du sol. De tels avantages auraient dû fixer sur ces côtes les habitants de l'Arabie, et cependant le désert n'a jamais été abandonné; la vie nomade qu'il impose a des attraits irrésistibles, compensation nécessaire des périls incessants dont on est environné; une terre sablonneuse et brûlante, qui ne produit ni maïs, ni riz, ni froment; des citernes et des puits qui tarissent à chaque instant, quelques palmiers bientôt dépouillés de leurs fruits, des pâturages promptement épuisés, rien ne détourne le pasteur arabe du genre de vie qu'il a choisi.

« La péninsule arabe, dit Herder[1], l'une des contrées les plus remarquables du globe, paraît destinée, par la nature même, à donner à ses peuples un caractère particulier. Comme une Tartarie méridionale, le grand désert qui,

1. Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire*, liv. XIX, chap. IV et V, p. 391-423 de la traduction française.—Voy. aussi l'excellent mémoire d'OElsner, intitulé: *Des effets de la religion de Mohammed pendant les trois premiers siècles de sa fondation sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie.* Paris, 1810.

d'Alep à l'Euphrate, s'étend entre l'Égypte et la Syrie, offrait de vastes espaces aux hordes vagabondes des *Bédouins* et des bergers, et dès les temps les plus reculés, il fut occupé par des Arabes errants; le genre de vie de ce peuple, qui regarde une ville comme une prison; son orgueil fondé sur l'antiquité de sa race, sur son dieu, sur la richesse et la poésie de son idiome, sur la légèreté de ses chevaux, sur ses cimeterres étincelants, sur ses javelots qu'il croit posséder comme un dépôt sacré, vous diriez que tout cela l'a préparé de loin au rôle qu'il devait remplir un jour dans les trois parties du monde d'une manière si différente des Tartares du nord. »

CHAPITRE II.

LES ARABES AVANT MAHOMET.

CARACTÈRE ET MOEURS DES ARABES; DIVISION EN TRIBUS. — ANCIENNES TRADITIONS (XXe-Xe SIÈCLE AV. J. C.). — LES ARABES SONT MENACÉS PAR LES CONQUÉRANTS DE L'ASIE (970-323 AV. J. C). — LES NABATÉENS. — LA LUTTE DES ROMAINS ET DES PARTHES OU PERSES EST FAVORABLE AUX ARABES. — DE L'ARABIE SEPTENTRIONALE DU IIIe SIÈCLE AV. J. C. AU VIIe SIÈCLE APR. J. C.; ROYAUME DE HIRA ET D'ANBAR; GHASSANIDES. — ARABIE MÉRIDIONALE (DE 167 AV. J. C. A 597 APR. J. C.); TOBBAS DE L'YÉMEN; LES ABYSSINS. — ARABIE CENTRALE (206-620 APR. J. C.); LA MECQUE ET IATHREB; PUISSANCE DES CORÉISCHITES. — TENDANCES DE L'ARABIE VERS L'UNITÉ POLITIQUE; ASSEMBLÉES D'OCAZH; LUTTES DE POÉSIE. — MOUVEMENT RELIGIEUX DE L'ARABIE.

Caractère et mœurs des Arabes; division en tribus.

« Déjà, dit Herder, dans les jours d'ignorance, comme ils appellent les premiers temps de leur histoire, les Arabes s'étaient répandus au delà de leur péninsule, et avaient fondé de petits royaumes dans l'Irak et en Syrie; quelques-unes de leurs tribus habitaient en Égypte; les Abyssins descendaient de leur race, et toute l'étendue des déserts d'Afrique semblait être leur héritage : séparés de la haute Asie par des mers

de sable, protégés contre les attaques des conquérants, rien ne troubla ni leur liberté, ni l'orgueil qu'ils tiraient de leur origine, de la noblesse de leur famille, de leur valeur indomptable, de leur langue encore pure et native; joint à cela que, placés au centre du commerce du midi et de l'orient, ils réfléchissaient les lumières de tous les peuples voisins, et partageaient avec eux une activité mercantile que leur heureuse situation leur rendait naturelle; ainsi, dès l'origine, se développa au milieu d'eux une forme de culture intellectuelle qui jamais n'eût apparu sur les monts Ourals ou Altaï. A la fois subtile et naïve, la langue des Arabes se forma aux discours figurés et aux sentences morales longtemps ayant qu'on eût songé à l'écrire. C'est sur leur mont Sinaï que les Hébreux reçurent les tables de la loi, et le peuple de Moïse habita presque toujours avec leurs tribus.

« Les Arabes ont conservé les mœurs patriarcales de leurs ancêtres; ils sont, par un singulier contraste, sanguinaires et obséquieux, superstitieux et exaltés, avides de croyances et de fictions; ils semblent doués d'une éternelle jeunesse, et sont capables des plus grandes choses lorsqu'une idée élevée les domine. Libre, généreux et fier, l'Arabe est en même temps irascible et plein d'audace; on peut voir en lui le type des vertus et des vices de sa nation; la nécessité de pourvoir lui-même à ses besoins le rend actif; il est patient à cause des souffrances de toute nature qu'il est obligé de supporter, il aime l'indépendance comme le seul bien dont il lui est donné de jouir; mais il est querelleur par haine de toute domination. Dur envers lui-même, il devient cruel et se montre trop souvent avide de vengeance.

« L'analogie de situation et de sentiment inspirait à tous les mêmes points d'honneur; le glaive, l'hospitalité, l'éloquence faisaient leur gloire; l'épée était l'unique garantie de leurs droits; l'hospitalité embrassait pour eux le code de l'humanité, et l'éloquence, au défaut d'écriture, servait à terminer les différends qui ne se vidaient pas par les armes. »

La division des Arabes en tribus est encore une conséquence de cette vie nomade; des usages tenaient lieu de lois et chaque famille se réunissait autour d'un chef dont

l'autorité toujours paternelle résidait ordinairement dans le droit d'aînesse. Ce chef portait le nom de *Scheik* ou seigneur; les principales familles représentaient assez bien les patriciens de Rome et les nobles de l'Europe; un des scheiks était placé au-dessus des autres; c'était le général de cette petite armée; quelquefois il prenait le titre d'émir (commandant ou prince), mais son autorité était très-limitée; il n'était même pas à l'abri du talion, loi barbare qui voulait que le sang versé fût racheté par le sang ou par la composition[1]. Tous les intérêts lui étaient confiés, mais il ne pouvait en séparer les siens; car la tribu était sa famille et portait son nom. Quoique décidant par lui-même toutes les grandes affaires, l'émir devait écouter l'avis des scheiks avant de rien entreprendre. Toutes les tribus étaient organisées de même : plusieurs d'entre elles se réunissaient quelquefois pour former une seule masse : l'autorité était alors décernée au scheik de la plus puissante. Souvent aussi lorsqu'une tribu avait vu ses ressources épuisées par une guerre malheureuse, elle venait se fondre dans une autre en état de la protéger, et ces alliances expliquent comment les noms d'un grand nombre de tribus ne se sont pas perpétués.

Tant que le peuple arabe resta attaché à la vie nomade, cette organisation de la tribu qui en était le résultat immédiat ne subit aucun changement; elle existe encore aujourd'hui, modifiée toutefois; partout où des villes ont été fondées, le pouvoir des scheiks a pu se changer en despotisme, mais la tribu comme aux premiers jours est le véritable élément de cette société si curieuse à étudier.

Anciennes traditions (XXe-Xe siècle av. J. C.).

Les Arabes rapportent leur origine aux descendants d'Abraham : Kahtan ou Jectan et Ismaël, sont les souches des deux grandes races qui ont peuplé la péninsule l'une au midi, l'autre au nord. Ces races sont ordinairement désignées sous les noms de *Moutearriba* et de *Moustariba*, par opposition aux *Ariba* ou Arabes primitifs, au premier rang des-

1. Volney. *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne.* — Gibbon. *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, t. X.

quels on place les Adites et les Amalica (Amalécites) descendants de Sem, selon les uns, de Cham selon les autres[1]. Les *Moutearriba* ou *Jectanides* s'établirent dans l'Yémen et y fondèrent deux dynasties : la dynastie sabéenne et la dynastie hémyarique; la langue des *Ariba* ou l'arabe proprement dit, usitée dans l'Hedjaz et le Nedjed, continua d'être parlée par les habitants des campagnes; mais les villes de l'Yémen se servirent de l'idiome hémyarique que les Jectanides avaient appris de leurs ancêtres. Les *Moustariba* étaient de beaucoup postérieurs aux Jectanides. Abraham ayant reçu, dit-on, la mission divine de bâtir à la Mecque un temple saint, quitta la Syrie pour obéir aux ordres de Dieu tout-puissant, et descendit en Arabie où il fonda la Kaaba, qui fut longtemps l'objet exclusif de la vénération des Arabes. Les travaux du temple retinrent le patriarche dans l'Hedjaz durant de longues années, et il fut aidé dans ses travaux par son fils Ismaël, né sur le territoire même de la Mecque. La source découverte par Agar, est celle du puits de Zemzem; c'est à Ismaël que fut portée par l'ange Gabriel la fameuse pierre noire, longtemps enfermée dans la Kaaba, qui au jour du jugement doit rendre témoignage en faveur de ceux qui se seront prosternés devant elle. Les traditions des Arabes comptent encore plusieurs signes de la protection céleste, qui prouvent, à leurs yeux du moins, que leur race comme celle des Juifs, a été privilégiée.

A peine les descendants d'Ismaël commencèrent-ils à se multiplier qu'ils se séparèrent : au lieu d'une seule tribu, il s'en forma plusieurs, toutes organisées de même, mais aussi toutes indépendantes. Quelques-unes choisirent un emplacement pour s'y fixer : la plupart allèrent vivre dans le désert sous des tentes et adoptèrent la vie nomade. Lorsqu'un chef prenait possession d'un pâturage, il n'employait d'autre formalité que de faire aboyer sa meute; le rayon sonore de cette étrange proclamation traçait aussitôt celui d'un domaine interdit aux troupeaux d'alentour[2].

1. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. Ier.
2. OElsner, p. 5; Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 81.

Les Jectanides de leur côté semblèrent préférer la vie sédentaire : cependant un grand nombre de tribus quittèrent la fertile province d'Yémen pour aller chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que les Beni-Djorrhom vinrent à la Mecque, dont Ismaël était en possession, et contractèrent alliance avec lui ; mais la rivalité des deux grandes familles des *Moutearriba* et des *Moustariba* n'en subsista pas moins; il s'agissait de déterminer quel serait le chef sous lequel, en cas d'attaque, tous les autres viendraient se ranger, et de fixer le centre de la nationalité arabe. Chacun des deux partis avait sa métropole : les Ismaélites, pour assurer à la Mecque la prééminence, s'appuyaient sur l'origine sacrée des monuments qu'elle renfermait; les Jectanides faisaient valoir la richesse de l'Yémen, son antique population, et demandaient pour Saanâ le titre de capitale de l'Arabie. La lutte ne devait se terminer qu'au VIe siècle de l'ère chrétienne, à l'avantage de la Mecque, au moment même où Mahomet se proposait d'établir dans son pays l'unité de religion.

Outre les Jectanides et les Ismaélites, l'Arabie conservait quelques débris des races primitives, dont les traditions sont couvertes d'obscurité; on sait seulement ou du moins on suppose que les Adites sous Cheddad et Locman, parcoururent en vainqueurs l'Irak et l'Inde plus de deux mille ans avant notre ère, qu'ils régnèrent à Babylone en 2218 et qu'ils envahirent l'Égypte, à la même époque sous le nom de *Pasteurs* ou Hycsos; on présume que chassés plus tard de l'Yémen par les Jectanides, ils allèrent peupler l'Éthiopie et l'Abyssinie; mais ils avaient laissé des traces de leur passage en Arabie, où l'on montre encore des monuments *adites* comparables aux constructions *cyclopéennes*[1]. Les *Amalica* ou Amalécites, que l'on met également au nombre des Pasteurs ou *Hycsos*, paraissent s'être répandus de bonne heure dans toutes les parties de l'Arabie, et avoir donné plusieurs Pharaons à l'Égypte; toutefois ils ne fondent aucun établissement durable; ils finissent par se concentrer au

1. Coran, chap. LXXXIX, p. 6; Tabari, trad. de M. Dubeux, p. 114.

nord de la péninsule, avec les Iduméens, les Moabites, les Ammonites ; occupant les plaines de l'Arabie Pétrée et celles de l'Arabie Déserte, voisines de la Palestine et de la Syrie de Damas, ils s'opposent longtemps à l'entrée des Hébreux dans la terre de Chanaan, et ne cessent de leur faire une guerre acharnée. Vaincus par Saül, ils sont soumis par David qui reste maître du pays situé entre la mer Morte et le golfe Élanitique. Bientôt Salomon porte ses vues plus loin encore ; il ne se contente pas de dominer sur la mer Rouge, et de la faire parcourir en tous sens par des flottes construites aux ports d'Aïlath et d'Asiongaber : au commerce de l'Arabie Heureuse, il veut joindre celui de l'Inde, et le conserver à son peuple en rendant tributaires les Arabes errants des déserts de la Chaldée. Il y parvient, mais sa mort (976) entraîne la séparation des royaumes de Juda et d'Israël ; les communications sont interrompues entre Jérusalem et les villes d'Assyrie ; les tribus arabes cessent de payer l'impôt et les différents peuples, Moabites, Amalécites, Iduméens recouvrent leur indépendance.

Le règne de Salomon est néanmoins une date importante dans l'histoire des Arabes ; la gloire du grand roi s'était répandue dans toute la péninsule ; une reine de Saba (ville de l'Yémen) s'était rendue à Jérusalem pour vérifier ce qu'on disait de sa puissance, et la splendeur de la cour, qu'elle avait trouvée au-dessus des rapports de la renommée, avait encore accru son admiration pour le fils de David. Si les Arabes avaient craint un instant pour leur liberté, ils furent bientôt rassurés par la faiblesse et l'incapacité des successeurs de ce prince ; le péril devait venir d'un autre côté.

Les Arabes sont menacés par les conquérants de l'Asie (976-323 av. J. C.).

Placées entre l'Égypte et la Chaldée, les plaines de l'Arabie Déserte et de l'Arabie Pétrée semblent devoir être la proie de toutes les grandes dominations établies dans ces riches contrées ; elles sont nécessaires aux conquérants qui veulent régner à la fois sur les bords de l'Euphrate et du Nil, et elles tentèrent les rois de Ninive et de Babylone, dési-

reux de se rapprocher des côtes de la Méditerranée. Ce fut à ces ennemis redoutables que les Arabes durent résister tout d'abord : ils le firent avec succès; leurs troupes nombreuses affranchirent plus d'une fois les Hébreux du joug assyrien. Cyrus, instruit par les malheurs des rois qui l'avaient précédé, ne les attaqua point; il se contenta de repousser ceux qui menaçaient de trop près les frontières de ses États. Cambyse, marchant contre l'Égypte, traita avec les habitants de l'Arabie Pétrée; ses successeurs suivirent son exemple, et jusqu'à la fin de l'empire des Mèdes, les Arabes, exempts de toute redevance, restèrent pour eux des alliés fidèles. Lorsque Alexandre vint attaquer Darius Codoman, ils se déclarèrent pour ce dernier; plusieurs d'entre eux, à la solde de Bétis, arrêtèrent la marche du héros macédonien sous les murs de Gaza; d'autres voulurent l'empêcher de pénétrer en Égypte. Mais Alexandre, soutenu par sa flotte qui lui fournissait les provisions nécessaires, passa sans peine de Phénicie en Égypte, en longeant les rivages de la mer. Il n'oublia pas néanmoins la conduite des Arabes, et s'il ne les châtia pas tout de suite, c'est qu'il ne voulait pas retarder d'un instant l'exécution de ses grands projets contre le monarque persan. Il y songea quand il fut de retour à Babylone, après s'être avancé au delà de l'Indus; un autre motif que la vengeance le poussait alors. La conquête de l'Arabie lui semblait le complément indispensable de ses victoires; privé de la péninsule, il ne pouvait se dire avec vérité maître de l'Asie occidentale : son ambition irritée voulut se satisfaire. Il envoya donc plusieurs des officiers de sa flotte visiter les côtes du golfe Persique et de la mer Rouge [1], tandis que ses lieutenants disposaient une armée en Égypte et en Syrie. La mort qui le surprit à trente-quatre ans à peine, sauva les Arabes; ses généraux, trop occupés de leurs propres intérêts, ne pensèrent plus à les attaquer. L'Arabie Pétrée était alors au pouvoir de la tribu des Nabatéens; quelques tentatives isolées d'Anti-

1. On peut consulter, sur ce point, le journal de Néarque qui nous a été conservé dans les *Indiques* d'Arrien : Sainte-Croix, *Examen critique des anciens historiens d'Alexandre;* D. Vincent, *The voyages of Nearchus*, etc., London, 1797.

gone et de Démétrius n'eurent aucun succès. Lorsque les Ptolémées et les Séleucides se furent solidement assis sur le trône, ils entreprirent de soumettre les pays qui séparaient les frontières de leur empire, sans pouvoir y parvenir; Pompée ne fut pas plus heureux, et les Romains recherchèrent l'alliance d'un peuple qu'ils n'avaient pu réduire.

Les Nabatéens.

Les Nabatéens, que l'on ne rencontre pas durant les guerres des Hébreux contre les Arabes, paraissent pour la première fois sur la scène après l'expédition d'Alexandre. On croit cependant qu'ils s'étaient établis à Pétra, du temps de Nabuchodonosor II. M. Quatremère, dans le mémoire que nous avons cité, leur attribue une origine araméenne ou syrienne, et les fait venir des rives de l'Euphrate et du Tigre. Diodore de Sicile nous donne une haute idée de leur caractère en citant quelques-unes des lois qui les régissaient, et de leur intelligence en racontant la manière de combattre de leurs guerriers. Ils avaient défendu sous peine de mort de semer du blé, de planter des arbres à fruit, de construire des maisons, disant que pour garder de tels biens, on sacrifiait trop aisément sa liberté. Ils n'avaient point d'autre demeure que le désert, point d'autre occupation que le commerce. Recevant sur la mer Rouge la myrrhe, l'encens et d'autres aromates, ils les portaient dans les ports de la Méditerranée. Étaient-ils menacés par un ennemi supérieur en nombre, ils l'attiraient adroitement dans leurs solitudes, se retiraient sur un rocher inaccessible, et forçaient à la paix le général téméraire qui avait mal pris ses précautions contre la faim et la soif. Ce rocher est célèbre; c'est là que devait s'élever la ville de Pétra. Les Nabatéens, par leur habile tactique, résistèrent à tous leurs ennemis. Lorsque Ælius Gallus entreprit par ordre d'Auguste (vers 24 ans av. J. C.) son expédition contre l'Yémen, il prit un guide nabatéen; égaré au milieu des déserts, il fut obligé de renoncer à ses projets, après quelques succès militaires tristement compensés par les fatigues de la route; sur son avis, les Romains abandonnèrent toute idée de con-

quête sur la péninsule, et c'est à peine si nous devons mentionner l'expédition de Cassius en 170 sous Marc-Aurèle, la défaite des troupes de Commode, la tentative de Sévère sur l'Arabie Heureuse en 195 ou 199; la victoire de Macrin si chèrement achetée en 217, etc. Un résultat important avait été, toutefois, obtenu; l'Arabie Pétrée avait été incorporée dans l'empire romain et Cornélius Palma, lieutenant de Trajan, en avait fait la *troisième Palestine*. La ville de Pétra, ornée d'édifices magnifiques, théâtres, cirques, temples, aqueducs, devint l'entrepôt d'un grand commerce; vers la même époque, les Nabatéens tombèrent peu à peu dans l'obscurité, et leur nom finit même par disparaître de l'histoire.

La lutte des Romains et des Parthes ou Perses est favorable aux Arabes.

Les empereurs, maîtres de la navigation de la mer Rouge, loin de porter atteinte à l'indépendance de l'Arabie, la protégèrent d'une manière indirecte, en engageant une guerre acharnée contre les Parthes; tandis que les deux peuples s'épuisaient dans des expéditions sans résultat, les Arabes surent profiter des circonstances pour fonder sur leurs frontières septentrionales deux États puissants, les royaumes de Hira ou d'Anbar (vers 195), et de Ghassan (vers 292). Mais afin de bien faire comprendre la situation de la péninsule avant Mahomet, nous allons considérer séparément les principales révolutions survenues dans l'Arabie septentrionale, méridionale et centrale.

De l'Arabie septentrionale du IIIe siècle av. J. C. au VIIe siècle apr. J. C.; royaume de Hira et d'Anbar; Ghassanides.

Depuis la mort d'Alexandre jusqu'à leur soumission par les Romains et les Parthes, les pays voisins de l'Arabie manquèrent d'un gouvernement fort. Travaillé par des discordes intérieures, l'empire des Séleucides, sous une apparence brillante, cachait une excessive faiblesse. Il ne put s'opposer ni à la formation des royaumes indépendants de l'Asie Mineure, ni au triomphe des Maccabées, ni aux ravages des tribus arabes. Celles-ci s'étaient habituées à ne point respecter les frontières des grands rois. Retenues du côté

de l'Euphrate par la proximité de Séleucie, elles se vengeaient du côté de la Syrie par des incursions périodiques; chaque année, profitant à propos des moments où les troupes ennemies étaient occupées dans des courses lointaines, elles allaient recueillir, le fer à la main, un butin considérable, et rentraient impunément dans le désert. Ces brigandages, qui ne méritent pas le nom d'invasions, durèrent jusqu'à la destruction de l'empire des Séleucides. La politique et les armes des Romains et des Parthes les firent cesser. Ces deux peuples commencèrent par élever des forteresses sur les frontières; puis ils établirent des corps de troupes pour surveiller le mouvement des peuplades voisines, qu'ils cherchèrent à diviser. Attirés par les offres des Romains, plusieurs chefs s'engagèrent à contenir les tribus errantes, et sous le nom de phylarques garantirent leurs nouveaux alliés des attaques continuelles qui menaçaient leur territoire; d'autres se déclarèrent pour les Parthes. On les vit souvent intervenir au milieu de la lutte des deux nations. C'est ainsi que le principal auteur du désastre de Crassus fut un chef arabe nommé Ariamnes, qui, feignant le plus grand attachement pour la cause romaine, parvint à détourner le général des pays montueux dans lesquels il voulait se renfermer, et attira les légions au milieu de plaines immenses où l'on ne trouvait, dit Plutarque, ni arbres, ni eau, et où l'œil n'apercevait aucune borne qui fît espérer quelque repos. Les Parthes, qui étaient d'intelligence avec lui, et dont toute la force consistait en cavalerie, purent alors assaillir les Romains avec tous leurs avantages, et, grâce à cette trahison, triomphèrent facilement d'un ennemi qui, déjà épuisé par de longues marches, avait encore à lutter contre la faim et la soif.

Les Arabes ne se montrent pas seulement dans la guerre des Romains et des Parthes; si nous avions une connaissance approfondie de l'histoire des Arsacides, il est probable que nous les retrouverions mêlés à leurs révolutions et à leurs luttes intérieures, comme ils le furent aux discordes civiles de Rome, malgré leur éloignement de cette capitale. On sait que Pescennius Niger, élu césar en Orient (193),

s'appuyait principalement sur eux, et qu'un Arabe saisit la pourpre impériale en 246 ; c'était Philippe, qui devenu maître du trône, oublia sa patrie et ne fit rien pour elle. — Ils paraissent aussi sur la scène à la suite de Zénobie, et menaçaient l'Asie Mineure, quand l'arrivée d'Aurélien et la destruction de Palmyre leur portèrent un coup terrible dont ils ne se relevèrent pas (271).

Au nombre des phylarques qui possédèrent la Syrie orientale et une partie de la Mésopotamie, il faut placer les Odheyna (Odenat), contemporains des premiers princes de Hira et d'Anbar. Les Odheyna commandaient, selon toute apparence, aux débris de ces anciennes tribus amalica, qui avaient encore une fois abandonné leurs demeures. On suppose que le dernier de ces chefs n'était autre que Septimius Odenat, époux de Zénobie, mort assassiné en 267.—Les Arabes le font périr dans un combat livré à Djodhaima, roi Tonoukhite de Hira, qui est victime, à son tour, d'une ruse de la reine *Zebba* (Zénobie)[1]. Ils racontent ensuite la vengeance que le successeur de Djodhaima, Amr fils d'Adi, de la dynastie des Lakhmites ou Nasrites, tire de cette princesse ; Zebba, trompée par un nouveau Zopyre (Cossayr fils de Sad), et surprise dans son palais, est frappée par son vainqueur, au moment où elle cherche à s'échapper, en traversant un souterrain pratiqué sous le lit de l'Euphrate. Ces récits ont tout à fait le caractère de légendes composées à plaisir, et nous ne nous y arrêterons pas. Il suffit de dire qu'après la chute de Zénobie, vers 272 de J. C., le gouvernement des Arabes de Syrie fut confié, par les Romains, à des chefs Tonoukhites, puis aux Salihites, qui furent renversés, en 292, par la tribu de Ghassan.

L'avénement des Sassanides, et la translation du siége de l'empire romain dans la ville de Constantinople, ne devaient point suspendre la fureur des peuples qui se disputaient l'Euphrate; les Perses et les Grecs continuèrent la rivalité

1. Caussin de Perceval, t. II, p. 197; *Flavii Vopisci Divus Aurelianus in Script. historiæ Augusti*: R. Wood, *The ruins of Palmyra and Baalbec*, Londres. 1753 et 1757. Les articles Odenath et Zénobie dans la *Biographie universelle* de Michaud, etc.

des Parthes et des Romains avec une obstination qui servit merveilleusement les intérêts des Arabes.

Les rois de Hira, dont les possessions s'étendaient sur les deux rives du fleuve, devinrent les éclaireurs de l'armée des Perses, tandis que les chefs ghassanides, revêtus de la dignité de phylarques, se rangèrent du côté des Romains et s'enrichirent à leurs dépens. Hira avait été fondée à trois milles du lieu où fut bâtie plus tard la ville de Koufah par les tribus qui, sous le nom de Tonoukhites, avaient envahi l'Irak en 192 de J. C. et s'étaient emparées d'Anbar. Les Tonoukhites appartenaient à la grande famille des Codhaites, originaire de l'Yémen, dont la branche principale s'était fixée successivement dans le Téhamah et le Bahreïn ; en 228, leur chef Djodhaïmah se reconnaissait vassal d'Ardchir, fils de Sassan, et après lui, Amr, fils d'Adi, commençait la dynastie lakhmite ou nasrite, qui devait se prolonger jusqu'en l'année 605 de J. C.

Amr ou Amrou, fils d'Adi, ne fit aucun effort pour soutenir les Arabes de *Hadhr* ou d'Atra, ville située entre le Tigre et l'Euphrate dans le désert de Sindjar, qui avait résisté à Trajan (116) et à Sévère (201), aux Sassanides (231) et dont Sapor Ier s'empara en 240; mais après la ruine de Palmyre, par Aurélien (272), les rois de Hira dominèrent sans contestation sur les tribus de la Mésopotamie; ils étendirent peu à peu leurs frontières et pénétrèrent plusieurs fois jusqu'à Antioche. Ils avaient le génie de la guerre, et non celui de l'administration et du gouvernement; il leur fut impossible de garder leurs conquêtes, et ils s'en tinrent alors à leur véritable rôle en combattant seulement pour le pillage. Opérant devant l'ennemi des retraites que la mollesse des Grecs rendait presque toujours heureuses, ils laissaient ensuite aux Perses le soin de continuer la guerre. Ces expéditions accumulèrent dans leur capitale tous les trésors de l'Asie Mineure, et permirent aux souverains de Hira de rivaliser de luxe avec les monarques de Ctésiphon et de Constantinople. En même temps elles excitèrent au plus haut degré la haine des Romains qui cherchèrent plus d'une fois à se venger. Dioclétien, en 289, Constance en 353 combattirent les Sarrasins; c'était le nom que les Romains donnaient aux Arabes septentrionaux. Julien

prit et détruisit Anbar (363). Valens en 373, Théodose le jeune en 411, ordonnèrent de nouvelles attaques; le roi Moundhir I[er] ou Mondar, qui avait contribué à replacer Bahram-Gour sur le trône de Perse, essuya un sanglant échec (421); l'historien Socrate prétend que cent mille Sarrasins périrent dans les flots de l'Euphrate en 448. Anastase fut moins heureux (498): en renouvelant les hostilités contre les Perses, il faillit perdre la Mésopotamie tout entière (502). Noman III, qui prit une part active à cette guerre, eut à repousser l'année suivante une invasion des tribus de l'Arabie centrale que J. Stylitès appelle *Thalabites* ou Bacrites; leur chef Harith (Arethas), fils d'Amr-el-Macsour, fut maître un instant du royaume de Hira; il s'était montré favorable aux doctrines du manichéen Mazdac, protégé par Kobad ou Cabadès et il chassa du trône Moundhir III en 518; mais cinq ans plus tard Mazdac était mis à mort par ordre de Khosrou ou Chosroës, et Moundhir III était rétabli dans tous ses droits. « Ce prince, dit Procope, fut pendant quarante-neuf ans (513-562) l'adversaire le plus redoutable qu'aient eu les Grecs. Exerçant une autorité souveraine sur les Sarrasins vassaux de la Perse, il faisait irruption de tous côtés sur nos terres, et personne ne pouvait lui résister, soit parmi nos généraux grecs, soit parmi ceux qui commandaient à nos Arabes. » Ce fut l'époque la plus brillante du royaume de Hira; après Moundhir, il tomba complétement sous la domination des Sassanides qui ne se contentèrent plus d'un tribut ou de quelques signes de vassalité. Noman V fut le dernier prince de la dynastie lakhmite (583-605)[1]. La tribu des Bacrites, victorieuse des Perses à la bataille de Dzou-Car en 611, maintint son indépendance dans le Bahreïn; mais Hira devint une satrapie persane administrée par des vice-rois. Mahomet paraissait alors sur la scène.

Les Arabes de l'Irak et de la Mésopotamie avaient reconnu dès l'année 272 l'autorité des rois de Hira et d'Anbar; ceux de Syrie se soumettaient vers le même temps aux Ghassanides. La peuplade des Azdites, originaire de l'Yémen, était

1. Voy. l'appendice, n° 1.

venue s'établir vers l'année 118 de J. C. à Bath-Marr, près de la Mecque; cent ans plus tard cette colonie se dispersa, et plusieurs des tribus qui la composaient s'arrêtèrent près de l'étang de *Ghassan*, situé sur les frontières de l'Hedjaz; de là le nom de Ghassanides, sous lequel elles prennent rang dans l'histoire. Après des alternatives de succès et de revers, elles s'avancèrent jusqu'au Borra, et en 292 leur chef Thalaba recevait des Romains l'investiture de la charge de phylarque. Son successeur Djafna Ier est la tige d'une dynastie qui doit se prolonger jusqu'en 637, époque à laquelle Djabala VI, dernier roi de Ghassan, embrassa l'islamisme. Pendant cette longue période, les Ghassanides secondent les empereurs de Constantinople dans leurs expéditions contre les Perses, et, devenus chrétiens vers le milieu du IVe siècle de J. C., ils soutiennent contre les rois de Hira une guerre incessante, qui n'amène aucun résultat décisif. Harith V el-Aradj, fils d'Abou-Chammir, obtient de Justinien les titres de patrice et de roi; il est présent en 531 à la bataille de Callinique perdue par Bélisaire; mis en déroute en 539 par Moundhir III, il répare peu d'années après cet échec et fait une expédition heureuse en Arabie contre les Juifs de Khaïbar; il entreprend en 562 un voyage à Constantinople et meurt en 572; les légendes arabes et les chroniques grecques font aussi mention de deux reines ghassanides très-célèbres, l'une, Mawia, qui en 377 secourut la veuve de Valens, assiégée par les Wisigoths dans sa capitale; l'autre, Maria, surnommée *Dzat-el-Courtaïn* (aux pendants d'oreilles), parce qu'en se convertissant au christianisme, elle fit présent au temple de la Mecque de deux perles d'une valeur inappréciable. — Les Ghassanides, alliés de Maurice (584-588) et d'Héraclius (610-641), contribuent aux victoires de ces deux empereurs; ils combattent à Muta en 629, partagent la défaite de l'Yermouk en 634 et ne se soumettent aux khalifes que trois ans plus tard[1].

L'Arabie septentrionale était donc au commencement du VIIe siècle resserrée entre les Perses et les Grecs, maîtres de l'Égypte, de la Palestine et de la presqu'île du Sinaï;

1. Voy. l'appendice, n° 2.

et entre deux États tributaires, l'un de Constantinople, l'autre de Ctésiphon, qui exerçaient sur les déserts de la Syrie, de l'Irak et de la Mésopotamie une prépondérance marquée.

Arabie méridionale (de 167 av. J. C. à 597 apr. J. C.); Tobbas de l'Yémen; les Abyssins.

Le midi de la péninsule ne s'était pas soustrait aussi longtemps au joug étranger; les Jectanides y avaient formé de nombreux établissements à la suite de la dynastie sabéenne, qui avait fondé Mareb, Dhafar, Aden, Nadjran, etc.; des conjectures récentes dont il nous est impossible d'admettre la parfaite exactitude, ne font pas remonter ces établissements au delà de l'année 794 av. J. C.; les Hémyarites ou Homérites, appartenant à la même famille, auraient commencé en 167 seulement la dynastie des *Tobbas*[1], qui ne doit succomber qu'en 525 de J. C., sous les armes des Abyssins. Harith Erraich, premier Tobba, devait réunir toute l'autorité entre ses mains et soumettre l'Hadramaut, le Mahrah et l'Oman.

Les habitants de l'Yémen s'adonnèrent, sous les Tobbas, aux travaux de l'agriculture et du commerce; un vaste système d'irrigation distribua l'eau dans toute la province. L'encens et les parfums transportés au dehors augmentèrent leurs richesses. « Les Hémyarites, dit Masoudi, jouissaient de toutes les aisances de la vie; ils avaient en abondance tous les moyens de subsistance, une terre fertile, un air pur, un ciel serein, des sources nombreuses, une puissance bien affermie. » Suivant Makrizi, l'ancienne écriture hémyarite appelée *Mousnad* était composée de lettres isolées ou détachées, et plusieurs inscriptions découvertes par MM. Wellsted et Cruttenden paraissent offrir des échantillons de cette écriture; mais l'opinion des savants n'est pas encore fixée à cet égard.

Un événement peu important en apparence vint porter, vers 120 de J. C., un coup funeste à l'autorité des Hémyarites. Il existait près de Mareb une digue immense, desti-

1. Voy. l'appendice, n° 3.

née à contenir l'eau qui s'amassait au pied de deux montagnes, et qui resserrée comme dans un puits entre leurs versants élevés, ne pouvait s'échapper que par une seule issue. En fermant cette issue, on avait un vaste réservoir qui permettait d'arroser les champs selon les besoins de la culture. Une crue subite vint détruire la digue; délivrées des entraves que l'art des hommes leur avait imposées, les eaux se précipitèrent dans les campagnes et ravagèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. L'accident n'aurait pas eu de suites si les habitants avaient voulu recommencer les anciens travaux; mais ils craignirent les fatigues et les dangers d'une semblable entreprise, et attribuèrent à la vengeance divine cette catastrophe, qui devint pour eux le point de départ d'une ère nouvelle[1]. Exposés par leur incurie à des inondations périodiques, la plupart d'entre eux abandonnèrent la province d'Yémen et allèrent fonder, les uns le royaume de Hira, les autres celui de Ghassan. Quant aux Tobbas, ils s'agitèrent dès lors en inutiles efforts pour recouvrer leur antique splendeur, et loin de s'étendre au dehors de la péninsule, ils eurent beaucoup de peine à maintenir l'intégrité de leurs frontières. Lorsqu'au VIe siècle de Jésus-Christ les étrangers envahirent l'Yémen, on ne leur opposa aucune résistance sérieuse : ils trouvèrent le pays livré à une effroyable anarchie, privé de ses principales richesses par l'émigration des cultivateurs, et s'y établirent sans difficulté. Ce fut vers l'année 525 que la domination nationale des Tobbas fit place au despotisme des Abyssins et des Perses; elle avait eu ses périodes de gloire, car les écrivains arabes se sont plu à en faire le type et le modèle des grands empires; s'il fallait en croire leur récit, elle aurait même compris une partie des contrées de l'Asie; les Tobbas auraient soumis l'Inde, combattu les souverains de la Chine; tel d'entre eux se serait avancé dans le Magreb (Afrique occidentale) jusqu'aux rivages mêmes de l'océan Atlantique; tel autre aurait renouvelé l'expédition d'Alexandre.

1. M. Jomard, *Études historiques et géographiques sur l'Arabie*. Voy. aussi la notice que nous avons donnée de cet ouvrage, et notre traité du calendrier arabe (*Manuel de chronologie universelle*, t. II, p. 340).

Mais il est impossible d'accorder ces traditions avec celles que nous possédons sur les autres peuples de l'Orient; il faut donc les repousser comme des fictions, et se contenter de reconnaître que l'Yémen a été de bonne heure le théâtre d'un gouvernement régulier. D'ailleurs l'existence de ces légendes est facile à expliquer. L'histoire des Arabes n'a commencé pour eux qu'après Mahomet, à l'époque de leur grandeur et de leur puissance. Étonnés eux-mêmes de la rapidité de leurs triomphes, ils se sont persuadés qu'ils devaient avoir pour ancêtres des conquérants célèbres, et afin de rehausser leur origine, ils ont donné de grandes proportions au seul État de quelque importance dont leur pays eût conservé la mémoire; de là ce Tobba Dzou'l-Carneïn qui n'est autre que le fils de Philippe de Macédoine; cet *Africous,* vainqueur des Berbères (50 ans av. J. C.); cette reine Balkis, qui règne longtemps après Africous et que les Arabes confondent avec la reine de Saba, contemporaine de Salomon; ce Schamar ou Chammir, fondateur de Samarcande, etc. On attribue les plus vastes conquêtes à des Tobbas qui ne sont peut-être jamais sortis de la péninsule, et comme à l'intérieur leur histoire n'est qu'une suite de guerres et d'usurpations, on y a ajouté le récit d'événements extraordinaires et fort incertains. On n'est pas non plus d'accord sur les faits qui séparent la rupture des digues de Mareb de l'invasion des Abyssins; nous indiquerons seulement les plus considérables. On raconte que vers 206 de J. C., le Tobba Abou-Carib fit une expédition en Perse et revint chargé de dépouilles; qu'à son retour il s'empara de l'Hedjaz, assiégea Iathreb révoltée, visita la Kaaba et embrassa le judaïsme qu'il introduisit dans l'Yémen. Le christianisme y fut ensuite prêché vers 343 par Théophile, envoyé de l'empereur Constantin; mais l'idolâtrie resta la religion dominante du pays.—Abou-Nowas, qui régnait à la fin du ve siècle sur les Hémyarites, ayant adopté la foi de Moïse, fit massacrer, en 524, la colonie chrétienne de Nadjran, qui refusait d'imiter son exemple. Justin Ier, informé de cet acte de cruauté, engagea le Négusch d'Abyssinie, qui professait le christianisme, à tirer vengeance d'Abou-Nowas, et une

armée de soixante et dix mille hommes envahit l'Yémen. Aryat, chargé du commandement, n'eut pas de peine à soumettre un peuple épuisé par la guerre civile. Abou-Nowas vaincu se précipita dans la mer (525), et après la mort de son successeur Ali-Dzou-Djadan dernier prince hémyarite, Aryat gouverna sans opposition au nom du Négusch. Un de ses officiers, Abrahah-el-Aschram jaloux de son autorité, le tua par trahison, réunit tous les Abyssins sous son commandement, et prit le titre de vice-roi; il eut plusieurs guerres à soutenir pour conserver le pouvoir qu'il avait usurpé ; il les termina toutes heureusement. Par ses ordres, l'évêque de Dhafar, Gregentius, rédigea un code de lois dont l'original, écrit en grec, se trouve à la bibliothèque impériale de Vienne. Une église fut construite à Saana avec la plus grande magnificence; elle devait détrôner la Kaaba; mais les efforts d'Abrahah, pour faire du christianisme la seule religion de l'Arabie, furent inutiles. Vaincu devant la Mecque dont il avait voulu détruire le temple, il mourut bientôt après, et ses fils par leurs exactions rendirent insupportable la tyrannie des Abyssins. Les habitants de l'Yémen n'ayant pu réussir à secouer le joug avec leurs propres forces, demandèrent la protection de princes étrangers. L'empereur de Constantinople ne pouvait embrasser le parti d'un peuple idolâtre, il refusa; Chosroës Parviz, sollicité par le roi de Hira, fit moins de difficultés. Il envoya en 575, à Aden, une flotte qui débarqua des troupes aguerries. Les Abyssins furent défaits, et chassés définitivement de l'Yémen vers 597. Le sort des habitants resta le même; ils durent obéir aux Perses comme ils obéissaient à leurs prédécesseurs; seulement ils ne furent pas violentés dans leurs pratiques religieuses. Quant aux nouveaux vice-rois, ils ne se contentèrent pas de régner dans l'Yémen, ils s'établirent aussi dans l'Hadramaut, l'Oman et le Bahreïn.

Arabie centrale (206-620 apr. J. C.); la Mecque et Iathreb; puissance des Coréischites.

L'Arabie, au VIIe siècle, courait donc de grands dangers. Deux voisins puissants s'étaient fortement assis sur ses fron-

tières et l'avaient entamée : l'un (l'empereur grec) en avait détaché une province pour l'enclaver dans son empire; l'autre (le roi de Perse) avait occupé les plus riches contrées de la péninsule. Cependant, le Nedjed et l'Hedjaz étaient restés purs de toute domination étrangère. C'est là que devait se réfugier la nationalité arabe pour rayonner ensuite au dehors. Il n'y avait, dans ces provinces, aucun État hiérarchiquement constitué comme celui des Tobbas : le pays était encore et avait toujours été possédé par des tribus indépendantes, jalouses de se gouverner elles-mêmes et sacrifiant tout à la conservation de leur liberté. Depuis des siècles son aspect n'avait pas changé, pas plus que son histoire. C'était encore le même spectacle de petites sociétés intimement unies par les mœurs, les coutumes, le caractère, mais séparées en fait par l'organisation politique. C'était le même récit de querelles et de rivalités sanglantes. Aucune tribu n'avait acquis de supériorité décidée, car elles disposaient toutes à peu près des mêmes forces et des mêmes ressources. Les richesses que la fortune semble distribuer au hasard étaient assez également réparties. Quelques peuplades, il est vrai, s'étaient enrichies par le commerce : mais des relations plus étendues leur avaient imposé en même temps de nouveaux besoins, ce qui rétablissait l'équilibre. Au premier rang se trouvaient les tribus qui dominaient dans les deux plus grandes villes de l'Hedjaz, la Mecque et Iathreb. La garde du temple de la Kaaba avait été longtemps l'apanage des Djorhom, venus de l'Yémen, avec lesquels on suppose qu'Ismaël s'était allié; l'idolâtrie se mêla de bonne heure au culte du Dieu d'Abraham, et l'impiété des Djorhom amena leur expulsion, vers l'année 206 après J. C. Plusieurs familles jectanides avaient émigré à différentes époques dans l'Hedjaz; les Codhaa s'étaient répandus dans les cantons situés au nord d'Iathreb; les Azdites, avant de passer dans le Bahreïn et l'Irak, avaient fondé la colonie de Batn-Marr, dont nous avons parlé plus haut, vers 180 de J. C. Ce fut une branche des Azdites, les Khozaa, qui succédèrent aux Djorhom dans l'intendance du temple vers 207; ils introduisirent de nouveaux usages superstitieux, en particu-

lier le culte de Hobal ; la Kaaba réunissait tous les dieux des Arabes ; les trois cent soixante idoles qu'elle contenait étaient des divinités subalternes servant d'intermédiaires auprès d'Allah ; les Khozaa trouvèrent, au ve siècle de notre ère, des rivaux redoutables dans les Coréischites, descendants d'Ismaël, dont le chef, Cossaï, s'empara de l'autorité suprême en 440, et ils se retirèrent à Batn-Marr ; Cossaï rassembla autour de lui toutes les tribus coréischites ; par ses soins, la Mecque devint une ville considérable ; le gouvernement fut oligarchique ; les diverses fonctions attachées à l'intendance de la Kaaba furent partagées entre les diverses branches de la même famille ; les deux principales, celles du Rifada (secours transformé en une taxe annuelle) et du Sicaya (administration des eaux), devinrent successivement l'apanage de Haschem, célèbre par ses distributions journalières de soupes appelées *dachicha*, de Mottaleb, et d'Abd-el-Mottaleb grand-père de Mahomet, qui fit creuser, dit-on, le fameux puits de Zemzem [1], en 540.

Iathreb, bâtie, selon les traditions, par les Amalica, passa plus tard à des peuplades juives, parmi lesquelles on distingue les Nadhirites, les Coraizha, les Caynoca, etc. ; vers l'année 300 de notre ère, deux tribus azdites, les Aus et les Khazradjites, vinrent s'établir sur leur territoire et s'emparèrent de la ville, en 492. Après avoir résisté aux attaques des Tobbas de l'Yémen, ils se divisèrent entre eux et s'affaiblirent par des guerres intestines (497, 520, 583 et 615) ; cinq ans plus tard, ramenés à des sentiments de conciliation, ils entraient en rapports avec Mahomet.

Les tribus juives se livraient avec ardeur au commerce de caravanes et Iathreb rivalisait de richesses avec la Mecque ; cette dernière place venait d'échapper à un grand danger : vénérée des Arabes, qui tous croyaient à la sainteté du temple de la Kaaba, elle s'était vue attaquée par les Abyssins qui voulaient propager, dans la péninsule, la religion chrétienne. Abrahah-el-Aschram avait envahi l'Hedjaz à la tête d'une armée de quarante mille hommes

1. Caussin de Perceval, d'après le *Sirrat-erraçoul* (vie du prophète).

et réduit Tebala et Taïef; mais la Mecque, vaillamment défendue par les Coréischites, avait échappé au sort dont rien ne semblait devoir la préserver, et sa délivrance, attribuée par la superstition à la protection des dieux, avait encore accru le respect universel dont elle était l'objet. C'était bien la vraie capitale de l'Arabie; cependant les Arabes du Nedjed et de l'Hedjaz ne reconnaissaient pas l'autorité politique des Coréischites; ils se gouvernaient tous eux-mêmes, sans souci des intérêts communs; ils ne pouvaient ignorer, toutefois, ce qui s'était passé autour d'eux; le sort des Nabatéens et des Hémyarites était suspendu sur leur tête et une parfaite union leur offrait seule des chances de salut.

Tendances de l'Arabie vers l'unité politique; assemblées d'Ocazh; luttes de poésie.

Plusieurs causes devaient favoriser la réalisation de l'unité arabe : 1° la communauté d'origine : la rivalité des Ismaëliens et des Jectanides avait disparu; l'invasion du Négusch d'Abyssinie avait rapproché ces deux grandes familles, et elles n'avaient plus qu'un pas à faire pour se trouver sous un même drapeau; 2° l'identité de mœurs et d'habitudes : si l'on excepte quelques tribus chrétiennes ou juives, la masse de la nation restait attachée aux superstitions de l'idolâtrie et aux anciennes coutumes; l'usage de la circoncision était général; partout on voyait le triste sacrifice d'un sexe à l'autre, l'esclavage de la femme, la polygamie autorisée, les filles enterrées vives par le père pauvre qui craignait de voir un jour son nom déshonoré; une fierté féroce, mais aussi, avec le sentiment exagéré de l'honneur, ces idées chevaleresques qui produisent l'héroïsme, inspirent le courage et la générosité, font prendre la défense de l'opprimé au nom de la justice, et placent au-dessus de la vie même l'accomplissement d'une promesse verbale. D'un côté l'amour de la vengeance et ses excès, la loi du talion imposée à tous, le besoin d'égalité, la rapine et le brigandage justifiés par la victoire, l'adresse et la force substituées au droit; de l'autre, l'hospitalité pratiquée avec une admirable abnégation, une soif ardente de renom-

mée, ce mobile des plus belles actions et des plus grands crimes, tel était le spectacle que présentait l'Arabie ; la passion y jouait le principal rôle, et l'on pouvait aisément prévoir que le jour où ces esprits bouillants et aventureux se porteraient vers un objet unique, ils prendraient un élan irrésistible. Pour arriver à un tel résultat, deux conditions étaient encore nécessaires, l'uniformité de langage et l'unité de religion; la première était en partie obtenue. En effet, les Arabes, en obéissant à leurs seuls instincts, avaient préparé la fusion en une seule langue des dialectes de leurs nombreuses tribus. Jaloux de transmettre à leurs descendants le souvenir de leurs exploits, ils aimaient la poésie, qui leur en fournissait le moyen, et voulaient que leur gloire pût se répandre dans toute la péninsule. Mais les auteurs du Nedjed et de l'Hedjaz n'étaient pas compris par ceux de l'Yémen; les tribus d'un même pays elles-mêmes ne faisaient pas toujours usage de termes identiques. Les poëtes reçurent la mission de créer une langue plus générale. Leurs vers, récités partout, fixèrent les mots destinés à représenter irrévocablement les idées; lorsque plusieurs familles appliquaient deux expressions différentes à la même pensée, on adoptait celle que le poëte avait choisie, et la langue arabe se forma peu à peu. On comprit en même temps les avantages de la civilisation; l'on rendit aux travaux de l'esprit l'estime qui leur est due et qu'on n'avait accordée jusqu'alors qu'aux triomphes de la force physique. Il y eut des assemblées générales où l'on apprenait à se connaître et à s'aimer. Ces assemblées, qui se tenaient à Ocazh, petite ville située entre Taïef et Nakhla, à trois journées de la Mecque, à Macjna, et à Dzou'l-Medjaz, derrière le mont Arafat[1], n'étaient véritablement que des congrès de poésie; du reste, malgré la simplicité qui y régnait, rien n'était plus imposant : c'était comme aux jeux olympiques. Devant un auditoire silencieux et recueilli, se levait un guerrier à la

1. Eichorn, *De antiquis historiæ Arabum monumentis*, p. 9 et 15; Assemani, *Saggio sull'origine degli Arabi*, p. 45; le Camous au mot Ocazh. Nowairi ap. Rasmussen. *Hist. præc. ar. reg.*, p. 76; Kitab-al-agani, t. IV, p. 255; le Meraçid-el-ittilâ, cité par M. Caussin de Perceval, t. I, p. 296, et l'*Histoire des Arabes avant Mahomet* de M. Ruehle de Lilienstern, Berlin, 1836.

démarche fière : aucune dignité, aucun ornement n'indiquait qu'il eût un rang supérieur, et pourtant tous les yeux étaient tournés vers lui. Il montait sur un tertre, et là, d'une voix sonore, sans autre secours que celui de l'inspiration ou d'une mémoire prodigieuse, il récitait un poëme entier. Tantôt il chantait ses hauts faits, la noblesse de sa tribu; tantôt il dépeignait les plaisirs de la vengeance, tantôt les douceurs de l'hospitalité, tantôt le courage, toujours l'honneur. D'autres fois il s'arrêtait à peindre les merveilles de la nature, les solitudes du désert, les oasis si désirées, la légèreté de la gazelle. Suspendus à ses lèvres, les auditeurs se laissaient aller à tous les sentiments que le poëte voulait leur inspirer : sur leur figure attentive se peignaient l'admiration pour le héros patient dans l'adversité, et le mépris pour le lâche. Ils ne dissimulaient point leurs sentiments, et le poëte, puisant une énergie plus vive encore dans cet aveu de sa puissance, reprenait son récit avec un nouvel enthousiasme. Doués d'une autorité sans égale, les poëtes arabes devaient être les historiens de leur pays avant Mahomet; maîtres de l'opinion, ils élevaient ou abaissaient à leur gré les différentes tribus; aussi étaient-ils craints et respectés. Leurs œuvres, quand elles avaient été accueillies au congrès d'Ocazh, étaient écrites en lettres d'or sur des toiles d'une étoffe précieuse, et suspendues dans la Kaaba pour être conservées à la postérité.

Grâce à ce soin sept poëmes ou *moallakas*[1] sont parvenus jusqu'à nous, et le nom de leurs auteurs est encore célèbre. Ce sont Imroulcays (m. en 540), Tarafa (m. en 564), Amrou (m. en 622), Harith (né en 540), Lebid (m. en 662), Zohéyr, (m. en 627), et Antara (m. en 615), Antara surtout, qui personnifie très-bien toute cette poésie anté-islamique. Les Arabes, le soir, sous la tente, écoutent avec délices ces compositions merveilleuses, qui joignent aux charmes d'un récit touchant et dramatique une mélodie douce et passionnée; ils y trouvent réunis tous les sentiments, toutes les passions qui peuvent les animer, dans une langue qui semble avoir

1. On appelait aussi ces poëmes *moudhahhabât,* poëmes dorés; Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, p. 164; Caussin de Perceval, t. I, p. 297.

été créée uniquement pour les exprimer. Ces poëtes, aussi bien que quelques autres fort estimés, les deux Mourrakisch (v. 495 et 530[1]), Nabigha Dhobyani (v. 615), Dourayd, fils de Simma (v. 610), Hatim (v. 620) et Acha (m. v. 629), etc., font tous allusion, dans leurs vers, à des événements survenus dans le Nedjed au milieu des tribus indépendantes de l'Arabie centrale; c'est d'abord la journée d'Al-Bayda qui, en 354, arrête les irruptions des souverains de l'Yémen; les conquêtes des premiers princes de la tribu de Kinda, celles de Harith, qui devient roi de Hira en 518; les victoires de Soullan (481) et de Khazaz (492), remportées par Rabia et son fils Colayb sur les Arabes hémyarites; la guerre de Baçous entre les Bacrites et les Taghlibites, qui se prolongea de 494 à 534; les victoires de Zohéir, chef des Ghatafan, sur les Hawazin (v. 567), et la longue guerre de *Dahis* entre les Benou-Abs et les Dhobyan, principales tribus des Ghatafan, de 568 à 608, avec l'épisode de la guerre des Temim et des Amir vers 579; la lutte des Benou-Abs réunis aux Dhobyan contre les Hawazin et quelques autres tribus de la race de Khaçafa, marquée par les combats de Rakm, de Noubaa, de Liwa, de Sala et de Haurâ, de 609 à 615, et enfin celle des Temin et des Bacrites, qui ne se termina qu'en 630 de J. C., époque de la conversion de ces derniers à l'islamisme. Nous retrouvons dans le récit des poëtes qui brillèrent pendant cette période une peinture fidèle de la vie des Arabes du désert dont le temps n'a jamais altéré les mœurs héroïques; à la suite d'actions sanglantes, il n'est pas rare de voir s'engager des luttes de gloire et de générosité appelées *mounâfera;* celle qui a lieu en 620 chez les Benou-Amir peut nous en donner une idée: le commandement de la tribu devait être confié au plus digne; Alcama et Amir-ben-Zofaïl, tous deux poëtes et guerriers, y prétendent et soumettent leur contestation au chef vénéré d'une autre famille. Le juge leur fait jurer de se soumettre sans réclamation à la décision qu'il prononcera et

1. Voy. sur Mourrakisch l'article inséré par M. Quatremère dans le *Journal asiatique*, novembre 1838, p. 506-521, et M. Caussin de Perceval, qui analyse dans son tome II la plupart de leurs écrits.

qu'il ajourne à un an; en attendant l'époque fixée, les deux rivaux cherchent à se signaler par des actes de courage et de vertu ; il semble que nous sommes au temps de la chevalerie. Déclarés tous deux dignes du commandement, ils partagent l'autorité et restent étroitement unis. Ces sortes de jugements se rendaient avec un grand appareil et laissaient dans les esprits une impression profonde; on n'est plus étonné, après de tels exemples, des traits si admirables de Hatim et de Zaïd-el-Khaïl, de la tribu de Benou-Tay, dont la libéralité était devenue proverbiale au commencement du VIIe siècle dans toute l'Arabie.

Mouvement religieux de l'Arabie.

Tandis que les poëtes par leurs récits imprimaient à la langue un caractère plus uniforme, il s'opérait dans les esprits un autre travail qui devait contribuer à fonder la nationalité arabe d'une manière plus tranchée; on ne croyait plus aux idoles qui avaient remplacé de bonne heure le dieu unique, Allah; le sentiment religieux faisait irruption de toutes parts. Déjà des scissions profondes s'étaient manifestées; des tribus entières avaient abandonné l'ancien culte. On comptait, outre l'idolâtrie, plusieurs religions en Arabie. Les Juifs, chassés de leur pays par les Assyriens, les Romains et les Grecs, y avaient été accueillis avec empressement par les enfants d'Ismaël, qui retrouvaient dans les traditions des proscrits un respect profond pour le Dieu d'Abraham; au moyen de ces souvenirs évoqués adroitement, le judaïsme avait fait des prosélytes; on le voyait surtout répandu dans l'Hedjaz, aux environs de Khaïbar et d'Iathreb, où de puissantes tribus, celles des Coraïzha et des Nadhirites, étaient depuis longtemps naturalisées; une fraction considérable des tribus de l'Yémen l'avait aussi adopté; et l'on a fait observer plus haut que des Tobbas avaient favorisé l'introduction dans leurs États de la foi de Moïse, notamment vers 225, 310 et 495 de J. C. Le sabéisme ou magisme était également pratiqué par les Hémyarites et sur les côtes du golfe Persique; quelques sectateurs du

brahmanisme se faisaient même remarquer au milieu des habitants de l'Oman [1].

Le christianisme, prêché avec succès dans plusieurs parties de l'Arabie, était professé par les Ghassanides dès l'année 330, et par diverses tribus arabes de l'Irak et de la Mésopotamie, du Bahreïn, du désert de Faran et de Daumat-Djandal. Les efforts combinés du Négusch d'Abyssinie et de l'empereur de Constantinople avaient contribué à propager l'Évangile dans l'Yémen. La colonie chrétienne de Nadjran avait eu les honneurs de la persécution sous Abou-Nowas vers 523; cinquante ans plus tard, Abrahah cherchait à faire de 'église de Saana le but du pèlerinage des Arabes. Enfin plusieurs rois de Hira s'étaient montrés favorables à la re-igion du Christ (v. 395, 513 et 582).

Au milieu des idées nouvelles que les prédications avaient répandues dans la péninsule, l'idolâtrie était néanmoins restée la religion dominante. Les divinités intermédiaires que certaines tribus révéraient ne ressemblaient point à ces réations des Grecs et des Romains qui adoraient des êtres moraux revêtus de formes corporelles; c'étaient, comme hez les anciens Égyptiens, des animaux et des plantes, la ga-elle, le cheval, le chameau, des palmiers, des végétaux, ou es corps inorganiques, des rochers, des pierres, etc. Tous les rabes admettaient un dieu suprême, *Allah;* mais quelques-ns, sous la figure de leurs idoles, adoraient les anges *Benat-llah* (les filles de Dieu); d'autres les planètes ou les étoiles elles qu'Aldébaran, Sirius, Canope, etc. On croyait aux énies *Djinn*, aux ogres *Ghoul*, à la magie *Shir*, à la divi-ation *Kehana*, aux sacrifices, aux oracles; on consultait le ort au moyen de *flèches sans pointes,* kidah ou azlam, et les iperstitions les plus condamnables étaient encore accep-es presque généralement; un grand nombre de tribus raient leurs idoles particulières, Hobal, Lat, etc., qu'on onorait par de riches offrandes, et auxquelles on égorgeait es victimes; aucun temple toutefois n'avait le prestige de Kaaba, dont la prééminence était universellement admise.

. *Notices et extraits des manuscrits*, t. II, p. 367; Cantemir, *Histoire de npire ottoman*, t. II, p. 404.

Ce temple, qu'avait voulu détruire Abrahah-el-Aschram, avait été de tout temps l'objet de la plus grande vénération; on le regardait comme un présent fait par Jéhovah à la race arabe pour témoigner qu'elle était privilégiée entre toutes. C'était l'oratoire d'Abraham et d'Ismaël, la maison d'*Allah;* en recevant les trois cent soixante idoles, puissances subalternes acceptées par les Arabes, il comprenait toutes leurs divinités et devenait le Panthéon de la nation; les traditions qui s'y rapportaient étaient chères à tous. Ils faisaient de la Kaaba un lieu de pèlerinage (*haddj*). Ils s'efforçaient de la parer, de l'embellir; ils auraient voulu qu'elle surpassât en richesse tous les monuments de l'univers; ils



LE TEMPLE DE LA MECQUE, D'APRÈS NIEBUHR.

y avaient mis les moallakas, comme pour y rattacher tous les genres d'illustration. Les Sabéens, les adorateurs du feu,

y envoyaient leurs offrandes; les Juifs mêmes manifestaient pour cet endroit révéré un profond respect. Les gardiens du temple, les Coréischites, avaient une sorte d'autorité religieuse que tous reconnaissaient sans difficulté : ainsi ils avaient le droit de désigner les mois sacrés pendant lesquels, à la suite du pèlerinage, devait régner, dans toute l'Arabie, une suspension d'armes. Ainsi, ceux qui pouvaient assister à la foire d'Ocazh remettaient leurs armes entre leurs mains avant d'entrer dans le congrès, qui, sans cette sage précaution, aurait souvent dégénéré en luttes sanglantes. C'était donc sur la Mecque et sur les Coréischites qu'il fallait agir, si l'on voulait fonder une religion uniforme et nationale en Arabie, et Mahomet le devina parfaitement.

Abd-el-Mottaleb, fils de Haschem, né en 497, avait exercé l'autorité suprême à la Mecque, de 520 à 579; il avait eu la gloire de délivrer sa patrie de l'invasion des Abyssins, et il avait vu, avant de mourir, un prince hémyarite chasser les étrangers de l'Yémen avec les secours du roi de Perse. Père de dix-huit enfants, il se crut engagé, par un vœu imprudent, à immoler un de ses fils, en 569, devant les idoles de la Kaaba; le sort désigna celui qu'il aimait le plus, Abdallah, âgé d'environ vingt-quatre ans. Au moment du sacrifice, des Coréischites s'élevèrent contre une action aussi barbare et d'un si funeste exemple; sur leur avis, on consulta une devineresse, *arrafa*, qui déclara la vie d'Abdallah rachetable au moyen de la *Dia* (prix du sang humain), et du tirage au sort. La *Dia* étant de dix chameaux, on inscrivit le nombre *dix* sur une flèche *sans pointe*, et sur une autre, le nom d'Abdallah; neuf fois le nom d'Abdallah apparut, et ce ne fut qu'à la dixième que les chameaux furent condamnés. On en tua donc cent à la place d'Abdallah, et ce nombre devint désormais parmi les Coréischites le taux de la *Dia*.

Quelques jours après, Abdallah épousait Amina, fille de Wahb, chef de la famille des Zohri, et de cette union devait naître Mahomet (Mohammed ou *le Glorifié*), vers le mois d'août 570.

LIVRE II.

MAHOMET ET LE CORAN.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTAT DE L'ARABIE A LA FIN DU VI[e] SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

PREMIERS RÉFORMATEURS. — DÉCADENCE DES EMPIRES VOISINS DE L'ARABIE.

Premiers réformateurs.

A l'époque où nous sommes arrivés de l'histoire des Arabes, tout était préparé pour de grands changements dans la péninsule. L'antagonisme des races, les rivalités de familles ou de peuplades s'effaçaient de plus en plus, ainsi que nous l'avons exposé, devant le danger commun. Menacés au nord par les Grecs, à l'est par les Perses, au sud par les Abyssins, les Arabes sentaient le besoin de s'unir, et les derniers événements avaient développé chez eux au plus haut degré les idées de nationalité. Les habitants de l'Yémen avaient été bien inspirés en opposant les Perses aux Abyssins, alliés des Grecs; ils affaiblissaient ainsi leurs ennemis les uns par les autres; mais il était à craindre qu'ils ne fissent que changer de maîtres. Les empereurs de Constantinople étaient en possession de l'Arabie Pétrée; la cour de Ctésiphon exerçait une sorte de suzeraineté sur tous les pays qui bordent le golfe Persique, et sur l'Yémen. Contre cette double pression, il fallait organiser des éléments de résistance, et, fort heureusement, les circonstances vinrent au secours des Arabes.

L'Hedjaz avait donné un grand exemple en repoussant l'invasion d'Abrahah; la Mecque avait glorieusement reconquis le titre de métropole, qu'on avait voulu lui enlever. Abd-el-Mottaleb cherche à rattacher à ce centre commun toutes les tribus indépendantes; il se rend à Saana, après

la déroute des Abyssins, pour complimenter, au nom des Coréischites, le prince hémyarite, rétabli par l'armée des Perses. Ce sont les enfants de la même patrie qui se rapprochent et s'entendent; déjà les poëtes ont imprimé à la langue arabe un caractère de fixité qui la fera prévaloir sur les dialectes particuliers en usage dans les diverses parties de la péninsule; si l'unité religieuse manque encore, les anciennes croyances s'écroulent de toutes parts; on s'élève contre les sacrifices humains; on repousse le culte de vaines idoles; on demande l'interdiction des mariages entre beaux-fils et belles-mères; on attaque l'odieuse coutume qui permet aux parents pauvres d'enterrer leur fille vivante. Les superstitions grossières qui dominent encore disparaîtront devant les lumières d'une foi nouvelle. Le christianisme aurait eu cette puissance; mais la morale si pure de l'Évangile, fondée sur l'*abstention*, ne pouvait satisfaire un peuple trop docile à la voix des passions matérielles; quelques hommes inspirés s'érigent en réformateurs et appellent leurs compatriotes à la vraie religion; lorsque Waraca, Othman fils de Houwarith, Obeidollah, Zaïd fils d'Amr, etc., puisant une instruction supérieure dans leurs rapports avec des juifs et des chrétiens, combattent le paganisme et invoquent le nom d'Abraham, dans leur impuissance de rien édifier, ils annoncent qu'un envoyé du ciel paraîtra bientôt sur la terre et triomphera du démon.

Décadence des empires voisins de l'Arabie.

Tandis qu'à l'intérieur cette tendance vers une fusion générale se manifeste dans les esprits, l'indépendance de l'Arabie se trouve assurée par les guerres sanglantes qui éclatent entre les Grecs et les Perses; la lutte des deux peuples prend même, au commencement du VIIe siècle, des proportions colossales; Chosroës soumet un instant à sa domination la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine, l'Égypte; plus tard la fortune est ramenée à Constantinople par les exploits d'Héraclius. Toutefois les deux empires sont épuisés; les villes restent démantelées; les populations sont écrasées d'impôts; elles supportent avec peine des gouvernements

qui ont employé jusqu'à leurs dernières ressources pour des entreprises sans résultats; bien loin de pouvoir encore jouer le rôle de nations conquérantes, elles ont perdu le sentiment de leurs forces, et seront incapables de résister à l'orage formidable que la voix de Mahomet va soulever contre elles.

En effet, une puissance nouvelle venait de se former, et elle allait se révéler pour la première fois au moment même où Héraclius et Chosroës Parviz signaient un traité de paix, qui, en maintenant l'intégrité de leurs frontières, et en laissant sans solution leurs prétentions respectives, ne faisait que suspendre une lutte fatale aux deux peuples. Chosroës donnait audience dans son palais de Dastagerd aux ambassadeurs étrangers. Ébloui par sa propre magnificence, il regardait avec pitié les adorations serviles de ses sujets. On lui annonce que l'envoyé d'un chef arabe a une mission à remplir près de lui; il ordonne qu'il soit admis, et prenant la lettre qui lui est présentée, il s'arrête à la suscription. Quoique vaincu par Héraclius, Chosroës se croyait encore le roi des rois, et il venait de reconnaître qu'un petit scheik arabe avait placé son nom avant le sien, ce qui, dans les usages orientaux, était considéré comme une marque de supériorité. Sans vouloir en lire davantage, il déchira la missive et la foula aux pieds. Mais l'effet de cette scène fut interprété diversement. On s'informa des projets et des actions de ce chef inconnu, qui avait osé écrire au plus grand souverain de l'Asie : « Mohammed, fils d'Abdallah, prophète de Dieu, à Kesra, fils d'Hormouz, roi de Perse. » On apprit avec étonnement, mais sans croire encore à l'approche du danger, les rapides progrès du fils d'Abdallah [1].

1. Voy. l'appendice, n° 4.

CHAPITRE II.

MAHOMET (570-632).

SON ENFANCE, SES COMMENCEMENTS.—SON CARACTÈRE, SES PROJETS.—MAHOMET ANNONCE SA MISSION ET SE POSE COMME APÔTRE DE DIEU (611).—MAHOMET SUPPORTE AVEC COURAGE LES PERSÉCUTIONS DES CORÉISCHITES (614-622). —MIRACLES ATTRIBUÉS FAUSSEMENT A MAHOMET; IL ATTAQUE L'IDOLATRIE; CONVERSION D'OMAR. — LES HABITANTS D'IATHREB SE MONTRENT FAVORABLES A LA NOUVELLE DOCTRINE. — VIOLENCES EXERCÉES PAR LES CORÉISCHITES; FUITE DE MAHOMET OU HÉGIRE (622); IL SE FIXE A MÉDINE. — LES HOSTILITÉS COMMENCENT ENTRE MAHOMET ET LES CORÉISCHITES; RIVALITÉ COMMERCIALE DE MÉDINE ET DE LA MECQUE; COMBAT DE BEDER (624).—LES CORÉISCHITES SONT VAINQUEURS SUR LE MONT OHUD; MAHOMET TIRE VENGEANCE DES TRIBUS JUIVES; GUERRE DU FOSSÉ OU DES NATIONS (626-627).—MAHOMET MARCHE SUR HODAIBIA; SERMENT DE L'ACACIA; TRÊVE DE DIX ANS (628); GUERRE DE KHAIBAR; PUISSANCE DE MAHOMET; SES AMBASSADES. — PÈLERINAGE DE MAHOMET (629); BATAILLE DE MUTA; PRISE DE LA MECQUE (630); GUERRE DE HONAIN; SIÉGE DE TAÏEF. — EXPÉDITION DE TABOUC; ANNÉE DES AMBASSADES; L'ARABIE TOUT ENTIÈRE RECONNAÎT LES LOIS DE MAHOMET. — SOULÈVEMENTS PARTIELS; MORT DE MAHOMET (632).

Son enfance, ses commencements.

Les premières années de Mahomet avaient été obscures, son père était mort deux mois avant sa naissance. Confié aux soins de sa mère Amina, il l'avait perdue à l'âge de six ans, et il avait recueilli pour tout héritage une vieille esclave noire appelée Oumm-Aïman et cinq chameaux.

Recueilli par son aïeul Abd-el-Mottaleb, qui semblait avoir le pressentiment de sa grandeur future (576-579), soumis en dernier lieu à la tutelle de son oncle Abou-Taleb, investi de la charge *Rifada*, il s'était vu obligé de demander au travail les moyens de subvenir aux nécessités de la vie. Doué de qualités aimables, il se concilia l'affection de tous, et pendant les guerres de Fidjar qui prirent naissance à la foire d'Ocazh, en 580, entre les Hawazin et les Coréischites et qui durèrent neuf ans, il assista à la journée de Naklha et à celle de Samta (v. 586); il avait fait un premier voyage en Syrie avec Abou-Taleb en 583, et, arrivé sur le territoire de Bostra, il avait rencontré un moine nommé Bahira, qui le prit en amitié; ce moine était appelé par les chrétiens

Djerdjis, Georges, et c'est de Djerdjis ou Sergis qu'on a fait Sergius.

A vingt-cinq ans, Mahomet avait mérité, par la régularité de sa conduite, le surnom d'Al-Amin (l'homme sûr). Engagé au service d'une riche veuve nommée Khadidjah, qui faisait un commerce étendu, il entreprit dans l'intérêt de sa maison un voyage en Syrie, et réalisa de très-grands bénéfices; Khadidjah reconnaissante lui offrit sa main; et devenu chef de famille, il acquit une haute considération par l'habileté avec laquelle il gérait ses biens, et par l'influence qu'il exerçait sur ses nombreux parents. Khadidjah descendait d'une des premières familles de la tribu des Coréischites; lui-même appartenait à une branche non moins respectable, celle des Haschemites qui comptait dans ses rangs, ainsi que nous l'avons vu, plusieurs pontifes du temple de la Kaaba.

Son caractère, ses projets.

Mahomet s'appliqua à se faire considérer par tous ceux qui l'entouraient, comme leur meilleur conseil et leur plus digne chef. Toutefois il avait déjà atteint l'âge de quarante ans que son nom n'était pas sorti de l'enceinte de la Mecque; aucun événement remarquable ne l'avait encore désigné aux yeux des Arabes. Il avait bien formé en 595 avec les principaux membres de la tribu des Coréischites, une association appelée *hilf-el-Fodhoul* (fédération des *Fodhoul*), pour réprimer les injustices qui se commettaient parmi eux; il avait pris part à la reconstruction du temple de la Kaaba en 605; il avait contribué à faire échouer à la même époque une tentative d'Othman fils de Houwarith, qui, après avoir embrassé le christianisme, avait voulu placer la Mecque sous la domination romaine. Toutefois sa conduite n'avait rien présenté d'extraordinaire. Plus tard en se chargeant de l'éducation d'Ali (606), en adoptant et affranchissant Zeid, jeune Codhaïte enlevé par des Arabes d'une tribu ennemie et vendu comme esclave, il avait fait preuve d'une générosité dont les exemples n'étaient pas rares dans les autres branches de sa famille; enfin il avait montré de la bravoure

pendant la guerre de Fidjar; mais cette vertu était trop commune pour le signaler d'une manière particulière. Ignorant comme ses compatriotes, il ne savait même pas lire. Son imagination brillante n'avait encore rien produit qui pût faire deviner en lui le génie poétique; ce qui le distinguait seulement, c'était l'expérience qu'il avait acquise pendant ses voyages et une connaissance très-remarquable de la nature humaine, qui lui permettait d'apprécier en un instant la valeur morale d'un individu. On observait à la vérité, que tous les ans il se retirait avec sa famille sur la montagne de Hirâ, située non loin de la Mecque, et que là, dans le silence de la solitude, il passait des nuits entières plongé dans une profonde méditation. Nul n'avait jamais su quel était l'objet de ses réflexions; aucune parole imprudente de sa part n'avait pu même le laisser soupçonner. Il agitait dans son esprit les destinées futures de sa patrie et voulait lui donner force et grandeur. Rêvant pour elle une autre organisation que celle à laquelle il la voyait presque irrévocablement condamnée, il se demandait comment il pourrait tirer les esprits de l'état de barbarie où ils étaient plongés. Il s'indignait du culte public rendu aux idoles et cherchait les moyens de le renverser; initié aux principaux dogmes des religions juive et chrétienne, et jugeant qu'aucune de ces religions ne pouvait réaliser les projets de régénération politique qu'il méditait, il résolut d'en fonder une nouvelle. C'était une œuvre immense; mais la résolution une fois prise, rien ne l'arrêta plus (611).

Mahomet annonce sa mission et se pose comme apôtre de Dieu (611).

Ses premières démarches furent toutes individuelles; il parla à Khadidjah, à son cousin Ali, à son affranchi Zeid, à son ami Abou-Bekre, de la nécessité de rendre à l'antique religion d'Abraham sa pureté primitive ; il leur annonça sa mission. Tous y ajoutèrent foi, et le reconnurent pour l'envoyé de Dieu. Ils admirent ses entretiens avec l'ange Gabriel et reçurent, comme dérivant d'une source divine, les versets d'un livre (*al-Coran*, la lecture), que Mahomet se pro-

posait de répandre pour le succès de son entreprise. Il désigna sa nouvelle religion par les mots : *islam*, qui indique un entier abandon à la volonté de Dieu, et *iman*, qui signifie croyance (d'où sont dérivés les adjectifs *mouslin*, musulman, et *moumin*, fidèle), et Waraca, près de mourir, le proclama le prophète des Arabes.

Ce n'étaient là que de faibles commencements. Abou-Bekre (le père de la vierge), qui était généralement aimé et estimé, conquit à l'islamisme l'adhésion de quelques hommes recommandables, parmi lesquels était Othman fils d'Affan. Au bout de trois ans (614), le nombre des initiés trahit le mystère dont ils s'environnaient, et Mahomet voulut précipiter le dénoûment. Il assemble sa famille et lui expose sa doctrine. Pour la première fois, il lève hautement l'étendard contre les pratiques superstitieuses de ses compatriotes ; il demande, au nom de la raison, la destruction des idoles aux pieds desquelles on venait de si loin se prosterner. On l'écoute avec étonnement, et Ali, dans un moment d'enthousiasme, se déclare son vizir. « Qui de vous, s'était écrié Mahomet, veut être mon frère, mon lieutenant, mon vicaire? » Et comme chacun gardait le silence, « c'est moi, dit Ali, qui serai cet homme ; apôtre de Dieu, je te seconderai, et si quelqu'un te résiste, je lui briserai les dents, je lui arracherai les yeux, je lui fendrai le ventre et je lui casserai les jambes. » D'autres sont émus par l'éloquence du novateur et adorent le dieu qu'il annonce ; mais le plus grand nombre s'offense de son impiété. Il est signalé comme l'ennemi de la religion, et l'on presse à plusieurs reprises Abou-Taleb de réprimer son audace. Abou-Taleb le supplie de renoncer à ses projets ; il le trouve inébranlable : « Quand on viendrait à moi, disait Mahomet, le soleil dans une main, et la lune dans l'autre, on ne me ferait pas reculer. » Tout en refusant d'ajouter foi à ses prédications, Abou-Taleb ne peut oublier qu'il est le fils de son frère et il le protége avec les Haschémites contre ses ennemis.

Mahomet supporte avec courage les persécutions des Coréischites (614-622).

Après ces vaines tentatives, les Coréischites, restés fidèles

à l'ancien culte, n'osant attaquer à force ouverte une famille illustre à laquelle ils sont attachés par tant de liens, se contentent de décrier Mahomet, et ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font qu'étendre ainsi sa renommée. Ils l'accablent d'outrages, et persécutent ses disciples. Toutes les fois qu'il vient accomplir autour de la Kaaba le *tawaf* (tournée pieuse), il entend des injures ou des menaces. Un jour il rentre chez lui désespéré; mais le lendemain il a retrouvé tout son courage, et continue ses exhortations. La conversion de son oncle Hamza rend ses adversaires plus circonspects, sans rien changer à leurs sentiments hostiles; ils accusent le prophète de se faire dicter ses prétendues révélations par un chrétien de la Mecque, nommé Djaber; Mahomet leur répond : « Un homme, dites-vous, m'endoctrine. Le langage de celui que vous supposez être l'auteur du Coran est un langage barbare, et le Coran est de l'arabe le plus pur. » (S. XVI, p. 105.) Ils le soumettent à des épreuves, et défendent de prêter l'oreille à ses discours sous des peines sévères; chaque famille fait subir les plus durs traitements à ceux de ses membres qui embrassent l'islamisme, et la colline Ramdha devient le lieu des tortures qu'on inflige à ces malheureux. Plusieurs musulmans se décident à quitter la Mecque et à fuir en Abyssinie; leur nombre s'élève à cent un, quatre-vingt-trois hommes et dix-huit femmes. Les Coréischites envoient aussi une ambassade au négusch pour l'engager à repousser les partisans de Mahomet; mais le négusch se fait expliquer la nouvelle religion; satisfait du sentiment exprimé par les réfugiés sur Jésus-Christ, il leur accorde sa protection, et, suivant même les auteurs arabes, embrasse secrètement leur foi.

Mahomet ne se maintenait dans sa ville natale que par la bienveillante protection d'Abou-Taleb. Sept ans se passent encore (615-622), pendant lesquels il travaille avec un zèle infatigable à la propagation de ses idées; rien ne peut l'arrêter, ni les menaces des Coréischites, qui mettent sa famille au ban de la tribu entière et l'obligent de se retirer, de 616 à 619, dans les montagnes voisines de la Mecque, ni la perte d'Abou-Taleb, son généreux tuteur (619), ni la mort de Kha-

didjah, son épouse chérie (620). Il chercha sa consolation dans les progrès de sa doctrine. Le retour de quelques-uns des réfugiés en Abyssinie, et surtout la conversion d'Omar, jusqu'alors son plus redoutable ennemi, avaient accru son ascendant. Ces succès effrayent les Coréischites, qui lui tendent des embûches pour le faire périr. Il essaye d'abord de s'y soustraire et va s'établir à Taïef. Chassé de cette ville par les habitants, qui refusent d'écouter sa parole, il retourne à la Mecque, espérant que le temps aura un peu amorti les haines, et met plus de prudence dans toute sa conduite. C'est à cette époque qu'il épouse Sauda, veuve de Sokran, et Aiescha, fille d'Abou-Bekre, qui n'était encore qu'une enfant. Il avait eu de Khadidjah trois fils, morts en bas âge, et quatre filles, Zeïnab mariée à Aboul-As, Rocaïa et Oumm Kolthoum, qui épousèrent successivement Othman fils d'Affan, et Fathime, née en 606, qui devint, en 621, la femme d'Ali, fils d'Abou-Taleb.

Miracles attribués faussement à Mahomet; il attaque l'idolâtrie; conversion d'Omar.

On rapporte aussi à cette année l'ascension merveilleuse de Mahomet sur le Borac, animal mystérieux, qui l'avait conduit en présence du Très-Haut; mais ce fameux voyage est considéré par la plupart des docteurs musulmans comme un simple rêve ou comme une vision; du reste, ces récits qui convenaient à l'ardente imagination des Arabes, n'étaient pas un des moyens d'influence recherchés par le nouvel apôtre; on avait bien souvent réclamé de lui quelques miracles qui attestassent sa mission. « Dieu, répondait-il, ne m'a pas envoyé vers vous pour cela, il m'a envoyé seulement pour prêcher sa loi; si vous acceptez ce que je vous apporte, ce sera votre félicité dans ce monde et dans l'autre. » (S. XXV, 8.) C'était surtout par le prestige de la parole qu'il agissait sur les esprits, et l'on peut se faire une idée de l'impression qu'il produisait, lorsque, s'adressant à des idolâtres, il exprimait dans un langage harmonieux et rempli d'images, les pensées les plus élevées. « Voici, disait-il, (S. XLI) ce qu'a révélé le Dieu clément, le Dieu miséricor-

dieux; un livre dont les versets distincts forment un Coran arabe pour les hommes qui ont de l'intelligence; un Coran qui contient des promesses et des menaces; mais la plupart s'en éloignent et ne veulent pas l'entendre. Nos cœurs, répondent-ils, sont fermés, nos oreilles sont sourdes à tes paroles; un voile s'élève entre nous et toi; fais à ta guise, nous à la nôtre. Dis-leur, je suis un homme comme vous, mais un homme à qui il a été révélé que le Dieu, votre maître, est un Dieu unique; marchez droit à lui; implorez son pardon. Malheur à ceux qui lui associent d'autres dieux! Malheur à ceux qui rejettent le précepte de l'aumône et nient la vie future! Ceux qui auront eu la foi et qui auront pratiqué la vertu, jouiront d'une récompense éternelle. Refuserez-vous de croire au Dieu qui a créé la terre en deux jours! lui donnerez-vous des égaux! Il est souverain de l'univers... Il a dit au ciel et à la terre : Venez, obéissez à ma voix; le ciel et la terre ont répondu : Nous obéissons.... Nous ferons subir aux infidèles un châtiment terrible; nous leur rendrons le mal qu'ils ont fait. La récompense des ennemis de Dieu, c'est le feu. Ils y demeureront éternellement, parce qu'ils ont nié nos signes. Seigneur, s'écrieront les réprouvés, montre-nous ceux qui nous ont égarés; hommes ou génies, nous les jetterons sous nos pieds; nous les chargerons d'opprobres.... Des anges portent à l'adorateur du Dieu unique, au juste mourant, ces paroles consolantes : Bannis la crainte et le chagrin. Nous t'annonçons le jardin de Délices. Nous fûmes tes protecteurs sur la terre, nous le serons dans le ciel; va goûter des plaisirs éternels; forme des vœux, ils seront accomplis. Le miséricordieux a préparé ce séjour pour ses élus. »

Les auditeurs étaient frappés d'étonnement en entendant des paroles auxquelles ils étaient si peu accoutumés, et l'on voyait fréquemment des conversions instantanées. Omar, qui avait toujours été un des plus fougueux ennemis de Mahomet, ayant saisi violemment entre les mains de sa sœur un fragment du Coran (S. XX), le lit, et, frappé d'admiration, va trouver Mahomet et lui déclare qu'il croit en Dieu et en son prophète.

Les habitants d'Iathreb se montrent favorables à la nouvelle doctrine.

En 620, pendant les fêtes du pèlerinage, six habitants d'Iathreb, ayant entendu Mahomet développer les principes de l'islamisme, le reconnurent pour l'envoyé du ciel et lui promirent de travailler à répandre ses enseignements parmi leurs compatriotes. L'année suivante (621), douze musulmans d'Iathreb prêtent serment d'obéissance à la personne du prophète et de fidélité à sa religion, sur la colline *Acaba*, près de la Mecque; ils emmènent avec eux Mossab, fils d'Omayr, qui fait de nouveaux prosélytes et qui parvient à réunir sous une loi commune les deux puissantes tribus des Khazradjites et des Aus, si longtemps divisées; en 622, soixante-quinze habitants d'Iathreb tiennent pendant la nuit, sur la colline *Acaba*, une nouvelle conférence avec Mahomet; ils lui offrent un asile dans leur ville et lui demandent si, rappelé par ses concitoyens, il abandonnera ses alliés pour revenir dans sa patrie. « Jamais, leur dit-il; je vivrai et je mourrai avec vous; votre sang est mon sang, votre ruine serait la mienne; je suis dès à présent votre ami et l'ennemi de vos ennemis. — Mais si nous sommes tués pour toi, quelle sera notre récompense? — Le paradis. » Cette entrevue fut appelée le *second* ou le *grand serment d'Acaba*. Mahomet choisit parmi les personnes présentes douze chefs qui, sous le nom de *nakib*, devaient être ses délégués dans les tribus d'Iathreb, comme les apôtres avaient été les délégués de Jésus.

Violences exercées par les Coréischites; fuite de Mahomet ou hégire (622); il se fixe à Médine.

Les Coréischites instruits de ce pacte d'alliance, redoublèrent de violence, et l'émigration des musulmans continua. Mahomet semblait braver le péril qui le menaçait; l'arrêt de sa mort fut prononcé; la maison où il se cachait ayant été entourée par ses adversaires, il chercha son salut dans la fuite et partit avec Abou-Bekre, tandis qu'Ali, revêtu de sa robe verte, détournait par un généreux dévouement l'attention des assaillants.

Mahomet et Abou-Bekre avaient pris un chemin opposé à Iathreb. Ils restèrent trois jours dans une caverne du mont Thour, situé à trois milles au sud de la Mecque; ils dépistèrent adroitement les recherches, gagnèrent le bord de la mer, et après avoir échappé à ceux qui les poursuivaient, arrivèrent, six jours après, sur le territoire de Iathreb, au village de Coba, où l'on fonda la première mosquée de l'islamisme, mosquée qui subsiste encore aujourd'hui. L'hégire ou fuite de Mahomet est devenue l'ère des musulmans; elle est fixée généralement au 16 juillet (622 de J. C.)[1]. Le calife Omar l'institua, à l'imitation des chrétiens qui faisaient usage de l'ère des *martyrs* (284 de J. C.), époque de la persécution de Dioclétien.

Après être resté quatre jours à Coba où Ali vint le rejoindre, Mahomet fit son entrée à Iathreb escorté d'un nombreux cortége; il accepta l'hospitalité d'Abou-Aïoub, et bientôt il acheta un vaste emplacement où son intention était de construire une mosquée et une habitation pour sa famille et pour lui-même. Iathreb prit le nom de *Medinet-el-nabi*, la ville du prophète, et les deux tribus qui s'étaient ralliées sous l'étendard de l'islamisme, se confondirent sous le nom d'*El-Ansâr* ou auxiliaires; les musulmans de la Mecque étaient appelés Mohadjir (émigrés); Mahomet voulut établir entre les uns et les autres un ordre de fraternité qui les réunît tous dans un même sentiment: chaque mohadjir choisit un frère parmi les Ansars; quelques conversions remarquables imprimèrent un nouveau lustre à l'islamisme; Selman, le Persan, les docteurs Moukhaïrik et Abdallah-ben-Sellam reconnurent Mahomet comme l'apôtre de Dieu; mais les tribus juives étaient ennemies des musulmans et elles devaient trouver un appui dans le parti des *Mounaficoun* ou hypocrites, parti qui se composait de quelques *Ansars* mécontents. Aussi, le moment où commence réellement le triomphe de Mahomet fut peut-être le temps le plus difficile de sa vie; il avait besoin de la plus grande circonspection, afin de ménager tous ses

1. Voy. l'appendice, n° 5.

prosélytes. Obligé de traiter avec autant d'affection ceux qui avaient embrassé sa cause par intérêt que ceux qui l'avaient fait par dévouement, mis en demeure par des questions insidieuses de prouver la vérité de sa mission, toujours en vue, il lui fallait satisfaire tout le monde sans oublier un instant son rôle. A tous moments on venait lui demander conseil, et il devait avoir sans cesse sur les lèvres des versets de son livre divin pour indiquer les règles de conduite qu'imposait la nouvelle religion. Tous ses actes étaient contrôlés. Sa vie publique, commentée par tous, ne devait laisser percer aucune contradiction ; une seule aurait suffi pour détourner à jamais ceux qui, frappés de son assurance, hésitaient encore à voir en lui un être supérieur au reste des hommes. Sa vie privée n'était un secret pour personne, et ses faiblesses étaient aussitôt dévoilées. Et comme si cette tâche n'était pas suffisante, il avait encore à s'occuper de la direction de ses plus zélés disciples, Ali, Zeid, Abou-Bekre, Omar, Othman; tous prenant leurs inspirations dans la société intime du prophète, devaient montrer à l'univers le type des vrais musulmans.

Les hostilités commencent entre Mahomet et les Coréischites; rivalité commerciale de Médine et de la Mecque; combat de Beder (624).

Un an s'écoula au milieu de ces épreuves; ce temps passé, Mahomet comprit que sa doctrine périrait, s'il laissait se consumer dans l'inaction l'ardeur de ceux qui s'étaient attachés à sa cause. La guerre était le meilleur moyen de nourrir le fanatisme qu'il avait allumé; elle devait attirer sur lui l'attention dont il avait besoin; enfin ses succès militaires étaient la seule preuve miraculeuse qu'il pût offrir de la protection divine dont il se disait l'objet. Il s'y résolut donc, et elle devint son plus grand moyen de propagation. Jusque-là il avait exigé des nouveaux convertis une formule de serment toute pacifique; on jurait de n'adorer qu'un seul dieu, de ne point dérober, de ne point tuer ses enfants, de ne pas commettre d'adultère, de s'abstenir de propos calomnieux et d'être docile à tout ce que le prophète ordonnerait de juste; il y ajouta l'engagement de

combattre ses ennemis. Il avait à venger les injures qu'il avait souffertes pendant son séjour à la Mecque, et à demander compte aux Coréischites de l'exil auquel ils l'avaient condamné. De plus, la rivalité commerciale de Médine et de a Mecque pouvait être très-habilement exploitée. Après avoir dicté une charte qui réglait les rapports des musulmans entre eux, qui assurait aux juifs la liberté de religion et la paisible jouissance de leurs biens, en les assujettissant toutefois à payer une partie des frais de la guerre, il se mit en campagne avec son oncle Hamza et fit plusieurs courses infructueuses; Abdallah, fils de Djabch, ayant pillé une caravane pendant le mois sacré de redjeb, fut blâmé par le prophète (S. II, 214). Les Coréischites ne négligeaient aucune occasion de critiquer les musulmans; leurs poëtes ne cessaient de les attaquer dans des satires d'une violence extrême; trois Khazradjites, Hassan fils de Thabit, Cab fils de Malek, et Abdallah fils de Rowaha, furent chargés de leur répondre; mais cette guerre de plume ne faisait qu'irriter les esprits. Mahomet préparait une nouvelle expédition; avant de l'entreprendre, il régla le jeûne du ramadhan, la dîme aumônière, *zecat;* la kéblah ou direction des oratoires musulmans vers le temple de la Mecque et l'*edhan,* formule d'annonce pour les heures de la prière; puis, ayant su que les Coréischites ramenaient de Syrie mille chameaux chargés de marchandises précieuses, il partit avec trois cent quatorze hommes pour les attaquer; cette petite troupe se composait de trois cavaliers et de trois cent onze fantassins. Abou-Sophian, fils de Harb, était à la tête de la caravane; instruit de la marche de ses ennemis, il parvint à les éviter; il avait demandé du secours à la Mecque; mille Coréischites commandés par Abou-Djah, s'étaient dirigés vers la vallée de Beder; les musulmans les y avaient devancés; Abou-Djah apprend d'un message d'Abou-Sophian que la caravane est sauvée; au lieu de rebrousser chemin, il se croit sûr de la victoire, engage le combat et perd la vie dans une action dont le fugitif de la Mecque recueille toute la gloire. Placé avec Abou-Bekre sur un trône de bois construit à la hâte et hors de la portée des javelines, Mahomet animait les siens

par ses discours. Trois Coréischites étant sortis des rangs provoquent les partisans du prophète; Hamza, Ali et Obeidah répondent à ce défi et sont vainqueurs. L'engagement devient général; tout à coup Mahomet voit ses partisans faiblir; il s'élance à cheval, et jetant dans les airs une poignée de sable : « Que la face de nos ennemis, s'écrie-t-il, soit couverte de confusion. » Ses troupes, animées d'une nouvelle ardeur, reprennent l'offensive et la bataille est gagnée. Rien n'est décisif dans les guerres de religion comme un premier succès, tant les hommes sont disposés à confondre le droit et la force. Le combat de Beder fit plus pour l'islamisme que les plus éloquentes prédications; les croyants furent affermis dans leur foi; ceux qui hésitaient se prononcèrent; les incrédules furent ébranlés.

Les Coréischites sont vainqueurs sur le mont Ohud; Mahomet tire vengeance des tribus juives; guerre du fossé ou des nations (626-627).

L'année suivante, Mahomet réussit à mettre sur pied mille soldats; ce n'était pas encore assez pour égaler les Coréischites qui venaient avec trois mille hommes ravager les environs de Médine; néanmoins il pouvait espérer un nouveau triomphe grâce à l'enthousiasme qu'il avait su inspirer à ses prosélytes; il avait répondu à une incursion d'Abou-Sophian par le pillage d'une riche caravane dans le Nedjed; au combat d'Ohud il ne fut pas aussi heureux : une défection des *Mounaficoun* (les hypocrites) et la désobéissance d'un corps de cinquante archers qui se débandèrent pour courir au butin avant d'avoir assuré la victoire, lui firent courir les plus grands dangers; il n'échappa à une mort certaine qu'en payant de sa personne; frappé au visage, couvert de sang, il parvint avec peine à se réfugier dans un défilé du mont Ohud; Ali, qui s'était signalé au commencement de la bataille par un exploit chevaleresque, Abou-Bekre et Omar étaient blessés; Hamza avait perdu la vie. Les femmes des Coréischites qui avaient suivi leurs époux et qui excitaient par des cris de guerre leur fureur belliqueuse, se livrèrent à des atrocités sans exemple sur les cadavres qui jonchaient le champ de bataille.

Dans cette journée Abou-Sophian commandait les idolâres; mais c'était Khaled, fils de Walid, qui avait habilement rofité de la fausse manœuvre des archers pour reprendre 'avantage ; les circonstances qui avaient amené la défaite de Mahomet, lui permirent de la faire considérer comme le uste châtiment d'une infraction à ses ordres; rentré à Méline, il réunit autour de lui tous les hommes qui avaient ris part à l'action et s'avança à leur tête jusqu'à *Hamra-el Açad*, pour montrer que l'échec d'Ohud n'avait pas abattu on courage.

Le résultat de la victoire des Coréischites fut de donner la guerre un caractère de plus en plus sanguinaire. Après Beder, Mahomet avait rendu la liberté aux prisonniers; leux hommes dont il avait reçu les plus sanglants outrages, vaient seuls été mis à mort; à la suite du combat d'Ohud, es musulmans résolurent de ne plus faire de quartier aux dolâtres, et les meurtres isolés se multiplièrent ; tantôt des nvoyés du prophète étaient massacrés ou condamnés à l'affreux supplices; tantôt des Coréischites payaient de leur ie les crimes de leurs alliés. Cependant Mahomet évitait de ecommencer les hostilités avec les habitants de la Mecque t cherchait d'un autre côté des triomphes plus faciles; les uifs n'avaient pas montré des dispositions favorables à son gard : ils prétendaient que le nouveau culte n'avait rien le particulier, que le dieu de l'islamisme n'était autre que leur Jéhovah défiguré; leur contenance équivoque attestait un mauvais vouloir et une inimitié cachée. Déjà Mahomet avait attaqué les Caïnoca et après les avoir réduits t dépouillés de leurs richesses, il les avait bannis du territoire de Médine ; le même sort atteignit la tribu des Nadhiites dont les biens furent distribués aux émigrés de la Mecque, sur la demande des Ansars eux-mêmes; effrayés e ces deux exemples et des meurtres commis par des musulmans fanatiques qui allaient frapper au milieu de leurs amilles les adversaires déclarés du prophète, les autres tribus juives se coalisèrent pour résister à un ennemi qui voulait les détruire toutes séparément; elles obtinrent sans peine le concours des Coréischites et des Ghatafan qui

voyaient avec inquiétude les musulmans pousser leurs excursions dans le Nedjed, aux environs de Beder et jusqu'à Daumat-Djandal. Mahomet avait fait creuser un large fossé au-devant de Médine, et lorsque les alliés voulurent forcer le passage, leurs efforts furent inutiles. Le temps ne tarda pas à dissoudre la confédération à laquelle s'étaient joints les Coraizha; la division fut adroitement semée entre les chefs, et à la suite de quelques escarmouches signalées par de nouveaux faits d'armes du courageux Ali, le siége fut levé. Mahomet reprit alors l'offensive et parvint à écraser successivement ceux qui, réunis, auraient pu anéantir sa puissance. Il vainquit d'abord les Caïnoca qui furent, dit-on, égorgés au nombre de sept cents et fit ensuite diverses expéditions contre les Corzha, les Lahyan et les Mostalik, tandis que ses lieutenants châtiaient d'autres tribus ennemies.

Mahomet marche sur Hodaïbia; serment de l'acacia; trêve de dix ans (628); guerre de Khaibar; puissance de Mahomet; ses ambassades.

Mahomet s'avança en 628 jusqu'à Hodaïbia sous prétexte d'accomplir le pèlerinage de la Kaaba consacré par le Coran, mais en réalité avec l'intention secrète de former à la Mecque des relations qui pussent lui en ouvrir l'entrée. Il reconnut bientôt que l'entreprise était prématurée et il se contenta après un nouveau serment de fidélité que ses partisans lui prêtèrent sous un acacia, de signer une trêve de dix ans avec les Coréischites en se réservant le droit de visiter le temple l'année suivante.

De retour à Médine, il envoya des ambassadeurs aux souverains étrangers pour les convertir à l'islamisme et marcha contre les juifs de Khaïbar, qui, maîtres d'une position formidable à cinq lieues de la ville du prophète, attiraient à eux la plus grande partie du commerce de l'Hedjaz et du Nedjed; la valeur irrésistible d'Ali renversa tous les obstacles et l'occupation des châteaux fortifiés où se trouvaient entassés leurs trésors, détruisit pour jamais la puissance politique des juifs; la soumission de Fadac, de Wadi'l-Cora et de Taïma compléta leur ruine; dès ce moment, ils durent reconnaître sinon la mission, du moins la supériorité de Mahomet, qui préleva sur leurs dépouilles l'héritage qu'i

voulait laisser à sa famille. Un autre résultat de cette expédition fut d'étendre l'islamisme au delà de l'Hedjaz ; un grand nombre de tribus du Nedjed vinrent saluer dans le fils d'Abdallah le chef de l'Arabie : elles lui donnèrent sur elles-mêmes une autorité absolue et demandèrent à le suivre dans les guerres qu'il lui restait encore à terminer.

Mahomet venait d'échapper au poison qu'une femme de Khaïbar lui avait fait prendre ; il recevait de tous les musulmans des marques multipliées d'un dévouement à toute épreuve, et réunissait véritablement les attributions royales et sacerdotales. « J'ai admiré, disait un Coréischite, César et Chosroës dans toute la pompe de leur puissance, mais je n'ai jamais vu de souverain vénéré comme l'est Mahomet par ses compagnons. » A la mosquée, le dos contre un palmier, ou dans une chaire sans ornements, le prophète dicte ses lois, et ses paroles excitent l'enthousiasme ; il ne néglige aucune occasion d'annoncer la grandeur de sa destinée ; lorsqu'il fait creuser un fossé devant Médine, lui-même saisit la pioche et fait jaillir du roc des étincelles. La première de ces étincelles, s'écrie-t-il, m'apprend la soumission de l'Yémen ; la seconde, la conquête de la Syrie et de l'Occident, la troisième, la conquête de l'Orient ; ceux qui l'entendaient croyaient à ces prédictions que l'avenir devait justifier. De nouveaux messages furent adressés aux *rois de la terre.* Lorsque Mahomet sut que Chosroës avait déchiré sa lettre : «Qu'ainsi son royaume soit déchiré,» dit-il. Héraclius lui fit une réponse gracieuse ; Mokawkas, gouverneur de l'Égypte et le négusch d'Abyssinie lui envoyèrent des présents ; Badhan, vice-roi de l'Yémen embrassa l'islamisme ; mais Harith, prince ghassanide et Haudha, prince de la tribu chrétienne des Hanifa dans l'Iémamah, repoussèrent les propositions qui leur étaient faites.

Pèlerinage de Mahomet (629) ; bataille de Muta ; prise de la Mecque (630) ; guerre de Honain ; siége de Taïef.

Cependant une année s'était écoulée depuis le traité de Hodaïbia. Mahomet, suivi de deux mille musulmans, visita a Kaaba (629), et ce voyage pacifique produisit un grand

effet sur les esprits ; plusieurs conversions importantes eurent lieu : celles de Khaled et d'Amrou fils d'El-As, annoncèrent la chute prochaine de l'idolâtrie.

Un chef ghassanide, tributaire d'Héraclius, Chourabhil, ayant mis à mort un envoyé de Mahomet qui se rendait à Bostra, provoque une sanglante collision entre les Arabes et les Grecs. Trois mille hommes, dirigés par Zeid, vont attaquer les armées romaine et assyrienne, près de Muta, au sud de Damas, dans le Balca (l'ancien pays des Moabites). Zeid est tué. Djafar, fils d'Abou-Taleb le remplace ; il a les deux mains coupées, serre l'étendard de l'islamisme entre ses bras mutilés, et meurt couvert de cinquante blessures toutes reçues par devant. Abdallah succombe à son tour ; Khaled, plus heureux, repousse l'ennemi et regagne Médine avec les honneurs de la guerre.

La Mecque manquait encore au triomphe de Mahomet ; il lui fallait cette ville, le sanctuaire de l'idolâtrie, la capitale de l'Arabie, pour établir solidement son nouveau culte sur les débris de l'ancien. Une occasion se présente ; les Mecquois rompent la trêve en attaquant les Khozaa ses alliés : renforcé des tribus bédouines, nouvellement converties, il se dirige vers la Mecque à la tête de dix mille hommes. Cette démonstration en impose à ses ennemis qui ne font aucune résistance au prophète ; Abbas et Abou-Sophian se rendent sans combat (11 janv. 630).

Le vainqueur marcha aussitôt vers le temple et détruisit toutes les idoles en disant : « La vérité est venue, que le mensonge disparaisse. » Toutes les dignités d'institution païenne furent abolies ; les fonctions du hidjaba et du sicaya furent seules conservées.

L'œuvre n'était pas achevée, quelques tribus dissidentes refusaient même dans l'Hedjaz d'adopter la religion nouvelle ; leur soumission devint la grande affaire de Mahomet ; Khaled réduisit les Djadhima ; les Hawazin réussirent à rallier tous les mécontents ; la victoire de Honain chèrement achetée, et le combat d'Auhas terminèrent la guerre des idoles. Les Thakifs, alliés des Hawazin, obstinément attachés au culte du dieu Lat, soutinrent avec succès un siége

de vingt jours dans la ville de Taïef, et Mahomet espérant que le temps amènerait leur conversion, opéra sa retraite, et après avoir visité de nouveau la Kaaba, rentra à Médine.

La prise de la Mecque, la conversion des Coréischites, la défaite des Hawazin, et la destruction des temples consacrés aux idoles avaient porté le dernier coup à l'ancien culte des Arabes; des députations venaient chaque jour annoncer au prophète de nouvelles adhésions à ses doctrines; le poëte Caab, qui l'avait attaqué violemment dans ses vers, obtint son pardon par la *Cacïdat el Borda* (le poëme du Manteau), et les Temim, à la suite d'une *lutte de gloire,* firent profession de foi musulmane.

Expédition de Tabouc; année des ambassades; l'Arabie tout entière reconnaît les lois de Mahomet.

Cependant un cri de guerre allait encore retentir. Sur la ausse nouvelle que les Romains et les Arabes chrétiens rasemblaient leurs forces sur les frontières de la Syrie, la uerre sainte est prêchée, et tous les musulmans aisés veuent par le sacrifice de leurs biens contribuer au triomphe e l'islamisme; on réunit dix mille cavaliers, vingt mille ıntassins, douze mille chameaux; le prophète, revêtu de a robe verte, monté sur sa mule blanche, part à la tête de ette armée; mais on ne rencontre d'autre ennemi que les ents pestilentiels et les sables du désert, une chaleur accalante et les tourments d'une soif ardente. Mahomet soutenait vainement le courage de ses compagnons en leur diınt : « L'enfer est plus brûlant que les feux de l'été. » rrivé à Tabouc, à mi-chemin entre Médine et Damas, il rdonne la retraite et se contente de réduire sous ses lois les lles de Djerba, d'Adhroh, d'Aïlath et de Daumat-Djandal.

Le reste de l'année (630-631), appelée par les historiens *ınnée des ambassades,* est marqué par de nouvelles et ıportantes conversions. Les habitants de Taïef, les Thakifs, s chefs hémyarites de l'Yémen et du Mahrah, les princes l'Hadramaut, de l'Oman, du Bahreïn et de l'Iémamah, enient des députés chargés d'offrir à Mahomet leur serment obéissance; quelques tribus retardataires, les Tay dans le

Nedjed, les chrétiens de Nadjran, les Nakha, etc., dans l'Yémen, sont réduites par Khaled et Ali, ou font leur soumission.

Soulèvements partiels; mort de Mahomet (632).

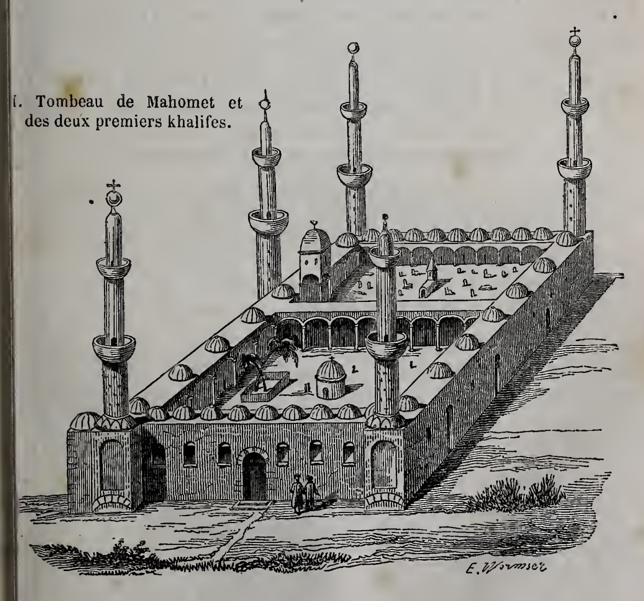
L'Arabie était conquise à l'islamisme; les lieutenants de Mahomet, répandus dans les provinces, percevaient les dîmes et maintenaient l'autorité de son nom. Cependant quelques hommes ambitieux devaient bientôt aspirer à l'indépendance : Mosseilamah, habitant de l'Iémamah; Toulaïah, dans le Nedjed; El-Aswad, dans l'Yémen, s'érigèrent en prophètes. Des expéditions bien dirigées devaient anéantir ces tentatives de rébellion; la mort ne permit pas à Mahomet d'en connaître le résultat.

Plus souffrant depuis quelques mois, il avait résolu au commencement de 632 de couronner son œuvre par un pèlerinage solennel; deux fois depuis l'hégire, il avait accompli la visite des lieux saints appelée *omra*, qui pouvait se faire à toutes les époques de l'année; suivi de cent quatorze mille musulmans, il entreprit le grand pèlerinage *el-Haddj*, prescrit par le Coran, et fixé d'après l'usage aux premiers jours de dzoul-hiddjeh; il fit ensuite au peuple, sur le mont Arafat, une allocution éloquente : « O mon Dieu, dit-il en terminant, ai-je rempli ma mission ? » Mille voix s'élevèrent pour lui répondre : « Oui, tu l'as remplie. » Et il ajouta : « Mon Dieu, entends ce témoignage. »

De retour à Médine, il vit sa santé décliner de jour en jour; il avait alors soixante-trois ans; il hâta les préparatifs d'une nouvelle expédition en Syrie, et il en confia le commandement à Oucama, fils de Zeid. Il comprit bientôt que sa dernière heure était venue; jusqu'au troisième jour avant sa mort il récita la prière publique : « Est-il quelqu'un, s'écriait-il en chaire, que j'aie frappé injustement, je me soumets au fouet des représailles; si j'ai outragé un musulman, qu'il me fasse subir la peine du talion; si je l'ai dépouillé de son bien, qu'il reprenne ce qui lui est dû. » Une femme réclama trois drachmes d'argent qui lui furent payées sur-le-champ. Mahomet s'affaiblissant de plus en plus, chargea son beau-père, Abou-Bekre, de faire la prière à sa

place. Le 8 juin 632, il se rendit à la mosquée et adressa encore aux musulmans de sages conseils. Quelques heures après il expirait entre les bras d'Ayescha.

Telles furent les principales vicissitudes de la vie de cet homme extraordinaire. L'impulsion qu'il donna par son génie aux peuples de l'Orient fut si puissante, qu'après douze siècles le mouvement dure encore. Certes, tout n'est pas à louer dans l'œuvre immense qu'il avait entreprise; mais quand on songe aux obstacles de tout genre qu'il devait rencontrer, aux profondes racines que les pratiques barbares de l'idolâtrie avaient jetées au milieu de ses compatriotes, aux améliorations sans nombre dont le triomphe fut assuré par l'autorité de sa parole, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration en présence des grands résultats qui lui sont dus.



La Mosquée de Médine, d'après Niebuhr.

CHAPITRE III.

LE CORAN.

MAHOMET CONSIDÉRÉ COMME LÉGISLATEUR. — DÉFINITION DE L'ISLAMISME ; MAHOMET CROIT A L'EXCELLENCE DE SA DOCTRINE ; IL S'APPUIE SUR L'UNITÉ DE DIEU. — TOUTE-PUISSANCE DE DIEU ; LES ANGES ; LES PROPHÈTES ; MAHOMET N'A PAS LE DON DES MIRACLES, ET FAIT APPEL A LA RAISON HUMAINE. — LE FATALISME DES MUSULMANS. — LE PARADIS ET L'ENFER DE MAHOMET. — LA PRIÈRE ; LES ABLUTIONS ; LE JEUNE ; L'AUMÔNE. — PRÉCEPTES DE MORALE ; CONTRADICTIONS APPARENTES. — LA VIE DE MAHOMET OFFRE DE NOMBREUX EXEMPLES DE GÉNÉROSITÉ, DE COURAGE, DE SIMPLICITÉ. — MOTIFS QUI DÉTERMINENT MAHOMET A MAINTENIR CERTAINES COUTUMES DES ARABES ; PÈLERINAGE DE LA MECQUE ; MOIS SACRÉS, ETC. — PRÉCEPTES D'HYGIÈNE RECOMMANDÉS PAR MAHOMET ; PROHIBITIONS DIVERSES ; LA POLYGAMIE AUTORISÉE. — AMÉLIORATION DU SORT DE LA FEMME ; HÉRITAGES ; MARIAGE ET DIVORCE ; PUNITION DE L'ADULTÈRE ET DU LIBERTINAGE. — DROIT DE REPRÉSAILLES ; LOIS CONTRE LE VOL, CONTRE L'USURE ET LA FRAUDE ; DEVOIRS DES TÉMOINS ; DE L'ESCLAVAGE. — DE LA GUERRE CONTRE LES INFIDÈLES ; ORGANISATION MILITAIRE DES ARABES ; PARTAGE DU BUTIN. — LE CORAN, CODE CIVIL ET RELIGIEUX DES ARABES, NE POUVAIT ÊTRE ACCEPTÉ SANS MODIFICATIONS PAR TOUS LES PEUPLES ET DANS DES CLIMATS DIFFÉRENTS.

Mahomet considéré comme législateur.

Il faut bien le reconnaître, dans Mahomet, c'est l'idée politique qui domine. Pour lui, le moment est arrivé de réunir en un corps de nation les différentes peuplades de l'Arabie par un code à la fois religieux, civil et guerrier. « Incroyable mélange de tout ce que peut produire son pays et son temps : marchand, prophète, orateur, poëte, législateur, et sous chaque forme toujours fidèle au type arabe, » il comprend qu'aucune des croyances qui se partagent les esprits, ne peut satisfaire d'une manière générale des hommes imbus de préjugés et d'erreurs ; il choisit avec une merveilleuse habileté dans ces croyances diverses tout ce qui satisfait la raison des Arabes sans heurter leurs préventions ou leurs faiblesses ; le livre qu'il leur présente est un miroir moral où se réfléchissent les vertus et les vices, les passions et les fautes, les chimères et les réalités dont se compose leur propre nature.

Le Coran n'a pas été écrit de suite : des motifs de circonstance dictaient à Mahomet les avertissements qu'il adressait à ses compatriotes, et déjà à sa mort on était fort embarrassé de retrouver l'ordre chronologique des révélations du prophète ; Abou-Bekre entreprit ce travail, qui ne fut véritablement achevé que par le troisième khalife Othman. Le Coran, tel qu'il nous a été transmis [1], se compose de cent quatorze chapitres ou *sourates*, subdivisés en versets et de longueur inégale. Dix-huit chapitres seulement sont datés de Médine ; les autres ont été donnés à la Mecque, et les quarante derniers ne contiennent que trois à cinquante versets ; tous portent des titres différents ; quelques-uns de ces titres ne se composent que de lettres initiales dont le sens n'a jamais été expliqué. Les plus anciens manuscrits connus du Coran sont sur parchemin et écrits en caractères coufiques ; ceux que l'on rencontre en caractères niskhi ne remontent pas au delà du troisième siècle de l'hégire [2]. Les musulmans professent la plus grande vénération pour le Coran ; ils ne l'ouvrent qu'après certaines ablutions et y puisent une grande partie de leurs prières ; ils en inscrivent les versets sur les murs de leurs mosquées, sur leurs bannières, sur leurs monuments, et ces sentences, dictées presque toujours par la morale la plus pure, leur rappellent sans cesse leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes.

Définition de l'islamisme ; Mahomet croit à l'excellence de sa doctrine ; il s'appuie sur l'unité de Dieu.

La religion prêchée par Mahomet est d'une simplicité remarquable. « En quoi consiste l'islamisme? lui demande un ange déguisé en bédouin. — A professer, répond le fils d'Abdallah, qu'il n'y a qu'un seul dieu, et que je suis son prophète ; à observer strictement les heures de la prière,

1. Voy. l'appendice, n° 6.
2. Les caractères coufiques se rapprochent beaucoup du syriaque ; usités pendant les trois premiers siècles de l'hégire, ils furent remplacés, en Orient, par le caractère niskhi, qui n'acquit sa forme définitive qu'au temps de Mostasem, dernier khalife abbasside ; ils continuèrent d'être employés en Afrique et appliqués aux inscriptions sur pierre et sur métal.

donner l'aumône, jeûner le mois de ramadhan et accomplir, si l'on peut, le pèlerinage de la Mecque.—C'est cela même, » dit Gabriel, en se faisant connaître.

Pour donner plus d'autorité à son enseignement, Mahomet parle toujours au nom de Dieu ; il suppose que l'envoyé céleste lui apporte perpétuellement les ordres du Très-Haut. Il y a évidemment de la fraude dans ses extases, et l'histoire de la colombe apprivoisée prouve que son zèle enthousiaste n'excluait pas toujours la fourberie ; on doit cependant admettre qu'il avait foi dans l'excellence de sa doctrine, et qu'en général il ne croyait pas avoir besoin, pour le succès de sa mission prophétique, de recourir à l'imposture. Ses compagnons lui obéissaient avec soumission et respect, mais ils n'étaient pas sous sa main des instruments passifs : une scène qui précéda sa mort, et qui nous est rapportée par le meilleur de ses biographes, Aboulfeda, en est la preuve. La maladie qui devait le conduire au tombeau était arrivée à son dernier période ; tout à coup il s'écrie : « Apportez-moi de l'encre et du papier, je veux écrire quelque chose qui vous empêchera de tomber à jamais dans l'erreur. » Au lieu de lui donner ce qu'il désire, les assistants hésitent et restent immobiles. Mahomet, irrité de se voir si mal obéi, leur ordonne de se retirer et renonce à son projet. — Qui donc aurait songé à repousser sa demande, si tous avaient cru réellement à l'autorité divine du prophète? L'auraient-ils empêché d'écrire son testament? Évidemment non. Omar n'accepte le Coran à l'exemple d'Abou-Bekre et d'Othman, que parce qu'il approuve les réformes qui s'y trouvent prescrites, et qu'il le juge bon pour l'avenir du peuple auquel il est destiné. Lorsque, emporté par la douleur, quelques jours après, il s'écrie : « Non, Mahomet n'est pas mort, il est allé visiter le Seigneur comme autrefois Moïse, qui reparut quarante jours plus tard aux yeux de sa nation ; » Abou-Bekre s'étonne. « Musulmans, dit-il, si vous adoriez Mahomet, sachez que Mahomet n'est plus ; si c'est Dieu que vous adoriez, Dieu est vivant, il ne meurt point ; rappelez-vous ce verset du Coran : « Mahomet n'est qu'un homme « chargé d'une mission ; avant lui sont morts d'autres hommes

« qui avaient aussi reçu des missions célestes. » Et cet autre verset : « Tu mourras, Mahomet, et eux aussi mourront. » (S. XXIX, v. 31.)

A ceux qui réclamaient de lui des miracles, le prophète n'avait-il pas répondu constamment : « Suis-je donc autre chose qu'un homme et un apôtre? » (S. XVII, v. 95; XVIII, 110, etc.)

Composé de fragments épars, offerts aux fidèles comme des révélations du ciel, selon les besoins du moment, le Coran, rédigé feuille par feuille, et pouvant s'adapter, comme le testament de César, aux circonstances, offre naturellement des contradictions; mais il faut considérer l'œuvre dans son ensemble, avant de songer à faire la critique des détails [1].

L'idée sublime d'un seul Dieu, retrouvée au milieu d'un peuple idolâtre, était bien propre à embraser une âme élevée et ardente; elle domine le Coran dans toute son étendue, et consacre son originalité. Mahomet fait de ce principe la base de sa religion et la raison de la supériorité qu'il réclame pour son culte sur tous les autres : ce déisme pur tranchait vivement avec la théologie embrouillée des sectes chrétiennes que les hérésies avaient si malheureusement multipliées. La grandeur de l'Être suprême, de sa providence, de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté, devait frapper des esprits imbus de superstitions grossières; déjà, au combat de Beder, le cri de guerre des musulmans était *Ahadoun! ahadoun!* (*il n'y a qu'un seul Dieu*). Il n'est pas un seul chapitre du Coran où Mahomet ne prêche l'unité de Dieu.

1. L'appréciation du Coran, par M. OElsner (*Des effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie*, mémoire couronné par l'Institut en 1809), est faite avec un remarquable esprit d'impartialité; on peut aussi consulter Herder, *Philosophie de l'histoire* : de Pastoret, *Zoroastre, Confucius et Mahomet* : Montesquieu, *Esprit des Lois*; Michaelis, *Commentaires sur la loi mosaïque*; l'ouvrage du chevalier d'Ohsson : Forster. *Mahometism unveiled* : Weil, *Historisch kritische Einleitung in den Koran*, Bielefeld, 1844; voy. aussi Reland, *de Religione muhammedicâ* : Cotta, *Exercit. de rel. muh.*; Pococke, *Sp. hist. ar.* : Hottinguer, *Hist. orient.* — de Fato, *Much. diss. hist. critica*, Lipsiæ, 1750 : Pitt, *Exposé de la religion de Mahomet*; la dissertation de W. Jones sur les Arabes; Garcin de Tassy, *Exposition de la foi musulmane* et l'ouvrage de C. Mills, etc. Voy. aussi l'appendice, n° 6.

Voulant se concilier les juifs et les chrétiens, il proclame leurs révélations authentiques; il ne donne la sienne que pour la continuation et l'achèvement de celles qui l'ont précédée; mais il rejette le mystère de la Trinité qu'il ne paraît pas comprendre, et proteste contre l'essence divine de Jésus, qu'il place cependant au premier rang des prophètes (S. II, v. 254), il entoure du plus profond respect la Vierge, qu'il nomme *immaculée* (S. III, v. 3; XIX, 20, etc.); politique habile, il apporte le bienfait de la tolérance aux dissidents répandus en si grand nombre dans les provinces de l'empire romain (S. II, v. 257; V, 73, etc.).

Envoyé par le souverain Créateur, Mahomet enseigne à tous que Dieu ne saurait avoir ni fils, ni filles; qu'il est seul, unique dans l'univers; qu'à lui appartient toute la puissance, et qu'il saura en faire usage contre ceux qui refusent d'entendre sa voix. Les chrétiens et les juifs sont déjà dans le chemin de la vérité, puisque le Pentateuque et l'Évangile sont de source divine; il leur suffira de reconnaître que ces deux livres ont besoin d'un dernier complément, qui est le Coran. Mais les idolâtres, les sabéens et les mages doivent rompre entièrement avec le passé; il faut qu'ils abjurent leurs anciennes croyances. A ce prix seulement, ils entreront dans la religion de l'islam. On voit donc que la pensée du nouvel apôtre se trouvait parfaitement exprimée par ce formulaire : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Toute-puissance de Dieu; les anges; les prophètes; Mahomet n'a pas le don des miracles, et fait appel à la raison humaine.

Il n'est pas une page du Coran qui ne respire un ardent amour de la Divinité; voulant attirer sans intermédiaire, à l'auteur de toutes choses, une adoration exclusive, Mahomet s'efforce de donner une haute idée de sa toute-puissance, en rappelant les merveilles de la création. « C'est lui qui a produit des couples de toute espèce; c'est lui qui fait descendre du ciel l'eau bienfaisante; par elle, il fait germer les plantes et les palmiers élevés, dont les branches retom-

bent avec des dattes, en grappes suspendues; il est le dispensateur de tout bien ; il n'a créé les mortels et les génies qu'afin d'être glorifié; il sait ce qui est passé, ce qui doit arriver, ce que renferme le cœur de l'homme et les secrets de l'avenir. » (S. XVI, v. 2-30; 4, 7-39; LXIV, 4, etc.)

D'abord on le présente comme un Dieu de paix; il est clément et miséricordieux pour ceux qui se repentent. A mesure que l'islamisme s'étend, il est le très-haut, le très-fort, prêt à anéantir les peuples impies qui ne veulent pas reconnaître dans les paroles du prophète des signes ardents de sa mission, et de nombreux exemples justifient les terribles effets de la colère céleste.

Les ordres du souverain maître de l'univers sont transmis par les anges, dont Mahomet reconnaît l'existence (S. XIIII, v. 12; XXXV, 1, etc.).

Au premier rang se trouvent Gabriel ou l'esprit saint, Michel, l'ange de la révélation ; Azariel, l'ange de la mort ; Israful, l'ange de la résurrection. Après eux viennent les djins (génies), qui seront jugés à la fin du monde. L'*iblis* des musulmans, ou le chef des démons, est le satan des juifs et l'ahriman des mages (S. II, v. 32; XV, 31; XVI, 101; XVIII, 48 ; etc.).

Mahomet admet des révélations successives depuis le commencement du monde ; parmi les prophètes et les apôtres qui ont fait entendre la parole de Dieu, il distingue Adam, Noé, Abraham, Moïse et le Christ ; lui-même ne se considère que comme le dernier envoyé du Tout-Puissant. Il déclare que Jésus, fils de Marie, avait le don des miracles, don qui lui a été refusé, et souvent il proteste contre certains actes merveilleux que le zèle trop ardent de ses disciples lui attribue.

C'était là, du reste, un grand sujet de peine pour les vrais musulmans, qui auraient voulu que Mahomet attestât sa mission par *des signes évidents*; pour atténuer l'effet que devait produire sur les auditeurs du prophète l'aveu de son impuissance, ils ne se faisaient pas faute de découvrir dans le Coran des prédictions qui s'étaient vérifiées, ou de donner pour des faits réels les rêves d'une imagination exaltée.

C'est ainsi que Mahomet aurait prévu les victoires d'Héraclius sur les Perses, parce qu'il dit, au commencement de la 30e sourate : « Les Grecs ont été défaits dans un pays très-rapproché du nôtre, mais ils triompheront à leur tour de leurs ennemis; avant comme après, les chefs dépendent de Dieu; ce jour-là les croyants se réjouiront d'un succès obtenu avec l'aide du maître des hommes. » Et sur ce verset isolé de la 17e sourate : « Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple sacré de la Mecque au temple éloigné de Jérusalem, dont nous avons béni l'enceinte pour lui faire voir nos miracles, » on a bâti la fable de ce singulier voyage de Mahomet au milieu des sept cieux, c'est-à-dire des sept sphères célestes dont nous avons déjà parlé.

Dans le même chapitre du Coran (v. 95), Mahomet semble détruire à l'avance tous ces vains récits : « Les infidèles disent : Nous ne te croirons pas, à moins que tu ne fasses jaillir de la terre une source d'eau vive; qu'un fragment du ciel ne tombe sur nous ou que tu n'amènes Dieu et les anges comme garants de ta parole; que tu n'aies tout d'un coup un jardin planté de palmiers et de vignes et que tu ne fasses sortir des torrents du milieu de ce jardin; que tu ne montes aux cieux au moyen d'une échelle et que tu ne nous en rapportes un livre que nous puissions lire tous; réponds-leur; louanges à Dieu; suis-je donc autre chose qu'un HOMME, qu'un APÔTRE ? »

Mahomet en s'adressant principalement à la raison humaine, comprenait la nécessité de faire entendre une voix plus puissante que la sienne; il menaçait de la colère divine ceux qui refusaient de se convertir, et rappelait sans cesse l'exemple des peuples de Noé, d'Add et de Thamoud, punis de leur impiété aussi bien que les Sodomites et les Madianites (S. XXII, v. 42; XLI, 12; etc.); et lorsque ses ennemis répétaient que le Coran était l'œuvre du fils d'Abdallah : « Composez donc, leur disait-il, un seul chapitre semblable, et convoquez pour cette œuvre tous ceux que vous voudrez, hormis Dieu, si vous êtes sincères. » (S. II, v. 21.)

Le fatalisme des musulmans.

On a reproché à Mahomet d'avoir admis la doctrine des écrets éternels; mais le principe qui domine dans son livre 'est pas le *fatum* des anciens ni la prédestination de quelues sectes modernes. Le destin du musulman n'a rien qui uisse amortir ou glacer son courage, car ce n'est simplenent que cette loi universelle qui plane sur toutes les têtes t qui met un terme à nos travaux. « O prophète, disaient uelques musulmans, puisque Dieu a marqué nos places 'avance, nous pouvons avoir confiance et négliger nos deoirs moraux et religieux. —Non, répondait Mahomet, non, arce que les gens heureux feront de bonnes œuvres et les nalheureux de mauvaises. » (S. II, v. 23; 4, 25; X, 27, 8, etc.) A chaque instant, il recommande à ses compagnons e persister dans le droit chemin, et de mériter, par leurs ctes, la miséricorde de Dieu (S. XXVIII, v. 91, 92, etc.). Il st certaines idées qui, mal comprises, entraînent aux plus ristes abus; avec quelle différence le dogme du destin ne loit-il pas influer sur un peuple dégradé par la servitude, ou ur des hommes, qui, pleins d'ardeur et d'enthousiasme, ne espirent que guerre et conquêtes.

De ce que le Coran donne à Dieu le pouvoir de choisir ci-bas ses élus, et de marquer dans les combats ceux qui loivent vaincre ou périr, on a conclu qu'il niait entièrement a liberté et la volonté humaines, et qu'il restreignait 'homme à une indifférence passive. De ce qu'il plaçait pour es récompenses de la vie future la foi sur la même ligne que les bonnes œuvres, on a conclu qu'il prononçait l'inutiité de la vertu. Ces considérations ne sont pas justes. Mahomet admet au contraire, dans tout son livre, et la liberté le l'homme et l'action toute-puissante de sa volonté pour e bien et pour le mal. On doit aussi lui savoir gré, comme e dit très-bien M. OElsner, d'avoir consacré, quoique à a manière, la croyance de l'immortalité de l'âme. Peu l'hommes sont appelés à vivre dans la mémoire de l'uniers. Notre existence paraît bien méprisable lorsqu'elle ne e rattache pas à quelque grande pensée d'avenir. Certai-

nement on a raison de chasser les vaines terreurs, mai celui-là nous rendrait un bien triste service qui essayerait de nous démontrer que le principe qui sent, qui veut et qui juge, est dissoluble comme la substance de nos organes. L'instinct même de l'humanité plaide en faveur du spiritualisme; quand nous voyons le génie naître avec le sentiment confus de ses destinées particulières, qui souvent tardent à s'accomplir, mais qui s'accomplissent à la fin, pourquoi regarder le pressentiment, en quelque sorte universel, d'une prolongation d'existence, comme absolument trompeur? Gardons-nous de le combattre; l'idée de l'avenir est une des plus puissantes en morale, et il est glorieux pour Mahomet de l'avoir fait ressortir avec plus de force qu'aucun autre législateur. (S. II, v. 26, 45; VI, 32; XII, 57; XVI, 62, 112: XVII, 22, etc.)

Le paradis et l'enfer de Mahomet.

En attendant le jour de la résurrection et du jugement dernier (S. LXIX, v. 13; LXXV, 6; etc.), les hommes sont destinés aux joies du paradis, ou bien au feu de l'enfer; deux anges noirs aux yeux bleus, Mounkir et Nekir, les interrogent; Gabriel pèse leurs actions dans une balance assez vaste pour contenir le ciel et la terre; le dogme des représailles est admis, à défaut d'autre réparation; le musulman doit donner à celui qu'il a offensé une partie de ses bonnes œuvres, et, s'il n'en a pas, il est chargé d'une partie des crimes de l'autre (S. LXV, LXVI, LXXVI, 12, etc.). Le sort qui lui sera réservé dépendra de la prépondérance du vice ou de la vertu; mais pour les infidèles le châtiment sera éternel; il sera moindre toutefois pour les chrétiens et les juifs que pour les sabéens, les mages et les idolâtres, et surtout les hypocrites, qui subiront les supplices les plus affreux. Les coupables sont conduits vers le pont *Al-Sirát*, plus étroit qu'un cheveu, plus effilé que le tranchant d'une épée et tombent dans l'enfer, qui s'étend au-dessous, et dans lequel les moins criminels ont aux pieds des souliers de feu qui font bouillir leurs crânes comme des chaudières. Pour les vrais croyants, ils traversent l'abîme

ıssi vite que l'éclair et vont habiter les jardins du septième el ou le paradis. C'est là que l'imagination orientale donne ample carrière dans la description de ce lieu de élices.

« Le musulman s'y trouve servi par quatre-vingts esclaves; y dispose de richesses et de possessions immenses; un intemps éternel entretient la verdure de ses jardins, dont s arbres donnent au gré du maître la fraîcheur des ombrages et toutes sortes de fruits exquis; des bosquets odoriférants vous invitent à rêver au bruit d'une fontaine, si on n'aime mieux se reposer dans un pavillon de nacre, de ıbis et d'hyacinthes, orné de tous les raffinements de la ollesse. Soit qu'on se promène, soit qu'on s'étende néigemment au bord d'un ruisseau qui roule ses ondes sur ı lit d'ambre jaune, de diamants et d'émeraudes, ni la ıaleur du jour ni les vapeurs humides de la nuit ne sauient vous importuner. Couvert de soie et les jambes croies sur un beau tapis, au milieu des fleurs, le serviteur de eu commande; à l'instant on lui apporte un repas splende dans des plats d'or massif; trois cents plats à chaque rvice; trois cents jeunes pages qui, en défilant, semblent ı collier de perles fines, portent des tasses et des vases de istal de roche et lui versent les breuvages du paradis, liıeurs délicieuses qui réjouissent l'âme sans égarer la rain; soixante-douze nymphes immortelles, houris aux yeux ›irs, semblables à des perles dans leur conque, obéiront a voix du croyant, et, par leurs chants, augmenteront ses lices. »

On a beaucoup reproché à Mahomet les plaisirs sensuels ı'il annonce dans son paradis, mais il ne faut ni leur attriıer une influence qu'ils n'ont pu avoir, ni en faire pour religion une cause de mépris. En promettant une félicité prême aux gens vertueux qui avoueraient sa mission, il pouvait oublier qu'il s'adressait à des Arabes, à des orienux; il devait définir le bonheur par les divers éléments ıi le constituaient pour eux ici-bas. D'autres religions rerdant la mort comme une dissolution purement corporelle, supposant que l'âme seule revivra, ne pouvaient admettre

que les sens fussent pour quelque chose dans les souffrances ou les joies futures. Il n'en était pas de même du mahométisme, qui, le jour du jugement dernier, reconstruisait l'homme tout entier avec les deux principes qui le composent. Le musulman croit que Dieu, qui a tout créé, peut bien aussi faire tout revivre : il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il regarde les instruments de notre bonheur terrestre comme ceux du bonheur auquel nous sommes appelés dans une autre vie. Du reste, il faut bien dire que Mahomet n'avait pas consulté sa seule imagination dans le plan de son paradis; la plupart de ses tableaux sont empruntés aux Persans, aux Juifs, aux Hindous; ses houris ne sont autre chose que les *Hoozani Behest*, dont les mages peuplent le séjour de la béatitude. S'il énumère avec complaisance les délices promises au vrai croyant, c'est surtout à la multitude qu'il s'adresse, et toutes ces merveilles avaient pour lui un sens allégorique. Il met en première ligne les jouissances spirituelles. « Le plus favorisé de Dieu, dit-il, sera celui qui verra sa face soir et matin, félicité qui surpassera tous les plaisirs des sens, comme l'Océan l'emporte sur une perle de rosée. »

Les femmes n'étaient pas, comme on l'a prétendu, exclues de la vie future; Mahomet, après avoir amélioré leur sort sur la terre par des lois dont il sera question un peu plus loin, les déclare immortelles et responsables. « Ceux qui croient et font de bonnes œuvres, *quel que soit leur sexe*, seront certainement élevés par nous à une destinée heureuse, et nous les récompenserons d'après leur mérite. » (S. XVI, v. 99; XXXIII, 29, etc.) Les plaisirs spirituels sont réservés aux femmes comme à l'élite des fidèles.

La prière; les ablutions; le jeûne; l'aumône.

Nous venons d'exposer les principaux dogmes de la foi musulmane; nous allons maintenant dire quelques mots des préceptes contenus dans le Coran.

La prière ou *namaz* est le plus important devoir des croyants (S. II, v. 239; XX, 130; IV, 104, etc.), elle a lieu cinq fois par jour, dès l'aurore (*alfedjr*), à midi (*alzhor*); à

rois heures après midi (*alasr*), au coucher du soleil (*alma-ŗreb*), à la nuit close (*alacha*), et se compose de plusieurs ·*eka*; c'est le nom qu'on donne aux huit attitudes différentes ue prennent les musulmans en priant; ils récitent d'abord e *tekbir* : Dieu est grand, Dieu est grand; il n'y a pas l'autre Dieu que Dieu; Dieu est grand, louange à Dieu. — ls ajoutent : Que ton nom soit exalté, ô mon Dieu; je te anctifie, je te loue; il n'y a pas d'autre Dieu que toi; j'ai re-;ours à ton aide contre les embûches du démon; — puis ils épètent le premier chapitre du Coran :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,
Louange à Dieu maître de l'univers,
Le clément, le miséricordieux,
Le souverain au jour du jugement,
Nous t'adorons et nous implorons ton secours,
Dirige-nous dans le droit chemin,
Dans la voie de ceux que tu as comblés de tes bienfaits,
Et non de ceux qui ont encouru ta colère et de ceux qui 'égarent.

Après quelques autres versets pris dans le Coran, le *eka* se termine par deux *tekbir* que séparent ces mots : Dieu écoute celui qui le loue, les louanges n'appartiennent u'à Dieu. » Les fidèles prononcent jusqu'à cent *reka* par our.

Une ablution avant la prière, de la décence dans ses vête-ients, un profond recueillement sont imposés au musul-ian, dont la figure doit toujours être tournée du côté de la *iblah*, c'est-à-dire vers le temple de la Mecque (S. II, . 139, 144, etc.). Cinq fois par jour le *muezzin* annonce à aute voix que l'heure de la prière est venue; lorsqu'on eut levé des tours ou minarets au-dessus des mosquées, à partir u règne du khalife Walid, le muezzin montait au sommet e l'édifice et faisait de là son appel aux fidèles; toutefois le iusulman pouvait élever son âme au ciel en tous lieux, par ne courte invocation; Mahomet ne voulait pas que les pra-ques de la forme extérieure absorbassent tout le culte; la chair et le sang des victimes, disait-il, ne montent pas jus-u'à Dieu, c'est votre piété qui monte jusqu'à lui. » (S. XXII,

v. 38.) « Être juste, dit-il ailleurs, ce n'est point tourner l visage pendant la prière vers l'orient ou l'occident, mai croire en Dieu et au dernier jour, aux anges, aux écriture et aux prophètes; c'est donner pour l'amour de Dieu, d l'argent à ses parents, aux orphelins, aux nécessiteux; ra cheter les captifs, être assidu aux prières, faire l'aumône tenir à ses engagements, se conduire avec patience dans le circonstances difficiles, dans les temps de violence et d'ad versité, être sincère et craindre Dieu. » (S. II, v. 172.)

Les femmes ne devaient pas assister à la mosquée ; « elle sont mieux placées dans leur maison pour accomplir leur devoirs religieux. » Le vendredi devint le jour de repos, l jour où l'on offrait à Dieu des prières solennelles, où le pré dicateur désigné commentait le Coran; l'observation d sabbat n'interdisait pas toute occupation mondaine le rest de la journée, ou les amusements admis par l'usage.

« La prière nous conduit à moitié chemin vers la Divinité le jeûne nous mène à la porte de son palais; les aumône nous y font entrer. »

L'abstinence, à certaines époques de l'année, était obli gatoire : « O croyants, le jeûne vous est prescrit, de mêm qu'il a été prescrit à ceux qui vous ont précédés; craigne le Seigneur; vous jeûnerez pendant le mois de ramadhan, o le Coran vous fut envoyé du ciel; qu'il jeûne pendant c mois, celui d'entre vous qui se trouvera au logis; ceux qu seront en voyage ou malades le feront plus tard, pendan autant de jours. » (S. II, v. 179, 181, etc.)

Les charités qu'impose la loi musulmane à chaque indi vidu sont du dixième de ses biens en terres, troupeaux o marchandises s'il en a la possession depuis un an; il doi exercer l'aumône envers son prochain, sans reproches n mauvais procédés (S. II, v. 265, 269, 273, etc.). « Ceux don les largesses sont faites par ostentation, ceux-là ne tireron aucun produit de leurs œuvres; ils ressemblent à une col line rocailleuse couverte de poussière; qu'une averse fond sur cette colline, elle n'y laissera qu'un rocher. » (S. II v. 266.) Ceux qui dépensent leur avoir pour plaire à Die et affermir leurs âmes, ressemblent à un jardin planté sur u

coteau dont les fruits arrosés par une pluie abondante sont portés au double (S. II, v. 267). Les croyants doivent donner aux pauvres les meilleures choses qu'ils ont acquises, celles-là mêmes qu'ils voudraient recevoir, s'ils étaient dans l'indigence (S. II, v. 269, 270). Louables s'ils exercent publiquement la charité, ils le seront encore plus toutes les fois qu'ils l'exerceront en secret (S. II, v. 273, 275, etc.). L'avarice est condamnée par Dieu, qui n'aime pas voir cacher les biens qu'il a accordés (S. IV, v. 41). »

Préceptes de morale; contradictions apparentes.

Indépendamment de ces règlements spéciaux de conduite morale, le Coran multiplie les exhortations à la vertu (S. II, v. 85, 176, 191; V, 11, 12, etc.); les sentiments de bienveillance mutuelle, le mérite des intentions, le pardon des injures sont sans cesse invoqués; l'orgueil et la colère font horreur; le vice peut être dans la pensée, dans le regard. Il faut garder sa foi, même avec les infidèles; avoir de la douceur dans les manières, de la modestie dans la tenue; les hommes doivent prier pour ceux qui les ont offensés et non les maudire.

« Ils doivent témoigner de la bonté à leur père, à leur mère, à leurs parents, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs, à leurs compagnons, à leurs clients (S. II, v. 77, 40, etc.). Le bien de l'orphelin est sacré. Il faut observer strictement la justice, témoigner et juger toujours d'après les règles, même contre soi-même et contre ses proches (S. IV, v. 134; VI, 153, etc.). Dieu voit toutes les actions et en tient compte à ceux qui les font; il accueille avec joie toutes les bonnes œuvres et pardonne les mauvaises à ceux qui se repentent, car il est indulgent et miséricordieux. Toutefois le repentir n'est d'aucune utilité à ceux qui commettent constamment de mauvaises actions, et qui s'écrient seulement à l'approche de la mort : Je me repens. Dieu ne châtiera pas ceux qui manqueront à un serment inconsidéré, mais ceux qui manqueront à un engagement réfléchi (S. III, v. 129; V, 22, 110; VI, 132, etc.). Dieu n'aime pas qu'on divulgue le mal, à moins qu'on ne soit victime de l'oppression

(S. IV, 147). Malheur à ceux qui faussent la mesure ou le poids, qui en achetant exigent une mesure pleine et qui, quand ils mesurent ou pèsent aux autres, les trompent (S. LXXXIII, v. 1, 2, 3). L'hypocrisie est un crime; il faut s'éloigner aussi bien des dehors que de l'intérieur des turpitudes (S. VI, v. 152; IX, 68, etc.). Celui qui n'empêche pas le péché quand il le peut, en devient complice, et celui qui dirige les autres vers le bien reçoit une récompense aussi grande que celui qui leur en a fait. Aimez-vous les uns les autres, dit le prophète, ne vous calomniez pas, ne vous donnez point de qualifications infamantes, ne recherchez point avec curiosité les fautes de vos semblables, et qu'aucun de vous ne parle mal d'un absent. »

Toutes ces maximes, pleines de sagesse et de bon sens, suffisent pour montrer la pureté de la morale du Coran; aucune n'est en contradiction avec celles de l'Évangile; mais on ne trouve pas dans le Coran cette résignation angélique, si utile dans les angoisses de la vie, et au milieu de contradictions nombreuses, on voit Mahomet permettre de rendre le mal pour le mal, comme si les hommes n'y étaient pas déjà trop disposés.

C'était évidemment une concession faite aux mœurs et aux habitudes vindicatives de ses compatriotes; car à côté de ce verset : « quiconque agira violemment à votre égard agissez de même contre lui, » un autre exprimait une idée contraire (S. II, v. 190) : « le mal et le bien ne sauraient marcher de pair; rends le bien pour le mal et tu verras ton ennemi se changer en protecteur et en ami. » (S. XLI, v. 34.) Mahomet portait le joug des préjugés de son temps et de sa nation en maintenant la peine du talion (S. II, v. 173) admise d'ailleurs par les Juifs; c'est au reste ce qui explique les opinions si diverses que certains critiques ont émises sur le Coran; les uns en ont fait un recueil d'impostures mêlées à quelques idées sublimes; les autres, sans tenir compte au prophète des entraves de toute espèce qui gênaient sa marche, lui ont reproché des actes que sa raison réprouvait, mais que le caractère passionné et les préventions de ceux qui l'entouraient ne lui permettaient pas de proscrire.

La vie de Mahomet offre de nombreux exemples de générosité, de courage, de simplicité.

Les écrivains qui ont accusé Mahomet de barbarie et de lâcheté, ont failli à la vérité de l'histoire. Ils oubliaient certainement qu'il n'avait rien négligé pour abolir l'exécrable usage des vengeances héréditaires (S. II, v. 78, 79; XVI, 127, etc.) en vogue chez les Arabes comme les duels l'ont été en Europe. Ils n'avaient pas lu à coup sûr ces versets du Coran, où Mahomet condamne la coutume horrible qui autorisait le père et la mère à enterrer vives leurs filles (S. VI, v. 152; LXXX, 8, etc.); ils ne pensaient pas au généreux pardon qu'il octroya, après la prise de la Mecque, à ses plus mortels ennemis, à la clémence avec laquelle il exerça envers plusieurs tribus les droits rigoureux de la guerre, aux regrets qu'il manifesta de quelques condamnations trop précipitées. Ils ne réfléchissaient pas que le peuple arabe faisait de la vengeance un devoir, et donnait à chacun le droit d'immoler à sa propre sûreté ceux qui pouvaient la mettre en danger; ils ne savaient pas que Mahomet, qui avait entre les mains une immense puissance, loin d'en abuser pour satisfaire des sentiments d'une basse cruauté, s'efforça souvent de modérer ceux de ses compagnons qui se montraient coupables d'un abus de la force. Après le combat de Beder, il repousse l'avis d'Omar qui demandait la mort des prisonniers; lorsqu'il s'agit de punir les Coraidhites, il laisse Sad fils de Moadz, leur ancien allié, prononcer sur leur sort; il pardonne au meurtrier de son oncle Hamza, et ne refuse jamais les grâces qui lui sont demandées. Un de ses plus braves généraux, le fougueux Khaled, n'avait pas su abjurer, en se convertissant à l'islamisme, l'esprit féroce et indomptable des temps de l'idolâtrie; il lui arriva, pour venger la mort d'un de ses parents, de décimer une tribu entière, la tribu des Djadhima. Son action fut blâmée par tous les musulmans. Mahomet, quand il l'apprit, se hâta de désavouer hautement son lieutenant : « Grand Dieu, dit-il en levant les mains au ciel, je te prends à témoin que je suis innocent d'une action si indigne. » Les compagnons de

Khaled se détournèrent de lui; ils lui reprochèrent tous, par la bouche de l'un d'entre eux, de déshonorer leur cause et de les ramener à l'état sauvage. Tant le prophète était loin de cette cruauté froide dont il voulait inspirer l'horreur et le mépris à ceux qui l'entouraient.

Il n'est pas plus exact de dire qu'il avait souvent donné des preuves de lâcheté, parce qu'au commencement de la journée de Beder on raconte qu'il fut saisi d'un léger tremblement; que de fois n'avait-il pas exposé sa vie pour le triomphe de sa cause pendant son premier séjour à la Mecque! A l'affaire du mont Ohud, renversé de cheval dans un trou profond, blessé au front, à la joue, les dents de devant brisées, il combat encore; renversé une seconde fois, le visage déchiré par les anneaux de son casque, il conserve son sang-froid, soutient par ses paroles le courage de ses amis et échappe ainsi à une mort certaine; au combat d'Honain sa voix et son exemple décident la victoire. Tout le monde, il est vrai, a su rendre hommage à la force de sa volonté, à la puissance de son caractère, à son éloquence, à son talent poétique et à sa simplicité. On sait que jusqu'à la fin de ses jours il ne se départit point du genre de vie et de la frugalité que la pauvreté du désert impose à ses habitants. Malgré ses richesses, malgré son immense autorité, il ne prit jamais le ton d'un souverain. Entouré de ses amis et de ses parents qui lui servaient à la fois de gardes et de courtisans, il fut toujours le vrai scheik arabe. Le sceau du prophète imposait l'obéissance aussi bien que les décrets du roi des Perses ou l'édit de l'empereur de Constantinople.

Affable, égal avec tous, Mahomet amenait dans sa maison des pauvres pour partager ses repas. Tous ceux qui voulaient l'interroger trouvaient près de lui un accueil bienveillant et facile. Sa figure mâle et colorée prenait alors un air de douceur qui enchantait ses interlocuteurs. Ne se lassant jamais des discours qui lui étaient adressés, il parlait peu, à son tour, sans que ses paroles respirassent l'orgueil ou la supériorité. Toutefois, il inspirait le respect et savait mériter la considération que sa

qualité d'apôtre de Dieu lui assurait de la part de tous les croyants.

Motifs qui déterminent Mahomet à maintenir certaines coutumes des Arabes; pèlerinage de la Mecque; mois sacrés, etc.

Mahomet se montra politique très-adroit en conservant quelques usages anciens auxquels la multitude n'aurait point renoncé sans opposition. Il admit certaines cérémonies sabéennes, comme le pèlerinage de la Kaaba, et, relativement au rit extérieur, il se rapprocha plus des juifs que des chrétiens. Le maintien d'institutions répandues depuis longtemps en Arabie était nécessaire à la réalisation de ses projets.

L'homme dont le spectacle de la nature forme la raison, et qui apprend en la considérant à s'élever jusqu'à son créateur, sent naître en lui, avec le sentiment religieux, le besoin d'exprimer au dehors par des actes et des paroles, la pensée qui a mûri au fond de son cœur. Quiconque aspire à créer une religion, doit donc en même temps créer des symboles pour la rendre visible et palpable : celui-là surtout est appelé à le faire, qui s'adresse à un peuple distingué des autres par des traits tout à fait caractéristiques. Il doit lui donner certaines formes originales que celui-ci est intéressé à garder, parce qu'elles deviennent ainsi le signe de sa nationalité.

« L'établissement des mosquées, la voix du *muezzin*, les génuflexions, l'observation des mois sacrés, le pèlerinage de la Mecque et d'autres prescriptions qui touchent de plus près à l'hygiène publique, devaient trouver un assentiment général parmi les Arabes. Le retour si fréquent de la prière, souleva seul des résistances ; cette institution pénible, mais infiniment importante, puisque jour et nuit et sans relâche elle ramène le musulman au sentiment de sa religion, excita des rébellions très-violentes ; puis l'on se fit à ce régime comme le soldat s'habitue à la discipline. Établissant un rapport soutenu avec une divinité abstraite et sévère, qui n'accordait rien aux sens mais beaucoup à

l'imagination, la prière imprima à l'islamisme l'ardeur fanatique, l'austérité sombre et la morgue religieuse qu'on remarque dans ses sectateurs. Cette institution le maintient sans autels, et le dispense de prêtres pour garantir sa durée. »

Les mois sacrés étaient de véritables trêves de Dieu ; ils avaient de tout temps épargné bien du sang en interrompant des guerres sanglantes. Mahomet devait-il paralyser pour l'avenir ce que cette coutume avait d'utile ? Certainement non. Il eut donc raison de ne pas la détruire et de lui donner une nouvelle force par sa consécration. Il fit toutefois une exception au sujet des idolâtres : « Le nombre des mois, disait-il, est de douze devant Dieu ; quatre de ces mois sont sacrés, c'est la croyance constante. Pendant ces mois (schoual, dzoul-cadeh, dzoul-hedjeh et moharrem), n'agissez point avec iniquité envers vous-mêmes, mais combattez les idolâtres dans tous les mois, de même qu'ils vous combattent à toutes les époques de l'année, et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent. » (S. IX, v. 36.) La conservation du pèlerinage de la Mecque eut aussi une raison politique. Les anciens temples chez les Sabéens n'étaient, à proprement parler, que des places de commerce où l'on attirait la foule par toutes sortes d'indulgences. Le pèlerinage de la Kaaba rapportait beaucoup d'argent aux Mecquois, et il ne fallait pas les indisposer. Omar interdit l'approche du temple aux infidèles, mais des fêtes religieuses continuèrent d'y faire affluer les négociants comme jadis ; elles les appelaient à Siwah et à Axum. Mahomet n'eut garde de proscrire un usage qui servait ses desseins secrets. « Nous t'avons donné, fait-il dire à Dieu, la révélation, un livre arabe, afin que tu avertisses la mère des cités (c'était le nom de la Mecque) et les peuplades d'alentour du jour de la réunion. » (S. XLII, v. 5.) Si Mahomet, qui avait besoin d'une capitale pour rattacher à un centre commun tous ceux qui appartenaient à la race arabe, s'était établi dans une autre ville, à Médine, par exemple, il eût mis face à face dans la péninsule deux intérêts opposés dont la lutte eût été éternelle. Il comprit que, sous peine d'insuccès, il fallait ral-

ier la Mecque à sa religion. C'est pourquoi, malgré le langer qu'il y avait pour lui à tromper ainsi les habitants de Médine, qui en l'accueillant chez eux avaient compté qu'il ıssurerait à leur ville le rang de métropole, il fit du temple le la Kaaba un point de ralliement universel et maintint e pèlerinage avec toutes les observances rituelles que le emps avait consacrées. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que chaque peuple a ses goûts et ses penchants, et l'Arabe ıime toute espèce de cérémonial; il suffit, pour s'en assurer, de lire les récits des voyageurs qui parlent de la nanière dont il exerce l'hospitalité et reçoit les étrangers lans sa demeure.

On a vu plus haut que Mahomet distinguait la visite des ieux saints, *omrah*, qui pouvait se faire dans tous les mois le l'année, du grand pèlerinage *al-haddj*, dont un usage mmémorial avait fixé la célébration au dixième jour de lzoul-hedjeh, douzième mois de l'année. (S. II, v. 192, 193, etc.)

Le récit du pèlerinage qu'il accomplit en 632, tel que le rapporte M. Caussin de Perceval, fait très-bien connaître les rites mposés au vrai croyant. Mahomet partit le 25 de dzoul-cadeh 23 février 632), suivi de quatre-vingt-dix mille hommes, quelques-uns disent de cent quatorze mille; il menait avec lui es femmes, renfermées dans des litières, et un grand nombre de chameaux destinés aux sacrifices et ornés de festons.

Il passa la première nuit à Dzoul-Holayfa. Là, comme il vait fait en deux occasions précédentes, il se constitua dans l'état pénitenciel d'*ihram*, opposé à l'état d'*ihlal*, qui consistait à reprendre les habitudes ordinaires de la vie. Tous es musulmans l'imitèrent et prononcèrent avec lui la prière elbiye : « Me voici devant toi, ô mon Dieu ! à toi appartienıent la louange, la grâce, la puissance; tu n'as pas d'associé. » Il continua ensuite sa route vers la Mecque. Il était êtu de deux pièces d'étoffe, dont l'une, *izar*, lui enveloppait la partie inférieure du corps; l'autre, *rida*, lui couvrait a poitrine et les épaules.

Arrivé à la Mecque le matin du quatrième jour de lzoul-hedjeh (3 mars 632), il se rendit immédiatement à la

Kaaba, baisa respectueusement la pierre noire, et fit les sept tournées (*tawaf*) autour du temple ; les trois premières d'un pas précipité, et les autres plus lentement. Après avoir récité une prière près du *makam-ibrahim*, il revint baiser de nouveau la pierre noire; puis, sortant de l'enceinte du temple, il alla prier sur la colline de Safa, et termina la journée par le *sai*, c'est-à-dire en parcourant sept fois l'espace compris entre cette colline et celle de Marwa. S'adressant ensuite à tous les musulmans qui avaient formé son cortége, il leur dit : « Que ceux d'entre vous qui n'ont point amené de victimes, reprennent l'état d'*ihlal* et fassent de leur voyage une simple visite, *omrah.* » On obéit, quoiqu'à regret, et les femmes elles-mêmes durent renoncer au grand pèlerinage; le prophète et un petit nombre de ses disciples, qui avaient conduit avec eux des victimes, demeurèrent seuls en état d'*ihram*.

Sur ces entrefaites, Ali, revenant de l'Yémen, parut à la Mecque ; il était en état d'*ihram*, et avait amené quelques chameaux destinés à être sacrifiés pour le prophète; mais il ne s'était point pourvu de victimes pour lui-même. Mahomet partagea avec lui les chameaux qu'il devait immoler, et lui permit de faire le *haddj*.

Le 8 de dzoul-hedjeh (7 mars) Mahomet, entouré de la foule du peuple qui se pressait autour de lui, se transporta dans la vallée de Mina, où une tente lui fut dressée; il y fit les cinq prières, c'est-à-dire qu'il s'y arrêta jusqu'au lendemain matin, 9 de dzoul-hedjeh; puis, lorsque le soleil fut levé sur l'horizon, il monta la chamelle *Coswa*, et s'achemina vers le Djebel-Arafât.

Placé sur une plate-forme de cette montagne, et sans descendre de sa chamelle, il adressa au peuple une allocution. Après chaque phrase, il faisait une pause, et les mots qu'il avait prononcés étaient répétés d'une voix retentissante par le Coréischite Rabia, fils d'Ommïâh, fils de Khalaf. Lorsqu'il eut achevé son discours, il mit pied à terre, fit la prière de midi, puis celle de l'*asr*, et, remontant sur sa chamelle *Coswa*, il alla faire une station dans un autre endroit du mont Arafât, nommé *Essakharât*. Ce fut là qu'il

annonça le verset du Coran, où Dieu dit : « Aujourd'hui, j'ai terminé l'édifice de votre foi religieuse. » Au coucher du soleil, il se rendit à *Mouzdélifa*, où il fit la prière du *magreb*, et passa la nuit.

Le lendemain, 10 de dzoul-hedjeh (9 mars 632), après la prière de l'aurore, il fit une station au lieu nommé *Al-Mechar-al-Haram;* puis il traversa à la hâte le vallon appelé *Bathn-Mohassar*, et entra dans la vallée de Mina. En passant près de certains endroits, où le démon s'était, dit-on, montré à Abraham, il lança contre chacun de ces endroits (*Djamra*) sept petits cailloux, et gagna la tente qui était dressée pour lui depuis l'avant-veille. Alors il se fit amener les chameaux destinés au sacrifice; il en immola de sa main soixante-trois, et donna la liberté à soixante-trois esclaves, nombre égal aux années de son âge, comptées en années lunaires; trente-sept autres chameaux furent immolés par Ali.

Après ce pompeux sacrifice, le prophète appela un barbier qui lui rasa la tête, en commençant par le côté droit : ses cheveux, à mesure qu'ils tombaient sous le rasoir, étaient répartis entre ses disciples. Pendant ce temps, une partie de la chair des victimes avait été apprêtée; Mahomet en mangea avec Ali, en envoya à ses femmes, et ordonna de distribuer le reste aux assistants. Enfin, il retourna à la Mecque, récita la prière de midi, et fit ensuite le *tawaf* autour de la Kaaba, avant de rentrer dans son logis.

Telle est la relation que les historiens nous ont laissée de ce pèlerinage; ils le nomment *pèlerinage de l'enseignement* (haddjet-al-belagh), parce que le prophète, par son exemple et ses discours, enseigna et fixa tous les rites dont cet acte de dévotion doit se composer : on l'appelle aussi *haddjet-al-islam*, comme ayant été le seul que Mahomet ait accompli après la propagation de sa doctrine, et comme ayant complété l'œuvre de l'institution de la religion musulmane. Enfin, on le nomme plus communément le pèlerinage d'adieu, *haddjet-al-widh*, parce que Mahomet sembla, en cette occasion, faire ses adieux aux musulmans et à la Mecque, sa patrie, qu'il voyait en effet pour la dernière fois.

Chaque année, de tous les pays musulmans, des caravanes de pèlerins se dirigent vers la Mecque; dès qu'ils ont atteint le territoire sacré, ils se purifient par une ablution, prennent l'*irham*, et prononcent à haute voix cette prière : « Mon Dieu! c'est ici ta région sainte; j'accomplis les prescriptions de ton culte; ta parole est la vérité même; celui qui entre dans ton temple y trouve son salut : ô mon Dieu! préserve du feu ma chair et mon sang, et sauve-moi de ta colère au jour de la résurrection de tes serviteurs. » Ils se rendent ensuite à la Kaaba, à quelque heure que ce soit du jour ou de la nuit, et s'arrêtant devant la pierre noire enchâssée dans la muraille, ils disent : « O mon Dieu! je crois en toi et en ton livre; je crois en ta parole; je crois en ta promesse; j'observe les pratiques et les œuvres de ton prophète. Ce temple est ta maison, ta demeure, ton sanctuaire; c'est le séjour du salut; j'ai recours à toi; sauve-moi des feux de l'éternité. » Ils baisent alors la pierre noire, et commencent les *tawafs*, comme Mahomet leur en a donné l'exemple.

Préceptes d'hygiène recommandés par Mahomet; prohibitions diverses; la polygamie autorisée.

Nous avons parlé des ablutions exigées par la loi musulmane, avant la prière, pendant le pèlerinage de la Mecque, etc. En traversant les déserts, où l'eau manque, l'Arabe devait se répandre sur le corps du sable fin; Mahomet recommandait ces différentes lustrations, parce qu'elles sont essentielles à la santé dans les pays chauds, et en faisant d'un précepte d'hygiène une règle invariable, il rendait un service véritable à sa nation (S. IV, v. 46; V, 8, 9).

Le même esprit de sagesse le portait à défendre certaines viandes malsaines et les liqueurs fermentées. « Les animaux morts, le sang, la chair de porc, tout ce qui a été tué sous l'invocation d'un autre nom que celui de Dieu, les animaux suffoqués, assommés, tués par quelque chute ou d'un coup de corne, ceux qui ont été atteints par une bête féroce, à moins que vous ne les ayez purifiés, ce qui a été immolé aux autels des idoles : tout cela vous est interdit.

Dans le vin comme dans le feu, il y a du mal et des avantages pour les hommes; mais le mal l'emporte sur le bien qu'ils procurent; abstenez-vous-en, vous serez heureux. » (S. II, v. 168, 216; V, 1, 4, 6, 90; VI, 146; XVI, 116, etc.) On a beaucoup disserté sur ces textes du Coran, et l'on a dit avec raison que l'interdiction du vin était une loi du climat de l'Arabie. Mahomet ne faisait que consacrer un usage déjà ancien dans la péninsule. Il était seulement difficile de l'introduire chez des peuples que la conquête soumettait à l'islamisme, et qui devaient conserver leurs habitudes et leur manière de vivre. C'est sur de semblables questions que s'exerçait particulièrement la subtilité des docteurs musulmans; ils allèrent jusqu'à prétendre que le prophète avait condamné uniquement l'abus du vin; n'avait-il pas dit : « Mangez et buvez, mais sans excès, car Dieu n'aime point ceux qui commettent des excès? » (S. V, v. 94; VII, 29.) Certes, pour des gens qui ne voulaient point se conformer à ce sage précepte, il valait mieux une prohibition absolue.

Il en était de même du jeu qui engendre les violences et qui ruine les familles; le législateur avait raison de le proscrire. Il était fait une exception pour les amusements qui délassent l'esprit, et l'iman le plus rigide n'aurait pas osé proscrire les *échecs* (S. II, v. 216; V, 92, 93).

On voit, par ce qui précède, que le Coran donne souvent lieu à des interprétations très-diverses et qu'il faut se garder de prendre à la lettre certaines prescriptions de Mahomet, ou de lui attribuer de prétendues innovations dont il n'était pas l'auteur; la plupart du temps, il ne faisait que maintenir des usages tellement enracinés dans son pays, qu'il eût été insensé de vouloir les détruire; c'est ainsi que le rit de la circoncision, qu'on trouve établi dans les temps les plus anciens, continua d'être une règle obligatoire pour tous les musulmans. C'est ainsi que la polygamie resta généralement admise (S. II, v. 226 et suiv.; IV, 3 et suiv.); ce serait une très-grande injustice que d'accuser Mahomet de la triste condition des femmes de l'Orient; il s'attacha, au contraire, à l'adoucir; les femmes arabes sont complète-

ment développées avant d'avoir atteint l'âge de raison; elles dépérissent rapidement et semblent condamnées par la nature elle-même à un état d'infériorité et de dépendance qu'on ne saurait contester; Mahomet réduisit à quatre le nombre des femmes légitimes; c'était déjà un progrès; il conseilla même, comme un acte louable, de se borner à une seule; s'il dérogea lui-même à la loi qu'il venait d'établir, ce fut surtout par des raisons politiques; ses alliances lui assuraient l'obéissance de nombreuses tribus.

Amélioration du sort de la femme; héritages; mariage et divorce; punition de l'adultère et du libertinage.

Le Coran, véritable code civil des musulmans, releva l'état de la femme, bien loin de l'amoindrir; au temps du paganisme, les filles n'héritaient point de leurs parents; Mahomet leur assigna la moitié de la part de leur frère. Il maintint l'autorité du mari, mais en déclarant que la femme avait droit à des égards et à la protection de son époux; il voulut que les veuves ne fissent plus partie de la succession du père de famille; elles devaient recevoir tout ce qui leur était nécessaire pendant un an, reprendre leur *mahr* ou don nuptial, et obtenaient une partie des biens laissés par le défunt (S. IV, v. 8, 14, etc.).

Rien n'est plus touchant que les soins dont Mahomet entourait l'enfance; il avait proscrit l'affreuse coutume qui permettait aux parents d'enterrer leurs filles vivantes, et se préoccupait sans cesse du sort des orphelins (S. II, v. 77; IV, 2; VI, 153; XC, 14 et 15, etc.); il trouvait, dans les caresses des petits enfants, la plus douce jouissance qu'il est donné à l'homme d'éprouver. Un jour, pendant la prière, Hosséin, fils d'Ali, monta sur son dos. Sans s'inquiéter des regards des assistants, il attendit patiemment qu'il plût à l'enfant de descendre. D'un autre côté, quelle délicatesse de sentiment lorsque Mahomet parle de l'amour maternel et de la piété filiale; quel hommage pour les femmes que ces simples paroles : *Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère!* Il y aurait, sur ce sujet, un charmant chapitre à extraire de la vie de Mahomet.

Le mariage des musulmans n'était point accompagné d'actes solennels; il suffisait du consentement mutuel devant témoins. Le mariage était prohibé à certains degrés; on dit dans le Coran : « N'épousez pas les femmes qui ont été les épouses de votre père; n'épousez pas votre mère, vos filles, vos sœurs, vos tantes, vos nièces, vos nourrices, vos sœurs de lait, ni les mères et les filles de vos femmes, ni les épouses de vos fils, ni les deux sœurs. » (S. II, v. 220, 235; IV, 26, 27, etc.)

Le divorce était autorisé (S. II, v. 226 et suiv.), mais assujetti à des formalités qui permettaient de revenir sur une résolution irréfléchie ou précipitée; il fallait, pour qu'il fût irrévocable, trois déclarations successives à un mois de distance; de plus, une femme divorcée ne pouvait être rappelée par son mari qu'après avoir épousé un autre homme et divorcé de nouveau; mesure très-sage qui rendait les séparations plus rares. La femme n'avait droit de recourir au divorce que dans le cas de mauvais traitement; elle n'obtenait pas alors les avantages que la loi lui accorde lorsqu'elle est répudiée par son mari (S. II, v. 226, 227, 230).

L'adultère était sévèrement puni (S. IV, v. 19, 30; XVII, 34) chez les anciens Arabes, on élevait autour des coupables une enceinte de mur et on les laissait mourir de faim. Mahomet décida que la femme serait lapidée, que l'homme, s'il était marié, subirait le même supplice, et dans le cas contraire serait banni ou condamné à recevoir cent coups de fouet; il fallait quatre témoins pour constater le crime. Mahomet ne négligeait rien d'ailleurs pour arrêter les progrès du libertinage. Dans le vingt-quatrième chapitre du Coran, intitulé *la lumière*, il donne aux croyants d'excellents conseils; il leur recommande une tenue pleine de réserve, il règle leur maintien en présence de leurs serviteurs, de leurs enfants, de leurs père et mère, et cela avec une bienveillance patriarcale qui se mêle heureusement au ton ferme et imposant du législateur.

Droit de représailles; lois contre le vol, contre l'usure et la fraude; devoirs des témoins; de l'esclavage.

On a dit que Mahomet consacrait en quelque sorte les

vengeances héréditaires, en admettant le droit de représailles (S. II, v. 77 ; IV, 94). Sans contredit la substitution de la justice privée à la justice publique, est un terrible fléau ; les anciens Arabes considéraient la ruse, la trahison, le meurtre même comme légitimes lorsqu'il s'agissait de venger le sang versé. Mahomet ne dut songer qu'à combattre l'excès du mal ; il essaya d'introduire l'usage de la compensation en argent, et ne fut point écouté. La famille offensée conserva seule le droit de punir ou de pardonner.

Les peines portées contre le vol (S. V, v. 42) peuvent aussi paraître exagérées. Les coupables avaient les mains coupées ; et lorsqu'il s'agissait d'une attaque sur le grand chemin, la main droite et le pied gauche. Les docteurs musulmans créèrent à cette règle de nombreuses exceptions, et cherchèrent à adoucir ce qu'une semblable législation avait de barbare. Mahomet voulait inspirer une terreur salutaire à ceux qui convoitaient le bien d'autrui ; il se montrait sans pitié pour toute espèce de fraude et de prévarication ; il condamnait expressément l'usure (S. II, v. 276 ; III, 125, etc.) ; il avait ordonné, comme on l'a vu plus haut, que le débiteur ne rendrait jamais que le capital reçu ; le Coran ne voit dans le prêt à intérêt qu'un abus indigne fait de sa richesse par l'homme opulent. « L'argent, y est-il dit, que vous donnez à usure pour le grossir avec le bien des autres, ne grossira pas auprès de Dieu ; ceux qui dévorent le produit de l'usure se lèveront au jour de la résurrection comme celui que Satan a touché de son contact, et cela parce qu'ils disent : l'usure est la même chose que la vente. Dieu a permis la vente et il a interdit l'usure. »

Il ne faudrait pas croire cependant que Mahomet favorisât les débiteurs d'une manière exclusive et contraire aux lois de la justice. Il veut qu'ils remplissent fidèlement leurs engagements, et non-seulement il refuse de prier pour ceux qui ne se sont pas acquittés de leur vivant, mais il les menace des peines éternelles (S. II, v. 280 ; III, 68, 71, etc.). Il ordonne que les contrats soient faits par écrit et devant témoins, déclare nulles les ventes entachées de fraude, et défend expressément le monopole et les accaparements.

Il n'y a pas de plus grand crime, avait dit avant lui
›roastre, que d'acheter du grain et d'attendre qu'il soit
›venu cher pour le vendre à un prix plus élevé. »
Les témoins sont obligés de faire leur déposition dès
u'elle est requise; lorsqu'il s'agit de peines corporelles, ils
euvent s'abstenir : « Dieu, dit le Coran, dans ce monde
; dans l'autre, tirera un voile sur les fautes de celui qui
ıchera les vices de son frère. » (S. IV, v. 134; V, 11, etc.)
'eux témoins suffisent pour constater le fait en matière
riminelle, excepté pour le cas d'adultère; en matière civile,
eux hommes ou un homme et deux femmes peuvent dé-
ider la question. Le faux témoignage est justement flétri.
Ce qu'on peut avec raison reprocher à Mahomet, c'est
'avoir maintenu l'esclavage en Arabie. Nul n'aurait enfreint
ı loi, à l'époque de sa puissance, s'il avait déclaré libres
eux qui faisaient profession de foi musulmane; il dit bien
uelque part : « Les croyants sont tous frères, » mais ailleurs
parle d'hommes et de femmes esclaves, et règle même
›s devoirs que leur possession impose à leurs maîtres; sa
onté, toutefois, s'efforce d'alléger leur sort. L'affranchis-
ement est, de la part des croyants, une des réparations les
lus agréables à Dieu (S. XVI, v. 73; XXIV, 33, etc.).

De la guerre contre les infidèles; organisation militaire des Arabes; partage du butin.

Mahomet ne s'est pas contenté de régler dans le Coran
›s rapports des musulmans entre eux, il a réglé aussi ceux
u'ils devaient avoir avec les infidèles. Ces derniers sont sé-
›arés en deux classes : d'un côté ceux qui croient en Dieu et
u jugement dernier tout en refusant d'ajouter foi à la mis-
ion du prophète; de l'autre ceux qui adorent les idoles et
évoquent en doute la résurrection des morts. Pour ceux-ci
omme pour les apostats et les schismatiques, il est du de-
'oir de tout bon musulman de les combattre jusqu'à ce
u'ils embrassent l'islamisme et de les tuer s'ils refusent de
e convertir. Quant aux autres, il n'est pas besoin d'user de
'iolence à leur égard; il suffit de n'avoir aucune liaison de
amille et de ne pas contracter avec eux d'alliance trop

étroite. Du reste, s'ils menacent, il faut leur faire la guerre. Toute guerre est sainte contre les ennemis de Dieu et du prophète, autant qu'elle est impie entre les peuples croyants; quand elle est déclarée, on doit la poursuivre avec ardeur et courage, car la religion est en péril, et Dieu veut avant tout que ses serviteurs assurent son triomphe. « Les fidèles qui resteront dans leurs foyers sans y être contraints par la nécessité ne seront pas traités comme ceux qui combattront dans le sentier de Dieu, avec le sacrifice de leurs biens et de leurs personnes. Dieu a assigné à ceux-ci un rang plus élevé qu'à ceux-là. » (S. IV, v. 97.) Ces paroles avaient pour but d'exciter le fanatisme guerrier des Arabes. Comme les armes étaient devenues pour Mahomet le plus puissant moyen de propagation, et que les vicissitudes de la guerre devaient être celles de sa religion, il était pour lui de la plus urgente nécessité d'y engager tous ceux qui se joignaient à lui et à qui l'espoir d'un riche butin ne suffisait pas. Plus tard quand sa religion fut assise dans l'Hedjaz, il lui fallut trouver un emploi à l'esprit guerrier dont il avait animé les tribus; s'il ne les avait poussées contre l'étranger, elles se seraient tournées contre elles-mêmes, et Mahomet, au lieu d'être le bienfaiteur de son pays, en eût été le plus funeste ennemi. Il fut donc forcé, dans l'intérêt même de sa cause, d'exciter l'ardeur belliqueuse des Arabes; cela lui fut toujours facile, car il savait manier les ressorts du cœur humain. Crainte, espérance, courage, désir de vaincre, ardeur de mourir, il inspirait à tous ces divers sentiments selon les besoins du moment. Si les chapitres du Coran révélés à la Mecque respirent le langage de la tolérance, il n'en est plus de même à Médine : « Le musulman devient un soldat au service de Dieu qui lui a donné le monde en partage, et s'enrôle par conscience; le maniement des armes est pour lui un acte de religion qu'il ne saurait bien remplir sans s'y dévouer entièrement; une fois sous les drapeaux, il ne peut refuser de combattre, même en duel lorsque le chef l'ordonne; la désertion ou le refus de contribuer aux frais de la guerre sainte est mis au rang des crimes les plus odieux (S. IV, v. 73, 79, 103; IX, 38, 39, etc.). En

cas d'attaque de la part des infidèles, il est du devoir d'un musulman de quitter à l'instant ses affaires particulières, et sans attendre aucun ordre de venir de la distance de trente lieues secourir le point menacé ; il n'y a que les enfants, les fous et les furieux qui soient dispensés de combattre ; tous les autres individus libres ou esclaves, hommes ou femmes, sains ou malades, aveugles ou estropiés sont obligés de concourir de leur mieux à la défense commune et de résister individuellement jusqu'à la dernière extrémité à un ou plusieurs ennemis ; une femme est coupable si elle ne préfère pas la mort au sacrifice de son honneur. » La sévérité de ces ordonnances n'est adoucie par aucun privilége, car pour avoir le droit de rejoindre l'armée, il faut auparavant payer ses dettes, pourvoir au sort de sa famille, être approvisionné et équipé pour la campagne. L'extrême frugalité des Arabes, qui n'ont besoin que de quelques livres de dattes ou d'orge grillée pour leur subsistance de deux mois, fut une des causes de leur supériorité. Chez eux, la vie des camps prend un caractère grave et sérieux; les jeux de hasard, les passe-temps frivoles, les conversations oiseuses et profanes sont défendus au soldat ; un sujet de morale, la probité, la piété, la crainte de Dieu doivent être la base de tous les entretiens; au milieu du fracas des armes on se livre aux exercices du culte ; les intervalles de l'action sont employés dans les prières, dans la méditation et dans l'étude du Coran. La dévotion armée de ces braves exclut toute idée d'excès; l'usage du vin est puni avec rigueur. Un jour des soldats qui se sont enivrés en secret, sollicitent eux-mêmes la correction que la loi leur inflige. On n'admettait pas indistinctement tout volontaire; la conduite et les sentiments de chacun étaient scrutés avec soin; quelle peine Abou-Sophian se donne pour obtenir la faveur de marcher contre les Grecs ; il déplore ses erreurs passées. La gloire qui doit s'attacher aux drapeaux musulmans convertira les plus incrédules.

L'enthousiasme guerrier s'empare même des femmes ; non-seulement ces nouvelles Amazones contribueront au triomphe de l'islamisme, mais elles auront encore le devoir

de percer de leurs flèches et de passer au fil de l'épée tout musulman qu'elles verraient fuir.

« Le paradis est devant vous et l'enfer derrière. » Avec ces seuls mots on obtenait des troupes des prodiges de valeur. Elles savaient de leur prophète qu'on n'évite pas sa destinée, et qu'on ne meurt pas pour la foi; que c'est vivre dans l'éternité que de périr pour elle. La loi du butin contribuait aussi à entretenir l'esprit militaire (S. VIII, v. 1 et suiv.; LIX, 6, etc.); les quatre cinquièmes étaient attribués à l'armée, le dernier cinquième était réparti de manière à intéresser à la guerre les individus d'ailleurs les plus pacifiques. Il en revient quelque chose aux juges, aux moralistes, aux poëtes, aux gens de lettres, aux maîtres d'école, aux veuves, aux orphelins, et même aux étrangers manquant des moyens nécessaires pour retourner dans leur pays, et qui dès lors n'y reviennent que pour célébrer la gloire et la munificence des Arabes.

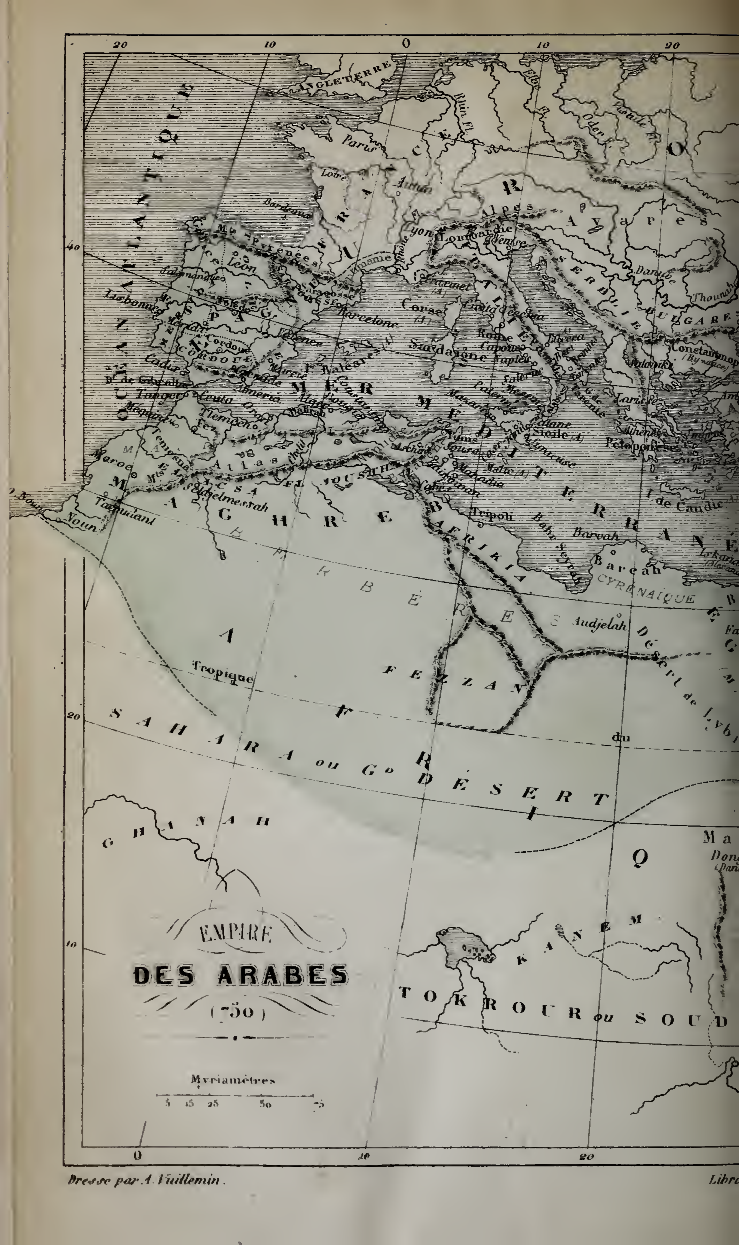
Le Coran, code civil et religieux des Arabes, ne pouvait être accepté sans modifications par tous les peuples et dans des climats différents.

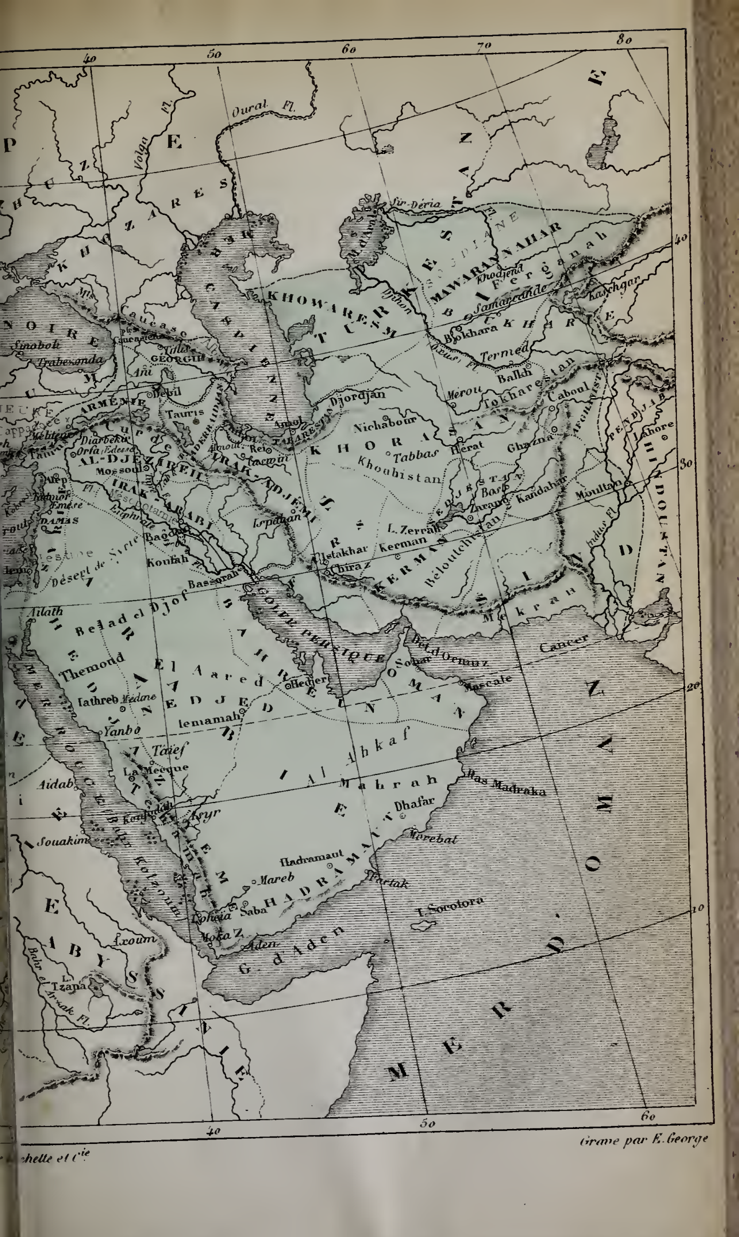
On voit par le tableau qui précède que le Coran semble avoir tout prévu : affaires religieuses, questions civiles, organisation militaire, rien n'est omis dans l'œuvre de Mahomet. L'autorité de chef politique et celle de grand prêtre se trouvent réunies dans la même main; au-dessous, point de hiérarchie, point de caste sacerdotale, aucune classe privilégiée. C'est là un caractère fort remarquable de la nouvelle société inaugurée par le fils d'Abdallah et qu'on ne saurait trop faire ressortir. Le gouvernement n'a d'autre devoir que d'appliquer la loi écrite; toute personne peut être appelée à dire les prières publiques et à faire des prédications dans la mosquée. Les hommes les plus éclairés sont chargés, sous différents titres, de rendre la justice en prenant le Coran et les traditions pour base de leurs décisions; ils ne doivent jamais accepter ces fonctions délicates que comme contraints et forcés; c'est la plus grande preuve de dévouement à la chose publique que de remplir

ı charge de cadi (juge), et Mahomet, en traçant les devoirs ttachés à cette magistrature, complète admirablement la ouvelle législation des Arabes.

Nous avons exposé les caractères principaux qui font du oran une œuvre originale, quoi qu'en aient dit plusieurs istoriens qui pour y avoir lu des préceptes et des récits de ı Bible, se sont empressés d'affirmer qu'il n'en était qu'une bauche imparfaite. En le composant, le but de Mahomet 'était ni de donner à l'humanité une morale supérieure à elle de l'Évangile ou d'imposer un code uniforme à toutes es nations de l'Orient, ni de restreindre le sentiment religieux dans des limites immuables et éternelles ; ce n'est donc as d'après ces divers points de vue qu'il faut l'apprécier. l devait rattacher à un centre commun toutes les tribus e l'Arabie, les unir sous une même domination, créer ntre elles une solidarité d'intérêts assez forte pour leur ire abandonner leur esprit égoïste d'indépendance locale, es habituer à obéir aux mêmes lois, de sorte qu'elles déposassent facilement leurs haines privées et travaillassent ensemble à hâter leur civilisation. Ainsi considéré, le Coran iffère entièrement du Nouveau et de l'Ancien Testament, uquel on s'est efforcé de le comparer. Il peut sans plagiat mprunter à l'un sa morale, à l'autre sa législation ; il sera coup sûr une œuvre utile, si ses préceptes et ses lois satisfont les peuples de l'Arabie, pourvu toutefois qu'ils ne iolent aucune des grandes vérités rationnelles. Or, bien oin qu'on puisse reprocher à Mahomet d'avoir manqué aucune de ces grandes vérités, il les proclame hautement t y rappelle tous ceux qui semblent s'en écarter. Ensuite lans tous les dogmes, dans tous les préceptes, dans toutes es cérémonies, dans toutes les menaces, dans toutes les spérances que renferme son livre, il n'y a rien qui ne soit n parfaite harmonie avec les instincts de la race arabe. Le Coran devait donc atteindre le résultat auquel il était destiné; épondant à la fois aux besoins moraux, religieux, sociaux l'une nation à demi barbare, résumant toutes les institutions de nature à la rendre puissante et éclairée, il fut accueilli par elle avec empressement. Émerveillée du génie

qui l'avait dicté, elle l'adopta, mais commit une grande faute en se privant du droit d'y apporter les changements que le temps rend toujours nécessaires. Elle se condamnait ainsi à rester plus tard en arrière, et en forçant les peuples de l'Occident de se soumettre à des règles antipathiques à leurs idées et à leurs habitudes, elle devait trouver des barrières insurmontables et se heurter vainement contre un mur d'airain; cette conséquence de l'application fâcheuse des lois du Coran à des nations si diverses ne pouvait apparaître que plus tard, et Mahomet ne l'avait pas pressentie.


EMPIRE
DES ARABES
(750)
Myriamètres
Dressé par A. Vuillemin.
ANGLETERRE
Paris
Loire
Autun
Bordeaux
Lyon
Lombardie
Venise
Alpes
Avares
Danube
Oder
Vistule Fl.
Elbe Fl.
Rhin Fl.
Mts Pyrénées
Léon
Salamanque
Saragosse
Tolède
Barcelone
Lisbonne
Cordoue
Valence
Mérida
Cadix
Grenade
Murcie
Almeria
Bt de Gibraltar
Tanger
Ceuta
Oran
Tlemcen
Fez
Méquinez
Maroc
Tarudant
Noun
Atlas
Sedjelmessah
Corse
Sardaigne
Rome
Capoue
Naples
Salerne
Palerme
Sicile
Syracuse
Malte
Constantinople
(Byzance)
Larisse
Athènes
Péloponèse
I. de Candie
BULGARE
Thounah
Tripoli
Barcah
Audjelah
Cabès
Kairouan
Mahadia
Bône
Baléares
MER MÉDITERRANÉE
CYRÉNAIQUE
Désert de Lybie
FEZZAN
Tropique
AFRIKIA
SAHARA ou Gd DÉSERT
GHANAH
KANEM
TOKROUR ou SOUDAN
Ma
Don
Libr



KHOWAREZM
TURKESTAN
MAWARANNAHAR
Fergânah
Samarcande
Bokhara
Termed
Balkh
Tokharestan
Caboul
Merou
Nichabour
Djordjan
KHORASAN
Tabbas
Hérat
Khouhistan
Ghazna
Kandahar
Moultan
Lahore
Indus Fl.
Kerman
Istakhar
Chiraz
L. Zerrah
Beloutchistan
Mekran
Ispahan
IRAK-ADJEMI
IRAK-ARABI
AL-DJEZIREH
Mossoul
Tauris
ARMÉNIE
GEORGIE
Tiflis
Ani
Trabesonda
Sinoboli
Caucase
Mésopotamie
Euphrate
Bagdad
Koufah
Bassorah
Désert de Syrie
Damas
Alep
Golfe Persique
Ormuz
Sohar
Mascate
OMAN
Nedjed
Iemamah
Hedjer
Themoud
Iathreb Médine
Yanbo
Taïef
La Mecque
Al Ahkaf
Mahrah
Dhafar
Merebat
Ras Madraka
Hadramaut
Mareb
Saba
Aden
G. d'Aden
Moka
I. Socotora
Aidab
Souakim
Axoum
L. Tzana
Cancer
MER D'OMAN
Oural Fl.
Volga Fl.
Sir-Déria
Djihoun
Gravé par E. George

LIVRE III.

ES ARABES, PEUPLE CONQUÉRANT, DEPUIS LA MORT DE MAHOMET JUSQU'A LA LUTTE DES OMMÏADES ET DES ABBASSIDES.

632-713 (ère chrétienne) — 11-125 (ère musulmane.)

CHAPITRE PREMIER.

LES ARABES S'ORGANISENT POUR PORTER LA GUERRE AU DEHORS. — PREMIERS KHALIFES[1].

TRODUCTION; AUTORITÉ TOUTE-PUISSANTE DES COMPAGNONS DE MAHOMET. — SUCCESSEURS DE MAHOMET. — ABOU-BEKRE, OMAR ET OTHMAN. — ALI; SA RIVALITÉ AVEC MOAWIAH; AVÉNEMENT DES OMMÏADES (656-661).

Introduction; autorité toute-puissante des compagnons de Mahomet.

Un mouvement inusité s'était manifesté en Arabie pendant la vie de Mahomet; les tribus, jusqu'alors si jalouses e leur indépendance et si fières de leur existence individuelle, s'étaient soumises à une domination unique, et groupées les unes à côté des autres, n'allaient plus former u'un seul peuple. Ce mouvement cesserait-il avec l'homme ui l'avait suscité, ou bien les Arabes donneraient-ils un uccesseur à leur premier maître pour s'élancer à sa suite ers les hautes destinées qui leur étaient promises? Telle tait l'alternative posée en 632 par la mort du prophète. Des aisons puissantes faisaient présumer le retour à l'ancien rdre de choses; d'abord les penchants et les goûts instinctifs des habitants, qui, contents de l'antique simplicité de eurs mœurs, ne paraissaient point disposés à en faire le sacrifice; puis leur haine de toute supériorité, haine qu'ils vaient pu oublier pour un envoyé de Dieu; enfin les faibles

1. Voy. l'appendice, n° 7.

racines que semblait avoir prises dans la péninsule la nouvelle religion. La dissolution qui était à craindre n'eut pa lieu; elle fut empêchée par les hommes éminents qui avaien soutenu Mahomet dans sa longue et difficile mission, e qui s'en proclamèrent hautement les continuateurs. Il montrèrent à tous le Coran qui était entre leurs mains; et en se choisissant un chef chargé de faire respecter la loi, il créèrent un pouvoir suprême auquel les Arabes se plièren sans discussion. Ce n'était pas toutefois le despotisme d'u seul qu'ils acceptaient ainsi; un code d'institution divin servait de base à un gouvernement populaire, administré pa un monarque électif et limité dans son autorité; la prérogative du prince se réduisait à des ordonnances concernant l police, les charges, les emplois de l'État et à des règlement pour la milice; il n'avait pas de lois à dicter; le Coran, mettant l'ordre social dans un rapport intime avec la religion imposait un joug salutaire aux souverains musulmans; lors que plus tard ils voulurent se soustraire à la rigueur de formes établies par l'islamisme, ils ne purent le faire impunément. Ils se trouvèrent toujours arrêtés par le corps de jurisconsultes qui constitua peu à peu une sorte de clergé dans les premiers temps ce furent les compagnons du prophète qui exercèrent ce droit de censure sur celui qu'il avaient proclamé khalife.

Successeurs de Mahomet.

Abou-Bekre (632-634), Omar (634-644), Othman (64 655), Ali (655-660), qui occupèrent tour à tour le premie rang, loin de s'enivrer de leur puissance et de recherche le luxe et les richesses, restèrent opiniâtrément fidèles la vie austère et frugale dont Mahomet leur avait donn l'exemple. Comme lui, ils allaient prêcher et prier à l mosquée; comme lui, ils accueillaient dans leurs maison le pauvre et l'opprimé. Omar, allant prendre possessio de Jérusalem, fit le voyage de Médine en Palestine, san suite et sans escorte. Abou-Bekre, en mourant, laissa pour tout bien à ses héritiers un habit, un esclave et u chameau. Ali distribuait tous les vendredis aux malheu

ɜux l'argent qui lui restait. Rappellerons-nous les cinq rachmes par jour qu'Abou-Bekre s'était alloué sur le trésor ublic; Omar dormant sur les degrés du temple parmi les ıdigents, et la poignée de dattes d'Ali; ces traits, et bien autres semblables sont assez connus. Le khalife était responsable de ses actes; Othman est obligé de rendre compte ɜs deniers de l'État; on pouvait l'appeler en justice; Ali ne édaigne pas de comparaître devant les tribunaux comme accusateur contre un chrétien soupçonné de lui avoir volé son mure. Les décisions des juges étaient souveraines; sous s quatre premiers khalifes appelés khalifes Rachedis, aucun d'eux n'osa faire grâce à ceux qui avaient été condamnés. Le droit était le même pour le pauvre et pour le riche, our l'homme en place et pour le simple particulier; lorsque Djabalah, roi chrétien des Ghassanides, vient trouver mar après sa conversion à l'islamisme, frappe un Arabe qui heurte par mégarde, le khalife exige qu'il se fasse pardonner l'outrage dont il s'est rendu coupable, ou qu'il se umette à la peine du talion. « Je suis roi, dit Djabalah, et t Arabe n'est qu'un homme du peuple. — Cela ne fait en à la question, reprend Omar, vous êtes l'un et l'autre usulmans, et comme tels, vous êtes égaux devant la loi. » jabalah s'enfuit auprès de l'empereur grec; mais le khalife donne que le récit de ce qui vient de se passer soit lu evant toute l'armée. Personne à la ville ni dans les camps e reste ainsi étranger aux affaires publiques[1].

Abou-Bekre, Omar et Othman.

Mahomet n'avait point réglé l'ordre de sa succession; utes les ambitions, en l'absence de la volonté expresse ı législateur, s'étaient donné libre carrière. Chacun avait terprété en sa faveur le silence du prophète; plusieurs, ourtant, s'étaient accordés à dire qu'en ne mentionnant ıs d'une manière spéciale la transmission du pouvoir, il ait implicitement déclaré qu'Ali, son cousin, et époux de fille Fathime, serait héritier de sa puissance. Si ce principe

1. Ockley's *the History of the Saracens*, p. 171. Mentelle, *Anecdotes arabes*, etc.

eût été admis, il eût empêché de naître les prétentions fu-
nestes qui ensanglantèrent le premier siècle de l'islamisme
mais Ali, craignant peut-être qu'on ne lui opposât sa jeu
nesse, ne se montra point, et les compagnons de Mahomet
apprenant que les principaux des *ansars* se disposaient
élire le Khazradjite Sad fils d'Obada, se hâtèrent de re
connaître Abou-Bekre, que Mahomet avait chargé de dire l
prière à sa place; Omar, en lui jurant solennellement obéis
sance et fidélité, entraîna à sa suite tous les musulmans.

Abou-Bekre, après avoir reçu les serments, s'exprima e
ces termes : « Me voici chargé du soin de vous gouverner
si je fais bien, aidez-moi; si je fais mal, redressez-moi; dir
la vérité au dépositaire du pouvoir est un acte de zèle et d
dévouement; la lui cacher est une trahison; devant m
l'homme faible et l'homme puissant sont égaux; je veu
rendre à tous impartiale justice; si jamais je m'écarte de
lois de Dieu et de son prophète, je cesserai d'avoir droit
votre obéissance. »

Lorsqu'il mourut, deux ans plus tard, il désigna Omar pou
son successeur, et ce choix, dicté par l'intérêt public, fu
unanimement accepté. Omar ne suivit pas l'exemple d'Abou
Bekre ; il chargea une commission, composée des six princ
paux personnages de l'islamisme, du soin de nommer cel
qui devait le remplacer. Une intrigue écarta encore Ali d
khalifat, et on ne choisit pas le plus méritant (644). Othman
quoique vertueux et honnête, n'avait pas assez de fermeté
pas assez d'initiative personnelle pour diriger l'empire
dont les conquêtes augmentaient chaque jour l'importance
Son élection était l'ouvrage des Ommïades, ces chefs de
Coréischites qui s'étaient opposés, pendant vingt ans, à
mission de Mahomet, et qui ne s'étaient attachés à la nouvel
religion que par intérêt. Unis étroitement entre eux, les Co
réischites s'étaient introduits dans tous les emplois; Abou
Sophian avait fait de son fils, Moawiah, le secrétaire d
Mahomet; contenus par le gouvernement sage et ferm
d'Omar, les Coréischites avaient espéré exercer un enti
ascendant sur l'esprit d'Othman; mécontents de ce khalif
ils lui suscitèrent des ennemis; à Koufah, à Bassorah, e

gypte, des orateurs prêchaient la révolte contre un prince ıdulgent et faible; Othman ne sut pas employer la puis-ınce dont il était investi, et ses propres fautes précipitè-ınt la catastrophe qui termina son règne et sa vie, en 655.

Les Arabes, à cette époque, n'étaient pas encore formés à ›béissance passive et suivaient avec attention les moindres ıtions de ceux qui les dirigeaient. Les prodigalités d'Oth-ıan pour ses parents, ses préventions en faveur de gens ıi n'étaient doués d'aucun mérite, le peu d'égards qu'il té-ıoignait aux héros de l'islamisme, avaient d'ailleurs mécon-ınté les esprits; Médine devint le théâtre de l'anarchie; ıassé de la chaire du prophète, le malheureux khalife, mal éfendu par le Coran, dont il avait fait un rempart pour sa ›itrine, reçut le coup mortel. Les suites de cet événe-ıent ne répondirent pas au vœu des ambitieux qui l'avaient rovoqué; la guerre civile éclata de tous côtés. Ali, qui 'avait pris aucune part à cette sédition, fut proclamé sans pposition; il avait toujours conservé une noble indépen-ance de caractère, assistant aux conseils de Médine, mais vré surtout aux paisibles occupations de la vie domestique; ́ec sa simplicité ordinaire, appuyé sur son grand arc, il ›çut le serment des chefs de tribus, en déclarant qu'il était rêt à résigner le pouvoir à un plus digne.

Ali; sa rivalité avec Moawiah; avénement des Ommïades (656-661).

L'époux de Fathime réunissait en sa personne les droits de hérédité et ceux de l'élection; on devait croire que tous 'inclineraient devant cette gloire si pure et si grande; mais n'en fut point ainsi. Le refus que fit le khalife de donner Telha et Zobéir, amis de la maison de Moawiah, les gou-ernements de Koufah et de Bassorah, suffit pour changer 'amitié incertaine de ces chefs en haine implacable; Ayescha, ille d'Abou-Bekre et veuve de Mahomet, devint l'âme de outes ces intrigues. — On court aux armes; un lieutenant 'Ali est surpris et accablé; celui-ci se porte aussitôt vers la Iésopotamie, où s'étaient retirés les meurtriers d'Othman: 'elha et Zobéir sont vaincus à Khoraiba et périssent dans le

combat, appelé *la journée du chameau* (656).—Ayescha tomba entre les mains d'Ali, qui la traita avec respect et la fit accompagner à Médine par ses deux fils, Hassan et Hossein. Pour lui, il établit sa résidence à Koufah, où il reçut la soumission de l'Irak, de l'Arabie, de la Perse et du Khorasan. On y reconnut la supériorité de ses droits sur ceux des trois khalifes qui l'avaient précédé et qui furent regardés comme des usurpateurs. Encore aujourd'hui les Persans le mettent dans leurs prières au même niveau que Mahomet. Les musulmans leur donnent le nom de *schiites* (schismatiques, séparatistes), prenant pour eux-mêmes celui de *sonnites* par lequel ils veulent indiquer leur estime pour Abou-Bekre, Omar et Othman, et leur respect pour la tradition ou *sonna*.

Ali espérait avoir brisé l'épée de la rébellion, mais en Syrie veillait l'ennemi de la famille des Haschémites, le fils d'Abou-Sophian, Moawiah, qui, réuni à un homme justement célèbre dans les annales de l'islamisme, Amrou, conquérant de l'Égypte, disputa le souverain pouvoir au gendre de Mahomet à la tête de quatre-vingt mille hommes et lui opposa une résistance invincible; dans l'espace de cent dix jours il y eut quatre-vingt-dix combats ou escarmouches; quarante-cinq mille des amis de Moawiah et vingt-cinq mille des soldats d'Ali succombèrent dans cette guerre civile; le khalife, avec cette générosité chevaleresque qui l'avait toujours distingué, commandait à ses troupes d'attendre l'attaque, d'épargner les fuyards, de respecter les captives; il offrit vainement à son rival de vider leur querelle dans un combat singulier. Après une bataille indécise livrée dans les plaines de Seffeïn, les deux compétiteurs furent forcés, par leurs armées, de soumettre leur différend à des arbitres qui se prononcèrent contre l'époux de Fathime, et proclamèrent Moawiah khalife. Cet arrêt ne décida rien. Ali ne pouvait accepter un tel jugement; il se plaignit avec raison de la trahison de son mandataire et reprit les hostilités. C'est alors que trois fanatiques, de la secte des kharégites, résolurent de mettre fin à cette lutte impie en frappant à la fois Ali, Amrou et Moawiah; celui-ci ne fut que blessé; le secrétaire d'Amrou reçut le coup réservé à son maître. Ali seul

:comba. Hassan, son fils, fut salué khalife par les habi-ts de Koufah; mais Moawiah restait maître de la Syrie, l'Égypte et de l'Arabie, et avec lui s'assit sur le trône la ıastie des Ommïades. Dès lors, dit OElsner, « le régime po-aire, qui n'avait d'autre base que la simplicité patriarcale, ʼanouit pour ne plus reparaître chez aucun peuple mu-man; la jurisprudence et les usages qui dépendent du :an survécurent à la chute du gouvernement électif. elque chose de ces passions républicaines qui donnent la grandeur aux petits États et aux grands un excès de ce, se conserva cependant dans la nation ainsi que dans armées jusque sous l'empire des usurpateurs. »

CHAPITRE II.

'AT POLITIQUE DE L'ARABIE A LA MORT DE IAHOMET; RÉPRESSION DES FAUX PROPHÈTES; NVASION DE L'ASIE OCCIDENTALE (632-690).

LÈVEMENTS PARTIELS; EXPLOITS DE KHALED, D'ICRIMA, ETC.; PREMIÈRE OPIE DU CORAN. — DE L'ESPRIT DE PROSÉLYTISME ET DU GÉNIE MILITAIRE ES ARABES. — INVASION DE L'IRAK (633-634). — CONQUÊTE DE LA SYRIE 333-638). — PRISE DE BOSRA; SIÉGE DE DAMAS; BATAILLE D'AIZNADIN (633). — ISGRACE DE KHALED; BATAILLE DE L'YERMOUK; SOUMISSION DES GHASSADINES 336). — PRISE DE JÉRUSALEM, D'ALEP, D'ANTIOCHE ET DES VILLES MARI-IMES; CONQUÊTE DE LA MÉSOPOTAMIE. — L'ARMÉNIE ET L'ASIE MINEURE ONT MENACÉES; GUERRE MARITIME; SIÉGE DE CONSTANTINOPLE; FAUSSE OLITIQUE DES EMPEREURS GRECS A L'ÉGARD DES MARDAÏTES.

›ulèvements partiels; exploits de Khaled, d'Icrima, etc.; première copie du Coran.

Pendant cette période de vingt-huit ans (632-660), l'is-nisme avait fait de grands progrès; le vrai croyant :tait plus dans l'Hedjaz ou dans les déserts du Nedjed; il npait sur les bords du Nil, du Tigre et du Jourdain. ntinuateurs de la politique de Mahomet, ses successeurs aient compris que le meilleur moyen d'assurer la gloire leur religion et la puissance de la nation arabe, était de

la lancer contre les peuples voisins et d'exciter en elle l'ardeur du prosélytisme et de la conquête; le premier soin d'Abou-Bekre, à peine promu au khalifat, avait été d'appeler aux armes tous les musulmans; mais l'Arabie était loin d'être soumise.

Toulayha dans le Nedjed, Mosseïlamah dans l'Iémamah; Cays, meurtrier d'El-Aswad, dans l'Yémen, formaient des partis redoutables. A peine le prophète eut-il fermé les yeux que la révolte s'étendit rapidement, même parmi les tribus de l'Oman, du Bahreïn, du Mahrah et de l'Hadramaut. Des mouvements éclatèrent dans l'Hedjaz, à la Mecque et à Taïef; ils furent aisément comprimés. Abou-Bekre avait envoyé un corps de troupes en Syrie sous le commandement d'Ouçama, fils de Zéid, pour se conformer aux dernières volontés de Mahomet; il n'avait pas près de lui une armée suffisante pour commencer l'exécution du projet qu'il avait formé de réduire les rebelles; les Ghatafan, à la tête des tribus du Nedjed, profitèrent de ces circonstances pour tenter un coup de main sur Médine; repoussés deux fois par le khalife, ils se retirèrent auprès de Toulayha, après avoir égorgé ceux de leurs frères qui avaient embrassé l'islamisme.

Sur ces entrefaites, la division se mit dans les rangs des ennemis du successeur de Mahomet. Aux chefs redoutés Toulayha et Mosseïlamah, se joignait la prophétesse Thejiah qui, partie de la Mésopotamie avec les Taghlibites, enchaînait à sa cause les Benou-Temim, et se dirigeait vers l'Iémamah dont elle se promettait de faire la conquête. Mosseïlamah vit avec inquiétude l'orage prêt à fondre sur lui; dans une entrevue avec Thejiah, il lui persuada de l'épouser, et obtint ensuite sa retraite moyennant une somme d'argent considérable.

Le moment était venu où Khaled, placé à la tête des musulmans, allait enfin réduire les faux prophètes. Ouçama était revenu de son expédition chargé de butin, mais sans avoir réduit la ville de Daumat-Djandal, refuge des mécontents. En ordonnant à Khaled d'attaquer d'abord les tribus du Nedjed, Abou-Bekre lui donna les mêmes instructions qu'au fils de Zeid; il devait exiger trois choses des

ennemis de l'islam : la profession de foi musulmane, la prière et la *zécat* ou impôt. « Combattez bravement et loyalement, ajoutait le khalife ; ne mutilez pas les vaincus ; ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes ; ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les moissons, ne coupez pas les arbres fruitiers, respectez les champs en culture ; si vous trouvez sur votre route des hommes vivant en solitude et adorant le Seigneur, ne leur faites point de mal. »

A peine Khaled paraît-il dans le Nedjed que les Tay se joignent à lui. Toulayha, défait à Bouzakha, fuit vers les déserts de Syrie. Les Benou-Asad, les Ghatafan, les Hawazin, les Soulaym, se soumettent et livrent aux vainqueurs ceux qui ont pris part au massacre des musulmans à la suite de leur tentative malheureuse sur Médine; les uns sont lapidés ou précipités du haut des rochers ; les autres brûlés ou noyés dans des puits, et ces cruelles représailles frappent les esprits de terreur.

Khaled marche ensuite contre les Hanzhala, l'une des branches des Benou-Temim, qui avaient embrassé avec ardeur le parti de la prophétesse Thejiah. Tous se dispersent ou font des démonstrations d'obéissance ; leur chef, Malik, fils de Nowaïra, est mis en pièces sur un ordre de Khaled, qui épouse sa veuve ; cet acte de barbarie soulève les vrais croyants contre lui ; le poëte Moutemmem, frère de Malik, vient demander justice au khalife, et Omar appuie sa réclamation. Abou-Bekre reçoit la justification de Khaled et paye lui-même le prix du sang répandu.

Cependant Mosseïlamah était toujours maître de l'Iémamah. Il avait battu deux corps de musulmans commandés par Icrima, fils d'Abou-Djahl, et par Chourahbil, et inspirait aux Hanifa une confiance sans bornes ; Khaled s'avance contre Hedjer, et rien ne résiste à ses armes ; Mosseïlamah perd la bataille et la vie à la journée d'Acrabâ ; Hedjer capitule, et les Hanifa rentrent dans le devoir.

Jusque-là le Coran était resté dans la mémoire des compagnons de Mahomet ou de personnages revêtus du titre de *courrâ*, lecteurs, ou de *hamalat-al-Coran*, porteurs du Coran, qui conservaient précieusement, par tradition, la

manière dont chaque passage devait être lu. On ne possédait que des fragments du livre, écrits sur des peaux ou sur des branches de palmier. Plusieurs des *courrâ*, les plus instruits, ayant perdu la vie au combat d'Acrabâ, Abou-Bekre jugea prudent de former un corps d'ouvrage des divers chapitres de la loi musulmane; une commission s'acquitta de ce soin sans retard, et la première copie du Coran ainsi complétée, fut confiée à la garde de Hafsa, fille d'Omar, et l'une des veuves de Mahomet.

Les soulèvements qui avaient éclaté dans le Bahrein, l'Oman et les autres parties de l'Arabie furent rapidement comprimés; El-Ala traversa le désert de Dahnâ, défit devant Djowatha les Bacrites qui, à la voix de leur chef Hotam, avaient proclamé roi un prince de la famille Almoundhir, de Hira, et par la prise de l'île de Davayne, éteignit les dernières lueurs de la rébellion.

Icrima, qui cherchait à faire oublier son échec dans l'Iémamah, s'empare de Daba, capitale de l'Oman, et disperse les partisans du faux prophète Lakit-Dzou-Hadj; il soumet ensuite le Mahrah et pénètre jusqu'à Aden; puis, réuni à un chef, El-Mohadjir, qui venait de détruire les derniers débris du parti d'Aswad dans l'Yémen, il fait rentrer dans l'obéissance les Kinda de l'Hadramaut; l'Arabie proprement dite reconnaissait les lois d'Abou-Bekre; le khalife entreprit aussitôt la guerre sainte.

De l'esprit de prosélytisme et du génie militaire des Arabes.

Mahomet s'était appliqué à développer le génie militaire des Arabes, en leur inspirant l'esprit de prosélytisme. La persuasion intime que Dieu avait donné aux fidèles le monde en partage, doublait leurs forces; une sorte d'exaltation religieuse s'était emparée de toutes les âmes; avec ces mots : le paradis est devant vous, l'enfer derrière, les chefs entraînaient leurs soldats au milieu d'une mêlée furieuse, et ce délire superstitieux, cette véhémence de sentiment et d'action renversaient les plus grands obstacles. En toute occasion les généraux payaient de leur personne; avant d'engager la bataille, ils provoquaient au combat le plus

aillant de leurs ennemis, et presque toujours vainqueurs lans ces luttes homériques, ils étaient constamment les premiers dans le chemin de l'honneur.

Étrangers à toute idée de tactique savante, les Arabes n'avaient pour eux que la foi, le courage et l'audace; mais ls étudiaient avec soin les dispositions de leurs adversaires et les imitaient; c'est ainsi qu'ils donnèrent peu à peu à eurs troupes une organisation régulière, et surent tirer parti de leur cavalerie en la plaçant sur les ailes. A l'exemple de Mahomet, qui combattait vers le soir pour se couvrir le la nuit, en cas d'un échec, ils évitaient l'engagement avant les prières de midi, ou maintenaient l'équilibre de la bataille jusqu'au soir, pour renouveler l'action avec des roupes fraîches tenues en réserve, profitant ainsi de la atigue de l'ennemi qui ne s'attendait pas à une nouvelle attaque; mais inhabiles dans l'art des siéges, ils auraient échoué dans leurs entreprises contre les Grecs et les Perses, si ces peuples n'avaient pas épuisé dans leurs guerres continuelles ce qui leur restait de séve et de vie; affaiblis par leurs succès comme par leurs revers, ils offraient, à qui saurait la prendre, une proie aussi riche que acile. Les Grecs, divisés en factions ennemies par des secces inconciliables, accoutumés à confier le soin de leur déense à des mercenaires, ne comprirent pas à quels adveraires ils avaient affaire; ils crurent que c'était une de ces guerres ordinaires où l'on finit par s'entendre et s'accorder, et perdirent un temps précieux à négocier avec des hommes qui, vainqueurs ou vaincus, répétaient sans se déconcerter : *Devenez musulmans ou soyez tributaires*. D'un autre côté, es populations acceptaient sans murmurer la domination le leurs nouveaux maîtres, qui montraient de la loyauté lans leurs engagements et n'étaient point oppresseurs; une imple profession de foi les assimilait à ceux-là mêmes qui enaient de conquérir leur territoire, et la fusion devenait plus complète par la liberté laissée à l'Arabe de contracter les alliances dans plusieurs familles [1].

1. Consultez OElsner et Caussin de Perceval.

Invasion de l'Irak (633-634).

La vigueur avec laquelle Abou-Bekre avait détruit autour de lui les rebelles et les faux prophètes n'avait pas permis à l'ardeur guerrière des musulmans de se refroidir; il reprit l'exécution des plans de Mahomet, qui, on se le rappelle, avait marché vers la Syrie, puis à la nouvelle des troubles survenus dans l'intérieur, avait bientôt commandé la retraite. L'expédition d'Ouçama n'avait été qu'une simple reconnaissance; cette fois l'entreprise devint plus sérieuse. Munis des instructions du khalife, instructions où respirait l'âme d'un peuple pasteur, Iyadh et Khaled furent dirigés vers l'Irak occidental; le premier devait y entrer par Moucaïak, après la réduction de Daumat-Djandal; le second, parti de l'Iémamah, se porter sur Obollah, ville voisine du golfe Persique, et se réunir à son collègue sous les murs de Hira.

On pouvait croire que les tribus arabes de la Mésopotamie s'empresseraient de secouer le joug des Perses; elles n'en firent rien; les musulmans ne trouvèrent que des ennemis dans ces régions; trois victoires conduisirent Khaled sous les murs d'Amghichia, qu'il détruisit de fond en comble. Les exécutions sanglantes qu'il ordonnait contre tous ceux qui lui opposaient de la résistance répandaient au loin la terreur de son nom; Hira, Anbar et Aïn-Tamr capitulèrent; la cour de Ctésiphon restait indécise; les dissensions qui avaient suivi la mort du parricide Siroës prenaient de nouveaux développements, et préparaient la chute de l'empire.

Khaled se détourne un instant de la route qui lui est tracée; il marche au secours d'Iyadh qui se trouve arrêté devant Daumat-Djandal, et se rend maître de cette ville; de retour à Hira, il reprend l'offensive, défait près de Firadh, sur la rive orientale de l'Euphrate, les Grecs qui se sont joints aux Perses et aux Arabes taghlibites; et, après avoir accompli, à l'insu de son armée, en 634, le pèlerinage de la Mecque, il se dispose à franchir les frontières persanes, lorsqu'un ordre d'Abou-Bekre l'appelle en Syrie.

Conquête de la Syrie (633-638).

C'était de ce côté que le khalife avait dirigé ses plus grands efforts ; plusieurs corps d'armée s'étaient avancés jusque dans l'Ordounn (Tyr, Ptolémaïs et le cours supérieur du Jourdain), et dans la Palestine proprement dite. Un premier succès avait ouvert heureusement la campagne ; mais un combat livré à une journée de Damas fut fatal aux Arabes, et Abou-Obeïda vint avec des renforts prendre le commandement des troupes avec Yézid, fils d'Abou-Sophian et Chourahbil.

La Syrie à laquelle les Arabes donnent le nom de Barr-el-Scham (pays de la gauche), ne comprend pas seulement pour eux le territoire qui s'étend au sud du Taurus et à l'ouest de l'Euphrate jusqu'aux sources du Jourdain ; elle renferme tout l'espace qui s'étend entre les déserts de l'Arabie et de l'isthme de Suez au sud, la Méditerranée à l'ouest, le Taurus au nord, et l'Euphrate à l'est en suivant ce fleuve depuis sa source jusqu'au lieu où, après avoir coulé du nord au sud dans la plaine de Sennaar, il tourne brusquement vers le golfe Persique.

Abou-Obeïda menaçait à la fois Bosra, Damas et Tibériade ; en divisant ses troupes, il s'ôtait les moyens de vaincre ; Khaled, à la voix du khalife, quitte Hira à la tête de neuf mille hommes. Il occupe presque sans coup férir les deux points de Tadmor et d'Hauran, qui lui donnent accès jusqu'aux rives du Jourdain et de l'Oronte. Ce premier pas fait, il s'arrête pour attendre de nouveaux renforts, et paraît enfin sous les murs de Bosra.

Prise de Bosra ; siége de Damas ; bataille d'Aiznadin (633).

Après un combat où le courage des assiégés ne put tenir contre l'ardeur fanatique des Arabes, la ville, trahie par son gouverneur Romanus, qui se convertit au mahométisme, tomba entre les mains de Khaled. Le droit de la guerre autorisait le pillage ; le vainqueur le fit cesser dès que les habitants eurent demandé quartier, et il se contenta de les soumettre au tribut, en leur laissant le libre

exercice de leur religion. Bosra prise, les Arabes se portèrent aussitôt sur Damas; cinq mille hommes y avaient été envoyés par Héraclius, alors établi à Antioche. L'empereur ne pouvait comprendre le danger dont il était menacé. Quel avantage ne devait-il pas conserver sur ces tribus misérables, avides de butin, « par la tenue des troupes, l'expérience des officiers, la qualité des armes, la richesse des arsenaux, la force des places, par la facilité des communications et des approvisionnements; » les Grecs connaissaient le pays, tenaient la mer et avaient à leur disposition des provinces peuplées et fertiles; les Arabes étaient ignorants, pauvres, dénués de tout, ne sachant faire la guerre qu'en Bédouins et en fuyant; leur armée offrait au premier coup d'œil des groupes de gens rassemblés pêle-mêle, les cavaliers au milieu des fantassins, les uns mal couverts, les autres nus, armés chacun à sa fantaisie d'un arc, d'une pique ou d'une massue, tirant le sabre ou brandissant la lance; leur expédition ne pouvait être qu'une incursion passagère. Héraclius changea de sentiment quand il reçut de Damas une lettre portant que la ville était bloquée de tous côtés par l'ennemi. Passant alors d'un excès à un autre, il leva une de ces grandes armées à la tête desquelles il avait combattu les Perses victorieux, et se priva maladroitement des ressources que la Syrie lui offrait pour une guerre défensive; si du moins il voulait en agir avec les Arabes comme avec les Perses, il aurait dû se mettre lui-même à la tête des troupes; la vieillesse glaça son courage, et il se fit remplacer par un de ses généraux nommé Werdan ou Bahan. Celui-ci, plein de confiance dans les forces dont il disposait, ne crut pas nécessaire d'entrer en communication avec les habitants de Damas; il était persuadé qu'à la nouvelle de son approche les Arabes abandonneraient le siége. Ils le firent, en effet, mais ce fut pour venir au-devant des Grecs. Khaled avait détruit les dernières espérances des assiégés repoussés dans une funeste sortie, et le sort de Damas ne dépendait plus que du résultat de la bataille qui allait s'engager.

A ne considérer que le nombre et la discipline, ce résultat ne semblait pas douteux : Khaled avait tout au plus

vingt mille hommes à opposer à l'armée d'Héraclius, forte de soixante mille, et malgré tous ses efforts, il n'avait pu plier les Arabes à une complète obéissance. Tous ceux qui dans ses troupes s'étaient signalés par quelque acte de courage, se croyaient le droit d'agir à leur guise, et de combattre à part. Mais l'enthousiasme était général; excités par l'héroïsme d'une troupe d'Amazones qui avaient reçu l'ordre d'atteindre de leurs flèches tout musulman qu'elles verraient fuir, et par l'exemple de leurs chefs, dont les hauts faits se trouvent exactement retracés dans les descriptions de l'Arioste, ils ne songèrent qu'à s'illustrer par leurs exploits. Au cri de : *Allah-Akbar* (Dieu est grand), ils se jetaient dans la mêlée et leur choc était irrésistible. Aussi la lutte ne fut pas longtemps indécise : les Grecs plièrent, et si l'on en croit les récits des Arabes, cinquante mille hommes périrent dans la bataille d'Aiznadin; le reste se sauva avec peine sous les murs de Damas ou d'Émèse. Quelques-uns ne s'arrêtèrent dans leur fuite qu'à Antioche (633).

L'armée arabe après le premier élan de la victoire se reforma avec rapidité et reprit le chemin de Damas dont Khaled voulait s'emparer à tout prix. Les habitants comprirent que cette fois c'en était fait d'eux. Vainement essayèrent-ils, sous la conduite de Thomas, gendre de l'empereur, d'échapper à leur redoutable ennemi. Vaincus dans toutes les sorties qu'ils tentèrent, ils reconnurent bientôt qu'il leur faudrait succomber avant qu'Héraclius pût leur envoyer du secours, et ouvrirent des négociations avec Abou-Obeïdah dont ils avaient entendu vanter la douceur et la bienveillance à l'égard des chrétiens, et dont le caractère élevé aurait fait honneur au siècle le plus policé, à la nation la plus éclairée du globe. Abou-Obeïdah leur accorde la vie sauve; il permet à ceux qui préféreront s'expatrier, d'emporter une partie de leurs richesses, avec l'engagement qu'ils ne seront point poursuivis avant trois jours et trois nuits écoulés; à ces conditions les portes de la ville lui sont ouvertes; mais lorsqu'il arrive sur la place publique, il rencontre les soldats de Khaled qui viennent de prendre d'assaut une des portes opposées et massacrent tout sur leur

passage; la fermeté d'Abou-Obeïdah fait prévaloir les conseils de la clémence et de la justice; et son collègue se contente, après les délais convenus, de se mettre à la poursuite des habitants fugitifs. Rapide comme l'éclair, il les atteint, les disperse, les dépouille et revient victorieux à Damas.

Disgrâce de Khaled; bataille de l'Yermouk; soumission des Ghassanides (636).

Là Khaled apprend la mort d'Abou-Bekre, l'avénement d'Omar, qui a toujours été son ennemi, et sa destitution du titre d'*émir*. Il se soumet sans murmurer à cette disgrâce qu'il ne croit pas avoir méritée, et continue de servir sous les ordres d'Abou-Obeïdah, qui apprécie sa vaillance, estime ses services, le consulte en toute occasion, et ne cesse de le considérer comme son égal.

Cette abnégation, ce respect de la discipline s'alliant à la grandeur des sentiments étonnent de la part des Arabes, si mal à propos traités de barbares. Omar ne peut pardonner à Khaled les actes de cruauté dont il a souvent terni ses victoires; il montre contre ce général une animosité que ses compagnons lui reprochent; mais ce même Omar n'hésite pas à veiller la nuit pour que le repos de riches étrangers arrivés à Médine ne soit point troublé, et recevant les réclamations d'un juif contre un gouverneur de province, il adresse à celui-ci ces mots tracés sur une simple brique *Faites cesser les plaintes qu'on me fait de vous ou quittez votre gouvernement.*

Khaled ne répond au coup qui l'a frappé que par de nouveaux exploits. Une troupe de cinq cents cavaliers s'était imprudemment aventurée à la foire d'Abyla qui leur promettait un riche butin; il assure leur retraite. Bientôt après il contribue à la prise de Hems (Émèse), et tandis qu'Abou Obeïdah soumet par sa modération Arethuse sur l'Oronte Hamah ou Épiphania, Antartous, etc., Khaled après avoir défait dans une nouvelle rencontre les Romains et les Arabes ghassanides, emporte d'assaut Kinnesrin. Les Arabes prennent Baalbek ou Héliopolis, et sur l'ordre d'Omar se dirigent vers Antioche en suivant le cours de l'Oronte. Sur ces entrefaites, ils apprennent les nouveaux préparatifs

l'Héraclius, qui vient de lever deux armées pour chasser nfin les Sarrasins (nom que les Grecs donnaient aux Arabes) des belles provinces qu'ils occupent. L'une de ces rmées devait partir d'Antioche et arrêter l'ennemi dans sa narche; l'autre venant de Palestine le prendre à revers (635).

Ce plan était bien conçu : il échoua par la mésintelligence des généraux grecs et par la prudence des Arabes, qui levinant le danger dont ils étaient menacés reculèrent vers le ourdain pour s'opposer au passage de l'armée de Palestine; Constantin, fils d'Héraclius, qui la commandait, se retira lans Césarée et se contenta de disséminer ses troupes dans es villes de la côte, de Gaza à Tripoli. Khaled et Abou-Obeïdah s'établirent alors sur les bords de l'Yermouk, qui e jette dans le Jourdain, au-dessous du lac de Tibériade, t ce fut là que les Grecs virent se décider le sort de la Syrie. Cent quarante mille hommes composaient, selon les apports les moins exagérés, l'armée d'Héraclius; en tête narchaient les Arabes de Ghassan, dont le chef, Djabalah, onverti d'abord au mahométisme, avait apostasié pour se enger, comme on l'a vu plus haut, du khalife. Héraclius omptait beaucoup sur leur secours : « Le diamant, disait-il, ne se coupe qu'avec le diamant. » Khaled, auquel Abou-Obeïdah avait résigné le commandement en chef, inspirait aux musulmans une confiance sans bornes; il la justifia encore une fois. La lutte dura plusieurs jours; les Arabes urent trois fois mis en fuite. Trois fois ils furent ramenés u combat par les femmes qui s'étaient placées à l'arrière-garde. La victoire finit par se déclarer en leur faveur; lle eut pour principal résultat la soumission des Ghassanides qui se convertirent à l'islamisme. Djabalah persista lans son opposition, et regretta, plus tard, de s'être séparé le ses frères; il mourut à Constantinople et ses descenlants devaient, au xve siècle, se réfugier en Circassie pour chapper à la domination des Turcs ottomans.

Prise de Jérusalem, d'Alep, d'Antioche et des villes maritimes; conquête de la Mésopotamie.

Cependant le chemin d'Antioche et d'Alep était ouvert

7

aux Arabes; Amrou était devant Jérusalem que le patriarche Sophronius défendait vigoureusement. La prise de cette ville que Mahomet révérait presqu'à l'égal de la Mecque et de Médine, importait beaucoup aux musulmans. Abou-Obeïdah l'investit avec toute son armée et la réduisit à la dernière extrémité. Sophronius consentit à capituler, à la condition qu'il traiterait avec le khalife en personne. Omar se rendit aux désirs du patriarche malgré les représentations d'Othman; il affecta pendant ce voyage une extrême simplicité et se montra généreux. Les habitants de Jérusalem obtinrent liberté entière de conscience; leurs églises furent respectées; un tribut seulement leur fut imposé. Le khalife rechercha l'emplacement du temple de Salomon et il y fit bâtir une mosquée superbe qui reçut le nom de mosquée d'Omar. Ces soins accomplis, il reprit la route de Médine, emmenant avec lui Amrou, qu'il destinait à la conquête de l'Égypte (637). Il avait reçu la soumission de Ramlah et rendu à Khaled le titre d'émir. L'armée traversa les plaines de Damas pour gagner Alep et Antioche; on laissa en Palestine les fils d'Abou-Sophian, Yézid et Moawiah, avec ordre de presser dans Césarée le prince Constantin et de réduire promptement les villes de la côte. Les défaites d'Aiznadin et de l'Yermouk avaient porté le découragement parmi les Grecs qui n'opposèrent nulle part de résistance sérieuse; Abou-Obeïdah et Khaled recouvrèrent les places que dans leur course rétrograde vers le lac de Tibériade, il leur avait fallu abandonner, et arrivèrent devant Alep. Là ils furent arrêtés quatre mois par un brave soldat, Youkinna, qui se maintint dans un château voisin de la ville jusqu'à ce qu'enfin un esclave sarrasin, se traçant un chemin au milieu de rochers jugés impraticables, leur en ouvrit les portes. La prise d'Alep donna aux Arabes un vaste territoire; elle leur permit d'apercevoir les plaines de la Mésopotamie dont le cours de l'Euphrate allait seul maintenant les séparer. Il leur manquait Antioche pour tenir toutes les frontières de la province; seulement il était difficile de croire qu'Héraclius laisserait prendre cette ville qu'il venait à peine de quitter, sans tenter un dernier effort. Aussi Abou-Obeïdah

trouva sous ses murs une armée organisée à la hâte et rangée en bataille. La défaite des Grecs et la surprise de la forteresse d'Avrar, défendue par Youkinna, qui embrassa la religion et la politique des musulmans, déterminèrent les habitants à capituler. Ils promirent de payer trois cent mille pièces d'or, et à ce prix les Arabes leur laissèrent la vie sauve et leur épargnèrent le pillage (638).

Maître d'Antioche, Abou-Obeïdah voulut s'emparer sans aucun retard des villes où les Grecs tenaient encore garnison. Khaled fut envoyé vers les bords de l'Euphrate pour occuper Hiéropolis, tandis que d'autres généraux étaient chargés de soumettre les villes de la Phénicie. Le succès était facile; il accompagna partout les armes de l'islamisme. Hiéropolis accepta le tribut que lui imposait Khaled; Tyr et Tripoli furent surpris par Youkinna, l'ancien défenseur du château d'Alep. Césarée, abandonnée par Constantin, dont les troupes étaient décimées par les escarmouches, les maladies et les désertions, ouvrit elle-même ses portes à Yézid et à Moawiah. Ascalon, Gaza, Naplouse, Tibériade traitèrent avec l'ennemi dès qu'il fut en présence de leurs murs. Acre, Joppé, Béryte, Sidon suivirent leur exemple, bien que leur position maritime facilitât pour elles l'arrivée des secours de la métropole. La réduction de Gabalah et de Laodicée acheva enfin l'occupation entière de la Syrie.

Quelques auteurs placent en cette même année 638 une tentative d'Héraclius pour recouvrer cette riche province; une flotte débarque sur les rivages voisins d'Antioche une armée tirée d'Égypte, tandis que les Romains de la Mésopotamie, unis aux tribus arabes répandues entre l'Euphrate et le Tigre, paraissent tout à coup devant Émèse; Abou-Obeïdah se hâte de concentrer ses forces; Antioche se soulève; Kinnesrin, Alep et les deux *Hadhirs* de ces villes (c'était le nom qu'on donnait à des bourgades d'Arabes établis dans les environs) imitent son exemple. Césarée appartenait encore aux Grecs. Omar, à la nouvelle du danger qui menace sa conquête, ordonne que deux détachements soient dirigés sur la Mésopotamie, afin d'opérer une utile diversion; lui-même se dispose à rejoindre Abou-Obeïdah; mais

déjà les Arabes de la Mésopotamie et les tribus des *Hadhirs* avaient ouvert des négociations secrètes avec Khaled, et les Romains, hors d'état de tenir seuls la campagne, se retirèrent en désordre; les musulmans reprirent sans peine Kinnesrin, Alep et Antioche; la conversion des Tonoukhites, des Djorhoms et des Kelb errants jusqu'aux environs de Palmyre compléta la soumission des tribus arabes de la Syrie[1].

Les musulmans avaient été séduits par la beauté du pays; la plupart des conquérants s'y fixèrent. A quelque temps de là (639) une peste cruelle se répandit sur toute la contrée; plus de vingt-cinq mille personnes succombèrent; Abou-Obeïdah, Chourachbil et Yézid furent du nombre des victimes; Khaled échappa au fléau; mais il avait subi, de la part du khalife, une nouvelle disgrâce; accusé de s'être approprié une partie du trésor public, accablé d'outrages, il opposa aux attaques de ses ennemis une noble fermeté, et à sa mort, arrivée en 642, on trouva que son cheval, ses armes et une seule esclave composaient toute sa richesse.

Omar avait confié le gouvernement de Hems et de la Syrie septentrionale à Iyadh, fils de Ganem, et l'avait chargé de la conquête de la Mésopotamie; cette province ne fit aucune résistance. Les nombreuses villes qui la couvraient jadis avaient toutes été démantelées pendant les longues luttes entre les Perses et les Grecs, dont elle venait d'être le théâtre; une seule expédition suffit pour soumettre Racca, Seroudje, Harran, Édesse, Constantine, Dara-Rhesena, Nisibe, Mossoul et Amida (640). La Mésopotamie conquise reçut des Arabes le nom de Djezireh (l'île), et fut divisée par eux en quatre parties. La première, appelée Diar-al-Djezireh, eut pour capitale Mossoul, bâtie sur le Tigre, en

1. La conquête de la Syrie est très-diversement racontée par les écrivains grecs ou arabes, et l'on aura encore bien des questions à résoudre avant d'arriver à des résultats positifs et satisfaisants sur l'ensemble des opérations militaires des musulmans. Nous avons suivi le récit d'Ockley (p. 253 et suiv.), qui est généralement adopté; M. Caussin de Perceval a fait ressortir (t. III, p. 421-518) les contradictions des auteurs, sans toutefois éclaircir suffisamment le sujet qu'il avait à traiter. Ce n'est que par une comparaison attentive des historiens arabes entre eux et des chroniqueurs grecs, qu'on peut jeter quelque jour sur cette période encore fort obscure, et, à cet égard, il faudrait faire un appel à l'érudition et au zèle des jeunes orientalistes.

face des ruines de l'ancienne Ninive; la seconde s'étendit sur les bords de l'Euphrate, et sa capitale, l'ancienne Amida des Grecs, prit le nom de Diar-Békir; les deux autres, Diar-Modhar, capitale Racca, et Diar-Rabiah, capitale Nisibe, comprirent l'ancienne Oshroène, et les districts situés entre l'Euphrate et le Tigre supérieur. La population arabe de ces contrées embrassa l'islamisme; les Taghlibites seuls gardèrent la foi chrétienne, en payant un impôt considérable ; les Benou-Iyad, n'ayant pu obtenir du faible Héraclius un asile en Cappadoce, se firent musulmans, et à la fin de l'année 640 toutes les tribus arabes sans distinction se trouvèrent réunies en un seul corps de nation, sous la domination du même chef.

L'Arménie et l'Asie Mineure sont menacées; guerre maritime; siége de Constantinople; fausse politique des empereurs grecs à l'égard des Mardaïtes.

A la suite de la réduction de la Mésopotamie, les Arabes attaquèrent l'Arménie, qui semblait ne pas devoir s'opposer à leurs armes; mais dans ce pays de hautes montagnes, ils rencontrèrent une population fière et belliqueuse qui avait toujours gardé une sorte d'indépendance à l'égard de ses puissants voisins. Habitués à se défendre eux-mêmes, sans compter, comme les Syriens, sur les armées grecques, les Arméniens soutinrent courageusement l'invasion des sectateurs de Mahomet, et peut-être avec plus d'union les auraient-ils repoussés, si les seigneurs du pays avaient su, au moment du danger, sacrifier leurs rivalités personnelles; ils n'eurent pas ce patriotisme, et les Arabes profitèrent de leurs divisions intestines pour surmonter toutes leurs résistances et s'avancer jusqu'au Caucase à travers l'Ibérie et la Géorgie. Là seulement ils se trouvèrent face à face avec les Turcs Khozars, devant lesquels ils furent contraints de s'arrêter. L'Arménie toutefois resta leur tributaire (646), et les avantages qu'ils avaient obtenus de ce côté leur permirent de pénétrer dans l'Asie Mineure par la Cappadoce et la Phrygie. C'était s'ouvrir le chemin de Constantinople. Ils firent de vains efforts pour le franchir. Une seule fois, ils

parurent en Galatie et s'emparèrent d'Amorium sans pouvoir la conserver (667), et ce ne fut qu'un demi-siècle plus tard qu'ils renouvelèrent leurs incursions de ce côté. La mer leur offrait une voie plus directe vers la capitale de l'empire grec. Moawiah, chargé du gouvernement de la Syrie, se créa bientôt une marine redoutable. Dès l'année 647, il avait imposé à l'île de Chypre un tribut qui égalait la moitié de ses revenus; en 649, il s'était emparé des îles de Crète, de Cos et de Rhodes[1]; en 655 il osa se mesurer contre la marine grecque et détruisit une partie des vaisseaux de l'empereur Constantin II dans le golfe Issalucke, sur les côtes de la Lycie, au pied du mont Phénix. Encouragé par ce succès, il résolut d'équiper une flotte considérable, et de l'envoyer devant Constantinople; il était maître du khalifat, lorsque l'entreprise fut mise à exécution.

Au printemps de 672, une troupe considérable d'Arabes fut débarquée sur les rives de la Propontide (mer de Marmara), et vint camper vers le couchant de Constantinople, à la base du triangle que forme la place, tandis que les deux autres côtés et le sommet qui regarde le Bosphore étaient occupés par une flotte nombreuse. Les musulmans combattirent avec la plus grande ardeur; ils étaient stimulés par la présence de trois compagnons du prophète, qui, malgré leur âge avancé, avaient voulu contribuer à une si belle conquête; un d'eux, nommé Abou-Aïoub, l'hôte de Mahomet à Médine au temps de l'hégire, ayant été tué en combattant, fut enseveli par les Arabes au lieu même où il avait succombé; plus tard on éleva sur son tombeau une mosquée, et c'est là que les sultans ottomans viennent ceindre l'épée lorsqu'ils prennent possession du trône. Le siége dura six ans : chaque année, au mois de novembre, la flotte se retirait dans le port de Cyzique, dont elle s'était emparée; puis elle revenait au commencement du printemps; les Grecs qui avaient eu le temps de réparer leurs pertes, se défendaient avec bravoure : ils étaient alors gouvernés, contre la coutume, par un empereur habile et courageux; c'était Constantin IV, surnommé

1. OElsner, p. 70, d'après Théoph., p. 285, et Bizara, *Reg. pers. Hist.*, p. 207.

'ogonat. Il se servit avec avantage d'une invention nouvelle, e feu grégeois [1], qui embrasait les vaisseaux ennemis d'un ncendie qu'on ne pouvait éteindre. Irrités de cet obstacle, ontre lequel la vaillance ne pouvait rien, épuisés par des ravaux inutiles, assaillis par des maux de toute sorte, les rabes abandonnèrent enfin leur entreprise (679). Les troues, ramenées à Cyzique, revinrent, non sans peine, en yrie, continuellement harcelées par l'armée que Constanin avait mise à leur poursuite. Quant à la flotte, battue ar la tempête en entrant dans le golfe d'Antioche, elle e perdit presque complétement sur les côtes de la Pamhylie.

Quelques auteurs (Théophane, Cédrénus, etc.) prétenlent qu'à la suite de ce désastre Moawiah aurait été réduit implorer la paix, et se serait engagé à payer à la cour de yzance un tribut de dix mille pièces d'or, à rendre cent sclaves, et à fournir cinquante chevaux de la meilleure ace. Mais dans cette circonstance, la vanité grecque a transormé en contribution de guerre les présents que le khalife vait envoyés à son nouvel allié.

Constantinople, aussi bien que l'Asie Mineure, se trouva lès ce moment à l'abri de l'agression des Arabes; on ne it pas davantage leur marine inquiéter les possessions recques de la Méditerranée. Les empereurs byzantins vouurent profiter des querelles intestines qui troublaient le halifat pour recouvrer une partie de la Syrie. Ils se monrèrent, vers 686, sur les frontières des musulmans. Abd-elMalek, quatrième successeur de Moawiah, qui se trouvait ressé par trois rivaux, aima mieux acheter la retraite de 'ennemi que de s'exposer à une action douteuse. Justiien II accepta ses offres, au lieu de saisir habilement une ccasion qui ne devait plus se représenter. Il ne tarda pas à 'en repentir, car dès qu'Abd-el-Malek eut consolidé son

1. Du feu grégeois, des feux de guerre et des origines de la poudre à canon, d'arès MM. Reinaud et Favé, *Histoire de l'artillerie*, 1845, t. I, p. 89-97, 201 et 211 ; I. de Humboldt, dans son *Cosmos*, t. II, p. 269 et 536, ne discute pas les questions oulevées dans ces derniers temps. Voy. aussi M. Quatremère, p. 65, sur le feu grégeois, *Journal asiatique*, 1850, t. XV, p. 214.

autorité, il oublia ses engagements, et se montra plus fier que jamais.

Les Grecs avaient perdu la Syrie ; avec une politiqne moins aveugle, ils auraient pu en conserver une partie. Quelques chrétiens fervents, irrités de voir le triomphe d'une religion nouvelle, s'étaient retirés, sous le nom de Mardaïtes, dans les montagnes du Liban, où ils essayaient de sauver leur indépendance, et de rappeler à leur première foi les Syriens qui l'avaient abandonnée. De l'asile qu'ils avaient choisi, ils harcelaient continuellement les Arabes et s'avançaient même jusqu'à Damas. Incapables, quoi qu'en aient dit certains chroniqueurs, de faire une guerre ouverte aux Arabes et de forcer les khalifes de payer tribut, ils pouvaient, en s'aidant des localités, leur causer beaucoup de mal. Leur refus de suivre la même communion que les Grecs, et leur rapprochement de l'Église latine, irritèrent les empereurs de Constantinople, qui, loin de s'en servir comme d'utiles auxiliaires, s'appliquèrent à les détruire. Justinien II y parvint en employant la ruse et la trahison. Un de ses généraux, feignant d'entrer en négociation avec leur chef, l'assassina au mépris des lois de l'hospitalité. Ce crime épouvanta les Mardaïtes, qui se laissèrent surprendre ; douze mille d'entre eux furent enlevés de la Syrie et conduits par les Grecs en Asie Mineure. Dès lors le pays qu'ils occupaient fut ouvert aux musulmans et reconnut leur autorité (690).

CHAPITRE III.

CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE ET DE LA PERSE; INVASION DE L'AFRIQUE ET DE LA TRANSOXIANE (638-680).

LES ARABES ENTRENT EN ÉGYPTE; ÉTAT DU PAYS A L'ARRIVÉE D'AMROU. — PRISE D'ALEXANDRIE (640).—EXPÉDITION EN NUBIE ET DANS LA CYRÉNAÏQUE; LES ARABES S'AVANCENT JUSQU'A SUFÉTULA. — NOUVELLE INVASION DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE; BEN-HADIDJE; AKBAH. — ÉTAT DE LA PERSE; CONQUÊTE DE CE PAYS.— IEZDEDJERD VEUT PRENDRE L'OFFENSIVE; BATAILLE DE CADESIAH. — FONDATION DE KOUFAH ET DE BASSORAH; PRISE DE CTÉSIPHON; BATAILLE DE DJALULAH ET DE NEHAVEND; FUITE D'IEZDEDJERD; RÉSISTANCE DU SATRAPE HERMOZAN. — SOUMISSION DE LA CARAMANIE ET DE LA GÉDROSIE; INVASION DU KHORASAN; FIN DE L'EMPIRE DES PERSES; LES CONQUÊTES DES ARABES SE TROUVENT INTERROMPUES A LA FIN DU VII[e] SIÈCLE.

Les Arabes entrent en Égypte; état du pays à l'arrivée d'Amrou.

Ce n'était pas seulement en Syrie que les Grecs, en proie aux dissensions religieuses, se faisaient des ennemis de ceux dont l'alliance leur était le plus nécessaire. Chacune de leurs provinces avait sa secte, son hérésie particulière; on y voyait toujours en présence deux partis irréconciliables. Ces partis n'étaient souvent, comme à Constantinople, que de simples factions cachant des projets d'ambition sous le voile des controverses théologiques; mais ils avaient un tout autre caractère dans les pays que la force des armes avait soumis aux Romains, et qui transformait leur dissidence en une question de nationalité. L'Égypte donnait, en 632, ce singulier spectacle : d'un côté se trouvaient les Grecs conquérants, presque tous orthodoxes; de l'autre les descendants de l'ancienne population maîtresse du sol sous les Ptolémées, qui avaient généralement embrassé l'hérésie d'Eutychès ou des monophysites. A la voix de Jacques Baradée, mort évêque d'Édesse en 578, ils s'étaient organisés et armés pour résister à leurs adversaires, sans que les empereurs de Constantinople eussent compris la portée politique de cette association, et ils avaient été assez loin pour se choisir un chef dans la personne de Mokawkas, homme habile et rusé, qui avait été gouverneur de l'Égypte au temps de l'in-

vasion de Chosroës, et qui s'était approprié le tribut tout entier de la province, au lieu de l'envoyer à Constantinople ou à Ctésiphon. Possesseur de richesses considérables, il s'était montré très-libéral envers ses compatriotes, et sa générosité avait accru son influence. Nul ne lui contestait le droit de représenter la race entière des Coptes, *Al-Copti* (nom que donnèrent les Arabes aux Égyptiens, par une altération évidente du mot grec Αἰγύπτιοι). Mahomet lui avait envoyé un ambassadeur et n'avait pas dédaigné ses présents; les Arabes devaient trouver plus tard en lui un utile allié.

Omar, après la prise de Jérusalem, avait détaché de l'armée de Syrie Amrou qu'il se proposait de diriger contre l'Égypte. Amrou, poëte et guerrier, s'était illustré dans les premiers combats de l'islamisme; il avait pris une part active à la conquête de la Syrie, et c'était combler ses vœux que de le charger d'une entreprise pleine de périls, mais glorieuse; sur un ordre équivoque du khalife, il part de Gaza à la tête de quatre mille hommes et s'avance sur Péluse.

Les Grecs n'avaient pas eu la précaution de mettre la province sur un pied de défense respectable. Leur fierté s'était révoltée à l'idée de payer le tribut auquel s'était engagé en leur nom le patriarche d'Alexandrie Cyrus; aucun acte n'avait, il est vrai, suivi et légitimé leurs paroles arrogantes; l'empereur s'était contenté de nommer un nouveau gouverneur de l'Égypte. Quand Amrou parut, les Grecs n'étaient pas en état de tenir la campagne; battus dans un premier combat non loin d'El-Misr, à l'entrée de l'isthme de Suez, ils durent se retirer dans les places fortes qui n'étaient pas suffisamment approvisionnées.

Amrou, ne rencontrant pas de résistance, traversa l'isthme de Suez et se présenta devant la ville de Famiah, l'ancienne Péluse, qui commande l'entrée du delta. Malgré l'inexpérience des Arabes dans l'attaque des places, la ville ne tint qu'un mois : au bout de ce temps, elle se soumit et ils eurent accès dans la plus belle partie de la province. Famiah prise (639), deux routes s'ouvraient aux musulmans. Ils pouvaient suivre le littoral, emporter toutes les places

ortes jusqu'à la ville d'Alexandrie, puis alors seulement pénétrer dans l'intérieur du pays, dont les communications avec la mer eussent été coupées. C'était la voie la plus rationnelle ; ils en adoptèrent une autre qui leur eût été fatale, s'ils avaient marché au milieu d'une population ennemie. Prenant leur direction par les déserts qui s'étendent du Nil à l'isthme de Suez, ils s'avancèrent vers la capitale de la moyenne Égypte, et en commencèrent immédiatement le siége. Memphis avait deux sortes de défenseurs : d'une part, les Grecs maîtres du château, de l'autre les Coptes, qui habitaient la ville et qui s'étaient rangés sous les ordres de Mokawkas. Tant que les deux partis furent d'accord, Amrou s'épuisa en vains efforts, et pendant sept mois il vit tous ses assauts repoussés ; mais Mokawkas, par des rapports trompeurs, fit abandonner aux Grecs la forteresse et traita aussi avec Amrou. De la négociation il résulta que les Coptes durent reconnaître dans toute l'étendue de l'Égypte la domination musulmane, qu'ils payeraient chaque année deux ducats par tête [1], et pourraient pratiquer librement leur religion. Quand tout fut réglé, Amrou entra dans la ville qui devint le siége de son gouvernement (640).

Prise d'Alexandrie (640).

Cet habile capitaine savait que dans une guerre d'invasion, l'activité est le premier élément du succès ; aussi s'empressa-t-il de reprendre les hostilités. De Mesrah il revint vers le nord, défit à Kéram'l-Shoraik les Grecs qui s'étaient un instant ralliés, et les rejeta dans Alexandrie. Sans se mettre en peine des hautes murailles de cette capitale, il n'hésita pas à l'assiéger. Les habitants de leur côté ne négligèrent aucun moyen de défense, et quoique abandonnés à leurs seules ressources, ils tinrent quatorze mois (640-641). Enfin le fanatisme l'emporta, et une attaque furieuse permit aux musulmans de prendre la ville le 21 décembre (641). Les Grecs vaincus se réfugièrent sur leurs vaisseaux ; un parti cepen-

1. Ce tribut produisit, la première année, douze millions de ducats ; un recensement de tous les Coptes avait donné six millions d'individus, parmi lesquels n'étaient comptés ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants au-dessous de seize ans.

dant se retira dans l'intérieur des terres, et tenta encore une fois la fortune; Amrou ne lui laissa pas le temps de se fortifier; il quitta sa nouvelle conquête et courut l'écraser. A son retour, il trouva Alexandrie entre les mains des Grecs débarqués, qui avaient massacré la garnison musulmane. Un dernier assaut les obligea d'abandonner pour jamais la capitale de l'Égypte. Sitôt qu'il se vit maître de la province, Amrou écrivit au khalife pour lui demander s'il devait livrer la ville au pillage et à la destruction; Omar lui reprocha d'en avoir eu un seul moment l'idée, et un système de sage et prudente administration fut aussitôt mis en pratique. L'impôt établi d'abord sur les Coptes fut étendu à tous les habitants : puis en sus de cette capitation uniforme, ceux qui possédaient des fermes et des métairies furent soumis à une taxe proportionnelle à la valeur de leur fonds. La perception fut confiée aux Coptes eux-mêmes, mieux placés que les musulmans pour diriger ces diverses branches de l'administration sous le rapport des relations et du langage. Les impôts rapportèrent bientôt des sommes considérables dont le khalife employa la plus grande partie à des travaux utiles pour le pays. C'est par ses ordres qu'on rétablit l'ancien canal de Colzoum qui joignait le Nil à la mer Rouge. Amrou aurait voulu percer l'isthme de Suez, mais Omar s'y opposa pour ne pas ouvrir aux Grecs le chemin des villes saintes. Mesrah se releva sous le nom d'Al-Fostat (aujourd'hui l'ancien Caire). Lorsque les eaux du Nil, au moment de sa crue périodique, n'atteignaient pas une certaine hauteur, le peuple s'effrayait, et l'ordre était souvent troublé ; Amrou fit changer la longueur des coudées du nilomètre, de manière à pouvoir toujours présenter un chiffre rassurant, et les esprits ne se laissèrent plus aller à de vaines frayeurs. Sous un gouvernement éclairé, de grands travaux furent entrepris, et en quelque temps l'Égypte se trouva entièrement régénérée [1].

1. Aboul-Farage, *Hist. dynast.*, p. 112, 114, 170, 185; *Voyage de Norden*, t. III; notes et éclaircissements de Langlès, p. 240 ; d'Herbelot, *Biblioth. orient.*; Gibbon, t. X, p. 262; Heeren, *Geschichte der studiums der classischen litteratur*, t. I, p. 44 et 72; Abdollatif, *Relation de l'Égypte*, trad. par S. de Sacy, p. 240; Parthey, *der Alexandrinische museum*, p. 106, et de Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 262 et 529.

Suivant quelques auteurs[1], la prise d'Alexandrie aurait
té suivie de l'incendie de la fameuse bibliothèque du Sé-
apion; mais si l'on songe que la ville même ne fut pas
accagée dans le premier élan de la victoire, on croira dif-
icilement qu'un tel acte de barbarie ait été ordonné de
ang-froid. Cependant on ne saurait passer sous silence une
necdote dont la plupart des écrivains modernes ont fait
isage, et qui semble au premier abord acquise à l'histoire;
n suppose qu'Amrou ayant consulté le khalife sur la des-
ination à donner aux livres trouvés dans la ville, Omar ré-
ondit : « Si ces livres sont contraires au Coran, ils sont nui-
ibles; s'ils lui sont conformes, ils sont inutiles; ainsi
létruis-les. » Or, aucun historien contemporain ne ra-
onte ce fait, qui, fût-il vrai, n'aurait porté que sur un pe-
it nombre de livres, la bibliothèque ayant été détruite
n 390, sous Théodose. Il n'y eut à Alexandrie que les mu-
ailles de sacrifiées; et encore Amrou ne les fit abattre qu'à
a suite d'un soulèvement des habitants. Il avait été rappelé
l'Égypte par Othman aussitôt que ce dernier avait pris en
nain les rênes du khalifat, et sa disgrâce avait irrité les
Égyptiens dont il s'était fait aimer. Sur ces entrefaites,
es Grecs s'étant présentés devant Alexandrie reprirent le
hâteau, et cherchèrent à rétablir leur autorité sur une
grande partie de la contrée. Les Coptes, qui craignaient
l'avoir à rendre compte de leur lâche conduite, si jamais
es empereurs de Constantinople recouvraient leur puis-
ance, demandèrent à grands cris le rappel d'Amrou. Oth-
nan l'accorda, et le grand capitaine revint assiéger une
ille que déjà deux fois il avait prise de vive force. Furieux
le voir répandre à l'attaque de ces hautes murailles le sang
e plus généreux de l'Arabie, il jura alors de les renverser
t de ne pas laisser une seule pierre debout. Il tint sa pa-
ole, mais en même temps il fondait une mosquée sur l'em-
lacement où il avait arrêté ses soldats ivres de vengeance,
t donnait à cette mosquée le beau nom de Djami-el-Rahmet
mosquée de la miséricorde).

1. Aboul-Farage, qui vécut de 1226 à 1286 de l'ère chrétienne, et Aboul-Féda,
e 1273 à 1331.

Expédition en Nubie et dans la Cyrénaïque; les Arabes s'avancent jusqu'à Sufétula.

Rien ne montre mieux l'ardeur des Arabes dans ces guerres terribles que la rapidité avec laquelle ils poursuivent leurs expéditions aventureuses; maîtres des pays les plus riches et les plus fertiles, ils méprisent les tranquilles jouissances que leur offre la paix, et courent à de nouveaux succès, le Coran d'une main et le sabre de l'autre.

L'Égypte est à peine subjuguée que déjà une armée musulmane descend en Nubie (643) et impose un tribut au souverain de cette contrée [1]. Amrou renforce ses troupes d'esclaves noirs d'une vigueur peu commune, et voulant montrer à ses successeurs le chemin qu'il vient de leur ouvrir, il pénètre dans la Cyrénaïque. Cette province était bien déchue de son ancienne splendeur. Jadis, sous le nom de Pentapole, elle avait mérité d'être distinguée au milieu des déserts de l'Afrique; la destruction de ses grandes cités lui avait fait rendre celui de Libye, sous lequel elle était comprise dans le diocèse d'Égypte. Le chef arabe n'eut qu'à imposer un tribut à la ville de Barcah pour pouvoir se dire maître de toute la contrée. Il n'alla pas plus loin, parce qu'avant d'entrer dans la Tripolitaine, il lui aurait fallu des approvisionnements suffisants pour une longue et difficile campagne. Il revint en Égypte avec l'intention de disposer tout pour que l'islamisme se répandît rapidement dans l'Afrique septentrionale; mais la jalousie d'Othman devait l'enlever du poste qu'il occupait si bien, et confier à d'autres généraux le soin d'opérer de ce côté de nouvelles conquêtes (644).

Le premier qui en fut chargé, Abdallah-ben-Saad, n'était pas en état de supporter le parallèle avec son prédécesseur. Secrétaire de Mahomet, il ne s'était signalé dans sa jeunesse que par son esprit rusé, reproduisant d'une manière peu fidèle les versets du Coran que le prophète lui faisait écrire, et les altérant de sa propre autorité pour se donner ensuite

1. El-macin, *Hist. Sarac.*, t. I, p. 23; *Eutych.*, t. II, p. 318.

e droit de railler leur origine divine, et de mépriser la crélulité des fidèles. Plus tard, il avait reconnu sa faute; mais e souvenir avait porté une atteinte profonde à sa considération, et s'il n'eût été beau-frère du nouveau khalife, il n'eût jamais été nommé gouverneur de l'Égypte. Sous ses ordres, les Arabes parurent dirigés bien moins par l'ardeur lu prosélytisme que par la cupidité. Leur marche vers l'ouest fut d'abord incertaine; ils assiégèrent Tripoli, puis Cabès, et levèrent le siége de ces deux villes (647); ils etrouvèrent bientôt, en présence de l'ennemi, leur ancienne valeur, et à la voix d'un vrai musulman, nommé Zobéir, auquel Abdallah avait cédé le commandement, ils marchèrent contre le patrice Grégoire, qui s'avançait avec une armée considérable. Cette armée, qui aurait monté suivant quelques récits jusqu'à cent vingt mille hommes, n'était pas exclusivement composée de Grecs; les naturels du pays, Maures ou Berbères, en formaient la plus grande partie. Grégoire gouvernait toutes les possessions grecques de l'Afrique occidentale, la Byzacène alors menacée, le proconsulat ayant pour capitale Carthage, la Numidie, les Mauritanies césarienne et sitifienne qui comprenaient les provinces actuelles d'Alger et de Tlemcen, et enfin la partie de la Mauritanie Tingitane qui n'était pas occupée par les Wisigoths d'Espagne. Depuis le désert de Barcah jusqu'au détroit de Gibraltar, il n'y avait pas une ville qui ne dût obéir à ses ordres, et lui envoyer l'impôt fixé par l'empereur. En revanche, il protégeait les habitants contre les excursions des Maures indépendants, qui descendaient tout à coup de l'Aurasius, s'élançaient dans la plaine, pillaient les places ouvertes, massacraient les soldats isolés, emportaient les moissons et les troupeaux, et retournaient ensuite dans leurs montagnes, où les généraux grecs ne pouvaient les suivre. En vain les successeurs de Bélisaire s'étaient-ils efforcés de mettre obstacle à ces invasions périodiques; après d'inutiles combats ils avaient préféré les négociations pacifiques à ces luttes éternelles, et avaient cherché à se faire des alliés de ceux qu'ils n'avaient pu soumettre. Aussitôt que le patrice Grégoire apprit l'arrivée des Arabes, il

ordonna à toutes les troupes dont il disposait de se réunir au plus vite, afin de chasser les insolents barbares qui venaient troubler son repos. Il ne s'inquiéta pas s'il valait mieux placer ses soldats dans les forteresses et se contenter de harceler ses adversaires par de perpétuelles attaques; sa présomption, malgré tant d'échecs éprouvés par les Grecs, ne lui permettait pas de croire que vingt mille Arabes triompheraient de cent mille hommes rangés sous ses étendards. On en vint aux mains près d'Yacouba; comme sur les rives de l'Yermouk, le combat dura plusieurs jours, et il se termina à l'avantage des Arabes, grâce à Zobéir, dont la bravoure et l'habileté excitèrent l'admiration générale. L'austère musulman ne montra pas moins de désintéressement il avait tué le patrice Grégoire, et dédaigné sa fille, prix de la victoire, ne voulant pas laisser supposer que ses actions eussent un autre mobile que le désir de faire triompher la foi musulmane. Après la bataille, toutes les villes de la Tripolitaine et de la Byzacène ouvrirent leurs portes. Sufétula seule pouvait à l'aide de ses fortifications essayer quelque résistance; la fortune lui fut contraire; les Arabes y entrèrent en vainqueurs et s'emparèrent des immenses richesses qu'elle contenait; chaque cavalier eut pour sa part trois mille pièces d'or, et chaque fantassin mille. A la nouvelle de ce désastre l'effroi se répandit dans toutes les provinces grecques de l'Afrique. Les Arabes envoyaient déjà des éclaireurs sur la route de Carthage On ouvrit des négociations; Abdallah s'engagea à ne pas s'avancer plus loin si les Grecs lui payaient deux millions cinq cent mille dinars. La somme fut immédiatement comptée, et l'Arabe, fidèle à sa parole, se hâta de rentrer en Égypte, sans même occuper les pays qu'il avait envahis Il sembla prouver par cette conduite qu'il n'avait eu d'autr but que de recueillir un riche butin. Ce n'était pas ainsi qu'auraient agi Khaled, Amrou et Zobéir lui-même; mai ce dernier n'était déjà plus à l'armée; il avait été envoyé Médine pour annoncer le succès de l'expédition. Othman voulut qu'il proclamât lui-même du haut de la chaire d prophète les détails du combat, acte impolitique qui de

vait exalter plus tard l'imagination de Zobéir, et le porter à prétendre au khalifat.

La cour de Constantinople apprit avec étonnement de quelle taxe énorme les Grecs d'Afrique avaient payé la retraite des Arabes. Elle se dit trahie par ses lieutenants et résolut d'exiger des contributions plus fortes. Vers 663, Constant II fit réclamer du gouverneur de la province une somme égale à celle qu'Abdallah avait obtenue. Le gouverneur ne put ou ne voulut pas obéir, se retira auprès de Moawiah, devenu khalife, et l'excita à faire la conquête de l'Afrique, lui montrant d'un côté la faiblesse des Grecs, de l'autre la richesse et la fertilité du pays. Moawiah savait avec quelle ardeur les Arabes accueillaient les guerres saintes. Il n'était pas fâché de donner un aliment à leur activité guerrière, et d'entourer son administration de quelque gloire, afin d'assurer le pouvoir dans sa famille. L'expédition fut donc résolue.

Nouvelle invasion de l'Afrique septentrionale; Ben-Hadidje; Akbah.

Le nouveau gouverneur de l'Égypte, Ben-Hadidje, se mit en marche pour la Byzacène; l'entreprise n'eut pas de très-grands résultats : elle se borna à l'occupation de tout le littoral, jusqu'à El-Korn, à la défaite d'une armée grecque, qui se rembarqua précipitamment après une courte apparition, et enfin à la prise de plusieurs places, Djeloula, entre autres, dont le pillage rapporta trois cents pièces d'or à chaque soldat. Ce ne fut pas toutefois une simple incursion; les Arabes s'établirent dans le pays, marquant par là leur ferme volonté de ne pas abandonner l'Afrique avant de l'avoir entièrement subjuguée (665).

On donna un chef aux nouvelles provinces, moins pour s'occuper de l'intérieur que pour arborer aussi loin que possible dans les villes grecques et chez les Maures l'étendard des croyants. Akbah-ben-Nasi, auquel cette mission fut spécialement confiée, avait toutes les qualités désirables : bravoure à toute épreuve, désintéressement, générosité, grandeur d'âme. Il avait de plus une foi inébranlable. Aussi

osa-t-il, à la tête d'un faible corps d'armée, traverser toute l'Afrique septentrionale et s'avancer jusqu'à l'Atlantique, au milieu de peuples ennemis. Lançant son cheval au milieu de la mer : « Dieu de Mahomet, s'écria-t-il dans son enthousiasme, si je n'étais retenu par les flots, j'irais porter la gloire de ton nom jusqu'aux confins de l'univers. » Les Berbères étaient étonnés de tant d'audace ; Akbah leur paraissait un être supérieur ; ils admiraient sans la connaître encore cette religion qui faisait entreprendre de si grandes choses. Nul ne résistait aux armes du courageux musulman. Pour contenir les tribus dont il redoutait l'inconstance, Akbah crut nécessaire de bâtir une ville ; il choisit, à quelques lieues de la mer, non loin de Carthage, un emplacement favorable, et posa les premières pierres de Cairowan, qui succéda à la rivale de Rome comme métropole de l'Afrique. Une fois maître de ce point d'appui, il recommença ses incursions, et sous ses puissants efforts l'œuvre de la conquête avançait rapidement, lorsqu'une trahison enleva aux Arabes le fruit de ses victoires. Akbah revenait d'une longue expédition ; son armée avait pris les devants ; lui-même, plein de sécurité, était à l'arrière-garde avec ses principaux officiers, et une petite troupe d'environ trois cents hommes. Tout à coup il voit apparaître une nuée de Berbères, commandés par un chef autrefois son prisonnier et dont il avait irrité l'orgueil ; enveloppé de tous côtés, il cherche à sauver quelques-uns des siens : une chance leur est offerte, mais ils abandonneront leur chef prêt à se dévouer pour eux ; tous veulent partager son sort et mourir martyrs de la foi ; ils récitent donc la prière, tirent leurs épées, en brisent le fourreau, se précipitent tête baissée dans les rangs ennemis et y trouvent la mort.

A la nouvelle de ce désastre les Arabes perdirent courage ; les Maures, au contraire, exaltés par le succès, vinrent assiéger Cairowan. Ils furent assez heureux pour en chasser leurs ennemis démoralisés, qui se retirèrent jusqu'à Barcah (681).

Malgré cet échec, les expéditions d'Akbah n'en furent pas moins très-utiles à la cause de l'islamisme ; il avait fait

retentir le nom du prophète jusque sur les bords de l'Atlantique; il avait tracé la route pour la conquête de l'Afrique; enfin il avait détruit toutes les ressources des Grecs qui devaient uniquement leur salut aux Maures soulevés. Ceux-ci devaient plus tard reconnaître chez les Arabes leurs mœurs, leurs habitudes, leurs idées même et devenir les auxiliaires d'un vainqueur généreux.

État de la Perse; conquête de ce pays.

Pendant que l'islamisme se répandait ainsi vers l'Occident, il avait fait à l'Orient de grands et rapides progrès. En 634 il n'avait pas encore dépassé les bords de l'Euphrate; quarante ans ne s'étaient pas écoulés que déjà le Gihon (l'Oxus) et l'Indus le voyaient triompher sur leurs rives.

On put croire un moment après la prise de Hira et l'Anbar que les Arabes n'attaqueraient pas l'empire des Perses, dont Mahomet avait pourtant prédit la chute; Khaled avait bien écrit à la cour de Ctésiphon une lettre menaçante; mais appelé au siége de Daumat-Djandal, et de là en Syrie, il avait été obligé de ne laisser dans l'Irak qu'un petit corps de troupes sous le commandement de Mohanna, fils de Haritha.

En Perse l'anarchie était au comble; depuis la mort du parricide Siroës, plusieurs princes s'étaient succédé sur le trône; l'un d'eux, Schahriran avait envoyé vers Hira dix mille hommes qui avaient été taillés en pièces par les Arabes sur l'emplacement de l'ancienne Babylone; les troubles qui avaient suivi l'avénement des deux filles de Chosroës, Dokht-Zenan et Arzemidokht, avaient empêché les Perses de tenter de nouveaux efforts pour enlever aux musulmans leurs conquêtes; Mothanna n'ayant pas de ressources suffisantes pour garder le vaste territoire envahi par Khaled, sollicita des renforts à Médine, au moment même de la mort d'Abou-Bekre.

La première province qui s'offrait aux yeux des Arabes, l'ancienne Assyrie ou Chaldée, réunissait dans son sein toutes les richesses de l'Asie que les Séleucides et les Perses s'étaient plu à y accumuler; arrosée par des fleuves

majestueux pour lesquels ils ne trouvaient dans leur pays aucun terme de comparaison, elle frappait leurs sens par son faste, et leur imagination par les ruines immenses qu'elle étalait à leurs regards. Mais s'ils étaient victorieux cette impression ne devait pas durer longtemps. En marchant vers l'Indus le pays change entièrement d'aspect; au lieu de plaines fertiles, de vallées délicieuses et de jardins riants, on ne rencontre plus qu'un terrain ingrat, des populations clair-semées, des montagnes inhabitables et des sables arides.

A peine Omar a-t-il été proclamé khalife, qu'il imprime à la guerre de Perse une activité sans égale; par ses ordres Abou-Obeid se met à la tête de l'armée, et, guidé par Mothanna, il obtient des avantages signalés à Nemarik, à Saccatîyâ et à Cosyatha; Roustem, tout-puissant à la cour de Ctésiphon, lui oppose Bahman; un terrible combat s'engage à Coss-Ennatif; Abou-Obeid, confiant dans sa fortune passe l'Euphrate à la vue de l'ennemi qu'il attaque dans une position désavantageuse; après des prodiges de valeur il est écrasé sous les pieds d'un éléphant, et les Arabes sont mis en pleine déroute; Mothanna sauve avec peine les débris de l'armée, et il n'échappe à de nouveaux désastres que par suite de troubles survenus parmi les seigneurs perses. Roustem, qui exerçait l'autorité au nom de Bourah, autre fille de Chosroës Parviz, voit son influence s'affaiblir, il est obligé de partager la souveraine puissance avec son collègue Firouzan ,et pendant ce temps Mothanna reprend l'offensive; vainqueur de Mihran, près de l'emplacement où fut élevée depuis la ville de Koufah, il rentre à Hira, passe l'Euphrate, pénètre en Mésopotamie et défait devant Tekrit les tribus de Namir et de Taghlib restées fidèles aux Perses, tandis que ses lieutenants dévastent la contrée en tous sens. Ses succès provoquent une réaction violente; Roustem et Firouzan, accusés de sacrifier à leurs passions l'intérêt de leur patrie, oublient leurs divisions et reconnaissent pour roi Iezdedjerd III, fils de Schahriar, fils de Chosroës Parviz; les factions s'éteignent, l'unité est rendue à l'empire; des mesures vigoureuses sont

prises pour chasser les Arabes de l'Irak, et Mothanna se retire vers le désert, où il prend une position défensive [1].

Iezdedjerd veut prendre l'offensive; bataille de Cadesiah.

Ces événements avaient lieu en 634; Iezdedjerd qui devait faire remonter son avénement au 16 juin 632, jour initial de l'ère qui porte son nom, ordonne à Roustem de marcher contre les musulmans, et cent vingt mille hommes sont placés sous son commandement. Saïd, fils d'Abou-Wacas, avait été nommé par le khalife général en chef des troupes de l'Irak; privé des conseils de Mothanna qui venait de mourir de ses blessures reçues à la journée de Coss-Ennatif, il avait réorganisé l'armée et pris position près de Cadesiah; c'est là que devait se décider le sort de l'empire des Perses. Trois batailles sont livrées coup sur coup : la première, appelée journée d'*Armat*, reste indécise; la seconde, ou journée d'*Aghwat*, se termine à l'avantage des Arabes; dans la troisième, ou journée d'*Amas*, Roustem est tué et les Perses sont mis en pleine déroute.

Le butin fut immense; Saïd, après en avoir réservé le cinquième pour le trésor public, donna la valeur de six mille dirhems à chaque cavalier et celle de deux mille dirhems à chaque fantassin; Omar voulut que tout fût distribué aux vainqueurs, et accorda une part plus considérable à ceux qui pouvaient réciter de mémoire de longs passages du Coran.

Fondation de Koufah et de Bassorah; prise de Ctésiphon; bataille de Djalulah et de Nehavend; fuite d'Iezdedjerd; résistance du satrape Hermozan.

Saïd, poursuivant ses succès, prit possession de Hira, qui allait déchoir de son importance; les musulmans, un an plus tard, élevaient, à trois milles de distance vers le sud-est, la ville de Koufah, qui devint le chef-lieu de la province et le siége du gouvernement; d'un autre côté, Otba, fils de Ghazwan, s'étant emparé d'Obollah, voisine du

1. Nous trouvons, sur les affaires de Perse, la même incertitude que pour les faits relatifs à la guerre de Syrie; M. Caussin de Perceval, t. III, p. 456, 465, etc., a essayé de soulever un coin du voile qui couvre encore cette obscure période.

golfe Persique, avait jeté à quatre lieues de là les fonde
ments de Bassorah, qui prit de rapides accroissements e
servit d'entrepôt au commerce de l'Inde et de l'Asie orien
tale.

Cependant Saïd soumettait tout le pays situé en deçà d
Tigre; maître de Babel, de Sabât et de Nahr-Chir, il vin
mettre le siége devant Ctésiphon.

Iezdedjerd avait pris la fuite à la nouvelle de la bataill
de Cadesiah et s'était retiré à Holwan, prêt à rentrer dan
sa capitale si elle résistait courageusement aux Arabes
mais Ctésiphon [1] ouvrit ses portes et livra aux musulman
toutes les richesses qui s'y trouvaient accumulées; la vil
fut détruite de fond en comble; c'était une rivale de moir
pour les deux nouvelles colonies (637). Le khalife reçut
couronne du grand Chosroës et l'étendard de l'empire.

Le malheureux Iezdedjerd avait réuni une armée à
hâte pour arrêter la marche des Arabes; vaincu à Djalulal
à l'est du Khat-el-Arab (nom du Tigre et de l'Euphra
réunis), il va s'enfermer à Istakhar, l'ancienne Persépoli
tandis que le vainqueur, maître de la Babylonie ou Iral
Arabi, envahit l'Assyrie ou Kurdistan le long du Tigr
s'empare de Tekrit, de Mossoul et enfin d'Holwan, q
conduisait de Madaïn dans la Médie ou Irak-Adjemi par
défilé du mont Zagros; le jeune prince fait un app
désespéré aux défenseurs de son trône et veut tenter enco
une fois la fortune des armes; une bataille sanglante et d
cisive est livrée à Nehavend, au sud d'Ecbatane; la *vi
toire des victoires*, c'est le nom que lui donnent les Arabe
est suivie de la conquête de l'Irak-Adjemi et de l'Aderbidj
ou Médie atropatène, sur la côte sud-ouest de la mer Ca
pienne; Ispahan, Hamadan, Caswin et Tauris sont pris
successivement. L'Albanie ou Khirwan et l'Arménie voie
leurs frontières envahies. Les Arabes se trouvent arrêt
par la concentration de la population chrétienne émigr
de la Syrie dans l'Arménie romaine, et au nord de l'Ad

1. Les Arabes appelaient Ctésiphon, Madaïn ou les deux villes, parce qu'ils co
prennent sous ce nom Ctésiphon et Séleucie, séparées seulement par le Tigr
l'est de l'ancienne Babylone.

bidjan par les Khozars, qui ont détruit les fortifications du Caucase et dévasté la Géorgie et l'Arménie persane ; ils reviennent vers le Kurdistan, franchissent le Tigre à Mossoul et donnent la main à l'armée de Syrie qui, victorieuse des Grecs, avait achevé de son côté la conquête de la Mésopotamie ou Djezireh. Ainsi renforcés, ils pénètrent dans la Suziane ou Khouzistan et dans la Perside ou Farsistan, s'emparent d'Ahwaz, au sud-est des ruines de l'ancienne Suze, de Chouster et de Djondischabour ; Iezdedjerd, chassé de Persépolis, renonce à défendre ses provinces occidentales, et, après quelques tentatives, s'enfuit à Mérou dans le Khorasan, où il porte le feu sacré.

Le satrape Hermozan s'était montré le digne adversaire des Arabes; ayant habilement distribué ses troupes dans les places fortes de la Suziane, il avait longtemps soutenu tout le poids de la guerre; réduit enfin à la dernière extrémité, il se rendit et embrassa l'islamisme. Conduit à Médine, il trouve le khalife endormi parmi les pauvres de la ville, sur les marches de la grande mosquée; surpris de cette simplicité de mœurs associée à la puissance royale et n'attendant aucune grâce du vainqueur, il se plaint de la soif et cherche à profiter de la coutume des Orientaux, qui placent sous la sauvegarde de l'hospitalité celui dont les lèvres ont touché leur coupe. Omar devine son dessein et lui déclare que sa vie ne sera en danger que quand il aura pris le breuvage qui lui est présenté; aussitôt le rusé Perse brise le vase, et le khalife, observateur scrupuleux de sa parole, respecte les jours du prisonnier. La résistance de ce satrape avait seule tenu les Arabes en échec; sa soumission décida la conquête de l'empire des Perses; les lieutenants d'Omar n'eurent plus à compter qu'avec des peuples disposés à accepter sans murmurer le tribut qui leur était imposé.

oumission de la Caramanie et de la Gédrosie; invasion du Khorasan; fin de l'empire des Perses; les conquêtes des Arabes se trouvent interrompues à la fin du VIIe siècle.

Ne voulant point laisser d'ennemis derrière eux, les musulmans, avant de se diriger vers le nord, commencent par

réduire à l'obéissance les habitants du Kerman (Caramanie), du Mekran (Gédrosie), le long de la mer des Indes, et rejettent au delà du Sind les Indiens venus au secours des provinces menacées. Libres de ce côté, ils se dirigent alors vers Reï, considérée avec raison comme la clef du Khorasan, c'est-à-dire de l'Arie, de l'Hyrcanie, de la Margiane, de la Bactriane, du Paropamisus et de l'Arachosie; Iezdedjerd s'était porté de Persépolis dans le Kerman, et de là dans le Sedjestan (ancienne Drangiane); l'alliance des Turcs de la Transoxiane lui avait permis de reprendre un moment l'offensive; Taï-Tsong, premier empereur des Tang, régnait alors en Chine, et son empire s'étendait jusqu'à la mer Caspienne; il était reconnu par les hordes du Turkestan, qu'il mit au service du roi des Perses; cinquante mille hommes vont s'opposer aux progrès de l'islamisme; mais la fierté des Turcs s'irrite de la vanité présomptueuse d'Iezdedjerd, ils se laissent corrompre et battre; le Sedjestan est occupé, Mérou, Hérat, Balkh, Nischabour tombent au pouvoir d'Ahnaf, chargé par le khalife de la conquête du Khorasan, et une lutte de deux mois suffit pour achever la ruine de l'ancienne religion des Perses et du dernier Sassanide (652). Iezdedjerd se rend auprès de Taï-Tsong; sur les bords du Margal, il est mis à mort par un hôte perfide, et, avec lui, finit la dynastie d'Ardeschir, fils de Babek, qui avait régné trois cent vingt-neuf ans. La Perse tout entière reconnaît l'autorité des khalifes[1].

Jusqu'alors, la marche des Arabes n'avait à peu près été qu'une suite de victoires; leurs progrès allaient devenir plus difficiles. Le passage de l'Oxus fut vivement disputé, et si les musulmans, vainqueurs des cavaliers turcs dans leurs premières rencontres, traversant les plaines de la Bokharie et de la Sogdiane, aperçurent Bokhara et Samarcande, ils n'occupèrent qu'une très-faible partie du pays, et une seule ville, Tarmud, tomba en leur pouvoir (673-674).

Ils furent plus heureux à l'ouest de la Transoxiane e

1. L'itinéraire des Arabes dans leur conquête de la Perse est fort bien indiqu par M. Duruy dans son *Précis géogr. du moyen âge*. Il faut aussi consult Gunther Wahl, *Altes, neues Vorder und Mittel-Asien*, S. 725.

sur les bords de la mer Caspienne, dans le Kharizme ou Khowaresm. La capitale de cette province et les villes de Cath et de Zumakshar furent mises à contribution (680), et les Arabes occupèrent le Djordjan et le Mazandéran; mais ces derniers avantages devaient passer inaperçus en présence des magnifiques triomphes qui les avaient précédés; ce ralentissement dans la marche envahissante des musulmans apparut d'une manière plus frappante encore, lorsqu'en 681, à l'autre extrémité de leur empire, ils furent chassés de Cairowan par les Berbères et réduits à se concentrer en deçà de la Tripolitaine; c'est que, dans la moitié du VIIe siècle, les Arabes avaient dépensé, dans des guerres civiles, cette activité qui, portée au dehors, leur avait valu de si éclatants succès.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE INTÉRIEURE DU KHALIFAT DEPUIS L'AVÉNEMENT DES OMMIADES (660-705).

LE PARTI DES ALIDES SUCCOMBE.—SOULÈVEMENT D'ABDALLAH PROCLAMÉ KHALIFE A LA MECQUE; NOUVEAUX PRÉTENDANTS; HÉGIAGE RÉTABLIT LA TRANQUILLITÉ DANS L'EMPIRE MUSULMAN. — CONSÉQUENCES DES GUERRES CIVILES.

Le parti des Alides succombe.

Déjà, à la mort d'Othman, le sang avait coulé pour un autre but que le but sacré de la propagation du Coran; le khalifat d'Ali n'avait été qu'une longue série de guerres intestines; les Coréischites, ces fiers rivaux de Mahomet, que sa clémence avait ramenés à la cause de l'islamisme, formaient, parmi les Arabes, une sorte de noblesse généralement acceptée et s'étaient rendus maîtres insensiblement de toutes les avenues du pouvoir; contenus par Omar, ils avaient contribué à l'élévation d'Othman, s'en étaient délivrés dès qu'il avait voulu se soustraire à leur influence;

puis, sous prétexte de venger un meurtre qui était leur ouvrage, ils avaient prêché la révolte sur tous les points de l'empire, et ne pouvant triompher d'Ali que personne n'égalait en bravoure et en magnanimité, ils l'avaient vaincu par la ruse et l'avaient désigné au poignard d'un fanatique.

Le fils d'Abou-Sophian, une fois maître de l'autorité souveraine, devint un excellent chef d'État; il récompensa Amrou de l'appui qu'il lui avait prêté, en lui rendant le gouvernement de l'Égypte; sans crainte du côté d'Hassan, fils aîné d'Ali, qui avait abdiqué solennellement en 661 et dont l'ambition se bornait à jouir d'une retraite paisible à Médine, il réprima la secte turbulente des Kharégites, et fit, de la Syrie, le siége de son empire; jusque-là le khalifat avait été électif; Moawiah voulut le rendre héréditaire dans sa famille; il trouva une opposition constante dans son frère adoptif, Ziad, qui faisait planer sur l'Orient une sombre terreur. La mort de ce tyran cruel leva tous les obstacles, et Yézid fut reconnu comme héritier du trône; mais son avénement (679) devait être le signal de nouveaux troubles.

Les Ommïades avaient trouvé dans l'Hedjaz et dans l'Irak une opposition qu'ils avaient eu grand'peine à surmonter. Les habitants de la Mecque et de Médine prétendaient conserver le droit de proclamer les khalifes, droit qu'Abou-Bekre, Omar, Othman et Ali avaient respecté; ceux de Koufah et de Bassorah arguaient de leur nombre, de leur courage et du séjour d'Ali parmi eux, pour s'attribuer ce privilége qui constituait une véritable suprématie. Ces deux partis avaient vu avec peine Damas devenir la capitale de l'empire; comprimés par Ziad et son lieutenant Sambah, qui, durant l'espace de moins de six mois, avaient fait périr plus de huit mille personnes dans la seule ville de Bassorah; terrifiés par l'exécution sanglante d'Hejer, le plus vertueux citoyen de Koufah, dont le seul crime était de vénérer la mémoire d'Ali, par la mort violente de Hassan, empoisonné à Médine en 661, d'Ayescha, mise à mort par trahison en 675, d'Abderrahman, fils de Khaled, que son mérite faisait redouter, etc.; ils se continrent pendant le règne de Moawiah, et n'éclatèrent qu'au moment où il s'agit de lui

donner un successeur. Tandis que les musulmans de Syrie reconnaissaient son fils Yézid, en faisant ressortir les avantages qui devaient résulter pour l'émpire d'une succession héréditaire, l'Irak dévoué aux intérêts des Alides s'appuyait du même principe pour réclamer la couronne en faveur des enfants de Fathime comme étant les vrais héritiers de Mahomet; le gouverneur nommé par Yézid fut repoussé, et Hossein, second fils d'Ali, appelé par les hommes les plus considérables de la province, quitta le fond de l'Arabie, comptant se mettre à la tête des mécontents; il était digne du poste élevé qu'on lui offrait; il avait la bravoure et le courage de son père; plus ambitieux que son frère Hassan qui, en abdiquant, avait porté aux siens un coup funeste, il avait su garder sa dignité, même dans l'abaissement. La seule chose qui lui manquait, c'était l'esprit d'intrigue qui caractérisait les enfants d'Ommïah; pendant qu'il s'approchait du désert, le lieutenant d'Yézid, Obeidollah, avait étouffé dans son germe, par des mesures vigoureuses, l'incendie qui, de Koufah, menaçait de se propager dans toute la contrée; Hossein arriva sur les bords de l'Euphrate, ignorant encore ces fâcheux événements; toute sa famille l'avait accompagné. Sa caravane se composait en tout de soixante-dix personnes. Grande fut son inquiétude quand, au lieu des auxiliaires qu'il attendait, il rencontra, près de Kerbelah, une armée ennemie tout entière. Le farouche Schamer avait reçu l'ordre de ne faire aucun quartier; toute résistance était impossible; le petit-fils du prophète voulut pourtant imposer ses conditions; il demanda trois choses: d'être conduit en sûreté devant Yézid, de retourner à Médine, ou d'être employé dans une ville de la frontière opposée aux Turcs; sur le refus de Schamer, il préféra dans un sublime désespoir la mort à la captivité. Enveloppé de toutes parts, il tomba couvert de blessures sur les corps de ses amis expirants. Ses sœurs, et un de ses fils qui n'avait pas encore la force nécessaire pour combattre, furent seuls épargnés, et le khalife les renvoya en Arabie. Les Koufiens furent indignés du meurtre d'Hossein, dont leurs avances directes et leur lâcheté avaient été pour-

tant l'unique cause ; ils crurent racheter cette tache ineffaçable en rendant à sa mémoire les plus grands honneurs. Encore aujourd'hui c'est pour les Schiites le plus vénéré des martyrs de l'islamisme; chaque année, au 10 du mois de moharrem, ils célèbrent sa mort par une fête funèbre, où leur haine contre les Sonnites s'exhale dans de tristes lamentations. Cette terrible catastrophe ne détruisit pas le parti des Alides qui essayèrent encore de saisir le pouvoir; mais elle les priva pour longtemps d'un chef capable et les força d'ajourner leurs espérances (680).

Soulèvement d'Abdallah proclamé khalife à la Mecque; nouveaux prétendants; Hégiage rétablit la tranquillité dans l'empire musulman.

L'Hedjaz ressentit profondément l'impression pénible que la journée de Kerbelah avait produite dans le cœur des mahométans sincères. A la voix d'Abdallah, déjà renommé pour son éloquence et ses talents militaires, et dont le père, Zobéir, avait été l'adversaire d'Ali, les Coréischites se soulevèrent; Médine l'appela dans ses murs, et chassa le gouverneur que lui avait envoyé Yézid; la Mecque et les villes voisines suivirent son exemple, et Abdallah se crut autorisé à prendre le titre de khalife; Yézid dirigea aussitôt contre lui un corps de troupes qui battit les Coréischites, força l'entrée de Médine et mit le siége devant la Mecque. C'était une entreprise bien hardie, car il était à craindre qu'un tel sacrilége ne soulevât tous les esprits. Quoi qu'il en soit, la prise de la ville était imminente, lorsque la mort d'Yézid, arrivée le 4e jour de rébi 1er, 64 de l'hégire (683 de J. C.) à Hauwarin, sur le territoire de Hems, changea tout à coup la face des choses. L'armée assiégeante se replia vers la Syrie, tandis que l'Arabie, l'Égypte, l'Irak et le Khorasan se déclaraient pour Abdallah. C'en était fait du khalifat ommïade de Damas, si le fils de Zobéir était venu réclamer les armes à la main l'obéissance des Syriens, mais il ne voulut pas quitter l'Hedjaz; il laissa à ses ennemis le temps de se concerter pour choisir un chef. Le fils d'Yézid, Moawiah II, refusait le pouvoir, et malgré les instances de sa famille, il

rentrait dans la vie privée, six semaines après avoir été proclamé. Merwan Ier, fils de Hakem, le remplaça, à la condition qu'il désignerait pour son successeur, Khaled, autre fils d'Yézid, jeune prince de grande espérance. Sans perdre un instant, il attaqua les partisans d'Abdallah, et annonça par ses victoires qu'on avait trop tôt compté sur la chute de la maison d'Ommïah. Ayant reçu la soumission d'Émèse et d'une partie de la Mésopotamie, il se tourna du côté de l'Égypte, battit le gouverneur de cette province, la réduisit, et chargea un de ses fils de recevoir les contributions du pays. Les villes saintes se trouvèrent privées du blé qu'on leur envoyait par le canal de Colzoum, et la position d'Abdallah fut complétement changée. Son frère Musab s'étant avancé avec une armée contre Damas, fut mis en déroute et revint à Bassorah.

Merwan venait de consolider sa puissance par ce nouveau triomphe, mais ce fut son dernier succès; une mort subite l'enleva en 684. Abdelmalek, son fils, méprisant les droits de Khaled fils d'Yézid, s'empara du gouvernement de la Syrie et de l'Égypte, et fut inauguré khalife le 3 ramadhan, 65 de l'hégire (avril 685). Voyant la Mecque fermée à ses partisans, il ordonna que le pèlerinage se ferait à Jérusalem, et s'occupa activement de réunir l'empire arabe sous sa seule domination. Ses premiers efforts se portèrent sur l'Irak où régnait le plus grand désordre depuis la mort d'Hossein. Les uns avaient reconnu Abdallah, les autres restaient obstinément fidèles aux Alides et refusaient d'obéir à quiconque n'avait pas été accepté par les chefs de cette famille, appelés imans. Un parti avait à sa tête Soliman, fils de Sorad, qui avait repoussé Obeidollah, fils de Ziad ; un second était dirigé par Almoktar, qui après avoir défendu à la Mecque la cause d'Abdallah, mécontent de voir ses services mal récompensés, s'était jeté au milieu des rebelles, espérant profiter des événements et s'élever à la puissance souveraine. Enfin , des sectes religieuses contribuaient encore à diviser les habitants de l'Irak et à leur ôter cet esprit d'ensemble qui avait toujours fait la force des premiers musulmans. Abdelmalek laissa ces factions se combattre et s'entre-détruire. Soliman s'étant porté in-

considérément sur les frontières de la Syrie, fut taillé en pièces par Obeidollah. Al-Moktar rassembla les débris de l'armée vaincue, prit le titre de khalife et vengea la mort d'Hossein par le massacre de tous ceux qui s'étaient signalés à la funeste journée de Kerbelah; Schamer entre autres, tua Obeidollah, qui fier de sa récente victoire, s'avançait vers Koufah et resta maître de tout l'Irak babylonien. Mais Musab commandait toujours à Bassorah au nom de son frère Abdallah; il reparut alors sur la scène, et plus heureux qu'Obeidollah, vainquit Al-Moktar. Celui-ci se retira dans le château de Koufah et après une défense héroïque périt de la mort des braves (686). Ses partisans au nombre de sept mille, s'étant rendus à discrétion, furent passés au fil de l'épée. Tristes effets des guerres civiles! Al-Moktar, indépendamment des hommes tués dans les combats, avait immolé près de cinquante mille personnes, sous prétexte de venger la mémoire d'Ali et de ses fils.

Abdelmalek voyait avec joie les divisions des partis qui assuraient son prochain triomphe; il venait de punir à Damas la rébellion d'Amrou, fils de Saïd, et n'avait plus qu'un seul ennemi devant lui. Vainqueur de Musab à la bataille de Masken, il fut reçu à Koufah sans opposition. On lui apporta, dans le château de la ville, la tête du frère d'Abdallah qui avait préféré la mort à une fuite honteuse. « Chose étrange, dit un des assistants, j'ai vu dans cette forteresse la tête d'Hossein présentée à Obeidollah; celle d'Obeidollah à Al-Moktar; celle d'Al-Moktar à Musab; celle de Musab à Abdelmalek. » Le khalife, frappé de cette sinistre coïncidence, ordonna que le château serait rasé de fond en comble.

Les lieutenants que Musab avait laissés à Bassorah, à Mausel et en Perse, firent leur soumission. L'un d'eux, Al-Mohalled, homme de courage et d'expérience, dispersa les Azarakites ennemis jurés de tout gouvernement établi, spirituel et temporel, qui s'étaient répandus dans les environs d'Ahwaz; et dès ce moment l'autorité d'Abdelmalek fut reconnue dans toutes les provinces orientales de l'empire musulman. Toutefois son ambition ne pouvait être satisfaite tant qu'il n'aurait pas entre les mains les villes saintes occupées par Abdallah;

envoya donc dans l'Hedjaz le meilleur de ses généraux, légiage, fils de Joseph, dont l'éloquence persuasive devait xercer sur les esprits une salutaire influence. Hégiage ut bientôt réduit Abdallah à se renfermer dans la Mecque, t il n'hésita pas à en commencer le siége. Le fils de Zobéir avait placé toutes ses ressources. La ville était bien approisionnée, ses murailles réparées, ses défenseurs braves et abiles. Hégiage avait peine à calmer les scrupules de conience de ses soldats, qui n'osaient attaquer les portes de cité sainte. Il y réussit cependant, et après huit mois de ége, la Mecque fut emportée d'assaut. Abdallah et ses rincipaux officiers périrent sur le seuil même de la Kaaba; vainqueur s'empressa d'envoyer leurs têtes au khalife, uis il s'occupa de rétablir l'ordre dans la Mecque. Il avait ıtérêt à montrer, par des actes solennels, que la piété des ıusulmans était toujours respectée; aussi le vit-on réparer vec le plus grand soin tous les dégâts que les machines de uerre avaient causés dans la ville. Pendant le premier siége ue la Mecque avait soutenu en 683, la Kaaba avait déjà té renversée, et Abdallah avait dû la réédifier complételent. Hégiage, en la relevant une seconde fois, imprima n nouveau lustre à sa gloire. Maître absolu de l'Arabie, il montra barbare à l'égard des habitants de Médine, qui étaient les premiers soulevés contre les Ommïades. De ouveaux mouvements provoqués par les azarakites déterıinèrent Abdelmalek à le rappeler et à lui confier le gouernement de l'Irak, du Khorasan et du Sedjestan. Dans s nouvelles fonctions, Hégiage servit puissamment la cause e l'islamisme, en resserrant les liens si faibles qui existient entre ces diverses provinces; il sévit avec une exssive rigueur contre les habitants de l'Irak, sans cesse isposés à se révolter, et il enveloppa dans ses sanglantes cécutions les Coréischites qui avaient pris part au meure d'Othman. Les azarakites reparurent en force. Deux ıarégites, Shébib et Saleh, tinrent longtemps la campaıe; à la tête de leurs partisans appelés safriens, ils livrènt près d'Amide une bataille qui resta indécise, et se gnalèrent par plusieurs actions d'éclat. Bientôt après

Saleh fut surpris et tué près de Mausel. Shébib, plu heureux, s'empara de Koufah pendant qu'Hégiage était Bassorah; mais, assailli par des troupes supérieures en nom bre, traqué de retraite en retraite jusque dans la Perse e le Kerman, il finit par succomber près de Dojail-el-Ahwa (696). A partir de cette époque, l'empire arabe ne v plus qu'un dernier soulèvement, provoqué en 701 pa un ennemi d'Hégiage, Abderrahman, fils de Mohammed Un instant l'Orient fut en feu. Abderrahman, vainqueu dans un premier combat, s'empara de Bassorah et d Koufah; puis la fortune se déclara contre lui et il se donn la mort pour ne point tomber vivant entre les mains de so rival.

Conséquences des guerres civiles.

Hégiage[1] avait assuré le triomphe des Ommïades, do l'autorité ne fut plus contestée. La Syrie conserva une sor de supériorité sur toutes les autres provinces; Damas res la capitale des États musulmans, et l'Arabie rentra da une obscurité que le pèlerinage de la Mecque venait se interrompre par ses solennités. Les habitants du Nedjed de l'Hedjaz commencèrent à reprendre leur ancienne v indépendante, et cessèrent de former l'élément princip des armées de l'islamisme.

Ce ne fut pas là le seul résultat des guerres civiles. Ell modifièrent, sinon la nature, du moins la forme du po voir des khalifes. Ce pouvoir resta bien ce qu'il avait é dès l'origine, un despotisme à la fois civil et religieu Mais en séjournant à Damas, les successeurs de Mahom prirent les goûts et les mœurs des souverains qu'ils avaie vaincus; la bassesse de leurs nouveaux sujets leur insp l'orgueil des empereurs byzantins et des rois de Perse, même temps qu'elle fit perdre aux Arabes leur fierté nati

On peut encore attribuer à ces guerres l'atténuation qui manifeste déjà dans le respect des peuples pour les précep

1. Hégiage a été jugé très-différemment par les historiens arabes; voy. Ock p. 841, 492 et suiv. L'ouvrage d'Ockley s'arrête à la mort d'Abdelmalek, en l'an 702.

le Mahomet. Le Coran est toujours invoqué, il est toujours e code unique des musulmans, et cependant l'on ne craint pas de violer ses commandements. Les khalifes eux-mêmes n donnent l'exemple : Yézid boit du vin malgré la défense xpresse du prophète ; Abdelmalek frappe des monnaies où l est représenté ceint d'une épée.

Ces penchants exagérés par les courtisans furent suivis lu plus grand nombre ; on en vint à mépriser des prati-ques trop sévères, et l'exaltation religieuse qui avait été un nobile si puissant dans les armées, devint le partage de quel-ques sectes qui prétendirent ramener les musulmans au éritable esprit de l'islamisme. Parmi celles qui se signa-èrent pendant cette période, on peut citer les kharégites, es motazélites ou séparatistes, les cadoniens, les azarakites t les safriens. Les hommes qui en faisaient partie se distin-uaient tous par une grande énergie ; ils voulaient le bien, lisaient-ils, et souffraient plus que personne des troubles qui lésolaient l'empire. Prêts à donner leur vie pour leur foi, ls poussèrent le fanatisme jusqu'à chercher dans l'assas-inat les moyens de faire triompher leurs idées.

Ali avait été poignardé par un kharégite qui croyait par là issurer la paix du monde ; les motazélites s'annoncèrent omme les vengeurs du khalife Othman ; les azarakites, au-re secte de séparatistes, exercèrent les plus affreuses cruau-és, sans distinction d'âge ni de sexe, en invoquant toujours e nom de Dieu. Les autres musulmans se sentaient sans orce contre ces hommes audacieux pour qui la mort n'était ien ; ils les voyaient souvent au nombre de cent ou de deux ents, défier au combat des milliers d'ennemis et quelquefois ortir vainqueurs de ces luttes disproportionnées. Un tel pectacle excitait l'admiration, mais ne faisait point accepter les réformes qui se présentaient sous un jour aussi sombre. De part et d'autre on se livrait aux plus terribles excès ; Hé-iage, dont les historiens arabes vantent la grandeur et le énie, la bienveillance et la libéralité, avait fait égorger cent ingt mille personnes, et à sa mort, plus de cinquante mille anguissaient encore dans les prisons.

C'était surtout dans la Mésopotamie, l'Aderbidjan, l'Irak

Adjemi, qu'affluaient les sectes dont nous venons de parler; leur persistance et leur indomptable courage expliquent les arrêts cruels portés par les lieutenants des khalifes de Damas, qui s'efforçaient à éteindre dans des flots de sang l'incendie qui les menaçait. En Occident au contraire, rien de semblable ne s'était manifesté, et là le prosélytisme ravivé marchait déjà à de nouveaux succès.

CHAPITRE V.

NOUVELLE PÉRIODE DE CONQUÊTES; INVASION DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE, DE L'ESPAGNE, DE LA GAULE, DE L'ASIE MINEURE, DE LA TRANSOXIANE ET DES BORDS DE L'INDUS.

LES OMMÏADES SONT PLUS PUISSANTS QUE JAMAIS. — CONQUÊTE DÉFINITIVE DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE (704-708). — INVASION DE L'ESPAGNE (711). — MOUSA PASSE EN ESPAGNE ET REÇOIT LA SOUMISSION DES HABITANTS; ORGANISATION DE LA CONQUÊTE; DISGRACE DE MUSA; MORT TRAGIQUE DE SON FILS ABDELAZIS (713). — DIVISION POLITIQUE DE L'ESPAGNE; SON ÉTAT PROSPÈRE; PREMIERS GERMES DE DÉCADENCE PARMI LES ARABES. — LES ARABES DANS LA GAULE (719-739). — CHARLES MARTEL VAINQUEUR DES MUSULMANS A LA BATAILLE DE POITIERS (732). — GUERRES EN ORIENT; NOUVEAU SIÉGE DE CONSTANTINOPLE (717). — CONQUÊTE DE LA TRANSOXIANE ET DE L'INDE OCCIDENTALE; LA MAUVAISE POLITIQUE DU KHALIFE SOLIMAN ARRÊTE LES PROGRÈS DES ARABES (707-712).

Les Ommïades sont plus puissants que jamais.

Les victoires d'Hégiage avaient délivré Abdelmalek de ses plus dangereux ennemis; aussi à la mort de ce prince, en 705, n'y eut-il aucun mouvement dans l'empire. Walid I[er], son fils aîné, prit les rênes de l'État sans opposition; après un règne qui dura dix ans (705-715), on vit ses trois frères, Soliman, Yézid et Hescham, se succéder presque immédiatement de 715 à 743, ne laissant entre eux qu'un intervalle de trois ans, rempli par le règne d'un de leurs cousins, Omar II (717-720). Conformément aux désirs exprim

par Soliman, Omar II avait été proclamé khalife ; il montra les dispositions favorables aux Alides et mourut empoisonné; il fut remplacé par Yézid II, dont la courte domination (720-724) fait contraste avec le long règne d'Hescham (724-743). Il ne faudrait pas supposer cependant que les partis et les sectes, qui tout à l'heure encore troublaient si profondément l'État, eussent entièrement disparu; leur silence n'était qu'un témoignage de leur faiblesse; ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour renouveler leurs prétentions; les Alides crurent l'avoir trouvée en 739; mais leur tentative, mal conçue et mal exécutée, n'eut pour eux d'autre avantage que d'appeler l'attention sur leurs menées clandestines. Ils n'avaient même pu s'entendre sur le choix d'un prince digne du khalifat. Ils reprochaient aux Sonnites d'avoir trahi la vraie religion, lorsqu'ils avaient écarté du trône Ali, Hassan, Hossein; et eux-mêmes après avoir choisi pour chef Zéid, petit-fils d'Hossein, l'abandonnèrent avec leur légèreté ordinaire. Les uns étaient entièrement dévoués à la descendance de Fathime; les autres réclamaient le pouvoir pour les enfants qu'Ali avait eus d'un second lit; une troisième faction, enfin, prétendait que ces derniers avaient renoncé à leurs droits en faveur de la postérité d'Abbas, oncle de Mahomet, qui avait été un des fermes soutiens de la politique du prophète, et un des plus fervents adeptes de sa doctrine. Une fusion était nécessaire entre ces divers partis; tant qu'elle n'aurait pas lieu, les Ommïades n'avaient rien à redouter. Aussi leur politique se borna-t-elle à fomenter les jalousies et les haines dans les rangs des dissidents. Cependant les Abbassides devaient finir par attirer sous leurs drapeaux les familles qui avaient jusque-là soutenu les Alides, et ce fut là, plus tard, le secret de leur force.

Une autre cause encore, le prestige de la victoire, explique la facilité avec laquelle les fils d'Abdelmalek se transmirent l'autorité souveraine. On leur savait gré des triomphes nouveaux des armées musulmanes. C'était en quelque sorte la preuve que la Providence se déclarait en leur faveur, et que la prospérité de l'empire était liée à la domination

de leur famille. Aussi, loin de ralentir l'ardeur sans égal des musulmans, qui ne voyaient nulle part de barrière qu'ils ne pussent franchir, ils les poussèrent eux-mêmes e avant. L'étendue de l'empire, déjà si vaste, ne les effray point ; inhabiles ou trop généreux dans l'administration de provinces dont ils auraient pu faire une source intarissabl de richesses, et auxquelles ils ne demandaient qu'un tribu très-modique, ils cherchaient dans la guerre étrangère le trésors qui leur étaient indispensables pour acheter des par tisans et récompenser le zèle de leurs amis. Les expédition lointaines occupaient en même temps les esprits les plu entreprenants et les détournaient des questions de politiqu intérieure.

L'Europe était devenue cette fois le principal théâtre d la conquête ; sans abandonner entièrement les deux cont nents, dont ils ne possédaient qu'une partie, les Arabes a laient se diriger vers le nôtre. Déjà en 672, la résistance d Constantinople les avait empêchés d'y pénétrer par l'Orien ils furent plus heureux du côté de l'Occident; aussitôt qu'i eurent atteint le détroit de Gibraltar, ils envahirent l'Espagn et la Gaule, et les disputèrent aux peuples de race germ nique qui y dominaient depuis trois siècles.

Conquête définitive de l'Afrique septentrionale (704-708

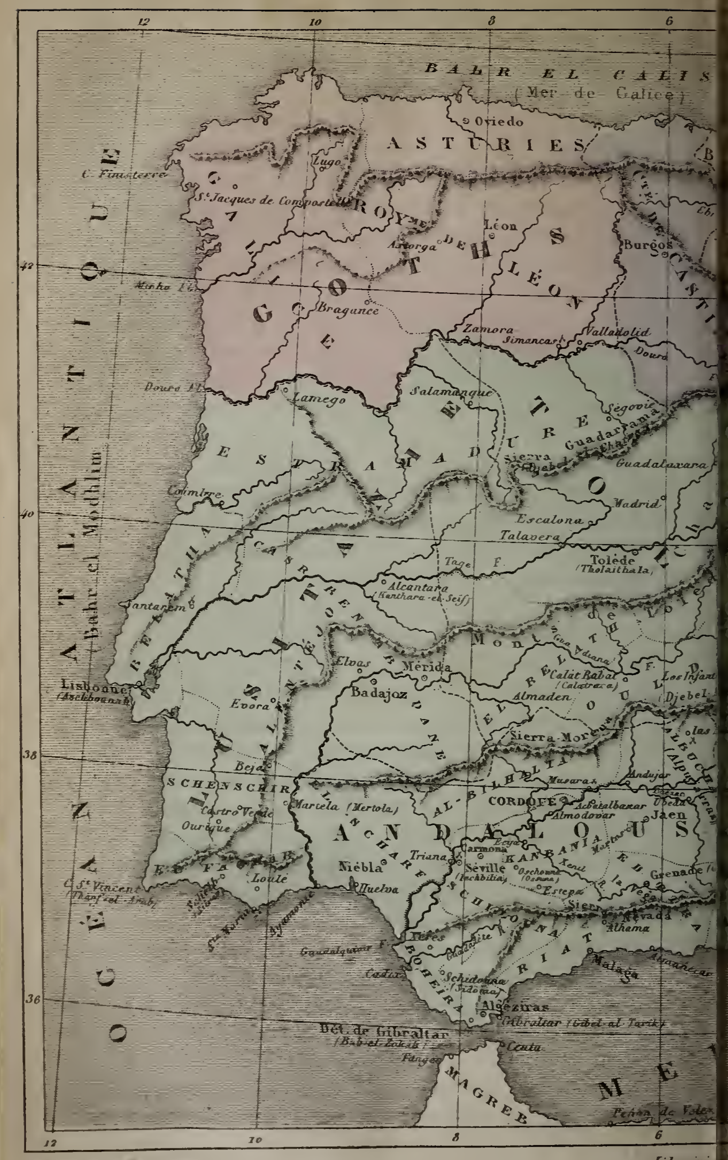
Déjà, sous la conduite d'Akbah, les Arabes avaient aper les lointains rivages de l'Atlantique. Et sans aucun dou si les guerres civiles leur avaient permis de recevoir renforts nécessaires, ils auraient pénétré, avant le VIIIe siè dans la péninsule ibérique. Mais, chassés de Cairowan p les Maures et les Grecs réunis, dénués de ressources, s'étaient retirés à Barcah, et désespéraient presque de fortune, lorsque Abdelmalek, vainqueur de tous ses riva envoya au gouverneur de l'Égypte l'ordre de rétablir da l'Afrique septentrionale l'honneur de l'étendard du prophè compromis par les derniers événements. Hassan, chargé cette glorieuse entreprise, se dirigea d'abord sur la c d'Akbah, où il entra sans difficulté. Avant d'attaquer Maures dont il devait tirer une vengeance éclatante, il

olut de chasser les Grecs de l'Afrique ; il assiégea Carthage, u'aucun chef arabe n'avait encore osé attaquer, et qui, râce à ses puissantes fortifications, présentait une ligne de éfense formidable. Rien ne résista à l'impétuosité des trou-es musulmanes ; la ville fut emportée de vive force ; ses ri-hesses passèrent entre les mains du vainqueur. Hassan 'hésita pas à la détruire pour enlever à Cairowan une rivale edoutable. Quant aux Grecs la plupart avaient cherché leur alut sur les vaisseaux rassemblés dans le port de Carthage ; es uns allèrent s'établir en Sicile, les autres en Andalousie ; n très-petit nombre eut le courage de continuer la lutte, et orma, en dehors de l'Afrique consulaire, à Setfoura et à Bizerte; un point de rassemblement où l'on attendit quel-que temps des secours de Constantinople. Une flotte grec-que parut en effet. Mais après avoir débarqué plusieurs ois sur la côte des troupes dont le plus bel exploit fut de visiter les ruines de Carthage, elle remit à la voile, et con-sacra, par sa retraite, l'abandon définitif que les empereurs aisaient de la contrée (704).

Il ne restait plus que les Maures à soumettre ; leurs tri-bus, ordinairement divisées, étaient alors réunies en con-fédération, et toutes groupées autour de la prophétesse Kahina. Cette femme se disait revêtue d'une puissance sur-naturelle; elle avait pris, à la suite de quelques prédictions qui s'étaient réalisées, un ascendant marqué sur les Ber-bères du mont Aurès ; sa renommée s'était ensuite répan-due rapidement, et son courage au milieu de dangers de toute espèce, aussi bien que sa haine pour les Arabes en qui elle ne voyait que des spoliateurs, avait rendu le sou-lèvement général. Telles étaient les forces dont elle disposait qu'Hassan, conquérant de Carthage, craignant d'exposer les dépouilles dont il s'était emparé, ne voulut même pas s'enfermer dans Cairowan, et revint en Égypte, afin de les déposer en lieu de sûreté. Pendant son absence, les Berbères avaient dévasté tout le pays, s'attaquant indifféremment aux Arabes et aux Grecs ; ils formaient une masse compacte dont le choc était irrésistible. Hassan comprit qu'il fallait détruire avant tout le lien qui unissait cette vaste confédé-

ration; dès qu'il eut réuni des forces suffisantes, il se m
à la poursuite de Kahina, qui, de son côté, voulait à to
prix éviter les hasards d'une bataille. Elle essaya d'échapp
à son ennemi en faisant un désert de l'Afrique et en aff
mant les Arabes; par ses ordres les moissons furent détruite
les villes rasées et les côtes de la mer changées en véritabl
solitudes; mais Hassan continua hardiment sa marche, a
teignit la prophétesse et la contraignit d'accepter le comba
Kahina, vaincue et tuée, laissa aux musulmans la possessio
définitive du littoral et de l'intérieur du pays, et les Maur
de l'Atlas, que les successeurs de Bélisaire n'avaient jama
pu soumettre au tribut, payèrent le *kharadj*, que de hard
cavaliers vinrent exiger au fond de leurs retraites les pl
secrètes (708).

Il serait difficile de fixer aujourd'hui avec exactitude ju
qu'où s'étendit la domination arabe en Afrique; on ne sa
rien ni sur le nombre des tribus vaincues, ni sur le chiff
de leur population, ni sur celui des sommes qu'elles eure
à payer. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le *Magreb* (no
que les Arabes donnèrent à toute la contrée qui s'étend d
Barcah à l'Atlantique) fut toujours à leurs yeux une d
leurs possessions les plus importantes. Le khalife Wal
l'éleva à un très-haut rang dans la hiérarchie des provinc
en lui donnant un vice-roi, et en la dégageant de toute dé
pendance à l'égard du gouvernement de l'Égypte. Les rich
dépouilles rapportées par Hassan provoquèrent un mouve
ment d'émigration considérable; tandis que trois cent mil
Berbères étaient transportés en Asie, on vit un grand nom
bre d'Arabes quitter leur pays pour aller chercher fortu
en Afrique, où ils répandirent le code religieux de l'isla
misme. Les Berbères étaient comme eux indépendants e
pasteurs nomades; ils avaient les mêmes instincts et le
mêmes sentiments, la fierté hautaine, l'amour de la li
berté, l'esprit de rapine, le respect de l'hospitalité. L'ana
logie de leurs passions et de leurs mœurs renversa les bar
rières que n'avaient pu franchir les Romains, les Vandales
et les Grecs, et les Berbères devinrent les plus fermes ap
puis des armes musulmanes. Lorsque la guerre fut porté



BAHR EL CALIS
(Mer de Galice)
Oviedo
ASTURIES
Lugo
C. Finisterre
St. Jacques de Compostelle
ROYME DE LÉON
Léon
Astorga
Burgos
Bragance
Zamora
Simancas
Valladolid
Douro
Douro Fl.
Salamanque
Lamego
Ségovie
Guadarrama
Sierra
Guadalaxara
ESTRAMADURE
Coïmbre
Madrid
Escalona
Talavera
Tage Fl.
Tolède
(Tholaithala)
Alcantara
(Kanthara-el-Seif)
Santarem
Mérida
Elvas
Badajoz
Calat Rabat
(Calatrava)
Almaden
Lisbonne
(Aschbounah)
Evora
Sierra Morena
Beja
SCHENSCHIR
Martela (Mertola)
Andujar
CORDOUE
Almodovar
Ubeda
Jaen
Castro Verde
Ourique
ANDALOUS
Carmona
Ecya
Triana
Séville
(Ischbilia)
Osuna
Estepa
Niebla
Huelva
Loulé
C. St. Vincent
(Tharf-el-Arabi)
Grenade
Sierra Nevada
Alhama
Xerès
Guadalquivir Fl.
Guadalète
Cadix
Malaga
Schidonia
(Sidonia)
Algeziras
Gibraltar (Gibel-al-Tarik)
Dét. de Gibraltar
(Bab-el-Zokak)
Ceuta
Tanger
MAGREB
Peñon de Velez
OCÉAN ATLANTIQUE
Bahr el Modhlim
12
10
8
6
42
40
38
36
Dressé par A. Vuillemin.
Librairie



chette et Cie

Gravé par E. George

en Espagne, quelques-uns cependant refusèrent de se mêler à la population arabe, et leurs descendants, sous le nom de Kabyles, vivent aujourd'hui dans les montagnes de l'Algérie, conservant leur caractère de nationalité et la haine de l'étranger.

Le successeur d'Hassan, Mousa-ben-Noséir, par une conduite habile, sut inspirer aux principaux chefs berbères une confiance sans bornes ; il les attira près de lui, les incorpora dans ses troupes, et, affectant à leur égard une grande bienveillance, il les détermina à le suivre partout où il voudrait les conduire (709-711). Son plan était déjà arrêté ; il voulait franchir le détroit de Calpé, envahir l'Espagne, et y faire triompher la religion qui s'acclimatait si bien sur le sol africain[1].

Invasion de l'Espagne (711).

Les Visigoths, qui possédaient la péninsule depuis le commencement du ve siècle de notre ère, paraissaient un peuple aussi courageux que puissant. Ils avaient défendu contre Mousa la Mauritanie tingitane et Ceuta, qu'il avait assiégée plusieurs fois inutilement. Son orgueil s'irritait de deux défaites que Wamba (683) et un lieutenant du roi Vitiza (709) avaient fait subir sur mer aux Arabes ; il se souvenait aussi que la flotte des Visigoths s'était jointe à celle des Grecs pour surveiller les côtes de l'Afrique consulaire après la destruction de Carthage. Aussi quand le gouverneur de Ceuta, le comte Julien, vint lui proposer, au nom d'un parti considérable, de l'introduire dans la péninsule, accepta-t-il avec empressement.

Au moment de s'engager dans cette périlleuse entreprise, il crut devoir toutefois en informer la cour de Damas. Il écrivit donc au khalife, et lui peignit sous les couleurs les plus séduisantes la magnificence et les richesses de l'Espagne. Walid approuva les projets de son lieutenant, en lui recommandant de se tenir à l'égard des traîtres dans une prudente réserve, et de ménager surtout les vrais mu-

1. Notices et extraits des manuscrits, loc. laud., p. 152, sur le *Kitab-al-Djunan*, par de Sacy.

sulmans. C'était lui dire d'employer les Berbères tant qu'il n'y aurait pas apparence de succès. Mousa le comprit, et prépara un corps expéditionnaire principalement composé d'indigènes, commandé même par un Berbère nommé Tarik, dont il avait éprouvé le mérite, et qui s'était voué au triomphe de l'islamisme. Tarik, dans une exploration maritime, avait déjà visité la côte méridionale qui regarde le détroit. Guidé par le comte Julien, dont les immenses domaines étaient situés dans cette partie de l'Espagne, et qui lui livra le château d'Algéziras, il opéra heureusement le débarquement de sa petite armée, composée à peine de douze mille hommes. Le lieu où il établit son camp a gardé des traces de son nom : c'est aujourd'hui Gibraltar, mot formé par corruption de *Djebel Tarik*, montagne de Tarik.

Le général berbère, pour exciter le courage des siens, avait brûlé ses vaisseaux. Ses premiers pas furent marqués par des succès ; la défaite d'Edeco apprit à la cour de Tolède qu'il était temps d'agir avec vigueur, et le roi Roderic appela cent mille hommes à la défense de la patrie. La puissance du royaume des Visigoths ne répondait nullement à son étendue et au nombre de ses habitants. Il n'y avait pas, il est vrai, comme en Gaule, opposition et lutte de peuple à peuple : nulle part la fusion des Romains et des barbares ne s'était accomplie plus intimement. Les éléments de faiblesse se trouvaient dans l'organisation de la société divisée en classes ennemies, dans l'absence de tout esprit militaire et dans les exigences d'un clergé intolérant. La couronne était élective, et le *forum judicum*, composé dans les conciles de Tolède, offrait un singulier mélange de la loi romaine et des coutumes germaniques. Les villes où régnait encore l'ancienne organisation municipale conservaient une sorte d'indépendance locale, sauf les *dons volontaires* que réclamaient impérieusement les conciles et les prélats.

La servitude de la glèbe avait éteint dans les masses tout sentiment national ; la foi religieuse n'était plus aussi vive ; les persécutions contre les juifs, forcés de choisir entre l'esclavage et l'apostasie, avaient semé dans une partie de la po-

pulation des ferments de haine prêts à éclater et devaient donner aux Arabes de nombreux alliés. Enfin la politique des derniers rois, qui cherchaient à rendre absolue et héréditaire une autorité émanant de l'élection et resserrée dans d'étroites limites, avait irrité la noblesse et le clergé, jaloux de leurs prérogatives. Roderic venait de ravir la couronne à Witiza ; il avait outragé le comte Julien. Celui-ci, animé par le ressentiment, n'hésita pas à trahir son pays. L'archevêque de Séville, Oppas, était entré dans la conjuration, et Tarik put compter sur de puissants auxiliaires. Ces renforts lui donnèrent la victoire dans la bataille qui allait décider du sort de l'Espagne. L'action s'engagea dans une plaine du Guadalète, située non loin de la ville de Xérès. Les Visigoths étaient commandés par Roderic, qui s'était empressé d'accourir avec toutes ses troupes et qui avait fait appel à ses propres ennemis, ne les croyant pas capables de sacrifier leur patrie à des idées de vengeance ou d'ambition. Il montrait une grande fermeté, mais il n'avait pas abdiqué entièrement la mollesse et le luxe dont il donnait à la cour un funeste exemple. Ses vêtements couverts d'or, son char d'ivoire, sa selle toute garnie de pierreries, cachaient sous leur éclat le fer, qui seul, en ce moment, avait de la valeur. Les nobles qui l'entouraient, équipés magnifiquement, se fiaient bien moins à leur courage qu'au nombre des soldats, esclaves abrutis, et ne combattant qu'à regret. Pour les Berbères, habitués à la lutte, dirigés par un chef intelligent, prêts à accepter la mort comme un bienfait, puisqu'elle devait leur assurer le ciel, ils semblaient avoir oublié leur infériorité numérique. « Mes amis, s'écrie Tarik, l'ennemi est devant vous et la mer derrière, où fuiriez-vous? suivez votre général ; il périra ou foulera aux pieds le roi des Goths. » Pendant sept jours, les deux armées s'épuisent en escarmouches et en combats singuliers ; les Arabes ne peuvent rompre des bataillons qui se recrutent et se reforment sans cesse. Enfin Tarik, à la tête de sa cavalerie, charge impétueusement l'armée des Visigoths et parvient à la traverser tout entière. Aussitôt l'archevêque de Séville se range sous sa bannière avec les troupes qu'il commande, et dès ce moment Roderic est

vaincu. En vain cherche-t-il à rallier ses escadrons éperdus et mis en fuite, lui-même est entraîné et va périr dans les eaux du Guadalquivir (711).

En grand capitaine, Tarik sut mettre à profit l'effroi qu'il avait répandu sur le champ de bataille et dans toute la péninsule. Il marcha vers la capitale ; mais, craignant qu'il ne se formât au loin une nouvelle armée, il dirigea de divers côtés des corps isolés avec ordre de s'emparer des principales villes. C'est ainsi qu'Ecija, Malaga, Elvira, Grenade et Cordoue se soumirent ou furent emportées d'assaut. Tarik approchait de Tolède, lorsqu'un envoyé de Mousa vint lui enjoindre d'attendre au lieu où il se trouvait l'arrivée du vice-roi. L'ordre était formel. Tarik néanmoins eut la généreuse audace d'achever la conquête en intéressant l'armée à sa propre désobéissance ; s'arrêter, c'était laisser aux Visigoths le temps de se reconnaître, d'élire un nouveau roi et de fortifier la capitale où les fuyards de Xérès avaient porté le trouble et le désordre. Dès que le vainqueur parut, Tolède capitula et se soumit sans murmure. Tarik y laissa, pour appuyer les juifs, une faible garnison chargée spécialement de la surveillance des habitants, continua sa route vers le nord, et tout le pays de Gibraltar à Gihon sur les bords de la baie de Biscaye reconnut ses lois [1].

Mousa passe en Espagne et reçoit la soumission des habitants; organisation de la conquête: disgrâce de Mousa ; mort tragique de son fils Abdelazis (713).

Cependant Mousa jaloux des succès de son lieutenant, venait de débarquer en Espagne avec de nouvelles troupes et pénétrant dans l'Andalousie qui n'était pas entièrement subjuguée, avait réduit Carmona et Séville ; il avait ensuite assiégé Merida place forte, ville florissante, pleine de monuments romains dont les traces existent encore aujourd'hui, et n'avait pu vaincre d'abord l'héroïque résistance des Visigoths qui s'y étaient réfugiés. Mais son fils Abdelazis lui avait amené

1. Almakkari, trad. par de Gayangos, t. I. Dans l'appendice, p. 43, on trouve d'intéressants détails sur Mousa.

'Afrique sept mille hommes de renfort et la ville en proie la famine s'était enfin rendue. L'Estrémadure et la Lusitaie, avaient fait leur soumission, lorsque Mousa prit le chenin de Tolède où il trouva le reste de l'armée expéditionnaire t manifesta hautement l'intention de punir son lieutenant. N'osant devant les murmures des soldats enlever à l'islanisme un de ses plus habiles capitaines, il le frappa de son ouet et le condamna à un emprisonnement auquel un ordre xprès du khalife mit bientôt fin. Walid rendit même à Tarik on commandement; il craignait les talents et l'ambition de Mousa dont la famille nombreuse et distinguée pouvait aspier à l'indépendance; il voulait aussi que la gloire de la conquête restât partagée. Déjà le jeune Abdelazis méritait 'amour des musulmans par les qualités les plus brillantes; excellent général, adroit politique, chargé après la prise de Merida de pacifier Séville révoltée, il avait su, en alliant avec habileté la rigueur et la clémence, maintenir les droits du vainqueur et s'attirer l'affection des habitants. De là il s'était porté dans le royaume de Murcie où le prince goth Théodemir avait créé en quelque sorte une principauté indépendante, et il s'était contenté de lui imposer tribut en signe de vassalité, témoignant sans ostentation pour sa belle défense une estime et une admiration qui les honoraient tous deux également. C'était le meilleur moyen pour les chefs arabes de faire aimer leur domination.

Mousa et Tarik, après avoir reçu les instructions du khalife, qui les plaçait presque au même niveau, se remirent en marche, le premier pour les Asturies où il refoula les derniers défenseurs de l'Espagne réunis par Pélage, le second vers les pays situés au delà de l'Èbre. Cette double expédition soumit aux musulmans toute la péninsule jusqu'aux Pyrénées qui ne furent pas encore franchies. La longue résistance de Saragosse avait réclamé le concours des deux armées et affaibli momentanément les Arabes. Il fallait d'ailleurs régler l'organisation de l'Espagne, et Mousa suspendit l'exécution de ses projets contre la Gaule.

En changeant de maîtres, la péninsule retrouva bientôt son ancienne prospérité; le tribut exigé ne dépassait pas la

taxe annuelle payée sous les rois visigoths, on s'y soum avec empressement; cependant le pays différait trop par s constitution physique des déserts de l'Arabie et de l'Afriqu pour accepter les mœurs et les lois que leurs habitants lı apportaient. Déjà les khalifes de Damas avait fait, bien à regret, subir au mahométisme certaines modifications imposées par le climat de la Syrie et de la Perse; en Europe l lettre du Coran devait avoir encore moins d'autorité. Mai les concessions qu'il était indispensable de faire s'accordaient mal avec une loi d'une inflexible rigueur; il éta à craindre que les délégués de la puissance souveraine n rompissent peu à peu les liens qui les rattachaient à la mèr patrie; c'est ce qui explique l'instabilité du gouvernemen dans la péninsule de 715 à 743; les *walis* ou émirs envoyé par la cour de Damas arrivaient avec l'intention de brise toutes les résistances, d'imposer l'islamisme dans toute s pureté; puis en présence des difficultés qui les attendaient éclairés sur les véritables intérêts de l'Espagne, ils établissaient des règles incompatibles avec leur mandat, et dénoncés aux khalifes, recevaient aussitôt l'ordre de résigne leurs pouvoirs. Mousa fut la première victime de cette politique ombrageuse. Il lui fut enjoint de se rendre avec Taril auprès de leur souverain; ils obéirent tous deux et arrivèrent séparément. Tarik était pauvre; aucune malversatior ne pouvait lui être imputée. On accorda des éloges à se succès; seulement comme dans le Magreb sa gloire eût pu attirer autour de lui des Berbères enthousiastes, on le garda en Asie. Quant à Mousa il était suivi d'un nombre immense de captifs, et son entrée triomphale à Damas indisposa contre lui Soliman qui venait de succéder à son père Walid (715); condamné à une amende de deux cent mille pièces d'or, à l'exposition publique et au fouet pour la sévérité qu'il avait montrée à l'égard de son lieutenant, il fut ensuite exilé à la Mecque où il mourut de douleur en apprenant la mort tragique de ses enfants. Tandis, en effet, qu'il subissait ces indignes traitements, ses fils Abdallah et Abdelazis étaient les maîtres de l'Afrique et de l'Espagne. On craignit qu'ils ne se servissent de leur pouvoir pour venger l'injure

de leur père, et Soliman les fit massacrer (716). Abdelazis était surtout redoutable par l'affection qu'il avait généralement inspirée. Clément pour les vaincus dont il avait amélioré la condition, il avait satisfait également les Arabes et les Maures conquérants, par des établissements convenables et il laissait l'Espagne dans la situation la plus florissante [1].

Division politique de l'Espagne; son état prospère; premiers germes de décadence parmi les Arabes.

La péninsule se trouvait partagée en quatre grands arrondissements ayant chacun leur gouverneur particulier chargé de veiller sur les caides (administrateurs des cités), les gouverneurs avaient été placés eux-mêmes sous la direction immédiate d'Abdelazis qui était instruit à temps de toutes les tentatives de troubles, et qui avait su conserver à l'Espagne une tranquillité inespérée.

Le premier arrondissement comprenait l'Andalousie, province située entre la mer et le Guadalquivir, de sa source à son embouchure, et les terres qui s'étendent entre ce fleuve et la Guadiana, avec les villes de Cordoue, Séville, Malaga, Ecija, Jaen et Ossuna.

Le deuxième arrondissement comprenait toute la partie centrale du pays, depuis la Méditerranée à l'est jusqu'aux frontières de la Lusitanie à l'ouest, et s'étendait au nord jusqu'au Duero, avec les villes de Tolède sur le Tage, Cuença sur le Xucar, Ségovie sur un affluent du Duero, Guadalaxara, Valence, Denia, Alicante, Carthagène, Murcie, Lorca, Baeza.

Le troisième arrondissement comprenait la Galice et la Lusitanie avec les villes de Merida, Evora, Beja, Lisbonne, Coïmbre, Lugo, Astorga, Zamora, Salamanque.

Le quatrième s'étendait des bords du Duero jusqu'aux Pyrénées sur les deux rives de l'Èbre, et se trouvait borné, à l'ouest, par la Galice. Il comprenait les villes de Saragosse, Tortose, Tarragone, Barcelone, Girone, Urgel, Tudela, Valladolid, Huesca, Jacca, Barbastro.

1. Consultez Viardot, *Essai sur les Arabes d'Espagne*, t. I; Almakkari, t. II, dans l'appendice, *Mort d'Abdelazis*; Murphy, *History of the Mahommedan empire in Spain*, etc.

Il y eut plus tard, au delà des Pyrénées, un cinquième arrondissement formé de la Septimanie, dont les villes étaient Narbonne, Nîmes, Carcassonne, Béziers, Agde, Maguelonne et Lodève.

Toutes les conditions faites à l'époque de la conquête avaient été religieusement observées; les armes et les chevaux avaient été livrés; on avait accordé à ceux des habitants qui voulaient se retirer, la libre sortie en renonçant à tous leurs biens; à ceux qui préféraient rester, la conservation de leurs propriétés, de leurs magistrats, de leurs lois, de leurs églises avec défense d'en construire de nouvelles, et le payement d'une redevance qui n'excédait pas généralement le dixième du revenu. Les vainqueurs s'étaient réservé les terres abandonnées dont une grande partie ne fut occupée que longtemps après. Les Arabes et les Maures préféraient le séjour des villes où ils se groupaient en tribus; par là ils n'offraient point aux Espagnols l'occasion d'attaques isolées; mais un esprit de rivalité funeste devait les diviser eux-mêmes profondément et préparer insensiblement le triomphe de l'Espagne chrétienne. La légion de Damas s'établit à Cordoue, celle de Hems à Séville et à Niebla; celle de Kinnesrin (l'ancienne Chalcis) à Jaen; celle de Palestine à Medina-Sidonia et à Algéziras; celle de Perse à Xérès de la Frontera; celle de l'Yémen à Tolède; celle de l'Irak à Grenade; celle d'Égypte à Murcie et à Lisbonne, etc. Enfin dix mille cavaliers de l'Hedjaz se partagèrent les plaines les plus fertiles de l'intérieur. Abdelazis, loin de s'ériger en musulman fanatique, avait constitué un conseil ou divan pour adapter au pays les lois du Coran et faciliter ainsi la fusion des deux peuples. A son instigation, des mariages s'étaient formés contre les prescriptions du prophète entre des individus de religion différente, et lui-même avait épousé la veuve de Roderic. Les habitants de Tolède prirent le titre de Mozarabes, et virent sans se plaindre Séville puis Cordoue (720) élevées au rang de capitale.

Venus de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse, pays essentiellement agricoles; doués comme les juifs, qui les sui-

virent dans toutes leurs colonies, du génie commercial, et portés vers l'industrie par la loi du prophète, qui fait un devoir du travail, autant que par la double nécessité de mettre en œuvre les riches produits d'un sol fertile et de satisfaire aux besoins nombreux du luxe oriental, les nouveaux conquérants de l'Espagne y apportèrent des procédés agronomiques fondés sur l'expérience et l'observation; ils défrichèrent ses campagnes incultes, repeuplèrent ses villes désertes, les ornèrent de monuments magnifiques et les unirent entre elles par des relations commerciales multipliées. L'Espagne ainsi fécondée et affranchie de la servitude de la glèbe, devint la plus populeuse et la plus industrieuse des contrées européennes [1].

Cependant des dissensions intestines troublèrent de bonne heure son repos et dévoilèrent dans la domination musulmane l'existence du mal qui devait entraîner sa ruine. Les Arabes et les Maures avaient vu renaître en eux une haine amortie quelque temps par la communauté de foi et d'intérêts. Des jalousies réciproques amenèrent des collisions sanglantes qu'éternisèrent le droit de représailles inscrit dans le Coran, et l'esprit de vengeance qui animait les deux peuples. Lorsqu'un Berbère recevait un outrage, la tribu à laquelle il appartenait prenait sa défense. Si le gouverneur envoyait pour la réduire des troupes venues de l'Asie, les Maures faisaient appel à leurs compatriotes; les Orientaux oubliaient aussitôt leurs propres divisions et la lutte menaçait de devenir générale. D'autres fois, c'étaient des Syriens émigrés en Espagne qui ne recevant pas un établissement en rapport avec leurs prétentions, avaient recours à la force des armes, et s'emparaient d'une cité dont ils faisaient leur propriété. En 742, une bande de ces étrangers après avoir longtemps fait la guerre en Afrique, à la solde du vice-roi, contre des Berbères révoltés, descendit en Espagne et ravagea l'Andalousie. Victorieuse de l'émir qui lui fut opposé, elle remplit la péninsule d'affreux désordres

1. Casiri, t. II, p. 32, 252, OElsner, Duruy, *Géographie du moyen âge*, et sur la charte donnée à Coïmbre en 734 (Idatii chronicon), Desmichels, *Histoire générale du moyen âge*; Rosseuw Saint-Hilaire, *Histoire d'Espagne*, t. II, etc.

qui ne cessèrent que trois ans après, à l'arrivée d'un délégué du khalife (742-746).

Il n'y avait qu'un moyen d'arrêter ces ferments de discorde, c'était de proclamer la guerre sainte et de porter au dehors l'activité des nouveaux conquérants. Il fut employé avec succès par les premiers successeurs d'Abdelazis; et c'est ce qui explique l'état paisible de l'Espagne pendant les quinze premières années qui suivirent la mort de ce chef illustre.

Les Arabes dans la Gaule (719-732).

Du sommet des Pyrénées, Mousa, *suspendu sur l'Europe*, se préparait à subjuguer les peuples placés entre la Gaule narbonaise et le Bosphore, lorsque sa disgrâce vint arrêter en Occident les progrès de l'islamisme. Les Arabes, énervés par la politique dissolvante de la cour de Damas, ne devaient plus porter dans leurs entreprises cette ardeur et cet enthousiasme qui les rendaient invincibles ; ils allaient d'ailleurs trouver dans la Gaule un peuple animé aussi d'une foi sincère, pouvant se recruter à son berceau même, et que de récentes victoires avaient rendu confiant en ses propres forces. Les Francs austrasiens avaient, en 687, à la suite de la bataille de Testry, imposé leur joug aux Gallo-Romains qui formaient l'élément principal de la population neustrienne; le rappel de Mousa leur donna le temps de se reconnaître et d'opposer au flot de l'invasion une barrière infranchissable. Les Arabes s'étaient emparés presque sans résistance d'une partie du midi de la Gaule qui formait une dépendance du royaume des Visigoths; dès l'année 719, la Septimanie fut occupée par l'émir Alsamah. Narbonne qui, par son admirable position, offrait un point d'appui formidable, reçut une colonie musulmane et devint le centre d'opérations importantes. Ambizah, successeur d'Alsamah, s'empara de Carcassonne, de Nîmes, et s'avança jusqu'en Bourgogne où il pilla la ville d'Autun (725); mais l'Aquitaine fit une résistance inattendue. Elle était gouvernée par un descendant de Clovis, le duc Eudes, qui avait rallié un grand nombre de guerriers francs et était en état de tenir la campagne. Quand les Arabes se présentèrent devant Toulouse,

a capitale en 721, il leur fit essuyer une déroute complète. Ceux-ci durent se contenter d'exiger des contributions des villes secondaires, et dirigeant d'un autre côté leurs courses aventureuses, ils s'avancèrent sans obstacle sur les bords du Rhône et de la Saône; Beaune fut prise et saccagée; Sens se racheta par un tribut. L'Albigeois, le Rouergue, le Gévaudan, le Velay furent aussi exposés à de fréquentes incursions,et, si l'on s'en rapportait à la tradition, il faudrait les peindre des plus noires couleurs; encore aujourd'hui c'est aux Sarrasins, nom adopté de préférence par les Occidentaux, qu'on attribue toutes les ruines, toutes les dévastations dont on aperçoit des traces dans les provinces qu'ils ont parcourues; et pourtant loin de combattre avec la fureur et la barbarie des Huns ou des Northmans, ils étaient généralement modérés dans la victoire. Ne serait-ce pas l'effet de l'impression qu'ils ont dû produire sur l'imagination du peuple? leur figure hâlée, leurs regards farouches, l'allure précipitée de leurs chevaux, la singularité de leur costume, les récits exagérés des fuyards, jetaient dans les esprits une terreur profonde; ils venaient avec une langue inintelligible, et le fer à la main, apporter une religion nouvelle à des hommes pleins de foi dans les enseignements de leurs évêques, et le clergé ne pouvait avoir que des paroles de haine contre les ennemis du Dieu des chrétiens.

En 730, les Arabes surprirent Avignon; jusque-là ils n'avaient fait que des expéditions passagères; l'émir Abderrahman résolut de tenter la conquête de la Gaule entière. Renommé par son courage, dont il avait donné une preuve éclatante, en arrêtant, après la défaite de Toulouse, tous les efforts du duc d'Aquitaine, il vit accourir sous ses étendards des troupes considérables de volontaires. Il commença par attaquer un gouverneur de la Tarraconaise, Munuza, qui aspirait à l'indépendance, et avait épousé la princesse Lampagie, fille du duc d'Aquitaine, l'assiégea dans Puycerda, et le contraignit à se donner la mort. Puis, à la tête d'une belle et nombreuse armée, il envahit l'Aquitaine. Le duc Eudes, battu sur les bords de la Garonne, ne put défendre Bordeaux, qui fut emporté d'assaut. Après ce succès, Ab-

derrahman, vainqueur de nouveau au passage de la Dordogne, se dirigea vers Tours, dans le but de s'emparer de l'abbaye de Saint-Martin, dont on vantait les trésors immenses. Charles, fils de Pépin d'Héristal, était alors le véritable roi des Gaules; il résolut de sauver la chrétienté menacée; il appela les leudes aux armes et exigea de tous les Francs le service militaire pour cette guerre nationale[1].

Charles Martel vainqueur des musulmans à la bataille de Poitiers (732).

Abderrahman avait quitté les bords de la Loire, et il attendait son ennemi entre Tours et Poitiers; c'est là qu'allait se décider le sort de l'Occident; les Arabes comptaient sur une seconde bataille de Xérès et furent déçus dans leurs espérances. Les Francs austrasiens ne ressemblaient pas aux Goths dégénérés; ils ne portaient point d'or sur leurs vêtements et se présentaient au combat tout bardés de fer. Là, point d'esclaves combattant pour des maîtres détestés, mais de braves compagnons entourant un chef qui se disait leur égal; pendant les six premiers jours, il n'y eut que des engagements partiels où les musulmans eurent l'avantage; le septième l'action devint générale; elle fut sanglante et solennelle. Les Orientaux furent accablés par la force et la stature des Germains; leur déroute fut causée par l'impétuosité de Charles, qui gagna dans cette bataille le nom de Martel, et par la mort d'Abderrahman. Pendant la nuit, le désordre et le désespoir portèrent les différentes tribus de l'Yémen et de Damas, de l'Afrique et de l'Espagne, à tourner leurs armes les unes contre les autres, et les débris de cette armée se dispersèrent; le duc d'Aquitaine s'était empressé de retourner sur ses pas, pour intercepter aux fugitifs le passage des montagnes; les Arabes comprirent le danger; au lieu de se diriger vers l'Aquitaine, ils prirent le chemin de la Septimanie, et se trouvèrent bientôt en sûreté, à l'abri des places fortes de Narbonne et de Carcassonne (732).

Quelques années après (735-739), les lieutenants de l'émir

1. Œlsner, p. 73; voy. aussi M. Reinaud, *Invasion des Sarrasins en France.*

bdelmalek firent des incursions en Provence, où ils étaient ppelés par des seigneurs mécontents; Charles Martel et on frère Childebrand reprirent Avignon et battirent les ausulmans sur la Berre, mais ne purent s'emparer de Naronne; pour empêcher les Arabes de s'établir au nord de Aude, ils démantelèrent Nîmes, Agde, Béziers, et firent u pays un véritable désert; en 737, Mauronte, gouverneur e Marseille, livra la Provence aux infidèles, qui assiégèrent t occupèrent la ville d'Arles; Charles, réuni à Luitprand, oi des Lombards qui était lui-même menacé sur la côte gurienne, força l'ennemi à la retraite (739); une heureuse xpédition contre la Sicile racheta pour les Arabes la honte e ces échecs répétés qui consacraient la fortune et la puissance des Francs carlovingiens[1].

uerres en Orient; nouveau siége de Constantinople (707).

La victoire de Poitiers avait fermé aux musulmans l'Euope du côté de l'Occident; ils pouvaient néanmoins la prenlre à revers et y pénétrer par Constantinople; déjà, en 672, ls avaient assiégé la capitale de l'empire grec, et leurs tentaives avaient échoué; ils l'attaquèrent de nouveau par mer, ous Soliman et Omar II (717-719), et virent encore une ois leurs flottes détruites par le feu grégeois. Léon III, Isaurien, qui venait de monter sur le trône, déploya dans ette circonstance un courage à toute épreuve; dirigeant ui-même les brûlots incendiaires, il ruina une partie des âtiments ennemis, et força les autres à la retraite. Les roupes de débarquement qui avaient pris terre à la haueur d'Abydos s'étaient emparées des villes qui bordent la ropontide jusqu'à Constantinople; la résistance de Léon, n hiver rigoureux, la famine et la peste triomphèrent de eurs efforts.

Les Arabes ne réussirent pas mieux sur terre, quoique ustinien II eût, par une mesure impolitique, obligé les Marlaïtes à descendre du Liban et du mont Taurus. En 692, e khalife Abdelmalek avait obtenu quelques avantages dans

1. Eginhart, édition publiée par la Société de l'Histoire de France; Fauriel, *Hisoire de la France méridionale*, compilation plus que médiocre.

la Cilicie; une bataille livrée près de l'île d'Éleuse avait été fatale aux Grecs par la trahison d'un corps d'Esclavons mercenaires; sous Absimare Tibère, les hostilités prirent un caractère de férocité sans exemple. Héraclius, frère de l'empereur, remplit la Syrie de désolation et de carnage. Les habitants de la petite Arménie ayant massacré les garnisons musulmanes répandues sur leur territoire, payèrent bientôt le prix du sang; une armée de Sarrasins vint fondre sur eux, égorgeant les populations sur son passage, et les seigneurs de la province furent brûlés vifs. En 703, la Cilicie était le théâtre de nouveaux combats : les succès des généraux romains sauvèrent les empereurs héraclides des dangers qui les menaçaient.

Cependant Justinien II, déposé en 695, avait ressaisi la couronne dix ans plus tard, et ne songeait qu'à satisfaire ses implacables vengeances. Moslemah, frère de Walid Ier, qui s'était déjà signalé par ses excursions en Asie Mineure, s'empara de Tyane, capitale de la seconde Cappadoce. Tel était le mépris qu'inspirait l'empereur qu'un parti de trente Arabes osa traverser toute la contrée, pénétra jusqu'à Chrysopolis, vis-à-vis de Constantinople, mit le feu aux vaisseaux réunis dans le port, et revint sans avoir perdu un seul homme. En 711, sous le règne de Philépique Bardane, Moslemah envahit le Pont et la Lycaonie, prit Antioche de Pisidie, et fit plusieurs campagnes glorieuses, sans obtenir toutefois de résultats bien importants. Maîtres d'une grande partie de l'Arménie, les Arabes fortifièrent les défilés de Derbend contre les Turcs khozars, dont les incursions s'étendaient quelquefois jusqu'à Mossoul; ils assiégèrent successivement Amorion, Pergame, Nicée, en Bithynie, et après s'être avancés jusqu'aux rives de la Propontide et du Bosphore, ils finirent par renoncer à des entreprises pour lesquelles il eût fallu plus d'ensemble et la réunion de forces considérables; les Grecs, en défendant les murs de leur capitale et les places fortes de l'Asie Mineure, si souvent menacées, avaient eu du moins la gloire de sauver l'Europe du côté de l'Orient.

Conquête de la Transoxiane et de l'Inde occidentale; la mauvaise politique du khalife Soliman arrête les progrès des Arabes (707-712).

Dans l'Asie centrale, les progrès de l'islamisme avaient ;té plus remarquables; l'Indus et l'Oxus avaient été franchis; es Arabes ne s'étaient arrêtés que sur les frontières du grand ɜmpire chinois. Maîtres de Tarmidz, ils s'étaient plusieurs 'ois approchés de Bokhara et de Samarcande, mais sans ɔccuper ces deux villes. Kotaïbah, un de leurs meilleurs ;énéraux, placé sous le commandement immédiat d'Hé;iage, qu'Abdelmalek avait chargé de gouverner toutes les ɔrovinces situées à l'est de l'Euphrate, s'avança contre les Turcs, les battit complétement, et réduisit le Khowa'esm ou Kharizme et le Mawarannahar où Salem-ben-Ziad ;t Mohalleb n'avaient fait que des incursions passagères; a grande partie du pays connu dans nos cartes sous le ıom de Tartarie indépendante, se soumit à l'autorité des :halifes; non content d'avoir brûlé les idoles de Ferganah, le Nakscheb, de Baikend, de Bokhara et de Samarcande 712), Kotaïbah prit Kaschgar, Aksou, Jerkhen, Khotan, t envoya douze ambassadeurs à l'empereur de la Chine, ui détourna l'orage dont il était menacé en rassasiant d'or ɜur cupidité.

A l'est du Sedjestan, on se contenta d'imposer un tribut u roi de Caboul. L'effort des conquérants se porta principalement sur la vallée de l'Indus, où régnaient des chefs uissants. Une flotte remonta le fleuve bien avant dans l'in;rieur des terres, en même temps qu'une armée venait travers le Mekran et se répandait dans les plaines de aschmir. Des villes opulentes et magnifiques couvraient ;s bords du fleuve; plusieurs d'entre elles essayèrent vaiement de résister; il leur fallut reconnaître la puissance es khalifes, adopter une langue nouvelle et tolérer la proagation de l'islam qui remplaça peu à peu le bouddhisme.

Les entreprises des Arabes contre les peuples de l'Inde vaient commencé près d'un siècle auparavant; dès 637 ne flotte sortie de l'Oman avait fait une descente dans l'île ; Tanah, non loin de la ville actuelle de Bombay; une au-

tre flotte partie du Bahreïn avait attaqué dans le golfe de Cambaye, la ville de Baroud; enfin une troisième expédition avait été dirigée vers les bouches de l'Indus. En 643, Abdallah, fils d'Ammer, après avoir envahi le Kerman et le Sedjestan, avait vaincu le gouverneur persan du Mekran et le roi du Sinde réunis; quelques années plus tard Abderrahman, fils de Samrah, avait attaqué la province de Daver, détruit l'idole Zour et occupé la ville de Bost. Les royaumes de Caboul et du Sinde formèrent alors la frontière des possessions arabes; en 664, Mohalleb, fils d'Abou-Sopha, rendit le souverain de Caboul tributaire; les territoires de Cosdar près de Kelath et de Candabyl furent dévastés et les musulmans s'approchèrent de plus en plus de la vallée de l'Indus; les troubles qui éclatèrent sous les premiers Ommïades permirent à quelques princes de l'Inde de reconquérir leur indépendance; mais du vivant même de Moawiah, Abderrahman entrait en vainqueur dans Caboul et en 683 Abdelazis, fils d'Abdallah-ben-Ammer, faisait respecter au loin l'étendard du prophète. Lorsqu'en 707, par les ordres d'Hégiage, Mohammed-ben-Cassem s'avança sur les bords de l'Indus, il attaqua d'abord le roi Daher, le défit, et prit la ville de Daybal, Byroun, Bahman-Abad, Alor et Moultan qui devint le boulevard de l'islamisme[1]; il se rapprochait de l'Himalaya et se disposait à envahir l'empire dégénéré de Canoge; la mort d'Hégiage le rappela du côté de l'Euphrate et il expia bientôt après dans les supplices le tort d'avoir pris un trop grand ascendant sur les populations indigènes par la sagesse de son gouvernement et la hauteur de son génie.

Les musulmans s'étaient montrés un instant sur les rives du Gange; mais ils ne conservèrent pas ces contrées qu'ils n'avaient fait que parcourir.

Ici s'arrêtent les conquêtes des Arabes; les successeurs de Mahomet n'avaient déjà plus cet esprit de prosélytisme qui, soixante ans auparavant, renversait tous les obstacles. Les khalifes redoutaient même un accroissement de territoire,

1. Voy. le Mémoire sur l'Inde de M. Reinaud et le Rapport que nous avons fait sur cet ouvrage (*Bulletin de la Société de géographie*, année 1851).

ans la pensée qu'au milieu des divisions des partis, de ouvelles conquêtes n'auraient fait que favoriser les idées mbitieuses de leurs généraux, qu'ils regardaient déjà d'un ɔil jaloux.

La disgrâce qui frappait Mousa sur les bords du Tage atɔignait, à trois mille lieues de distance, Kotaïbah, qui veait d'ajouter d'immenses provinces à la monarchie des halifes, et Mohammed fils de Cassem, dont la sage politiue faisait accepter des Hindous la domination musulmane. 'n ne pouvait prévoir ce qu'auraient fait ces trois hommes la tête d'armées victorieuses et pleines d'enthousiasme, le khalife Soliman pour se venger d'Hégiage, qu'il consiérait comme son plus cruel ennemi, n'avait fait porter le oids de sa colère sur les généraux choisis par cet habile ıinistre. Mais les fils d'Abdelmalek étaient arrivés à l'apoée de leur puissance; désormais ils ne pouvaient plus que échoir, car ils n'avaient pas cette main ferme et vigoureuse ui seule pouvait maintenir l'unité dans leurs vastes États; s n'avaient pas, à l'exemple des compagnons du prophète, sentiment de leur force, et en s'abandonnant à d'injustes ɔupçons contre leurs propres partisans ils rallumèrent euxıêmes le feu de la guerre civile.

LIVRE IV.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN ORIENT.

742-1258 et 1538 (ère chrétienne). — 125-656 et 945 (ère musulmane).

CHAPITRE PREMIER.

LIMITES DE L'EMPIRE ARABE EN 743; LUTTE DES OMMIADES ET DES ABBASSIDES; KHALIFATS D'ORIENT ET D'OCCIDENT.

PUISSANCE DES OMMIADES. — ÉTAT DES PARTIS; LES ALIDES; LES ABBASSIDES. — DERNIERS KHALIFES OMMIADES; ABOUL-ABBAS TRIOMPHE DE MERVAN II. — ABOUL-ABBAS PREMIER KHALIFE ABBASSIDE; ALMANZOR LUI SUCCÈDE; FONDATION DE BAGDAD.

Puissance des Ommïades.

L'empire arabe, en 743, est parvenu à ses limites extrê-mes. Les successeurs de Mahomet ont tracé le cercle au delà duquel leur action ne se fera point sentir. A partir de cette époque, les déchirements vont commencer.

Trois continents, l'Asie, l'Afrique et l'Europe ont été successivement envahis. En Europe, les Arabes possèden toute la péninsule ibérique, à l'exception de quelques défi-lés dans les Asturies, où les compagnons de Pélage font une résistance opiniâtre. La Septimanie, l'île de Chypre, les Ba-léares, la Crète et Rhodes, le nord de l'Afrique leur appar-tiennent également. Leur domination est partout reconnue depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à l'isthme de Suez. Il ont divisé les côtes en deux gouvernements : à l'ouest le Magreb, comprenant les anciennes provinces grecques d la Byzacène, de l'Afrique consulaire, de la Numidie, de Mauritanies césarienne et sitifienne, et de la Mauritanie tingi tane; à l'est, l'Égypte et la Cyrénaïque dont le gouverneu reçoit les tributs imposés par Amrou aux peuples de l Nubie.

La plus grande partie de l'Asie est soumise aux khalifes; ›n leur obéit des déserts du Sinaï aux steppes du Turkes-an, et de la vallée de Caschmir aux versants du Taurus. ;i l'Asie Mineure a échappé à leurs lois, les provinces fron-ières (la Cilicie, la Cappadoce et le Pont) sont devenues əurs tributaires. Aucune partie de l'empire des Perses 'a pu se soustraire à leur autorité. Bien plus, ce que les rinces sassanides n'avaient jamais pu faire, ils l'ont ac-ompli avec une rapidité sans exemple; leurs généraux ont onquis, au delà du Gihon et de l'Indus, la Bukharie, la Sog-iane, dont ils ont formé une seule province, et le Mawa-ınnahar. Du côté de la mer Caspienne, le Khowaresm leur st soumis; au delà du Sedjestan, le roi de Caboul paye tri-ut; enfin, dans la vallée de l'Indus, ils envoient fièrement éclamer l'impôt des principaux chefs du pays.

En 743, cet immense empire, plus grand que celui d'A-ːxandre, presque égal à celui des Romains, avait pour capi-ıle Damas, embellie de monuments magnifiques : elle avait ı s'élever, sous le règne de Walid Ier, cette mosquée célè-re mise au rang des merveilles du monde, et que Tamer-n devait détruire sept siècles plus tard. C'était une révo-ıtion qui avait élevé Damas, autrefois simple chef-lieu de Syrie, au rang où elle se trouvait alors. Une révolution ɔuvelle allait l'en faire déchoir et déplacer en même temps centre de l'empire.

État des partis; les Alides; les Abbassides.

Les Syriens, nous l'avons vu, s'étaient, dès l'origine, dé-›ués au triomphe de la famille d'Ommïah, qui, par recon-ıissance, aussi bien que par une sage politique, avaient ‹é leur résidence au milieu d'une population fidèle, tou-›urs prête à les soutenir les armes à la main. Mais la pré-ninence de la Syrie n'avait pas été acceptée sans murmure. ı Mecque et Médine avaient montré en plusieurs circon-ınces une opposition violente. Dans l'Irak, qui s'était ɛuplé, plus que toute autre province, de familles arabes ɾrties du désert, on disait hautement que les Ommïades aient usurpé la souveraine puissance; Bassorah et Koufah,

devenues des villes importantes, avaient été plusieurs fois le théâtre de rébellions sanglantes, et les habitants de l'Asie orientale étaient disposés à embrasser comme elles la cause des descendants d'Ali[1]. Mais le malheur et la trahison semblaient s'attacher aux pas des Alides; leurs tentatives avaient été étouffées dans des flots de sang, et, il faut le dire, ils devaient, en grande partie, s'attribuer à eux-mêmes le mauvais succès de leurs efforts. Cette famille s'était partagée en plusieurs branches dont chacune réclamait pour un de ses membres le titre de khalife ou d'iman; les prétentions de l'une étaient, aux yeux des autres, complétement illégitimes; lorsqu'un des Alides prenait les armes, il était soutenu par ses parents, ses alliés et un certain nombre de musulmans, pour qui un descendant de Mahomet était toujours un digne héritier du trône; mais on ne voyait pas la famille d'Ali tout entière se lever comme un seul homme pour défendre les droits du prétendant, armer en sa faveur les bras des nombreux partisans qu'elle comptait dans tous les pays soumis à l'islamisme; aussi on n'obtenait que des succès partiels, et, après quelques instants d'une existence brillante, on finissait par succomber devant des forces supérieures.

D'un autre côté, les descendants d'Ali s'élevèrent rarement à la hauteur du rôle qu'ils étaient appelés à jouer. Parmi ceux qui, à différentes époques, revendiquèrent le titre de khalifes, il n'en est pas un qui ne se distinguât par ses qualités morales et quelquefois même par son courage personnel; mais aucun d'eux n'eut en partage cette prudence, cette énergie, cette volonté ferme qui maîtrise les événements, et ils ne firent jamais que retarder la catastrophe terrible qui ne pouvait manquer de terminer des entreprises mal conçues et conduites avec plus d'entraînement que de sagesse[2].

Les fils d'Abbas, plus adroits et plus heureux, préparèrent de très-loin leur grandeur future; pour colorer d'une appa

1. Voy. l'appendice, n° 8.
2. M. Quatremère, *Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes abbassides*, 1837.

rence de justice leurs prétentions ambitieuses, ils avaient supposé qu'Abou-Haschem-Abdallah, petit-fils d'Ali, empoisonné par ordre du khalife Soliman, leur avait délégué, avant de mourir, la dignité d'iman; Abou-Haschem ne descendait pas de Fathime, la fille du prophète. Son père, Mohammed, surnommé Ebn-Hanefiïah, parce qu'il avait eu pour mère une femme de la tribu de Hanef, avait mérité l'estime générale par ses vertus; mais il n'avait pu disputer le rang d'iman au fils de Hoseïn, arrière-petit-fils de Mahomet; aussi, les véritables titres des Abbassides se fondèrent exclusivement sur l'intrigue et la force. Leur audace détermina la plupart des Alides, qui désiraient avant tout la ruine de la maison d'Ommïah, à se déclarer pour eux, et l'Irak out entier se disposa à prendre les armes.

Les Ommïades ne pouvaient ignorer le danger de leur position; déjà ils avaient aboli l'usage d'excommunier la mémoire d'Ali, et le pieux Omar II avait même songé à se choisir un successeur dans la famille du gendre de Mahomet. Cette disposition avait causé sa perte; après lui (720) la division n'avait pas cessé de troubler la famille régnante; et les revers de Zéid qui, en 740, avait disputé le sceptre à Hescham n'avaient servi qu'à mettre plus en évidence le parti des Abbassides.

Derniers khalifes ommiades; Aboul-Abbas triomphe de Mervan II.

Le successeur désigné d'Hescham, Walid II, se montra, ès son avénement, par ses mœurs et son caractère, i peu digne d'être le chef d'une religion et d'un grand mpire, que la ville de Damas méconnut son autorité t proclama khalife un autre Ommïade, Yézid II (743). Valid essaya vainement de rentrer à Damas; vaincu dans n combat où il trouva la mort, il laissa à d'autres le soin e punir son parent et la ville rebelle; ses partisans, réfuiés à Émèse, tentèrent une seconde fois la fortune sans lus de succès, et un autre parent d'Yézid ayant soulevé la alestine, ne fut pas plus heureux. Un membre de leur mille, doué d'un mérite incontestable et gouverneur de la

Mésopotamie, Merwan, petit-fils de Merwan Ier, jugeant que l'autorité d'Yézid était mal assise au moment même où il fallait à la tête de l'État un homme ferme et énergique, crut pouvoir aspirer à la puissance suprême. Soutenu par les habitants du Djezireh, dont il avait su se faire aimer, il marcha sur Damas, recevant sur la route l'hommage des villes qui, comme Émèse, ne s'étaient soumises qu'avec peine aux armes d'Yézid, et à son arrivée il ne trouva plus que des adversaires en désarroi. Yézid II venait de mourir (744); un de ses frères chercha inutilement à continuer la lutte; Merwan resta maître du khalifat en 746. Les Abbassides ne demeurèrent pas inactifs au milieu de ces dissensions, qui détournaient tous les gouverneurs des soins de l'administration. Ils mirent le temps à profit pour organiser une ligue redoutable, et rallièrent autour d'eux les mécontents de tous les partis. Des émissaires adroits parcoururent le Khorasan et cette province donna le signal de l'insurrection en proclamant khalife Mohammed, arrière-petit-fils d'Abbas, et à la mort de Mohammed, son fils Ibrahim. L'auteur principal de cette révolution était le farouche Abou-Moslem, qui s'était élevé d'une condition infime aux plus hautes dignités, et qui avait été nommé gouverneur du Khorasan; il fit arborer à Mérou, sur son palais, le drapeau noir, emblème du parti des Abbassides (750), qui avaient proscrit le blanc, couleur des Ommïades, et la guerre civile recommença.

Merwan, à la première nouvelle de ces événements, s'était assuré de la personne d'Ibrahim qui affectait le goût de la retraite. Pour effrayer ses ennemis par une résolution violente, il ordonna la mort de l'Abbasside; ce fut un acte de mauvaise politique; le frère d'Ibrahim, Aboul-Abbas, en apprenant cette cruelle exécution, se hâta d'accourir à Mérou et se fit proclamer khalife, suivant les cérémonies ordinaires. Du palais du gouverneur il se rendit en grande pompe à la mosquée, où il récita tout haut la kotbah ou prière publique, et se mettant à la tête de ses partisans, il se disposa à consacrer son usurpation par la victoire. Merwan s'avançait dans le Khorasan avec une nombreuse armée. Il avait pour

lui la supériorité du nombre et des talents militaires. On en vint aux mains sur les bords du Zab. Un accident imprévu causa la perte des Ommïades ; Merwan ayant quitté son cheval au moment où son triomphe semblait assuré, l'animal effrayé se précipita au milieu des combattants, qui crurent que le khalife avait été tué ; le désordre se mit aussitôt dans les rangs des Syriens et Merwan fut réduit à fuir. Poursuivi par l'émir Abdallah son vainqueur, il traversa rapidement le Djezireh, la Palestine, et se croyait en sûreté sur les frontières de l'Égypte, lorsqu'il fut surpris et tué dans une église copte. Les meurtriers lui coupèrent la tête, qui, portée à Koufah, et exposée, suivant la coutume orientale, aux regards de la population, apprit à tous la chute définitive de la maison d'Ommïah (752). Ceux qui s'étaient séparés de Merwan et n'avaient pas su combattre pour soutenir sa cause eurent bientôt lieu de s'en repentir. Aboul-Abbas se promettait de punir d'un seul coup et la mort de son frère et les longues souffrances que sa famille avait supportées ; sa vengeance surpassa tout ce que la haine peut inventer de plus terrible. Les Ommïades et leurs adhérents furent poignardés par milliers ; il y eut en un seul jour à Damas quatre-vingt-dix de leurs chefs qui périrent victimes de leur crédulité ; on les avait invités à un festin de réconciliation ; tout à coup, au milieu de la fête, des soldats apostés vinrent se ranger derrière chacun d'eux ; à un signal donné ils déchargèrent sur leur tête un coup de massue et les renversèrent. Puis sur les morts et les mourants on fit placer des planches qu'on recouvrit de riches tapis, et tous les officiers de l'armée furent appelés à un nouveau repas. Aboul-Abbas, qui mérita si bien le surnom d'*El-saffah* (le sanguinaire), voulait exterminer tous les Ommïades ; un d'eux, échappé au massacre général, allait faire porter aux Arabes d'Orient la peine de tant de crimes.

Aboul-Abbas premier khalife abbasside; Almanzor lui succède; fondation de Bagdad.

La révolution qui avait élevé les Abbassides au khalifat peut être regardée comme une réaction de l'Asie orientale contre

l'Asie occidentale ; elle avait été faite par les habitants du Khorasan et de l'Irak : ce furent eux aussi qui en profitèrent. Les khalifes cessèrent de résider en Syrie ; ils allèrent s'établir dans la Babylonie. Aboul-Abbas, qui ne régna que deux ans (752-754), fixa son séjour à Anbar ; Almanzor, son frère et son successeur, chercha une résidence plus convenable et plus imposante. Il arrêta d'abord son choix sur Koufah : mais l'esprit de la population, mieux disposée pour les Fathimites que pour sa propre famille, lui déplut. Il songea à créer lui-même une ville nouvelle qui lui fût toute dévouée; et en 762 il fonda Bagdad, dont la renommée éclipsa bientôt celle de toutes les cités de l'Orient. Bagdad fut construite au bord du Tigre, près de l'ancienne Séleucie, autour d'une colline que dominait le pavillon des khalifes ; une enceinte en briques, défendue par cent soixante-trois tours, la protégeait contre les attaques du dehors[1]. Des sommes immenses furent consacrées à ses embellissements.

Le changement de capitale fut accueilli avec satisfaction par tous les Orientaux, qui voyaient se rapprocher d'eux le siége du gouvernement. Il n'en fut pas de même des pays de l'extrémité occidentale du khalifat, l'Espagne et le Magreb, qui se plaignaient déjà de leur isolement et qui, ne se considérant en quelque sorte que comme des provinces tributaires de l'empire, n'attendaient qu'une occasion favorable pour devenir indépendants.

Rien sans doute ne pouvait être plus funeste à la grandeur de l'islamisme qu'une semblable scission, mais elle était tellement dans la force des choses qu'elle s'accomplit sans effusion de sang et comme par un accord tacite.

Dès que l'Espagne apprit l'avénement des Abbassides et la chute des Ommïades, elle se sépara de la mère patrie ; puis ayant su qu'un membre de la famille d'Ommïah se trouvait dans le Magreb, elle n'hésita pas à le proclamer khalife (755). L'Afrique, sans aller aussi loin, parut approu-

1. Marigny, *Histoire des Arabes sous le gouvernement des khalifes*, ouvrage médiocre. Gibbon, déjà cité, etc.

'er l'acte de son gouverneur Abderrahman-ben-Habid, qui ıésitait à reconnaître la souveraineté d'Almanzor. Les ›euples de cette contrée avaient depuis longtemps compris [ue leurs intérêts n'étaient point les mêmes que ceux des ›euples de l'Asie; toutefois ils ne voulurent point se rallier u khalifat de Cordoue, et se partagèrent en plusieurs grou›es distincts avec des chefs particuliers; les faibles liens [ui les rattachaient à la dynastie des Abbassides disparurent ›ientôt complétement.

C'est pour cela qu'au point où nous en sommes arrivés, il ıut scinder l'histoire des Arabes en deux parties; nous tudierons d'abord les révolutions du khalifat d'Orient et les vénements accomplis en Égypte qui se lient intimement ces révolutions; puis nous traiterons dans un livre spécial es Arabes de l'Espagne et de l'Afrique proprement dite.

CHAPITRE II.

GRANDEUR DES ABBASSIDES; TENTATIVES DE CENTRALISATION.

752-846 (de J. C.). — 137-232 (de l'hégire).

RANDEUR DES ABBASSIDES; HAROUN-AL-RASCHID; ALMAMOUN. — LES ABBASSIDES SE PRÉOCCUPENT EXCLUSIVEMENT DE LA CIVILISATION DE L'ORIENT. — GOUVERNEMENT; FINANCES. — TRAVAUX PUBLICS; ADMINISTRATION INTÉRIEURE. — AGRICULTURE; INDUSTRIE. — LETTRES, SCIENCES ET ARTS. — MAGNIFICENCE DES ABBASSIDES. — PREMIERS GERMES DE DÉCADENCE.

randeur des Abbassides; Haroun-al-Raschid; Almamoun.

Le règne des premiers Abbassides est l'époque de la plus rande splendeur des Arabes d'Orient. Le temps des conuêtes est passé; celui de la civilisation commence. Aboulbbas n'avait régné que deux ans; son frère, Abou-Giafar lmanzor, ouvre la série de ces khalifes éminents, dont le om, resté toujours populaire en Asie, l'est devenu égaleıent dans nos pays par le recueil célèbre des *Mille et une*

Nuits. Il avait combattu, jeune encore, avec les chefs de sa famille, et il mérita le surnom de Victorieux; mais son principal titre de gloire est d'avoir créé un système de gouvernement qui atteste la profondeur de ses vues. Dans les riches provinces de son vaste empire, les gouverneurs disposaient de la force militaire et des finances; ils appliquaient une partie du produit des impositions aux besoins des localités, et n'envoyaient que le surplus aux khalifes. Almanzor, n'osant modifier un état de choses si favorable aux administrés, érigea en principe d'opérer de fréquents changements dans le personnel des délégués de la puissance souveraine et d'écarter les familles distinguées du maniement des affaires; la plus dangereuse de ses maximes fut de se jouer de la foi donnée et de perdre, sans égard pour d'anciens services, tout homme dont la grandeur devenait suspecte; Abdallah, le destructeur des Ommïades, Abou-Moslem lui-même, et plus tard, sous Haroun-al-Raschid, les Barmécides furent sacrifiés à une politique ombrageuse et impitoyable.

Almanzor employa une partie de sa vie à augmenter ses richesses; il amassa un trésor immense, que quelques historiens ont évalué à sept cent cinquante millions de francs. Ce défaut ne l'empêcha pas de se montrer libéral à l'égard des gens instruits; il donna lui-même l'exemple d'un amour éclairé des sciences et des lettres, et nous le retrouverons lorsqu'il sera question de l'histoire de l'astronomie chez les Arabes.

On s'habitua, sous son règne, à considérer le khalife comme l'image de la Divinité sur la terre. Il exigea toujours de ses sujets le respect le plus profond, et il l'obtint. L'autorité absolue de ses successeurs ne rencontra pas plus d'opposition; la génération qui les entourait était façonnée à l'obéissance. Le seul écueil qu'ils eussent à éviter, c'était l'excès de leur propre despotisme. Les premiers successeurs d'Aboul-Abbas qui, sous bien des rapports, ont été, à juste titre, comparés aux Antonins et aux Médicis, ne font servir leur suprême puissance qu'à l'amélioration intellectuelle et au bien-être des Arabes

Respectés de leurs voisins, à l'abri des troubles que le fanatisme a si souvent excités, ils cherchent par une administration active et libérale, par des entreprises grandes et utiles, à mériter l'estime de tous. A côté de Bagdad, d'autres cités s'élèvent; on construit des routes, des caravansérails, des marchés, des canaux, des fontaines; on forme un grand nombre d'établissements d'instruction et de bienfaisance; le gouvernement excite et protége l'étude des lettres, le commerce et tous les arts de la paix. — Les règnes d'Almahadi et d'Alhadi (775-786), dont la magnificence a été si vantée, furent effacés par celui d'Haroun-al-Raschid ou Haroun le Juste (786-809).

Cet homme célèbre, en qui peut se personnifier le génie de la race arabe parvenue à son plus haut développement, mérite une mention particulière dans l'histoire des vicaires de Mahomet. Doué des meilleures qualités, brave, généreux, magnanime, il eut souvent la force de résister aux entraînements du despotisme pour n'écouter que la voix de la raison. Chargé de gouverner, sans aucune espèce de contrôle, un empire immense dont les habitants exécutaient sans murmure les moindres décisions de sa volonté, il ne fut pas écrasé du fardeau des affaires publiques, et sut faire du bonheur de ses sujets le principal mobile de ses actions. Ami sincère de la vertu, prêt à reconnaître ses torts, cherchant toujours à s'assurer par lui-même de la situation et des vœux de ses peuples, il ne négligeait aucune occasion de faire le bien. S'il se montra si différent de lui-même en ordonnant le meurtre des Barmécides, il faut croire qu'il fut trompé par de faux rapports sur cette famille, qui lui avait donné ses meilleurs ministres, Fadhl et le grand vizir Giafar. Les Barmécides, d'origine persane, avaient brillé pendant près d'un siècle auprès des khalifes, d'abord comme précurseurs des Abbassides, ensuite comme promoteurs du mouvement littéraire et scientifique des Arabes. Ce fut principalement à leur instigation qu'Haroun-al-Raschid protégea les arts, le commerce et l'industrie; il reconnut plus tard leur innocence, et regretta sa cruelle décision. Aussi charitable que religieux, Haroun accomplit scrupuleusement

tous les devoirs d'un musulman sincère; ses qualités supérieures firent une profonde impression sur les Arabes, et sa gloire brille encore en Orient du plus vif éclat[1]. Par un singulier contraste, Amin, fils aîné d'Haroun, n'avait aucune des vertus paternelles. Dès les premières années de son règne, il s'aliéna les esprits, tandis que son frère, Almamoun, montrait la plus grande sagesse dans le gouvernement du Khorasan. Le vœu unanime des musulmans porta ce dernier au khalifat, et Amin, en 813, dut résigner l'autorité.

Almamoun, surnommé l'Auguste des Arabes, surpassa les espérances qu'il avait fait concevoir. Moins brillant qu'Haroun, il lui fut supérieur par les connaissances et la hauteur de son génie. La seule faute politique qu'on ait à lui reprocher fut un acte de reconnaissance et de bonté; il donna à Thaher, en récompense des services qu'il en avait reçus, le gouvernement héréditaire du Khorasan; ce fut le premier démembrement du khalifat d'Orient, non pas que les Thahérites dussent abuser de leur indépendance et méconnaître les bienfaits que le chef de leur famille avait reçus des Abbassides; mais un funeste exemple avait été donné, et l'on vit les gouverneurs des provinces chercher à se soustraire insensiblement à l'autorité de leur souverain légitime.

Almamoun considérait l'instruction comme le vrai salut des peuples; il ne voulut pas que le progrès des lumières dépendît de la munificence accidentelle du chef de l'État et mit la dignité des lettres à l'abri des événements par des dotations permanentes; de tous côtés des écoles furent ouvertes, « et l'on vit, pour la première fois peut-être dans l'histoire du monde, un gouvernement religieux et despotique s'allier à la philosophie, préparer et partager ses triomphes. » Pénétré des idées d'une sage tolérance, et réunissant autour de lui des savants grecs, persans, coptes, chaldéens, il ne voulut pas admettre de distinction en matière de religion. Il fut établi que chaque fois qu'il y aurait dix chefs de famille, chrétiens, juifs ou mages, ils pourraient se constituer en Église; tous furent déclarés susceptibles d'exercer

1. *L'Arabie*, de M. N. Desvergers, 1847, p. 681 et suiv.

es fonctions publiques, et les préjugés qui repoussaient s dissidents de la société des fidèles parurent un instant effacer. Ils devaient renaître plus violents que jamais sous khalife Motawakkel, troisième successeur d'Almamoun. ui-même ne fut pas toujours à l'abri d'injustes attaues. Les théologiens de Bagdad avaient déjà provoqué des ersécutions contre le zendikisme, qui, né dans le Khoran, n'offrait en réalité qu'un amalgame d'idées mages et lamites. Almanzor s'était servi de leurs écrits pour rene odieuse la mémoire d'Abou-Moslem, et Alhadi avait donné de sanglantes exécutions contre les novateurs. Alamoun fut accusé de zendikisme; pour réduire ses adverires au silence, il aggrava les peines portées contre les paratistes, et fidèle cependant à ses principes de tolénce il évita soigneusement de les appliquer.

Les deux successeurs d'Almamoun, Motassem (833-842) Wathek (842-846), furent dignes du trône; le premier, ince charitable et généreux, eut le seul tort de former sa rde particulière de jeunes Turcs qui devaient plus tard reuveler, auprès des khalifes, les excès des prétoriens de ome auprès des empereurs. Pour Wathek, son règne ne t troublé que par des querelles de doctrines. La diverence des opinions religieuses était grande, puisque l'on compté chez les Arabes jusqu'à soixante-treize sectes incipales; ajoutez à cela les cent treize sciences coraques, et vous aurez une idée de la confusion où deient tomber souvent les esprits. Wathek, pour avoir précié avec les lumières de sa raison le dogme de ternité du Coran, soutenu avec véhémence par le docteur imed-ben-Nassar, se vit au moment d'être détrôné et mplacé par ce rude adversaire. Jugé très-sévèrement r des historiens prévenus, il fut cependant un excellent ince; protecteur des lettres qu'il cultivait lui-même, il couragea l'industrie, et sous son gouvernement il n'y t pas de mendiants dans ses États; brave et rempli de enveillance pour tous, il mourut avec la résignation pieuse un caractère ferme et éclairé.

Ce qui distingue surtout les règnes des premiers Abbassi-

des, c'est l'absence complète d'expéditions entreprises dans des vues d'agrandissement. Ces princes soutinrent plusieurs fois la guerre contre leurs voisins, mais sans songer à de nouvelles invasions. Ce fut surtout avec les Grecs que, durant cette époque, les Arabes d'Orient eurent des démêlés. La ligne de frontières qui les séparaient était fréquemment le théâtre de collisions sanglantes. Les Grecs regrettaient la perte de leurs plus belles provinces, et d'un autre côté ils étaient fiers d'avoir opposé, à Constantinople et dans l'Asie Mineure, une heureuse résistance à l'islamisme. Leurs généraux, souvent battus, cherchaient cependant une occasion de gloire au milieu d'hostilités partielles. Un succès flattait à tel point la vanité de ces Grecs dégénérés, que celui qui l'avait obtenu était presque sûr de la couronne. Cette guerre d'escarmouches se prolongea sous la plupart des successeurs d'Aboul-Abbas.

Pendant le règne d'Almanzor, les empereurs de Byzance perdirent Mélitène, ville très-importante de la Cappadoce; ils eurent la douleur de voir toute la Cilicie ravagée et une de leurs armées vaincue sur les bords du Mélas, en Pamphylie. Le khalife Almahadi leur fit éprouver de nouveaux revers (775-785). Ils avaient cru d'abord un instant que la fortune allait favoriser leurs armes ; l'ennemi s'était présenté devant Dorylée, ville de Phrygie, et après une attaque de plusieurs semaines, il avait été forcé de se retirer (771). L'année suivante, il avait été chassé de toutes les places fortes qu'il occupait en Cilicie. Mais les Arabes, irrités de ces défaites successives, se préparèrent à prendre une revanche éclatante. Ils organisèrent une expédition sur une plus grande échelle, entrèrent dans l'Asie Mineure par la Cappadoce, battirent toutes les troupes qu'Irène, tutrice de Constantin Copronyme, envoya contre eux, et parurent devant les murs de Constantinople. Réduite aux abois, l'impératrice aima mieux se soumettre à un tribut que d'exposer sa capitale aux horreurs d'un siége. Elle rendit les villes de Cilicie et s'engagea à payer annuellement soixante mille dinars. C'était Haroun-al-Raschid que son père Almahadi avait mis à la tête de l'armée ; il rentra en

yrie avec un butin considérable et traînant à sa suite plus e six mille prisonniers.

Irène, en 792, se crut assez forte pour pouvoir rompre ; traité et se soustraire à ses obligations; des deux côtés n se prépara aux hostilités. Haroun était devenu khalife. Il e se contenta pas d'envoyer des troupes dans l'Asie Mineure, il fit équiper des vaisseaux pour ravager les îles de ı Méditerranée. Irène paya cher ses velléités belliqueu-;s. D'abord la Phrygie, la Bithynie, la Lydie furent déastées; puis la marine grecque fut entièrement détruite ans le golfe de Satalieh. Les Arabes, maîtres de la mer, allè-ent ravager l'Archipel, qu'ils mirent à feu et à sang. En résence de ces revers, qui constataient si évidemment son npuissance, Irène se résigna de nouveau à payer le tribut; lle stipula de plus un échange de captifs. Cet échange eut eu sur les bords d'un petit fleuve de Cilicie, et dans la suite et usage prévalut toutes les fois qu'une trêve avait lieu entre ;s parties belligérantes. Irène avait reçu de trop dures ;çons pour songer désormais à recommencer la lutte. icéphore son successeur, se fiant à son courage, n'hésita pas à tenter de nouveau la fortune. Il adressa une mis-ıve orgueilleuse au khalife, qui lui fit cette courte réponse: Au nom du Dieu clément et miséricordieux, Haroun-al-aschid, commandeur des croyants, à Nicéphore, chien de omain. J'ai lu ta lettre, fils d'une infidèle; tu n'entendras as ma réponse, tu la verras; » et il l'écrivit en caractères e feu dans les plaines de l'Asie Mineure. Non-seulement icéphore ne put se dégager du tribut imposé, mais encore exposa ses provinces à des invasions réitérées qui leur en-;vèrent leurs dernières richesses. On ne peut toutefois ıéconnaître ses grandes qualités, comme l'ont fait les istoriens grecs. Il y a quelque chose de noble et de touhant dans la conduite de cet empereur qui, toujours battu, e voulut jamais reconnaître son infériorité, et qui, réduit lusieurs fois à la dernière extrémité, ne déposa jamais les rmes. On l'a accusé d'avarice et d'avidité; les blessures u'il reçut en s'exposant dans les combats le montrent sous n jour plus avantageux; ses efforts, du reste, furent inu-

tiles; Haroun demeura constamment vainqueur. Le Pont fut dévasté, et la ville d'Héraclée assiégée, prise et réduite en cendres. Les côtes de la Pamphylie, de la Mysie, de la Lydie furent saccagées; l'île de Rhodes eût passé tout entière sous la domination musulmane, sans la vigoureuse résistance de la capitale. Ces guerres prouvent d'ailleurs que si les Arabes n'avaient pas encore perdu leur science militaire, ils étaient loin de ces temps d'héroïsme où le moindre revers excitait l'ardeur enthousiaste de la nation tout entière; les généraux d'Omar ne se seraient arrêtés qu'à Constantinople.

En 829, la guerre recommença sous un singulier prétexte. Almamoun, qui aimait avec passion les mathématiques, ayant appris qu'il existait à Constantinople un savant nommé Léon auquel nul ne pouvait être comparé, désira le voir à Bagdad. L'empereur, refusa de laisser partir Léon. C'en fut assez pour déterminer le khalife à reprendre les armes; il ne poussa point, il est vrai, la guerre avec activité. Quelques avantages obtenus par les Grecs enflèrent le cœur de Théophile; il crut le moment venu de ressaisir tout ce qui avait été enlevé à Constantinople au delà des anciennes limites, et il prit l'offensive (833). Motassem venait de monter sur le trône; il était capable de repousser vigoureusement son ennemi. Les succès furent longtemps balancés; l'empereur s'étant emparé, en 836, de Sozopetra, ville natale du khalife, la traita, malgré les représentations de ce prince, avec la plus grande rigueur; il détruisit tous les monuments, passa les habitants au fil de l'épée et réduisit les femmes et les enfants en esclavage. Motassem jura de tirer de cet acte de barbarie une vengeante éclatante. A la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Amorion, patrie de Théophile, l'emporta d'assaut et lui fit subir le même sort que Sozopetra (840). Pendant deux ans encore, il resta sous les armes sans vouloir écouter aucune proposition de paix; il entrait chaque année sur les terres de l'empire, mettait à contribution les villes ouvertes (840-842) et revenait chargé de butin. Wathek, son successeur, se montra moins acharné; mais ce furent les Grecs qui voulu-

ent alors continuer la lutte. Commandés par l'empereur
asile, ils furent plus heureux, et recouvrèrent en Cilicie
outes les places qu'Haroun leur avait enlevées (842-846).

Les Arabes eurent encore, pendant cette période, à repousser les incursions des Turcs khozars. Ce peuple envait l'Arménie pendant le khalifat d'Haroun-al-Raschid, et nleva près de cent mille captifs (787). Les Arabes se contentèrent de fermer à l'ennemi les défilés du Caucase [1].

Les Abbassides se préoccupent exclusivement de la civilisation de l'Orient.

Les Abbassides ne firent point voir une sollicitude trèsve pour leurs provinces occidentales; c'est à peine s'ils ierchèrent à rattacher l'Espagne à leur empire, et ils abandonnèrent l'Afrique à elle-même; bien plus, ils contriuèrent eux-mêmes à l'élévation de la famille des Aglabites 1 la déliant de toute obéissance à leur égard, sous la seule striction de reconnaître leur souveraineté, comme s'ils aient las d'exercer leur autorité temporelle dans cette irtie du monde, et qu'il leur suffît de savoir leur nom réété dans les mosquées. Ibrahim-ben-Aglab, accepta ces onditions d'Haroun-al-Raschid; il s'empara du gouvernement de tout le Magreb, et l'investiture qu'il avait reçue lui rvit à donner à sa dynastie une sorte de consécration relieuse. Toutefois ses successeurs ne purent empêcher qu'un présentant de la famille des Alides ne détachât définitiment du khalifat de Bagdad la Mauritanie occidentale, où s Édrissites s'établirent.

Les Abbassides espéraient peut-être que les divisions, ii ne pouvaient manquer de s'élever en Espagne, ramèraient la péninsule sous leur domination; ce qui expliierait leur politique d'expectative et leurs négociations ec les rois francs. On connaît les relations d'Haroun alschid avec Charlemagne, les ambassades qu'ils s'enyèrent, les présents qu'ils échangèrent. Cependant les bassides ne firent aucun armement contre les khalifes de rdoue, et eurent même à souffrir des entreprises des

. Lebeau, *Histoire du Bas-Empire,* donne les récits des écrivains grecs.

Maures de la péninsule. Une escadre, montée par des pirates andalous, vint piller, en 820 les côtes d'Égypte. Les assaillants entrèrent dans la ville d'Alexandrie, qu'ils mirent à feu et à sang. Almamoun ne tira aucune vengeance de cette attaque; il ne songea même pas à occuper l'île de Crète (Candie), que ces pirates avaient conquise sur les Grecs, après avoir brûlé leurs vaisseaux pour s'imposer la nécessité de vaincre ou de mourir.

En renonçant aux entreprises guerrières, les khalifes abbassides ne faisaient que céder à l'esprit de leur temps; les Arabes de l'Orient commençaient à comprendre les bienfaits de la civilisation; et les maîtres de Bagdad répondirent aux vœux de leurs peuples en leur donnant un système d'administration régulier, en établissant une justice sévère, en ré pandant partout l'instruction, en favorisant par le commerce l'union plus intime des différentes provinces de l'empire musulman.

Gouvernement; finances.

On avait d'abord institué une chambre des finances e une chancellerie d'État: la première devait acquitter toute les dépenses des khalifes, et recevoir leurs revenus; la se conde, imprimer un caractère d'authenticité aux ordres q émanaient de leur volonté; elles avaient fonctionné quelqu temps toutes seules: puis, leur insuffisance s'étant fait sen tir, on avait remplacé la chambre des finances par quatr diwans, dont l'un était chargé spécialement de la sol des troupes; le second de la perception des impôts; le tro sième de la nomination des fonctionnaires subalternes, dont le quatrième enfin contrôlait la comptabilité.

A cette organisation, ils s'étaient contentés d'ajouter création de la charge d'*hadjed*, espèce de chambellan, q avait pour mission d'introduire les ambassadeurs, et d'u grand juge, qui les débarrassa du soin de décider dans l affaires importantes, en cas d'appel, du jugement des cad

Les Abbassides, dès leur arrivée au pouvoir, résolurent donner plus d'unité et de force à l'administration. Com le poids des affaires était réellement trop lourd po

ıne seule tête, ils appelèrent auprès d'eux un vizir (*porteur de fardeaux*), non pas qu'ils voulussent abdiquer entre es mains toute l'autorité; mais afin que celui-ci, espèce le premier ministre, préparât leurs décisions par un travail préliminaire. Ils fixèrent ensuite, d'une manière régulière, es contributions que les différentes provinces devaient payer, de sorte qu'ils savaient d'avance de quelles ressources ils pouvaient disposer. Le total des revenus d'Haoun-al-Raschid, sans compter les prestations en naure, s'éleva, en une année, à deux cent soixante-douze nillions trois cent cinq mille huit cents dirhems (pièces l'argent) et à quatre millions quatre cent vingt mille linars (pièces d'or[1]). C'est sur le Coran que les khalifes 'appuyaient pour exiger l'impôt. Un verset du chapitre IX eur ordonnait d'exiger le *djézieh* de tous les infidèles qui ésidaient sur le territoire musulman; le montant de cette apitation fut fixé à un taux différent, suivant la fortune les individus; le riche devait payer quarante-huit dirhems; elui qui n'était qu'aisé, vingt-quatre; le pauvre, douze seuement. Il y avait, en outre, une contribution foncière, diersement appelée, suivant qu'elle s'appliquait aux juifs et ux chrétiens, ou aux musulmans : pour la première catéorie, c'était le *kharadj;* pour la seconde, la dîme. Le *khaadj*, comme la capitation, eut un maximum qu'on ne pouait pas dépasser; quant à la dîme, elle s'appliquait à trois ortes de biens fonds : 1° les terres vagues, que les musulnans avaient mises en culture; 2° les terres dont les posesseurs étaient convertis à l'islamisme, sans y avoir été ontraints par la force des armes; 3° les terres prises sur les nfidèles, et possédées à titre de butin. On voit par-là que es biens antérieurs à la conquête étaient exempts de tout mpôt. En présence de ces catégories, on comprend aussi ombien, dans l'empire arabe, il y avait de voies ouveres à l'exaction des gouverneurs, et l'extrême nécessité l'un pouvoir vigilant pour empêcher les abus et les confuions. En dehors de la capitation, du *kharadj* et de la dîme,

1. Voyez l'appendice, N° 8.

les khalifes avaient encore d'autres sources de revenus dans les droits de douane, l'exploitation des mines, la location des terres vagues, l'appropriation des biens de ceux qui mouraient sans héritiers, etc.

Travaux publics; administration intérieure.

Le bon état des finances permit aux Abbassides d'entreprendre de grands travaux. C'est ainsi qu'Almahadi fit construire des caravanserails, creuser des citernes dans le long trajet de Bagdad à la Mecque afin que les pèlerins et les caravanes trouvassent un abri dans les mauvais temps et des secours contre les souffrances de la soif, qu'il perça une route entre la Mecque et Médine, qu'il établit enfin entre l'Hedjaz et l'Yémen des relais de chevaux et de chameaux, pour faciliter les communications entre ces deux importantes provinces. Déjà, depuis Moawiah, un service de courriers reliait les chefs-lieux des différents gouvernements de l'empire arabe.

Ce n'est pas tout : les Abbassides instituèrent en divers lieux un grand nombre de fondations pieuses, en faveur de mosquées et d'écoles qui grâce à ces biens de main-morte subsistèrent sans peine au milieu des révolutions politiques. Ils réunirent à Bagdad les archives du khalifat, afin qu'on pût consulter les ordonnances de leurs prédécesseurs, créèrent dans cette même ville une excellente police, dont la mission n'était pas seulement de protéger les personnes, mais aussi d'assurer le respect des propriétés, et organisèrent un guet nocturne pour empêcher les attaques à main armée. Les marchands eux-mêmes durent se constituer en syndicats responsables, chargés de surveiller les transactions et de réprimer les fraudes en matière de commerce. Ce fut Almahadi qui créa la charge si utile de *mohtesib,* espèce d'intendant des marchés à qui se trouve confiée toute la police municipale. Le mohtesib parcourt de temps en temps la ville à la tête d'un certain nombre de soldats, s'assure de l'exécution des ordonnances de police, et vérifie les poids et mesures dont les marchands font usage; sa justice est sommaire : il fait immédiatement châtier les coupables par ses soldats.

Les *Bédouins*, depuis que les expéditions guerrières avaient cessé, recommençaient déjà dans leurs déserts une vie de pillage et de déprédations. Le *miradje* eut pour mission spéciale de protéger les pèlerins et les caravanes qui se rendaient à la Mecque.

C'est ainsi que les khalifes abbassides s'efforcèrent d'assurer la prospérité de leur empire; préférant les travaux de a paix à la gloire des armes, ils imprimèrent une vive impulsion à l'activité des esprits. Les Arabes atteignirent rapilement un haut degré de civilisation : on les vit entreprenlre avec cette même ardeur qui avait caractérisé leurs succès nilitaires, de surpasser les Grecs dans le commerce, l'inlustrie, dans les arts et même dans les lettres et les sciences, ıù les habitants de Constantinople croyaient au milieu de eur décadence être restés sans rivaux.

Agriculture; industrie.

L'agriculture fut surtout en honneur; une culture habile accrut le mérite et la réputation des fruits de la Perse, des fleurs du Mazanderan. Les vins de Schiraz, l'Yezd et d'Ispahan se répandirent dans toute l'Asie et devinrent l'objet d'un commerce très-suivi : on exploita les nines de fer du Khorasan, les mines de plomb du Kerman; e belles étoffes furent dès cette époque fabriquées dans les illes de l'Irak et de la Syrie, à Mossoul, à Alep, à Damas; e bitume, le naphte, la terre à porcelaine, les marbres de 'auris, les dépôts de sel gemme, le soufre furent exploiés avec intelligence; les arts mécaniques firent de renarquables progrès. On sait qu'Haroun-al-Raschid envoya Charlemagne une horloge dont la perfection étonna les seineurs de la cour, parmi lesquels il ne se trouva personne apable d'en comprendre et d'en expliquer les ressorts.

Lettres, sciences et arts.

L'industrie et le commerce ne marchèrent point seuls en vant; on s'occupa aussi activement des arts, des lettres des sciences. L'architecture et la musique furent cultiées avec zèle; la peinture et la sculpture étaient arrêtées

dans leur essor par le Coran qui interdit la représentatio soit des figures humaines, soit des images de la divinité mais elles reçurent d'autres applications. Un nombre considérable de monuments magnifiques s'élevèrent dans les principales villes, à Bagdad, à Bassorah, à Mossoul, à Racca dan la Mésopotamie, à Samarcande dans le Mawarannahar. Quan aux études littéraires, la passion avec laquelle les Arabes s'y adonnèrent dépasse même celle que manifesta l'Europe à l'époque de la renaissance. Les meilleurs écrits de la langue grecque apportés de Constantinople furent immédiatement traduits; une école d'interprètes s'ouvrit à Bagdad sous la direction d'un médecin nestorien; un revenu de quinze mille dinars fut affecté à un collége où six mille élève de toute condition puisèrent une instruction gratuite; de bibliothèques furent fondées, l'accès en fut ouvert à tout le monde, et ces établissements furent agrandis de siècle en siècle par des princes dont quelques-uns, à l'exemple d'Al-mamoun, assistaient aux cours publics des professeurs; la langue arabe se propagea dans toutes les parties de l'Asie, e détrôna définitivement les idiômes anciens; elle se plia au exigences d'une nomenclature nouvelle; les mathématique brillèrent d'un éclat sans égal; l'astronomie s'enrichit de découvertes importantes; on construisit des observatoire munis d'instruments dont la grandeur étonne l'imagination Il y eut des hôpitaux pour l'instruction des médecins qu avant d'exercer leur profession devaient subir plusieur examens; il y eut également des laboratoires pour les pharmaciens, qui découvrirent de nouvelles plantes médicinale et des remèdes inconnus jusque-là.

Les Arabes enfin créèrent la chimie, et s'ils tombèren dans de grandes erreurs en accordant trop de confiance au données astrologiques et aux problèmes de l'alchimie, ce erreurs mêmes contribuèrent indirectement au progrès de sciences d'observation. Nous ne nous étendrons pas sur c sujet, nous réservant de tracer séparément un tableau plu complet des travaux des Arabes; rappelons seulement qu les Abbassides, auteurs de ce mouvement intellectuel s merveilleux, virent l'école de Bagdad briller du plus v

éclat pendant près de deux cents ans, plus fortunés que Charlemagne, qui voulut tirer ses peuples de la barbarie en s'appuyant sur les plus savants hommes de l'Occident mais dont l'œuvre périt avec lui.

Magnificence des Abbassides.

Si le siècle littéraire des Abbassides forme un heureux contraste avec l'ignorance profonde de l'Europe au moyen âge, le luxe et la magnificence qu'ils déployèrent ne présentent pas un spectacle moins curieux; seuls dépositaires des richesses de tant de provinces, sans armées permanentes, ils avaient la libre disposition des énormes revenus dont on vient d'indiquer la source. Ce furent souvent des profusions sans règle, des dons prodigieux, l'or et les perles répandus à pleine main dans les palais, dans les jardins, dans les mosquées. Almahadi, pendant un seul pèlerinage à la Mecque, dépensa six millions de dinars. Zobéide, la femme d'Haroun, ne se servait jamais que de vases d'or rehaussés de pierres précieuses et d'étoffes tissues avec des fils d'argent; elle portait des vêtements de soie doublés d'hermine, et ses pantoufles étaient brodées de perles fines. Elle fit bâtir à la Mecque un aqueduc afin de conduire dans la ville l'eau des montagnes voisines, et pour ce seul objet il fut dépensé un million sept cent mille dinars. Almamoun en distribua un jour à ses courtisans quatre cent mille, et organisa en même temps une loterie où le nombre des lots correspondait à celui des invités qui montait à plus de deux cents, et où chaque lot rapportait une terre considérable avec tout un personnel d'esclaves. Il comptait, dit-on, dans son palais trente-huit mille pièces de tapisserie dont douze mille cinq cents brochées en or, et vingt-deux mille tapis de pied; à la réception d'un ambassadeur grec, il fit élever dans la salle d'audience un arbre d'or massif couvert de perles en guise de fruits. Sa maison se composait de sept mille eunuques dont trois mille noirs; sept cents gardes étaient distribués dans les appartements, et des soldats d'élite défendaient les abords du palais. Les écuries que Motassem fit bâtir non loin de Bagdad dans la

ville de Samara, auraient pu contenir, au rapport des historiens arabes, jusqu'à cent mille chevaux; et lorsque le khalife fonda cette ville, il avait fait exhausser le terrain destiné aux constructions, sans tenir compte des dépenses immenses de cette œuvre gigantesque.

Charlemagne avait entendu parler de la puissance des souverains qui résidaient à Bagdad. Il voulut entrer en communication avec les khalifes ; un juif et deux députés francs se rendirent par ses ordres dans l'Irak, et portèrent des présents au commandeur des croyants; le prétexte de cette ambassade était de réclamer la protection du vicaire de Mahomet pour les chrétiens qui allaient à Jérusalem. Haroun, qui redoutait une alliance entre le roi franc et les Ommïades d'Espagne, répondit avec bienveillance à cette demande, et pour ne pas demeurer en reste de libéralités, adressa à Charlemagne des étoffes précieuses, des parfums, des bois aromatiques, un éléphant, une vaste tente disposée à la manière arabe, et enfin, comme cela a déjà été dit, une horloge mécanique.

Premiers germes de décadence.

Si la grandeur des Abbassides avait fait impression sur l'esprit du maître de l'Occident, à plus forte raison devait-elle agir sur les Chinois, les Hindous et les Tartares. Partout les khalifes étaient considérés comme les princes les plus opulents de la terre, et l'on se faisait illusion sur leur puissance réelle. On croyait que la centralisation avait uni les diverses provinces de leur immense empire, et qu'un long avenir lui était assuré; cependant, pour un œil attentif, les germes d'une prochaine décadence apparaissaient de toutes parts.

Dans l'ordre matériel, le droit absolu du souverain sur les propriétés de ses sujets devait détruire les pensées d'émulation et de progrès; les peuples n'ayant aucune garantie pour la conservation des fruits de leur travail, ne pouvaient que s'éteindre au milieu de la mollesse et du découragement. Sous les premiers khalifes, ils n'eurent point sans doute à redouter la spoliation; mais lorsque les Turcs, race

inintelligente et brutale, se furent emparés des avenues du pouvoir, la loi du Coran, confirmée par les décisions des jurisconsultes, qui rapportait tout à un seul individu représentant Dieu sur la terre, ne pouvait manquer de produire les plus funestes effets.

Dans l'ordre moral, le même vice se faisait sentir; les esprits, enchaînés à la lettre du livre de Mahomet, mais attirés par les lumières de la science, avaient besoin d'être affranchis du joug de principes trop absolus. Il fallait qu'on reconnût la nécessité de modifier selon les temps et selon les lieux des institutions faites primitivement pour de certains hommes et pour un certain but; il fallait, en un mot, fonder la société sur une base nouvelle; ce fut une des tentatives d'Almamoun, auquel se joignirent ses deux successeurs Motassem et Watek; toutefois leurs efforts échouèrent contre l'aveugle obstination des docteurs de la foi musulmane. Le fils d'Haroun-al-Raschid protégeait la secte des Motazélites, dont les doctrines se résument par les propositions suivantes : 1° on ne peut séparer les attributs de Dieu de son essence; 2° le Coran a été créé et n'est point éternel; 3° la foi ne se perd point; cependant on ne peut donner le nom de fidèle à celui qui pèche grossièrement; 4° Dieu n'a qu'une influence générale sur les actions des hommes; il leur laisse une entière liberté, et c'est par là qu'ils méritent d'être récompensés ou punis. Ces principes étaient approuvés par les khalifes; le fanatisme les fit rejeter; les jurisconsultes de Bagdad triomphèrent d'Almamoun, de Motassem et de Watek et ce triomphe fut la première cause de la chute de l'empire. En maintenant que le Coran était incréé, et qu'il n'était point permis d'y rien changer on laissa à l'autorité suprême, contre l'avis de ceux-là même qui en étaient revêtus, toutes les prérogatives d'un despotisme sans frein. La société continua de se concentrer tout entière entre les mains d'un seul auquel chacun dut le sacrifice de ses pensées, de sa fortune et de sa vie [1]. Si les princes abbassides avaient toujours été des hommes d'une vertu éprouvée,

1. OElsner, déjà cité : Hammer Purgstall, *Galerie biographique des souverains mahométans*, etc.; en all., Leipzig. 1837.

d'un talent supérieur, sans aucun doute ils n'auraient fait usage de leur puissance absolue que pour le bien de leurs peuples, et ils eussent ramené l'âge d'or des Antonins; malheureusement on ne voit plus sur le trône, dans la seconde moitié du IXe siècle, que des esclaves couronnés. Le mépris qu'ils inspirent détruit tous les ressorts du gouvernement; l'anarchie est au comble, et les partis, un instant comprimés, reprennent les armes et répandent partout le désordre et l'effroi.

Les Alides avaient plusieurs fois fait revivre leurs prétentions; sous Alhadi, en 785, sous Haroun, en 792, et même sous Almamoun. Ce dernier, pour mettre fin à des divisions qu'il déplorait, avait même un instant songé à remettre sa couronne entre les mains des Alides, reconnaissant ainsi la légitimité de leurs droits; c'était renouveler les projets de l'Ommïade Omar II, et susciter les mêmes protestations; une révolte éclata immédiatement à Bagdad. Les membres de la maison d'Abbas et leurs partisans, au nombre de trente-trois mille, forcèrent Almamoun de renoncer à l'idée de déposséder sa propre famille. Quoique sans résultat, cette disposition du khalife devait cependant inspirer aux Alides une nouvelle confiance dans leur fortune; au lieu de se soumettre sans murmure à la domination des Abbassides, ils ne négligèrent rien pour profiter des divisions que l'absence d'une loi de succession rendait inévitables [1].

L'empire arabe, sous Haroun et Almamoun, avait atteint en Orient le plus haut degré de splendeur. Nous allons assister maintenant à sa dissolution.

1. C'est ainsi qu'Abdallah, oncle d'Almanzor, avait voulu s'emparer de la couronne d'Aboul-Abbas; qu'Almahadi avait désigné pour son héritier Haroun, son second fils, au préjudice de l'aîné Alhadi; et qu'Alhadi ne put faire prévaloir les droits de son propre fils contre Haroun, son frère. A la mort de celui-ci, Amin et Almamoun se disputèrent le pouvoir et l'on comprend pourquoi ce dernier avait conçu l'idée de mettre fin à tous ces tiraillements en rendant le trône aux descendants légitimes de Mahomet.

CHAPITRE III.

RÉACTION DES NATIONALITÉS CONTRE LE POUVOIR CENTRAL; DÉCADENCE DE L'AUTORITÉ TEMPORELLE DES KHALIFES; ÉTABLISSEMENT DES FATHIMITES EN ÉGYPTE; DERNIERS ABBASSIDES.

846-1055 (ère chrétienne). — 232-447 (ère musulmane).

TROUBLES CIVILS; MOTAWAKKEL ET SES SUCCESSEURS NE PEUVENT RÉPRIMER LES EXCÈS DE LA MILICE TURQUE. — DES DYNASTIES INDÉPENDANTES S'ÉLÈVENT DANS L'ASIE ORIENTALE; LES THAHÉRITES, LES SOFFARIDES, LES SAMANIDES, ETC. — NOUVEAUX SOULÈVEMENTS DANS L'ASIE OCCIDENTALE ET EN ÉGYPTE; LES ZENGHIENS, LES THOULONIDES. — SUCCÈS ÉPHÉMÈRES DES KHALIFES A LA FIN DU IXe SIÈCLE ET AU COMMENCEMENT DU Xe. — LES ABBASSIDES SONT RÉDUITS A LA SUPRÉMATIE SPIRITUELLE; CRÉATION DES ÉMIRS-AL-OMRAH; PUISSANCE DES BOUIDES. — NOUVELLES SECTES RELIGIEUSES; LEURS DOCTRINES ANTI-SOCIALES; LES ZENDIENS, ISMAËLIENS, KARMATHES, ETC. — LES ALIDES RENOUVELLENT LEURS PRÉTENTIONS; LES FATHIMITES FONDENT LE KHALIFAT DU CAIRE ET ENCOURAGENT LES SCIENCES; HAKEM ET LES DRUZES. — LES BOUIDES PROTECTEURS DES LETTRES; FORMATION DE L'EMPIRE DES GHAZNÉVIDES. — LES TURCS SELDJOUKIDES RENVERSENT LES GHAZNÉVIDES ET S'AVANCENT JUSQU'A BAGDAD; PROGRÈS DES GRECS EN SYRIE.

Troubles civils; Motawakkel et ses successeurs ne peuvent réprimer les excès de la milice turque.

A partir du règne de Watek (846) le khalifat est livré à l'anarchie. Bagdad ne fait à chaque instant que changer de maître, et tombe le plus souvent sous le joug de despotes cruels ou incapables.

Motawakkel, le Néron des Arabes, ouvre cette nouvelle période, ses vengeances et sa cruauté dépassèrent toute idée; pour punir un vizir qui l'avait offensé, il le fit brûler vif dans un fourneau garni de pointes de fer; il laissait circuler librement dans son palais des bêtes féroces et venimeuses, dont les courtisans ne devaient ni fuir ni repousser les atteintes. Craignant sans cesse qu'une conjuration ne se tramât contre lui, il invita à un festin tous les officiers de sa cour, les fit entourer par ses sicaires et ordonna un massacre général auquel il prit part lui-même. L'horreur qu'inspiraient ses forfaits arma la main parricide de son

fils *Mostanser* qui ne jouit pas longtemps de son crime : il mourut de douleur et de remords, l'année même de son avénement (861). On choisit pour lui succéder un petit-fils de Motassem nommé *Mostain*, au détriment de ses quatre frères dont deux, Motaz et Motamed parvinrent plus tard au khalifat. Mostain occupa le trône un peu plus de trois ans (862-866), et fut remplacé par *Motaz* qu'une faction proclama khalife (866). Une autre faction le déposa en 869, et ce fut un fils de Watek, *Mothadi* qui monta sur le trône (869-870). Ce prince conçut des projets de réforme qui devinrent son arrêt de mort : il fut massacré dans son propre palais. Après lui *Motamed* régna vingt-deux ans (870-892), grâce au dévouement et au mérite de Mowaffek, son frère, devant lequel se brisèrent toutes les tentatives de révolte. Ces bouleversements perpétuels étaient causés par la milice turque dont Motassem avait fait sa garde particulière. Ces esclaves enrégimentés et fixés à Bagdad auprès de la personne du souverain s'étaient dès l'origine portés à de tels excès que Motassem avait été obligé d'abandonner sa capitale et de se retirer dans la petite ville de Samara ; leur nombre et leur influence n'avaient fait que croître sous le règne de Watek : à sa mort, ils étaient déjà une puissance dans l'État, et il leur avait suffi de demander Motawakkel pour décider son élévation.

Ces Turcs pour la plupart avaient été faits prisonniers dans les guerres que les gouverneurs du Mawarannahar et du Khowaresm soutenaient sur les bords du Gihon. Pressées du côté de l'Orient par les Chinois, décimées par leurs dissensions intestines, les hordes turques venaient se précipiter sur les frontières de l'empire arabe, et toujours vaincues jusqu'alors, laissaient entre les mains de leurs ennemis un grand nombre d'esclaves que les généraux pour plaire aux khalifes envoyaient à Bagdad.

On sait combien sont dangereuses ces milices organisées dont le monarque veut faire l'instrument de sa toute-puissance, et dont il devient lui-même la première victime. Les Turcs commandés par des chefs pris dans leurs rangs, ne recevaient d'ordre que des khalifes. Séparant leurs inté-

rêts de ceux des Arabes, ils firent résider leurs droits dans la force brutale; pour se venger de quelques largesses que Motawakkel leur avait refusées ils furent les complices du crime de Mostanser : ils forcèrent ensuite ce prince d'exclure ses frères du trône et de désigner Mostain comme son successeur. Ils se partagèrent plus tard entre Mostain et Motaz, qui avait pour lui les Arabes, et qui ne sut pas détruire cette redoutable milice quand l'occasion lui en était offerte. Un retard dans le payement de la solde suffit pour exciter une émeute, et réduire le khalife à signer son abdication. Mothadi eut un plus triste sort, pour avoir voulu soumettre les Turcs à une discipline sévère; et Mowaffec ne réussit à détourner leurs esprits des intrigues de palais qu'en appliquant leur activité à des entreprises lointaines.

Des dynasties indépendantes s'élèvent dans l'Asie orientale; les Thahérites, les Soffarides, les Samanides, etc.

Les troubles qui avaient tenu, pendant un demi-siècle, le khalifat chancelant, eurent, en dehors de Bagdad et dans tout l'empire, les plus graves conséquences. D'une part, les gouverneurs, restant seuls dépositaires du pouvoir durant les interrègnes, aspiraient à l'indépendance, et marchandaient ensuite leur soumission au nouveau souverain. De l'autre, les provinces cessaient de respecter l'autorité centrale; elles regrettaient les richesses que les impôts leur enlevaient et qui allaient alimenter les désordres de la capitale. Elles tendaient à recouvrer leur ancienne nationalité et encourageaient les prétentions ambitieuses de leurs gouverneurs qui, se transformant en grands feudataires des khalifes réduisirent désormais ceux-ci à une suprématie purement nominale.

L'histoire des dynasties qui apparurent dans l'empire arabe, de 814 à 1055, ressemble à celle des familles puissantes qui, en France, ont occupé les duchés de Normandie, de Bourgogne ou de Guyenne; seulement le régime féodal, en Orient, s'arrête au sommet, et loin de s'attacher les populations, en les enlaçant fortement, les opprime, les irrite, et bientôt les poussera au-devant des

conquérants étrangers qu'elles considéreront comme des libérateurs.

Le démembrement de l'Espagne et de l'Afrique avait porté un premier coup à l'unité des États musulmans; les khalifes abbassides, pour ne point perdre entièrement le Magreb, en avaient donné l'investiture aux Aglabites, sans comprendre que c'était de leur part une abdication définitive; en Asie, ce travail de décomposition avait été plus lent. Almamoun avait commis la faute, dans un moment de reconnaissance, de donner à son général Thaher le Khorasan en toute souveraineté (814). Thaher sut si bien disposer les esprits en sa faveur, que son nom seul fut bientôt prononcé dans les prières publiques[1]. Ses fils lui succédèrent sans aucune difficulté; ils se firent donner l'investiture par les khalifes et conservèrent toujours avec eux d'excellentes relations; ils furent même quelquefois chargés de commander leurs armées (814-873); le quatrième prince de cette dynastie, Thaher-ben-Abdallah, se montra le protecteur éclairé de l'astronomie; on a conservé une observation de l'équinoxe d'automne de 851, faite en sa présence à Nischabour, capitale du Khorasan, avec une grande armille qui marquait les minutes. Il eut en 862, pour successeur, Mohammed qui tomba dans la mollesse et ne sut pas se défendre contre les attaques des Soffarides.

Les Thahérites trouvèrent, en effet, des imitateurs, et Bagdad restant en proie à l'anarchie, toute l'Asie orientale échappa aux Abbassides.

En 864, dans le Tabarestan (province voisine de la mer Caspienne), une branche de la famille des Alides se rendit indépendante du reste de l'empire; le chef de cette famille, Hassan-ben-Zéid, fut un instant en possession du Dilem et du Djordjan, mais il succomba presque en même temps que les Thahérites devant une puissance plus redoutable, celle des Soffarides, qui s'éleva dans le Sedjestan, en 870. Yacoub, dont le père Leitz avait été ouvrier en cuivre (*soffar*, chaudronnier), après avoir exercé quelque temps le métier

1. Voy. *Mirchondi historia Taheridarum historicis notis hucusque incognitorum Persiæ principum persicè et latinè edidit*, E. Mitscherlich Gott., 1814, in-8.

e son père, s'était lancé avec succès dans la carrière des rmes; il entra dans le Khorasan à la tête d'un corps de roupes considérable, conquit le Sedjestan, mit fin à la ynastie des Thahérites (873), enleva aux Alides le Tabaestan et se trouva ainsi maître d'une vaste contrée. Il étalit sa résidence tantôt à Merou, tantôt à Nischabour, dans e Khorasan; ses succès enflèrent son orgueil, et il voulut ttaquer la ville même de Bagdad (874). Mowaffec, qui ommandait cette place, alla lui présenter la bataille, le ainquit près de Waseth, et ne se sentit pas la force de le oursuivre. Yacoub se retira dans ses États; dès l'année uivante il avait réparé ses pertes; il menaçait déjà le khaife d'une ruine complète, lorsque la mort vint le surprenre à Djondisabour, 879; son frère et son successeur Amrou it la paix avec Motamed, et obtint, par lettres patentes, la ibre possession des pays qu'il occupait (877).

L'établissement de la dynastie des Soffarides dans le Khoasan, le Sedjestan et le Tabarestan coupait toutes les comnunications du centre de l'empire avec le Khowaresm et e Mawarannahar; le gouverneur de ces provinces, sûr de 'impunité, se déclara indépendant. C'était Ismaël, arrièreetit-fils d'un conducteur de chameaux, nommé Saman. En 319, les fils d'Asad-ben-Saman avaient obtenu d'Almamoun les commandements à Samarcande, Ferghanah et Balkh; in d'eux, Ahmed, transmit sa puissance à son fils aîné, Naser, qui s'empara de Bokhara et devint par le fait souveain de la Transoxiane; Naser avait pour mission de défendre ette province contre les irruptions des Turcs et les empiéements des Soffarides. Soupçonnant son frère Ismael d'avoir des intelligences secrètes avec ses ennemis, il le poursuivit en 888 les armes à la main, se laissa surprendre et ut fait prisonnier. Ismael révéla dans cette occasion toute la grandeur de son caractère; au lieu de profiter de ses avanages, il rendit à Naser les honneurs dus à son rang, et jusqu'à sa mort, arrivée en 892, fit respecter son autoité. Libre alors d'agir en souverain, il ne négligea rien pour consolider son pouvoir, rejeta les Turcs au delà de 'Iaxarte et fonda la dynastie des Samanides sur des bases

solides[1]. A la même époque, d'autres principautés prenaient aussi naissance dans l'Asie occidentale.

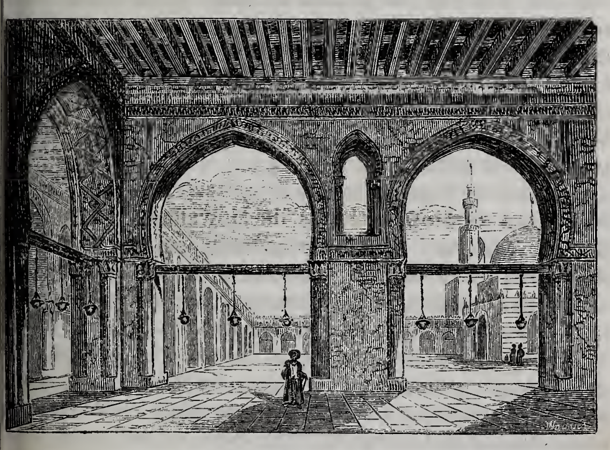
Nouveaux soulèvements dans l'Asie occidentale et en Égypte ; les Zenghiens, les Thoulonides.

Un aventurier osa se rendre maître de la ville de Bassorah, aux portes mêmes de Bagdad ; il appela près de lui des noirs du Zanguebar et résista à toutes les attaques durant les règnes de Motaz et de Mothaded. Presque tout l'Irak-Arabi reconnut la domination des Zenghiens ; ils s'étaient même avancés dans la province d'Ahwaz et dans le Khousistan. Ce fut Mowaffec, le vainqueur d'Yacoub, qui eut encore la gloire de les repousser et d'anéantir leur autorité; il reprit l'Irak-Arabi, les provinces persiques, et même la ville de Bassorah (882).

Mowaffec ne fut pas aussi heureux à l'égard des Thoulonides, qui détachaient de l'empire arabe l'Égypte et la Syrie. Ahmed-Ben-Thouloun était un de ces Turcs affranchis que les khalifes élevaient à leur cour; il s'était distingué par son mérite et par son courage, et avait été jugé digne de gouverner l'Égypte et la Syrie. Une fois établi dans ces provinces, il sut s'y maintenir avec l'appui des chefs de la milice turque, et résolut, enfin, de se rendre indépendant ; il fit si bien, que tous les émirs placés sous ses ordres n'hésitèrent pas à seconder son entreprise. Quand tout fut prêt, il s'attribua la perception des impôts (877). C'était rompre ouvertement avec les khalifes, qui, sentant leur faiblesse, cherchèrent seulement à susciter des embarras aux Thoulonides, en leur opposant des émirs de Syrie, qui tentèrent des révoltes partielles. Ahmed sortit vainqueur de ces difficultés, et Mowaffec, occupé contre les Zenghiens, le laissa consolider son pouvoir. A la mort d'Ahmed (884), son fils Khomarouiah se fit reconnaître à Damas, où il fixa sa résidence, et réprima avec succès l'opposition de quelques partis hostiles (889).

1. Voy. *Mohammedi filii Chavenchahi vulgò Mirchondi historia Sammanidarum*, etc., *illustr.*, Fr. Wilken Gott. 1808. ; et l'édition française de M. Defremery.

Loin d'être funeste à l'Égypte et à la Syrie, le gouverne-ent des Thoulonides leur fut, au contraire, avantageux. hmed aimait les sciences : il était généreux, libéral, chari-ble surtout. Ces diverses qualités le firent chérir de ses ıjets. Fostat, la capitale de l'Égypte, lui dut de grands ac-'oissements : il y fit bâtir une superbe mosquée qui existe ıcore aujourd'hui sous le nom de mosquée de Thouloun[1]. n construisit aussi, par ses ordres, des palais et des mar-



MOSQUÉE DE THOULOUN.

ıés destinés aux commerçants des différentes nations qui 'fluaient en Égypte. Pour Khomarouiah il brilla par son ıxe et sa magnificence ; il fit, dit-on, bâtir à Mesrah une nmense ménagerie, où l'on entretint des animaux de toute spèce ; chacun d'eux avait sa loge et un bassin de marbre ù l'eau était apportée par des canaux de bronze. Ce prince

1. *Abul Abbasi Ahmedis Tulonidarum primi vita et res gestæ, ed.* Roorda, *ugd. Batav*, 1825. — *Dissertatio academica sistens historiam primi in Ægypto ltani Ahmed ben Tulon, ed.* Jones Olsson, *Lond. Goth*, 1785 et 1787. — Sur le se-nd des Thoulonides, dont la magnificence égalait celle des Abbassides, voy. l'ar-:le Khomarouiah de la *Biographie universelle*, et notre mémoire sur les *instru-ents astronomiques des Arabes*, 1845, in-4, inséré dans le tome Ier des Mémoires 's savants étrangers publiés par l'Académie des Inscriptions et belles lettres, où ous donnons la description du cadran de la mosquée de Thouloun.

étalait le même faste dans ses équipages de chasse, dans ses fêtes, dans l'ornement de ses châteaux ; un petit lac de vif argent soutenait et berçait mollement le lit sur lequel il reposait ; il périt assassiné et avec lui s'anéantit la splendeur des Thoulonides.

Succès éphémères des khalifes à la fin du IXe siècle et au commencement du Xe.

Ainsi, dès 892, trois grands États s'étaient constitués en Orient ; c'étaient ceux des Soffarides, des Samanides et des Thoulonides. Il restait aux khalifes de Bagdad, l'Arabie le Djezireh, l'Irak-Adjemi, l'Aderbidjan, l'Arménie, les provinces de la mer Caspienne, celles de la mer des Indes et enfin l'Irak-Arabi. C'était encore un assez bel empire, s'ils avaient su le conserver.

On put croire un instant qu'ils y parviendraient, car sous les règnes de Mothaded, fils de Mowaffec (892-902), de Moctafi (902-908) et dans les commencements de celui de Moctader (908-913), il n'y eut pas de nouveau démembrement. Au contraire, des événements favorables contribuèrent à affermir la puissance de ces princes qui réunirent à leurs possessions quelques-unes des provinces déjà détachées. A peine monté sur le trône, Mothaded reçut la soumission de Khomarouiah, qui demandait l'investiture et s'engageait à payer, comme redevance, un million de pièces d'or ; il repoussa ensuite du Djezireh, des Arabes et des Curdes, qui, sortant des déserts de la Syrie, avaient voulu s'emparer de Mossoul. Dans la même province il réprima la tentative de l'émir Hamadan, qui s'était déclaré indépendant. A la mort de Khomarouiah une guerre de succession ayant éclaté entre ses fils, Geish et Haroun, Mothaded força le vainqueur d'augmenter son tribut de quatre cent quatre-vingt mille pièces d'or (899). Moctafi fut plus heureux encore : il fit attaquer Haroun par terre et par mer, et sans livrer bataille, reçut la soumission de tous les émirs ; les descendants de Thouloun furent abandonnés par ceux qu'ils avaient comblés de richesses (905). — Les Soffarides s'effacèrent à la même époque. La politique des khalifes avait réussi à

s mettre aux prises avec les Samanides, et le souverain du awarannahar, bientôt maître du Khorasan, avait envoyé Bagdad le dernier représentant d'une dynastie abattue our jamais. Cet événement, préparé de longue main, ne evait toutefois profiter qu'au vainqueur. A leurs États déjà onsidérables, les Samanides ajoutèrent, après le Khora-n, le Tabarestan dont ils reçurent l'investiture dans des ttres patentes. Plus tard, ils conquirent le Sedjestan, où était retiré un descendant de la famille des Soffarides. octafi leur en donna également l'investiture, et les re-ercia, comme s'ils lui avaient rendu un service éminent, uoique en réalité il y eût peu gagné. Au lieu de voir à ses ortes deux princes rivaux, il eut pour voisin un seul chef ont l'autorité s'étendait sur six grandes provinces, et qui urait pu devenir redoutable si les Turcs ne l'avaient pas nu dans de continuelles alarmes. Jusqu'à la fin de son gne, Moctafi continua de conserver sa domination in-cte [1]; il n'en fut pas de même de son successeur Mocta-er (908-932), que des factions insolentes firent plus d'une is trembler sur son trône; impuissant dans sa capitale, ne fut point respecté en dehors de l'Irak-Arabi. De toutes arts recommencèrent les déchirements que ses prédéces-eurs avaient un instant suspendus. Dès lors rien n'arrêta rapide décadence et la chute du khalifat. Caher (931-34), Rhadi (934-941), Motadi (941-944), Mosrafi (944-45), perdirent leurs dernières provinces, et l'autorité tem-orelle que les khalifes exerçaient dans la ville de Bagdad isparut entièrement.

Les Abbassides sont réduits à la suprématie spirituelle; création des émirs-al-omrah; puissance des Bouides.

Le signal fut donné dans le Djezireh : en 930, un des-endant de l'émir Hamadan, qui, sous Mothaded, avait boré déjà le drapeau de l'indépendance, parvint à s'em-arer de plusieurs places fortes de cette province, pénétra usque dans le nord-est de la Syrie (937), et se forma une

1. Marigny, *Histoire des Arabes;* G. Weil, *Geschichte der chalifen*, Manheim, 46-1848-1851.

principauté assez importante, dont Mossoul fut la capitale Ses deux successeurs, Nasser-Eddaulah et Seif-Eddaulah[1] ont laissé dans l'histoire arabe un certain renom. Le premie intervint plus d'une fois dans les luttes intestines de Bagdad le second soutint contre les Grecs une guerre héroïque L'établissement des Hamadanites dans le Djezireh facilit la rébellion de l'Égypte. Depuis la chute des Thoulonides les khalifes avaient eu le tort de laisser réunies l'Égypte e la Syrie, croyant qu'il suffisait de changer fréquemment leur délégués. Le Turc Ischkid, prévoyant une prochaine disgrâce, se hâta, pendant le court intervalle de son administration, de se faire un grand nombre de partisans, et quan on voulut le remplacer, il refusa d'obéir. Comme on n'avai aucune force à lui opposer, il fallut bien subir son usurpation[2]; alors l'Égypte et la Syrie furent définitivement perdue pour les Abbassides (936). Ce qu'ils n'avaient pu faire, le Hamadanites le tentèrent; on les vit disputer à Ischkid e à ses successeurs les plaines de la Syrie avec des succès balancés; ils occupèrent plus d'une fois la ville de Damas e restèrent en possession d'Alep.

Les environs de Bagdad virent aussi s'élever des princi pautés indépendantes. Les Raikites et les Baridiens (940-941 se disputèrent les villes de Bassorah, de Waseth, et la pro vince d'Ahwaz en même temps qu'ils cherchèrent à joue un rôle politique dans la capitale[3].

Les seigneurs d'Arménie et de Géorgie cessèrent de paye aux khalifes des tributs qu'on ne venait plus réclamer; il s'unirent ensemble pour résister à leurs voisins, et ces deu provinces commencèrent dès cette époque à former de royaumes séparés.

Sur les bords de la mer Caspienne, dans le Mazandéran le Ghilan, le Schirwan, le Djordjan, le même mouvemen eut lieu. Sous Moctader, un chef de la province du Ghilan nommé Mardawige, avait pris les armes, conquis ces pro

1. Voy. notre *Manuel de chronologie universelle*, t. I, p. 160.

2. *Id.* pour la succession des premiers Ischkidites : Abou-Bekre Mohamme Ishkid; Aboul-Casem Abou-Lour Mahmoud; Aboul-Hassan Ali; Câfour, et Abou Fonaris Ahmed.

3. D'Herbelot, article Baridah, p. 199, et Radhi, p. 705.

'inces, et après avoir enlevé le Tabarestan aux Samanides, l était descendu dans l'Aderbidjan dont il avait soumis la plus grande partie. Il n'eut pas cependant la gloire de fonler une nouvelle dynastie; cette gloire lui fut ravie par rois frères qui se trouvaient dans son armée et qui prétenlaient descendre des anciens rois sassanides, bien que leur père Buieh (d'où leur vient le nom de Bouides) n'eût été qu'un pauvre pêcheur. Les populations dont ils frappèrent n même temps les regards par leur courage et leur mérite, e rangèrent avec joie sous leurs étendards. Bientôt ils joinirent aux États de Mardawige le Kerman, le Mekran, 'Irak-Adjemi, le Laristan, le Susistan et même le Kousisan (933-940)[1].

Dès ce moment, Bagdad fut environnée de tous côtés de principautés indépendantes. Le territoire des khalifes se réuisit à la ville même où ils résidaient; encore leur autorité était-elle purement nominale. Les révolutions de palais qui avaient commencé sous Motawakkel n'avaient pas cessé e se renouveler à des intervalles très-rapprochés, et deaient se prolonger jusqu'à la fin du khalifat. L'histoire des Abbassides n'est plus que le tableau mouvant d'exécutions ontinuelles de généraux, de vizirs, de prétendants et de ouverains. Sur cinquante-neuf commandeurs des croyants, rente-huit subiront une mort violente ou des catastrophes ires que la mort. Dans la crainte de verser le sang sacré e la famille du prophète, on fait périr les uns du supplice e la faim, les autres sont murés ou jetés dans des glaières; Caher sort de prison les yeux crevés pour aller, ouvert de haillons, demander l'aumône aux portes des mosquées. Rhadi, son successeur, pour échapper à la dounination des officiers turcs qui se sont dégoûtés d'un rôle ubalterne et disposent de toutes les branches du gouverement, profite d'un instant de liberté pour créer la charge 'Émir-Al-Omrah (émir des émirs); le nouveau ministre,

1. Mirchond, *Geschichte der Sultane aus Geschlechte Bujeh...*, par Fr. Wilken, erlin, 1835. — *Erlauterung und Erganzung einiger Stellen aus der von Mirawend verfassten Geschichte des stammes Buwieh*, par. F. Erdmann, Casan, 336.— Voy. aussi Umbreit, sur les émirs Al-Omrah. Gottingue, 1816.

véritable maire du palais, a le commandement général des troupes et l'administration des finances. Son nom est prononcé dans la mosquée avec celui des khalifes; il parle au peuple lorsque les circonstances l'exigent; il est le véritable souverain. Rhadi ne se réserve rien, pas même la gestion des revenus nécessaires à son entretien. Retiré au fond de son palais, il ne veut prendre aucune part au gouvernement, et il détourne sur l'*Émir-Al-Omrah* les vues ambitieuses qui ne craignaient pas de s'élever jusqu'au vicaire de Mahomet. Mais en croyant donner un maître à la milice turque, Rhadi ne fait qu'augmenter la puissance de ses chefs. Un d'eux, Yakem, irrité de voir l'autorité entre les mains d'Ibn-Raiek, vient assiéger avec ses soldats la ville de Bagdad, s'empare de Rhadi et le force de le reconnaître pour Émir-Al-Omrah (940). Il gouverne sans opposition jusqu'à sa mort, arrivée la seconde année du règne de Motaki (943); c'est le signal de nouveaux troubles. Les Turcs ont à combattre les prétentions des Raikites, des Baridiens de Waseth, et même des Hamadanites de Mossoul; on se dispute la charge d'Émir-Al-Omrah comme autrefois le khalifat lui-même. Motaki qui ne peut que sanctionner le triomphe du plus fort, songe un instant à se mettre entre les mains des Ischkidites; le chef de la milice turque, Tozun, vainqueur de ses rivaux, lui fait payer cher son hésitation; il ordonne sa mort et proclame à sa place Mostacfi. Les habitants de Bagdad irrités de ces déplorables excès appellent à leur secours les frères Bouides, qui viennent de s'établir dans les provinces de l'ancien empire des Perses. On leur ouvre les portes de la ville et les Turcs sont chassés (945). Moez-Eddaulah se saisit de la charge d'Émir-al-Omrah, crée un nouveau khalife entièrement dévoué à ses intérêts, et commence la série des Émirs Bouides, qui doit se continuer pendant plus d'un siècle.

Par un singulier contraste, tandis que les avenues du pouvoir étaient ensanglantées et que la garde prétorienne de Bagdad dictait la loi aux successeurs du prophète, les Arabes fatigués de la guerre et des discordes civiles se livraient à l'étude des sciences et des lettres. L'œuvre d'Al

namoun, loin de périr avec lui, s'était développée de plus en plus; les Abbassides retirés au fond de leur palais s'entouraient de savants, c'est-à-dire *de ceux qui*, suivant Aboulfaradje, *s'éloignent des choses que convoitent les brutes, les Turcs et les Chinois*, et se consolaient de leur sort infortuné dans l'entretien de gens éclairés. Après la mort de Rhadi, le dernier des khalifes qui firent des lettrés leur société intime, on vit les princes Bouides imiter l'exemple d'Almamoun et donner un nouvel essor à l'astronomie et aux mathématiques. Puisant en dehors de Bagdad, dans les provinces soumises à leur domination, des forces suffisantes pour imposer silence aux factions, ils s'attribuèrent sans difficulté le pouvoir suprême. Les khalifes Mothi (945-973), Taï (973-991), Cader (991-1031), Caiem (1031-1055), sans autorité, privés de leurs revenus, réduits à n'avoir auprès d'eux qu'un simple kateb ou secrétaire, jouèrent tout à fait le rôle des rois fainéants de la race mérovingienne placés sous la tutelle des maires du palais. La plupart des familles qui dominaient en Asie tenaient pourtant encore à recevoir d'eux des lettres d'investiture. Pour les musulmans sincères les Abbassides étaient toujours leurs légitimes souverains. On avait détruit leur pouvoir temporel; il leur restait l'autorité spirituelle que les Sonnites respectaient encore.

Nouvelles sectes religieuses; leurs doctrines anti-sociales; les Zendiens, les Ismaëliens, les Karmathes, etc.

Des sectes dans tous les temps avaient troublé l'empire musulman. Les Ommïades avaient eu à combattre les Kharegites, les Cadariens, les Azarakites et les Safriens. Sous les Abbassides, celle des Motazélites protégée par Almamoun s'était proposé un plus noble but, et si elle ne sut pas triompher, elle exerça du moins une heureuse influence sur les âmes élevées. D'autres se contentèrent de protester contre la dépravation des mœurs et l'oubli de la morale du Coran, ou demandèrent des réformes sociales. Quelques-unes semblent n'avoir servi que les projets d'ambitieux subalternes; on voit cependant dans certaines occasions des

fanatiques de bonne foi ; c'est ainsi que les Ravendiens prétendaient que les khalifes devaient être adorés comme des divinités, et qu'il fallait considérer leur palais comme une nouvelle Kaaba. Pour se soustraire à leur zèle importun, Almanzor fut obligé de les faire attaquer par ses troupes et tailler en pièces; ils combattirent avec le plus grand courage pour adorer le khalife malgré lui. — Il y eut des sectes plus sérieuses et plus redoutables; celle des Zendiens soutenait hardiment que la propriété est un crime, qu'on ne doit posséder aucun bien en propre, et qu'il est défendu à l'homme de manger la chair des animaux; elle fut poursuivie avec acharnement et exterminée. Parmi les imposteurs et les faux prophètes, certains hommes jouèrent un rôle assez important : ainsi Moçanna, en 781, excita une révolte dans le Khorasan. Plus tard (834), Babek fonda dans l'Aderbidjan la secte des Ismaëliens, qui professait, si nous en croyons les historiens arabes, le matérialisme le plus complet et qui résista quatre ans à toutes les forces du khalife Motassem. Aucune ne se répandit avec plus de rapidité et de succès que celle des Karmathes, qui dans le xe siècle infesta l'Arabie et enleva toute la partie orientale de la péninsule à l'autorité spirituelle et temporelle des khalifes

Karmath conservait la plupart des pratiques du Coran : il disait appartenir à la secte des Schiites et reconnaissait en effet Ali et les sept Imams pour héritiers directs de Mahomet. En admettant toutefois les principaux dogmes, l'unité de Dieu, les récompenses à venir, l'utilité de la prière, il niait la révélation et propageait des doctrines anti-sociales. Il avait imaginé plusieurs degrés d'initiation pour ceux qui se vouaient à sa fortune. Le dernier échelon de cette initiation était, selon Nowairi et Makrizi, l'athéisme. Il serait difficile de croire qu'une semblable doctrine eût trouvé un grand nombre d'adhérents, si Karmath n'eût prêché en même temps l'abolition de l'esclavage[1]. Ses partisans, combattant au nom de la liberté, renversèrent tous les obstacles; lorsqu'ils se furent enrichis par le pillage, ils se livrèrent

1. Mills, *Histoire du mahométisme.*

ıx plus grands excès, oublièrent les principes que leur ıef avait mis en avant, et tombèrent dans le mépris. Ils ırent toutefois un moment d'éclat; ils firent trembler Arabie tout entière, l'Égypte, la Syrie, l'Irak-Arabi et ême les habitants de Bagdad. C'était surtout dans les dérts de la Syrie et de la Chaldée, dans l'Iémamah et le ıhreïn qu'ils avaient formé leurs établissements; de là on s voyait souvent partir par corps de troupes pour ravager Iedjaz et l'Irak. Ils commencèrent leurs expéditions sous ɔthaded (898), battirent un de ses généraux et s'avancèrent squ'à Koufah, qu'ils pillèrent. Pendant le règne de Moctafi, portèrent leurs armes dans la Palestine, dans la Syrie, et enacèrent Damas. Interceptant les caravanes qui se renient à la Mecque, ils arrêtaient à la fois le commerce de rak et celui de l'Hedjaz. Leur meilleur chef, Abou-Thaher, ır donna dans Hedjer, capitale du Bahreïn, une résince fixe. Ils firent avec lui plusieurs courses, détruisirent ɔufah de fond en comble, s'approchèrent de Bagdad, et ıs les murs de cette ville repoussèrent une armée de ıente mille hommes. « Votre maître, disait Abou-Thaher général des musulmans, a-t-il des soldats aussi dévoués e les miens, » et sur son ordre, l'un se plonge une épée ns le sein, un autre s'élance dans le Tigre, un troisième jette au fond d'un précipice (935). Quelques années avant 30), les Karmathes avaient assiégé la Mecque, et dans te ville prise d'assaut, massacré plus de deux mille perınes. Ils avaient détruit le temple de la Kaaba, enlevé la neuse pierre noire et comblé le puits de Zemzem. Enfin se rendirent tellement redoutables que les khalifes Caher Rhadi se résignèrent à leur payer tribut Ils trouvèrent urtant des rivaux en état de leur résister dans les princes madanites et Ischkidites. Vaincus en plusieurs rencons, ils rentrèrent dans les déserts de l'Arabie, le Bahreïn émamah, et disparurent peu à peu. On raconte seulent qu'ils renvoyèrent à la Mecque la pierre noire qu'ils ıient enlevée, et le khalife de Bagdad, en la faisant replacer, exigea un morceau qu'il fit mettre sur la porte de sa neure. De là vient le nom de *Porte* (porte par excellence),

dont on se servit pour désigner le palais du khalife, et plı tard celui des sultans de Constantinople; pour la mêm raison les génuflexions sont imposées aux musulmaı lorsqu'ils entrent dans le séjour de leurs souverains.

À côté de ces réformateurs puissants qui ne s'attaquaieı pas moins à l'autorité spirituelle des khalifes qu'à leur autc rité temporelle, il se trouva des jurisconsultes, des ascète des philosophes qui organisèrent au sein de l'islamisme d schismes nombreux. Le plus considérable fut sans coı tredit celui des Soufis, qui n'avaient d'autre but que c tenir l'âme en communauté perpétuelle avec Dieu par destruction de tous les sentiments du cœur. Ils furent soı vent persécutés par les khalifes, ou plutôt par les docteurs c Bagdad, qui souffraient de ne pouvoir combattre ces espri exaltés par des raisonnements tirés du Coran.

Le soufisme devait surtout se propager chez les Persan qui cherchaient à renouer sous cette forme incomplétemе définie, le lien de la tradition avec la religion de leu pères[1]. L'islamisme, en effet, loin de s'étendre de plus e plus, commençait à reculer. Dans l'Inde il avait un insta triomphé des doctrines brahmaniques, mais chaque jour perdait du terrain. La division des Schiites et des Sonnit nuisait également aux progrès de la foi musulmane, et l premiers Abbassides, aussi bien que les émirs Al-Omra n'ayant point réussi à établir l'unité religieuse, le troub et la confusion n'avaient fait que s'accroître. Les uns vouaie à l'exécration la mémoire de Moawiah, et demandaie qu'on instituât des cérémonies en faveur d'Ali et d'Hosseï les autres au contraire se montraient partisans sincères la Sonna, et voulaient que les préceptes en fussent fidèl ment suivis; quoique les Abbassides fussent les ennemis n des Ommïades, qu'ils avaient renversés, ils craignaient q les Alides n'acquissent trop d'influence, et se déclara Sonnites, persécutèrent ceux qui ne partageaient pas le opinion.

1. *Sufismus, sive theosophia Persarum*, etc., Ed. Tholuck. Berlin, 1821.

Les Alides renouvellent leurs prétentions ; les Fathimites fondent le khalifat du Caire et encouragent les sciences ; Hakem et les Druzes.

Les Alides après avoir vainement tenté de s'emparer du khalifat, trouvant toujours la ville de Bagdad dévouée aux Abbassides, songèrent à élever une domination nouvelle dans quelques-unes des provinces démembrées. Un de leurs frères se trouva un instant maître du Tabarestan, mais il ne put s'y maintenir. En Afrique ils furent plus heureux; les Edrissites étaient parvenus à former un établissement dans la Mauritanie, en ralliant les populations au nom d'Ali; un de ceux qui s'attribuaient à tort ou à raison le titre d'imam, Abou-Obeidollah, souleva le Magreb en sa faveur, et renversa la dynastie des Aglabites (908). Il étendit peu à peu ses lois sur tout le littoral et jeta les premiers fondements de la puissance des Fathimites à Cairowan et à Mahadia; déjà il menaçait l'Égypte lorsque la mort vint le surprendre. Ses deux premiers successeurs, Caiem-Biamrillah (913-946), et Al-Mansour (946-953), se brisèrent contre la bravoure et le mérite d'Ischkid; mais ils se mirent en communication avec les Arabes Schiites de l'Hedjaz, de l'Yémen, et se firent de ce côté des amis nombreux par des largesses sagement distribuées. A la mort d'Ischkid, des discussions s'étant élevées en Égypte et en Syrie pour sa succession, Moezz-Ledinillah qui avait remplacé Al-Mansour (953), pénétra dans l'intérieur du pays, reçut la soumission des émirs et devint le premier khalife fathimite d'Égypte (968). « De quelle branche de la famille d'Ali et de Fathime descendez-vous donc? lui dit un chef arabe. — Voici mes ancêtres, répondit-il en montrant son cimeterre, et voici mes enfants, » ajouta-t-il, en jetant de l'or à ses soldats. A partir de cette époque, les Fathimites soutinrent avec avantage la lutte spirituelle contre les khalifes abbassides; après avoir fondé le Grand Caire (972), conquis la Syrie et une partie du Djezireh, ils furent reconnus par une grande partie de l'Arabie, qui espérait trouver en eux un appui contre de nouveaux Karmathes.

Le nom d'Ali et celui des successeurs de Moezz furent

seuls prononcés dans les mosquées des Fathimites; le no des princes abbassides continua d'être proclamé à hau voix dans les mosquées des Bouides et des Samanides.

Ces trois États formaient, à la fin du xe siècle, tout l'en pire arabe d'orient, et leur histoire offre un intérêt vér table. Les princes Bouides s'effacent insensiblement; civilisation se déplace; ce n'est plus à Bagdad, mais a Caire, que les écoles arabes jettent le plus vif éclat.

Les Fathimites firent fleurir en Égypte le commerce l'industrie, l'agriculture, les lettres, les arts et les science avec autant de succès que les premiers Abbassides. I avaient réuni, par de magnifiques travaux, la petite ville d Fostat à celle de Mesrah, et leur nouvelle capitale allait r valiser avec les plus belles villes de l'Asie; de magnifique mosquées furent ajoutées à celles de Thouloun. Ebn-Jouni l'Égyptien, eut son observatoire, comme les astronomes d l'Irak. Les khalifes semblaient ne vouloir rien épargner pou faire oublier Bagdad. Ils donnèrent aussi tous leurs soins l'administration et à la perception des impôts; grâce au richesses et à la fertilité de cet admirable pays, qui n'a ja mais refusé de produire pour tous ceux qui, en échange d quelques sages mesures, lui ont demandé les plus grand sacrifices, ils eurent bientôt un revenu presque équivalen à celui d'Haroun-al-Raschid. Moezz (953-975) et Aziz-Billa (975-996) surent en faire un usage raisonnable[1]; mais Ha kem, qui leur succéda (996-1020), apparut sur le trôn comme le génie du mal. Pendant un règne de vingt-quatr ans, il condamna ses sujets à la plus abjecte soumission chacun tremblait devant lui, car il se faisait suivre d'es claves armés, prêts à immoler quiconque osait lui déplaire Un espionnage très-habilement organisé l'instruisait de moindres événements, et faisait croire qu'il avait le don d la science infinie, qu'il voyait tout, qu'il savait tout. O l'adora comme une divinité, et sa disparition subite favoris l'imposture; on proclama tout haut qu'il était monté a ciel, et qu'il reparaîtrait un jour sur la terre. Le Persa

1. Quatremère, *Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes fathimite* 1837.

Hamza enseigna publiquement que Dieu pouvait s'incarner sous une forme humaine, que déjà il s'était incarné plusieurs fois, et qu'en dernier lieu, il avait pris la figure du khalife Hakem. Chassé du Caire par la colère et le bon sens des habitants, il s'enfuit en Syrie, où il parvint à répandre sa doctrine, dite religion unitaire, parmi les Druzes qui la pratiquent encore aujourd'hui [1]. On peut juger, par divers faits, de l'aveugle despotisme de Hakem. Il jetait au hasard par la fenêtre du palais des billets qu'il fallait porter à un émir désigné, et celui-ci recevait l'ordre de donner au porteur une somme considérable ou de lui infliger les plus affreux traitements. Il fit incendier le Caire, pour jouir lui-même de la vue d'une cité en flammes; une autre fois, il accorda le pillage de la ville à ses soldats. Souvent, il faisait torturer des juifs et des chrétiens, jusqu'à ce qu'ils désavouassent leur religion, puis il leur permettait de reprendre leur ancien culte. La terreur régnait autour de lui : « Il fut, dit Nowairi, comme un lion furieux au milieu des hommes » ; et cependant il respectait et encourageait les savants, et se faisait dédier par Ebn-Jounis les Tables astronomiques qui portent son nom. On suppose qu'il fut assassiné par une de ses sœurs, qui s'empara de la tutelle de son fils Dhaher, encore enfant (1020-1036). A la mort de Dhaher, le trône fut occupé par Mostanser-Billah, pendant cinquante-huit ans (1036-1094). Jusqu'à la majorité de ce prince, l'autorité resta entre les mains d'un vizir, qui réussit à jouer au Caire le même rôle que les émirs-al-omrah de Bagdad. Plus tard, Mostanser fut au moment de rétablir le khalifat universel : il était reconnu par l'Afrique et l'Arabie; les habitants de Bagdad, mécontents de Caïem-Biamrillah, qui s'était jeté entre les bras du Turc Seldjoukide Togrul-Beg, proclamèrent Mostanser leur souverain spirituel; mais ce ne fut qu'un éclat passager; Mostanser fut même puni de ses vues beaucoup trop ambitieuses par la perte de la meilleure partie de la Syrie; il ne se maintint qu'à grand'peine en Palestine.

1. Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druses*, 1838.

Les Bouides protecteurs des lettres; formation de l'empire des Ghaznévides.

Les Bouides, qui s'étaient emparés de la Perse en 933, tout-puissants dans l'Irak-Arabi, et à Bagdad, par la charge d'émir-al-omrah, n'eurent pas une existence aussi longue que les Fathimites; mais ils avaient eu avant eux leur période de splendeur. Pendant la dernière moitié du xe siècle, ils demeurèrent sans rivaux en Asie : la milice turque avait été anéantie; les Hamadanites furent chassés du Djezireh et de Mossoul leur capitale, et la tranquillité rétablie dans les provinces permit aux Bouides de continuer l'œuvre d'Almamoun. Deux de leurs princes, Adhad-Eddaulah et Scharf-Eddaulah (949-989), ranimèrent le zèle des lettrés, en s'initiant à leurs travaux : ils eurent l'honneur de relever l'école de Bagdad, qui avait un peu souffert des révolutions du khalifat, et qui produisit, sous leur règne, Ebn-al-Aalam, Abderrahman-Soufi, et le célèbre astronome et géomètre Aboul-Wéfa. Adhad-Eddaulah ne se contenta pas de répandre ses bienfaits sur les poëtes et les savants; il ordonna de grands travaux d'utilité générale; des ingénieurs du plus haut mérite furent chargés de canaliser la rivière de Bendemir, près Schiraz, dans la Perse proprement dite. Ils parvinrent à empêcher des inondations qui se reproduisaient régulièrement et détruisaient les cultures des belles campagnes de ce pays, et livrèrent au commerce une nouvelle voie de communication. On construisit à Bagdad un hôpital magnifique, dont l'inauguration fut le prétexte d'une fête, restée célèbre dans les annales orientales [1]. Malheureusement, les Bouides, comme les khalifes, ne réussirent pas à poser des règles fixes pour la transmission de leurs États à leurs descendants; ces princes, par des partages impolitiques entre leurs divers enfants, préparèrent le démembrement de l'empire qu'ils avaient fondé, et en ouvrant la porte aux luttes intestines provoquèrent de nouvelles révolutions.

1. Casiri, déjà cité; Stuwe, *Expéditions commerciales des Arabes sous les Abbassides*, etc. En all., Berlin, 1836.

La domination des Samanides, qui avait subsisté pendant plus d'un siècle (874-999) s'écroulait vers la même époque. Un esclave turc s'était élevé aux premières dignités sous le règne d'Abdel-Malek; il s'appelait Alp-Teghin. A la mort de son maître, il voulut s'emparer du gouvernement, échoua dans son entreprise, et obligé de quitter Bokhara, s'établit à Ghazna, où, pendant seize ans, il sut résister à tous les efforts que firent les Samanides pour le renverser. Sebecteghin, son gendre, son général et son conseiller, lui succéda en 995 et mérita, par sa vigoureuse et sage administration, l'amour de ses sujets et le respect de ses voisins; il porta ses armes et la foi musulmane dans l'Inde, ravagea le Pendjab, fonda les villes de Bost et de Kosdar, et allié fidèle de Noah, petit-fils d'Abdel-Malek, défendit les Samanides contre les incursions des Turcs, qui avaient envahi le Mawarannahar. Il désigna son plus jeune fils, Ismaël, comme l'héritier de sa puissance; mais l'aîné, Mahmoud, revendiqua, les armes à la main, les droits de sa naissance, se proclama souverain indépendant et s'enrichit des dépouilles de l'Inde. Il vainquit sans peine les Samanides et se rendit maître du Khorasan (1000). Le khalife, soumis aux émirs-al-omrah, lui envoya des lettres d'investiture, sans réussir toutefois à le détourner de ses projets de conquête; Mahmoud attaqua les Bouides, auxquels il enleva le Djordjan et l'Irak persique. La mer Caspienne devint la limite d'un empire qui commençait aux sources de l'Indus et du Gange, embrassant de ce côté ce que l'on comprend aujourd'hui sous les noms d'Afghanistan, de royaume de Hérat et même de Beloutchistan. Mahmoud fut le premier des princes de l'Orient qui prit le nom de sultan. Partisan des Sonnites, il s'annonça partout comme le propagateur de la foi musulmane, et fut constamment le défenseur de la race arabe. Ghazna était sa capitale; de là le nom de Ghaznévide que les historiens lui ont donné. C'est surtout à ses expéditions dans l'Inde qu'il dut sa grande renommée. Les villes de Canoge, Lahor, Delhi et Muttra lui payaient tribut. Il dévasta le royaume de Guzzarate, et détruisit la pagode de Somenat, dont la magnificence dépassait les rêves de l'ima-

gination la plus brillante. Le dôme, recouvert de lames d'or et incrusté de pierres précieuses, reposait sur cinquante-six piliers. L'édifice était éclairé au moyen d'une lampe dont la lumière était réfléchie par d'innombrables diamants. L'idole de Somenat était d'une seule pierre de cinquante coudées; deux mille brahmines étaient chargés du service de la pagode. On offrit au vainqueur plus de deux cents millions pour racheter la principale divinité de l'Hindostan. Mahmoud fut inexorable; il fit briser la statue, et il vit tomber à ses pieds avec des perles, des diamants et des rubis de toute espèce, des richesses bien plus considérables que toutes celles qu'on lui avait offertes. Plein d'enthousiasme pour la religion de Mahomet, il égalait par son ardeur de prosélytisme les premiers successeurs du prophète, et reçut du khalife de Bagdad, Cader-Billah, le titre justement mérité de protecteur des vrais croyants[1].

Les Turcs seldjoukides renversent les Ghaznévides et s'avancent jusqu'à Bagdad; progrès des Grecs en Syrie.

Pendant que les troupes de Mahmoud se répandaient dans l'Inde, le Mawarannahar tombait au pouvoir des tribus du Turkestan. Le sultan Ghaznévide commit la faute de les laisser en possession de cette province et d'introduire lui-même en deçà du Djihon ou Oxus, limite difficile à franchir, les Turcs seldjoukides, qui venaient de se convertir à l'islamisme et avaient demandé des terres dans le Khorasan. Masoud, qui hérita, en 1030, de la puissance de son père, essaya vainement de se délivrer de leur redoutable voisinage; il fut vaincu et réduit à se tenir sur la défensive. Togrul-Beg, petit-fils de Seldjouk, se fit couronner à Nischabour. Il gagna bientôt après sur les Ghaznévides une nouvelle bataille plus décisive que la première, et les rejeta vers l'Inde. N'étant plus inquiété de ce côté, il tourna ses regards sur l'occident, envahit le Khowarezm, le Djordjan, l'Irak-Adjemi, et se trouva en présence des princes bouides. Le plus grand désordre régnait à Bagdad. Le khalife Caïem était pressé de tous côtés et par des

1. Mirkhondi, *Historia Ghaznavidarum*, *Persicè et latinè edid.* Fr. Wilken. Berlin, 1832, in-4.

zirs rebelles, par les fathimites d'Égypte, et par les
nirs de Syrie. Frappé de la piété de Togrul-Beg, qui dans
utes les villes conquises élevait un temple au dieu de Ma-
omet, il se mit sous sa protection et lui délégua la puis-
nce temporelle sur tous les États de l'islamisme. La céré-
onie de l'investiture eut lieu à Bagdad même. Togrul-Beg
rendit dans la salle d'audience, suivi de ses capitaines
sans armes; il baisa la poussière devant le khalife, qui
rtait le vêtement noir des Abbassides, prit place sur un
ône qui lui était préparé, et entendit la lecture de l'acte
blic qui le déclarait maître suprême de tous les musul-
ans. Le khalife, qui n'était plus que le chef spirituel de
mpire, mit sur sa tête deux couronnes, emblème du pou-
ir dont il investissait le prince seldjoukide sur l'Arabie et
Perse, et lui ceignit une épée magnifique. On le revêtit
ccessivement de sept robes d'honneur et on lui fit présent
sept esclaves nés dans les sept contrées de l'empire mu-
lman. Les hérauts terminèrent la cérémonie en procla-
ant Togrul-Beg souverain de l'Orient et de l'Occident.
mariage de la sœur du prince Seldjoukide avec le khalife
l'introduction du nom du sultan dans la Khotbah cimen-
ent cette union; mais à peine les Turcs s'étaient-ils re-
és qu'un soulèvement général eut lieu à Bagdad; Mos-
aser-Billah, khalife fathimite d'Égypte, fut proclamé à la
ace de Caïem. Il fallut que le sultan vînt délivrer celui-ci
le replacer sur le trône. Fidèle à sa politique, il condui-
lui-même par la bride la mule qui portait le comman-
ır des croyants de la prison au palais[1].

Tandis que la domination des Arabes disparaissait pièce à
ce, les Grecs faisaient quelques efforts pour reconquérir
rs anciennes provinces; déjà en 852 leur flotte avait sac-
é la ville de Damiette; un siècle plus tard ils avaient pé-
ré jusqu'à Alep et avaient pillé les trésors du prince Ha-
danite Seif-Eddaulah; deux de leurs empereurs Nicéphore
ocas et Jean Zimiscès (963-976) avaient passé l'Euphrate
nondé le Djezireh de leurs troupes; Zimiscès avait con-

Gildemeister, *De rebus indicis loci et opuscula*, etc.; Cf. Schauffelberger
us script. vet. qui de indiâ scripserunt. Bonn. 1845.

quis dans cette province un grand nombre de places forte de plus il avait pris en Syrie Antioche, s'était emparé d toute la Cilicie et avait recouvré l'île de Chypre.

Incapable de résister aux Grecs, comment les khalifes d Bagdad auraient-ils pu arrêter les hordes guerrières du Tu kestan, que les Seldjoukides avaient groupées sous leu étendards, en leur promettant une part des dépouilles qu'i allaient conquérir; ces tribus que les Samanides avaie facilement repoussées, en 893, lorsqu'elles étaient répa dues isolément sur leurs frontières, réunies maintenant sou un seul chef, allaient briser tous les obstacles, subjugue l'Asie occidentale et y maintenir leur ascendant penda plusieurs siècles.

CHAPITRE IV.

EMPIRE DES TURCS SELDJOUKIDES; ANÉANTISSE MENT DE L'AUTORITÉ SPIRITUELLE DES KHALIFE ABBASSIDES; INVASION DES MONGOLS ET DE TURCS ORIENTAUX; FIN DE LA DOMINATION DE ARABES EN ASIE.

CARACTÈRE DES TURCS SELDJOUKIDES; LEURS CONQUÊTES. — RÈGNE DE MA LEK-SCHAH; PARTAGE DE SES ÉTATS; DÉCADENCE DES SELDJOUKIDES. — PUISSANCE DE MOHAMMED, SULTAN DU KHARIZME OU KHOWARESM; L'IN FLUENCE ARABE SE FAIT ENCORE SENTIR; LES KHALIFES DE BAGDAD RE COUVRENT QUELQUE AUTORITÉ. — ÉTAT DE L'ASIE OCCIDENTALE A LA FI DU XI[e] SIÈCLE; PREMIÈRE CROISADE. — DERNIERS KHALIFES FATHIMITES ZENGHI, NOUREDDIN ET SALADIN. — MORT DE SALADIN; SES SUCCESSEUR CONSERVENT LA PRÉÉMINENCE JUSQU'A L'ARRIVÉE DES MONGOLS. — INVA SION DES MONGOLS; COURAGEUSE RÉSISTANCE DE DJELALEDDIN; FIN D KHALIFAT DE BAGDAD. — VAINES TENTATIVES DES MONGOLS CONTRE L SYRIE ET L'ÉGYPTE; LES MAMLOUKS DÉTRÔNENT LES SULTANS AYOUBITE ET SONT PLUS TARD RENVERSÉS PAR LES TURCS OTTOMANS. — LA CIVILI SATION DES ARABES NE DISPARAÎT PAS AVEC LEUR EMPIRE.

Caractère des Turcs seldjoukides; leurs conquêtes.

La dénomination de Seldjoukides donnée aux Turcs qu à la suite de Togrul-Beg prirent part à ses conquêtes, n doit pas faire illusion sur leur nombre; il ne s'agit pas d'un

orde spéciale ; dans les déserts du Turkestan comme dans
eux de l'Arabie, toute tribu qui établissait sur d'autres sa
ouveraineté, leur imposait le nom de ses chefs. Les Turcs
ppartenaient à la race scythique comme les Huns, qui nous
nt été présentés par les historiens Grecs sous un jour si
frayant, comme les terribles cavaliers alains qui s'avan-
èrent jusqu'au détroit de Gibraltar, comme les Bulgares,
s Avares, les Hongrois, les Khozares, les Petschenè-
ues, les Comans et les Mongols, qui plus d'une fois rava-
èrent l'Europe et l'Asie occidentale.

Une distinction est cependant nécessaire; tandis qu'à l'ex-
émité de l'Asie les Tartares et Mongols (Tatares et Mogols)
onservent leur caractère primitif et vivent en quelque sorte
ans l'état sauvage, ne reconnaissant d'autre dieu qu'un
bre nu planté en terre, les populations qui se rappro-
ent davantage de l'Occident et qui paraissent dans l'his-
ire à partir du ve siècle sous le nom de Turcs, se sont
odifiées au contact de la civilisation et de la race arabe ;
s n'ont déjà plus les traits repoussants des anciens Scythes ;
s s'occupent d'agriculture et de commerce ; orgueilleux et
ins, ils sacrifient tout à l'amour du pouvoir et consentent
devenir esclaves pour s'emparer de l'esprit de leur maître
ır une sorte d'oppression matérielle qui étouffe l'intelli-
ence. Lorsque les Seldjoukides envahissent la Perse, ils
ouvent partout des frères au milieu des rangs ennemis;
usulmans et Sonnites, ils demandent aux Abbassides l'in-
estiture de leurs conquêtes. Animés de l'instinct guerrier,
eins d'ardeur et d'enthousiasme, lorsque les Arabes
ierchent déjà le repos dans les arts de la paix, ils règnent
entôt sans partage. Vainqueurs des Grecs auxquels ils en-
vent l'Asie Mineure, ils étendent leur domination de l'In-
ıs au Bosphore. Mais ils ne savent point s'organiser forte-
ment ; partout se fait sentir l'absence d'une autorité
périeure ; des chefs indépendants rivaux les uns des au-
es se disputent les lambeaux de la puissance souveraine
leurs divisions les livreront presque sans défense au fer
s Mongols, lorsqu'au commencement du XIIIe siècle Gen-
skhan se précipitera sur l'Occident.

L'époque la plus brillante de l'histoire des Seldjoukides fu celle de l'invasion de 1055 à 1092 ; ils ne reconnaissaien alors qu'un seul chef, le dispensateur du butin. Togrul-Beg pouvait distribuer de nombreux gouvernements à ses parents et à ses serviteurs les plus dévoués; reconnu par les khalifes comme sultan suprême, il s'avança jusque dans le Djezireh et l'Arménie qui se soumirent à se lois. La mort le surprit au milieu de ses exploits (1062) Son neveu Alp-Arslan lui succéda et régna avec autant d'éclat. Il envahit la Cilicie; l'empereur romain Diogène essaya vainement de protéger les conquêtes de Jean Zimiscès il fut battu complétement et fait prisonnier, mais traité par le vainqueur avec tous les honneurs dus à son rang. Les habitants de la Mecque cessèrent dans la Khotbah de prononce le nom du khalife fathimite, et le remplacèrent par ceux du khalife abbasside et du sultan seldjoukide. Ce fut aussi Alp-Arslan qui détruisit l'indépendance des Géorgiens. Il venai d'assaillir le Turkestan lorsqu'il périt frappé du poignard d'un Khowarezmien [1]; la plus belle partie de l'Asie reconnaissait son autorité ; douze cents chefs lui rendaient hommage deux cent mille soldats marchaient sous sa bannière, e cependant malgré sa magnificence, son courage et se brillantes expéditions, il ne fut pas le plus grand prince de sa famille : cette gloire était réservée à son fils Djelal-eddin Malek-Schah (ou Melik-Schah) (1072-1092).

Règne de Malek-Schah, partage de ses États, décadence des Seldjoukides.

Malek-Schah était doué des plus belles qualités, et il fu merveilleusement secondé dans ses projets par son grand vizir Nedham-el-Mulk, dont le nom est resté populaire en Orient, comme celui de tous ceux qui ont donné aux sciences et aux lettres une protection efficace. On vit s'élever à Bagdad les colléges appelés medreseh al-hanifiah et al nezamiah; des mosquées furent construites; des route et des canaux facilitèrent les communications dans toute l'étendue de l'empire. C'est sous le règne de Malek-Schah

1. Mirchondi, *Historia seldschukidarum Persicè edid.* Vullers, Gissa, 1837, in-8

u'Omar-Keïam entreprit la réforme du calendrier persan, onnu sous le nom d'ère djélaléenne, supérieure en exacti- ıde au calendrier grégorien[1]. Pendant que Nedham-el- [ulk s'occupait des utiles travaux de l'administration, son ıaître ne cessait de parcourir dans tous les sens ses États et n reculait les frontières. Son nom retentissait dans les rières, à la Mecque, à Médine, à Jérusalem, à Bagdad, à ;pahan, à Reï, à Samarcande, à Bokhara et à Kaschgar; il ffermit sa domination dans le Djezireh, la Syrie, la Pa- :stine même, et se rendit maître de l'Asie Mineure. Par ;s ordres, un de ses parents, Soliman, entra sur le terri- ›ire des Grecs et s'avança jusqu'au Bosphore après avoir ɔnquis tous les pays situés entre la Grande Arménie, la éorgie, la mer Noire, la Méditerranée, l'Albanie et la pe- te Arménie (1081). Ce fut là l'origine de la Sultanie d'Ico- ium ou de Roum, plus tard Turquie d'Asie, qui joua, dans s croisades, un rôle si important. Les Grecs, furent chas- ;s de l'Asie par les victoires de Soliman. Antioche et les lles de la Mésopotamie, malgré leur population toute ırétienne, durent se soumettre au joug des nouveaux con- ıérants. Malek-Schah, dans une de ces expéditions, fut it prisonnier; la simplicité de ses vêtements le fit confon- 'e au milieu des captifs, et son ministre, Nedham-el-Mulk, sura sa délivrance par une conduite aussi prudente qu'ha- le; plus tard, le sultan, trompé par de faux rapports, dis- àcia cet homme éminent qui avait été la colonne de l'em- re et que le glaive des Ismaëliens frappa à l'âge de 93 ans. alek-Schah, à l'imitation d'Alp-Arslan, avait pénétré ɪns le Turkestan et imposé sa souveraineté à plusieurs ıefs de cette contrée; ses frontières s'étendaient du Bos- ıore à l'Indus. A sa mort (1092), l'empire des Seldjouki- 's perdit son unité et forma plusieurs principautés indé- :ndantes. Ce fut en vain que le sultan de Perse prétendit ercer une sorte de suprématie sur les autres princes de sa mille; les quatre fils de Malek-Schah, Mahmoud, Barkia- k, Sandgiar et Mohammed se partagèrent ses Etats à la suite

. Voy. nos prolégomènes d'Oloug-Beg, le Bulletin de la Société de Géographie, 1, IVe série, t. Ier, p. 163, et notre lettre à M. de Humboldt, 1853, p. 28.

de longues guerres, qui épuisèrent les forces des Seldjou-kides sans aucun résultat, ni pour la race turque, ni pou l'islamisme (1092-1154). Les sultanies de Perse, de Kerma d'Alep ou de Syrie, de Roum ou de l'Asie Mineure restère isolées; les gouverneurs particuliers des villes ou des pro-vinces, les atabeks, les émirs, méconnurent l'autorité d fils de Seldjouk; Atziz le Kharizmien, lieutenant de Malek Schah, avait porté les armes de son maître jusque sur l bords du Nil; rejeté en Syrie par les habitants du Cai ralliés autour du khalife Mostanser, il pilla Jérusalem; dè l'année 1096, l'émir Ortok s'établissait dans cette ville cherchait à rendre sa puissance héréditaire. Quelques an-nées plus tard, l'atabek Zenghi, maître de Mossoul, prépa-rait la grandeur de son fils Noureddin. Plus loin, un gou-verneur du Khowaresm, profitant des dissensions intestin des Seldjoukides, devenait indépendant, malgré les effor du sultan de Perse Sandgiar, le dernier héros de sa rac (1127); et ses successeurs commençant une série de con-quêtes qui devaient comprendre le Mawarannahar, le Kho-rasan, l'Irak persique et le Kerman, renouvelèrent l'empir des Ghaznévides. Des princes de cette famille avaient conserv les provinces contiguës aux deux rives de l'Indus jusqu'a moment où les Ghourides établirent à Lahor (1183-1205 puis à Delhi, le siége de la puissance mahométane dan l'Inde, saccagèrent Benarès, soumirent le Bengale et don-nèrent naissance à la dynastie patane ou des Afghans, dan l'ancien Paropamisus.

Puissance de Mohammed, sultan du Kharizme ou Khowa-resm; l'influence arabe se fait encore sentir; les khalife de Bagdad recouvrent quelque autorité.

Il y avait déjà vingt-cinq ans que les Ghourides avaien fondé leur domination sur les ruines des derniers Ghazné-vides, lorsque Mohammed, sultan du Khowaresm, leur en-leva leurs provinces occidentales et se trouva (1208) pres-que aussi puissant que l'avait été Malek-Schah; le Turkesta reconnaissait sa souveraineté; mais, au moment de sa plu grande splendeur, il devait succomber devant l'invasio mongole (1208-1218).

Nous avons vu se développer l'antagonisme de la race turque et de la race arabe et les progrès incessants des tribus du nord en lutte avec celles du midi ; c'est la matière aux prises avec l'intelligence. La barbarie menace de s'étendre sur tous les États musulmans, comme en Europe, quelques siècles auparavant, elle se mêlait aux flots des conquérants germains ; cependant, par un juste retour, les Turcs, en faisant prévaloir autour d'eux l'autorité du sabre, subissent l'influence de la civilisation des Arabes ; ils adoptent leur religion, leur langage ; ils respectent les savants, protégent les lettres et puisent leurs inspirations auprès de ceux-là même qu'ils ont vaincus. Le tableau de la décadence de l'empire arabe et de l'empire romain offre les plus curieux rapprochements ; les sultans renouvellent en Orient les règnes brillants de Théodoric, de Charlemagne, et l'école de Bagdad continuera de rayonner sur toute l'Asie jusqu'à la fin du XVe siècle[1].

Les khalifes abbassides qui avaient recouvré l'indépendance par suite de l'affaiblissement des Seldjoukides, restèrent sans influence. Ils ne sortirent jamais de leur capitale, leur autorité ne s'étendait point au delà. Kaiem, qui avait appelé Thogrul-Beg, s'était aperçu bientôt qu'il n'avait fait que changer de maître (1055-1074). Après lui, ses successeurs, Moctadi (1075-1094) et Mostadher (1094-1118), s'étaient contentés d'envoyer aux maîtres d'Ispahan un diadème, un collier, des bracelets et une veste d'honneur, en signe d'investiture. Il n'en fut pas de même de Mostarched (1118-1135) et de Rasched (1135-1136). Ces deux princes cherchèrent à relever le khalifat. Le premier repoussa un Seldjoukide qui voulait le contraindre à lui donner le titre de sultan ; le second périt en défendant Bagdad contre le sultan Massoud, dont il avait refusé obstinément de reconnaître la supériorité. Massoud, petit-fils de Malek-Schah par Mohammed, son père, était encore assez fort pour se faire respecter des khalifes ; aussi, jusqu'à sa mort, Moctafi II (1136-1160), successeur de Rasched, n'osa faire aucun acte de

1. Voy. nos *Matériaux pour servir à l'histoire des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*. 1845-1849.

résistance; mais, la succession de Massoud ayant provoqué des troubles parmi les Seldjoukides, le khalife se posa ouvertement comme prince souverain, triompha des attaques dirigées contre Bagdad, et se fit reconnaître dans l'Irak-Arabi; seulement, il permit que le nom du sultan fût prononcé après le sien dans les prières publiques. Les choses se passèrent ainsi pendant tout un siècle (1152-1258), et Mostandged (1160-1170), Mosthadi (1170-1179) Naser Ledinillah (1180-1225), Dhaher (1225-1226), Mostanser (1226-1243), Mostasem (1243-1258) n'eurent pas la honte de laisser à d'autres le soin du gouvernement; ils purent, par eux-mêmes et selon leur caractère, protéger le commerce et l'industrie, les lettres et les sciences, sans que nul entreprît de censurer leur conduite. Naser fit élever de nouveaux colléges, des hôpitaux, des mosquées, et son règne trop court ne fut pas sans éclat. Bagdad, au milieu des bouleversements qui éclataient de tous les côtés en Asie, semblait une forteresse inaccessible; à peine quelques luttes sanglantes entre les Sonnites exaltés et les intraitables Schiites, ou les prétentions armées de quelques parents des khalifes régnants vinrent-elles troubler le repos de la cité.

La puissance des Seldjoukides, si considérable à la fin du XIe siècle, s'était donc au XIIe beaucoup amoindrie dans les provinces orientales de l'empire arabe. Au commencement du XIIIe siècle, les Atabeks de l'Aderbidjan, du Laristan et du Farsistan étaient pour ainsi dire indépendants, et partageaient avec les sultans du Khowaresm et les khalifes de Bagdad l'autorité suprême.

État de l'Asie occidentale à la fin du XIe siècle; première croisade.

Que s'était-il donc passé dans les provinces occcidentales? Malek-Shah avait soumis à sa domination le Djezireh, l'Asie Mineure et la Syrie. A sa mort (1092) trois sultanies s'étaient formées, celles d'Iconion, d'Alep et de Damas, tout à fait distinctes l'une de l'autre, et sans aucun rapport avec les sultanies de la Perse et du Kerman. La première s'étendait sur l'Asie Mineure, pays que les Arabes n'avaient point

occupé; les deux autres se disputaient avec acharnement les grandes villes du Djezireh et de la Syrie. C'était une occasion favorable pour les khalifes fathimites du Caire le reconquérir leur prépondérance dans ces contrées; mais ls étaient bien déchus de leur ancienne puissance; ils vaient laissé, sans aucune opposition, les habitants de 'Hedjaz prononcer dans la prière publique le nom des sul-ans seldjoukides. Loin de chercher à rallier les Arabes con-re les Turcs, Mostali, successeur de Mostanser (1094-1101), 'avait eu d'autre pensée que d'intervenir dans les querelles les princes seldjoukides, pour obtenir d'eux, par l'intrigue, uelques concessions stériles. Il est vrai qu'un incident im-révu avait détourné les esprits des luttes intérieures et des réoccupations de nationalité. L'arrivée de plusieurs armées hrétiennes venant en Palestine délivrer la ville sainte avait éveillé chez les musulmans le fanatisme religieux. Nul, en résence de la *gacie* (*Ghaza*, guerre contre les infidèles), n'au-ait songé à prendre les armes pour une autre cause. Les Ara-es et les Turcs allaient suspendre leurs rivalités et s'unir ontre l'ennemi commun; mais une fois le premier danger isparu, les divisions devaient renaître et favoriser les progrès es chrétiens. Les croisades ont été quelquefois regardées omme une sorte de réaction contre l'Asie, et comme une evanche des invasions arabes sur notre continent. Mais la ause qui les a produites fut ce merveilleux enthousiasme ue les pontifes de Rome surent allumer dans les âmes, d'un out à l'autre du monde catholique. La perspective de sauver onstantinople menacée par les Turcs seldjoukides, n'était our les premiers croisés qu'une question secondaire; on ur avait parlé du tombeau du Rédempteur souillé par es barbares, on leur avait dit qu'il fallait préserver de la rofanation le berceau de leur religion; et des milliers de ix avaient aussitôt répondu à un appel fait au nom du ieu des chrétiens. Avant l'arrivée de Godefroy de Bouil-n (1097), les armées de Pierre l'Ermite et de Gautier sans voir, déjà décimées en Hongrie et en Bulgarie, avaient péri ut entières dans les États du sultan d'Iconion; les musul-ans crurent alors n'avoir rien à craindre des ennemis du

dehors et recommencèrent leurs guerres intestines ; auss lorsque les troupes disciplinées des chefs de la premièr croisade eurent passé le Bosphore, elles n'eurent à com battre que les Turcs seldjoukides divisés entre eux, et triom phèrent de leurs efforts partiels. Les croisés, après avoir tra versé les montagnes de la Cilicie, pris Antioche et négoci avec les émirs de la Syrie, entrèrent dans la Palestine. Ils trouvèrent pour adversaire le khalife fathimite qui venai de reprendre Jérusalem sur les Turcs ortokides (1099) et l vainquirent. Une fois établis dans la ville sainte et ses en virons, les chrétiens firent peu de progrès; Baudouin seul qui s'était emparé de la ville d'Édesse dans le Djézireh, es saya d'avancer du côté de Bagdad.

Derniers khalifes fathimites, Zenghi, Noureddin et Saladi

Les musulmans restaient fractionnés et sans chef; le khalifes fathimites, Mostali (1094-1101), Amer (1101-1130 Haphed (1130-1149), Dhaher (1149-1154), Jaieh-ben Nasrillah (1154-1160), Adhed-Ledinillah (1160-1171), o plutôt leurs grands vizirs, ne songèrent jamais à s'unir au princes indépendants de la Syrie, pour rejeter dans la Mé diterranée les ennemis de leur commune religion. Il sem blait, au contraire, que leurs démêlés avec les émirs turc fussent le principal objet de leur politique, et que la guerr contre les Francs ne dût venir qu'en seconde ligne; mais après la mort de Barkiaroc, et au milieu des déchirement de l'empire seldjoukide, il s'éleva tout à coup un nouvea défenseur de l'islamisme [1].

Emadeddin-Zenghi (appelé Sanguin par nos chroniqueur s'était distingué à la cour des Seldjoukides de Mossoul e d'Alep. Sous le nom d'Atabek, il se forma d'abord, entr le Djezireh et l'Irak-Arabi, un petit État indépendan (1122), et se rendit tellement redoutable aux émirs voisins que nul n'osa lui refuser obéissance. Il fit de Mossoul s capitale, attaqua le sultan seldjoukide d'Alep, et se rendi

1. Michaud, *Histoire des croisades*, les *Extraits des écrivains arabes* de M. Re naud, et le *Recueil des historiens des croisades* publié par l'Académie des inscrip tions et belles-lettres.

maître de cette ville (1127). Réveillant ensuite chez les musulmans la haine du nom chrétien, il commença contre les Francs une guerre d'escarmouches, qui se termina par la prise d'Édesse, et il força les rois de Jérusalem de faire appel à l'Europe. Alors eut lieu la croisade de Louis VII et de l'empereur Conrad III, si désastreuse par ses résultats. Zenghi étant mort avait eu pour successeurs ses fils, Seifêddin et Noureddin. Ce dernier se montra le digne continuateur de son père; il fatigua les Francs par des attaques multipliées, et vit les deux rois s'épuiser en vains efforts contre Damas, soumise encore aux Seldjoukides. Lorsque Louis et Conrad se furent retirés, il assaillit lui-même le sultan de Damas affaibli par une longue et héroïque résistance, lui enleva sa capitale et entra en Palestine qu'il ravagea dans tous les sens. Bientôt une heureuse circonstance lui permit de s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Égypte; il fournit des troupes à un vizir pour opprimer le khalife Adhed, et, n'ayant pas obtenu l'exécution des promesses échangées, il ouvrit les hostilités, sans se laisser intimider par l'alliance des Francs et des Égyptiens. Les chances de la guerre tournèrent en sa faveur; il défit plusieurs fois le roi de Jérusalem, notamment dans un grand combat près d'Artésie, tandis que son lieutenant Schirkouk devenait maître de l'Égypte et se faisait donner par le khalife la charge de grand vizir : c'était l'arrêt de mort des Fathimites. Le neveu de Schirkouk, Saladin, héritier des secrets desseins de son oncle, n'hésita pas à consommer la révolution. En moins d'un mois la prière fut dite dans toutes les mosquées au nom du khalife de Bagdad Mosthadi, et Adhed, le dernier de sa race, fut déposé sans qu'une voix s'élevât en sa faveur (1171). L'Égypte, de schiite qu'elle était, devint sonnite. Saladin suivait la doctrine de Schaffeï; il ne laissa professer dans les écoles que ceux qui se déclarèrent partisans de cette secte, et la génération qui succéda à celle qu'il avait vaincue se trouva imbue des idées religieuses qu'il désirait voir se propager autour de lui.

A peine eut-il entre ses mains les ressources de l'Égypte, qu'il commença contre les Francs cette série de combats

qui ont rendu son nom si célèbre. Lieutenant de Noureddin, il oubliait déjà l'obéissance qu'il devait à son maître, lorsqu'un événement inattendu l'éleva au rang suprême. Noureddin expira en 1174; son fils fut sacrifié. Les musulmans se rangèrent du côté de Saladin, et le chef de la guerre sainte ne résida plus à Alep, mais au Caire.

Saladin est un personnage très-intéressant dans l'histoire des croisades; et son règne représente pour nous le plus haut point de la civilisation des Arabes. Kurde de naissance, il n'appartient pas précisément à la race turque; mais il en a l'instinct guerrier et il y joint une intelligence supérieure. On a personnifié dans Godefroy de Bouillon et Richard Cœur de Lion, la foi, la générosité, la bravoure des chevaliers chrétiens; Saladin est au même titre, le héros des musulmans. En lui viennent se résumer leurs plus belles qualités. Courage à toute épreuve, grandeur d'âme, fidélité inébranlable aux traités, piété sincère, esprit de justice, modération dans la victoire, simplicité de mœurs, s'unissant quelquefois à toute la magnificence orientale, tels sont les traits principaux de son caractère. Passant sa vie au milieu des combats, il ne nous apparaît pas comme le protecteur des lettres, des arts et des sciences, mais il ne leur est pas étranger; il possède toutes les connaissances arabes, et il ne néglige aucun moyen de s'élever dans l'estime des peuples[1]. Saladin fut le premier qui réunit entre ses mains les forces de l'Égypte et de la Syrie; là est le secret des revers qu'il fit éprouver aux croisés. A peine eut-il appris la mort de Noureddin, qui le laissait seul maître de l'Égypte, qu'il envahit la Syrie et s'empara de Damas, d'Hems et d'Alep (1174-1182). Ce ne fut qu'après ces conquêtes qu'il songea à réaliser son projet favori, l'expulsion des Francs de la Palestine. Le royaume de Jérusalem était livré à des discordes funestes; au lieu de songer uniquement à se maintenir dans les saints lieux dont la chrétienté leur avait confié la garde, les chefs des croisés se disputaient sans cesse le gouvernement des villes et des places fortes. Une expédition mal conçue avait

1. *Vita et res gestæ Saladini...* Éd. Schultens. 1732.

diminué leurs ressources. Renaud de Châtillon avait voulu pénétrer, malgré un engagement pris, jusqu'aux villes de la Mecque et de Médine, et s'était avancé dans le désert, où il avait perdu la plus grande partie de ses troupes, sans autre avantage que le pillage d'une caravane.

Telle était la situation des chrétiens quand Saladin entra en Palestine; il remporta la victoire de Tibériade, et se présenta devant Jérusalem, qui tomba bientôt en son pouvoir. Les musulmans érigèrent tous les temples en mosquées, et, profitant de leurs rapides succès, assiégèrent les places maritimes; un échec devant Tyr rendit le courage aux Francs et leur permit d'attendre l'arrivée de Richard et de Philippe Auguste. La troisième croisade (1187-1192) releva les cœurs abattus. On ne put cependant rendre à la chrétienté Jérusalem qui, malgré toute la bravoure du roi d'Angleterre, resta aux mains du sultan d'Égypte.

Mort de Saladin, ses successeurs conservent la prééminence jusqu'à l'arrivée des Mongols.

Quelques mois après le départ de Richard, Saladin mourait à Damas, admiré de ses ennemis et regretté des musulmans, qui prévoyaient de nouvelles divisions; on vit, en effet, s'élever trois États aïoubites (du nom d'Aïoub aïeul de Saladin), l'un en Égypte, l'autre à Damas, à Jérusalem et dans la basse Syrie; le troisième enfin à Alep et dans la haute Syrie. Trois fils de Saladin s'étaient partagé les États de leur père; deux d'entre eux furent dépouillés par leur oncle Malek-Adhel Seif-eddin-Abou-Bekre, qui resta maître de l'Égypte et de Damas. Malek-Adhel, nommé dans nos choniques Saphadin (1200-1218), fut l'ennemi acharné des Francs; il leur enleva la ville de Tripoli, et détermina la cinquième croisade. Le roi de Hongrie, les ducs de Bavière et d'Autriche, chefs des Latins, devaient se porter contre Damiette; Jean de Brienne et le légat Pélage dirigeaient l'expédition, qui fut désastreuse pour les chrétiens. Meledin ou Malek-Camel, fils de Malek-Adhel (1218), venait d'être reconnu sultan d'Égypte, tandis qu'un de ses frères s'emparait de Damas. Les Francs ne surent pas profiter de ces luttes de

famille. Ils trouvèrent toutefois dans Meledin un ennemi généreux. Quand Frédéric II, le chef de la sixième croisade, se présenta en Palestine, ce prince accepta ses présents et lui céda gracieusement cette ville de Jérusalem qui avait coûté aux musulmans tant d'efforts et de sang (1228). Il s'y réserva pourtant une mosquée, ce qui valut à l'empereur d'Allemagne de nouveaux anathèmes de la part de la cour de Rome. Dès ce moment les croisades cessent d'avoir leur premier caractère; celles de saint Louis ne seront plus commandées par l'esprit général de l'Europe, elles tiendront à des faits particuliers et n'auront de retentissement que sur un théâtre fort restreint. Les sultans aïoubites, après Meledin, regardent les Francs comme des ennemis implacables qu'il faut expulser de l'Asie. Ils ne leur laissent que quelques villes maritimes, Joppée, Acre (Ptolémaïs), Césarée, Arsouf et Antioche. Jérusalem retombe aux mains des infidèles et appartient tantôt au sultan d'Égypte tantôt au sultan de Damas[1].

Ainsi, au commencement du XIIIe siècle, dans la partie occidentale de l'empire arabe, la famille de Saladin se partage l'obéissance des peuples; un descendant de Noureddin possède, il est vrai, une partie du Djezireh; mais elle domine dans la Syrie, une partie de la Palestine et l'Égypte. Certaines provinces de la péninsule arabique ont pour gouverneurs des princes aïoubites, l'Yémen, par exemple, qui, en 1173, avait été soumis par un frère de Saladin, dont les fils régnèrent jusqu'à l'invasion mongole (1258); toutefois le nom des Abbassides, derniers représentants de la puissance des Arabes, est encore proclamé dans les prières publiques; les Alides ou Fathimites ne forment plus qu'une secte, sans unité comme sans influence politique. — L'Arménie et la Georgie sont redevenues chrétiennes; enfin un parti considérable connu dans l'histoire sous le nom d'Ismaéliens[2], de Bathéniens ou Assassins, et qui a joué un rôle important pen-

1. Voir, dans la *Biographie universelle*, les articles de M. Audiffret, et particulièrement celui de Malek-Adhel, t. XXVIII.
2. Mémoire sur les Ismaélis et les Nosairis de Syrie, par M. Rousseau, t. XLII des *Annales des voyages de Maltebrun*.

dant toute la durée des croisades, conserve encore une certaine prépondérance.

Les Bathéniens ou Assassins; le vieux de la montagne.

Vers la fin du XIe siècle, Hassan Sabbah avait commencé à prêcher une nouvelle doctrine qui se rapprochait, selon toute apparence, de celle de Karmath; il s'était déclaré à la fois l'ennemi des chrétiens et des musulmans. Maître de plusieurs forteresses, il avait établi sa principale résidence au château d'Almout (château de la mort), situé sur une hauteur près de Caswin : de là le nom de Scheik-al-Djebel (vieux de la montagne) que lui donnent les anciennes chroniques. C'était un homme versé dans les sciences. Il avait beaucoup voyagé et connaissait à fond les sectes de l'islamisme. Comme Abou-Abdallah, le dernier chef des Karmathes, il avait pris un empire absolu sur l'esprit de ses partisans; au moindre signe de sa volonté, ils se précipitaient du sommet d'une tour sur la pointe des piques, ou s'enfonçaient un poignard dans le cœur. Il lui suffisait d'ordonner, pour qu'ils allassent frapper ceux qu'il avait désignés à leurs coups, fussent-ils vizirs, rois, sultans ou khalifes. Le nom d'assassins qui leur a été donné, est une corruption du mot *assissins*, buveurs de *haschich*, sorte de boisson enivrante au moyen de laquelle Hassan leur persuadait qu'il pouvait leur faire goûter toutes les joies du paradis; ces hommes à moitié abrutis par l'ivresse, étaient prêts à commettre les plus grands forfaits pour revoir ces jardins de délices dont leur imagination avait été frappée. Hassan se posa donc comme une seconde providence chargée de redresser les torts et de punir les parjures; il autorisa en même temps les brigandages de ses sectaires, et sa dynastie fit trembler l'Asie occidentale pendant près de deux siècles; on a prétendu qu'il favorisait secrètement les khalifes fathimites, parce que les meurtres qu'il commanda frappèrent plus souvent les ennemis des souverains de l'Égypte que ces princes eux-mêmes. Pourtant les récits contemporains ne confirment point cette hypothèse; il paraît seulement que les assassins, en faisant une guerre implacable aux Sonnites,

firent cause commune avec les Alides. Établis dès l'année 1161 dans l'Irak persique ils y bravèrent les efforts de Malek-Schah. Nizam, le grand vizir du sultan, périt, dit-on, de la main d'un fanatique du château d'Almout. Ils portèrent leurs armes en Syrie, jusqu'aux montagnes du Liban, où ils eurent des postes fortifiés. Toutes les caravanes qui passaient près de leur territoire étaient pillées; ils ne souffraient pas plus que les Karmathes le pèlerinage de la Mecque; ils infestaient les routes, et nul n'osait les poursuivre dans leurs retraites. Ils possédaient encore au commencement du XIIIe siècle un grand nombre de stations dans l'Irak et en Syrie, Cadmous, Mafiat voisine de Tripoli, et plusieurs autres places non loin de Damas et d'Alep.

Invasion des Mongols; courageuse résistance de Djelal-Eddin; fin du khalifat de Bagdad.

Telle était la situation de l'Orient, lorsqu'une nouvelle race de conquérants, celle des Mongols ou Mogols, vint s'abattre sur l'Asie tout entière. Les Mongols, comme les Turcs, formaient une horde particulière de la grande famille scythique; ils avaient conservé au fond de la Tartarie leurs mœurs primitives; religion, coutumes, vie nomade, législation, gouvernement, organisation en tribus, obéissance à leurs chefs, amour du pillage et de la guerre, c'était toujours les mêmes traits distinctifs. Leur arrivée causa une profonde terreur, non-seulement chez les Arabes, mais chez les Turcs eux-mêmes, qui, au contact de la civilisation de leurs devanciers, avaient déjà abandonné une partie de leurs habitudes sauvages.

Gengis-Khan était déjà maître de la Tartarie et de la Chine septentrionale[1], lorsqu'il se dirigea vers l'occident et menaça le Mawarannahar (1219). Cette province appartenait alors au sultan du Khowaresm, Mohammed, qui était en

1. *Histoire des Mongols depuis Tchinghiz Khan jusqu'à Timour Lenc*, par C. d'Ohsson, 1824. — Ranking, *Histor. Researches*, etc. Londres, 1826. — Abulghazi Behadur Khan, *Hist. Mongolorum*, Casan, 1825. La traduction de cet ouvrage, a été publiée par Varennes en 1726, et celle de Messerschmid (en all.), Gottingue, 1780, etc.

guerre avec le khalife de Bagdad, Naser Ledinillah; cette lutte avait une cause sérieuse. Nasser, effrayé de la puissance de Mohammed, avait armé contre lui les princes Ghourides. Le sultan voulait se venger; il assembla dans son palais un grand conseil de jurisconsultes et de docteurs, dont la décision ne pouvait être douteuse, et déclara que les Abbassides usurpateurs du khalifat sur les descendants d'Hossein, petit-fils d'Ali, avaient cessé de régner. Un descendant d'Ali, nommé Ala-eddin, qui résidait dans le Mawarannahar, fut proclamé khalife, et une grande expédition fut préparée contre Bagdad. L'arrivée des Mongols sauva Naser Ledinillah; le sultan fut obligé de diriger toutes ses forces vers le Mawarannahar, où elles furent taillées en pièces. Lui-même repassa rapidement le Dihon et se réfugia dans une île de la mer Caspienne, laissant à son fils Djelal-Eddin le soin de tenir tête aux ennemis (1220). Djelal-Eddin était digne d'une semblable mission; d'un courage à toute épreuve, s'il eût été soutenu par un peuple déterminé à défendre pied à pied ses foyers, il aurait résisté aux Mongols; mais, abandonné et trahi de toutes parts, il eut la douleur de voir les hordes de Gengis-Khan inonder le Mawarannahar, le Khowaresme, le Khorasan, le Ghilan, l'Aderbidjan. Lorsque le vainqueur, maître de dix-sept cents lieues de pays fut retourné à Caracorum, sa capitale, située près du désert de Chamo (1220-1227), Djelal-Eddin, qui avait cherché un refuge dans l'Inde, revint sur ses pas, et comme sa bravoure était partout célèbre, les peuples non encore soumis se rangèrent sous ses drapeaux. Il forma des débris des possessions de son père Mohammed un nouvel empire qui s'étendait des sources du Gange aux portes de Mossoul dans le Djezireh, et Bagdad se trouva encore garantie pour quelque temps du contact immédiat des Mongols. Mais Octaï, devenu par la volonté de Gengis son père, et le consentement de tous les grands, khan suprême de la nation mongole, fit envahir immédiatement les États de Djelal-Eddin qui, réduit de nouveau à prendre la fuite, finit par être assassiné dans le Diarbekir.

Octaï fut moins heureux dans ses tentatives contre le

sultan d'Iconion, et contre Bagdad, défendue par le khalife Mostanser (1235-1241). Gaiouk, son successeur (1241-1251), fit aussi peu de progrès, et se contenta de chasser de sa cour les ambassadeurs du khalife, du Vieux de la Montagne et des sultans Seldjoukides; après lui, Mangou-Khan, animé d'une nouvelle ardeur de conquêtes, chargea ses frères Kublaï et Houlagou, d'étendre au loin les frontières de son empire. Tandis que Kublaï allait achever la soumission de la Chine, Houlagou partit de Caracorum à la tête d'une nombreuse armée, et se portant vers l'occident, anéantit en moins de deux ans, les dernières traces de la domination des assassins en Perse. Puis il vint assiéger Bagdad, où il entretenait déjà des intelligences. Le khalife Mostasem, instruit de son approche, ne songea point à faire résistance; il voulut négocier, ne fut point écouté, et vit dans le mois de sapher 656 de l'hégire (1258), sa capitale emportée d'assaut, et saccagée sept jours entiers par les Mongols; les manuscrits les plus précieux, trouvés dans les bibliothèques et les colléges, furent en partie brûlés, en partie jetés dans les eaux du Tigre qui, selon le récit fort exagéré d'un historien arabe, devinrent toutes noires d'encre. Les Tartares furent étonnés eux-mêmes des prodigieuses richesses que contenait la ville d'Almanzor, et cependant ils avaient déjà pillé Bokhara, Samarcande, Mérou, Nischabour, Ispahan. Quant à Mostasem, il fut étranglé sur l'ordre d'Houlagou, et son cadavre sanglant fut traîné sous les murs de Bagdad, témoins tour à tour de la grandeur des Abbassides, de leur déchéance et de leur ignominie[1].

Vaines tentatives des Mongols contre la Syrie et l'Égypte, les Mamelouks détrônent les sultans aïoubites et sont plus tard renversés par les Turcs ottomans.

Les Mongols n'avaient plus qu'un pas à faire pour s'emparer de la Syrie et de l'Égypte; mais ils y rencontrèrent les Mamelouks et ne purent les vaincre; les Mamelouks, ainsi que leur nom l'indique, étaient des esclaves circassiens, pour

1. Raschid-el-din, *Hist. des Mongols de la Perse*, trad. par M. Quatremère, in-fol., 1836.

ı plupart, que les successeurs de Saladin avaient introduits ans leur palais et qui renouvelaient au Caire les désordres t les prétentions de la milice turque de Bagdad.

Lorsque les Kharizmiens fuyant devant Gengis-Khan étaient précipités sur la Syrie, le sultan de Damas pour btenir les secours des Francs leur avait abandonné Tibéade, Jérusalem et Ascalon; le sultan d'Égypte et ses Mameıuks s'unirent aux Kharizmiens, et après une lutte pendant laquelle Jérusalem fut prise et reprise plusieurs fois, s finirent par combattre leurs propres alliés et les taillèent en pièces (1240-1245); trois ans plus tard ils repousıient à la Massoure l'agression de saint Louis qui venait 'envahir l'Égypte. En 1250 une révolution vint changer la ıce de ce pays.

Les Mamelouks peu satisfaits du traité conclu avec le roi e France leur prisonnier, se soulevèrent et proclamèrent ıltan un de leurs chefs, Moezzeddin Ibegh; ils avaient leur disposition toutes les ressources de l'État; nul ne ut s'opposer à leur usurpation; saint Louis retiré en Paıstine chercha inutilement à leur susciter des ennemis, en uvrant des relations avec le khan des Mongols et le Vieux e la montagne; la Syrie après avoir été occupée un inant par Houlagou, qui mit fin (1258) aux sultanies d'Alep ; de Damas, resta définitivement, ainsi que le Djézireh au ouvoir des Mamelouks; les Francs perdirent successivement ıurs dernières possessions, et une nouvelle dynastie de halifes abbassides, pontifes sans autorité, ne servit qu'à onner à la domination des souverains de l'Égypte une ırte de consécration religieuse jusqu'en 1517 [1]; à cette époue les Turcs ottomans déjà maîtres de Constantinople et e l'Asie Mineure, exterminèrent les Mamelouks et étendiınt leur autorité sur toutes les contrées désignées aujour'hui par le nom de *Turquie d'Asie*.

1. *Histoire des sultans Mamelouks* de Makrizi, publiée par M. Quatremère. ›y. aussi les diverses notices que nous avons données de cet ouvrage dans le *urnal asiatique*; et sur la deuxième branche des khalifes Abbassides (1261-1538) ›tre *Manuel de chronologie universelle*, t. Ier, p. 160.

La civilisation des Arabes ne disparaît pas avec leur empir

Au milieu de ces révolutions incessantes, les Arabes s'ef
facent devant les barbares du nord, Turcs et Mongols; i
n'ont plus d'existence politique en dehors de la péninsul
et disparaissent pour ainsi dire de l'histoire des peuples d
l'Orient; mais le grand mouvement qu'ils ont imprimé
la civilisation se manifeste encore; les bouleversement
de l'Asie ne font que le consacrer de la manière la plu
éclatante; nous avons vu le sedjoukide Malek-Schah em
prunter à l'école de Bagdad la réforme du calendrier per
san; avant lui, Mahmoud le ghaznévide avait appelé à se
conseils un génie universel, Albirouni qui exerça une si re
marquable influence sur son siècle; à son tour le Mong
Houlagou, qui n'a pas su préserver des flammes tant d
riches monuments recueillis par un zèle éclairé, cède à l'as
cendant de Nassir-Eddin-Thousi, et permet à ce célèbr
mathématicien de bâtir un magnifique observatoire à Mé
ragah; son frère Kublaï, devenu empereur de la Chine
transporte enfin dans le céleste empire les connaissances d
l'Occident. Lorsque deux siècles plus tard s'élèvera sur l
ruine des dynasties mongoles, celle de Tamerlan, qui, à l
tête des Turcs orientaux, pourra se croire un instant appel
à régner sur l'Asie tout entière, son fils Schah-Rokh et so
petit-fils Oloug-Beg, mériteront d'être regardés comme le
derniers représentants de l'école arabe. Enfin l'Hindousta
qui du temps des Ghaznévides s'est éclairé de la scienc
d'Albirouni, recevra de Baber, petit-neveu d'Oloug-Beg e
fondateur de l'empire du Grand Mogol, une impulsion fé
conde[1].

Sous les premiers empereurs ottomans, nous aurons en
core à signaler des écrivains illustres faisant usage d
dialecte des Abbassides ou du persan moderne qui n'en es
plus qu'un dérivé; mais ce seront les derniers rayons d

1. Voy. le tableau que nous avons tracé de l'état des sciences à cette époq
dans notre *Introduction aux prolégomènes d'Oloug-Beg*; notre notice sur la *Ge*
graphie au moyen âge de Lelewel, (*Bulletin de la Société de géographie* 1851
M. Quatremère, *Mémoires historiques sur la vie de Schah-Rokh*, 1837, et *Mémoi*
sur le goût des livres chez les Orientaux.

cette longue période de gloire. Le despotisme du sabre règnera sur tout le continent asiatique; à l'est chez les Tartares Mantchous, au nord chez les Usbecks, dans l'Inde au milieu des guerres civiles, dans la Perse chez les Sophis, à l'ouest enfin chez les Turcs ottomans. Sous le rapport intellectuel l'Orient retombe dans l'immobilité et la barbarie, jusqu'à ce que l'Occident, reprenant en grand l'œuvre des Arabes, développe merveilleusement toutes les sources de la science et de l'industrie humaine, et, réagissant sur l'Asie, pénètre ses vastes contrées d'une vie nouvelle.

LIVRE V.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ARABES EN OCCIDENT, DEPUI LA LUTTE DES OMMIADES ET DES ABBASSIDES, JUSQU'. L'ÉTABLISSEMENT DES TURCS EN AFRIQUE ET L'EXPUL-SION COMPLÈTE DES MAURES DE L'ESPAGNE.

743-1609 (ère chrétienne). — 125-1018 (ère musulmane).

CHAPITRE Ier.

LES AGLABITES ET LES ÉDRISSITES, LES FATHIMITE ET LES ZEIRITES EN AFRIQUE; LES OMMIADES E ESPAGNE.

743-1008 (de J. C.). — 125-399 (de l'hégire).

ÉTAT DE L'ESPAGNE; ARRIVÉE D'ABDERRAHMAN OU ABDÉRAME; IL FONDE L KHALIFAT DE CORDOUE. — L'AFRIQUE EST TROUBLÉE PAR LA RIVALITÉ DE ARABES ET DES BERBÈRES; LES AGLABITES. — LES ÉDRISSITES S'EMPARE DE TLEMCEN ET FONDENT LA VILLE DE FEZ; LES AGLABITES CONTRIBUEN AUX PROGRÈS DE LA CIVILISATION. — EXPÉDITIONS MARITIMES DES AGLAB TES; ILS S'EMPARENT DE LA SICILE QUI DEVIENT FLORISSANTE SOUS LEUR DO MINATION. — LES AGLABITES PÉNÈTRENT EN ITALIE ET FONDENT DES COLO NIES SUR LES CÔTES DE LA MÉDITERRANÉE. — DÉCADENCE DES AGLABITES ILS SONT RENVERSÉS PAR LES FATHIMITES; INTERVENTION DES KHALIFES D CORDOUE. — LES FATHIMITES ABANDONNENT LE MAGREB AUX ZEÏRITES DON LA PUISSANCE NE FAIT QUE DÉCROÎTRE; LES HAMADITES S'ÉTABLISSENT A BO GIE. — PROSPÉRITÉ DE L'ESPAGNE SOUS LES KHALIFES OMMÏADES; RÈGN D'ABDERRAHMAN Ier. — LES SUCCESSEURS D'ABDERRAHMAN MARCHENT SU SES TRACES; MAGNIFICENCE D'ABDERRAHMAN III.—ALHAKEM II ET HESCHAM I GOUVERNEMENT D'ALMANZOR. — POLITIQUE DES OMMÏADES; TROUBLES IN TÉRIEURS. — GUERRES CONTRE LES CHRÉTIENS. — LES ARABES D'ESPAGN FORMENT, A L'EXEMPLE DES AGLABITES, DES ÉTABLISSEMENTS DANS LES ÎLE DE LA MÉDITERRANÉE; ILS ATTAQUENT LA PROVENCE ET FONDENT LA COLO NIE DE FRAXINET; INCURSION DES NORMANDS. — DÉVELOPPEMENT MORAL E INTELLECTUEL DES ARABES D'ESPAGNE. — INDUSTRIE, COMMERCE, AGRICU TURE; MONUMENTS ET TRAVAUX PUBLICS.

La lutte des Ommïades et des Abbassides avait eu pou résultat la séparation des Arabes en deux grandes frac

›ns, d'un côté les Arabes d'Orient, de l'autre les Arabes Occident. Nous avons exposé les révolutions accomplies ıns l'Asie musulmane et dans l'Égypte ; nous allons aintenant faire connaître les événements dont l'Espagne le Magreb avaient été le théâtre pendant la même pé›de; nous pourrons ensuite apprécier d'une manière ›nérale le rôle de la race arabe dans l'histoire du monde, son influence sur la civilisation.

tat de l'Espagne; arrivée d'Abderrahman ou Abdérame; il fonde le khalifat de Cordoue.

Des deux contrées occidentales conquises par les successurs de Mahomet, l'Espagne, plus encore que le Magreb, uffrait de son éloignement de la métropole. Les walis des ·ovinces, et même les moindres scheiks se considéraient ›mme des chefs indépendants, sachant bien que le pou›ir central ne pourrait contrôler leurs actes et sanctionneit toujours les décisions de la force. D'autres causes anarchie existaient dans la péninsule. Les tribus hémyaris, irakiennes, syriennes n'avaient pas cessé leurs rivalités regardaient d'un œil jaloux les tribus africaines ; l'ardeur ıerrière, l'amour du butin, qui ne pouvaient plus se satisire au dehors depuis les victoires de Charles-Martel, cherıaient des aliments à l'intérieur, et le désordre était de›nu tel, que l'autorité des émirs n'était plus respectée ; les œurs et les habitudes des Espagnols ne pouvaient d'ailurs se plier aux exigences rigoureuses d'une multitude de ›spotes. Au milieu de tous ces tiraillements, un parti ›nsidérable résolut de constituer un gouvernement qu'on › pouvait attendre de l'impuissance des khalifes d'Orient. A nouvelle qu'un descendant de la famille d'Ommïah avait ›happé au massacre commandé par Aboul-Abbas-al-Saffah, s'était réfugié en Afrique, trois députés vinrent lui offrir ıe armée et un trône. Abderrahman, qui était petit-fils du ıalife Hescham, n'hésita point un instant. Il se trouvait alors ι milieu de la tribu berbère des Zenètes, qui lui avait ›nné une généreuse hospitalité ; il obtint du chef de cette ibu, la plus importante de toute l'Afrique, une troupe de

sept cent cinquante cavaliers, et suivi des trois envoyé qui s'étaient présentés au nom d'un peuple opprimé, s'embarqua immédiatement pour l'Espagne. Son arrivée Almunecar, petit port à quinze lieues de Grenade, fut ac cueillie dans toute l'Andalousie avec enthousiasme. Le Arabes, comme les Maures, se rangèrent autour de so drapeau; il entra à Séville au milieu d'acclamations univer selles. Chacun admirait sa bonne mine, sa jeunesse, et rap pelait les malheurs qui l'avaient déjà frappé. Les témoi gnages de sympathie ne suffisaient point pour lui assure l'autorité suprême. Il fallait vaincre Yousouf et Samail, le deux chefs qui, avant son arrivée, se disputaient le comman dement et qui s'étaient unis contre l'ennemi commun Cordoue était en leur pouvoir; ils furent contraints d céder au vœu des habitants et de livrer cette ville à Ab derrahman; ils ne devaient pas être plus heureux en ras campagne. La victoire de Musara décida non-seulement qu le gouvernement de l'Espagne passerait entre les mains d l'Ommïade, mais encore que cette province n'appartiendra plus aux Abbassides, car Yousouf avait été reconnu par Abou Abbas comme son délégué. Abderrahman triompha de se adversaires dans une seconde rencontre et se montra géné reux à leur égard en leur laissant la vie sauve et la possessio de leurs biens; il obtint que toutes les places de la pénin sule seraient remises entre ses mains. Le traité fut signé e 756, et, dès cette époque, l'unité du khalifat fut rompue[1].

L'Afrique est troublée par la rivalité des Arabes et des Berbères; les Aglabites.

En Afrique, la situation n'était pas la même; d'un côt les Arabes venus d'Asie s'appuyaient de l'autorité des khal fes pour maintenir leur prépondérance sur les population éparses de la contrée; de l'autre, les Maures ou Berbères tout en restant fidèles à leur nouvelle religion, cherchaien à s'assurer la liberté politique; pendant la lutte des Ommïa des et des Abbassides (746-752), le gouverneur Abderrahman ben-Habib sut, par une habile administration, s'attirer l'es

1. Aschbach, *Geschichte Ommaijaden in Spanien*. Francfort-sur-Mein, 1829.

ime générale ; il se fit des partisans dans les deux camps, et, omme aucune instruction ne venait de l'Orient, en butte ux dissentions intestines, il avait l'initiative aussi bien que honneur de toutes les bonnes mesures, et pouvait se consiérer comme chef suprême. Après le triomphe des Abbasides, il reconnut la suzeraineté d'Aboul-Abbas (753); mais, eux ans plus tard, les exigences d'Almanzor l'irritèrent, et il › déclara indépendant, en proclamant, dans la mosquée de airowan, que la prière ne serait plus faite qu'en son propre om (755). Sa conduite ne trouva d'abord aucun opposant, t l'on pouvait croire sa domination solidement établie, lorsue l'ambition de son frère Elyas arma les Arabes contre es Berbères, et réveilla les deux partis qui semblaient avoir bjuré tout sentiment de haine et de rivalité; la lutte fut ongue et sanglante, marquée par des assassinats et de teribles représailles; elle se termina, en 770, à l'avantage des rabes. Leur chef, El-Aglab, fit partout reconnaître l'autoité du khalife Almanzor. Sous les règnes d'Almahadi, et même ous celui d'Haroun-al-Raschid, il y eut, de la part des Berères, de continuelles révoltes qui imposèrent aux khalifes e Bagdad de grands sacrifices; Haroun prit enfin le parti e renoncer à son pouvoir temporel en faveur d'Ibrahim, ls d'El-Aglab (800). A la suite d'un acte solennel, qui réserait aux Abbassides une souveraineté purement spirituelle, Afrique, comme l'Espagne, eut un gouvernement indépenant; seulement, la dynastie des Aglabites ne donna pas › funeste exemple d'une nouvelle scission dans le khalifat.

Un des résultats le plus heureux de l'administration des glabites, qui dura plus d'un siècle (800-911), fut la fusion éfinitive des Arabes et des Berbères. L'identité de mœurs t de religion détruisit la force des souvenirs et fit disparaître les dernières traces de la conquête; les grandes tribus enètes, Marmuda, Zanhaga, Ketama, Hohara ne renouverent plus leurs confédérations, se dispersèrent dans tout › Magreb, et payèrent volontiers la faible redevance qui leur ait imposée par le Coran, depuis qu'elles étaient conerties à l'islamisme. L'autorité d'Ibrahim-ben-Aglab, était connue de l'Atlantique aux frontières d'Égypte, et son

nom prononcé dans les mosquées avec celui du khalife abbasside [1].

Les Edrissites s'emparent de Tlemcen et fondent la ville de Fez; les Aglabites contribuent aux progrès de la civilisation.

Des divisions partielles ne tardèrent pas à éclater dans les provinces occidentales de l'Afrique. Un personnage de la famille des Alides, Édris, réveilla avec adresse les querelles religieuses, et se fit un parti puissant parmi les tribus de la contrée. Bientôt levant le masque, il parvint à s'emparer de Tlemcen, et fixant sa résidence à Valili resta maître du Magreb-el-Acsa (803). Les prétentions des Alides blessaient autant les khalifes de Bagdad que les Aglabites eux-mêmes; ceux-ci y voyaient une atteinte à leur autorité temporelle, ceux-là à leur autorité spirituelle. Aussi chercha-t-on des deux côtés à détruire leur domination; ce fut en vain. Les Édrissites se maintinrent dans leurs possessions, et subsistèrent même plus longtemps que la dynastie aglabite (803-949). Du reste le pays qui reconnut leurs lois leur dut beaucoup pour les immenses travaux qu'ils y firent exécuter. Ils fondèrent Fez, et cette ville acquit en peu de temps une haute célébrité. Sa mosquée devint un objet de vénération pour tous les habitants. Des écoles et des bibliothèques favorisèrent le mouvement scientifique dont les Abbassides étaient les promoteurs en Orient. Enfin la nouvelle capitale fut l'entrepôt d'un vaste commerce entre les Arabes d'Espagne et ceux d'Afrique [2].

La dynastie des Aglabites réduite au Magreb-el-Aousth et à l'Afrikia n'en brilla pas moins du plus vif éclat. A l'intérieur elle protégea, d'une manière remarquable, toutes les branches de l'administration publique; au dehors, ell

1. Voy. sur les rois aglabites, Casiri, t. II, p. 191, d'après Ebn Alkhatibi.—Desvergers, *Arabie*. p. 387 et suiv.
2. Moura, *Historia dos Soberanos mahometanos que reinarao na Mauritani* — Almakkari, t. II, *appendix*, p. 27, sur les Édrissites d'Espagne. *Histoire d rois de Mauritanie*, composée par l'historien arabe Ebul-Hassan-Aly-ben-Abdallal ben-Ebi-Zeraa, trad. de l'arabe avec des remarques par Fr. de Dombay. Agram 1794, en all. C'est l'histoire des dynasties arabes d'Afrique depuis le milieu d viiie siècle jusqu'au commencement du xive. L'ouvrage arabe est connu sous le nor de *Petit Kartas*.

ntreprit d'heureuses expéditions contre les États chrétiens ur les rivages de la Méditerranée.

Contemporain des Haroun-al-Raschid et des Almamoun, s Aglabites marchèrent sur leurs traces et introduisirent n Afrique tous les éléments de la civilisation qui existaient ans la Syrie et dans l'Irak. Par eux, de nouvelles villes, asr-El-Cadim et Resada furent fondées; Tunis, Cairowan, 'ripoli, où ils fixèrent successivement leur résidence, se ouvrirent de monuments magnifiques dont les vestiges xistent encore aujourd'hui et frappent d'admiration les oyageurs qui tout près des débris de l'art romain voient architecture mauresque étaler ses arcs aigus et ses riches olonnettes. Des ingénieurs éminents jetèrent des ponts sur es torrents rapides et creusèrent de nouveaux ports. On ommença à étudier les sciences auxquelles les Arabes de agdad se livraient avec ardeur. Tout ce qui peut aider le ommerce, l'industrie, l'agriculture dans un pays riche et ertile fut également tenté par les Aglabites; ils facilitèrent s relations entre les habitants du désert et ceux de la côte ar la création de nombreux entrepôts; on construisit des outes, on veilla à la sûreté des communications. Une surin-endance générale des postes, dont on confia la direction ux principaux personnages du pays, avait pour mission e maintenir un système complet de courriers et de relais epuis les frontières du Magreb jusqu'à l'Égypte. Enfin des hantiers s'élevèrent dans les principaux ports, et les Agla-ites eurent à leur disposition une puissante marine qui s rendit les maîtres de la mer[1].

Expéditions maritimes des Aglabites, ils s'emparent de la Sicile qui devient florissante sous leur domination.

Leurs entreprises maritimes commencèrent par des dépré-ations et finirent par des conquêtes. Déjà avant eux les ouverneurs de l'Afrique avaient organisé contre les chré-ens un terrible système de razzias; de temps en temps ils isaient partir de leurs ports de petites flottilles qui, dirigées

1. *Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aglabites et de la Sicile sous la omination musulmane*, trad. d'Ebn Khaldoun par M. N. Desvergers. 1841.

par des hommes hardis, allaient ravager les côtes de l'Italie, de la France, de la Corse, de la Sardaigne et de la Sicile; ces expéditions se renouvelèrent surtout au VIIIe siècl et semèrent la terreur dans les provinces du littoral de l Méditerranée. Les chroniques italiennes et françaises son pleines de récits effrayants, mais souvent exagérés, au suje des incursions des *Sarrasins* qui descendaient sur le rivage au milieu d'une population paisible, entraient dans les villages ouverts, saccageaient l'église, massacraient ceux qu tentaient de faire résistance, et emmenaient les habitants e esclavage. Du reste, les historiens du temps sont peu au fai des événements, et avec leurs seuls écrits, le travail le plu consciencieux ne peut que donner une idée très-imparfait des incursions arabes sur les côtes de la Méditerranée Ils fixent la première apparition des musulmans avant l'époque même où Mahomet répandit sa doctrine, et ne s'accordent point pour la date des invasions. C'est aux écrivain arabes qu'il faut s'adresser pour connaître exactement le faits généraux[1].

Jusqu'à l'avénement des Aglabites on compte de nombreuses expéditions en Corse vers, 710, 713, 772; en Sardaigne, vers 724, 739; en Sicile, vers 720, 724, 728, 743, 747 773; dans les îles de Lerins, de Malte et de Gozzo, et su les côtes de la Pouille et de la Calabre dans le même temps mais elles ne furent suivies d'aucun établissement durabl Il s'agit uniquement d'actes de piraterie. Peut-être mêm ceux qui montaient les flottilles n'étaient-ils déjà qu'u ramassis de juifs et de chrétiens, de renégats de toutes le nations, vivant du trafic des esclaves, ayant des intelligence dans les places qu'ils allaient attaquer, vendant fort che leurs services aux musulmans, et frappant toujours à cou sûr. Quoi qu'il en soit, ces razzias continuèrent pendar tout le VIIIe siècle dans la Méditerranée. Les Grecs qui, seul tenaient la mer, furent forcés d'abandonner à leur destiné les Baléares, la Corse et la Sardaigne, et le pape voyant ce îles sans secours, demanda aux rois francs de les prendr

1. Voy. Almakkari, t. I, *appendix*, p. 35.

us leur protection. Charlemagne équipa une flotte consi-
rablé, qui, sous les ordres de Pépin, roi d'Italie, et du
nnétable Burchard, préserva quelque temps les places
aritimes de nouvelles agressions; mais à sa mort (814) et
milieu des luttes intérieures qui éclatèrent sous Louis le
bonnaire, les Sarrasins reprirent leurs courses aventu-
uses avec le plus grand succès.

Les Arabes d'Espagne inquiétèrent plus spécialement les
tes de France et la Corse; ceux d'Afrique, l'Italie, la Sar-
igne et la Sicile. L'idée vint même aux Aglabites de con-
érir à l'islamisme cette dernière île, et une occasion
vorable s'étant présentée, ils s'empressèrent de la saisir.

Un officier grec, Euphémios, ayant reçu une injure grave
gouverneur, arbora le drapeau de la révolte et se fit pro-
mer chef souverain par les habitants. Bientôt un de ses
mpagnons d'armes, jaloux de son élévation, parvint à lui
poser un parti redoutable et à lui enlever Palerme et Sy-
cuse. Euphémios se rendit en Afrique et implora le se-
urs de Ziadet-Allah, successeur d'Ibrahim. L'Aglabite
ganisa aussitôt une expédition dont il confia le comman-
ment à un homme connu par ses talents militaires et par
habileté dans l'administration, le cadi Açad-ben-el-Jirat,
teur de l'ouvrage intitulé : *El-Açadieh*. La flotte, partie
Sousa (port considérable à quarante lieues sud de Tunis),
t terre à Mazzara (827). Le cadi et Euphémios commen-
ent immédiatement les hostilités et furent victorieux en
e campagne; mais les villes refusèrent d'ouvrir leurs portes
es infidèles; Syracuse, Palerme, Casr-Jani, aujourd'hui Cas-
Giovanni, l'ancienne Enna, repoussèrent toutes les atta-
es; Euphémios jugeant la partie perdue, engagea ses alliés
e retirer. Les Arabes, privés de leur général qui venait de
comber à une maladie épidémique, écoutèrent d'abord
conseils de la prudence. Au moment de mettre à la
le, ils aperçoivent une flotte grecque prête à leur bar-
le passage. Aussitôt, comme les soldats de Tarik et les
ates de Candie, ils brûlent leurs vaisseaux et font ser-
nt de mourir sur le sol sicilien ou de le soumettre à
lamisme (828). Leurs premiers efforts les rendent maî-

tres de Girgenti et de Mazzara, où ils se fortifient et s maintiennent pendant deux ans. Euphémios avait péri e combattant au milieu d'eux, et ils étaient réduits à la der nière extrémité, lorsqu'une flotte de trois cents voiles vi ranimer leur courage. Le nouveau chef qu'on leur envoya avec le titre de wali, Mohammed-ben-Aglab, assiége Palerme, s'en empara malgré une héroïque défense (831 et accorda aux habitants la vie sauve avec la faculté d'em porter leurs richesses en Italie. La prise de cette place im portante avait décidé du sort de la Sicile; dès ce jour conquête fût assurée. Les Arabes n'eurent plus que de luttes partielles à supporter. Une armée, envoyée en 8 par l'empereur de Constantinople, fut vaincue sous les mu de Casr-Jani. Les villes, situées dans l'intérieur du pay résistèrent mieux : Casr-Jani mérita le titre d'imprenab et ne se rendit qu'en 859. Noto, Taormine, Catane, im tèrent ce noble exemple; Syracuse ne succomba qu'en 87 Ce n'étaient point les Grecs de Constantinople qui mon traient cette opiniâtreté; les habitants du pays seuls pu sèrent dans la haine de la domination musulmane l'énerg du désespoir. La flotte grecque ne leur prêta aucun s cours. L'amiral fut mis à mort pour avoir laissé prendre S racuse sans avoir combattu, et la cour de Byzance ne s'i quiéta plus de la Sicile.

Des dissensions intestines avaient retardé le triomp des Arabes; de 871 à 873, sept walis différents s'étaie succédé dans le gouvernement, les uns nommés par l Aglabites, les autres élus par l'armée. Un nouveau ch venu d'Afrique, Abou-Melek, rendit enfin aux armes m sulmanes l'unité d'action nécessaire, et jusqu'en 899 s faire respecter son autorité. Ce n'était point chose aisée po les musulmans vainqueurs que de s'établir fortement milieu d'une population toute chrétienne; ils étaient tr peu nombreux pour se répandre sur toute la surface pays : aussi durent-ils se contenter d'occuper les points f tifiés et les villes principales. Sans doute ils cherchèren faire des prosélytes, détruisirent des églises, et s'empa rent des trésors des différentes abbayes, mais ils ne po

vaient songer à faire périr dans les tourments ceux qui refusaient d'apostasier; c'eût été contraire à la loi de Mahomet et aux habitudes des Arabes, qui cherchaient à faire accepter leur domination. Les Siciliens furent soumis à des contributions moins pesantes qu'auparavant et surtout plus régulières; l'impôt une fois déterminé, ne subit plus ces variations continuelles dont les ministres des empereurs grecs profitaient seuls. L'administration fut plus équitable et plus sage. On laissa aux habitants le droit de choisir les stratéges qui devaient connaître de leurs intérêts et s'entendre avec les caïds et les walis arabes. Le pays, partagé depuis les Carthaginois en deux grandes provinces, la Syracusaine et la Panormitane, reçut une nouvelle division plus appropriée à sa situation. Il y eut trois wâls (vâls de Mazzara, de Noto et de Mona). Chacun de ces wâls eut un gouverneur placé au-dessus des caïds, auxquels était confiée la direction des districts inférieurs.

Outre les bienfaits d'une bonne organisation, les Siciliens durent encore aux Arabes l'importation de nombreux perfectionnements dans l'agriculture, les arts et l'industrie. Il y eut par le fait de la conquête un remarquable élan donné à l'activité nationale; de nouvelles plantes furent introduites dans l'île; l'arbre à coton de Syrie, la canne à sucre de Tripoli, le frêne, le pistachier s'élevèrent à côté des orangers et des citronniers. Les procédés de culture reçurent de grandes améliorations. Les Arabes firent connaître aux Siciliens ce système si renommé d'aqueducs en siphon, dont ils font usage encore aujourd'hui. L'industrie et le commerce prirent aussi un accroissement considérable. C'est de Sicile, selon les récits les plus probables, que se répandit au XIIe siècle, en Europe, l'art de tisser les étoffes de soie; les richesses naturelles du pays furent mises en œuvre; l'argent, le fer, le cuivre, le soufre, le sel gemme furent exploités; les marbres, le porphyre, le granit, le jaspe, servirent à la décoration des monuments. La plupart des édifices de l'architecture arabe ont disparu; cependant il en reste assez pour que nous puissions encore admirer l'élégance du style, et surtout la finesse des détails. On trouve dans les environs de

Palerme, dont les Arabes firent leur capitale, un certain nombre de petits châteaux qui donnent une très-haute idée du mérite de leurs architectes. Tels étaient ces barbares dont nos chroniqueurs tracent un si affreux portrait; tandis qu'on les accusait de se nourrir de chair humaine, ils apportaient avec eux la richesse et la civilisation[1].

Les Aglabites pénètrent en Italie et fondent des colonies sur les côtes de la Méditerranée.

Au reste, ces travaux intérieurs n'empêchaient point les Arabes de s'avancer de plus en plus en Italie, qu'ils nommaient la Grande Terre. Ils avaient déjà ravagé les îles de Ponza et d'Ischia, et pillé les côtes de la Calabre; ils s'étaient même montrés à l'embouchure du Tibre. Maîtres de Palerme (836), ils profitèrent des démêlés du successeur de Charlemagne avec ses fils, et des Grecs de l'Apulie avec les ducs lombards de Bénévent, pour s'emparer de Brindes, et quelques années après de Bari (839).

En possession d'un port sur l'Adriatique, ils pouvaient dévaster impunément les côtes de la Dalmatie et celles de l'Italie orientale, menacer le Péloponnèse et les îles laissées sans secours par les empereurs de Constantinople.

L'esprit d'indépendance locale commençait à agiter les principales villes de l'Italie; déjà Naples, en 817, avait chassé les Grecs de ses murs et s'était placée sous l'autorité d'un duc électif; plusieurs places se montraient disposées à suivre son exemple, et ces divisions favorisaient les progrès des Arabes. Ils enlevèrent Tarente en 844, pénétrèrent dans le duché de Bénévent et ruinèrent même la riche abbaye du mont Cassin. Gaëte, Amalfi, abandonnées à leurs propres ressources, n'échappèrent à une perte presque certaine que par l'héroïque défense de leurs habitants; Salerne et Naples furent en péril; les musulmans bâtirent une forteresse à l'embouchure du Garigliano et cherchèrent bientôt à remonter le Tibre. Le pape fit relever les murailles d'Ostie, sans pouvoir arrêter les Musulmans; les faubourgs

1. Voy. l'appendice, n° 9.

de Rome furent envahis, les deux églises Saint-Pierre et Saint-Paul saccagées. En se retirant chargés de dépouilles, es vainqueurs détruisirent les fortifications de Civita-Vecchia (846).

Deux ans après, ils renouvelèrent la même tentative; ls trouvèrent l'entrée du Tibre barrée par des chaînes de er, et une population tout entière sous les armes, commandée par le pape Léon IV, dont la présence excitait le plus grand enthousiasme; forcés de céder au nombre, ils egagnèrent le Garigliano (848).

Les dangers qu'avait courus la Ville sainte émurent enfin e roi d'Italie, Louis II, qui prit en mains la cause de la hrétienté. Il descendit dans la Pouille avec une armée, défit es Arabes à Lucera (867) et leur enleva Bari, qui résista trois ns (871); avec l'appui d'une flotte grecque, il fit échouer eurs attaques sur Salerne, en 873, et ne leur laissa que la ille de Tarente. Après sa retraite (875), les infidèles s'allèrent aux habitants de Naples, d'Amalfi et de Salerne, t tournèrent leurs efforts contre les États de l'Église; ean VIII, incapable de leur résister, se voyant menacé usque dans Rome et dans Ravenne, les éloigna en leur promettant un tribut de vingt-cinq mille marcs d'argent, et e rendit en France, puis en Allemagne, pour chercher des ecours (880); mais les Arabes ne reparurent plus, et le pillge de Capoue fut leur dernier exploit jusqu'à la fin du .e siècle.

C'est pourtant à cette époque que commençait cette lonue anarchie, au milieu de laquelle les noms de Théodora de Marozie dominent les événements; les Arabes euxêmes étaient divisés; des luttes intestines déchiraient Afrique, centre de leur puissance. Bérenger Ier, roi d'Itae, réussit, en 916, à détruire la colonie musulmane du arigliano. Ce n'est pas seulement au point de vue polique que les établissements des Arabes sur les rives de la éditerranée doivent attirer l'attention; ils avaient aussi ne très-grande importance commerciale. A côté de la forresse se trouvait le comptoir; on y faisait de nombreux hanges avec les marchands lombards dont l'active indus-

trie portait déjà ses fruits; la république d'Amalfi avait obtenu, par un traité spécial, un faubourg de Palerme, et ce privilége lui donnait un avantage marqué sur ses rivales.

Venise avait longtemps souffert de l'inimitié des Arabes; dès 870, sa flotte, unie à celle des Grecs, avait perdu, non loin de Crotone, une bataille mémorable à la suite de laquelle les musulmans s'étaient présentés devant Grado. Aussi, pendant la dernière moitié du IXe siècle, elle leur avait abandonné l'empire de la mer. Outre la Sicile, les Arabes possédaient les îles de Malte, Gozzo, Camino, Pantellaria; quelque temps après la prise de Palerme, ils avaient envoyé une flotte en Sardaigne et y avaient fait reconnaître leur domination. Candie avait été conquise par des pirates andalous; d'autres expéditions, parties des ports d'Espagne, avaient soumis, outre la Corse et les îles Baléares, le poste important de Fraxinet, près Saint-Tropez, qui assurait aux Arabes le libre passage des Alpes. Ainsi, l'islamisme obtenait dans la Méditerranée des triomphes qui rehaussaient la gloire des Arabes d'Afrique et d'Espagne.

Décadence des Aglabites; ils sont renversés par les Fathimites; intervention des khalifes de Cordoue.

Grâce à la popularité dont ils avaient su s'entourer, les Aglabites avaient maintenu leur autorité intacte; ils avaient repoussé les invasions des Thoulonides, qui, après s'être déclarés indépendants en Égypte, avaient voulu s'agrandir du côté de l'Occident. Mais un de leurs derniers princes, Abou-Ishac (877-902), sembla prendre à tâche de faire détester, par ses atroces cruautés, le nom de sa famille, et en même temps il rendit méprisable le chef spirituel qui était impuissant à réprimer de tels excès. Le parti des Alides, soutenu par les Edrissites, avait profité du mécontentement général et fait secrètement de grands progrès. Des daïs (nom qu'on donne généralement aux Arabes missionnaires), commencèrent à se répandre et annoncèrent que le pouvoir allait passer aux mains d'un véritable iman, que Mahomet avait prédit pour l'an 300 de l'hégire un nouveau Mahadi et que le peuple devait se hâter de lui jurer obéissance. C

prétendu descendant de Fathime et d'Ali, Abou-Obeidollah, vivait depuis quelque temps dans les environs de Sedjelmesse, au milieu de la tribu des Ketama qui se déclara en sa faveur et lui assura de nombreux partisans.

L'Aglabite régnant Abou-Nasr-Ziadet-Allah, ne se doutait point de la révolution qui s'était effectuée dans les esprits. Aussi, les mesures qu'il crut devoir prendre ne suffirent point pour comprimer la révolte; vaincu par les rebelles, chassé de Cairowan par son propre frère qui choisit, pour usurper la couronne, le moment où la dynastie aglabite expirait, il se hâta de fuir en Égypte et de là en Mésopotamie. Abou-Obeidollah, qui s'était jusque-là contenté du titre de mahadi, prit le titre solennel d'émir al-moumenin (commandeur des croyants), d'où l'on a fait par corruption le nom de Miramolin; à l'exemple des Abbassides, qui avaient fondé Bagdad, les Fathimites résolurent d'abandonner Cairowan et de créer une ville qui fut le siége de leur dynastie; ils en choisirent l'emplacement à cinquante-cinq lieues de Tunis, à quinze du port de Sous, et l'appelèrent Mahadia. Cette capitale fut à peine bâtie, qu'ils entreprirent de nouvelles conquêtes. Obeidollah fit reconnaître son autorité des Arabes de Sicile et de Sardaigne et s'avança du côté de l'Égypte; il ne put dépasser les déserts de Lybie, et son expédition n'eut d'autre résultat que de le rendre maître de Barcah. Du côté de l'Occident, il rendit tributaires, et le prince Edrissite qui régnait dans le Magreb-el-Acsa, et plusieurs autres familles qui s'étaient constituées d'une manière indépendante, telles que les Mequinez[1] de Miknasa, les Medrarites[2] de Seldjelmesse, les Rostamites de Tahart et les Abdoulouates[3] de Tlemcen (931). Mais la présence de son armée victorieuse pouvait seule les maintenir dans l'obéissance. Dès qu'il se fut éloigné, les divisions recommencèrent. L'émir de Miknasa s'avança contre Fez et en chassa le descendant d'Edris. Les

1. Sur Miknasa, Hartmann, *Africa*, p. 174; voy. aussi notre *Manuel de chronologie universelle*, t. Ier, p. 123.
2. Gramaye, *Africa illustrata*, lib. X, 1622; l'*Afrique de Marmol*, Léon l'Africain; M. Quatremère, *Notice sur Becri*, 1831, p. 168.
3. Walckenaer, *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale*. 1821.

Zenètes, dévoués à ce prince, réclamèrent le secours du khalife Ommïade d'Espagne qui s'empressa de répondre à leur appel. Des troupes, parties de l'Andalousie, occupèrent d'abord les villes de Tanger et de Ceuta, dont elles réparèrent promptement les fortifications pour s'assurer un point d'appui ; elles marchèrent ensuite contre Fez, où les Fathimites s'étaient retranchés, après en avoir chassé l'émir de Miknasa (933). Fez fut emportée d'assaut, et la suzeraineté des Ommïades reconnue dans tout le Magreb-el-Acsa. Un prince édrissite devait exercer l'autorité sous la tutelle d'un wali institué par le khalife.

Les Fathimites, pendant vingt ans (934-954), ne parurent pas se préoccuper des progrès des Ommïades[1], qui s'étaient avancés jusqu'à Tlemcen, tandis qu'un de leurs généraux, pour venger l'injure que lui avaient fait éprouver des vaisseaux africains en pillant une galère où se trouvaient des esclaves destinées au khalife de Cordoue, pénétrait dans Tunis et imposait une forte contribution aux habitants de cette ville; Moëz-Ledinillah se décide enfin à réprimer ces courses audacieuses. A la tête des vaillantes tribus Ketama et Zanhaga, auxquelles il promet un riche butin, il attaque le wali espagnol dans les environs de Tahart et taille son armée en pièces (960). Fez et Seldjelmesse ouvrent leurs portes ; toutes les villes suivent leur exemple, à l'exception de Ceuta, Tanger et Tlemcen, où s'étaient retirés les débris de l'armée vaincue; mais Moez-Ledinillah, satisfait de l'humiliation de ses ennemis, abandonne bientôt le pays, et le nom du khalife de Cordoue est de nouveau proclamé dans les mosquées.

Les Fathimites abandonnent le Magreb aux Zeïrites dont la puissance ne fait que décroître; les Hamadites s'établissent à Bougie.

L'ambition des Fathimites les entraînait du côté de l'Orient; ils voulaient détruire la puissance spirituelle des Abbassides ; Obeidollah avait laissé entrevoir que c'était le but principal de sa politique, et ses successeurs avaient poursuivi

1. Voy. sur les Obaïdites ou Fathimites, Casiri, t. II, p. 193; Carette, *Études sur la Kabylie*, t. II.

but avec ardeur. Plusieurs expéditions avaient été diri-
es contre l'Égypte, mais sans succès jusqu'au moment où
uher, général de Moëz, parvint à se rendre maître de
te province tant désirée (969).

Dès lors les Fathimites fondent un troisième khalifat, celui
Caire, et ils appartiennent à l'histoire d'Orient ; ils mon-
nt pour leurs possessions dans le Magreb une complète
lifférence. Ils proposent au chef de la tribu des Zanhaga
xercer toute l'autorité, à la seule condition de reconnaître
r souveraineté (971). Ce chef, Yousouf-Balkin-ben-Zeïri,
epte avec empressement ces propositions et devient le
dateur d'une dynastie nouvelle, qui se met en posses-
n de l'héritage des Aglabites, et qui dure plus d'un siècle
demi [1].

L'Afrique tout entière aurait pu se trouver réunie entre
mains des Fathimites ; l'avénement des Zeïrites détruisit
ité qu'on avait pu croire un instant près de se réaliser.
gypte fut à jamais séparée des provinces occidentales.
Magreb continua, malgré les efforts de Balkin, de se gou-
ner sous la protection des Ommïades. Balkin, au lieu de
taquer de vive force comme Moëz, négocia secrètement
c les Edrissites et les Zenètes dont il réveilla l'esprit d'in-
endance, et parvint à les soulever contre les khalifes de
rdoue ; cette rébellion amena la chute totale des Edrissi-
(976-985), qui se brisèrent contre la puissance des Om-
ades. Balkin tenta lui-même la fortune des armes ; elle
fut contraire, aussi bien qu'à son fils Mansour, et les
rites durent renoncer à leurs projets d'agrandissement
05). Ils ne furent pas plus heureux dans leurs rapports
c les chrétiens et ne purent conserver les conquêtes
Aglabites dans la Méditerranée. Les rois de Germanie
ient devenus maîtres de la plus grande partie de l'Italie.
r leur résister, les Arabes eurent l'habileté de s'unir
Grecs ; leurs armées combinées repoussèrent Othon le
nd (972), et gagnèrent sur Othon II la bataille de Ba-
tello (982). Mais Othon III (1000) ne leur laissa que la

[1] Voy. l'appendice, nº 10.

ville de Tarente. D'un autre côté, les Walis de Sardaigı voyaient avec effroi s'élever les républiques de Gènes et ı Pise, dont la marine faisait de rapides progrès. Ils essay rent plusieurs fois de saccager ces deux villes, et d'arrêt leur prospérité dans son principe. Gènes avait eu, en 93 à supporter de leur part un terrible assaut, et depuis moment les habitants, toujours sur leurs gardes, avaient se préserver d'une nouvelle surprise. Pise, que l'expérien n'avait pas éclairée, faillit, en 1005, être entièrement d truite ; toute la jeunesse pisane était absente, et les Arab allaient franchir les murs et emporter la citadelle, lors qı le courage d'une femme sauva la ville. Les musulma n'avaient plus cette supériorité maritime qui avait assu le succès de leurs expéditions; ils devaient bientôt être a saillis sur leur propre territoire.

A l'intérieur, les Zeïrites étaient loin d'avoir la puissan et l'éclat des Aglabites; leur domination ne s'étendait ré lement que sur la province de Tunis et le littoral, à Alg à Bougie, etc. Au delà les liens de l'obéissance s'étaient pa tout relâchés. La tribu des Ketama, qui avait le plus cont bué à la fortune des Fathimites, s'était refusée à reconnaît l'autorité du chef des Zanhaga; elle s'était établie non lo de Seldjelmesse et de Tahart, et prenait souvent part à lutte des Walis d'Espagne contre les tribus Zenètes. A qu que distance de la tribu de Ketama, près de Massali au sud des plaines de Bougie, un prince de la famille d Zeïrites, nommé Hamad, avait proclamé son indépe dance. Il commandait la ville d'Aschir, que Zeïri avait fo dée dans les premiers temps de son élévation. D'autres ch s'étaient établis dans différentes villes ou gouvernaient tribus des déserts. Les Zeïrites se trouvaient donc confir en quelque sorte dans leur capitale. Ayant un riche tréso leur disposition, ils s'abandonnaient au luxe du sérail, sacrifiaient tout à leurs passions brutales. Il y avait p d'espoir qu'avec de tels princes la civilisation se maintînt Afrique au point où elle avait été portée sous les Aglabite mais le contact de l'Égypte et du Magreb où, sous l'imp sion des Fathimites et des Ommïades, les sciences et

ts continuaient de fleurir, corrigea indirectement ces fustes tendances.

Telle était la situation des Arabes d'Afrique au commenment du XI[e] siècle ; ils allaient se fractionner de plus en ıs, et touchaient au temps de la décadence. Le même fait produisait d'une manière aussi tranchée chez les Arabes Espagne, après une période admirable de gloire et de andeur.

Prospérité de l'Espagne sous les khalifes Ommïades ; règne d'Abderrahman I[er].

L'histoire de la péninsule nous offre pendant trois cents s le tableau d'une civilisation qui fait contraste avec l'ignonce et la barbarie des peuples de l'occident. Tandis que bus de la force règne sans partage sur l'Europe chrénne, les Arabes d'Espagne, tout en conservant l'énergie de ractère que donne l'habitude des combats, comprennent travaux de la paix et respectent les œuvres de l'intellince. S'ils cultivent les sciences et les arts, ce n'est point mme les Francs qui obéissent à l'esprit dominateur de ıarlemagne ; ils y sont portés par leur nature même ; les alifes ne font que s'associer au mouvement général de pinion; les encouragements qu'ils donnent aux lettres, commerce et à l'industrie, sont accueillis avec reconıissance par un peuple qui en sent déjà tout le prix.

De 711 à 755, les premiers germes de la civilisation abe s'étaient manifestés sous l'influence des institutions ıe la conquête avait apportées ou maintenues. Si la guerre vile avait un instant suspendu l'organisation politique ı pays, l'avénement d'Abderrahman I[er] et la proclamaın du khalifat d'occident, en mettant un terme à ces tristes ttes, substitua les règles du droit aux caprices de destes ambitieux, et sous un gouvernement sage et bienveilnt, toutes les sources de la prospérité publique se déveppèrent avec rapidité.

La stabilité du pouvoir, qui ne sortit plus de la famille Ommïah, contribua surtout à cet heureux état de choses. n'y eut pas en Espagne, comme en Afrique, de ces riva-

lités sanglantes, substituant tout à coup une dynastie nouvelle à celle qui tenait les rênes de l'administration; la péninsule ne connut pas non plus les dissensions théologiques. A peine installé sur le trône, Abderrahman voulut faire oublier aux Musulmans le pèlerinage de la Mecque. Pour cela, il fit bâtir à Cordoue, dont il avait fait sa capitale, une mosquée magnifique que la curiosité d'abord, et ensuite la vénération, portèrent les fidèles à venir visiter une fois par an. Observateur exact des règles et des cérémonies imposées par Mahomet, et que ses ancêtres avaient pratiquées eux-mêmes à Damas, Abderrahman associa dans l'esprit de ses sujets le respect de sa race à l'adoration religieuse. Aussi les Abbassides et les Alides ne purent exciter aucune de ces insurrections que le fanatisme entretenait et qui, en Asie, étaient toujours suivies d'une grande effusion de sang; de ce côté, les Ommïades n'eurent jamais d'inquiétude. Les sectes qui apparurent, restèrent toujours en dehors de la politique, et se renfermèrent dans la morale et la philosophie. Là comme ailleurs il se trouva des hommes pour énoncer des idées nouvelles et hardies, mais les discussions ne sortirent point des limites d'une réserve prudente. Les maîtres de l'Espagne étaient Sonnites; les querelles se réduisaient à quelques difficultés d'interprétations; les alfaquis ou docteurs de la loi étaient partagés en deux écoles rivales, l'école de Malek et celle de Baqui, qui eurent parfois des différends assez vifs, notamment vers 852, sans provoquer du reste aucun schisme.

Une autre cause contribua à l'affermissement de la domination musulmane : la famille d'Ommïah eut le bonheur de produire plusieurs hommes d'un mérite éminent. Abderrahman Ier (755-787), à un coup d'œil juste en politique joignait une grande aménité de caractère. Actif, brave, il fut surnommé le juste par un peuple pour qui l'équité était la première des vertus [1]. Recherchant le luxe et la magnificence, il aimait moins encore les ornements surchargés d'or et de pierreries que les œuvres d'art parlant au senti-

1. Sur les Ommïades d'Espagne, Casiri, t. II, p. 197; de Gayangos dans son édition d'Al-Makkari, et l'ouvrage si incomplet de Cardonne.

nt, et les créations de l'intelligence susceptibles d'élever prit. On raconte de lui un trait simple et touchant, prouva que sur le trône il avait conservé fidèlement les venirs de son enfance, et un tendre amour pour sa terre ale. Il avait fait planter dans ses jardins de Cordoue un nier originaire du désert; souvent, assis sous son feuil-, il répétait ces vers bien connus : « Beau palmier, tu es nme moi étranger en ces lieux, mais les vents de l'ouest ssent mollement tes rameaux, tes racines trouvent un sol nd, et ta tête s'étale au milieu d'un air pur. Ah! comme , tu verserais des larmes, si tu pouvais ressentir les soui me dévorent. Tu n'as rien à craindre de la maue fortune, et moi je suis toujours exposé à ses atteintes. nd le sort cruel et la fureur d'Al-Abbas me bannirent na chère patrie, mes pleurs arrosèrent souvent les palrs qui croissent sur les bords de l'Euphrate; ni les niers, ni le fleuve n'ont conservé la mémoire de mes leurs. Toi, beau palmier, tu ne regrettes point la pa- »

successeurs d'Abderrahman I[er] marchent sur ses traces; magnificence d'Abderrahman III.

escham I[er], fils et successeur d'Abderrahman (787-795), t pour qualités principales la douceur et la charité; elles rent chérir de ses sujets. Nul prince ne s'inquiéta plus surer le bonheur matériel du peuple. Outre les aumôqu'il distribuait à profusion, il veillait à la construc de nombreux édifices où les malheureux trouvaient moyens de travail et une subsistance assurée. Les deres paroles qu'il adressait en mourant à son fils Alha sont empreintes d'une haute sagesse : « Mon fils, lui l, les royaumes appartiennent à Dieu, il les donne ou te à son gré. Puisqu'il nous a placés sur le trône d'Esie, rendons-lui d'éternelles grâces, et, pour nous conier à sa volonté sainte, faisons du bien aux hommes. Ce que pour cela qu'il a mis en nous la suprême puise. Que ta justice, toujours égale, protége le riche et le re sans distinction. Traite tes soldats avec bonté; qu'ils

soient les défenseurs, non les tyrans du pays. Protége le laboureurs dont les travaux nous nourrissent, veille su leurs champs et leurs récoltes. Que le peuple soit heureu à l'ombre du trône, et qu'il jouisse avec sécurité des bien et des plaisirs de la vie. »

Alhakem Ier (795-821) ternit par une arrogance présomp tueuse et une sévérité cruelle l'instruction et la bravour qui le recommandaient à l'estime publique. Il était né pou la vie indépendante; son caractère sauvage, mêlé quelque fois d'une sombre mélancolie, s'irrita avec l'âge, et lui f commettre des actes d'une vengeance aveugle; aussi les re mords assiégèrent-ils ses derniers moments. Abderrahman (821-852), contemporain d'Almamoun, fit oublier pendan son long règne les torts de son prédécesseur; plus rappro ché par ses penchants des sentiments de son aïeul Heschan il avait de plus que lui un ardent amour des lettres et de arts; toujours entouré de poëtes et de musiciens, il contr bua plus que personne à introduire dans les mœurs arab cette délicatesse et cette élégance qui, plus tard, furen l'apanage de la chevalerie. Tout le monde connaît l'histoi de cette esclave favorite dont il fit murer la porte en pièc d'argent pour la punir d'un caprice, en lui laissant le so de démolir elle-même cette barrière de nouvelle espèce.

Les trois princes qui succédèrent immédiatement à Al derrahman II, Muhamad Ier (852-886), Almondhir (886-888 Abdallah (888-912), occupèrent dignement le trône, san abuser jamais de l'autorité qui leur était dévolue; mais de luttes intérieures ne leur permirent pas d'élever de nou veaux monuments à la gloire du khalifat. Il n'en fut pas d même d'Abderrahman III (912-961). Son règne, qui du près d'un demi-siècle, est l'époque la plus brillante de domination des Arabes en Espagne. Tandis qu'un de s parents, le prince Almudaffar, apaisait les discordes civile et défendait contre les chrétiens l'intégrité du territoir tandis qu'un autre général soumettait en Afrique le Magre El-Acsa, lui-même renouvelait à Cordoue les efforts d ses ancêtres, embellissait sa capitale et les principales vill de l'Andalousie, introduisait en Espagne les sciences

école de Bagdad, et donnait aux lettres et aux arts une us vive impulsion. C'est lui qui fit bâtir, non loin de Cor- ›ue, pour une de ses favorites, le fameux palais de Zehra, ›nt la description dépasse tout ce que l'imagination peut ›ncevoir de plus merveilleux. Ainsi gloire militaire, con- ıissances supérieures, richesses, luxe, magnificence, ce ince posséda tous les genres d'illustration, et cependant fut personnellement malheureux. Il lui fallut punir de la ine capitale un de ses fils, qui, pour arriver au trône, ›ublait la paix publique par de continuelles conspirations; contrainte qu'il s'imposa en cette occasion brisa dans son ıe tous les éléments de bonheur que la fortune lui avait odigués. On trouva à sa mort, dans ses papiers, les paro- suivantes : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que suis khalife. Trésors, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, i tout épuisé. Les rois mes rivaux m'estiment, me redou- ıt et m'envient. Tout ce que les hommes désirent m'a accordé par le ciel. Dans ce long espace d'apparente icité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé ureux : ce nombre se monte à quatorze. Mortels, appré- z la grandeur, le monde et la vie [1]. »

Alhakem II et Hescham II; gouvernement d'Almanzor.

Alhakem II (961-976) était bien digne de succéder à Ab- rrahman ; moins désireux de gloire, il n'eut d'autre pensée e le bonheur de ses peuples. Satisfait d'une représenta- n modeste, il trouvait dans une sage économie les moyens diminuer les impôts et de multiplier les travaux d'utilité blique. Son équité peut être caractérisée par le fait sui- ıt qui devait se reproduire, sous une autre forme, dans istoire d'un des plus grands héros des temps modernes. e pauvre femme possédait un champ contigu aux jardins khalife. Alhakem voulant bâtir un pavillon en cet endroit, ırge son intendant de l'acheter, en lui indiquant ce qu'il sire faire. L'intendant court chez cette femme; sur son refus vendre, il l'exproprie et construit le pavillon. La pauvre

Conde, *Histoire de la domination des Arabes et des Maures en Espagne*, ; Almakkari, trad. de M. de Gayangos, etc.

femme s'adresse au cadi de Cordoue et lui expose sa plainte : le cadi Bechir, après l'avoir entendue lui promet justice. Un jour le khalife se reposant dans son nouveau pavillon voit arriver Bechir monté sur un âne et portant un sac vide; Bechir le prie de lui permettre de remplir son sac de la terre qu'il foule en ce moment à ses pieds, et quand le sac est plein, il lui demande comme une dernière grâce de vouloir bien l'aider à le charger sur son âne. Alhakem y consent dans l'espoir de comprendre enfin le but de cette action ; il cherche à soulever le sac, mais ses efforts sont inutiles : « Prince des croyants, lui dit alors Bechir avec gravité, ce sac que tu trouves si lourd ne contient qu'une petite parcelle du champ que tu as usurpé sur une de tes sujettes ; si tu ne peux la soulever aujourd'hui, comment supporteras-tu le poids de ce champ tout entier au jour du jugement. » Alhakem, frappé de ce discours se fait expliquer l'affaire : il reconnaît sa faute, rend immédiatement le champ à la pauvre femme et lui fait don en même temps du pavillon qu'on avait élevé.

Ce prince si recommandable par ses vertus mourut après quinze ans de règne. Son fils Hescham II, destiné à le remplacer était encore enfant, et l'Espagne musulmane allait devenir le théâtre de la guerre civile, lorsque, près du trône, se révéla un homme de génie, le célèbre Almanzor qui, revêtu de la dignité d'*hadjeb*, prit en main les rênes de l'administration, et fut khalife de fait jusqu'en 1001 (voy. p. 264). A sa mort, son fils Abdelmalec régna sous le même titre et avec la même autorité jusqu'en 1008. Hescham II réduit alors à gouverner lui-même, ne sut pas résister à ses ennemis, et la dynastie des Ommïades si puissante jusque-là, trouva la principale cause de sa décadence et de sa chute dans l'incapacité et la faiblesse de ce prince.

Politique des Ommïades; troubles intérieurs.

Si nous considérons maintenant, d'une manière générale, la politique des khalifes de Cordoue pendant les trois siècles qui viennent de s'écouler, nous rencontrerons dans cette étude de précieux enseignements. Ils eurent la sagesse

le ne pas dépenser dans des expéditions lointaines les re-
'enus de l'Espagne, ils étouffèrent au fond de leurs cœurs
eur haine contre les Abbassides bourreaux de leur famille.
ıprès avoir vaincu l'émir Yousouf, qui avait voulu régner au
om des khalifes de l'Irak, ils se contentèrent de repousser
on allié le wali de Cairowan Ali-ben-Mogueith, vers 761,
t ne prirent point l'offensive. Plus d'une fois, en 823, 841,
49, les empereurs grecs de Constantinople cherchèrent à
s entraîner dans une alliance étroite contre les Arabes
'Orient. Les khalifes de Cordoue accueillirent ces avances
oidement et firent des promesses de secours qu'ils ne mi-
ent jamais à exécution.

L'Afrique fut le seul pays où ils songèrent à fonder quel-
ues établissements; encore se bornèrent-ils au Magreb-el-
csa où ils pouvaient facilement envoyer des troupes. Cette
ınquête (931) en montrant les forces dont ils disposaient,
ıt pour effet d'arrêter les Fathimites, qui auraient pu son-
er dans leur ardeur belliqueuse à envahir l'Espagne, et à
isser de côté leurs projets sur l'Égypte; mais la nécessité
e soumettre les Zénètes toujours rebelles, la rendit oné-
use en exigeant de continuels sacrifices d'hommes et d'ar-
ent.

A l'intérieur, les Ommïades firent respecter leur autorité et
primèrent avec succès toutes les tentatives de révolte; une
anquillité absolue eût été néanmoins incompatible avec le
ractère des Arabes; aussi ne faut-il pas se préoccuper outre
esure des rébellions qui eurent lieu dans ce long espace
temps. Le pouvoir resta constamment concentré dans
ıe seule main; et Cordoue, centre du gouvernement, ne
t point un instant menacée de perdre sa suprématie; au-
ne ville arabe ne lui disputa le rang de capitale.

Il y eut cependant, dès le VIIIe siècle, une guerre de suc-
ssion qui menaça de compromettre l'avenir de la nouvelle
nastie, et de créer dans le pays une source inépuisable de
sensions. Abderrahman Ier, en mourant, avait désigné pour
ritier du trône, le troisième de ses fils, Hescham Ier, dont
vertus justifiaient un pareil choix. Les deux aînés Sulei-
ın et Abdallah, supportèrent avec peine cette exclusion bles-

sante, et bien qu'ils eussent contre eux le droit national des Arabes et la coutume de leur propre famille, ils prirent les armes pour déposséder leur frère ou du moins s'assurer une indépendance absolue dans les provinces de Merida et de Tolède (789). Après deux ans d'efforts infructueux, battus à Bulche par le khalife lui-même, à Lorca par son fils Alhakem, ils se soumirent et obtinrent un généreux pardon.

A la mort d'Hescham, en 796, ils renouvelèrent leurs prétentions, demandant ouvertement le partage de l'Espagne musulmane; un grand nombre de walis et de caïds arborèrent avec eux l'étendard de la révolte. Alhakem fut vainqueur dans les plaines de Murcie; Suleiman périt en combattant, et Abdallah obtint une seconde fois sa grâce (800). Ce prince incorrigible ayant appris la mort d'Alhakem (821), à Tanger où il s'était retiré, se précipita en Espagne à la tête d'un grand nombre d'Africains qu'il avait soudoyés et réussit à se fortifier dans Valence. Le nouveau khalife Abderrahman II ne lui laissa pas le temps d'étendre ses relations; il accourut sous les murs de la ville rebelle et offrit la bataille à son grand-oncle, s'il ne voulait pas reconnaître ses droits. Abdallah qui, avant d'engager l'action, avait prié Allah de lui exprimer sa volonté par un signe, et qu'un accident avait persuadé du mauvais succès de sa cause, se remit entre les mains d'Abderrahman, qui, plein de respect pour son grand âge, l'accueillit honorablement et lui laissa la libre disposition de ses biens (821). Cette guerre de succession fut la seule qui troubla jusqu'au XIe siècle la dynastie des Ommïades. Abdallah (895) et Abderrahman III (949) eurent, il est vrai, à conjurer deux séditions occasionnées par leurs propres fils; mais ces levées de boucliers n'avaient rien de sérieux.

Les walis firent une opposition plus inquiétante au gouvernement des khalifes; en exécutant les ordres qu'ils recevaient de Cordoue, la plupart étaient moins guidés par le sentiment du devoir que par la crainte de se voir enlever l'autorité dont ils disposaient. Dès qu'ils se croyaient assez forts pour jeter le masque, ils aspiraient à l'indépendance.

Une prompte répression était nécessaire, car au moindre revers du khalife, dix gouverneurs étaient prêts à lui refuser leur concours et à se déclarer souverains dans leurs domaines. Après la dispersion des partisans d'Yousouf, les walis qui causèrent à l'islamisme les plus grands embarras, furent ceux de Carmona et de Baeza, qui favorisèrent l'expédition d'Ali-ben-Mogueith (761), celui de Tortose qui prit part aux diverses insurrections de Suleiman et d'Abdallah, et enfin ceux de Saragosse, Merida, Tolède et Huesca qui pendant quarante ans mirent en feu le nord et le centre de l'Espagne, sous la pression de deux personnages dont l'origine et le caractère sont peu connus.

Omar-ben-Hassan et Caleb son fils, c'étaient leurs noms, ont joué pendant près d'un demi-siècle un rôle important dans l'histoire de la péninsule. Placés entre les chrétiens et les musulmans, sans se déclarer complètement ni pour l'un ni pour l'autre parti, ils ont paru vouloir créer entre ces deux peuples une sorte de terrain neutre, où les deux religions se seraient trouvées sur un pied d'égalité parfaite. Soutenu par un grand nombre de walis et de caïds, Omar-ben-Hassan, après une vie de brigandages, était parvenu à établir sa domination dans la plus grande partie de l'Aragon (863-866); battu par Muhamad, il se retira dans les Pyrénées pour organiser une troupe plus brave et mieux disciplinée. Puis, avec le secours du roi de Navarre, il reconquit l'Aragon depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre. Vaincu et tué à la bataille d'Aybar, il eut pour vengeur son fils Caleb, qui se maintint contre les attaques d'Almondhir et acquit même par suite de circonstances favorables une puissance très-étendue. Une révolte lui ouvrit les portes de Tolède, une autre celles de Cuença (886). Il s'approcha de la Guadiana et du Guadalquivir, suscitant partout des ennemis aux khalifes (888-890). Abdallah, forcé de combattre son propre fils, ne put diriger contre Caleb des troupes suffisantes; il le laissa maître de tout le bassin du Tage depuis Talavera jusqu'à la source même du fleuve, de l'Aragon, d'une partie de la Catalogne et du littoral de Tortose à Murcie. N'étant plus inquiété par les musul-

mans, Caleb cessa de ménager les chrétiens, comme il l'avait fait précédemment, et n'hésita pas à les attaquer. Mais il avait trop présumé de ses forces et il éprouva une terrible déroute dans la journée de Zamora (901). Ce désastre fut le signal de sa ruine; les rois de Léon et les khalifes s'unirent contre lui. Abderrahman III (913) remporta à Cuença une victoire décisive qui lui rendit toute la partie orientale de l'Espagne; en un mois, deux cents villes ou villages fortifiés se soumirent sans résistance. Il ne resta bientôt plus à Caleb que Tolède et quelques places en Aragon; mais telle était la terreur de son nom, qu'il se maintint dix ans encore dans ces différentes positions. Sa mort seule causée par un accident, détruisit son parti (922). Tolède résista encore quelque temps et ne reconnut l'autorité du khalife, qu'après avoir souffert toutes les horreurs de la famine en 927.

Cette ville, il faut le dire, se distingua entre toutes les cités de l'Espagne par une opposition constante à la domination musulmane. Sa population nombreuse était tout entière composée de juifs et de chrétiens, ennemis secrets du gouvernement; c'était avec peine que cette ancienne capitale des Goths s'était vu préférer Cordoue. Les habitants qui, dans l'origine, s'étaient pliés sans regret au joug étranger et qui avaient même reçu dans le pays le nom de mozarabes, irrités maintenant d'avoir perdu toute influence politique, tâchaient d'en acquérir une nouvelle en se faisant le centre de l'ancien parti vaincu. Déjà avant le commencement de la guerre de Caleb, Alhakem (800), Abderrahman II (828-838), et Muhamad Ier (853-859) avaient été forcés de les réduire par la force, et d'entreprendre contre eux des siéges en règle. Ces khalifes auraient pu détruire leurs fortifications; ils ne le voulurent point pour ne pas affaiblir leur ligne de défense, sans songer qu'entre les mains d'une population ennemie, elles ne pouvaient leur être d'aucune utilité.

Le grave caractère des révoltes de Tolède ne se retrouve point dans les autres soulèvements que les khalifes eurent à apaiser, comme en 827 celui de Merida, et en 926 celui

es montagnards d'Elvira ; ils furent causés uniquement par ι rigueur excessive qu'on apportait dans le recouvrement e l'impôt; et bien qu'ils aient occasionné de longues luttes ans les Alpuxarras et sur les bords du Tage, ils n'eurent jaıais une portée bien redoutable. Il en fut de même de l'inırrection de Cordoue sous Alhakem (817). Ce prince vouınt subvenir aux dépenses d'une nombreuse garde qu'il vait instituée auprès de sa personne, établit un droit d'en'ée sur les marchandises importées. Il en résulta une ferıentation générale dans les esprits, on refusa d'obéir; Alhaem voulut punir les récalcitrants; alors la population se récipita sur les gardes, en massacra un grand nombre et ontraignit le reste à se retirer dans le palais. Outré de co're, le khalife se met à la tête de ses cavaliers, et marche ontre l'émeute. Les Cordouans fuient devant lui ou essayent ainement de se défendre; leurs maisons dans les faubourgs, ont pillées; eux-mêmes sont réduits à s'expatrier avec urs familles. Une partie de ces exilés alla peupler un fauourg de Fez où ils furent accueillis par Edris ben-Edris; s autres se firent pirates et en 820, après avoir saccagé lexandrie, conquirent l'île de Crète où ils fondèrent Canie (843).

Les khalifes eurent toujours le soin de s'entourer d'une ilice étrangère; les premiers successeurs d'Abderrahman Ier ıeurent une zenète, les autres depuis Abdallah (900), firent enir de Constantinople des esclaves de Slavonie qu'ils éleèrent au maniement des armes et dont ils se firent des sallites dévoués. Grâce à ces soldats, ils surent prévenir ute collision entre les Arabes et les Alabdaris (Africains, aures ou Berbères), et, de 755 à 1008, ces deux partis n'en nrent point aux mains, quoiqu'ils eussent conservé l'un ontre l'autre les sentiments les plus hostiles. Il faut reconıître cependant qu'il y avait dans l'armée de Caleb plus soixante mille Berbères. Quant à la garde slavonne, la rce du pouvoir l'empêcha d'avoir, comme en Orient, une fluence nuisible, et son rôle politique n'apparaîtra qu'à ırtir du XIe siècle, quand la dynastie des Ommïades s'éoulera.

Guerres contre les chrétiens.

Outre ces embarras intérieurs, les Arabes d'Espagne avaient un sujet de préoccupation bien autrement grave c'était la lutte contre les chrétiens des Asturies et de la Gaule. D'une part, il leur fallait résister aux Francs qui souffraient vivement de les voir établis dans la Septimanie au delà des Pyrénées ; de l'autre, ils trouvaient dans ces montagnes comme dans celles du royaume d'Oviédo une population belliqueuse contre laquelle venaient se briser tous leur efforts. Déjà les émirs qui avaient précédé Abderrahman Ie avaient été contraints par le Goth Pélage de laisser se forme sur les confins de la Galice une petite principauté chrétienne les successeurs de Pélage avaient profité de tous les trouble survenus dans la péninsule pour attirer autour d'eux le chrétiens impatients du joug de l'islamisme. Quand Abderrahman fut définitivement promu au khalifat, il trouva ce petit royaume solidement établi au nord du Minho. Bien plus les montagnards des Pyrénées, sans posséder aucune organisation politique, refusaient obstinément à tous les corp de troupes le passage de la Catalogne en Septimanie, tandis que les Francs et Pépin le Bref assiégeaient Narbonn privée de tout secours (756). Abderrahman s'adressa d'abor aux rois d'Oviédo, qu'il effraya par ses immenses préparati et qui se soumirent à un tribut de dix mille onces d'or, di mille livres d'argent, dix mille chevaux et autant de mulets mille cuirasses, lances et épées (759). Mais à peine avait- obtenu cet avantage, qu'il apprit la reddition de Narbonn et la perte de la Septimanie tout entière (760). La crainte de n pouvoir s'ouvrir le passage des Pyrénées lui fit souscrire a triomphe des Francs. Quelques années plus tard (778), Charlemagne prenant en main la cause du christianisme et cherchant aussi à opérer la fusion des anciens sujets romain avec les races germaniques, en les conduisant contre les infidèles, se jetait sur la Catalogne et l'Aragon. Dans une première expédition, les Francs s'avancèrent jusqu'aux bord de l'Èbre et ravagèrent tout le pays; mais la trahison de chefs navarrois et vascons unis aux Arabes leur fit éprou

ver un échec sanglant au moment où ils repassaient les Pyrénées ; cette défaite où périt Roland, restée célèbre dans les romans de chevalerie sous le nom de combat de Roncevaux, leur fit perdre leur butin. Abderrahman reprit toutes les villes de la Catalogne et de l'Aragon, à l'exception de Girone, que son fils Hescham ne réduisit qu'en 793. Hescham voulait reconquérir la Septimanie; il envoya dans cette province une armée qui s'empara de Narbonne; ce ne fut qu'un succès passager. Charlemagne, en apprenant cette incursion, chargea spécialement son fils Louis, roi d'Aquitaine, d'en arrêter les progrès; pendant seize années, de 796 à à 812, il y eut sur les frontières des Pyrénées une longue guerre à la suite de laquelle la Navarre et la partie de la Catalogne qui s'étend depuis la Sègre jusqu'à la mer devinrent des marches françaises gouvernées par des comtes relevant de l'Aquitaine.

Les Francs avaient combiné la plupart de leurs expéditions avec les chrétiens des Asturies qui, sûrs de leur protection, avaient refusé le tribut et pris courageusement les armes. Les musulmans, obligés de diviser leurs forces, affaiblis par l'insubordination des walis et des caïds, étaient réduits à la défensive. Aussi Alphonse II le Chaste, qui régna à Oviédo, de 793 à 842, parvint-il à accroître considérablement le territoire de ses ancêtres; du Minho, en deçà duquel il se trouvait jusqu'alors resserré, il s'avança jusqu'aux rives du Duero, et concentra la lutte autour de la forte ville de Zamora.

La mort de Charlemagne et le démembrement de son empire ne devaient point relever la cause musulmane. Les comtes des marches espagnoles, en se rendant indépendants, devinrent chers aux habitants du pays qui, sous leur conduite, entreprirent bravement de combattre les ennemis de leur religion. Le comte de Navarre, en 835, prit le titre de roi et commença à entamer la Castille et l'Aragon, que le comte de Barcelone attaquait d'un autre côté.

Dès ce moment commença cette croisade acharnée dans laquelle les deux peuples n'abandonnèrent pas un pouce de terrain qui ne fût couvert de leur sang. Malgré les sus-

pensions d'armes signées par les khalifes et les princes chrétiens, il n'y eut jamais de trêve pour les habitants des frontières. Les meilleurs guerriers des deux nations se donnaient rendez-vous sur ces limites, qui variaient selon les chances des combats. En 872 et 878, il se livra deux batailles sanglantes; l'une sur les bords du Sahagon, affluent du Duero; l'autre, dans les plaines de Zamora : la première, où les rois de Navarre et de Léon furent réunis sous les mêmes étendards, resta indécise; la seconde, gagnée par Alphonse III, dit le Grand, lui assura la possession de Zamora et lui ouvrit le bassin du Tage. Alors s'organisèrent les courses des Galiciens sur Lamego, Viseu, Coimbre, Salamanque et même Talavera; alors apparurent pour la première fois les comtes de Castille qui, profitant habilement des révoltes d'Omar-ben-Hassan et de Caleb, accrurent promptement leur puissance (882-900).

Distraits par des querelles intestines, les khalifes ne pouvaient arrêter ces progrès; mais ils furent heureusement servis par les divisions des chrétiens eux-mêmes : les comtes de Castille, les rois de Navarre et de Léon se disputèrent quelques parcelles de territoire, et ne surent point s'unir contre l'ennemi commun quand l'occasion était favorable.

Dès qu'Abderrahman III eut réduit à l'obéissance les musulmans rebelles, il songea à relever l'honneur de ses armes. Ramire II, excité par les fils de Caleb, s'était avancé dans l'intérieur du pays jusqu'à Talavera, qu'il avait mise à feu et à sang; pour se venger de ce désastre, le khalife envoya un corps de troupes considérable dans la Galice et le royaume de Léon, et commanda à ses généraux de ravager les villes ouvertes sans assiéger aucun château fort. Ses ordres furent exécutés ponctuellement; et bien plus, le roi de Léon, ayant voulu s'opposer au retour de cette armée, éprouva une grande défaite sur les bords du Duero (929). Bientôt après les chrétiens, s'étant portés en Lusitanie jusqu'à Badajoz et Lisbonne, furent contraints de rétrograder devant des forces supérieures (934). Enfin, en 938, Abderrahman proclama l'algehed ou guerre sainte, et passa lui-même le Duero à la tête d'une nombreuse armée. Il mit d'abord le

iége devant Zamora, que l'ennemi avait fortifiée et entourée le sept enceintes de murailles, défendues elles-mêmes par ın double fossé rempli d'eau. Ramire II, comptant sur le ;ourage de ses soldats, crut pouvoir surprendre les musulnans et osa les attaquer en rase campagne; il éprouva, à ;imancas, une défaite plus sanglante encore que celle du)uero, malgré les exploits du comte de Castille, Ferdinand ;onzalez, et les secours que lui avaient fourni des auxiiaires arabes traîtres envers leurs frères et leur patrie. Zanora, abandonnée à elle-même à la suite de cette défaite, 'ut prise d'assaut. Après avoir renversé un pan de muraille, es musulmans s'étaient précipités par la brèche, persualés qu'aucun obstacle ne les séparait plus de l'ennemi. [out à coup un large fossé s'offre à eux; dans leur ardeur, ls cherchent à le franchir et tombent par milliers sous les :oups des Espagnols. A la fin, ceux qui survivent, se ser'ant comme d'un pont des cadavres de leurs frères, par'iennent sur l'autre bord et pénètrent enfin dans la ville.

Les hostilités continuèrent deux ans encore, et les muulmans conservèrent l'avantage. Ce fut Ramire II qui lemanda le premier une trêve de cinq ans (941); cette trêve e prolongea jusqu'à la mort d'Alhakem II en 976; les :hrétiens, affaiblis par des troubles civils que fomentaient lans le royaume de Léon le comte de Castille et le roi de Navarre, n'étaient point en état de reprendre les hostilités; :t Abderrahman, bien que disposé à combattre vaillamment ous les ennemis qui se présenteraient, aimait mieux jouir les bienfaits de la paix; plus tard une étroite amitié l'unit u roi de Castille, Sanche; et celui-çi ne voulut point de on vivant combattre les musulmans.

La lutte recommença à l'avénement d'Hescham; le nou'eau khalife, âgé de onze ans, se trouvait sous la tutelle d'une emme, et les musulmans auraient pu craindre des revers i les rênes de l'État n'avaient pas été confiées à Muhamadben-Abdallah-ben-Ali, émir dont le courage et les talents :taient déjà appréciés dans toute l'Andalousie. La nation ccueillit avec joie cette élévation, que le mérite seul semblait avoir dictée, et quand l'hadjeb annonça l'algched, elle

accourut en foule sous ses drapeaux. Muhamad manifesta hautement l'intention de conquérir l'Espagne tout entière, et jura, comme Annibal, haine éternelle aux ennemis de sa religion. S'il ne réussit point dans son projet, du moins il tint son serment. Chaque année, à la tête de ses troupes, il envahissait le Léon, la Galice, la Castille, ou même encore la Navarre et la Catalogne ; et, après avoir porté au loin ses déprédations, il ramenait son armée dans ses cantonnements jouir de son triomphe et partager un riche butin. En 978, après avoir ravagé la Galice et conquis sur les champs de bataille le nom d'Almanzor (le Victorieux), sous lequel il est plus connu, il se porta en Catalogne et répandit la terreur jusque sous les murs de Barcelone. Les chrétiens étaient obligés de se retirer dans les places fortes ou dans les montagnes ; ils n'osaient plus habiter les villes ouvertes ni tenir la campagne. De 978 à 983, ils n'éprouvèrent que des échecs. Ils perdirent successivement les villes de Léon et d'Astorga dont les murailles furent détruites. En 984, Almanzor se dirigea sur la Catalogne, où le comte de Barcelone, Borel, relevant des rois de France avait établi sa suzeraineté sur les comtes d'Ampurias, de Girone, d'Urgel et de Roussillon. Borel essaya vainement de résister à l'invasion des Maures : après avoir subi une première déroute, il chercha à se défendre derrière les murailles de Barcelone et fut forcé de fuir ; les habitants, pour se racheter du pillage, durent se soumettre à l'impôt du sang. De 986 à 994 Almanzor pénétra encore plusieurs fois en Galice ; dans une de ces expéditions il s'avança jusqu'à Compostelle, où il brûla la fameuse église de Saint-Jacques, objet d'une si grande vénération parmi les chrétiens ; il en réserva avec soin les cloches, qui furent placées dans la grande cour de la mosquée de Cordoue. En 995, il battit dans la Castille le comte Garcie Fernandez. Peut-être, après tous ces exploits, aurait-il songé à étendre encore ses conquêtes s'il n'avait eu à réduire les Zenètes d'Afrique. A peine se fut-il retiré que les chrétiens reprirent l'offensive. Borel, chassé de Barcelone, recouvra ses États avec l'appui des chrétiens de France. Lorsque Almanzor reparut, il fut vainqueur à la journée de Cervera (1000), mais les princes

hrétiens, irrités de tant de désastres, résolurent d'opposer ›utes leurs forces à cet indomptable ennemi. Sanche le rand, le comte de Castille et le jeune roi de Léon, Alhonse V, ligués ensemble, livrèrent à l'hadjeb une acon décisive aux environs de Calat-Annosor. La lutte dura ne journée entière sans aucun résultat; enfin les cavaliers hrétiens, bardés de fer, donnant la mort sans la recevoir, ercèrent les bataillons arabes; il s'ensuivit un affreux aassacre des musulmans, qui ne voulaient point abandoner le champ de bataille. Ce ne fut que le lendemain, à approche du jour, qu'Almanzor donna le signal de la etraite, et les chrétiens épuisés ne purent les poursui'e (1001).

C'était la première bataille que perdait Almanzor; aussi, ›attu, humilié de cette défaite, il ne voulut point y survre. Il refusa de soigner les blessures qu'il avait reaes dans le combat, et expira de désespoir, pleurant ses iomphes inutiles et son nom déshonoré. L'armée, à la ›uvelle de sa mort, manifesta les plus vifs sentiments de gret; il semblait qu'avec lui la cause des Arabes fût iéantie. Cependant, sous la conduite d'Abdelmalek, fils Almanzor, ils vengèrent ce désastre, et pendant sept ans 001-1008) les plaines de la Catalogne et de Léon furent de ›uveau le théâtre d'actions sanglantes. Ce fut le dernier ›isode de ces longues hostilités; la guerre civile allait évorer les plus braves des musulmans et donner aux chréens un avantage décisif. Ceux-ci avaient une supériorité ilitaire incontestable; les triomphes d'Almanzor n'étaient is qu'au seul mérite de ce général et à l'ardeur qu'il savait spirer à ses troupes. Sa force principale résidait dans sa valerie, dont l'impétuosité était irrésistible; en adoptant s armures et les cuirasses de fer, les Espagnols s'étaient ssi donné à eux-mêmes une arme spéciale plus terrible. urs chefs passaient leur jeunesse entière à manier la lance l'épée, dont plus tard ils devaient faire usage contre les fidèles, tandis que ceux-ci n'entendaient point sacrifier x habitudes guerrières les travaux de l'agriculture ou les iissances d'une civilisation avancée.

Dans les États chrétiens, chacun devait le service militaire les seigneurs étaient forcés de suivre leur souverain dan ses expéditions, et entraînaient avec eux leurs vassaux. Che les Arabes, au contraire, on restait libre de ne point partir Les khalifes, avec leurs ressources, levaient les troupes don ils avaient besoin ; les habitants en masse ne venaient sou les drapeaux que quand on proclamait l'algehed ; encor ne pouvait-on les retenir que pendant un temps limité Les institutions des Espagnols étaient donc toutes militaires, et ils devaient acquérir dans les combats une supériorité plus marquée. Sur mer, à la vérité, ils étaien loin de pouvoir entrer en parallèle avec les Arabes, qu disposaient de forces redoutables; les khalifes comptaien de nombreux vaisseaux dans les ports de Cadix, Algéziras Almunecar, Almeria, Tortose, Tarragone. Ces trois dernières villes possédaient, en outre, des arsenaux très-bie approvisionnés, et chaque année de nouveaux navires étaien mis à flot dans les chantiers de construction de Carthagèn et de Séville. Beaucoup de particuliers équipaient des bâtiments de commerce et rapportaient en Espagne les marchandises du Levant. D'autres, véritables corsaires, allaien faire des incursions en pays ennemi, et non-seulement le chrétiens répandus sur le littoral de la péninsule, mai encore les Francs et les Italiens étaient sans cesse inquiétés.

Les Arabes d'Espagne forment, à l'exemple des Aglabite des établissements dans les îles de la Méditerranée; ils attaquent la Provence et fondent la colonie de Fraxinet; incursions des Northmans.

Les Arabes s'étaient établis dans les îles Baléares (820 Ils s'emparèrent également de la Corse, qui resta indépendante de 840 à 850; les environs d'Arles et de Marseille furent plus d'une fois ravagés. A la fin du IXe siècle, en 88 les musulmans, trouvant dans les environs de Saint-Trope un emplacement des plus favorables d'où ils pouvaient s'é lancer sur tous les points de la Provence, se fixèrent dan le poste de Fraxinet. Ils s'y maintinrent durant tout l Xe siècle; et tandis qu'une partie d'entre eux, s'unissant au

mmes du pays, s'adonnait à l'agriculture, les autres cher-
aient à étendre l'islamisme par des courses aventureuses
ns l'intérieur du continent. C'est ainsi qu'en 935, après
oir intercepté quelque temps le passage de France en Ita-
, ils pénétrèrent dans la Tarentaise, le Valais et la Suisse,
i était déjà pillée par les Hongrois, et, en 942, ils forcè-
nt à s'expatrier les populations de Fréjus et de Toulon [1].
L'Espagne était assaillie de son côté par les barbares scan-
naves. En 843, cinquante-quatre vaisseaux avaient dé-
rqué en Lusitanie une armée de Northmans qui avaient
ulu surprendre Lisbonne. Le wali, pour les chasser, avait dû
plorer le secours de ses voisins; et les pirates, obligés de
prendre la mer, avaient été attaquer dans l'Algarbe la ville
Sidonia. L'année suivante (844), ils avaient remonté le
uadalquivir jusqu'à Séville, dont ils ruinèrent les faubourgs;
jà même ils songeaient à s'y établir, quand les scheiks des
virons vinrent les déloger à la tête de leurs tribus. Enfin,
860, ils avaient abordé non loin de Malaga et de Cartha-
ne, et ne s'étaient retirés qu'en pillant la fameuse mos-
ée d'Algéziras. Tant de ravages avaient excité la vigilance
s khalifes; ils avaient ordonné que des navires stationne-
ient sur tous les points de la côte pour les défendre de
ute surprise; et une flotte, chargée de donner la chasse
x Northmans, s'avança si loin que, suivant les chroniques
etonnes, on vit un gros vaisseau sarrasin à l'embouchure
la Loire.

veloppement moral et intellectuel des Arabes d'Espagne.

Sous le point de vue moral, scientifique, industriel, les
abes étaient bien supérieurs aux chrétiens; leur caractère,
urs mœurs avaient quelque chose de généreux, de dévoué,
charitable, qu'on eût vainement cherché ailleurs. On
uvait chez eux ce sentiment de la dignité humaine qui
avait toujours distingués, et dont l'abus devait produire
funeste manie des duels. Un jour le khalife Abdallah se

Voy. M. Reinaud, *Invasions des Sarrasins en France*, et Desmichels, *Histoire*
rale du moyen âge, t. II.

permit de railler la longue barbe d'un de ses capitaine celui-ci jura de ne plus reparaître devant son souverain tint parole.

Les rois de Castille et de Navarre avaient tellement co fiance dans la loyauté et l'hospitalité arabes, que plusieu d'entre eux n'hésitèrent pas à se rendre à Cordoue po consulter les médecins si renommés de cette ville. Le pl pauvre des musulmans tenait autant à conserver inta l'honneur de sa famille que le scheik le plus orgueilleu L'obscurité de l'origine n'empêchait point d'arriver a premières dignités; la noblesse de race ne donnait poi seule la considération; il fallait y joindre le mérite perso nel. La religion du Coran s'était épurée : on appréciait l vertus et les bonnes œuvres; la liberté de l'homme n'éta plus écrasée, comme au temps de la conquête, sous la f religieuse; le travail était encouragé, la propriété respecté l'obéissance au père de famille, la vénération pour la viei lesse, un vif sentiment de la justice se faisaient parto remarquer; les cadis se considéraient plutôt comme d arbitres que comme des juges, et n'abusaient que bien r rement de leur autorité.

Ce qui contribua surtout à la grandeur des Arabes d'E pagne, ce fut le haut développement qu'atteignirent, so leur domination, les lettres, les sciences et les arts, au bien que l'agriculture et l'industrie. Le goût des jouissanc intellectuelles était descendu dans toutes les classes de société; la poésie élevait les âmes. Les magistrats devaie avoir une instruction profonde pour conserver l'estin publique dans l'exercice de leurs fonctions. Une nob émulation inspirait les esprits; sur tous les monumen on permettait d'inscrire le nom des architectes aussi bi que le nom de ceux qui en avaient ordonné l'érection, et peuple accordait ses louanges non-seulement au protecte éclairé, mais encore au véritable artiste.

Les Arabes portèrent à un haut degré de perfection l'a chitecture, la musique et la danse. On étudie encore aujou d'hui le style particulier qu'ils donnaient à leurs édifice on admire les ornements dont ils les décoraient. Quant à

ıusique, Ali-Zénab fonda à Cordoue une école célèbre. Il vait fait une sérieuse étude de la nature des sons et des ɜssources de la voix humaine; le luth jusqu'alors ne se omposait que de quatre cordes, Zénab en ajouta une cinuième.

En fait de poésie, les Arabes cultivaient surtout la romance u la nouvelle; un grand nombre d'auteurs, plusieurs femmes ıême, se distinguèrent et s'acquirent une grande renomıée. Nous les trouvons recherchés dans leurs images et ›urs sentiments; mais ils s'adressaient à des imaginations rdentes, à des caractères naturellement exaltés.

Les sciences attirèrent aussi l'attention des Arabes. On aprenait dans les écoles l'astronomie, la géographie, la dia›ctique, la médecine, la grammaire, ainsi que des éléments e physique, de chimie et d'histoire naturelle; les biblioıèques étaient pleines de copies des anciens auteurs grecs t des philosophes alexandrins; les sciences mathématiques algèbre et la géométrie étaient cultivées avec succès. Le faıeux Gerbert, qui depuis fut pape à la fin du xe siècle sous › nom de Sylvestre II, avait puisé en Espagne des conaissances qui étonnaient ses contemporains et le firent ccuser de magie.

Industrie, commerce, agriculture; monuments et travaux publics.

L'ardeur que les Arabes déployèrent dans les travaux e l'industrie fut plus grande encore : ayant retrouvé les ıines dont les Romains et les Phéniciens tiraient leurs méıux, ils s'empressèrent de les exploiter; ils en ouvrirent e nouvelles, et l'on a justement vanté leurs mines de merure près d'Almaden, de rubis près de Malaga et de Beja es Camérès. Du corail fut pêché sur les côtes de l'Andaousie, et des perles sur celles de Tarragone. On perfeconna la manière de tanner et de préparer le cuir, de tisser › coton, le lin et le chanvre. La fabrication des étoffes de oie et de laine fut portée à sa dernière perfection. Bienôt l'on ne parla, dans le Levant et sur la côte d'Afrique, ue des lames de Tolède, des soies de Grenade, des har-

nais, des selles et des maroquins de Cordoue. L'Europ tout entière recherchait les draps bleus et verts de Cuença les épiceries et le sucre de Valence. Ces produits n'étaien pas les seuls objets du commerce ; les Maures et les juifs qui s'occupaient plus spécialement du trafic, envoyaien encore en différents pays des huiles, du sucre, de la co chenille, de l'ambre gris, du cristal de roche, du soufre du safran, du gingembre ; déjà peut-être ils se servaient de lettres de change dont l'invention a été attribuée aux Lom bards ; et si ce moyen leur manquait, du moins ils y sup pléaient déjà par un procédé analogue. Ils avaient dan le Levant des correspondants nombreux et recevaient en échange de leurs envois, de l'aloès, du camphre des fourrures de martres du Khorasan et des tapis d Perse.

Quant à l'agriculture, les services que les Arabes rendiren à l'Espagne sont incontestables; ils sont inscrits encor dans la Huesta de Valence et la Véga de Grenade que le travaux d'arrosement portèrent au plus haut degré de fer tilité. Rien n'est plus ingénieux que le système d'irrigatio qui fut établi dans la huesta. Cette plaine, admirable d reste par sa fécondité naturelle, est partagée dans son milie par le Tuna dont les eaux vont se jeter dans la mer un pe au-dessous de Valence. Les Arabes arrêtèrent d'abord ce eaux par une digue, à deux lieues environ de leur embou chure, puis ils pratiquèrent sept coupures principales, don trois sur une rive et quatre sur l'autre. La Huesta se trouv ainsi enveloppée par les branches du fleuve qui se dé ployaient en éventail. Ce n'est pas tout : chaque artère prin cipale fut découpée en sept veines secondaires, de manièr que l'eau pénétrait jusqu'au plus petit carré de terre. Pou cela, il fallait que le terrain offrît une gradation de descent géométrique, et, comme la plaine ne se présentait pas tou à fait dans ces conditions, on organisa un système de petit canaux (acequias) et de ponts en acqueducs, qui facilita l distribution des eaux du fleuve. Chacune des sept branche était ouverte un jour de la semaine, de façon que les eau pussent s'élever au niveau nécessaire, et les veines secon

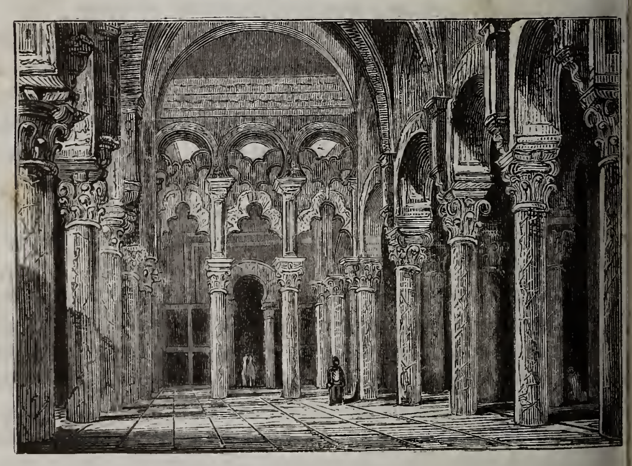
aires avaient ensuite leur heure fixe. La Huesta avait mé-
té le nom de jardin de l'Espagne ; ailleurs où le terrain
prêtait mal à une disposition semblable, les Arabes
vaient creusé des puits nombreux ou *norias*, dont l'eau
tait tirée par des bêtes de somme et conservée dans des
assins ou des rigoles, pour être utilisée en temps op-
ortun.

Avec de tels procédés, sous le climat fertile de l'Anda-
usie, on obtenait trois récoltes par an ; il suffisait d'ense-
encer immédiatement après la moisson. C'était d'Asie,
s plaines de la Chaldée et des vallées de la Syrie que les
rabes avaient importé en Espagne leur savante culture ;
ne se borna point leur bienfaisante influence dans
pays. Ils y introduisirent le riz, le coton, le mûrier, la
nne à sucre, le palmier, le pistachier, le bananier, et,
tre ces produits précieux, des fleurs et des légumes
i de là se répandirent plus tard dans toute l'Europe
cidentale, la rose du Japon, le camélia rouge et blanc,
asperge, etc.

Il ne faut point juger, par l'état actuel de l'Andalousie,
son état sous la domination Arabe. La population était
ors bien plus considérable. Il y avait dans toute la partie
Espagne possédée par les musulmans, six villes capi-
les, quatre-vingts cités, trois cents villes du troisième
dre, et un nombre infini de bourgades, de villages et de
meaux. A Cordoue seulement, on comptait deux cent
ille maisons, six cents mosquées, cinquante hospices,
atre-vingts écoles publiques, neuf cents bains publics. La
lle contenait un million d'habitants. Dès lors il n'y a plus
u de s'étonner de l'opulence et du luxe dont les histo-
ens arabes nous apprennent que les khalifes faisaient éta-
ge. Par l'azaque ou dîme sur les produits de la terre, le
aradj ou droit d'entrée et de sortie sur toutes les denrées,
le taadil ou imposition sur les marchands en détail,
atteignaient toutes les richesses du pays; on conçoit
ns peine que les revenus aient monté jusqu'à la somme
douze millions quarante-cinq mille dinars d'or. Nous
vons déjà que l'État se réservait la cinquième partie du

butin, et que les chrétiens et les juifs payaient une capit
tion à part.

Néanmoins l'esprit reste toujours étonné des richesses qu
les Arabes ont prodiguées et dans leurs monuments, et dar
leurs fêtes publiques. La mosquée de Cordoue qui subsis
encore aujourd'hui, égale en magnificence à celle de Dama
aussi vénérée que l'alaksa de Jérusalem, a six cents pieds d
long sur deux cent cinquante de large. En ce dernier sen



MOSQUÉE DE CORDOUE.

elle a trente-huit nefs et dix-neuf dans le sens opposé ; les ne
sont soutenues par mille quatre-vingt-treize colonnes d
marbre. On entre du côté du midi par dix-neuf portes cou
vertes de lames de bronze d'un travail exquis ; parmi ce
portes, celle du milieu est incrustée de lames d'or. En hau
s'élèvent trois boules dorées surmontées d'une grenad
d'or. Ce vaste édifice était éclairé la nuit par quatre mill
sept cents lampes pour l'entretien desquelles on dépen
sait tous les ans vingt-quatre mille livres d'huile et cent
vingt livres d'ambre et d'aloès ; la lampe du mihrab ou d
sanctuaire était d'or massif. Quant aux fêtes de Cordoue
rien ne pourrait nous donner une idée du luxe qui y ré

gnait et de l'enivrement général. Toute la nuit, la ville était illuminée; les rues étaient jonchées de fleurs; partout dans les promenades, les places publiques, le son des instruments retentissait dans les airs, et la population se livrait à des danses joyeuses.

Nous avons parlé de la ville et du palais de Zehra, que fit construire Abderrahman III, sur les bords du Guadalquivir, à quelques lieues de Cordoue. Il n'en reste aucune trace, mais voici ce que disent les auteurs arabes : les voûtes du palais étaient soutenues par quatre mille trois cents colonnes de marbres divers, élégamment sculptées; les pavés étaient composés de carreaux de marbre de plusieurs couleurs réparties avec goût; les murailles étaient lambrissées de la même manière; les planchers peints d'azur et d'or. Dans les grands appartements, des fontaines d'eau douce allaient se perdre au milieu de bassins d'albâtre et de jaspe de formes variées; au salon du khalife, on voyait sortir, du milieu de la fontaine, un cygne d'or sur la tête duquel était suspendue une grosse perle. Le cygne avait été fait à Constantinople, et la perle donnée par l'empereur Léon. Autour du palais s'élevaient de vastes jardins au milieu desquels on avait encore construit un pavillon pour que le roi pût se reposer au retour de la chasse. Ce pavillon était supporté par des colonnes de marbre à chapiteaux dorés; au centre jaillissait une gerbe de mercure dans une conque de porphyre.

Toutes les richesses des princes ne se dépensaient point en monuments de luxe; ils firent aussi construire des édifices très-utiles, surtout Alhakem et Almanzor qui ne fut pas moins grand administrateur que grand guerrier. Alhakem bâtit des ponts et ouvrit des routes sur lesquelles on établit aussi des hôtelleries pour les voyageurs. Almanzor termina un grand aqueduc qui conduisait à Ecija les eaux du Guadalquivir; il fit élever à Cordoue par les soins du saheb-xaita, une nouvelle mosquée qui prit son nom[1]. Le saheb-xaita était le préfet ou directeur de la police; il

1. Viardot, *Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne.*

avait le commandement de la force armée pour veiller à l sûreté publique. Son autorité était toute différente de cell du wali, qui, d'accord avec les wizirs, ses assesseurs, trai tait toutes les questions administratives.

Les Arabes d'Espagne étaient donc réellement, au XIe siè cle, à la tête des nations civilisées; ils l'emportaient, à cett époque, sur tous les autres peuples de l'Europe. Mais l'es prit de discorde vint souffler l'incendie parmi eux, et préci piter leur ruine, au moment où, pour résister aux chré tiens, ils n'auraient eu besoin que de se fortifier dans un imposante unité.

CHAPITRE II.

LES SUCCÈS DES CHRÉTIENS SUR LES ARABE D'OCCIDENT SONT ARRÊTÉS PAR LES ALMORA VIDES ET LES ALMOHADES.

1008-1232 (ère chrétienne). — 399-629 (hégire).

CHUTE DES OMMÏADES D'ESPAGNE; DÉMEMBREMENT DU KHALIFAT DE CORDOU — LES ROIS DE SÉVILLE CHERCHENT VAINEMENT A ÉTENDRE LEUR DO MINATION SUR L'ESPAGNE MUSULMANE; LES DIVISIONS DES ARABES FAVO RISENT LES PROGRÈS DES CHRÉTIENS. — LES MUSULMANS ABANDONNEN UNE PARTIE DE LEURS POSSESSIONS DANS LA MÉDITERRANÉE. — LES ALMO RAVIDES. — ILS PASSENT EN ESPAGNE. — LES PRINCES CHRÉTIENS RE PRENNENT L'OFFENSIVE. — LES MUSULMANS PERDENT LA SICILE ET SON REFOULÉS EN AFRIQUE. — LES ALMOHADES SUCCÈDENT AUX ALMORAVIDE ET S'ÉTENDENT EN AFRIQUE. — L'ESPAGNE MUSULMANE SE SOULÈVE CON TRE LES ALMORAVIDES. — LES ALMOHADES ENVAHISSENT L'ESPAGNE. — LES ALMOHADES PROCLAMENT LA GUERRE SAINTE CONTRE LES PRINCE CHRÉTIENS; PUISSANCE D'YOUSEF ET D'YAKOUB. — NOUVELLES LUTTES BATAILLE DE TOLOSA; CHUTE DE LA DOMINATION DES ALMOHADES.

Chute des Ommïades d'Espagne; démembrement du khalifa de Cordoue.

L'incapacité d'Hescham II, en permettant à Almanzor et son fils Abdelmalek de déployer dans le gouvernement tou tes les ressources de leur génie, n'avait produit jusqu'e

1008 que d'heureux résultats; à partir de cette époque seulement, par la libre carrière qu'elle ouvrit à toutes les ambitions et à tous les partis, elle devint la première cause de la chute des Ommïades et hâta la décadence des Arabes d'Espagne.

Les triomphes d'Almanzor avaient fait une si vive impression sur les musulmans, qu'ils désiraient pour la plupart voir l'autorité se perpétuer chez ses descendants. Hescham II n'avait point d'enfants, on le pressa de désigner comme son héritier Abderrahman, frère d'Abdelmalek. La famille des Ommïades ne pouvait souscrire sans protestation à une pareille déchéance, et elle opposa une résistance opiniâtre aux Alameris (nom des partisans des fils d'Almanzor). Elle trouva un appui dans la garde slavonne, jalouse des Zenètes qui avaient été appelés du Magreb par Almanzor, et qui s'étaient déclarés en faveur d'Abderrahman. Ces haines et ces rivalités firent éclater une guerre de six ans, dont les vicissitudes placèrent successivement sur le trône l'Ommïade Muhamad-el-Mahadi (1008-1010) et le chef des Africains, Suleiman, puis rétablirent un instant Hescham II (1010-1012) pour lui substituer encore Suleiman. C'était près de Cordoue que les plus terribles engagements avaient lieu, et cette ville fut plusieurs fois pillée et saccagée par les musulmans divisés.

L'avénement de Suleiman, qui ne se présentait avec aucun titre légitime à la souveraineté, ne pouvait mettre fin aux dissensions; elles recommencèrent en effet au bout de deux ans et se compliquèrent de l'apparition d'une nouvelle famille, celle des Beni-Hamud, dont le chef, Ali-ben-Hamud, avait été choisi par Hescham II pour gouverner le Magreb. Cette famille descendait de l'époux de Fathime par la branche des Édrissites; et, faisant valoir son origine, elle prétendit remplacer la dynastie ommïade. Ali profita des revenus de sa province, dont nul ne lui demandait compte, pour rassembler des troupes; il trouva des soldats dévoués parmi les tribus arabes, maures ou berbères; et, en même temps, ayant fait venir de l'intérieur de l'Afrique un grand nombre de nègres, il en forma un corps de cavalerie redoutable;

ses préparatifs terminés, il se dirigea vers l'Espagne; so frère Alcassim, wali de Malaga et d'Algéziras, facilita so débarquement, et Suleiman, détesté de tous, fut en u instant renversé; mais les plus rudes ennemis d'Ali devaient être les derniers survivants de la famille d'Ommïah L'Andalousie leur était restée fidèle, et, s'ils s'étaient réuni sous un même drapeau, ils auraient eu quelque chance d succès; malheureusement Abderrahman ou Abdérame I (1017-1023), Abdérame V (1023), Muhamad II (1023-1025) Hescham-ben-Muhamad (1026-1029), engagèrent entre eu des luttes fratricides qui détruisirent leurs dernières ressources. Les Beni-Hamud imitant ce funeste exemple, perdirent de leur côté l'occasion favorable d'asseoir solidemen leur autorité; à la mort d'Ali, son frère Alcassim et son fil Yahia se séparèrent en deux camps opposés et plongèren l'Espagne musulmane dans tous les maux de l'anarchi (1029). Les guerres intérieures occasionnées par la faibless d'Hescham II n'avaient pu amener la création d'un pouvoi central; il en résulta une séparation complète entre le diverses provinces soumises aux Arabes; elles cessèrent d se confondre sous une même domination et formèrent de États indépendants.

Si l'on se rappelle la conduite des walis envers les plu puissants khalifes, on comprendra facilement tout l'avantag qu'ils retirèrent de la lutte des Ommïades contre les Alamé ris et les Alides. Tous faisaient leurs conditions en prenan parti pour tel ou tel compétiteur, et cherchaient à s'assure la perpétuité de leurs gouvernements, soit à titre viager soit à titre héréditaire. Ils contraignirent même les Alide et les descendants de la famille d'Ommïah d'aliéner entr leurs mains la suzeraineté des provinces qu'ils se dispu taient, moyennant un stérile hommage, un simple sermen de fidélité; c'était l'établissement en Espagne du systèm féodal.

Les walis n'étaient pas seuls dominés par cet esprit d'indépendance; les wizirs se considéraient comme maîtres d territoire sur lequel s'exerçait leur juridiction, et les caïd à leur tour se prétendaient souverains dans l'enceinte de

villes; tous ces ambitieux semblaient oublier que les chrétiens seuls profiteraient de leurs divisions. L'intérêt général disparaissait au milieu de ces luttes d'un égoïsme aveugle.

En détruisant tout pouvoir central, les Arabes auraient pu du moins former des groupes d'États capables d'opposer une résistance sérieuse aux chrétiens qui, eux-mêmes, avaient fondé plusieurs royaumes distincts. Si, par exemple, les quatre gouvernements de Cordoue, Tolède, Merida, Saragosse, établis par les khalifes, et auxquels on avait associé plus tard ceux de Murcie et de Valence avaient conservé leurs limites, la décadence n'eût pas été aussi rapide, et le démembrement aussi général.

Dans la seule Andalousie, on vit s'élever, en 1029, indépendamment des petites principautés secondaires qui étaient fort nombreuses, six États dont les chefs prirent le titre de rois : ce furent les États de Cordoue, de Séville, de Carmona et Ecija, de Malaga, d'Algéziras et de Grenade. Tolède devint la capitale d'un royaume séparé. L'Algarve et la Lusitanie eurent leur roi à Lisbonne et à Badajoz. Sur la côte orientale d'Almeria à Murviedo, il y eut les trois royaumes de Murcie, entre Almeria et la rivière de Segura, de Denia, de la Segura au Xucar, et de Valence, du Xucar à Murviedo. Quant aux provinces septentrionales, elles se partagèrent entre les rois de Saragosse, de Tortose et d'Huesca.

En se refusant à l'obéissance des khalifes, les walis auraient dû s'unir entre eux et former des confédérations; ils eussent assuré ainsi à chacun l'indépendance, et, en faisant taire les rivalités, eussent opposé aux chrétiens une barrière infranchissable, mais tous prétendirent à une souveraineté universelle, s'attaquèrent les uns les autres, et portèrent un dernier coup à la race arabe, en lui enlevant ses meilleurs défenseurs au moment où elle n'avait pas trop de toutes ses forces pour résister au flot qui la menaçait[1].

1. Almakkari, t. II, *appendix*, p. 10 et suiv. Casiri, t. II, p. 208 et suiv. sur les dynasties indépendantes qui se forment en Espagne, les Abadites, les Hamadites, les Beni-Hud, les Beni-Alaphtas, les Rhaharites, etc.

Les rois de Séville cherchent vainement à étendre leur do mination sur l'Espagne musulmane; les divisions des Ara bes favorisent les progrès des chrétiens.

De tous ceux qui aspirèrent à relever le khalifat, les plu persévérants furent sans contredit les rois de Séville et de Tolède; leurs puissants voisins, les rois de Saragosse et de Badajoz se contentèrent d'imposer leur souveraineté à leurs voisins les plus rapprochés de l'Aragon et de l'Algarve. Les rois de Séville approchèrent du but qu'ils s'étaient propos d'atteindre; placés au milieu de la province la plus divisée ils purent facilement s'étendre; puis la ville où ils dominaient, admirablement située, avait en elle des éléments de grandeur et de richesse que les autres ne possédaient poin à un même degré. Politiques adroits, ils suivirent avec talent le plan qui leur avait été tracé par le fondateur de leur autorité, Ben-Abad, appelé aussi Aben-Aded. Celui-c avait fait répandre dans toute l'Espagne qu'Hescham II avait reparu à Séville et l'avait reconnu hautement pour le légitime héritier des khalifes de Cordoue. Ses successeurs laissèrent pendant quelque temps les petits princes de l'Andalousie s'affaiblir par les luttes intestines; saisissant le moment favorable, ils entrèrent en campagne, soumirent les seigneurs de Gibraltar, Niebla, Huelva, s'emparèrent de Carmona et intervinrent ensuite dans les démêlés des rois de Tolède et de Cordoue. Ce dernier prince, après avoir été battu à l'Algothor, était assiégé dans sa capitale (1060). Le roi de Séville, Almoateded Ier, ou selon les chroniques Ben-Abad II accourut à son secours; mais, après avoir chassé les ennemis, il le fit lui-même prisonnier et se rendit maître de ses États. Un tel succès ne lui parut pas suffisant: il voulut encore posséder Malaga, Grenade, et surtout la ville d'Ecija. Le souverain de Malaga, qui appartenait à la famille des Beni-Hamud, et se trouvait en rapports constants avec le souverain du Magreb, son parent, lui opposa des troupes nombreuses, aguerries, et repoussa ses tentatives. Almoateded II ou Ben-Abad III ne fut pas d'abord plus heureux; il se vit même enlever par le roi de Tolède, que soutenait Alphonse VI de Castille, les deux plus importantes villes de

ses États, Cordoue et Séville; l'affection des habitants ne tarda pas à les lui rendre, et la vengeance vint accroître encore son ardeur des combats. Il contribua très-habilement au démembrement des États de Tolède, qui s'étaient accrus par l'adjonction de Cuença et de plusieurs districts de la côte, Murcie, Valence, Alicante; puis il attaqua les nouveaux possesseurs et les vainquit séparément; Murcie succomba; quelque temps après Ben-Abad s'emparait de Malaga, d'Algéziras, et les princes édrissites se retirèrent à Tanger ou à Ceuta (1079). Les rois de Saragosse et de Badajoz s'émurent enfin à la nouvelle de ses succès et formèrent contre lui une ligue formidable. Ben-Abad rechercha aussitôt l'appui des chrétiens, et fit avec le roi de Castille, Alphonse VI, un traité par lequel il se réservait dans les conquêtes projetées en commun Badajoz, Grenade, Almeria, et renonçait à la possession de Tolède (1080). Cette dernière ville tomba seule au pouvoir des deux alliés (1085), et Alphonse y planta ses étendards. A cette nouvelle, toute l'Andalousie se souleva contre Ben-Abad et l'obligea de renoncer à une politique qui livrait à ses ennemis naturels l'Espagne musulmane.

La prise de Tolède dévoilait, en effet, les tristes conséquences de ces guerres civiles. Ce n'était pas assez que d'avoir interrompu les travaux de la paix et les progrès immenses obtenus dans toutes les branches de l'industrie humaine; d'avoir rempli les campagnes de désolation, et exposé les villes aux plus terribles assauts; d'avoir détruit la grandeur de Cordoue,, que ne pouvait remplacer la ville de Séville; elles avaient donné aux chrétiens un triomphe incontesté, leur avaient permis de réparer leurs désastres passés, et de s'avancer de plus en plus au centre de la péninsule.

Déjà, de 1008 à 1014, en se mêlant aux luttes de Muhamad-el-Mohdi et de Suleiman, le comte de Castille et le comte de Barcelone s'étaient fait céder des places importantes; on avait vu ces princes dans les batailles de Quintos et d'Acbatabahar, soutenant des causes contraires, et trois évêques prendre part à l'action au milieu des rangs

musulmans; il n'en était pas moins résulté pour les Arabes la perte de leurs châteaux forts des frontières. Plus tard, pendant la rivalité des Ommïades et des Alides, le roi de Léon, Alphonse V, avait entrepris de conquérir la partie du Portugal située au sud du Duero; il était mort au siége de Viseu (1026), et avait légué cette conquête à son fils, Bermude III. Celui-ci tourna ses armes contre le roi de Navarre, qui avait réuni à ses États le comté de Castille et lui causait de l'ombrage; et, en 1035, l'Espagne chrétienne fut soumise à une nouvelle division: les royaumes d'Aragon et de Castille allaient être spécialement chargés de la guerre contre les infidèles; la Navarre, resserrée dans d'étroites limites, forma comme un corps de réserve; et le royaume de Léon fut réuni en 1037 à la Castille, désormais sentinelle avancée du christianisme; Ferdinand Ier, maître des Asturies, de la Galice, de Biscaye, de Léon et de Castille, prit en Portugal Viseu, Lamego, Coimbre, et se rendit formidable aux musulmans (1035-1044).

Pendant ce temps le roi d'Aragon, d'accord avec le comte de Barcelone, pressait les rois de Saragosse et d'Huesca, et les obligeait de se reconnaître ses tributaires (1063-1066).

Telle était la conséquence des querelles qui avaient éclaté parmi les Arabes; ils ne durent leur salut qu'à la guerre civile qui pendant sept ans (1066-1073) désola la Castille. Les trois fils de Ferdinand se disputèrent l'héritage paternel: Sanche, l'aîné, chassa d'abord ses deux frères, Garcie et Alphonse, de la Galice et de Léon, et les força d'aller demander asile, l'un au roi de Séville, Almoateded, et l'autre au roi de Tolède, connu dans les chroniques sous le nom d'Almamoun; mais il périt au siége de Zamora, qu'occupait sa sœur dona Urraca; et Alphonse, rappelé d'une voix unanime, réunit entre ses mains toute la puissance de son père (1073).

Ce prince se regardait comme engagé par la reconnaissance envers le roi de Tolède, qui lui avait accordé une généreuse hospitalité; il lui envoya une armée qui contribua à la prise de Cordoue et de Séville sur Almoateded II; après la mort de son allié, il n'hésita pas à reprendre la croisade

contre les musulmans. Il avait à son service des hommes d'un courage éprouvé, et par-dessus tous, le Cid, Rodrigue de Bivar, qui porta aux Arabes les coups les plus funestes, et qui, de 1081 à 1085, ne cessa de ravager la plaine qui s'étend des limites de la Vieille-Castille aux rives du Tage. Avec de tels soldats, Alphonse pouvait compter sur la victoire; il ne craignit pas de mettre le siége devant Tolède; secondé, comme on l'a vu, par Ben-Abad, favorisé secrètement par les habitants, pour la plupart juifs et chrétiens, il reçut les clefs de la ville, s'engageant à respecter les mosquées et à maintenir la juridiction des cadis pour les musulmans. Quant au roi dépossédé, il put emporter ses richesses, et, suivi de sa noblesse, aller s'établir à Valence.

La conquête de Tolède était de la plus grande importance pour les Espagnols; toutes les forteresses qui se trouvaient en deçà du Tage, Maqueda, Madrid, Guadalaxara, Coria, se soumirent; le bassin de la Guadiana fut envahi, et l'Andalousie vit avec terreur les progrès des princes chrétiens que ses propres déchirements avaient favorisés.

Les musulmans abandonnent une partie de leurs possessions dans la Méditerranée.

Ce n'était point seulement en Espagne que l'islamisme perdait du terrain : dans les îles de la Méditerranée, les chrétiens resaisissaient aussi l'avantage, et reparaissaient peu à peu dans les pays qui leur avaient été enlevés.

Ainsi, en 1017, les Génois et les Pisans avaient débarqué dans la Sardaigne et en avaient chassé le wali des Zeïrites. Les Pisans seuls repoussèrent ensuite les tentatives que firent les Zeïrites pour rentrer en possession de l'île, et détruisirent complétement près de Cagliari une armée partie d'Afrique.

Plus tard, les Génois s'emparèrent de la Corse sur les pirates andalous qui en étaient maîtres, et qui, délaissés par les musulmans d'Espagne, implorèrent en vain le secours des souverains d'Afrique.

Les Arabes n'avaient pas cessé leurs incursions en Italie; mais, dès l'an 1000, ils avaient trouvé à Salerne de nouveaux

adversaires dans les aventuriers normands. Tarente, qui leur appartenait encore, leur fut arrachée par les Grecs, aidés des Normands, en 1035. Ils furent à la même époque attaqués en Sicile, et comme ils étaient divisés entre eux, ils auraient succombé si les Grecs et les Normands n'avaient eu de graves contestations suivies d'une rupture complète (1043).

Quant aux Baléares, les républiques italiennes ne purent s'en emparer; un des walis indépendants de l'Espagne, le wali de Dénia, les avait enlevées aux pirates qui en avaient fait le centre de leurs opérations, et il s'y était fortement établi.

Si les Zeïrites n'avaient pu empêcher les revers de l'islamisme, c'est qu'ils étaient eux-mêmes tourmentés en Afrique par les plus tristes et les plus sanglantes dissensions. Chaque année voyait surgir dans leurs principales villes de nouvelles révoltes qui n'avaient d'autre résultat que de remplacer un despote par un autre. Les Beni-Hammad, établis à Aschir et Bougie, empiétaient souvent sur les frontières voisines pour étendre leur propre territoire; les Fathimites envoyaient parfois du Caire des armées menacer Tripoli. Enfin, les tribus du désert refusaient de payer l'impôt et augmentaient chaque jour, en se rapprochant des côtes de la mer, le cercle de leur courses nomades et de leurs dévastations périodiques[1].

Les Almoravides.

Les Arabes d'Orient restaient indifférents au sort de l'Afrique et de l'Espagne, et les seuls défenseurs de la religion de Mahomet se trouvèrent dans les déserts du Magreb parmi ces tribus africaines, si impatientes du joug étranger, si braves, si faciles à exalter. Deux d'entre elles, les tribus Lamtuna et Gudala, qui faisaient elles-mêmes partie de la grande tribu des Zanhaga, excitées par un alfaqui de Sous, nommé Abdallah-ben-Tasfin, se crurent destinées par la Providence à relever la gloire de l'islamisme. Elles adoptèrent le nom de Morabethin (hommes de Dieu, liés à la religion),

1. Dombay, *Histoire des rois de la Mauritanie* (en all.). Agram, 1794.

où les Espagnols ont fait Marabouts et Almoravides; et, à voix d'Abdallah qui n'avait eu d'autre pensée, en réveilnt dans leur âme le sentiment religieux, que de les entraîır à de nouvelles conquêtes, elles soumirent Seldjelmesse, ıis le pays de Dahrah, imposèrent leur domination à la ibu de Mazmuda, l'une des cinq grandes tribus de l'Afrie septentrionale, et traversèrent l'Atlas pour s'établir aux ıvirons d'Agmat, entre les montagnes et la mer (1068). ou-Bekre, qu'Abdallah avait mis à leur tête, se contenta ielque temps de la ville d'Agmat; bientôt il jugea que l'éndue de la cité ne répondait pas à sa puissance réelle, et, à xemple de toutes les dynasties qui s'étaient établies en Afrie, il fonda une ville qui, sous le nom de Maroc, est enre aujourd'hui la capitale d'un grand empire. Son cousin, usef-ben-Tasfin, s'empara bientôt de toute l'autorité. Il iit hardi, généreux, d'une grande dévotion, très-habile ministrateur; il avait un air imposant et les qualités de me qui imposent aux peuples. En peu de temps, il fut ué par les Almoravides comme le chef qui devait les conire à la victoire.

Après s'être organisé une garde nombreuse, composée à fois d'esclaves nègres achetés sur les côtes de Guinée, et sclaves chrétiens qu'il avait fait venir d'Andalousie, Youmarcha contre Fez et Mequinez, alors possédées par des nilles arabes et berbères, et s'en rendit maître. Rien put résister à l'impétuosité de ses terribles cavaliers; e partie de ses soldats abandonnèrent ses étendards pour livrer l'agriculture; les autres, en plus grand nombre, ssocièrent à sa fortune, et prirent successivement Ceuta, nger, Salé, où s'étaient retirés les Beni-Hamud, chassés Malaga et de Fez. Tout le Magreb reconnaissait les lois 'ousef en 1084[1].

Ils passent en Espagne.

es Arabes d'Espagne, dans leur détresse, tournèrent les ıx du côté des Almoravides. Les rois de Séville, de Baoz et de Grenade, furent auprès de Yousef les interprètes

Casiri, t. II, p. 216, nous donne la liste des rois Almoravides.

du sentiment général, et invoquèrent son secours contre
princes chrétiens.

Yousef n'eut garde de repousser des propositions qui o-
vraient à son ambition une nouvelle carrière. Il prépa
sur-le-champ une expédition, et après s'être fait livrer d-
vance par Almoateded la ville d'Algéziras, il débarqua da
la péninsule avec une nombreuse armée (1086). Son arriv
causa dans toute l'Andalousie le plus grand enthousiasm
cependant les Almoravides n'accomplirent pas l'œuv
qu'on attendait de leur fanatisme et de leur bravoure. Vai-
queurs à l'importante bataille de Zélaca, ils ne surent p
profiter de leurs avantages. Alphonse VI et Sanche d'Arag
se remirent bientôt en campagne. Le Cid descendit jusq
dans la province de Murcie et s'empara de la forte vi
d'Alid (1087). Sanche emporta Huesca d'assaut (1088),
Alphonse VI maintint non-seulement ses frontières intact
mais encore dirigea de Tolède des courses dévastatric
jusqu'aux rives de la Guadiana (1090).

La première condition de succès pour les musulma
c'était que les Andalous et les Africains restassent d'acco
et s'entendissent dans leurs opérations. La bonne harm
nie ne devait pas subsister longtemps entre eux. Yous
n'avait pu voir les belles plaines de l'Espagne sans ressen
un ardent désir de les posséder; et les Andalous, qui avaie
deviné ses vues secrètes, songeaient déjà à les faire échoue
Tout fut inutile: Yousef leva promptement le masque, et
quatre ans (1090-1094), il n'y eut dans tous les pays musu
mans de l'Espagne méridionale, d'autre autorité que cel
des Almoravides. Cordoue, Carmona, Baëza furent prise
les royaumes d'Almeria, de Malaga, de Grenade se soum
rent sans résistance devant un ennemi supérieur en force
Séville, où résidait Almoateded II, n'échappa au pillage q
par la générosité de ce prince qui, se sacrifiant lui et sa f
mille, se livra sans défense à son puissant rival; enfin l
lieutenants d'Yousef réduisirent Xativa, Denia, Valence, l
rois de l'Algarve et de la Lusitanie; Saragosse seule con
serva son indépendance (1094).

La rapidité de l'invasion prouve que les Andalous étaie

en dégénérés de leur ancienne vigueur; peut-être aussi péraient-ils qu'Yousef, disposant des ressources de l'Afrique et des provinces espagnoles, les protégerait mieux con- les chrétiens; on reconnut bientôt que le sentiment reli- ux n'avait pas seul dirigé la conduite de ce chef entre- nant; il laissa le Cid s'établir à Valence (1095), et meura plusieurs années inactif au milieu des fêtes et s plaisirs, se transportant de Cordoue à Maroc et de frique dans la péninsule, sans s'inquiéter en aucune ma- re des dangers de l'islamisme.

Les Arabes d'Espagne, au lieu d'accepter leur défaite, 'ils avaient cru devoir servir les intérêts de la religion, ne erchèrent plus qu'à secouer le joug qui leur était imposé. isieurs walis des environs de Valence, s'unirent à Chi- ne, l'épouse du Cid, pour défendre Valence, conquête son époux, menacée par les Almoravides, et il ne tint pas ux que cette ville ne restât aux chrétiens (1099).

Le même sentiment se manifesta dans le reste de la pé- sule musulmane; ce n'était plus les chrétiens qui étaient edouter, mais bien les étrangers qu'il fallait expulser. usef étant mort (1107), son fils Ali fit triompher un in- nt son parti par la victoire d'Uclès, remportée sur Al- onse VI; mais il attaqua le roi de Saragosse et les Anda- s, et fit à son tour cause commune avec les chrétiens, qui nparèrent, en 1118, de la capitale même et, en 1120, de atajud et de Daroca. Le roi de Saragosse avait été écrasé re les troupes des Almoravides et celles du roi d'Ara- ; dès lors le fils d'Yousef resta le seul représentant la cause arabe. Son autorité (1107-1144) et celle de son cesseur, Tasfin-ben-Ali (1144) furent très-chancelantes. doue était devenue le siége de leur domination; et les noravides traitaient les habitants en peuple conquis; première révolte éclata en 1121; toutes les forces li suffirent à peine pour faire rentrer la ville dans le de- . Afin de donner une sorte de consécration religieuse on usurpation, Yousef s'était fait investir par le khalife Bagdad du gouvernement de l'Espagne; Ali, son fils, ntroduisant dans la péninsule une foule de tribus afri-

caines qu'il devait enrichir de la dépouille des ancienn familles arabes, ranima les haines qui avaient autrefois d visé les tribus asiatiques et les Alabdaris, et sépara de no veau l'Espagne musulmane en deux camps opposés [1].

Les princes chrétiens reprennent l'offensive.

C'était appeler sur le champ de bataille les chrétiens, q depuis l'invasion des Almoravides avaient presque toujou gardé la défensive, et qui allaient profiter de l'occasion po continuer leurs empiétements. Le grand mouvement d croisades agitait alors l'Europe entière ; de nombreux chev liers qui voulaient concourir à la guerre sainte contre les i fidèles accoururent en Espagne. Raymond de Bourgogne Henri de Besançon rendirent de si grands services à la cau chrétienne, que le roi Alphonse, dans sa reconnaissance, le offrit la main de ses filles Urraque et Thérèse. Le premie avec Urraque, eut la perspective du trône de Castille, et second se fit un royaume avec la dot de Thèrèse, qui l apporta le comté de Portugal, c'est-à-dire toute la partie la Lusitanie qui avait déjà été conquise.

Les Espagnols étaient maîtres, en 1120, des pays qui s' tendent de Tolède jusqu'à l'Èbre ; Alphonse d'Aragon, r vant de nouveaux succès, menaça Valence et battit pr d'Alcarah les walis africains coalisés contre lui. Cette vi toire lui ouvrit les plaines de l'Andalousie ; les Mozarab des environs de Grenade, au nombre de douze mille, rallièrent sous ses drapeaux, et il envahit le royaume Murcie (1125) ; le résultat de l'expédition ne répondit pas ses espérances ; mais il pénétra plus avant, il pilla la ca pagne de Grenade, et emmena avec lui un grand nomb de Mozarabes qui se fixèrent à Saragosse ; ce fut le se avantage qu'il obtint. Le souverain des Almoravides don l'ordre à ses lieutenants de se saisir de tous les chrétie des frontières, et de les disperser dans l'intérieur ; on plus : ceux qu'on pouvait soupçonner d'entretenir des ra

1. Almakkari, t. II, *appendix*, p. 22, *History of Mohammedan Spain from t death of Al Hakem al Mustanser Billah till the arrival of the Almohades.*

ɔrts avec l'ennemi furent contraints de vendre leurs biens, ; on les transporta en Afrique.

Ces mesures violentes n'empêchèrent point Alphonse aymond, devenu roi de Castille et de Léon, de descendre ıcore avec une puissante armée en Andalousie (1133); il vagea les faubourgs de Séville, et même ceux de Cadix, mérita par ses expéditions autant que par la médiation ı'il exerça entre le roi de Navarre et celui d'Aragon, le ti- e d'*empereur*. Le comte de Portugal, Alphonse Henriquez, rigea aussi une expédition vers l'Algarve, dans le dessein soumettre toute cette province. Les walis de Badajoz, de ja, d'Evora et d'Elvaz vinrent lui présenter la bataille; il ccepta, et remporta près des hauteurs d'Ourique une ɔtoire célèbre qui consolida sa puissance et lui fit décer- r la royauté (1143)[1].

s musulmans perdent la Sicile et sont refoulés en Afrique

Les Almoravides n'avaient fait que retarder un instant la ine de l'islamisme; ils n'étaient point sortis de la pénin- le et n'avaient entrepris dans la Méditerranée aucune ex- dition maritime au delà des Baléares, qu'ils avaient enle- es, en 1096, à un wali andalous. Ils n'avaient point cherché eprendre Candie, dont les Vénitiens s'étaient emparés les musulmans. La Sicile elle-même était tombée défi- ivement aux mains des chevaliers normands, qui après tre établis dans le comté d'Aversa et la principauté de poue, avaient fondé dans l'Italie méridionale un État in- pendant, malgré l'opposition des pontifes de Rome, des ecs et des Allemands. Robert Guiscard et son frère Roger décidèrent à passer le détroit en 1064; l'occasion était orable : les cinq émirs de Palerme, Pyranèse, Messine, pani et Patti se disputaient l'autorité souveraine que Zeïrites n'étaient plus en état d'exercer. Roger feignit bord d'entrer dans ces querelles intérieures; puis quand rut le moment opportun, il jeta le masque, quitta les

Documentos arabicos para a historia portugueza, etc., Ed. de Sousa. Lis- e, 1790. — *Vestigios da lingua arabica em Portugal*, par le même, et dans e collection l'*Histoire du Portugal*, de M. Bouchot, 1853.

rangs des musulmans, et réunit autour de lui les chrétiens de la Sicile (1068). La guerre fut longue. Le chef normand privé des secours de son frère, réduit à se tenir sur la défensive dans la ville de Messine, faillit être écrasé par des troupes que les Zeïrites avaient envoyées d'Afrique; le retour de Guiscard avec des renforts changea les choses de face; Catane, Palerme, se soumirent; l'armée musulmane fut repoussée (1071), et l'île demeura acquise aux Normands. Les Arabes et les Maures qui voulurent y demeurer obtinrent des garanties nombreuses. Le vainqueur craignait qu'ils n'emportassent avec leurs richesses cette science agricole et industrielle qui avait assuré la prospérité de la Sicile; on leur promit la liberté de leur culte, le maintien de leurs coutumes; mais, dans les deux siècles qui suivirent, la population musulmane disparut complétement. Roger fit de la Sicile une puissance maritime, et voulut enlever aux Arabes l'empire de la Méditerranée[1]. Il les poursuivit d'abord sur le rocher de Malte, qui vit flotter son drapeau en 109 Plus tard son fils, Roger II, menaça l'Afrique elle-même et s'empara des îles situées près du littoral (1125-1143).

Profitant, en 1146, des dissensions qui avaient éclaté parmi les Zeïrites, Roger se présenta devant Tripoli. La ville ne put résister aux efforts de l'amiral Giorgi, et bientôt Sfak Sousa, Mahadia, Cairowan et Tunis reconnurent son autorité (1148). Les Zeïrites se retirèrent dans l'intérieur des terres et laissèrent entre les mains des chrétiens ces villes, où ils dominaient depuis cent soixante-dix-sept ans (971-1148).

L'islamisme était donc, au milieu du XII[e] siècle, en pleine décadence, du côté de l'Occident; la domination de la Méditerranée lui avait échappé; il reculait en Espagne et déjà une partie de l'Afrique lui échappait; de nouveaux défenseurs vinrent tout à coup lui rendre un éclat passager ils sortaient, comme les Almoravides, des déserts du Magreb et ils allaient se répandre comme un torrent sur l'Afrique et l'Espagne.

1. Voy. la traduction que M. Jaubert a donnée de la *Géographie* d'Édrisi, 2 vo in 4.

s Almohades succèdent aux Almoravides et s'étendent en Afrique.

Parmi les peuplades qui étaient soumises aux Almorales, quelques-unes avaient vu avec jalousie l'élévation des bus Lamtuna et Gudula, et désiraient ardemment acqué-, pour elles-mêmes, les richesses qu'Yousef et Ali avaient)curées à leurs rivales. Ce sentiment fut habilement exıité par un homme d'une instruction profonde qui était ıu au Magreb propager les doctrines de son maître le célè- philosophe Al-Gazzali, Muhamad-ben-Abdallah fils d'un ployé subalterne dans la mosquée de Cordoue. Initié de ıne heure, par suite d'heureuses circonstances, aux pre-ərs éléments des sciences, envoyé plus tard en Orient, et nis, à Bagdad, à recevoir l'enseignement d'Al-Gazzali, il ıprit l'influence qu'on pouvait exercer au moyen des əs religieuses sur le gouvernement des sociétés, et en-)rit, par la seule force de son intelligence, de renver- la dynastie des Almoravides. Il commença par critiquer, s la conduite de leurs principaux chefs, tout ce qui pou- paraître contraire aux prescriptions les plus rigoureuses Coran. Chassé de Maroc pour avoir insulté les femmes i qui sortaient le visage découvert, il s'attacha à persuader peuple qu'il était temps de revenir à la morale et aux ımandements de Mahomet, annonçant en même temps ivée d'un nouveau *Mahadi* qui allait ramener sur terre ertu et la justice. Ses intrigues ne se bornèrent pas à prédications publiques ; il réussit à s'entourer d'hommes s et capables de le soutenir dans sa difficile mission, et action ne tarda pas à se manifester au grand jour ; les villes de Maroc et d'Agmat, une foule innombrable urut à leur voix et applaudit à leurs projets de réforme. s Almoravides s'aperçurent trop tard du danger qui les ıçait ; lorsqu'ils voulurent le conjurer, Abdallah s'était ıisé un parti considérable ; il vit qu'il portait ombrage souverains du pays ; que les yeux étaient fixés sur lui, e retira à Tinmal, dans la province de Sous, où il appela lhérents, nommés Almohades (unitaires). Il fit élever, ce lieu que la nature elle-même avait fortifié, un châ-

teau presque inattaquable, et exerça une autorité absolu avec le seul titre de Mahadi. Il voulut toutefois que l'ad ministration restât confiée à un grand conseil composé d dix de ses disciples les plus dévoués, au nombre desquel se distinguait Abdelmoumen, et à une assemblée de soixant et dix musulmans. Bientôt les ennemis des Almoravide vinrent se ranger autour de lui, et surtout les tribus Hen teta, Herga, Gidmuya, qui formaient la principale fractio de la grande tribu des Marmuda. Dès 1120, trouvant se forces suffisantes, il entra en campagne; les trois premièr batailles qu'il livra devinrent autant de victoires par le cou rage de ses soldats et le fanatisme qu'il sut leur inspire Après ces succès (1123), il crut pouvoir assiéger Maroc se présenta devant cette ville, véritable centre de la puis sance des Almoravides en Afrique; vainqueur au début da quelques rencontres, il fut ensuite trahi par la fortune, ses troupes subirent le plus sanglant échec (1125). Lu même fut au moment de désespérer de sa cause, et d'aba donner, devant ce funeste jeu de la guerre, les espéranc de grandeur qu'il avait pu concevoir. Le génie et l'activi d'Abdelmoumen lui créèrent de nouvelles ressources; il pa vint peu à peu à ranimer l'ardeur de ses partisans abattu et, en 1130, ses pertes furent tout à fait réparées. Il r solut de tenter encore une fois le sort des armes, et f plus heureux, grâce au génie d'Abdelmoumen, qu'il désig comme son successeur quatre jours avant sa mort.

Abdelmoumen était digne de poursuivre la tâche diffici entreprise par le Mahadi; moins rigide que son maître, avait, de plus que lui, l'habitude de la guerre et du com mandement; doué d'une grande persévérance et d'une v lonté ferme, il imposait à tous par une représentation plei de dignité; son esprit savait concevoir des projets hardi et il y avait en lui l'énergie nécessaire pour les exécute Les Almohades accueillirent son avénement avec acclam tion, et il justifia les espérances que leur avaient fait conc voir ses rares qualités. En peu de temps, il leur donna u empire beaucoup plus vaste que ne l'était celui des Alm ravides.

De Tinmal, sa capitale, située au fond des montagnes du Dahrah, il commença, dès 1132, à soumettre toutes les tribus limitrophes qui s'étendaient jusqu'à Salé. Quand cette ville lui eut ouvert ses portes, il envahit le pays de Fez et celui de Taza, qui ne lui opposèrent qu'une faible résistance (1137). A la mort d'Ali-ben-Yousef (1144), son fils Tasfin était encore à la tête d'une armée aguerrie, mais il ne possédait plus que quelques provinces voisines de Maroc et les deux places importantes d'Oran et de Tlemcen. Ce fut sous les murs de cette dernière ville que se décidèrent les destins de l'Afrique. Abdelmoumen dut la victoire à ses habiles dispositions; il forma de ses troupes un bataillon carré dont le premier rang se composait des soldats les plus vaillants armés de longues piques qu'ils appuyaient contre terre dans une direction oblique. Des boucliers les protégeaient contre les flèches ennemies. Les arbalétriers et les frondeurs venaient ensuite, et la cavalerie se trouvait au milieu de ce carré, d'où elle s'élançait par des issues qui se refermaient immédiatement. Les Almoravides, quoique supérieurs en nombre, ne purent jamais rompre cet ordre de bataille et finirent par essuyer une déroute complète. Tasfin, désespéré, s'enfuit à Tlemcen, puis à Oran, où un accident funeste, en lui enlevant la vie, priva les Almoravides d'une direction qui leur était nécessaire (1145).

En peu de temps, les villes qui avaient jusque-là repoussé l'autorité d'Abdelmoumen furent forcées de la reconnaître. On raconte que ce hardi conquérant, irrité de la résistance qu'une de ces places lui opposait, fit construire une forte digue pour élever les eaux d'une rivière qui traversait la ville assiégée; puis il enleva tout à coup l'obstacle qui les retenait, et les lança sur les remparts, qui s'écroulèrent avec fracas. En 1146, il ne restait plus aux Almoravides que Maroc, qui fut prise d'assaut, et les Almohades se trouvèrent en possession de tout le Magreb.

Abdelmoumen, après avoir acquis l'héritage de Yousef, chercha, sans aucun retard, à s'immiscer dans les affaires d'Espagne. Mais là ne se borna point son ambition; il prétendit renouveler en Afrique l'ancienne domination des Agla-

bites, et se tourna du côté de la Cyrénaïque, comme s'il eût reçu du Mahadi l'injonction de réunir dans une même pensée et sous un même chef tous les musulmans d'Occident. Sa longue carrière ne fut plus marquée que par des succès. De 1146 à 1158, il soumit Seldjelmesse et les tribus qui demeuraient entre Oran et Tlemcen. Il mit fin à la dynastie des Beni-Hammad, dont les derniers représentants allèrent rejoindre les Zeïrites, refoulés parmi les tribus du désert, et, en 1159, se trouva en face des Normands chrétiens, qui s'étaient établis en Afrique, et avaient vainement essayé, en secourant les souverains de Bougie, de s'opposer à ses envahissements. Il avait entendu vanter leur courage, et prépara contre eux une expédition formidable. Les écrivains arabes ont fait de sa marche, depuis Salé jusqu'à Tunis, à travers les plaines du littoral de l'Afrique, une description pompeuse; ils rapportent que le matin le signal du départ était donné au moyen d'un immense tambour ayant quinze coudées de profondeur et dont le son s'entendait à une demi-journée de distance; l'armée était divisée en quatre corps; chaque tribu avait son étendard, ses bagages et ses troupeaux. On s'arrêtait à midi pour se reposer le reste du jour. Le roi était entouré de ses généraux et de ses scheiks les plus considérés montés sur de superbes chevaux dont les harnais étaient tissus d'or et d'argent, et ayant dans leurs mains des lances dont le manche était garni d'ivoire et le fer orné de banderoles de diverses couleurs; puis venait une foule innombrable de musiciens dont les principaux instruments étaient des clairons et des cymbales. Quand on arrivait au lieu de campement, les places étaient aussitôt distribuées avec autant d'ordre que de promptitude, et chacun trouvait auprès de lui les provisions dont il avait besoin.

Les Francs ne purent résister et perdirent successivement Tunis, Tripoli, Sfaks, Mahadia, Cabes, Cairowan et les autres villes qu'ils possédaient depuis 1148.

Une fois maîtres de l'Afrique, les Almohades eurent de continuels efforts à faire pour la conserver. De nombreux ennemis leur en disputaient la possession. Outre les tribus du désert

qui se révoltaient sans cesse pour se soustraire à l'impôt, outre le roi de Sicile qui essaya, jusqu'en 1180, de reprendre ce qu'on lui avait enlevé, et ne se désista de ses prétentions qu'en signant un traité de paix avec le successeur d'Abdel-moumen, ils eurent à repousser les incursions d'un chef almoravide qui, des Baléares, où il était établi, débarqua en 1184 près de Bougie, s'empara de cette ville, de Cabes et de Sfaks, et fit dire la prière au nom du khalife de Bagdad. Ils furent attaqués par le sultan d'Égypte Saladin qui conquit, en 1172, la ville de Tripoli, et ne purent tirer vengeance des Aïoubites, tout-puissants en Orient; mais ils reprirent assez rapidement sur l'Almoravide les places dont il s'était rendu maître, et le poursuivirent même jusque dans les Baléares, qu'ils réduisirent en 1205.

L'Espagne musulmane se soulève contre les Almoravides.

La victoire d'Alphonse Henriquez à Ourique avait été dans la péninsule le signal de la dissolution complète de l'empire des Almoravides (1143). Ils étaient déjà pressés au Magreb par les Almohades, et n'avaient pu envoyer de secours aux walis de Badajoz et d'Elvas. L'Andalousie se souleva aussitôt contre les chefs nommés par Ali-Ben Yousef, et ces nouveaux déchirements favorisèrent les progrès des princes chrétiens.

Alphonse III, roi de Castille et de Léon, ravagea au delà de la Guadiana et de la Sierra Morena, les villes d'Andujar et de Baeza (1146); il prit Calatrava (1147) et s'approcha même des murs d'Almeria, qui fut obligée de capituler après un blocus de trois mois, auquel avaient pris part les vaisseaux catalans.

Le roi de Portugal, de son côté, vint assiéger l'importante ville de Lisbonne; cette conquête, en lui donnant la navigation du Tage, lui ouvrait le chemin de l'Algarve. Il l'achevaglorieusement, avec l'assistance d'une flotte de croisés anglais et flamands qui avait jeté l'ancre à l'embouchure du fleuve (1147.) Une entreprise d'Alphonse III contre Cordoue ne fut pas aussi heureuse, il se vengea en dévastant le pays (1152).

Si en secouant le joug des Almoravides, les Arabes d'Espagne avaient su rétablir au milieu d'eux l'unité de gouvernement et centraliser leurs ressources, ils eussent peut-être été en mesure de tenir tête aux chrétiens. Mais d'accord pour la révolte, ils ne l'étaient plus pour se donner un chef. On vit se renouveler les divisions qui avaient perdu la maison d'Ommïah, et le mal fut plus grand encore, parce que le prestige de ce nom révéré n'existait plus.

Dans toutes les villes un peu importantes (1144), à Murcie, Valence, Grenade, Séville, Cordoue, des ambitieux usurpèrent la dignité royale et s'isolèrent les uns des autres. Les Almoravides abandonnèrent l'Espagne et se retirèrent (1146) en Afrique et dans les îles Baléares. Ils ne laissèrent en Andalousie qu'une faible armée sous la conduite d'Abdallah-ben-Gania qui chercha, en s'alliant aux chrétiens, à fonder une petite principauté. Quelques troupes, qu'il jeta dans l'Alcazaba, lui assurèrent pour quelque temps la possession de Grenade; il fut un instant maître de Cordoue et de Séville. L'arrivée des Almohades le força de renoncer à ses prétentions; incapable de résister à la fois à ses voisins et aux soldats d'Abdelmoumen, il périt les armes à la main, victime de son courage, et il n'y eut plus d'Almoravides dans la péninsule.

Les Almohades envahissent l'Espagne.

Les Almohades avaient été appelés en Espagne par un wali de l'Algarve, partisan des doctrines religieuses d'Al-Gazzali et du Mahadi. Une première armée, envoyée par Abdelmoumen, lui soumit la plus grande partie de l'Algarve et arrêta la marche du roi de Portugal (1147). Une seconde reprit sur Alphonse VII Almeria, qui subit un siége de cinq ans (1152-1156). Une troisième enfin remporta un avantage signalé sur le souverain de Valence, qui, maître de toute la côte orientale de l'Espagne, s'était allié aux chrétiens, et assura aux Almohades la possession de Grenade et du pays qui s'étend jusqu'à la Guadiana (1156-1160).

Valence avait, en 1160, échappé à la suzeraineté africaine, en résistant à Abdelmoumen; après lui son fils

Yousef, résolut de la réduire avant d'entreprendre contre les chrétiens aucune guerre sérieuse ; la lutte fut héroïque ; les Arabes de l'Andalousie, qui soutenaient Valence, déployèrent dans la défense de cette ville le plus grand courage et se signalèrent à la journée d'*Al-Gelâb*, ou des Clameurs ; ils succombèrent à la fin et Valence fut prise ; Murcie subit le même sort. Les walis de Dénia, d'Alicante et d'autres villes s'empressèrent alors de faire leur soumission au chef des Almohades (1165-1172).

Les Almohades proclament la guerre sainte contre les princes chrétiens ; puissance d'Yousef et d'Yakoub.

Ce fut alors seulement que les conquérants entrèrent en guerre ouverte avec les princes chrétiens ; jusque-là ils s'étaient contentés de secourir les places menacées, et d'empêcher de nouvelles incursions. Le moment leur parut arrivé de prendre l'offensive ; l'Aragon et la Catalogne s'étaient réunis. D'un autre côté, la Castille et Léon s'étaient séparés à la mort d'Alphonse. De tous les princes chrétiens, le plus dangereux pour les musulmans était le roi de Portugal, qui ne voulait point déposer les armes, et ne cessait d'étendre ses frontières. Ce fut contre lui que Yousef dirigea tous ses efforts. Il se contenta de reprendre aux Aragonais la ville de Tarragone, et leur laissa les cantons de Lerida et de Fraga, se réservant d'attaquer plus tard les Castillans, devenus maîtres de l'importante ville de Cuença. Il se porta rapidement contre Santarem, dont les Portugais s'étaient emparés (1184). Le siége était poussé avec vigueur et promettait d'heureux résultats, quand une panique inexplicable saisit les Almohades dans une sortie habilement préparée, et coûta la vie à Yousef lui-même. Yakoub vengea la mort de son père, et après un terrible assaut emporta la place de vive force.

Le nouveau chef des Almohades n'avait pas moins de mérite que ses deux prédécesseurs, Yousef et Abdelmoumen ; possesseur d'un vaste empire qui s'étendait depuis Tripoli jusqu'aux rives de l'Èbre et du Tage, il résolut d'illustrer son règne par une entreprise glorieuse contre les ennemis

de sa religion. Il entreprit, de 1184 à 1195 contre les chré
tiens une guerre d'extermination. Les deux peuples se pla
saient à porter l'un chez l'autre la mort et le pillage; l'alge
hed fut proclamée dans les déserts de l'Afrique et dan
l'Espagne musulmane. Une nombreuse armée se réun
sous les étendards de Yakoub et vint fondre non loin d'Ala
cos sur Alphonse VIII. Ce prince, sans attendre l'arrivée de
rois de Léon et de Navarre, engagea le combat. Il éprouv
une déroute complète, plus complète encore que celle d
Zélaca; Yakoub fit vingt mille prisonniers, et par un mou
vement chevaleresque les rendit à la liberté (1195). Cet
victoire entraîna la chute de Calatrava, Guadalaxara, Esca
lona et Madrid; les Almohades tentèrent vainement de s'em
parer de Tolède et s'en consolèrent en remontant jusqu
Salamanque dont les habitants furent passés au fil de l'épée
et en parcourant les États de Castille, de Léon et de Portu
gal, le fer et la flamme à la main (1197).

Ces succès donnèrent un grand éclat à la domination de
Almohades, en Espagne. Ils arrêtèrent la marche envahis
sante des chrétiens et les vainqueurs firent revivre pou
l'Andalousie les temps fortunés des khalifes ommïades; pro
tecteurs des sciences, des arts et de l'industrie, Abdelmou
men, Yousef, Yakoub, tout en se montrant rigides observa
teurs de la loi musulmane, ressuscitèrent le luxe et les fête
splendides des Abdérames. Ils fondèrent des colléges pu
blics et de nombreuses écoles, et comblèrent de bienfaits le
savants arabes. Alors fleurirent Averroës et Abenzoar, tou
deux médecins, philosophes et poëtes. Mais ce qui ca
ractérisa surtout les princes almohades, ce fut leur goû
pour les constructions. Yousef fit bâtir à Séville plusieur
édifices somptueux et une mosquée magnifique; il jet
sur le fleuve un pont de bateaux, répara les murailles
amena au moyen d'aqueducs des eaux abondantes dans l
ville et embellit de deux quais les bords du Guadalquivir
Yakoub fonda à son tour, en mémoire de la journée d'Alar
cos, une grande mosquée dont la tour est encore aujour
d'hui connue sous le nom de Giralda; l'architecte Al-Gebe
lui avait donné cent soixante-douze pieds d'élévation; ell

était couronnée par un globe de fer doré, évalué à cent mille dinars d'or, reposant sur un pivot qui pesait à lui seul dix quintaux. Plus tard le globe fut enlevé, la tour rehaussée de quatre-vingt-six pieds et surmontée d'une statue colossale représentant la Foi. La fondation de la Giralda ne fit pas oublier à Yakoub les établissements d'utilité publique: il créa dans toutes les parties de son empire des hôpitaux pour les malades, des hospices pour les indigents et les invalides. Il fit creuser des puits dans les campagnes, élever des hôtelleries sur les routes. On raconte qu'il augmenta les appointements des cadis et des alfaquis, pour prémunir les uns contre les séductions des riches, et permettre aux autres de se livrer exclusivement à l'étude de la législation musulmane.

Nouvelles luttes; bataille de Tolosa; chute de la domination des Almohades.

Les Arabes d'Espagne devaient au triomphe des Almohades une tranquillité qu'ils n'avaient pas su conquérir eux-mêmes; mais ils n'acceptaient ce joug étranger qu'en affectant de se sacrifier aux intérêts de l'islamisme. Il fallait donc que les princes Almohades satisfissent leur vanité en abaissant les rois chrétiens. Yakoub avait réussi. Son fils Muhamad-el-Nasir, qui monta sur le trône en 1199, ne négligea rien pour s'assurer de nouveaux succès; ses longs préparatifs, qui ne furent interrompus que par une expédition contre les Baléares en 1205, furent achevés cinq ans après (1210). Alors seulement il quitta Maroc, son séjour ordinaire, et descendit en Espagne avec une armée que des témoignages exagérés ont portée à six cent mille hommes; elle se composait de cinq divisions; dans l'une se trouvaient les Berbères, dans l'autre les soldats du Magreb, dans la troisième les volontaires de tous les pays. La quatrième était exclusivement formée par les Almohades, et la cinquième par les Arabes d'Espagne. On conçoit quel effet dut produire dans toute la chrétienté l'annonce d'une semblable expédition; les esprits se souvenaient encore du désastre d'Alarcos et des ravages qui en avaient été la suite. Tous

les princes espagnols également menacés, s'engagèrent à se secourir mutuellement et implorèrent les secours de l'Europe orientale. Le pape Innocent III publia une croisade; l'archevêque de Tolède, Rodrigue, qui avait été la solliciter, prêcha sur sa route, en Italie et en France, la guerre contre les musulmans, et ramena avec lui un grand nombre de combattants. Soixante mille chrétiens passèrent les Pyrénées.

On devait s'attendre à un choc sanglant entre les deux armées ennemies, toutes deux composées d'éléments divers, de peuples confédérés; il eut lieu au pied de la Sierra Morena dans les plaines (*las Navas*) de Tolosa. L'avantage du terrain semblait appartenir à Muhamad, qui occupait les flancs de la montagne au moment où les chrétiens s'avançaient contre lui et s'engageaient dans d'étroits défilés; mais, guidés par un berger au travers de sentiers inconnus sur des hauteurs presque inaccessibles, ils purent compenser par l'excellence de la position l'infériorité de leur nombre. Les musulmans ne se découragèrent point; Muhamad, après avoir disposé ses troupes, fit planter son pavillon rouge en leur présence. On l'entoura d'une forte chaîne de fer, et il en confia la garde à l'élite de ses soldats; lui-même, sous ce pavillon, s'offrit aux regards de toute son armée, tenant d'une main le glaive des combats, et de l'autre le Coran, le livre des récompenses éternelles. Sa vue excita dans tous les rangs le plus vif enthousiasme. Néanmoins l'ardeur des chrétiens, leur discipline, l'habile direction de leurs chefs l'emportèrent. Renversant tous les obstacles, Sanche de Navarre rompit la chaîne de fer qui défendait le pavillon de Muhamad; il mit sa garde en déroute et le força lui-même de chercher son salut dans la fuite (1212).

Le désastre de Las Navas, que les musulmans appellent la journée d'Alacab, leur porta un coup dont ils ne se relevèrent pas. Selon quelques écrivains, plus de deux cent mille hommes périrent en combattant; mais c'est plutôt par les immenses résultats de la bataille qu'il faut en apprécier l'importance. Elle amena l'entière dissolution de l'empire des Almohades, et donna aux chrétiens un ascendant mar-

qué ; les musulmans ne furent plus agresseurs et restèrent désormais sur la défensive. Muhamad de retour à Maroc de sa funeste expédition, abdiqua la couronne en faveur de son fils Abou-Yakoub ; cet acte politique n'exerça aucune influence sur la situation de l'empire, par suite de l'incapacité du nouveau chef. Les walis, que le père avait institués dans les divers gouvernements d'Espagne et d'Afrique, méconnurent les ordres du pouvoir central, et, en 1223, à la mort d'Abou-Yakoub, les dissensions intérieures précipitèrent la ruine des Almohades.

Les chrétiens, divisés eux-mêmes, n'avaient pas su profiter de la défaite de Tolosa ; tous leurs succès s'étaient bornés à la prise de cette ville, de Bliche, de Baeza, d'Ubeda (1213), d'Alcantara (1216), et de quelques places dans l'Al garve. En 1223, toutes les querelles cessèrent ; deux princes, doués des plus belles qualités, Jacques Ier et Ferdinand III montèrent sur les trônes d'Aragon et de Castille, et entreprirent une nouvelle croisade contre les États musulmans, livrés à la plus affreuse anarchie. Les walis de Valence, de Tolède, de Séville et de Murcie, s'étaient déclarés indépendants et combattaient les uns contre les autres, tandis que les descendants d'Abdelmoumen venaient se disputer dans les champs de l'Andalousie un pouvoir qui s'écroulait de toutes parts.

Les deux conseils institués par le mahadi aspiraient à disposer de toute l'autorité ; menacés par Almamoun, qu'un parti puissant avait proclamé en 1227, ils lui suscitèrent un rival redoutable, Yahia-ben-Anasir, qui succomba dans les plaines de Sidonia, et payèrent chèrement leur opposition. Tous les scheiks qui s'étaient déclarés contre Almamoun furent mis à mort, et leurs têtes suspendues aux remparts de Maroc. Les habitants se plaignirent des émanations pestilentielles qu'elles répandaient. « L'odeur de ces têtes, dit Almamoun, doit être agréable à ceux qui me sont fidèles ; elle ne peut incommoder que mes ennemis. » Il ne se contenta point des supplices qu'il avait ordonnés, il réforma l'œuvre politique du mahadi, dont le nom ne fut plus prononcé dans les prières publiques ; les deux conseils furent

supprimés, et les scheiks survivants devinrent de simples assesseurs des cadis pour les affaires particulières.

Les cruautés d'Almamoun avaient détruit au Magreb tout esprit de rébellion (1228); il n'en fut pas de même en Andalousie; un descendant des anciens rois de Saragosse, Muhamad-ben-Hud, excitant à propos la haine des Maures espagnols contre les Africains, réunit autour de lui une armée nombreuse avec laquelle il battit complétement près de Tarifa les troupes d'Almamoun, qui fut obligé de se retirer définitivement dans le Maroc (1229). Aussitôt les villes de Murcie, Denia, Xativa, reconnurent l'autorité de Muhamed (1230-1232). Grenade, Cordoue, Séville et Merida furent réduites à capituler.

Déjà Valence était passée entre les mains d'un émir puissant, Giomail-ben-Zeyaz; Yacz et les places voisines étaient soumises à un autre émir, Muhamad-ben-Alhamar; l'Algarve avait recouvré son indépendance. Il ne restait plus en Espagne aux Almohades, à la fin de 1232, que les îles Baléares; elles leur furent enlevées par les chrétiens, qui depuis cinq ans n'étaient pas demeurés inactifs : le roi de Portugal, en 1227, avait pris la ville d'Elvas, voisine de la Guadiana; le roi de Léon, après avoir ruiné Badajoz, s'était avancé jusqu'au Guadalquivir; enfin Ferdinand III avait pénétré au cœur de l'Andalousie et conquis non loin de Grenade Loja et Alhambra ; les habitants de cette dernière place, forcés de fuir devant son armée victorieuse, trouvèrent un refuge à Grenade, où ils peuplèrent un quartier, qui prit le nom de leur ancienne cité. De son côté Jacques Ier, fatigué des déprédations qu'exerçaient les Almohades sur le littoral de Catalogne, les combattit avec succès, envahit les Baléares, emporta Majorque d'assaut ; Minorque et Iviça se soumirent au vainqueur, qui se contenta d'un simple hommage.

Ainsi, en 1232, la domination des Almohades était entièrement détruite en Espagne; en Afrique elle se maintint quelque temps encore, mais déjà les walis de Tunis et de Tlemcen, dont le gouvernement était héréditaire, se regardaient comme princes indépendants, et l'on pouvait prévoir

que ces deux États se partageraient la plus grande partie de l'Afrique le jour où les Almohades seraient eux-mêmes dans le Magreb aux prises avec de nouveaux compétiteurs.

CHAPITRE III.

DÉCADENCE DE LA RACE ARABE EN OCCIDENT; ÉTABLISSEMENT DES TURCS A ALGER ET A TUNIS; LA DYNASTIE DES CHÉRIFS DANS LE MAROC.

1232-1609 (ère chrétienne). — 629-1018 (hégire).

LE MAGREB SE SOULÈVE CONTRE LES ALMOHADES; LES ABOU-HAFS A TUNIS; LES BENI-ZIAN A TLEMCEM; LES MÉRINIDES DANS LE MAROC. — LES ARABES D'AFRIQUE MENACÉS PAR LES ROIS DE FRANCE, D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL, S'ADRESSENT AUX TURCS OTTOMANS; ÉTATS BARBARESQUES. — DERNIÈRES ENTREPRISES DES PRINCES CHRÉTIENS. — LE MAROC CONSERVE SON INDÉPENDANCE; LES CHÉRIFS.

Le Magreb se soulève contre les Almohades; les Abou-Hafs à Tunis; les Beni-Zian à Tlemcen; les Mérinides dans le Maroc.

Après la dissolution de l'empire des Almohades, l'Afrique et l'Espagne, sans déchirer les liens qui unissaient leurs populations, cessèrent pour toujours d'obéir au même gouvernement. Cette séparation n'aurait pas eu de conséquence funeste pour l'islamisme, si les tribus du Magreb avaient consenti à intervenir dans la péninsule à titre d'alliées; mais comme le prix qu'elles mettaient à leur assistance était une domination oppressive, elles ne pouvaient être accueillies qu'avec défiance par les Arabes d'Espagne. Elles passèrent, il est vrai, le détroit à plusieurs reprises depuis 1232; mais ces expéditions ne servirent qu'à assurer le triomphe des chrétiens, qui se serraient de plus en plus les uns contre les autres.

La défaite de Tolosa, en démontrant l'incapacité de Muhamad-el-Nasir, avait déterminé l'insurrection de l'Andalousie. En Afrique, la puissance fondée par Abdelmoumen

déclina aussi rapidement ; il aurait fallu que les princ almohades montrassent plus de décision et d'adresse. Al mamoun, en détruisant la constitution du Mahadi, porta l'autorité le coup le plus funeste ; ses successeurs, dépouil lés de tout prestige, ne purent empêcher que de nouvell familles ne leur disputassent avec avantage la suprêm puissance, et ne trouvèrent plus dans les tribus le respe et le dévouement qu'ils devaient en attendre.

Dès l'année 1242, le wali de Tunis refusa de renouvel l'hommage auquel il s'était engagé à titre de vassal ; il se f reconnaître dans sa capitale comme souverain indépendan et assura dans le pays sur des bases solides l'avenir de s dynastie, celle des Abou-Hafs, destinée à plusieurs siècl d'existence [1].

Plus à l'ouest, les Beni-Zian établirent, en 1248, leur su prématie à Tlemcen, à Alger, et jusqu'aux environs de Fez

Enfin dans le Magreb la tribu des Beni-Mérin leva l'éten dard de la révolte et menaça Fez, Taza, Maroc. Les Almo hades résistèrent vingt ans à cet ennemi intérieur (125 1270) ; tout le courage qu'ils déployèrent fut inutile pa suite de leurs divisions intestines, et, en 1270, le Mérinid Abou-Yousef recevait l'hommage des Arabes Maures o Berbères de l'Afrique occidentale [3].

Il serait impossible aujourd'hui de déterminer avec exa titude les frontières respectives des Abou-Hafs, des Ben Zian et des Beni-Mérin ; on peut affirmer que, dans l'origin les premiers s'étendaient jusqu'à Bougie inclusivement ; qu les seconds dominaient à la fois sur Tlemcen et Alger ; e que les autres possédaient tout le pays de Tlemcen à l'At lantique. Ces frontières d'ailleurs subirent de fréquen changements en raison des guerres que ces trois États s faisaient sans cesse, et du déplacement de telle ou telle trib qui, en émigrant sur d'autres territoires, modifiait complé

1. Les Abou-Hafs ou Beni-Haps ; Casiri, t. II, p. 225, donne la série chronologiq de ces princes ; voy. aussi Léon Africain, liv. V. et Almakkari, t. II, *appendix*, p. 7
2. Les Beni-Zian, rois de Tlemcen ; Casiri, t. II, p. 228 ; Carette, *Études sur Kabylie*, t. II.
3. Voy. la série des rois mérinides dans Casiri, t. II, p. 233, d'après Ebn-Khati — Dombay, *loc. laud.*

tement leur situation respective. Si une série chronologique de princes pouvait suppléer à l'histoire d'un peuple, nous donnerions ici le nom de ceux qui se sont succédé à Tunis, Tlemcen et Maroc, du XIIIe siècle au XVIe siècle, la couronne s'étant conservée dans les mêmes familles pendant cette longue période; mais ces noms et ces dates nous apprendraient peu de chose d'une époque pour laquelle les documents font défaut, et qu'aucun caractère intéressant ne recommande à notre attention; ce qui importe surtout, c'est de montrer quelles vicissitudes la race arabe a dû traverser jusqu'à nos jours. Or, il n'est rien qui prête moins aux récits historiques que la vie des peuples nomades. Toutefois, les villes que les Arabes avaient élevées à un si haut degré de prospérité conservèrent leur importance et leur éclat : Tunis, Bougie, Alger, Tlemcen, Fez et Maroc, sous les Abou-Hafs, les Beni-Zian et les Beni-Mérin, comme sous les Zeïrites et les Ommïades, citèrent avec orgueil les noms de leurs savants et de leurs artistes. Si l'ancienne puissance maritime des Aglabites ne put se relever, du moins il s'organisa des armées de pirates qui causèrent aux chrétiens de grands dommages; des vaisseaux sortant des ports de l'Atlantique commencèrent à descendre le long des côtes de l'Afrique, à s'approcher des tropiques, et firent dès lors un grand trafic d'esclaves nègres, d'or, de gomme et d'ambre.

Les Arabes se trouvent naturellement mêlés à toutes les luttes qui éclatèrent entre les souverains de l'Afrique, du XIIIe au XVIe siècle, et qui n'amenèrent aucun résultat sérieux. Deux fois, en 1347 et 1359, les chefs Mérinides parvinrent à soumettre Tlemcen et Tunis; mais les princes dépossédés ne tardèrent pas à recouvrer leur trône et à maintenir leur domination sur les peuplades qu'ils avaient habituées à l'obéissance.

La dynastie des Abou-Hafs fut des trois dynasties africaines celle qui éprouva le moins de troubles et de désordres. Dans le Magreb, on vit souvent deux rivaux d'égale force se disputer la suprématie dans les deux capitales de Fez et de Maroc. Les Beni-Zian, établis à Tlemcen, eurent à com-

battre des compétiteurs redoutables, maîtres de la vil d'Alger et de ses dépendances. Tunis seule garda une su périorité incontestée sur les villes voisines; ses rois fure même assez puissants pour enlever Tripoli aux belliqueu mamelouks de l'Égypte, successeurs des sultans ayoubites

Les Arabes d'Afrique menacés par les rois de France, d'E pagne et de Portugal, s'adressent aux Turcs Ottoman États barbaresques.

Les Arabes semblent avoir achevé leur mission; ils n songent plus à faire triompher la cause de l'islamisme; s'i tendent la main à leurs frères d'Espagne, c'est plutôt po recueillir leurs tribus dispersées que pour chercher à rel ver leur courage et les entraîner à de nouveaux combats ils reprennent peu à peu l'existence uniforme du désert recherchent l'obscurité. Déjà, en 1270, à l'époque de dernière croisade de saint Louis, ils ne montrent point courage qu'ils avaient déployé en d'autres circonstances; a lieu de profiter habilement des maladies et des souffranc que les Francs supportent sous les murailles de Tunis po les exterminer, au lieu d'attaquer l'armée des Francs que mort du roi chrétien avait démoralisée, ils signent ave Charles d'Anjou, roi des Deux-Siciles, une convention dés avantageuse par laquelle ils s'engagent, sans réciprocit à recevoir les marchandises italiennes et françaises exempt de droits, et permettent la libre pratique du catholicism dans leur propre pays.

Plus tard, les Espagnols et les Portugais conquirent pa la force des armes les villes qui dominent le détroit de Gi braltar du côté de l'Afrique, et dirigèrent vers ce contine autant de troupes que les Africains avaient pu jadis en en voyer en Espagne quand ils étaient maîtres d'Algéziras et d Tarifa. Les Portugais avaient les premiers tenté l'entrepris Une fois en possession de l'Alentejo et de l'Algarve, resse rés par la Castille, ils songèrent de bonne heure à report sur d'autres contrées cet esprit aventureux qui leur f demander à l'immensité des mers les richesses et la puis sance que la terre leur refusait. Dès le commencement d

XVe siècle (1415), ils s'emparèrent de Ceuta; ils eurent, il est vrai, de la peine à conserver cette ville sous le règne d'Édouard, deuxième prince de la maison de Bragance; mais enfin ils y parvinrent en laissant dans les fers un infant qu'ils avaient livré comme otage. Plus tard, Alphonse V (1438-1481), plus heureux, s'empara des deux importantes villes de Tanger et d'Arzille. Cependant les Portugais ne songèrent point à étendre de ce côté leurs conquêtes; tout entiers aux intérêts du commerce et de la navigation, ils commencèrent cette longue suite de découvertes maritimes qui devaient les élever si haut; déjà Madère, les Açores et les îles du cap Vert avaient vu leurs vaisseaux; déjà ils approchaient du cap de Bonne-Espérance.

On n'a pas assez fait remarquer combien l'occupation de Tanger, Ceuta et Arzille par les Portugais fut fatale à la cause des Arabes d'Espagne. Jusqu'alors, sans se regarder comme partie intéressée dans leur lutte contre les Espagnols, les musulmans du Magreb pouvaient, dans une circonstance donnée, venir au secours de leurs frères, et l'effet moral d'une semblable éventualité était seul un élément de force; lorsque les Portugais commandèrent le détroit, et qu'ils interceptèrent les communications entre les deux continents, les princes chrétiens frappèrent les derniers coups.

A la bataille de Rio Salado (1340), un roi mérinide avait essayé pour la dernière fois de soutenir la cause chancelante de l'islamisme et les souverains catholiques n'avaient pas encore songé à prendre l'offensive à l'égard des Africains; dès qu'ils furent maîtres des grands ports de la péninsule sur la Méditerranée, ils commencèrent à étendre leur marine, tinrent en respect les flottes musulmanes, et, après la chute du royaume de Grenade, pénétrèrent eux-mêmes en Afrique. En 1504, Diégo de Cordoue, parti du port de Malaga, s'empara de plusieurs places entre Ceuta et Oran, de Peñon, de Velez, de Mers-el-Kébir, etc. Plus tard (1509), le cardinal Ximenès, ministre de Ferdinand d'Aragon, organisa à ses propres frais et dirigea une expédition plus importante. Au lieu de s'attaquer aux souverains de Maroc, les Oatazes,

branche cadette des Mérinides, il s'avança vers les États de Beni-Zian, formés des deux royaumes de Tlemcen et d'Al ger, s'empara de la ville d'Oran et y mit une forte garni son. Enfin, en 1510, Pierre de Navarre fut envoyé des Ba léares à Bougie, et imposa un tribut au souverain de Tunis

Il fallait à tout prix arrêter ces progrès : le roi d'Alger Eutemi, ne trouvant dans les Arabes et les Maures qu'indi férence et mollesse, implora l'assistance d'un pirate célèbre Horoudj, de Mitylène, qui était à la tête d'une flotte cons dérable. Horoudj accueillit ses ouvertures avec empresse ment, réunit une troupe de cinq mille hommes, et se ren dit à Alger (1516). Une fois dans la ville, il ne songea plu qu'à s'y établir en maître; il fit assassiner Eutemi et s'em para du gouvernement. Profitant aussitôt de la terreur qu' inspirait, il attaqua le royaume de Tlemcen, dont il expuls les Beni-Zian, et repoussa les Espagnols. Mais en 1518 ce derniers ayant reçu des secours, lui livrèrent une batail qui lui coûta la vie et s'emparèrent de Tlemcen.

La confiance et le courage des pirates ne furent pa ébranlés par cet échec. Le frère d'Horoudj, Khaireddin plus connu sous le nom de Barberousse, fut reconnu par le habitants d'Alger; il établit solidement sa domination dan le pays, et resserra les Espagnols dans Oran, leur premièr conquête. Redoutant les forces supérieures des chrétien et la mobilité des Arabes, il résolut de mettre ses États sou la protection du Grand-Seigneur, et d'introduire en Afr que la milice turque de Constantinople. Sur sa demande le sultan lui envoya les troupes dont il avait besoin. L'Éta d'Alger prit le nom de régence, et Barberousse y exerç l'autorité suprême au nom du monarque ottoman.

Nous avons vu qu'en Asie les Turcs s'étaient substitué aux Arabes comme défenseurs de la religion musulmane le même fait va se produire en Afrique. C'était d'ailleurs l grande époque des sultans de Constantinople : Soliman maître de l'Égypte, de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l Bulgarie, menaçait la Perse en même temps que la Hongrie Seul il était capable de protéger l'Afrique contre la terribl puissance que Charles-Quint était occupé à fonder. Loi

donc de nuire à l'islamisme, l'arrivée de ces nouveaux auxiliaires dans le Magreb devait lui être favorable ; toutefois la race arabe se trouva complétement annihilée du jour où elle fut soumise aux Turcs ; les nobles sentiments, les élans généreux qui existaient en elle s'effacèrent pour faire place à un état de servilité et de dégradation sans issue ; courbée sous le joug d'une milice insolente qui se faisait obéir le sabre à la main, elle perdit cette fierté naturelle qui l'avait toujours distinguée, et tomba peu à peu dans cet abrutissement où nous l'avons trouvée dans ces derniers temps, et qui nous la fait juger bien à tort comme antipathique à toute idée de civilisation.

Les Turcs ne possédèrent pas seulement la régence d'Alger ; Tunis et Tripoli reconnurent leur souveraineté, et ce fut encore Barberousse qui les y introduisit. Appelé par Soliman à commander, comme capitan-pacha, la flotte ottomane, le frère d'Horoudj crut devoir répondre à cette distinction par d'éclatants services. Il avait accueilli à Alger un prince de la famille des Abou-Hafs, qui avait été renversé du trône ; il se présenta devant Tunis, sous prétexte de rétablir le roi légitime, mais en réalité pour y fonder la domination ottomane. Soliman, instruit de ses desseins, ne craignit point de se rendre complice d'une ruse indigne en donnant publiquement l'investiture au protégé de Barberousse, qu'on fit secrètement disparaître, et, dès que Barberousse se fut emparé du fort de la Goulette et de la ville elle-même, il parla en maître ; les habitants se soulevèrent, furent vaincus et se soumirent aux Ottomans[1].

Dernières entreprises des princes chrétiens.

Cependant les chrétiens voyaient avec inquiétude les capitales des États barbaresques (c'est ainsi qu'ils nommaient l'Afrique septentrionale) passer entre les mains d'une puissance déjà formidable. Les pirates de la Méditerranée, sûrs

1. *Hist. de Barbarie et de ses corsaires*, etc., par S. Dan, Paris, 1649. — *Hist. des États barbaresques*, etc., trad. de l'angl. (par Boyer de Pébrandier), Paris. 1757. — *History and present condition of the Barbary states*, etc., by Russell, Edinburgh, 1835. — Voy. aussi le Catalogue de la bibliothèque de S. de Sacy, t. III, p. 381-392.

de trouver en Barbarie des débouchés pour les marchand
ses et les esclaves dont ils s'emparaient, ne pouvaient ma
quer de donner plus d'extension à leurs courses maritime
et de faire de nouveau trembler les côtes d'Espagne
d'Italie. Aussi Charles-Quint, roi d'Espagne et des Deu
Siciles, et empereur d'Allemagne, résolut d'arrêter les pr
grès des Ottomans. Prenant parti pour les Abou-Hafs,
fit en 1535 les préparatifs d'une expédition contre Tuni
Des troupes appelées des Pays-Bas, de Naples et de Sicile
arrivèrent en toute hâte à Cagliari, où était indiqué le ren
dez-vous général; il se mit lui-même à leur tête, et, apr
une courte navigation, débarqua non loin des ruines
Carthage. Barberousse avait approvisionné le fort de la Go
lette; mais il n'avait pu attirer à sa cause les tribus arabe
indifférentes au résultat de la lutte engagée. La Goulette
bravement défendue par le renégat juif Sinân, fut emporté
par les Allemands, les Espagnols et les Italiens, animés
la plus vive ardeur. Tunis elle-même, après une dérout
que Barberousse essuya sous ses murs, fut forcée, par di
mille esclaves chrétiens qui avaient rompu leurs chaînes
d'ouvrir ses portes au vainqueur. Elle ne put éviter le pil
lage, et toutes ses richesses devinrent la proie des solda
de Charles-Quint. Le prince de la famille des Abou-Hafs
dont Charles avait embrassé les intérêts, fut rétabli sur
trône aux conditions suivantes: 1° qu'il tiendrait le royaum
de Tunis en fief de la couronne d'Espagne; 2° que les es
claves chrétiens seraient remis en liberté sans rançon
3° que les sujets de l'empereur auraient dans son royaum
la liberté de faire le commerce et de pratiquer la religio
chrétienne; 4° qu'il y aurait dans le fort de la Goulette un
garnison espagnole, pour l'entretien de laquelle il payera
douze mille écus; 5° que tous les ports du royaume de Tu
nis seraient remis entre les mains de l'empereur (1535
Charles-Quint donna en même temps Tripoli aux chevalier
de Saint-Jean de Jérusalem, que les Ottomans venaient d
chasser de Rhodes, et remit aussitôt à la voile. Cette brillant
expédition ne devait pas néanmoins arrêter la pirateri
africaine; il restait encore la régence d'Alger. Le succes

eur de Barberousse, Hassan-Aga, lui imprimant un nouvel
ssor, intercepta bientôt tout le commerce de la Méditerranée. En Italie, en Sicile, en Espagne, on fut obligé, pour
epousser les incursions des Barbaresques, d'établir des
orps de garde sur les côtes, de distance en distance. On
rétendait que les corsaires étaient soutenus en secret par
s Arabes qui résidaient encore sur le continent, parce
ue leurs villages étaient épargnés. Charles-Quint arma
ne nouvelle flotte et entreprit de réduire Alger (1541). Les
éments combattirent contre lui; contrariée dans son débarquement par une tempête effroyable, assaillie à propos
ır les tribus arabes, dont on avait réveillé le fanatisme religieux, et par les Turcs d'Alger, l'armée impériale essuya
désastre le plus complet. Pour comble de malheur, les
isseaux de qui dépendait la subsistance des troupes, ne
ırent tenir la mer; la plupart se brisèrent les uns contre
s autres, ou contre les rochers; une partie seulement
ouva un abri sous le cap Metafut (aujourd'hui Matifou),
ué à quatre journées de marche, et les chrétiens ne l'atignirent qu'après la retraite la plus désastreuse.

Cette malheureuse entreprise rendit aux Turcs leur prépondérance. Quand les événements le permirent, ils enyèrent une flotte contre les chevaliers de Saint-Jean,
ıîtres de Tripoli, qui fut reprise en 1551; le gouvernement
fut confié au célèbre Dragut, qui, dix ans plus tard (1560),
nporta, de concert avec Piali-pacha, une nouvelle vicre navale.

Après la bataille de Lépante, don Juan d'Autriche se
ıdit à la Goulette, et marcha sur Tunis, qui ne lui opsa aucune résistance; à peine se fut-il éloigné (1572), que
ıan-pacha accourut de Tripoli, et rétablit partout l'autoé du sultan. Dès lors les Turcs restèrent maîtres des États
Tunis et d'Alger; les expéditions dirigées contre eux
urent plus d'autre objet que d'obtenir des réparations ou
punir des actes de piraterie. C'est ainsi que, sous
ıis XIV, les Algériens furent réprimés par le duc de
ıufort en 1665, par le marquis de Martel en 1670, bomdés par Duquesne (1682-1684), par le maréchal d'Es-

trées (1688-1689). Sous Louis XV, Tripoli éprouva le mêm sort en 1728.

Le Maroc conserve son indépendance; les chérifs.

Quant au Maroc, il resta toujours indépendant de l puissance ottomane. Aux premiers Mérinides avaient suc cédé, dans le xv[e] siècle, les Oatazes[1]; ceux-ci furent rempla cés, en 1559, par une nouvelle dynastie, celle des chérifs, qu subsiste encore aujourd'hui. Les personnages habiles qu créèrent la grandeur du Maroc étaient considérés comm les descendants légitimes de Mahomet, et les frères du princ régnant devaient lui succéder de préférence à ses propres en fants. Cette loi causa de grands troubles dans l'État. En 1578 elle fut le prétexte d'une expédition fameuse dirigée contr le Maroc par le roi de Portugal, don Sébastien. Le chérif Ab dallah étant mort, deux compétiteurs s'étaient disputé sa suc cession. Son fils, Muley-Mohammed, disposant de richesse considérables, l'avait d'abord emporté; mais, vaincu dan trois batailles par son frère, Muley-Moluc, et forcé de s'expa trier, il se rendit auprès du roi de Portugal, espérant l'inté resser à sa cause et remonter sur le trône avec les secours d l'étranger. Sébastien, entraîné par ses récits et ses promesses s'embarqua avec quelques troupes pour Arzille, où il n trouva aucun des nombreux auxiliaires que Mohammed lu avait annoncés. Comme il avait reçu de Philippe II le casqu et la cotte d'armes que Charles-Quint avait portés lors d son entrée à Tunis, il s'imagina, dans son enthousiasme che valeresque, qu'il éclipserait la gloire de l'empereur, et ré solut d'arborer la croix sur les mosquées de Fez et de Maroc Il s'engagea inconsidérément à la poursuite de quelque troupes détachées que Muley-Moluc avait envoyées contr lui pour l'attirer dans l'intérieur des terres, et plein de con fiance, il crut son triomphe certain. Cependant, quand fut arrivé près d'Alcazar-Quivir, les Arabes, faisant tout coup volte-face, lui présentèrent le combat. Sa petite armé fut entourée par une cavalerie considérable, et il se trouv

1. Drapper, *Description de l'Afrique*, p. 27.

dans la dure nécessité de vaincre ou de mourir. En ce moment suprême, le courage et l'héroïsme ne l'abandonnèrent point; ils ne servirent qu'à illustrer sa défaite et ses derniers moments. Les deux compétiteurs moururent également dans cette même journée, l'un en se noyant dans la rivière de Mucazen, l'autre des suites d'une fièvre violente qu'il avait surmontée par un suprême effort pour faire les préparatifs de l'action et à laquelle il succomba au milieu de la lutte. Instruits par cette terrible épreuve, les Portugais ne renouvelèrent pas leurs tentatives contre l'Afrique, et les chérifs n'eurent plus à réprimer que les dissensions intérieures qui agitèrent souvent leurs États.

Telle était, au xviie siècle, la situation des Arabes d'Afrique. Ils avaient conservé dans le Maroc une sorte de prépondérance. Dans les régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli une poignée de Turcs, maîtres des villes de la côte, leur imposaient la plus dure loi. Les tribus, armées les unes contre les autres par la politique astucieuse de leurs oppresseurs, effrayées par des exécutions rapides et sanglantes, payaient l'impôt sans oser murmurer et ne songeaient pas même à secouer le joug qui pesait sur elles; un bien petit nombre étaient encore indépendantes sous l'administration des cheiks qu'elles s'étaient choisis.

CHAPITRE IV.

DÉCADENCE ET EXPULSION DES ARABES D'ESPAGNE

PLUSIEURS DES ÉTATS MUSULMANS TOMBENT AU POUVOIR DES PRINCES CHRÉTIENS. — MOHAMMED-ALHAMAR RÉSISTE GLORIEUSEMENT ; SPLENDEUR DU ROYAUME DE GRENADE. — TROUBLES EN CASTILLE ; INVASION DES MÉRINIDES ; BATAILLE DE RIO SALADO. — DESTRUCTION DU ROYAUME DE GRENADE. — POLITIQUE DES ROIS D'ESPAGNE A L'ÉGARD DES ARABES QUI SONT EXPULSÉS DÉFINITIVEMENT DE LA PÉNINSULE EN 1609.

Plusieurs des États musulmans tombent au pouvoir des princes chrétiens.

Nous reprenons maintenant l'histoire des Arabes d'Espagne qui avaient porté à l'empire des Almohades le premier et le plus terrible coup. La population, en se soulevant de toutes parts contre les garnisons africaines, avait secoué, il est vrai, un joug détesté ; mais ce n'était point là le seul ennemi qu'elle eût à combattre. Il lui fallait encore repousser les chrétiens, et, pour arriver à ce résultat organiser une vigoureuse résistance par le sacrifice de tous les intérêts privés à la grande cause nationale. Il n'en fut point ainsi, comme on l'a vu ; au lieu d'un gouvernement central et fortement constitué, il y eut une infinité de petits États indépendants, parmi lesquels les royaumes de l'Algarve et de Valence, aussi bien que ceux de Ben-Hud et de Mohammed-Alhamar acquirent seuls quelque puissance et les princes catholiques profitèrent de leur morcellement pour les accabler séparément.

Jacques Ier, que la conquête des Baléares n'avait point satisfait, entreprit de conquérir Valence. Tout entier à ce projet, il refusa, en 1234, de faire valoir contre Thibaut de Champagne les droits que lui donnait sa naissance à la couronne de Navarre, et par sa noble conduite il se fit un allié fidèle d'un prince qui devait lui fournir d'utiles secours. Le roi de Valence fit les plus grands efforts pour conserver les places qui dépendaient de son royaume ; la désunion des musulmans et le mauvais vouloir des walis, qui, abjurant tout patriotisme, cherchaient, en présence des chré-

tiens, à se rendre indépendants et vendaient pour quelques fiefs le pays qu'ils étaient chargés de défendre, livrèrent aux Aragonais, dans l'espace de quelques années (1232-1238), les villes situées aux alentours de la capitale. Réduite à ses seules forces, Valence elle-même fut investie par terre et par mer. Le roi musulman, trop faible pour résister, implora le secours de Ben-Hud, de Mohammed-Alhamar et des souverains d'Afrique. Aucun d'eux ne répondit à son appel; ils étaient trop occupés dans leurs propres États. Cependant Jacques pressait le blocus avec vigueur; les habitants capitulèrent. Il fut convenu qu'ils jouiraient d'une sûreté complète pour leurs biens et leurs personnes; ils étaient libres d'abandonner la ville avec leur famille, leurs esclaves et leurs richesses; ceux qui préféraient y demeurer, protégés dans leur culte et leurs propriétés, étaient assujettis aux mêmes impôts que les autres sujets du roi d'Aragon (1238).

Maître de Valence, Jacques s'occupait de soumettre à sa domination Villena, Denia, Xativa, pour se porter ensuite sur le royaume de Murcie; il fut devancé par le roi de Castille (1241), qui, se plaçant entre les Aragonais et les musulmans, lui enleva désormais tout espoir d'agrandissement. Le royaume de Murcie n'était pas aussi puissant que celui de Valence. Divisé entre les walis de Murcie, d'Alicante, d'Orihuela, de Chinchilla, d'Alhama, il n'opposa aucune résistance à Ferdinand III. Ces divers chefs, jaloux de leur autorité, ennemis les uns des autres, s'empressèrent de se soumettre, ne songeant qu'à obtenir les conditions les plus avantageuses. Le seul wali de Lorca, qui commandait à Mula et à Carthagène, maintint ses prétentions les armes à la main; deux ans après (1243), les villes qu'il possédait furent emportées d'assaut, et le royaume de Murcie fut réuni tout entier à la couronne de Castille.

Cette couronne avait fait depuis 1232 une acquisition bien plus importante. De la Guadiana, sur les bords de laquelle un général castillan, Alvar Perez, avait, en 1233, montré dans un combat acharné une bravoure héroïque et une grandeur d'âme admirable, elle avait d'abord

étendu ses possessions jusqu'au Guadalquivir. Ben-Hud, que pressaient d'un côté Mohammed-Alhamar, et de l'autre, le roi de l'Algarve, entouré d'une troupe nombreuse d'Almohades, avait assez d'énergie pour lutter contre Ferdinand III; mais il manquait totalement des ressources nécessaires; il ne put l'empêcher de prendre Ubeda, Andujar, ni même de mettre le siége devant Cordoue. Peut-être espérait-il que cette ville avec son immense population, ses hautes murailles, ses approvisionnements, tiendrait contre l'ennemi et lui permettrait de harceler longtemps l'armée castillane. C'était le moment où Valence était aussi pressée par les Aragonais (1238). L'attaque simultanée de ces deux villes importantes aurait dû exciter le courage et l'ardeur des musulmans. Il n'en fut rien. Ben-Hud fut assassiné par le wali d'Almeria, au milieu de ses préparatifs, et les Cordouans furent réduits à capituler. On leur accorda la vie, et le roi de Castille prit possession de leur ville. C'en était fait de la métropole de l'islamisme en Occident, la cité des arts, du luxe de la magnificence musulmane. Ferdinand III arborait la croix sur les minarets de la grande mosquée, et renvoyait à Compostelle les cloches de Saint-Jacques conquises par Almanzor. C'était pour les Arabes le signe avant-coureur de leur prochain asservissement. Il fallait dire adieu à tous les souvenirs de la gloire passée, à tout ce qui rappelait leur ancienne domination, leurs triomphes, leurs exploits guerriers. Ils voyaient profaner les sanctuaires de leur religion et ne songeaient même pas à tenter un suprême effort. Ferdinand ne marcha plus que de succès en succès; il prit Baeza, Estepa, Ecija et Almodovar, et vint assiéger Jaen (1245). Mohammed-Alhamar s'était fait reconnaître dans les États de Ben-Hud qui avaient échappé aux chrétiens; il rassembla des troupes, livra bataille aux Castillans, et fut vaincu devant Alcala. Les musulmans avaient fait preuve dans l'action du plus grand courage, et Ferdinand III se montra généreux et habile politique. Il accepta l'hommage que Mohammed-Alhamar lui fit spontanément de ses vastes possessions qui s'étendaient d'Algeziras à Almeria, le long des montagnes, entre Gibraltar et Huesca, et s'engagea à

le laisser en paix, sous la stipulation expresse qu'il payerait une redevance annuelle, fournirait un secours de cavaliers en cas de guerre, et se rendrait en personne aux assemblées ou cortès de Castille. Le roi chrétien se réservait d'agir contre les Arabes de l'Algarve et du Guadalquivir, toujours divisés en petits États. Séville, l'ancienne capitale des Almoravides et des Almohades, dont la prise empêchait à jamais la réunion des musulmans de l'Algarve et ceux de la Sierra Nevada, fut tout à coup investie et elle voyait dans le camp ennemi Mohammed-Alhamar et ses cinq cents cavaliers. Elle résista longtemps, recevant par le Guadalquivir des secours de toute espèce, communiquant librement par un pont de bateaux jeté sur le fleuve avec la petite ville de Triana, que les musulmans de l'Algarve avaient soin de tenir bien approvisionnée. Séville pouvait braver Ferdinand III. Ce prince fit équiper dans la Biscaye et dans les ports de la Galice une petite flotte, qui s'empara de l'embouchure du Guadalquivir, et de lourds vaisseaux, lancés, voiles déployées, contre le pont de bateaux, le rompirent par le milieu. Les habitants, menacés de la famine, demandèrent à capituler. Ils obtinrent des conditions aussi favorables que les Arabes de Valence, et même un délai plus long pour réaliser leurs biens (1248).

La prise de Séville entraîna rapidement la soumission de tous les pays situés sur la rive droite du Guadalquivir. Tandis que les Portugais, déjà maîtres de l'Alentejo, s'avançaient dans l'Algarve et s'emparaient de Loulé et d'Ayamonte (1249), les Castillans, sûrs de ne pas être inquiétés de ce côté, parcoururent en vainqueurs le littoral de la mer entre le Guadalquivir et la Guadiana, où les musulmans possédaient encore quelques villes fortes et florissantes[1].

Mohammed-Alhamar résiste glorieusement; splendeur du royaume de Grenade.

Le jour de la ruine complète des Arabes ne semblait pas

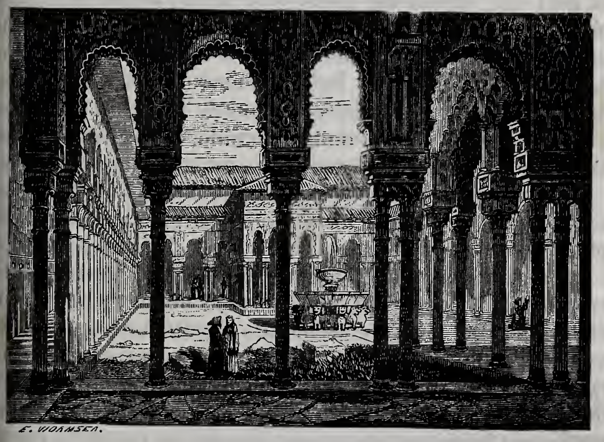
1. Conde, déjà cité; *Coronica de los Moros de Espana*, etc., par J. Bleda, Valence, 1618. — *A concise History of the Moors in Spain*, etc., par Th. Bourke, Londres, 1811. — *Histoire des rois de Grenade*, par Ebn-al-Khatibi, dans Casiri, t. II, p. 246 et suiv.

éloigné. Elle fut retardée par Mohammed-Alhamar, don le mérite et les vertus rappelaient aux Arabes le célèbr Almanzor ; il sut créer, avec une persévérance merveilleuse, un État puissant capable d'opposer aux chrétiens un barrière formidable. Il détruisit dans les walis, que luimême choisissait toujours avec discernement, cette soi d'indépendance si funeste aux intérêts de l'islamisme; i fit enfin comprendre à ses sujets la nécessité de l'unio la plus étroite et les rallia tous à sa politique par la sagess de son administration. Grenade, devenue sa capitale, offri un nouveau centre aux musulmans dispersés, et la prospé rité du pays seconda merveilleusement les desseins de c prince si remarquable. Les bienfaits de son gouvernemen attirèrent dans ses États ceux qui ne voulaient point subi la domination des Espagnols. Les émigrés de Cordoue, d Séville avaient trouvé auprès de lui une hospitalité géné reuse; leur nombre s'accrut encore lorsque le roi Jacque entreprit, en 1249, de chasser des plaines de Valence tout la population musulmane.

On conçoit facilement quelle force immense apportère au royaume de Grenade ces milliers d'habitants si actifs e si industrieux ; ils lui rendirent les éléments de richesse que les Arabes avaient répandus sur la surface entière d la péninsule ; l'islamisme se relevant tout à coup brilla d'u éclat inattendu aux yeux de l'Espagne étonnée, et se main tint encore au milieu des chrétiens pendant plus de deu siècles (1238-1492).

La galanterie des Grenadins est restée célèbre. On donnai dans la capitale, des tournois et des joutes. Il y avait des com bats de taureaux, des courses, des jeux de bague. Le peupl était souvent convié par le souverain à des fêtes solen nelles et à de grands banquets, et ce luxe n'était point l résultat de l'oppression; l'aisance était répandue dans toute les classes par suite de l'habile direction imprimée aux tra vaux de l'agriculture et de l'industrie. La Veja, cette plain admirablement fertile au milieu de laquelle Grenade est si tuée, produisait alors le triple de ce qu'elle rapporte aujour d'hui, et nourrissait une population considérable. La fabri

cation des soieries et des autres étoffes atteignit le plus haut degré de perfection. Les rois de Grenade, comme plus tard Louis XIV et Colbert, voulant exciter l'émulation et encourager l'esprit d'invention, instituèrent des prix et créèrent des exemptions de charges. Les beaux-arts furent cultivés avec le même succès qu'à Cordoue; l'architecture éleva des coupoles et des colonnades d'un goût inimitable. Les noms de l'Alhambra et du Généralif réveillent à l'esprit l'idée la plus haute de la richesse et de l'élégance. Dans



COUR DES LIONS A L'ALHAMBRA[1].

les sciences, l'astronomie, la médecine, la chimie, les mathématiques furent encouragées; la poudre à canon date de cette époque. On enseignait, dans des universités qui furent astreintes à un mode unique d'enseignement, la grammaire, la géographie, la dialectique, auxquelles malheureusement se joignit une théologie fort obscure. Enfin les nouvelles et les romances, qui composent la partie

1. L'Alhambra était à la fois un palais et une forteresse des rois maures. Le Generalif était un magnifique palais de plaisance, construit près de l'Alhambra, sur le sommet d'une colline et qui servait de résidence à la cour pendant l'été.

la plus intéressante de la littérature des Arabes d'Espagne, sont encore recherchées et trouvent aujourd'hui, parmi nous, malgré leur affectation, des admirateurs passionnés.

Les institutions politiques reçurent des souverains de Grenade des améliorations qui ne doivent pas être passées sous silence. Ils établirent, dans chaque ville, une sorte de garde nationale. Tous les citoyens reçurent des armes; il est vrai qu'ils ne devaient s'en servir qu'en cas d'attaque de la part des étrangers; mais, en réalité, ils les tournèrent plusieurs fois contre des princes qui méconnaissaient leurs devoirs ou ne tenaient aucun compte de l'opinion publique. Afin que les frontières fussent mieux défendues, les soldats devenaient propriétaires de lots de terre qui suffisaient à leur entretien, à celui de leur famille, et ils devaient s'entendre pour les garantir des invasions ennemies.

Les rois de Grenade, comme les souverains de l'Afrique, s'imposaient le devoir de tenir à bas prix les denrées les plus nécessaires aux classes indigentes; ils tenaient la main à ce que le marché fût toujours bien approvisionné. Dans leur capitale, qui avait plus de trois lieues de circuit, ils établirent une police excellente; chaque quartier eut son vizir ou commissaire; la nuit, des rondes parcouraient les rues le moins fréquentées. Des règlements fixèrent l'heure de la fermeture des lieux publics. Les artisans de chaque profession formèrent des communautés, et toutes les conditions étaient également protégées. Plusieurs princes, suivant les prescriptions rigoureuses du Coran, interdirent l'usage des liqueurs spiritueuses, mais l'abus seul était sévèrement puni; d'autres, sans maltraiter les juifs, voulurent qu'ils se distinguassent des musulmans par une marque spéciale; ils surent tous empêcher qu'on ne pratiquât l'usure avec autant d'audace que dans les autres pays. Ils imaginèrent, pour les actes publics, des formulaires clairs et précis, afin de prévenir toute contestation, et firent composer, par les savants, des traités spéciaux sur toutes les professions mécaniques et industrielles. Les imans, les alfaquis, jusque-là un peu trop libres dans la sphère de leur

juridiction, furent forcés de se soumettre à des règlements rédigés avec la plus grande sagesse. Des dispositions d'une rare prudence furent appliquées à l'exercice du culte et à l'introduction des fidèles dans les mosquées ; elles révélaient un profond sentiment religieux joint à des idées d'une raison élevée et d'une haute moralité ; les femmes étaient séparées des hommes, et se retiraient les premières. Les fêtes du Ramadhan, au lieu d'être consacrées à des folies carnavalesques, étaient l'occasion de bonnes œuvres et de pratiques sérieuses. Des aumônes étaient distribuées aux pauvres et aux orphelins, ou réservées à la construction d'édifices publics. Les processions, qu'il était d'usage de faire dans les temps de sécheresse, pour implorer la pluie du ciel, furent prohibées, ainsi que les réunions nocturnes. On supprima les pleureuses de profession dans les enterrements; il n'était permis que de prononcer des prières sur la tombe des morts, qui y étaient descendus dépouillés des amulettes ou des guirlandes dont jusque-là on avait coutume de les couvrir.

Dans les lois pénales, la réclusion fut substituée aux peines du fouet, du bannissement ou de l'exposition; la lapidation fut abolie; les condamnés à mort durent être ensevelis comme les autres musulmans.

On voit à quel titre le royaume de Grenade mérite une place honorable dans l'histoire; malheureusement, la loi de succession n'était pas établie sur des bases solides, et à côté de princes dignes de l'admiration de la postérité, il y eut des despotes cruels et incapables qui précipitèrent la ruine des musulmans. Nous allons indiquer rapidement la suite de ces souverains. Mohammed Ier Alhamar (1238-1273) et Mohammed II (1273-1302), surent réprimer dans leurs États toute tentative de désordre; Mohammed III fut moins heureux; après sept ans de règne (1302-1309), un de ses frères, Nasar Aboul Giuz, parvint à soulever contre lui la population de Grenade et se faire proclamer à sa place; quatre ans ne s'étaient pas écoulés (1309-1313) qu'il était forcé lui-même de céder la couronne à son neveu, Ismaël ben Farag, qui descendait, par sa mère, de Mohammed-

Alhamar. Cet Ismaël régna douze ans (1313-1325), et fut su cessivement remplacé par ses deux fils, Mohammed IV (132 1333), et Yousef I[er] (1333-1354). Ce dernier fut l'auteur pri cipal des diverses réformes que nous avons signalées, et, sa contredit, le plus remarquable des princes grenadins, malg la grande défaite du Rio Salado, que les chrétiens lui fire éprouver. A la mort d'Yousef, Mohammed V Guadix, s fils, proclamé roi, fut exclu du trône par son frère Isma et un de ses parents éloignés Abou-Said. Il y remonta 1363, et s'y maintînt jusqu'en 1390. Le trône fut ensui occupé par Yousef II (1390-1396) et Mohammed VI, qui co damna son frère aîné, Yousef, à une prison perpétuelle, se sentant près de mourir, donna l'ordre de le tuer imm diatement; le prince ainsi condamné jouait aux éche quand l'exécuteur se présenta devant lui; il demanda obtint de terminer sa partie; avant qu'elle fût achevée, d seigneurs de la cour vinrent lui annoncer la mort de M hammed VI et son propre avénement. Yousef III (140 conserva la couronne jusqu'en 1423. Alors commencère ces dissensions civiles qui devaient, à la fin du siècle, e traîner la chute définitive de Grenade et auxquelles se tro vent mêlées les puissantes familles des Zegris, des Abe cerrages, des Vanegas[1], etc.

Un prince, Mohammed VII, surnommé El-Mayzain ou Gaucher, après cinq ans de règne (1423-1428), se rend odieux à ses sujets. On proclama à sa place un de ses paren Mohammed-el-Zaghir ou le Petit, que les Grenadins dép sèrent un an après pour revenir à leur ancien maître. Pl tard (1432), une faction vendue à la Castille proclan Yousef IV Alhamar; mais Mohammed recouvra l'autori suprême la même année. En 1445, deux nouveaux comp titeurs, Mohammed IX Osmin et Ismaël III, s'unirent po renverser ce malheureux prince et se disputèrent ensui le trône. Mohammed triompha de ses rivaux en 1454 et f plus tard vaincu par Ismaël, qui laissa le pouvoir, à mort, à son fils, Muley-Hacen (1465).

1. *Historia de los Vandos, de los Zegris y Abencerrages*, etc., de Ginez Pe de Hita, Madrid, 1631, et la trad. de cet ouvrage par Sané, Paris, 1809.

Un funeste exemple avait été donné un siècle auparavant. Abou-Said et Mohammed V Guadix n'avaient pas craint de réclamer l'assistance de Pierre le Cruel, roi de Castille. Ce prince assassina, dans le champ de la Tablada, Abou-Said réfugié à sa cour, pour s'emparer de ses richesses, et soutint ensuite Mohammed-Guadix; plus tard, en 1432, Yousef IV Alhamar se joignit aux Castillans qui envahissaient le territoire de Grenade, et reçut, des mains des chrétiens, une couronne avilie.

Troubles en Castille; invasion des Mérinides; bataille de Rio Salado.

Nous reprenons maintenant notre récit; depuis la conquête de Murcie et de Séville par Ferdinand III, les Castillans étaient devenus les seuls ennemis que les rois de Grenade eussent à redouter; aussi cherchaient-ils à conserver la paix avec leurs voisins en répandant leurs libéralités parmi les ministres et les principaux courtisans ou bien en se conciliant les esprits par des procédés chevaleresques. Les seigneurs de la Castille étaient parfaitement accueillis à la cour de Grenade; s'ils avaient des différends, le prince intervenait comme arbitre, et s'il ne pouvait mettre les parties d'accord, il fournissait aux deux champions les moyens de faire briller leur valeur dans un combat singulier.

Mais l'opposition de race et de religion devait rendre tout rapprochement inutile. Les deux peuples restaient toujours ennemis, et si, pendant les deux siècles d'existence du royaume de Grenade, les Castillans ne cherchèrent pas à accomplir les projets de Ferdinand III, c'est qu'ils furent eux-mêmes en proie à des discordes perpétuelles. Le fils de Ferdinand III, Alphonse X, qui, plus que personne, contribua à répandre en Europe les travaux scientifiques des Arabes, et se rendit célèbre par la publication des *Tables Alphonsines*, après avoir passé la première partie de sa vie à briguer la dignité d'empereur d'Allemagne, employa la seconde à lutter contre son second fils, Sanche le Brave, que les États déclarèrent roi de Castille, même de son vivant. Les enfants de La Cerda, héritiers légitimes du trône,

et petits-fils de Saint-Louis par Blanche, leur mère, sou tinrent leurs droits avec l'appui de la France et de l'Aragor et ces guerres de succession étaient à peine terminées qu la tyrannie de Pierre le Cruel (1354-1370) faisait surgir l parti de Transtamarre, et livrait l'Espagne aux bandes de d Guesclin et du prince Noir. Enfin, au XVe siècle, la longu minorité de Jean II et la faiblesse de Henri IV l'Impuissar condamnèrent la Castille à ne rien entreprendre au dehor

Si les Grenadins avaient su profiter des troubles de l Castille, ils auraient pu relever en Espagne l'étendard d prophète; mais l'esprit de conquête les avait tout à fa abandonnés. La guerre, durant ce long intervalle de temp se réduisit à l'attaque de quelques places situées aux deu extrémités des montagnes qui protégent Grenade : d'u côté, Gibraltar, Algeziras, Tarifa; de l'autre, Huesca, Baez Guadix, Almeria. Il y eut cependant un dernier effort tent à la fin du XIIIe siècle par les Arabes unis aux Mérinides d'A frique. En 1275, Mohammed II livra au prince Abou-Yous les deux villes de Tarifa et d'Algeziras, et tous deux enva hirent l'Algarve. Sanche le Brave, quoique la flotte de Ca tille eût été détruite près d'Algeziras par les musulmans, n se laissa pas intimider, et couvrit avec succès l'intérieur d pays (1280). Plus tard, lorsque les États lui eurent décer la couronne pour prix de sa vaillance, Alphonse X (128 implora à son tour le secours du prince mérinide cont un fils rebelle. Si le roi de Grenade avait accueilli sa de mande comme Abou-Yousef, les Arabes se seraient trouv dans la position la plus favorable pour pénétrer au cœur d la Castille; Mohammed II préféra, en s'alliant à Sanch s'assurer l'amitié d'un guerrier puissant. La fortune se d clara contre le roi de Maroc; sa flotte fut brûlée; des deu villes qu'il possédait, l'une, Tarifa, fut emportée d'assau par les Castillans; l'autre, Algeziras, reçut une garnison d Mohammed (1296).

Des hostilités partielles signalèrent la première moitié d XIVe siècle. En 1309, les Castillans s'emparèrent de Gibralta et mirent le siége devant Algeziras. Pour les éloigner, il fall leur céder plusieurs villes moins importantes. Pendant l

minorité d'Alphonse XI, Ismaël-ben-Farag voulut profiter des inimitiés qui s'étaient élevées entre les infants chargés de la régence. Deux d'entre eux, éclairés par l'aggression des Arabes, mirent fin à leur rivalité et portèrent la guerre contre Grenade même ; leur ardeur inconsidérée leur fit négliger toute prudence, et ils se laissèrent envelopper dans es montagnes par un corps nombreux de musulmans. Leurs troupes, malgré des prodiges de valeur, essuyèrent une déroute complète. Eux-mêmes reçurent la mort, oit qu'ils fussent tombés de lassitude sur le champ de bataille, selon le récit des Espagnols ; soit que, suivant les Arabes, ils aient été tués au plus fort de la mêlée en combattant comme des lions. Le lieu témoin de cette catastrophe est encore aujourd'hui célèbre sous le nom de Sierra de os Infantes (1319).

Un tel succès ranima le courage des Grenadins. Ils conçurent l'espoir de recouvrer les villes qu'ils avaient perdues, et, n 1329, ils avaient repris Baeza, Martos, Ubeda et même Giraltar. Peut-être auraient-ils poussé plus loin leurs avantaes, si les Africains avaient appuyé le roi Mohammed V ; loin e lui prêter secours, ils lui enlevèrent Algeziras, Marella et Ronda. Ce ne fut qu'à l'avénement de Yousef II u'une alliance sincère réunit enfin tous les musulmans us le même drapeau. Le prince mérinide Abul-Hacen escendit en Espagne, à la tête d'une armée nombreuse, ndis que sa flotte repoussait du détroit les vaisseaux porgais et castillans. Yousef se hâta de le rejoindre, et les ux souverains attaquèrent Tarifa. Ils avaient de l'artille- à leur disposition. Néanmoins le siége traîna en longueur ; armées castillane et portugaise cherchèrent à dégager place. Une grande bataille se livra sur les bords du Rio ado, et ce fut une seconde journée de Tolosa. Abulcen, vaincu, laissa aux Grenadins tout ce qu'il possédait Espagne et alla cacher à Fez sa défaite et sa honte (1340). flotte fut bientôt après détruite par les galères génoises, gonaises, castillanes et portugaises, unies ensemble pour urer aux chrétiens l'empire de la mer, et la prise d'Algeis leur donna, en 1342, un port excellent pour surveiller

tout le littoral africain[1]. Les Arabes d'Espagne furent dè lors réduits à leurs propres forces. Placés à l'extrémité d la péninsule hispanique, ils ne songèrent plus qu'à se fair oublier. Les Castillans, tout entiers à leurs discordes ci viles, ne cherchèrent pas même à s'emparer des deux ville de Gibraltar et d'Almeria, qui leur auraient assuré la posses sion exclusive du détroit; mais les Portugais, par la con quête de plusieurs places fortes d'Afrique, vinrent à leu aide et interceptèrent toute communication entre les deu continents.

Destruction du royaume de Grenade.

Ce ne fut qu'en 1432 que la guerre recommença ave quelque vigueur : Yousef IV Alhamar et Mohammed VII s disputaient la couronne. L'un des deux compétiteurs im plora le secours des Castillans, qui le firent triompher dan les champs de Grenade.

Si l'on prétendait reproduire tous les faits particulie qui se rattachent à la lutte des deux peuples, il faudrait ra conter une suite non interrompue de combats dont le frontières des deux États étaient sans cesse le théâtre; le nobles castillans et les cheiks arabes, qui voulaient s'i lustrer par leurs exploits, faisaient de fréquentes incursion en pays ennemi; mais ces hostilités n'entraînaient pas d guerre générale ; c'était en quelque sorte des joutes et de passes d'armes qui préparaient seulement les esprits à un lutte suprême et inévitable.

Quand Muley-Hacen monta sur le trône (1465), les Gre nadins n'étaient pas en état de résister aux Castillans. L nouveau roi, malgré son courage, ses vertus, son patrio tisme, sa foi religieuse ne s'était point concilié l'affectio des Grenadins, qui lui reprochaient trop d'arrogance et d cruauté, et surtout l'empire qu'une esclave chrétienne ava pris sur son esprit. On répandait le bruit qu'il voula choisir pour son héritier un fils de cette esclave, à l'exclu sion d'Abou-Abdallah (d'où l'on a fait Boabdil et Boadillin

1. Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, etc., avec les dissertatio de de Murr, Nuremberg, 1770; J. C. Murphy, *the History of the Mahometan em pire in Spain*, etc., Londres, 1816.

né de la sultane Zoraya. Deux partis bien tranchés se for-
mèrent dans le royaume et contribuèrent à l'affaiblir en-
core (1476).

En Castille, au contraire, les grands, après avoir réduit
Henri IV l'Impuissant au dernier degré d'abaissement et
d'humiliation, s'étaient réunis, à sa mort, autour de l'in-
fante Isabelle (1474). Cette princesse était mariée à Ferdi-
nand, roi de Navarre et de plus héritier présomptif du roi
d'Aragon. En 1479, les deux époux pouvaient disposer des
ressources de trois royaumes ; ils allaient fonder la grandeur
de l'Espagne et lui donner l'unité en détruisant pour jamais
la domination des Arabes dans la Péninsule. Muley-Hacen
provoqua leur ressentiment en refusant de payer le tribut
auquel son père s'était engagé ; il répondit fièrement à leurs
ambassadeurs : « Allez dire à vos maîtres que Grenade n'a
pas d'or, mais du fer pour ses ennemis. » Il ne craignit
même pas de commencer les hostilités en attaquant la ville
de Zahara, dont il s'empara en 1480. On apprit à Grenade son
succès avec enthousiasme ; mais, suivant une prédiction si-
nistre, les ruines de Zahara devaient retomber sur la tête des
vainqueurs. L'importante ville d'Alhama, un des soutiens
de Grenade, fut emportée par les Castillans, qui se présen-
tèrent bientôt sous les murs de la capitale. La guerre civile
venait d'éclater ; les partisans d'Abou-Abdallah avaient ren-
versé du trône Muley-Hacen. Vainement ce prince essaya-t-
il de montrer par son triomphe sur les Castillans devant Loxa
qu'il était digne de la couronne ; il fut forcé de se retirer
dans les provinces, et se vit abandonné de la plupart de ses
capitaines. Les Castillans entretinrent habilement le feu de
la révolte parmi les musulmans et poussèrent pendant
quelque temps la guerre avec mollesse. Le hasard des com-
bats ayant fait tomber entre leurs mains le lâche Abou-Ab-
dallah, ils s'empressèrent même de lui rendre la liberté,
persuadés que sa coupable ambition servirait mieux leurs
intérêts que la plus belle victoire (1484).

Muley-Hacen, rétabli un instant sur le trône, avait ensuite
été forcé d'abdiquer en faveur de son oncle, El-Zagal. Abou-
Abdallah, qui était tombé dans le mépris de ses compa-

triotes, implora l'appui du roi Ferdinand. Celui-ci envahi aussitôt le royaume de Grenade; les villes de la Vega furen enlevées, et El-Zagal, dont les partisans s'étaient jusque-l maintenus dans l'Alhambra, ayant été battu devant Lorca céda Grenade à son rival (1486). Le but de l'expéditio de Ferdinand était atteint; ce prince, au lieu de se retirer conclut avec Abou-Abdallah une nouvelle convention qu l'autorisait à poursuivre El-Zagal dans toutes les place fortes qu'il avait conservées. Armé de ce prétexte, il assiégea et prit Malaga, puis dirigea ses troupes contre Alméria Baza et Vera.

El-Zagal, après avoir essayé de soutenir la lutte, rest bientôt convaincu qu'Allah, dans sa toute-puissance, avai prononcé l'arrêt de Grenade, et fit proposer une capitulation générale aux Espagnols; Ferdinand se garda bie de refuser ces ouvertures, qui lui permettaient de suivr sans obstacles l'exécution de ses autres desseins; il s montra généreux. Le roi musulman livrait ses États Alméria, Guadix et plusieurs autres cités, et recevait e échange de vastes domaines en toute propriété. Quant au habitants, ils devaient être admis au rang de sujets de l couronne de Castille, conserver leur liberté, leurs biens l'exercice de leur religion, et payer l'impôt exigé auparavant par leur souverain (1490).

Cette convention eut une grande influence sur la destiné du royaume de Grenade; la plupart des Arabes qui redoutaient les dures lois de la guerre, et avaient juré de s défendre jusqu'à la dernière extrémité, virent dans la conduite de Ferdinand le présage d'une paix durable, et, préférant une existence paisible au tumulte des combats se soumirent aux chrétiens. Les musulmans fidèles crièrent à la trahison et coururent aux armes; ils forcèren El-Zagal à se retirer en Afrique, fortifièrent Grenade, et résolurent de s'ensevelir sous ses ruines. Le 9 mai 1491 Ferdinand se présentait devant les murs de cette ville à la têt de quatre-vingt mille hommes; Abdallah laissa à des généraux habiles le soin d'organiser la défense; tous les habitants, femmes, enfants, vieillards, prirent leur part de

dangers et des fatigues du siége. Tous rivalisèrent de zèle et d'ardeur, mais Ferdinand et Isabelle avaient pour eux la force jointe à une volonté persévérante.

Grenade est bâtie sur deux collines, non loin de la Sierra Nevada et des Alpuxarras. Le Daro et le Xenil la traversent et l'entourent; elle était protégée par des remparts inexpugnables que protégeaient quatre cent trente tours; deux grandes forteresses, l'Alhambra et l'Albaycin, pouvant chacune contenir quarante mille hommes, en défendaient l'approche; enfin il était possible de garder un passage libre avec les Alpuxarras, et de faire arriver par là dans la ville les secours et les provisions nécessaires.

Isabelle, pour montrer sa ferme résolution de ne point se retirer avant d'avoir achevé sa conquête, fit construire une ville qui existe encore aujourd'hui sous le nom de Santa-Fé. Des fossés et des retranchements inattaquables garantirent de toute surprise le camp des Espagnols; puis Ferdinand s'occupa d'intercepter les communications et d'empêcher les sorties trop fréquentes. A la suite de travaux vraiment gigantesques, Grenade se trouva bloquée de toutes parts; les musulmans risquèrent leur dernière chance de salut dans une bataille générale; elle eut lieu sous les murs de la ville; les chrétiens furent vainqueurs. Abou-Abdallah comprit que tout espoir était perdu; il entra en arrangement avec le roi d'Aragon, malgré l'avis d'un grand nombre de scheiks décidés à mourir en combattant pour la patrie. Ferdinand demanda que Grenade lui fût remise dans deux mois à dater du jour de la signature du traité, si pendant ce délai elle ne recevait aucun renfort par terre ou par mer. Les Arabes avaient fait un dernier appel aux souverains d'Afrique et même aux sultans de Constantinople. Aucun n'eut le dévouement de tenter une grande entreprise pour sauver le dernier rempart de l'islamisme en occident. Les Ottomans seuls, en 1486, avaient armé une flotte qui s'était contentée de ravager les côtes de la Péninsule.

Il fallait donc que Grenade succombât. Abou-Abdallah, craignant un soulèvement populaire, rendit la ville sans attendre le terme convenu. Des terres lui étaient assurées

avec un revenu suffisant dans les Alpuxarras. Il ne voulut point demeurer sur le sol de l'Espagne, témoin de son ignominie, et alla finir ses jours dans les déserts de l'Afrique. Quant aux habitants, retirés au fond de leurs demeures, ils laissèrent les chrétiens prendre possession de leur ville, qui semblait entièrement abandonnée. On arbora sur le sommet de l'Alhambra et de l'Albaycin les étendards de Castille et de Saint-Jacques, l'on décora la grande mosquée des ornements du culte catholique, et le fanatisme barbare de Ximenès fit livrer aux flammes les manuscrits arabes conservés précieusement depuis tant de siècles. Ferdinand put, sans être inquiété, se saisir des positions importantes des montagnes et du royaume de Grenade. Les vaincus semblèrent rester indifférents aux clauses mêmes de la capitulation qui leur laissaient leur liberté, leurs biens, leurs armes, leur religion, leurs mosquées, leurs usages, maintenaient l'institution des cadis et des caïds chargés de juger leurs différends d'après la législation musulmane, et enfin ne les astreignaient qu'aux impôts qu'ils payaient à leurs rois nationaux [1]. La chute de Grenade semblait être leur arrêt de mort ; elle marquait, en effet, la fin de la domination des Arabes en Espagne, qui avait duré 782 ans (710-1492).

Politique des rois d'Espagne à l'égard des Arabes qui sont expulsés définitivement de la Péninsule en 1609.

Ferdinand n'avait point l'intention d'exécuter consciencieusement les articles de la capitulation ; il possédait Grenade, c'était là le but de son ambition. Quant aux musulmans, il s'inquiétait peu de leur sort; habitué, en politique, à sacrifier tout à ses intérêts, il reconnut bientôt qu'une population riche, nombreuse, et conservant toujours un esprit d'indépendance, serait un embarras sérieux pour son gouvernement ; il résolut de fondre les Arabes malgré eux avec le reste de la nation, en leur faisant abjurer graduellement et leur culte et leurs mœurs. Annoncer ou-

1. Robles, *Vie du cardinal Ximenès* ; Mignot, *Histoire des rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766. — *Historia del rebellion y castigo de los Morismos*, etc., par Carjaval, Madrid, 1797.

vertement ses projets, c'était s'exposer à les voir avorter; il chargea donc l'inquisition d'amener peu à peu les musulmans à se convertir au catholicisme. On commença par les endormir dans une certaine confiance, en exaltant la loyauté castillane. On affecta d'observer rigoureusement les engagements pris; et l'on ne s'attaqua qu'aux juifs, qui tenaient entre leurs mains une grande partie des richesses du pays, et qui furent contraints de s'expatrier ou de renier la foi de leurs pères; on les fit périr dans les tortures; les supplices et les auto-da-fé frappèrent de terreur les Arabes qu'on essayait de convertir à la religion du Christ, et qui pouvaient craindre pour eux-mêmes un sort aussi cruel (1492).

Un peu plus tard on interdit l'exercice public du culte musulman ; on distribua de l'or à ceux qui abjuraient l'islamisme. Enfin, en 1499, Ferdinand, levant le masque, prononça l'expulsion des infidèles qui refuseraient le baptême. Des cris d'indignation retentirent dans le royaume de Grenade. Ce fut en vain, les villes se soumirent et leurs habitants allèrent à l'église adorer le nom de Jésus-Christ, pour revenir le blasphémer au fond de leurs demeures, et demander pardon au prophète de leur indigne faiblesse. Les montagnards des Alpuxarras, population plus énergique, refusèrent hautement d'obéir et prirent les armes. Ferdinand marcha contre eux avec des forces supérieures, et, après avoir dévasté leurs champs, ajouta pour les vaincus aux rigueurs de l'exil la confiscation de tous leurs biens.

Les musulmans de Valence, dont l'industrie formait une des principales sources de la prospérité de l'Espagne, furent tolérés jusqu'au règne de Charles-Quint (1524). Alors les seigneurs du pays les contraignirent de recevoir le baptême, et le roi, au lieu d'écouter leurs plaintes, les renvoya au tribunal de l'inquisition, qui sanctionna la conduite des oppresseurs. L'année suivante (1525), un décret, provoqué par l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, obligea les Arabes de Grenade de renoncer en un jour à leurs habitudes, à leurs vêtements, à leur langage; tous les chrétiens eurent le droit de surveillance, et un tribunal spécial reçut les dénonciations. Pour obtenir quelque adoucis-

sement à leur sort, les musulmans payèrent en 1562, à Philippe II, huit cent mille ducats; si le gouvernement et l'inquisition suspendaient leurs persécutions, le peuple espagnol, portant l'intolérance à ses dernières limites, poursuivait le glaive d'une main et la croix de l'autre, jusque dans les montagnes, les malheureux Arabes qui refusaient de se convertir.

Enfin, en 1568, l'archevêque de Grenade, jaloux d'attacher son nom à une mesure encore plus vexatoire, obtint de Philippe II un décret qui interdisait aux infidèles l'usage fréquent des bains, les danses mauresques, l'emploi de la langue arabe, et qui défendait aux femmes de sortir voilées. C'était vouloir les pousser à la révolte, ce qui eut lieu en effet : ils s'armèrent, essayèrent de surprendre Grenade et nouèrent des relations avec les Africains ; suivis de près par le marquis de Mondejar, ils ne purent s'établir sur aucun point important, et se réfugièrent dans les montagnes, sous la conduite de Mohammed-ben-Ommïah, qui prétendait descendre des anciens khalifes de Cordoue. La lutte se soutint pendant plusieurs années; enfin la division se mit dans le camp des rebelles : Mohammed périt assassiné. Muley-Abdallah, qui lui succéda, ne fut pas plus heureux; don Juan d'Autriche (1570), par ses négociations habiles, lui enleva la plus grande partie de ses soldats. Les uns se soumirent; les autres furent transportés en Afrique. Muley fut réduit à traiter lui-même avec le vainqueur. On dispersa les montagnards des Alpuxarras dans les provinces des Asturies, de la Galice et de la Castille, et on les plaça sous une étroite surveillance.

Un dernier coup leur fut porté en 1609; malgré les protestations de quelques seigneurs généreux, les Arabes de Valence et de Murcie furent jetés pêle-mêle, par ordre du Conseil de Philippe III, sur des vaisseaux qui les transportèrent sur les rivages de l'Afrique. Un grand nombre passa les Pyrénées, et Henri IV les accueillit avec bienveillance; ce grand roi offrit aux uns un asile et des terres, aux autres les moyens de s'embarquer dans les ports de la Guienne et du Languedoc.

On a calculé que depuis la conquête de Grenade jusqu'en 1609, trois millions d'Arabes furent expulsés du sol espagnol. C'était l'élite de la population au point de vue de l'industrie et de l'agriculture; aussi leur départ laissa-t-il dans la Péninsule un vide que plusieurs siècles n'ont pu combler. Jamais les Espagnols n'ont rendu aux plaines de Valence, de Murcie et de Grenade l'aspect florissant qu'elles présentaient sous la domination des Arabes. Le décret de 1609 fut aussi funeste à l'Espagne que quatre-vingts ans plus tard la révocation de l'édit de Nantes pour la France.

1. *Histoire du règne de Philippe III*, par Watson, 1773, et celle de Davila, publiée en 1771 par D. Ulloa dans sa *Monarquia de Espana*; voy. aussi les *Annales Ferdinandei* du comte Fr. Chr. de Khevenhuller. — Masden, *Historia critica de Espana*, Madrid, 1783-1800. — Robertson, *Histoire de Charles V*, etc.

LIVRE VI.

TABLEAU DE LA CIVILISATION ARABE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ÉCOLE DE BAGDAD CONTINUE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE. — PROGRÈS DES SCIENCES EXACTES.

INTRODUCTION. — LES ARABES SE LIVRENT A L'ÉTUDE DES SCIENCES A PARTIR DU RÈGNE D'ALMANZOR. — LES NESTORIENS SONT LES PREMIERS MAÎTRES DES ARABES ; ÉCOLE D'ÉDESSE ; DOCTRINES INDIENNES. — ÉCOLE DE BAGDAD ; LES LIVRES GRECS SONT TRADUITS ; TRAVAUX ASTRONOMIQUES DES ARABES SOUS ALMAMOUN. — OBSERVATIONS NOUVELLES ; NOMBREUX PERFECTIONNEMENTS APPORTÉS AUX TABLES GRECQUES. — ALBATEGNI (ALBATANI) ET LES BENOU-AMADJOUR. — LES PRINCES BOUIDES CONTINUENT L'ŒUVRE D'ALMAMOUN. — DÉCOUVERTES NOUVELLES ; ABOULWEFA SIGNALE LA VARIATION OU TROISIÈME INÉGALITÉ LUNAIRE. — AU COMMENCEMENT DU XIe SIÈCLE LE CENTRE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES SE DÉPLACE ; ÉCOLE DU CAIRE ; EBN-JOUNIS ET LA GRANDE TABLE HAKÉMITE. — ASTRONOMES DE L'ESPAGNE ET DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE ; INSUFFISANCE DES SOURCES ORIGINALES. — EN ORIENT L'ASTRONOMIE EST CULTIVÉE SOUS LES AUSPICES DE NOUVEAUX CONQUÉRANTS QUI CÈDENT A L'INFLUENCE DE LA CIVILISATION ARABE. — LES GAZNEVIDES ET AL-BIROUNI. — LES SELDJOUKIDES ET OMAR-KEIAM ; RÉFORME DU CALENDRIER PERSAN. — LES MONGOLS ET NASSIR-EDDIN-THOUSI ; L'ASTRONOMIE ARABE PÉNÈTRE A LA CHINE. — EBN-SCHATHIR ET LES SULTANS MAMELOUKS. — LES TIMOURIDES ; OLOUG-BEG FONDE L'OBSERVATOIRE DE SAMARCANDE ET CONSTRUIT DE NOUVELLES TABLES ASTRONOMIQUES. — LES ARABES ÉTUDIENT LES MATHÉMATIQUES PURES ; ALGÈBRE ; NUMÉRATION DÉCIMALE ; GÉOMÉTRIE. — DE LA GÉOGRAPHIE MATHÉMATIQUE ; IMPERFECTION DES TRAITÉS GRECS. — L'ÉCOLE DE RAVENNE S'ÉCARTE DE PTOLÉMÉE. — LES ARABES CORRIGENT LES GRECS ; PREMIÈRE ÉPOQUE (820). — SECONDE ÉPOQUE (1025). — TROISIÈME ÉPOQUE (1230) ; COUPOLE D'ARINE ; DERNIERS TRAVAUX (1250-1648). — RÉSUMÉ DES PRINCIPALES DÉCOUVERTES DES ARABES EN ASTRONOMIE, EN MATHÉMATIQUES ET EN GÉOGRAPHIE.

Introduction.

Les Arabes sont, au moyen âge, les seuls représentants de la civilisation ; ils font reculer la barbarie qui s'était

étendue sur l'Europe, ébranlée par les invasions des peuples du nord ; ils remontent « aux sources éternelles de la philosophie grecque », et, loin de se borner à préserver de toute atteinte le trésor des connaissances acquises, ils l'agrandissent et ouvrent des voies nouvelles à l'étude de la nature.

Des guerres d'invasion, à peine interrompues par les discordes civiles, des expéditions lointaines et d'éclatants triomphes avaient rempli le premier siècle de l'hégire ; même en 750, après la chute des Ommïades, rien n'annonçait qu'au tumulte des armes allait succéder, dans l'empire des khalifes, une période illustrée par les seuls travaux de l'intelligence. Plus occupés à faire des conquêtes et à propager leur système religieux qu'à favoriser les lettres et les sciences, les successeurs de Mahomet avaient jusque-là ravagé la Syrie, la Perse jusqu'à l'Indus et à la mer Caspienne, tout le nord de l'Afrique, la majeure partie de l'Espagne, menaçant d'envahir la Gaule, si Charles Martel n'eût arrêté ce torrent dévastateur en taillant en pièces les troupes d'Abdérame dans les plaines de la Loire ; mais, sous les Abbassides, une noble émulation et par-dessus tout l'exemple et la protection du souverain devaient faire disparaître l'ignorance et la grossièreté justement reprochées aux disciples de Mahomet. Les esprits se pénétrèrent d'idées nouvelles, et l'on vit naître alors un grand nombre d'écrits de tout genre, source d'une infinité d'autres qui firent de la langue arabe la langue savante de l'Orient et de tous les États musulmans.

Presque tous ces écrits subsistent encore, et leur réunion forme une des plus vastes littératures que l'on connaisse.

Les Arabes se livrent à l'étude des sciences à partir du règne d'Almanzor.

C'est au khalife Abou-Giafar-Almanzor qu'est due la première impulsion donnée à l'étude des sciences exactes. Au milieu des traditions incomplètes ou confuses qu'on a réunies sur l'histoire des anciens Arabes, on distingue à

peine quelques notions d'astronomie pratique. Le spectacle du ciel avait attiré leur attention comme celle de tous les peuples que la douceur du climat et la sérénité de l'air invitent à observer les astres, sans leur inspirer néanmoins le désir de déterminer les lois des mouvements célestes. Les noms des planètes et de certaines étoiles dont ils faisaient des divinités, une indication assez exacte des mansions de la lune et des croyances purement astrologiques, voilà tout ce qu'ils avaient inventé ou recueilli dans leurs rapports avec les nations qui les environnaient ; ils employaient l'année lunaire, mais il ne paraît pas qu'ils aient jamais cherché à fixer l'incertitude des temps par des ères ou époques d'un usage général. Aussi est-il presque impossible d'établir un ordre régulier dans cette longue série de faits dont se composent les annales de l'Arabie jusqu'au moment où une révolution habilement préparée vint briser les cultes divers de ses populations nomades, les réunir sous la loi du Coran et développer chez elles de nouvelles inclinations[1].

« Les Arabes, dit M. de Humboldt dans son *Cosmos*, étaient admirablement disposés pour jouer le rôle de médiateurs et pour agir sur les peuples compris depuis l'Euphrate jusqu'au Guadalquivir et la partie méridionale de l'Afrique moyenne. Ils possédaient une activité sans exemple, qui marque une époque distincte dans l'histoire du monde ; une tendance opposée à l'esprit intolérant des Israélites, qui les portait à se fondre avec les peuples vaincus, sans abjurer toutefois, en dépit de ce perpétuel échange de contrées, leur caractère national et les souvenirs traditionnels de leur patrie originaire. Tandis que les races de la Germanie ne commencèrent à se polir que longtemps après leurs migrations, les Arabes apportaient avec eux non-seulement leur religion, mais aussi une langue perfectionnée et les fleurs délicates d'une poésie qui ne devait pas être perdue pour les troubadours provençaux ni pour les minne singers.

1. Pococke, *Specimen hist. Arabum*, 1650, p. 33 ; S. de Sacy, mémoire sur divers événements de l'histoire des Arabes avant Mahomet, dans le t. XLVIII des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 484 et suiv.

Les Nestoriens sont les premiers maîtres des Arabes ; école d'Édesse ; doctrines indiennes.

« Si l'on veut rechercher comment l'invasion des Arabes en Syrie et en Palestine, et plus tard la prise de possession de l'Égypte, éveillèrent chez eux le goût de la science et le désir d'en hâter les progrès par eux-mêmes, il faut tenir compte de leurs dispositions naturelles pour les jouissances de l'esprit, de la configuration particulière du sol et des anciennes relations de commerce qui unissaient les côtes de l'Arabie avec les États voisins parvenus à une haute civilisation. Il entrait sans doute dans les merveilleux desseins de l'harmonie du monde que la secte chrétienne des nestoriens, qui a si utilement contribué à répandre au loin les connaissances acquises, éclairât aussi les Arabes avant qu'ils entrassent dans la savante et sophistique Alexandrie et que le nestorianisme chrétien pût pénétrer dans les contrées orientales de l'Asie sous la protection armée de l'islamisme. Les Arabes, en effet, furent initiés à la littérature grecque par les Syriens, qui étaient, comme eux, de race sémitique, et les Syriens avaient eux-mêmes reçu cette connaissance des nestoriens poursuivis pour crime d'hérésie. Déjà Mahomet et Abou-Békre vivaient, à la Mecque, en relations d'amitié avec des médecins qui s'étaient formés par les leçons des Grecs et dans le célèbre établissement qu'avaient fondé les nestoriens à Édesse, en Mésopotamie. »

Ce fut dans l'école d'Édesse, qui semble avoir servi de modèle aux écoles des bénédictins du mont Cassin et de Salerne, que prit naissance l'étude scientifique des substances médicinales empruntées aux minéraux et aux plantes. Lorsque cet institut fut détruit, sous Zénon l'Isaurien, par un fanatisme irréfléchi, les nestoriens se répandirent dans la Perse, où ils acquirent bientôt une grande influence politique, et fondèrent à Djondisabour, dans le Khousistan, un nouveau collége médical qui fut très-fréquenté ; vers le milieu du VIIe siècle, ils avaient déjà propagé dans l'Inde et la Chine leurs idées et leur croyance. Les semences de

civilisation occidentale répandues en Perse par des moines instruits et par des philosophes exilés de l'école platonicienne d'Athènes à la suite des persécutions de Justinien, furent recueillies et mises à profit par les Arabes pendant leurs premières incursions en Asie. Pourtant le khalife Almanzor paraît avoir reçu d'un Indien ses premières notions d'astronomie; mais, comme nous l'avons fait remarquer, les doctrines indiennes n'avaient pas sans doute beaucoup de valeur, puisque les Arabes les abandonnèrent dès qu'ils furent en possession des livres grecs [1].

École de Bagdad; les livres grecs sont traduits; travaux astronomiques des Arabes sous Almamoun.

Les successeurs d'Abou-Giafar-Almanzor imitèrent son exemple, et favorisèrent le développement de toutes les branches de l'intelligence humaine à une époque où les sciences et les lettres étaient généralement négligées en Europe. Pendant que Charlemagne essayait vainement d'en ranimer le goût, ces khalifes, appelant auprès d'eux les hommes les plus instruits des provinces qu'ils avaient réunies sous leur domination, faisaient traduire du grec les ouvrages les plus estimés et formaient de vastes établissements destinés à de riches bibliothèques et à des écoles publiques. On enseignait, concurremment avec le texte et les commentaires du Coran, les livres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, de Dioscoride, d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius, de Ptolémée, etc., dont plusieurs nous ont été transmis immédiatement par les Arabes avant qu'on en eût retrouvé les originaux grecs. Les mêmes princes instituaient à Bagdad des académies où se discutaient les objets qui ne pouvaient être traités que par d'habiles maîtres, et ils fondaient cette école

1. Sur les nestoriens et l'école d'Édesse, Jourdain, *Recherches critiques sur traductions d'Aristote*, 1843, p. 81; de Humboldt, *Cosmos*, p. 257. — Assemani (J. S.), *Bibliotheca orientalis Clem. Vat.*, etc., 1719-1728, et (S. E.), *Acta sanctorum martyrum Orient. et Occid.*, etc., 1748, *Bibl. apost. vatic. cod. manuscr. catal.*, 1756. — Pour l'Inde, Chasles, *Recherches sur l'astronomie indienne*, 1846; Reinaud, mémoire géographique et historique sur l'Inde d'après les écrivains arabes, persans et chinois, antérieurement au milieu du XI[e] siècle de l'ère chrétienne, 1846, et le rapport que nous avons fait de cet ouvrage (*Bulletin de la société de géographie*, 1851, t. II). — Voy. aussi ce que nous disons des Indiens dans le t. II de mes *Matériaux pour servir à l'histoire comparée des sciences mathématiques chez les Grecs et les Orientaux*, 1845-1849.

célèbre qui devait élever les plus beaux monuments de l'astronomie du moyen âge.

Almamoun, le septième khalife de la maison d'Abbas, fut, après Almanzor, celui des souverains de Bagdad qui se rendit le plus recommandable par son instruction et ses efforts constants pour le progrès des sciences. Mais si ce prince donna son nom au siècle dont il assura la gloire littéraire, il ne faut pas cependant oublier ses prédécesseurs, Mohammed-al-Mahadi et Haroun-al-Raschid, qui portèrent par leurs vertus et leur magnificence le khalifat d'Orient au plus haut point de splendeur. Les productions des savants et des poëtes, qu'ils comblaient de bienfaits, ajoutèrent à l'éclat de leur règne ; plusieurs ouvrages grecs et persans furent traduits en Syriaque et en Arabe, et les chrétiens répandus en Asie secondèrent par leurs travaux le zèle de ces khalifes. Alors fleurirent l'astronome Mashallah, si vanté par Aboul-Pharadje, Ahmed-ben-Mohammed-Alnehavendi, le plus ancien des observateurs arabes, et le mathématicien Hegia-ben-Yousef, le premier traducteur d'Euclide. Nous n'avons pas besoin de rappeler à quel degré de perfection les arts mécaniques étaient parvenus dès cette époque ; l'horloge à eau envoyée par Haroun-al-Raschid à Charlemagne, et dont la description a été conservée, suffirait pour en donner une idée, si les récits des historiens ne faisaient pas connaître en détail toutes les merveilles de ce genre accumulées à la cour de Bagdad. C'est surtout au fils de Haroun, Almamoun, l'Auguste des Arabes, qu'appartient l'honneur d'avoir achevé l'ouvrage commencé par son aïeul Almanzor. Ce prince, entouré de l'élite des savants et des artistes, recueillit à grands frais les écrits de l'école d'Alexandrie, et ses rapports avec les empereurs de Constantinople lui permirent de faire rechercher jusque dans Athènes les ouvrages philosophiques des Grecs. Il ordonna d'abord la révision de l'*Almageste* de Ptolémée, dont une première traduction avait été faite, sous Haroun-al-Raschid, par les soins d'Iahia-ben-Khaled le Barmecide. Les instruments nécessaires furent construits par d'habiles artistes, et la *Table vérifiée*, dont Iahia ben-abi-Mansour est considéré comme

le principal auteur, présenta bientôt les résultats des obser vations entreprises simultanément à Damas et à Bagdad[1].

Send-ben-Ali, qui avait été le collaborateur d'Iahia, fi d'autres observations, en 832 et 833, avec Khaled-ben-Ab delmalek Almerouroudi. C'est à ces deux astronomes, as sistés d'Ali-ben-Isa et d'Ali ben-Albahtari, que l'on doi aussi la mesure d'un degré du méridien. Après s'être rendu dans la plaine de Sennaar, ils marchèrent vers le sud, pui vers le nord, jusqu'à ce que la hauteur du pôle eût varié d soixante minutes, et trouvèrent pour la valeur du degr terrestre, les uns cinquante-sept milles, les autres cin quante-six milles et un quart, chaque mille contenan quatre mille coudées noires; cette mesure offre la mêm incertitude que celle d'Ératosthène relativement à la lon gueur du module dont on fit usage. Laplace adopte le chiffr de deux cent mille cinq cents coudées noires. Ce nombr doit être porté soit à deux cent vingt-cinq mille, soi à deux cent vingt-huit mille. Montucla, en prenant pou résultat cinquante-six milles et cinquante-six milles deu tiers, discute d'une manière fort judicieuse quelle con fiance on doit accorder à cette évaluation. Send-ben-Al et Khaled firent leur observation, au rapport de Masoudi entre Racca et Tadmor, tandis que M. Caussin a nommé d'après Ebn-Jounis, Tadmor et *Wamia*, qu'il croit êtr Apamée. M. Caussin n'a pas pris garde que la ville dont i s'agit doit être sur le méridien de Tadmor et à un degré d distance au nord ou au sud, et qu'Apamée de Syrie s trouve à deux degrés à l'ouest de Tadmor. Il raisonne d'a près l'orthographe du mot au lieu de consulter la position géographique du lieu. Le nom est d'ailleurs écrit de telle sorte qu'on peut lire Waset, ville voisine de Racca, qui satisfait à toutes les conditions.

A la même époque, Ahmed-ben-Abdallah-Habasch rédigeait trois tables sur les mouvements des planètes, après

1. Aboul Pharadje, *Hist. dyn.*, p. 160; Casiri, t. I; Cedrenus (*Comp. hist.*, p. 548); Fabricius, *Bibl. græc.*, t. XIII, p. 261; Weidler, *Hist. astron.*; Montucla, *Hist. des math.*, t. I; Colebrooke, *Misc. essays*, t. II, p. 348; Golius *in Alferganum*, p. 67, et notre introd. aux tables d'Oloug Beg, 1839, 1er fasc. p. 40 et suivantes.

avoir vérifié lui-même les déterminations de ses devanciers, et Al-Abbas-ben-Saïd-al-Jauheri, contribuait par ses travaux à illustrer le règne d'Almamoun. A côté de ces astronomes célèbres se placent naturellement les noms d'Ebn-Ishak-ben-Kesouf, d'Abdallah-ben-Shahl-ben-Naoubackh et d'Alfragan (Alfergani), qui prirent une part très-active à la correction des tables grecques; non-seulement les erreurs de Ptolémée furent rectifiées sur plusieurs points importants, mais encore le mouvement de l'apogée du soleil reconnu. On évalua l'obliquité de l'écliptique à 23° 33′ 52″, et des observations d'équinoxes faites avec beaucoup de soin conduisirent à une estimation très-précise de la longueur de l'année ; les éclipses, les apparitions de comètes, les autres phénomènes célestes devinrent l'objet d'une scrupuleuse attention, et les taches du soleil furent mêmes signalées.

Si les auteurs de la *table vérifiée* rendirent à la science un immense service, il ne faut pas croire cependant qu'ils introduisirent les premiers chez les Arabes cette méthode positive qui soumet tout aux lois de l'expérience. Avant eux, Mohammed-ben-Ibrahim-al-Fazari comparait l'astronomie des Indiens à celle des Grecs; Ahmed-ben-Mohammed-al-Nehavendi observait dans la ville de Djondisabour et composait, en 803 de notre ère, de nouvelles tables intitulées : *Almostamal;* enfin Mashallah, qui florissait déjà sous le règne d'Abou-Giafar-Almanzor, et qu'Aboulpharadje appelle le phénix de son siècle, écrivait ses traités de l'astrolabe et de l'armille, et exprimait sur la nature des corps célestes des idées très-sages.

Mohammed-ben-Musa-Alkhowarezmi qui rédigea, à la demande d'Almamoun, un abrégé du Sind-Hind ou des tables indiennes, est plus connu comme mathématicien que comme astronome, et nous parlerons plus loin de son traité d'algèbre. Alkendi, son contemporain, ne paraît pas non plus devoir être mis au rang des observateurs, mais ce fut l'un des savants les plus estimés de son temps; polygraphe d'un ordre supérieur, il composa plus de deux cents ouvrages dont les titres divers nous ont été conservés, sur l'arith-

métique, la géométrie, la philosophie, l'astrologie, la m
téorologie, l'optique, la médecine, etc. Versé dans
connaissance de la langue grecque, il sut tirer très-habil
ment parti des écrits des écoles d'Athènes et d'Alexandri
et y ajouta de savants commentaires; ses livres sont rempl
de faits curieux et intéressants; on les a mis souvent à co
tribution au moyen âge.

Albumazar (Abou-Maaschar), élève d'Alkendi, se livra pl
spécialement à l'étude des phénomènes célestes; il fit d'u
les observations d'après lesquelles la table appelée Zidj-abo
Maaschar a été calculée. Quoiqu'on ne le connaisse guè
en Europe que par ses nombreux opuscules sur l'astrologi
on ne peut lui refuser une place distinguée parmi les astr
nomes observateurs dont l'Orient s'honore à juste titre[1].

Observations nouvelles; nombreux perfectionnements appo tés aux tables grecques.

Après la mort d'Almamoun, les travaux n'avaient pas ét
interrompus; les auteurs de la *Table vérifiée* avaient e
dans les fils de Musa-ben-Schakir, Mohammed, Ahmed e
Hassan, des continuateurs très-zélés. Ebn Jounis s'appu
fréquemment sur leurs observations et les estimait trè
exactes. On voit dans la table hakémite qu'ils faisaient l
moyen mouvement du soleil dans l'année persane de 1
$29^0\,39'\,8''\,2'''$, en degrés $359,45'\,39''\,58'''\,2''''$, sa plus grand
équation de $2^o\,0'\,50''$, le lieu de son apogée au temps d'Ie
dedjerd (16 juin 632 de l'ère vulgaire) de $20^0\,44'\,19''$ de
gémeaux, son mouvement de 1° en soixante-six années pe
sanes.

Ahmed, le second des trois frères, qui s'était surto
adonné à la mécanique, fit en 851 une table particuliè
dans laquelle il établit que le moyen mouvement du sole
dans l'année persane était de $11^0\,29^s\,45^0\,40''$, en degrés 35
$45'\,40''$, sa plus grande équation $2^0\,0'\,8''$, et le lieu de so

1. Les *Éléments d'astronomie* d'Alfragan ont été publiés à Ferrare en 1493, Nuremberg en 1537, à Francfort en 1590 et à Amsterdam en 1669. — Nous n'avo d'Albumazar que ses traités d'astrologie, imprimés à Augsbourg en 1488 et 148 On peut les comparer à celui d'Alchabitius, 1478 et 1484, astrologue du x[e] siècl et à celui d'Albohazen-Hali-Filius-Abenragel, Venise, 1485. — Pour Mohamme ben-Musa, c'est l'auteur du *Traité d'algèbre* traduit par Rosen, 1831.

apogée 24° 33′ des gémeaux. Ces évaluations s'éloignent peu de celles des modernes.

Cependant la précession des équinoxes supposée de 1° en soixante-six ans n'était point ramenée à sa juste valeur ; Habasch avait trouvé pour le lieu de Régulus l'an 630 de notre ère, 13° du lion environ, les trois frères observèrent cette étoile en 840 et 847, et reconnurent qu'elle avait avancé dans ces sept années de 6′ 15″, ce qui donnerait par an 53″ 24‴ ; ce ne fut qu'un siècle plus tard que l'on corrigea cette estimation qui se rapprochait déjà de la vérité.

L'observatoire des fils de Musa était situé sur le pont de Bagdad qui aboutissait à la porte *Bab-al-Tac ;* c'est là qu'ils avaient fixé à 23° 35′ l'obliquité de l'écliptique, et qu'ils avaient remarqué pour la première fois les différences de la plus grande latitude de la lune. L'aîné des trois frères, Mohammed (Abou-Djafar-ben-Musa-ben-Schakir), avait dressé des éphémérides pour les lieux des planètes, et les éléments de ses tables servaient encore dans les calculs longtemps après lui ; Thebit-ben-Corrah fut son disciple en astronomie.

Ce qui caractérise surtout l'école de Bagdad à son début, c'est l'esprit véritablement scientifique qui préside à ses travaux ; marcher du connu à l'inconnu, se rendre un compte exact des phénomènes pour remonter ensuite des effets aux causes, n'accepter que ce qui a été démontré par l'expérience, tels sont les principes enseignés par les maîtres. Les Arabes, au IXe siècle, étaient en possession de cette méthode féconde qui devait être si longtemps après entre les mains des modernes l'instrument de leurs plus belles découvertes. Thebit-ben-Corrah, qui mourut l'an 900 de l'ère chrétienne, et qui avait à sa disposition les observations astronomiques faites depuis le règne d'Almamoun, regrettait qu'on n'en eût pas recueilli un plus grand nombre, et reconnaissait hautement qu'elles seules pouvaient assurer le progrès de la science. Cet habile mathématicien, qui paraît avoir appliqué le premier l'algèbre à la géométrie, traduisit de nouveau l'Almageste, fit ressortir avec soin les

corrections que les auteurs de la *Table vérifiée* avaient apportées aux déterminations de Ptolémée, et y ajouta lui-même de très-bonnes remarques. S'il admit la doctrine aujourd'hui abandonnée de la *trépidation des fixes*, il ne faut pas oublier que c'était une idée grecque. Aussi doit-on repousser le jugement trop absolu de Delambre sur un savant qui fut réellement un des promoteurs les plus actifs de l'astronomie.

L'intervalle qui sépare les fils de Musa-ben-Schakir d'Albatégni se trouve aussi rempli par les observations d'Aboul-Abbas-Fadhl-ben-Hatem-al-Nairizi et par celles de Mohammed-ben-Isa-Abou-Abdallah, surnommé le Mahani.

Al-Nairizi s'appliqua surtout à rectifier les erreurs qui s'étaient glissées dans les écrits des astronomes d'Almamoun, et qui avaient été reproduites jusqu'à lui sans examen nouveau; observateur zélé, excellent géomètre, il composa un commentaire sur l'Almageste et laissa des tables qui étaient encore un siècle plus tard consultées avec fruit; Ebn-Jounis, qui le cite très-fréquemment, lui reproche çà et là quelques inexactitudes, mais il se plaît, en toute occasion, à rendre justice à son mérite [1].

La Bibliothèque des philosophes, d'Alzouzéni, nous fait plus particulièrement connaître le Mahani comme mathématicien, mais la grande table hakémite nous le montre marchant sur les traces des auteurs de la *Table vérifiée*, et déterminant avec une extrême précision tous les phénomènes célestes survenus de son temps, éclipses de soleil et de lune, conjonctions de planètes, etc., de 854 à 868. Ces indications éparses, dont on peut apprécier l'importance pour l'évaluation des moyens mouvements, nous font regretter plus vivement que jamais la perte ou l'absence des ouvrages originaux où elles sont consignées, et l'on ne comprend pas que les voyageurs entretenus à grands frais en Orient n'aient pas pour mission spéciale de rechercher et d'acquérir tant de manuscrits qui nous manquent, et qui jetteraient

1. Voy. nos prolégomènes d'Oloug-Beg, introd., p. 19, et la série des auteurs que nous avons cités dans cet ouvrage.

un jour nouveau sur une des périodes les plus intéressantes de l'histoire des sciences.

Albategni (Albatani) et les Benou-Amadjour.

On s'est accoutumé à considérer Albatégni, qui suit presque immédiatement le Mahani, comme le représentant de 'école arabe au IXe siècle, parce que son traité d'astronomie ıous est seul connu, et l'on a mis sous son nom plusieurs lécouvertes dont l'honneur revient de droit à ses devan:iers.

« Albatégni, disait Bailly, nous a laissé quatre observaions d'éclipses du soleil et de la lune, qui avec celles de Thius, sont utiles pour remplir les déserts qui séparent les stronomes d'Alexandrie des astronomes modernes; il y a lans les observations une lacune de douze à treize siècles. » Cette opinion est complétement renversée par le tableau que nous venons de tracer des premiers progrès de l'astroıomie chez les Arabes; Bailly toutefois avait une excuse : il ıe faisait que répéter une erreur adoptée presque généralenent par les savants du XVIe et du XVIIe siècle. Montucla 'était pas plus heureux lorsqu'il attribuait à Albatégni, ans son Histoire des mathématiques, la correction du nouvement de précession des équinoxes supposé par les nciens d'un degré en cent ans. Cette correction avait été ite longtemps avant lui; le mouvement de l'apogée du oleil, inconnu à Hipparque et à Ptolémée, et l'excentricité e l'orbite de cet astre, avaient été également signalés dès e règne d'Almamoun ; et il serait tout aussi téméraire d'affrmer qu'Albatégni eut la première idée de la substitution es sinus aux cordes, tant qu'on ne possédera pas et qu'on e pourra consulter les écrits de ceux qui l'ont précédé.

Cet astronome, si vanté des Européens, a joué chez les rabes le même rôle que Ptolémée chez les Grecs; tous eux ont reproduit l'exposé des connaissances acquises de ur temps, et leurs ouvrages ayant presque seuls surnagé ı milieu des révolutions des empires, on n'a point hésité les regarder comme la dernière expression de la science recque et de la science arabe; mais, comme Ptolémée,

Albatégni fut dépassé par ses successeurs; comme Ptolémée il n'a qu'un titre fort contestable à la qualification d'inventeu que certains écrivains s'obstinent à lui donner encore, e l'heure n'est pas peut-être éloignée où il sera enfin permi de rendre à chacun le bien qui lui appartient [1].

Albatégni observait à Racca en 880; il mourut en 929; e on lui doit assurément beaucoup de reconnaissance pour l part très-active qu'il a prise aux grands travaux de l'écol de Bagdad; combien il est à regretter, dans l'intérêt mêm de sa gloire, que ses Tables astronomiques, si célèbre dans tout l'Orient, ne nous soient point parvenues! La ver sion latine de son traité : *De Scientia stellarum*, que l'o suppose être de *Plato Tiburtinus*, et qui fut commentée pa Regiomontan, fourmille de fautes, et malheureusement l texte arabe n'a pu être retrouvé; nous avons pourtant d fortes raisons de croire qu'il existe dans la bibliothèque d Vatican et à l'Escurial, et peut-être un jour réussira-t-on rectifier les passages mal traduits. Déjà Halley a proposé dans les *Transactions philosophiques*, un assez grand nombr de corrections qu'il serait intéressant de vérifier sur le text de l'auteur arabe; une copie de la traduction que contien le manuscrit latin de la Bibliothèque nationale, n° 7266, e que nous avons eu l'occasion d'examiner, tout en justifian sur quelques points l'opinion du savant anglais, offre en général les mêmes erreurs que les éditions de 1597 et de 1645.

Parmi les astronomes arabes qui fleurirent dans le même temps, nous devons encore mentionner Sehel-ben-Bashar et Mohammed-ben-Mohammed-ben-Iousef-al-Samarcandi, qui contribuèrent par leurs observations à perfectionner la *Table vérifiée*, Ali-Aboul-Hassan-ben-Ismaïl-Jauheri, Abou-Djafar-ben-Ahmed-ben-Abdallah-ben-Habasch, Costa-ben-Luka, l'émule d'Alkendi; Mohammed-ben-Alhosain-ben-Hamid-ben-Aladami, qui paraît avoir fait usage des tables in-

1. Albatégni a été traduit en latin par Plato Tiburtinus; deux éditions ont été publiées de son livre *de Scientia stellarum*, toutes deux très-fautives. Nous avons apprécié Albatégni dans le t. I de nos *Matériaux* déjà cités; voy. aussi Boncompagni, *Delle versioni fatte da Platone Tiburtino, etc.* Roma, 1851.

diennes, etc., mais c'est aux fils d'Amadjour-al-Turki qu'il faut assigner le rang le plus distingué.

Les *Benou-Amadjour*, et sous ce nom l'on comprend Ali-ben-Amadjour et son fils Aboul-Hassan-Ali-ben-Amadjour, observèrent pendant près d'un demi-siècle, de 885 à 933, et rédigèrent la *Table al-bedia* (la nouvelle, la merveilleuse), ouvrant par leurs travaux une voie nouvelle à d'importantes découvertes ; ils se faisaient aider ordinairement par un affranchi appelé Moflih, qui composa lui-même des tables astronomiques, et ils avaient signalé de notables différences dans les mouvements de la lune, tels qu'ils avaient été calculés avant eux, soit par les Grecs, soit par les Arabes; Aboul-Hassan-Ali-ben-Amadjour remarqua aussi que les limites de la plus grande latitude de la lune n'étaient pas constamment les mêmes, comme le supposaient Ptolémée et Albatégni ; il faut encore, sur ce point, réformer le jugement que M. Biot a porté sur les Arabes, dans le *Journal des Savants* (1843, p. 610). Si les Benou-Amadjour ne poussèrent point leurs investigations jusqu'à la découverte d'une troisième inégalité, ils avaient du moins frayé la route à leurs successeurs ; il était impossible que des savants entraînés vers l'étude de l'astronomie par le seul désir de connaître, ne fussent point frappés des anomalies signalées par les fils d'Amadjour, et ne cherchassent point, après s'en être rendu un compte exact, à les expliquer par des hypothèses nouvelles [1].

C'est en effet ce qui devait arriver cinquante ans plus tard.

Les princes Bouides continuent l'œuvre d'Almamoun.

Mais déjà le khalifat d'Orient avait été ébranlé par des révolutions successives ; depuis la mort d'Almamoun (833) douze princes avaient occupé le trône ; tous s'étaient montrés animés d'un amour éclairé des sciences et des lettres ; tandis qu'ils cherchaient à oublier dans l'entretien d'hommes instruits les dangers qui les menaçaient,

1. La grande table Hakémite, p. 106 et suiv.; Casiri, *passim*, et nos prolégomènes d'Oloug-Beg, p. 33.

l'émeute grondait aux portes de leur palais, et le démem-brement de l'empire musulman s'avançait à grands pas. De toutes parts, on l'a vu plus haut, s'étaient élevées des dy-nasties indépendantes ; l'Espagne était depuis longtemps perdue pour les Abassides; en Afrique, les Edrissites, les Mequinez, les Medrarites, dominaient à Fez, Miknasa, Sedjelmesse; les Rostamites et les Abdoulouates, posse-daient Tahart et Tlemcen ; à Cairowan régnaient les Agla-bites, et déjà les Fathimites marchaient à la conquête de l'Égypte, dont les Thoulonides s'étaient emparés de 86 à 905. L'Orient était le théâtre de mouvements semblables: Almamoun avait donné le funeste exemple d'accorder à Thaher, en récompense des éminents services qu'il en avait reçus, le Khorasan en toute souveraineté. Dans la suite, d'autres gouverneurs avaient sollicité le même privilége et étaient devenus tout à fait indépendants. A ces rebelles il s'en était joint d'autres qui, sous le prétexte spécieux de replacer la couronne sur la tête des Alides, avaient refusé d'obéir aux descendants d'Abbas, et qui, n'ayant pu réussir dans leur projet principal, étaient du moins venus à bout de se saisir de quelques provinces et d'y régner en souve-rains. Déjà aux Thahérites avaient succédé les Soffarides (872-905) et les Samanides (874) ; les Dilemites s'établissaient dans le Tabarestan en 927 ; enfin les Bouides, maîtres de la Perse, allaient, sous le titre d'Émirs-al-Omrah, prendre à Bagdad les rênes du gouvernement, et, nouveaux maires du palais, ne laisser aux Abassides qu'une autorité purement nominale.

Au milieu de ces grands changements, l'impulsion im-primée aux études ne s'était point ralentie, et dans la plu-part des villes de l'empire la science avait ses représentants; à Damas, à Schiraz, à Samarcande, l'astronomie était tou-jours cultivée, et sous Thaher-ben-Abdallah, quatrième prince de la dynastie des Thahérites, on faisait des obser-vations à Nischabour avec une grande armille dont parle Ebn-Jounis.

On peut croire cependant que les révolutions qui se mul-tipliaient avec tant de rapidité dans les États musulmans

auraient fini par faire disparaître entièrement, pendant la seconde moitié du xe siècle, les dernières lueurs de l'école arabe, si deux princes de la famille des Bouides, Adhad-Eddaulah et Scharf-Eddaulah, n'avaient su ranimer le zèle des savants en s'initiant à leurs travaux, en les encourageant par leurs bienfaits.

Aux Benou-Amadjour avait succédé le shérif Aboul-Cassem-Ali-ben-Alhonain-ben-Mohammed-ben-Issa, surnommé Ebn-al-Aalam, qui fit de nombreuses observations et rédigea une table astronomique dont nous n'avons malheureusement que le titre; mais si nous apprécions Ebn-al-Aalam d'après le sentiment des Arabes eux-mêmes, c'était un homme très-habile, et qui devait soutenir avec honneur l'œuvre de ses devanciers ; il détermina d'une manière très-exacte la précession des équinoxes, et les instruments dont il faisait usage pour ses observations étaient fabriqués de sa main.

Vers le même temps, Abderrahman-Soufi composait son *Uranographie*. On avait cru d'abord que cet ouvrage était out à fait original, et Hyde n'hésitait pas à placer l'auteur u premier rang des astronomes de l'Orient; nous savons ujourd'hui qu'Abderrahman-Soufi avait seulement considéré les grandeurs des étoiles comprises dans le catalogue e Ptolémée, qu'il avait conservé toutes les latitudes, et u'il s'était contenté pour les longitudes d'ajouter 12° 42′, fin de les réduire au 1er octobre 964 ; on ne peut douter outefois qu'il n'ait été observateur, et à cet égard les assertions de ses contemporains se trouveront un jour confirmées par l'examen approfondi de ses ouvrages.

Adhad-Eddaulah apprit l'astronomie d'Ebn-al-Aalam; il udia le ciel étoilé avec Abderrahman-Soufi, et il aimait à vanter d'avoir eu de tels maîtres; ce prince, ami des lettres, devait attirer à sa cour tous les hommes de science, et l ne reçut pas comme Almamoun le surnom d'Auguste es Arabes, on peut dire qu'il imprima une activité remarquable à l'école de Bagdad. Abdallah-ben-Alhassan-Aboul-Cassem et Al-Coluzi se distinguèrent sous ses auspices; afar, fils du khalife Moktafi-Billah, écrivit un traité sur les

comètes ; Almauzeli et Mogétabi sont également cités ave éloge par Alzouzéni. En Syrie, Alsaraki trouvait un protec teur éclairé dans Seif-Eddaulah et Al-Hassan-ben-Ahmed-al Hamdani, originaire de l'Yémen, s'illustrait par ses écrit aussi bien qu'Abou-Nasser-al-Comi.

Au-dessus de cette pléïade de savants, dont nous pos sédons à peine quelques fragments, brillent les astrono mes Alkuhi et Aboul-wéfa, qui fleurirent sous les règne d'Adhad-Eddaulah et de Scharf-Eddaulah ; non-seulemen les récits des biographes, mais encore les traités qui nou ont été conservés du dernier de ces auteurs, nous appren nent qu'ils firent un très-grand nombre d'observations, e qu'ils les comparèrent attentivement à celles de leurs pré décesseurs, complétant sur plusieurs points importants le théories de l'école d'Alexandrie.

Alkuhi-Vaidjan-ben-Vastem-Abou-Sahl, astronome e géomètre, fut spécialement chargé de déterminer de nou veau les mouvements des sept planètes, et de discuter le hypothèses grecques. Ses ouvrages, admirés de ses compa triotes, renfermaient sans doute de curieuses découvertes il ne nous a été transmis de cet astronome que deux ob servations rapportées par Alzouzeni : celles d'un solstic d'été et d'un équinoxe d'automne, de l'an 378 de l'hégire On ne sait guère quel degré de confiance accorder à de observations perdues pour ainsi dire dans un dictionnair biographique ; il est seulement un fait digne de remarque c'est qu'à l'exemple d'Almamoun, Scharf-Eddaulah vou lait que tous les astronomes contribuassent par leurs tra vaux au succès de l'œuvre commune; Alkuhi était san cesse entouré des savants les plus estimés de son temps Abou-Bekre-ben-Saber, Aboul-Hossein-Alkhuzi, Abou-Isaac Ibrahim-ben-Helal, Abou-Saad-al-Fadhl-ben-Polos-Alschi razi, Aboul-wefa-Mohammed-ben-Mohammed-al-Haseb Aboul-Hamed-ben-Mohammed-al-Sagani, Aboul-Hassan Mohammed-al-Samari, Aboul-Hassan-al-Magrebi, etc. [1].

1. Pour les princes Bouides, Gibbon, t. X ; Casiri, t. I, Wilken, Geschichte, etc Berlin, 1835: Erdmann, Erlauterung, etc., Kasan, 1836, et nos prolégomènes d'Olou Beg, introd., p. 44 et suiv. — Voy. aussi l'article que nous avons inséré sur Abde

Découvertes nouvelles; Aboul-wéfa signale la variation ou troisième inégalité lunaire.

Abou-Isaac, Al-Sagani et Aboul-wéfa étaient des hommes d'un mérite éminent; le premier entretenait avec ses amis une *correspondance mathématique* qui aurait pu servir de modèle à des publications de ce genre fort rapprochées de nous; le second était profondément versé dans la mécanique, et ç'est peut-être à lui que sont dus quelques-uns de ces grands et magnifiques instruments dont les livres arabes font mention. Ainsi l'obliquité de l'écliptique fut observée l'an 995 de J.-C., avec un quart de cercle de quinze coudées de rayon; or cet instrument, suivant l'évaluation ordinaire de la coudée, ne pouvait avoir moins de vingt et un pieds et demi; notre astronomie moderne, dit Bailly, n'en connaît pas de si grands; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est le sextant d'Abou-Mohammed-al-Chogandi, dont on s'était servi en 992, et qui avait quarante coudées de rayon; le rayon était donc de cinquante-sept pieds neuf pouces environ; nous avons donné la description de ce sextant, qui était divisé en secondes, et démontré que, déjà au x[e] siècle, les Arabes possédaient le gnomon à trou, invention qui leur était contestée.

Aboul-wéfa, dont le nom a retenti si souvent au milieu de nos discussions académiques, était né en 939, à Bouzdjan, petite ville du Khorasan ; il vint s'établir en 959 dans l'Irak, et s'appliqua principalement à corriger les erreurs des astronomes qui l'avaient précédé. La table qui contient les résultats de ses observations, appelée *al-Zidj-al-Schamil* (table générale), fut commentée par le seid Ali-Couschgi et son fils le seid Hassan. Aboul-wéfa, premier traducteur de *Diophante*, écrivit beaucoup sur les diverses branches des sciences exactes, et son *Almageste*, le plus important de ses ouvrages, nous a révélé des découvertes du plus haut intérêt. On y trouve les formules des tangentes et des sécantes

ahman-Soufi dans le *Supplément au dictionnaire de la conversation*, notre Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, p. 117, et Assemani, *Globus cœlestis Cuf. Arab.*, 1790.

dont les géomètres arabes faisaient le même emploi qu'aujourd'hui dans les calculs trigonométriques ; au temps d'Albatégni, on avait déjà substitué les sinus aux cordes ; Aboul-wefa simplifiait, un siècle plus tard, par l'introduction des tangentes, l'expression des rapports circulaires, d'abord si longue et si embarrassée.

Ce n'est pas tout ; frappé de l'imperfection de la théorie lunaire de Ptolémée, il vérifia les anciennes observations et signala, indépendamment de l'*équation du centre* et de l'*évection*, une troisième inégalité qui n'est autre que la *variation* déterminée six cents ans plus tard par Tycho-Brahé. On a vainement cherché à obscurcir la question en produisant une version inintelligible de l'auteur arabe ; les termes qui constatent la découverte sont si formels et si positifs, qu'elle restera désormais acquise à la science ; elle prouve que l'école de Bagdad était parvenue à l'extrême limite des connaissances qu'il était possible d'acquérir sans le secours des lunettes et du télescope. Aboul-wéfa semble terminer cette série non interrompue d'observations, qui avait commencé sous les premiers khalifes abbassides et s'était continuée pendant deux cents ans ; après lui, on n'a plus à mentionner qu'Haroun-ben-Ali, qui se fit remarquer par ses nouvelles tables et son habileté dans l'art de construire les instruments[1].

Au commencement du XI[e] siècle le centre des travaux scientifiques se déplace ; école du Caire ; Ebn-Jounis et la grande table hakémite.

A partir de cette époque, l'école de Bagdad s'efface peu à peu ; l'Asie devient le théâtre de révolutions politiques incessantes. Mahmoud-le-Ghaznévide prend, en 997, le titre de sultan et fonde un nouvel empire ; bientôt après les Seldjoukides le remplacent, puis se divisent eux-mêmes, et l'on voit s'élever en 1095 les sultanies de Kerman, d'Alep,

1. Nous avons réuni, dans le t. I de nos *matériaux*, etc., tout ce qui concerne Aboul-wéfa ; les objections soulevées à l'Académie des sciences au sujet de la découverte de la troisième inégalité lunaire ; les réponses que nous avons faites. Voy. les comptes rendus des séances de l'Académie des sciences, de 1836 à 1851. On y remarquera les expressions peu mesurées de M. Biot désertant le terrain de la science pour se jeter dans des personnalités.

de Roum et de Damas, tributaires de la Perse. Alors que le grand mouvement des croisades se fait sentir, et absorbe pendant plus de deux siècles tous les autres intérêts, au milieu de ces luttes ardentes qui se compliquent de l'invasion des Mongols, le flambeau des sciences ne s'éteint pas entièrement; seulement c'est en Afrique et en Espagne qu'il jette son plus vif éclat.

Déjà, vers la fin du xe siècle de notre ère, l'Égypte s'était séparée du khalifat de Bagdad; la capitale des Fathimites allait devenir pour les travaux scientifiques un centre nouveau; sous les règnes d'Aziz et de Hakem, Alotki et Ebn-Jounis se distinguèrent par leurs vastes connaissances; le second surtout, inventeur du pendule et du gnomon à trou, voué entièrement à l'étude de l'astronomie, allait se montrer digne de marcher sur les traces d'Aboul-wéfa et rédiger à son observatoire du mont Mocattam la grande table hakémite, qui succéda dans tout l'Orient à l'Almageste de Ptolémée et aux traités de l'école de Bagdad; cette table devait être reproduite chez les Persans par Omar Kheiam 1079); chez les Grecs, dans la syntaxe de Chrysococca; chez les Mongols, dans les *tables ilkhaniennes* de Nassir-Eddin-Thousi, vers 1260; chez les Chinois enfin, dans l'astronomie de Co-Cheou-King, 1280.

Ebn-Jounis mourut en 1007, et son zèle trouva des imitateurs; Ben-al-Nabdi, qui résidait au Caire en 1040, rapporte que la bibliothèque de cette ville renfermait alors six mille manuscrits sur les mathématiques et l'astronomie, et e plus deux globes célestes fabriqués l'un par Ptolémée, autre par Abderrahman-Soufi. Le plus illustre successeur d'Ebn-Jounis fut sans contredit Hassan-ben-Haithem, ui composa plus de quatre-vingts ouvrages ; il avait fait un recueil d'observations dont on ne saurait trop déplorer la erte, composé un commentaire sur l'Almageste, un autre ır les définitions qui sont en tête des éléments d'Euclide, t un traité d'optique traduit par Risner. Un opuscule de ce mathématicien intitulé : des *Connues géométriques*, offre uelque analogie avec les porismes d'Euclide, qui ont fait si longtemps le désespoir des érudits, et l'on doit regretter le

peu d'encouragement que l'on donne à des recherches entreprises pour remettre en lumière les curieux dépôts des connaissances d'un autre âge[1].

Il faut bien l'avouer, la plupart des traités spéciaux qui existent dans nos bibliothèques n'ont jamais été examinés, et, d'un autre côté, nous sommes loin d'avoir tous les écrits des auteurs justement célèbres que nous venons de mentionner; encore nous sommes-nous borné à parler des astronomes qui ont observé; si nous avions voulu présenter la liste complète des savants de l'école de Bagdad, nous aurions eu bien d'autres noms à enregistrer. Il suffit de jeter un regard sur les ouvrages de Montucla, de Dherbelot, d'Edw. Bernard, pour comprendre qu'en nous attachant à ne produire que des documents incontestables, nous n'avons fait ressortir qu'une partie fort restreinte des travaux des Arabes; le catalogue d'Alzouzeni, que Casiri a mis si heureusement à contribution dans le siècle dernier, offre également de nombreuses lacunes.

On s'est appuyé sur l'ignorance où nous sommes de tant de manuscrits précieux que l'Orient nous cache encore, pour soutenir que les Arabes s'étaient à peine élevés à la hauteur des hypothèses grecques, et qu'ils ont tout sacrifié à leurs rêves astrologiques; une telle assertion pourrait être admise s'il s'agissait des Chinois qui, transportant dans le ciel les cérémonies et les grands dignitaires de la cour impériale, faisaient marcher arbitrairement les corps célestes, et qui n'ont eu jamais d'astronomie proprement dite; mais, appliquée aux Arabes, elle ne saurait soutenir l'examen. On a dit que la science avait été cultivée sous les khalifes abbassides à cause de l'astrologie plutôt que par le sentiment de sa propre beauté; le premier de ces deux motifs n'exclut pas l'autre, et lorsqu'on voit les Arabes, excités par le seul

1. La grande table hakémite d'Ebn-Jounis est encore inédite. M. Caussin en a publié des extraits dans les notices des man. de la Bibl. nation.; voy. aussi les beaux travaux de J.-J. Sedillot dans l'*Histoire de l'astronomie au moyen âge* de Delambre. — On peut cons. *Histoire du collége de France*, t. III, p 364; notre notice sur Hassan-ben-Haithem; son *Opticæ Thesaurus*. publié par Risner, Basil., 1572; Assemani, Glob. Cæl. cuf. arab., p. 33; Montucla, *Histoire des mathématiques*, t. I, p. 359; Aboul-Pharadje, p. 223 et 340, et nos prolégomènes d'Oloug-Beg, introd. p. 72.

désir de s'instruire, poursuivre, sans autre mobile que celui de la vérité, le développement des diverses branches des connaissances humaines, on admire sans restriction les efforts de ce peuple nouveau, qui a favorisé par son noble exemple la renaissance des lettres et des arts en Europe.

Sans doute l'astrologie marchait à côté de la vraie science ; mais elle était pour elle, au temps qui nous occupe, un utile auxiliaire; les astrolabes, ces instruments d'une application si facile, s'étaient multipliés à l'infini, et l'habitude, devenue presque générale, de porter ses regards vers la voûte céleste et de suivre avec attention le mouvement des planètes, devait entraîner les esprits supérieurs, imbus de la lecture des livres grecs, à la recherche des lois qui régissent l'univers.

Astronomes de l'Espagne et de l'Afrique occidentale insuffisance des sources originales.

Nous manquons encore plus de renseignements sur les écoles si célèbres de l'Espagne et de l'Afrique occidentale ; les historiens qui se sont occupés dans ces derniers temps des annales de la Péninsule, sont à cet égard d'une faiblesse désespérante; Casiri, Middeldorff, de Gayangos, n'ont pu que constater le mouvement littéraire que les khalifes de Cordoue avaient encouragé dans toute l'étendue de leurs États, et qui se fit ressentir encore plusieurs siècles après eux. On sait que Séville, Cordoue, Grenade, Murcie, Tolède, etc., avaient de riches bibliothèques, et des colléges où les mathématiques étaient enseignées. Malheureusement les maîtres de la science nous sont presque aussi inconnus que leurs œuvres; le nom d'Arzachel est cependant assez célèbre pour qu'on lui consacre une mention particulière, et ceux de Moslemah-al-Magrithi, d'Omar-ben-Khaldoun, d'Iacoub-ben-Tarik, d'Ebn-abi-Thalta, d'Ebn-al-Massih, de Djaber-ben-Afflah et d'Averroës, ne doivent pas être passés sous silence. Moslemah-al-Magrithi, contemporain de l'astrologue Aben-Ragel, donna un extrait des tables d'Albatégni, et les auteurs des *Tables alphonsines* paraissent s'en être beaucoup servis. Ebn-abi-Thalta fit, pendant trente années consécu-

tives, des observations réputées très-exactes; Arzachel suivit la même direction; outre quatre cent deux observations pour la détermination de l'apogée du soleil, il en avait fait d'autres dont on n'a pas tenu compte, et qui établissent avec une précision remarquable la valeur réelle du mouvement de précession des équinoxes; elle était à ses yeux de $49\frac{1}{2}$ à 50″, et nos tables modernes portent 50″. On sait que Ptolémée, Théon et Proclus faisaient la précession de 36′. Nous avons démontré qu'ils n'avaient pas su tirer parti des déterminations d'Hipparque, puisque ces déterminations donnent pour résultat 46″,8. M. Biot, qui s'était attribué le mérite de cette remarque, après avoir eu notre travail entre les mains, a reconnu notre droit de priorité, dans le *Journal des Savants* (1843, p. 719); mais il ne dit pas que les Arabes avaient atteint les dernières limites de l'exactitude, dans leur théorie de la précession. Arzachel se servait, pour ses observations, d'instruments de son invention. Il avait construit un shafiah qui porte son nom (Zarcallicum), et si l'on en croit Al-Makkari, ses horloges excitaient à Tolède l'admiration générale. Les manuscrits latins de la Bibliothèque nationale contiennent la traduction de quelques opuscules d'Arzachel qui font vivement regretter la perte des principaux traités de ce savant.

Delambre, en le présentant comme l'auteur des *Tables tolétanes*, ajoute que ces tables n'inspirèrent pas une grande confiance, et qu'on leur préféra toujours celles d'Albatégni; c'est une erreur, que les astronomes du roi Alphonse, copistes d'Albatégni, contribuèrent à répandre. Aben-Ezra professait une haute admiration pour Arzachel; il nous fait connaître son hypothèse sur l'excentricité du soleil, hypothèse qui consistait à faire tourner dans un petit cercle le centre de l'excentrique, ainsi que Ptolémée en avait donné l'exemple pour la lune. Aboul-Hassan de Maroc, qui le cite fréquemment, nous apprend aussi qu'Alkemad avait déduit des observations d'Arzachel trois tables fort estimées.

Djaber-ben-Afflah de Séville, est auteur d'un petit traité que Gérard de Crémone traduisit en latin, et dont une analyse rapide se trouve dans l'histoire de l'astronomie de De-

lambre. Il est difficile de déterminer l'époque à laquelle Djaber écrivait. Weidler le croit postérieur à Arzachel, et nous nous rangeons de son avis. Quant au médecin Averroës, dont nous parlerons plus loin, il florissait vers 1150 et s'était, sans aucun doute, occupé d'astronomie ; on lui attribue un commentaire sur l'Almageste ; il aimait à observer et avait cru apercevoir un point noir sur le soleil, un jour où le calcul lui annonçait un passage de Mercure. Nous avons fait connaître un opuscule sur la trigonométrie sphérique d'un certain Aboul-Walid, qui n'est autre qu'Aboul-Walid-Mohammed-ben-Roschd ou Averroës.

Nous pourrions comprendre dans cette nomenclature bien des savants dont parle Casiri, et qui, jusqu'au XV[e] siècle, cultivèrent les mathématiques avec succès; mais nous ne remarquons parmi eux aucun observateur proprement dit, et le titre des ouvrages qu'ils ont composés n'est pas même indiqué ; il y a encore là une lacune à remplir[1].

Pendant cette période, qui finit avec le moyen âge, l'Afrique occidentale ne resta pas inactive; Ceuta et Tanger, Fez et Maroc, rivalisaient avec Cordoue, Séville et Grenade ; de leurs écoles sortaient des professeurs habiles, et de nombreux traités sur toutes les branches des sciences témoignent de leur ardeur infatigable. Alpétrage et Aboul-Hassan nous sont seuls aujourd'hui connus par leurs écrits ; le premier, qui florissait vers 1150, observait à cette époque l'obliquité de l'écliptique. Révolté à la lecture de Ptolémée, de cette complication d'excentriques et d'épicycles tournant autour de centres vides et mobiles eux-mêmes, il proposa un nouveau système tombé depuis dans un oubli profond, mais qui décèle une heureuse tendance à se dégager des fausses hypothèses de l'antiquité ; le second, Aboul-Hassan, observateur éclairé, parcourait au commencement du XIII[e] siècle le midi de l'Espagne, une grande partie de l'Afrique septentrionale, et relevait la hauteur du pôle dans quarante et une

1. Middeldorff, *Commentatio de institutis litterariis in Hispania quæ arabes auctores habuerunt*, Gott., 1810 ; Al Makkari, éd. de Gayangos ; Casiri, *passim* ; notre édition d'Aboul-Hassan, introd., p. 8, et notre mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes, 1845.

villes, depuis Ifrane, sur la côte occidentale, jusqu'à la ca pitale de l'Égypte, c'est-à-dire sur un espace de neuf cen lieues de l'est à l'ouest. Son livre, intitulé : *Des commence ments et des fins*, dont la traduction, publiée par nous e 1834 et 1836, mérita à J. J. Sédillot, mon père, un de grands prix décennaux, en appelant l'attention des érudi sur plusieurs points obscurs d'astronomie et de géographi mathématique, a fait faire un pas important à la science e prouvé que si tous les monuments de cette époque étaien sérieusement explorés, on serait assuré de recueillir un ample moisson de détails curieux et intéressants[1]; les Ara bes s'affranchissent peu à peu des règles établies; ce respec superstitieux pour tout ce qui vient des anciens, reproch par Halley à Albatégni, s'efface de plus en plus, les théori de Ptolémée sont attaquées avec force et l'immobilité de l terre mise en question; on peut déjà pressentir Copernic.

En Orient l'astronomie est cultivée sous les auspices de nou veaux conquérants qui cèdent à l'influence de la civilisatio arabe.

Revenons à l'Orient, qui n'avait pas cessé d'être en fe depuis le commencement du XIe siècle. Les conquêtes d Mahmoud le Gaznévide, l'invasion des Turcs seldjoukides les croisades, la destruction du khalifat du Caire en 117 par Saladin, le premier des sultans aïoubites, celle du khal fat de Bagdad, par le khan des Mongols Houlagou, en 125 avaient modifié profondément la situation politique de l'Asie la science cependant était restée en honneur, et ses re présentants n'avaient point laissé périr le dépôt confié leurs soins. On n'a, jusqu'à présent, aucune donnée exact sur les travaux qui se rattachent à cette longue période quelques noms seuls ont surnagé; Alcasari, mort à Bagda en 1022; Avicenne, médecin et astronome, mort en 1036 Fath-ben-Nagebah, constructeur d'astrolabes, mort en 1058 Abou-Feth-Abderrahman, vers 1064 et à une époque incer taine, Al-Tonukhi, Al-Hassan-ben-Masbah, Alkhasen, Moham med-ben-Omar-Alpherkan, etc. — Almæon observait l'obli

1. Delambre, *Astronomie au moyen âge*. — Dechalles, *Curs. mathém.*

quité de l'écliptique en 1140; on voyait fleurir à Damas Altuphiki vers 1120; à Ispahan, Abdallah-ben-Schaker-ben-Ali-al-Mothaher-Almadani vers 1170, et Abou-Hanifah, auteur de tables astronomiques estimées vers 1220; à Meragah, Schamoul-ben-Iouda vers 1160; enfin, nous trouvons à Bagdad Algazel (Abou-Ahmed) en 1090, Hebath-Allah en 1120, Alkhacani, mort vers 1135; Mobaschar-ben-Ahmed, mort en 1193; Mohammed-ben-Mobaschar, mort en 1221, et Nassir-Eddin-Thousi, dont il sera question plus loin[1].

Des circonstances heureuses entretinrent l'activité scientifique des esprits; pendant que le khalifat d'Orient perdait successivement ses plus belles provinces, les vainqueurs rendaient hommage à la supériorité intellectuelle de ceux qu'ils venaient de soumettre en étudiant leurs livres, en s'éclairant de leurs lumières; Mahmoud le Ghaznévide (997-1030), appelait à sa cour Albirouni, dont la réputation devait s'étendre dans tout l'Orient; Gelal-Eddin-Melik-Schah (1072-1092), sultan seldjoukide, réunissait autour de lui l'élite des astronomes de son temps et donnait son nom à l'*ère gélaléenne*; deux cents ans plus tard, le petit-fils de Gengis-Khan (Tchinghiz-Khan), Houlagou, maître de Bagdad (1259), confiait à Nassir-Eddin-Thousi la direction du nouvel observatoire de Méragah, tandis que Gemal-Eddin transportait en Chine avec le khan suprême Kublai les sciences des Arabes. Le sultan Mamelouk Mohammed-ben-Kelaoun (1310-1341) protégeait les lettres, et au milieu des troubles qui éclatèrent après sa mort, Ebn-Schathir observait à Damas et composait des tables encore plus exactes que celles de ses devanciers; enfin les premiers sultans ottomans ne se montrent pas moins favorables aux travaux de l'intelligence, et d'un autre côté le Tartare Oloug-Beg, petit-fils de Tamerlan (Timourlenk), fonde au xve siècle, un observatoire à Samarcande, préside lui-même aux observations astronomiques, et laisse dans ses tables, comme on le verra plus loin, un monument glorieux de ses efforts et de son génie.

1. Voy. nos prolégomènes d'Oloug-Beg, introd., p. 86; Bouillau, *Astronomia philolaica*, 1645; d'Herbelot, *Bibl. or.*; Chardin, *Voyage en Perse*, etc. M. Biot, dans le *Journal des savants*, a porté sur Aboul-Hassan un jugement contre lequel nous avons protesté (*Bulletin de la société de géographie*, décembre 1851).

Les Gaznévides et Al-Birouni.

C'est vraiment un spectacle imposant que de voir l'i- fluence de la civilisation arabe triompher de la barbarie e ces conquérants du Nord qui s'abattent sur l'Asie occid- tale et méridionale; Albirouni (Abou-Rihan-Mohamm- ben-Ahmed), le conseiller et l'ami de Mahmoud le Gaz- vide (1030), profita d'un séjour prolongé chez les Hind s pour échanger avec eux les connaissances de l'école e Bagdad contre les traditions de l'Inde ancienne et moder ; s'il retrouva au milieu de ces traditions des traces d a science grecque importée en Orient vers les premiers siè s de l'ère chrétienne, ou plus tard par les Nestoriens, il t communiquer à ses hôtes les découvertes de ses com- triotes et répandre sur son passage bien des idées nouvel . Les Hindous comme les Chinois paraissent, en effet, av r emprunté du dehors la plus grande partie de leurs conn - sances scientifiques. Il est vrai que le *Sind-Hind* (Siddhan , traduit en arabe sous le khalifat d'Almanzor, semble av , sur quelques points, un caractère d'originalité; mais s' y avait eu dans l'Inde, du temps d'Alexandre, une scie e astronomique déjà avancée, Aristote l'aurait su et l'au t dit. Il est probable que les Grecs exilés qui portèrent n Asie les idées grecques, aux premiers siècles de l'ère ch- tienne, y introduisirent leurs propres méthodes, qui p- vaient fort bien différer de l'Almageste de Ptolémée; v à pourquoi les Arabes, qui puisèrent dans un traité hin u leurs premières notions d'astronomie mathématique, no- mèrent la géométrie la *science de l'Inde*, cercle *ind n* l'instrument décrit par Proclus pour déterminer la li e méridienne, chiffres *indiens* le système de numération - cimale, qui appartient, selon toute apparence, à l'Occide , et qu'ils attribuèrent une origine *indienne* à la trépidat n des fixes, qu'on trouve indiquée dans Théon. Quant au - diaque lunaire, dont les anciens livres des Hindous font m- tion et dont M. Biot a essayé récemment, par une miséra e confusion de mots, à faire, bien à tort, honneur aux C- nois, il ne faut pas en chercher l'idée première chez tel u

l peuple ; elle est commune à toutes les nations qui ont pris s mouvements de la lune pour base de leur calendrier[1].

Albirouni, qui déclare lui-même avoir fait pour les Hin-ous des extraits des manuscrits grecs et arabes, exerça ngtemps, en Orient, une très-grande influence; partout n s'en réfère à son autorité ; le géographe Aboul-Feda lui nprunte ses tables de longitude et de latitude des lieux rrestres ; Aboul-Hassan de Maroc s'appuie sans cesse sur s opinions en astronomie; tous les mathématiciens le tent avec éloge, et si ses principaux ouvrages ne nous sont s parvenus, les fragments que nous possédons de ce sa-nt suffisent pour faire reconnaître en lui un mérite aussi lide que varié.

Les Seldjoukides et Omar-Keiam; réforme du calendrier persan.

Les observations astronomiques ordonnées cinquante ans us tard par le sultan seldjoukide Melik-Schah condui-ent, en 1079, à une réforme du calendrier qui précède six siècles la réforme grégorienne, et qui est même plus acte ; l'*Annuaire du bureau des longitudes de* 1851 donne, ur l'année moyenne, trois cent soixante-cinq jours 2422, suppose que la nouvelle année persane ne présentait 'une erreur de deux jours en dix mille ans, tandis que rreur est encore de trois jours par l'intercalation grégo-nne; les astronomes arabes, à la tête desquels se trou-ent Omar Alkheiam et Abderrahman-Hazeni, avaient été ucoup plus près de la vérité; au lieu d'adopter unifor-ment huit bissextiles en trente-trois ans, ils comptaient nte-neuf bissextiles en cent soixante et un ans, ce qui nnait, pour l'année moyenne, trois cent soixante-cinq rs, 2422, la même précisément que celle de nos tables dernes[2].

[1] Voy. nos *Matériaux*, t. II ; Casiri, *Bibl. hisp, arab. Escur.*, t. I, p. 322; ıl-Pharadje, p. 229 et 348 ; le mémoire sur l'Inde, de M. Reinaud, 1845-1846, otre rapport déjà cité.

[2] Prolégomènes d'Oloug-Beg, p. 309 du texte, et les notes que nous y avons es ; Beveridje, *Instit. chronolog.*, 1734 ; Velchii, *Comment. in ruzname nau-* etc. ; l'*Annuaire du bureau des longitudes* de 1850, et les articles que nous s donnés dans le *Bulletin de la société de géographie*, 4e série, t. I, p. 165 et antes.

Les Mongols et Nassir-Eddin-Thousi; l'astronomie arabe pénètre à la Chine.

L'histoire des sultans seldjoukides se confond, à par du XIIe siècle, avec les grands récits des croisades, et pe-dant la durée des guerres saintes, l'état des sciences, Orient, reste couvert d'un voile que personne n'a enc soulevé. Il était certain, toutefois, que les études sérieu n'avaient point été abandonnées, puisque le khan des M-gols Houlagou accueillait à sa cour (1259) des homm distingués par leur savoir en mathématiques et en ast-nomie.

Le plus illustre de ces savants, Nassir-Eddin-Thousi, a-teur des *Tables Ilkhaniennes*, encouragé par les bienfaits son nouveau souverain, fit élever l'observatoire de Mérag, rassembla soigneusement les manuscrits épars dans le K-rasan, en Syrie, à Bagdad et à Mossoul, et s'attacha à perf-tionner les instruments dont il devait se servir pour ses obs-vations. Un trou, pratiqué sur la coupole même de l'édifi, permettait de connaître, par la projection des rayons du -leil, les degrés et les minutes de son mouvement diurne, hauteur dans les diverses saisons de l'année et la successi des heures. C'était une nouvelle application du Gnomo trou, employé par les Arabes dès le xe siècle; de grandes -milles, un *mural* que l'on a comparé à celui de Tyc-Brahé, des quarts de cercle mobiles, des sphères célestes terrestres formaient, avec des astrolabes de toute espè, un matériel considérable. Nassir-Eddin, aidé dans ses o-rations par Mouwaiad-Eddin-Al-Oredhi de Damas, Alfa-Eddin-Alkhalathi de Téflis, Nedjm-Eddin-ben-Debbiran Cazwin, Fakr-Eddin-Almaraghi de Mossoul, Mohi-Eddin-Magrebi, etc., termina, en douze années, un travail q, d'après les premiers calculs, devait en exiger trente. On s maintenant qu'il se contenta de reproduire la table Hakém d'Ebn Jounis, en y introduisant un petit nombre de mo-fications utiles; mais il n'en est pas moins vrai qu'on livra dès lors, avec une nouvelle vivacité, aux observatio. Les *Tables ilkhaniennes*, abrégées par Ali-Schah-al-Bokha, par Alnoddam, et par Nedjm-Eddin-al-Neboudi, et corrig

ıar Gaiath-Eddin-Djemschid-ben-Massoud-Alkhatibi furent uivies dans toutes les écoles jusqu'au temps d'Ebn-Schaıir, qui apporta, en 1360, quelques changements aux ésultats admis par ses devanciers.

Les Mongols de la Perse rendaient donc à l'école arabe ne partie de son ancien éclat; d'un autre côté, Kublaï-han, frère de Houlagou, achevait la conquête de la Chine t transportait dans le céleste empire les traités des savants e Bagdad et du Caire. Co-Cheou-King recevait, en 1280, du ersan Gemal-Eddin, les tables d'Ebn-Jounis, et les étudiait ıns tous leurs détails. L'exposé de ses travaux par Gaubil ı révèle clairement l'origine [1].

Ebn-Schathir et les sultans mamelouks.

Ebn-Schathir, qui, vers le milieu du XIVe siècle, devait ériter de la renommée de Nassir-Eddin-Thousi, était orinaire de Damas. Ed. Bernard rapporte quelques-unes de s observations dans une lettre adressée à Flamsteed, et ɛe la date exacte de ses travaux. Dherbelot nous apprend ıe Schems-Eddin-al-Halebi, Schehab-Eddin-Ahmed-ben-ılamallah-ben-Alhasseb et Mohammed-ben-Ibrahim, surımmé Ben-Zérin-Alkhairi se réglèrent, pour la composition leurs tables astronomiques, sur celles d'Ebn-Schathir, ıis ces ouvrages n'ont été l'objet d'aucun examen, et si catalogues des principales bibliothèques de l'Europe en ɛntionnent çà et là quelques-uns, ces précieux débris nt grossir le nombre des manuscrits dont les auteurs sont ıtés inconnus, et que personne ne s'est donné la peine parcourir [2].

s Timourides; Oloug-Beg fonde l'observatoire de Samarcande et dresse de nouvelles tables astronomiques.

Pendant qu'Ebn-Schathir publiait ses tables à Damas, sous

Raschid-eldin, *Hist. des Mongols,* trad. par M. Quatremère; Jourdain, *Mémoire l'observatoire de Méragah;* Bailly, *Histoire de l'astronomie moderne,* t. I; ːiet, *Observations,* etc., t. I, p. 202; notre *Lettre au bureau des longitudes,* s, 1834; nos prolégomènes d'Oloug-Beg, p. 101, le t. II de nos *Matéx,* etc., et l'art. de M. Bazin dans le *Journal asiatique*, 1852, p. 356.

Ed, Bernard, *Philosoph. transact.*, n° 163, p. 721; *Veterum mathematicorum ɔpsis,* p. 25; catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Leyde, d'Angleterre Irlande, etc.; *Golius ad Alfergan.* Notæ, p. 252; D'Herbelot, *Biblioth. orien-*; Flamsteed, *Hist. cæl. proleyomena,* p. 28.

la protection des sultans mamelouks, un nouveau conquéra t s'élevait au nord de l'Asie. Tamerlan (Timour-lenk), sim e émir de Kesch, après avoir fait ses premières armes dans a province de Khiva, profitait de l'affaiblissement de la do - nation mongole pour fonder à Samarcande un empire q i devait bientôt prendre des dimensions colossales.

Maître de la Transoxiane en 1370, Tamerlan soumet s - cessivement le Kaptschak, le Kharizme, le Khorasa , l'Aderbidjan, la Géorgie. Après avoir vainement attaqué s Mamelouks, il se replie sur l'Orient et va conquérir le T - kestan et la Perse; quelques années après, Delhi tom e en son pouvoir, et l'Inde reconnaît ses lois. Il reprend al s l'exécution de ses projets contre les Mamelouks, se jette r la Syrie, saccage Damas, dont il détruit la célèbre mosqu , et ruine Bagdad en 1401.

Là ne s'arrêtent pas les succès du vainqueur de tant e peuples; appelé par Michel Paléologue et par des ém s indépendants que menaçaient les Turcs ottomans, il marc e à la rencontre du sultan Bajazet, le défait à la batai e d'Ancyre, et dispose de ses États en faveur de Musa.

Ces rapides et vastes conquêtes avaient renouvelé les p - diges du règne de Gengis-Khan; la Chine cependant ma - quait encore à l'ambition du nouveau souverain de l'As ; au moment où il allait envahir le Cathay et venger les d - cendants de Kublaï, chassés en 1368 du céleste empi , il expire dans la ville d'Otrar (1405) à l'âge de soixante-n f ans. Sa mort entraîne aussitôt le démembrement de la m - narchie qu'il avait fondée; les contrées situées à l'ouest u Tigre, au nord de l'Araxe, au sud et à l'est du Sihoun, r - couvrent leur indépendance; la Perse, la Transoxiane et s provinces septentrionales de l'Hindostan seules sont mai - tenues dans l'obéissance par la sagesse et la fermeté e Schah-Rokh, quatrième fils de Tamerlan, qui règne pai - blement jusqu'au milieu du xve siècle.

Samarcande était devenue la ville la plus riche et la pl s florissante de l'Orient; Tamerlan y avait attiré des savan , des gens de lettres, des artistes célèbres; lui-même poss - dait quelque teinture des mathématiques et de la philos -

phie, et il avait institué dans sa capitale une académie des sciences. Schah-Rokh, imitant son exemple, composa une magnifique bibliothèque, et profita de ses relations avec les principaux souverains de son temps pour acquérir les manuscrits les plus rares et les plus précieux.

Lorsqu'il eut transporté sa cour à Hérat, Samarcande ne perdit rien de sa splendeur; Oloug-Beg, fils de Schah-Rokh chargé du gouvernement de la Transoxiane, se livra tout entier, à l'ombre de l'autorité paternelle, à son goût naturel pour l'astronomie. Présidant lui-même aux observations, il fit dresser de nouvelles tables qui ont immortalisé son nom et qui forment le complément nécessaire des travaux de l'école arabe. Afin que les déterminations fussent exactes, il n'avait rien négligé pour se procurer de bons instruments; le quart de cercle dont il se servait dans ses relevés de la hauteur du pôle à Samarcande était aussi haut que l'église de Sainte-Sophie, à Constantinople; il devait avoir, par conséquent, près de cent quatre-vingts pieds; l'idée première de ces grands instruments n'appartenait pas, il est vrai, à Oloug-Beg, ainsi qu'on l'a vu plus haut, mais c'était un mérite que d'en avoir compris toute l'importance et d'en avoir fait une heureuse application. Parmi les savants que cet illustre prince avait réunis autour de lui, se trouvaient Hassan-Tchelebi, vulgairement appelé Cadhi-Zadeh, Gaiath-el-Miah-el-Din-Djemschid et Ali-ben-Mohammed-Koschdji, qui seul survécut à son maître. A ces noms justement sauvés de l'oubli il faut joindre celui de Meriem-al-Tchelebi, fils de Cadhi-Zadeh, qui composa un excellent commentaire sur les tables d'Oloug-Beg, et Mahmoud-Schah-Cholgi, dont Greaves a fait connaître un intéressant opuscule.

Oloug-Beg est considéré, à juste titre, comme le dernier représentant de l'école de Bagdad; un siècle et demi sépare à peine de ce prince l'immortel Kepler, qui renversa de fond en comble les hypothèses et les méthodes grecques, et qui, par la nouveauté et la grandeur de ses conceptions, devint l'un des créateurs de l'astronomie moderne [1].

1. Comparer Delambre, *Histoire de l'astronomie au moyen âge*, et nos prolégomènes d'Oloug-Beg, Paris, 1847; Kehr, *Monarchiæ asiatico saracenicæ stat.* etc.;

Les Arabes étudient les mathématiques pures; algèbre numération décimale; géométrie.

En cultivant la science des astres, les Arabes devaien donner une attention toute particulière aux diverses branches des mathématiques; ils firent en effet, dans cette direction, des travaux considérables, et l'on peut dire que sous ce rapport, ils ont été nos instituteurs. Non-seulement la géométrie, l'arithmétique et l'algèbre, mais l'optique et la mécanique firent entre leurs mains de remarquables progrès; les *pneumatiques* et les *hydrauliques* de Ctésibius e de Héron d'Alexandrie avaient été traduites; il en était de même du livre *des machines de guerre* de Héron le jeune et l'on sait que Golius apporta de l'Orient une version du traité appelé *Barulcon*. Mais si les ouvrages spéciaux des Arabes sur cette partie de la science nous manquent aujourd'hui, si nous avons à regretter l'ouvrage que Hassan-ben-Haithem écrivit sur la *vision directe*, *réfléchie et rompue*, e sur les *miroirs ardents*, du moins pouvons-nous citer *l'optique* d'Alhazen, qui offre des réflexions judicieuses sur la réfraction, sur le lieu apparent de l'image dans les miroirs courbes, le foyer des miroirs caustiques, sur la grandeur apparente des objets et le grossissement du soleil et de la lune vus à l'horizon.

L'algèbre reçut aussi d'utiles applications chez les Arabes, qui lui donnèrent son nom d'*algebr w mocabalah* (opposition et réduction). L'origine indienne de cette science n'a pas été jusqu'à présent démontrée, et si le traité de Mohammed-ben-Musa, composé d'après les idées des Hindous, présente de notables différences avec les fragments que nous possédons de Diophante, tout fait présumer que la méthode usitée dans l'Inde était une importation grecque; nous avons exposé ailleurs les considérations qui tendent à justifier cette opinion; nous ajouterons que l'algèbre ne devait pas rester stationnaire entre les mains des Arabes qui ont traité les premiers des équations cubiques. Malheureusement, les documents historiques que nous possédons sur

Lipsiæ. 1724, notre mémoire sur les monnaies des Timourides de la Transoxiane. Paris, 1839, et la vie du sultan Schah Rokh par M. Quatremère.

ette branche des mathématiques se réduisent à bien peu e chose, et si nos propres recherches ont confirmé les hyothèses de Montucla, on doit regretter qu'on n'ait pas atıché plus d'importance aux traités d'algèbre que l'école de agdad a mis au jour. Nous en dirons autant de l'arithméque, que les Arabes nous ont transmise avec notre sysme de numération; nous ne possédons pas encore une ule version authentique d'un de leurs ouvrages sur les ombres ou *algorithmes* ; ce que l'on sait aujourd'hui inontestablement, c'est que les Hindous n'ont adopté l'usage s chiffres qu'à une époque fort moderne, et que, selon ute apparence, ils les avaient reçus de l'Occident. Les rabes les leur empruntèrent à leur tour, et nous les transirent sous une forme différente. On suit avec intérêt les verses modifications que subirent les chiffres en Afrique en Espagne, au moyen âge, avant de nous arriver tels le nous les employons à présent. C'est également aux abes que nous devons les petites figures qui servent à signer dans nos almanachs les sept planètes des anciens[1].

En géométrie, nous sommes un peu plus au courant des ıvaux de nos devanciers; dès le règne d'Almamoun, ıclide, Théodose, Apollonius, Hypsiclès et Ménélaus aient été traduits; les traités d'Archimède *de sphæra et lindro*, et probablement ses autres écrits, étaient comentés, et les productions multipliées des géomètres arabes ouvent que, pendant plusieurs siècles, ils s'occupèrent s questions les plus ardues de la science ; l'ardeur qu'ils portaient dans leurs discussions se révèle surtout par *r correspondance mathématique*, dont nous avons reeilli des fragments.

On a longtemps prétendu que les Arabes n'avaient fait e copier les Grecs ; l'on ne peut plus maintenant sounir une semblable thèse sans être taxé d'ignorance et d'erır; non-seulement nous devons de la reconnaissance à cole de Bagdad pour nous avoir conservé les plus impor-

[1] Consultez nos *Matériaux* pour servir à l'histoire comparée des sciences maatiques chez les Grecs et les Orientaux, 1845-1849, t. I, nos prolégomènes oug-Beg, *Introd.* et page 77 de la traduction.

tants écrits des savants d'Alexandrie, mais encore la forme qu'elle a donnée à la trigonométrie sphérique ne lui fait pas moins d'honneur. Les Arabes introduisent les tangentes dans les calculs et substituent aux méthodes anciennes des solutions plus simples en proposant trois ou quatre théorèmes qui sont le fondement de notre trigonométrie moderne.

Le petit traité de géométrie spéculative de Hassan-ben-Haithem, que nous avons fait connaître, donne une idée assez juste des considérations métaphysiques que les Arabes ont répandues dans leurs écrits ; nous y avons joint trois opuscules d'Al-Sindjiari que Montucla cite comme l'auteur d'un traité sur les sections coniques, un chapitre de l'épitome de l'imam Muzaffer-al-Isferledi sur les éléments d'Euclide, et un fragment d'Averroës sur la trigonométrie sphérique. On pourrait remplir des volumes d'extraits intéressants des mathématiciens arabes. Nous ne rappelons pas ici les titres de leurs ouvrages, parce que l'histoire de la science chez un peuple, consiste moins à accumuler de sèches nomenclatures qu'à montrer les progrès qu'elle a pu faire ; nous nous contenterons de renvoyer aux catalogues des principales bibliothèques de l'Europe où se trouvent encore enfouies tant de richesses inexplorées, et de donner l'extrait suivant d'un excellent mémoire de M. Chasles sur les méthodes en géométrie :

« Thébit-ben-Corah, disciple de Mohammed-ben-Musa, fut un géomètre célèbre qui embrassa les mathématiques dans toute leur étendue. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, et dont on trouve le catalogue dans Casiri, il en est un dont le titre *De problematibus algebricis geometricâ ratione comprobandis*, aurait dû piquer vivement la curiosité des géomètres ; car il annonce que Thébit avait appliqué l'algèbre à la géométrie. C'est sans doute le titre de cet ouvrage qui a fait dire à Montucla que « Thébit a écrit sur la certitude des démonstrations du calcul algébrique, ce qui pourrait donner lieu de penser que les Arabes avaient eu l'idée heureuse d'appliquer l'algèbre à la géométrie. » Cette conjecture est devenue un fait certain, par la publication de

ıuvrage de Mohammed-ben-Musa[1], et par celle d'un fragent d'algèbre (trouvé dans le manuscrit arabe n° 1104 de Bibl. impériale), où les équations du troisième degré sont solues géométriquement[2].

« Mais il ne s'agit encore que d'équations numériques; c'est Viète qu'est dû le pas immense qu'il fallait franchir pour river à l'idée et à la considération d'équations littérales.

« Toutefois, malgré cette restriction dans les spéculations ;ébriques des Arabes, on peut dire que non-seulement ont possédé l'algèbre, mais qu'ils ont connu aussi l'art exprimer graphiquement les formules, et d'en présenter ıx yeux la signification; art si beau et si précieux que epler regrettait de ne pas savoir, et qui a été l'une des andes conceptions de Viète.

« On avait toujours pensé que les Arabes n'avaient pas é au delà des équations du second degré. On fondait cette ıinion sur ce que Fibonacci et Lucas de Burgo s'étaient rêtés à ce point de la science. Montucla, le premier, l'a ise en doute, et a pensé que les Arabes pouvaient bien oir traité des équations du troisième degré; il se fondait r le titre (*Algebra cubica, seu de problematum solidorum solutione*), d'un manuscrit apporté de l'Orient par le célbre Golius, et qui se trouve dans la bibliothèque de Leyde. : fragment d'algèbre trouvé dans le manuscrit n° 1104 nfirme la conjecture de Montucla, et en fait un des points s plus importants de l'histoire scientifique des Arabes.

« La trigonométrie est une des parties des mathématiques ıe les Arabes cultivèrent avec le plus de soin, à cause de s applications à l'astronomie. Aussi leur dut-elle de nomeux perfectionnements qui lui donnèrent une forme noulle, et la rendirent propre à des applications que les ·ecs n'auraient pu faire que très-péniblement.

« Les premiers progrès de la trigonométrie datent d'Altégni. Ce grand astronome, surnommé le Ptolémée des ·abes, (ou tout au moins ses devanciers de l'école de Bag-

· *The algebra*, etc. Ed. Rosen, 1836.

· Voy. la notice que nous avons donnée de ce manuscrit dans le tome XIII des ices et extraits des manuscrits, 1838.

dad), eut l'heureuse et féconde idée de substituer au *cordes* des arcs, dont les Grecs se servaient dans leurs cal culs trigonométriques, les demi-cordes des arcs doubles c'est-à-dire les *sinus* des arcs proposés. « Ptolémée, dit-il, n « se servait des cordes entières que pour la facilité des dé « monstrations; mais nous, nous avons pris les moitiés de « arcs doubles. » Albatégni est parvenu à la formule fonda mentale de la trigonométrie sphérique, dont il a fait di verses applications. On trouve dans ses ouvrages la pre mière idée des tangentes des arcs, et l'expression $\frac{\text{sinus}}{\text{cosinus}}$, don les Grecs ne se sont pas servis. Albatégni la fait entrer dan les calculs de gnomonique et l'appelle *ombre étendue.* C'es la *tangente* trigonométrique des modernes. On voit qu'Al batégni avait des tables doubles, qui donnaient les ombre correspondantes aux hauteurs du soleil, et les hauteurs cor respondantes à des ombres; c'est-à-dire les tangentes de arcs, et les arcs correspondants à des tangentes. Mais se tables étaient calculées pour le rayon 12, tandis que celle des sinus l'étaient pour le rayon 60; ce qui prouve qu'i n'a pas eu la pensée d'introduire ces tangentes dans les cal culs trigonométriques.

« C'est à Aboul-Wéfa et à Ebn-Jounis, qui lui sont pos térieurs d'un siècle, qu'est dû ce nouveau pas.

« Aboul-Wéfa (937-998), après avoir exposé la théori des sinus, définit d'autres lignes trigonométriques « qu'i « emploie dans son ouvrage pour les faire servir à la solu « tion de différents problèmes de l'astronomie sphérique.

« Ce sont les *tangentes* et *cotangentes*, qu'il appell *ombre verse* et *ombre droite*, et les *sécantes* qu'il appell *diamètre de l'ombre.* Aboul-Wéfa a calculé sa table de tan gentes pour un rayon égal à 60; il n'a pas calculé les sé cantes.

« On n'a point cette table des tangentes; mais ce qu'i importait de savoir, c'était la date certaine de leur intro duction dans le calcul trigonométrique.

« Cette heureuse révolution dans la science, qui en ban nissait ces expressions composées et incommodes qui con tenaient le sinus et le cosinus de l'inconnue, ne s'est opéré

que cinq cents ans plus tard chez les modernes; on en a fait honneur à Regiomontan; et près d'un siècle après lui, Copernic ne la connaissait pas encore.

« Ebn-Jounis (979-1008) se servit aussi des ombres ou tangentes et cotangentes, et en eut aussi des tables sexagésimales.

« Il eut le premier l'idée de calculer des arcs subsidiaires qui simplifient les formules, et dispensent de ces extractions de racines carrées qui rendaient les méthodes si pénibles. Ces artifices de calcul, aujourd'hui si communs, sont restés longtemps inconnus en Europe, et ce n'est que sept cents ans plus tard qu'on en trouve quelques exemples dans les ouvrages de Simpson.

« La trigonométrie sphérique doit à Geber, astronome qu'on suppose avoir vécu vers l'an 1050, la cinquième des six formules qui servent à la résolution des triangles rectangles. La sixième est restée inconnue jusqu'au XVIe siècle; on la doit à Viète.

« Ces deux formules sont celles qui contiennent les deux ngles obliques du triangle. Les Grecs n'avaient eu que les uatre premières, qui leur suffisaient, parce que dans leurs pplications de la trigonométrie à l'astronomie, le cas des ois angles connus ne se présentait pas.

« Tel sont les principaux perfectionnements que les rabes apportèrent à la trigonométrie.

« Ils purent ainsi cultiver l'astronomie avec succès. Aussi ompte-t-on un très-grand nombre d'auteurs arabes qui adonnèrent à cette science. Nous n'avons point à parler i des progrès qu'ils y firent; et nous dirons seulement uelques mots de l'une de ses applications, la gnomonique, ui n'est au fond qu'une question de pure géométrie.

« Les Arabes attachèrent une grande importance à la construction des cadrans qui étaient à peu près leur seul moyen e compter le temps. Dès le IXe siècle, des géomètres célèbres s'en occupaient.

« C'est à cet art que se rapportaient sans doute deux ouvrages d'Alkindi, intitulés : *De horolog. sciathericorum scriptione* et *De horolog. horisontali præstantiore*, et les

deux suivants de Thébit-ben-Corah : *De horometriâ seu horis diurnis ac nocturnis*, et *De figurâ linearum quas gnomometrum (styli apicis umbra) percurrit*. Ce dernier titre semble annoncer que Thébit se servait de la considération des sections coniques dans la construction des cadrans. Nous allons voir cette méthode pratiquée savamment par un géomètre arabe du XIIIe siècle. Maurolycus en a eu la première idée chez les modernes, et elle a donné à son ouvrage un caractère d'originalité qui lui a fait honneur.

« L'écrivain arabe auquel la gnomonique paraît le plus redevable, est Aboul-Hassan-Ali, auteur d'un traité complet et très-détaillé de la gnomonique des Arabes[1].

« On trouve pour la première fois dans ce traité les lignes des heures *égales*, dont les Grecs n'avaient point fait usage. Il paraît que cette innovation, qui a été conservée chez les modernes, est due à Aboul-Hassan lui-même (liv. III, chap. XIV). Il expose dans le plus grand détail la construction des lignes d'heures *temporaires* (appelées aussi heures antiques, inégales, judaïques). Il se sert des propriétés des sections coniques pour décrire les arcs des signes. Il calcule les paramètres et les axes de ces courbes, en fonction de la latitude du lieu, de la déclinaison du soleil et de la hauteur du gnomon.

« Cette partie de l'ouvrage prouve que le géomètre astronome Aboul-Hassan était un homme de mérite. Il ne donne pas la démonstration de ses règles, mais elle devait se trouver dans un *Traité des sections coniques*, qu'il avait composé. Delambre, qui a approfondi toute cette partie géométrique de l'ouvrage d'Aboul-Hassan, la trouve bien préférable aux procédés enseignés par Commandin et Clavius, qui ont aussi tracé leurs arcs des signes par des moyens tirés de la théorie des coniques.

« On attribue à Mahomet-Bagdadin, géomètre du Xe siècle, un élégant traité sur la division des surfaces, qui a été tra-

1. Voy. le *Traité des instruments astronomiques* d'Aboul-Hassan, trad. par J. J. Sedillot et publié par nous en 1834-1835. Les extraits des auteurs arabes que mon père a communiqués à Delambre forme la partie vraiment originale de son *Histoire de l'astronomie au moyen-âge*.

duit par Jean Dée et Commandin, et qui a pour objet de diviser une figure en parties proportionnelles à des nombres donnés, par une droite menée d'après certaines conditions. On y trouve vingt-deux propositions, dont sept sont relatives au triangle, neuf au quadrilatère et six au pentagone. L'auteur les énonce sous la forme de problèmes, dont il donne la solution, qu'il démontre ensuite.

« Cet ouvrage, par sa nature, est le complément nécessaire d'un traité de géodésie ; aussi il a été imité par tous les géomètres modernes dans leurs traités de géométrie pratique.

« Dée et Commandin pensèrent que ce traité pouvait provenir d'Euclide, qui, au rapport de Proclus, dans son commentaire sur le premier livre des Éléments, avait aussi écrit sur la division des figures. Cette opinion n'a pas été partagée par Savile, et depuis, la question est restée indécise.

« L'optique a été traitée chez les Arabes par un grand nombre d'auteurs, dont le plus célèbre est Alhazen. Son ouvrage qui nous est parvenu, se recommande par des considérations de géométrie savantes et étendues. On y remarque surtout la solution d'un problème qui dépendrait, en analyse, d'une équation du quatrième degré. Il s'agit de trouver le point de réflexion sur un miroir sphérique, le lieu de l'œil et celui de l'objet étant donnés. Ce problème a occupé de célèbres géomètres modernes, tels que Sluze, Huyghens, Barrow, le marquis de L'hôpital, R. Simson. Ce dernier l'a résolu très-simplement par de pures considérations de géométrie.

« On a pensé que l'ouvrage d'Alhazen était imité du traité d'optique de Ptolémée. Ç'a été l'opinion de Montucla. Mais Delambre, quoiqu'il fût généralement porté en faveur des Grecs, ne l'a pas partagée. Il a même pensé qu'il se pouvait qu'Alhazen n'eût pas eu connaissance du traité de Ptolémée, parce que le sien lui est très-supérieur. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage d'Alhazen fait honneur aux Arabes, et nous devons le regarder comme ayant été l'origine de nos connaissances en optique. Vitellion, géomètre polonais, l'un des plus savants du XIIIe siècle, y a puisé utilement pour la

composition de son traité d'optique, le premier qu'ait fait paraître un géomètre européen.

« Enfin Hassan-ben-Haithem qui mourut au Caire, en 1038, a composé un ouvrage original sur les données géométriques[1], qui est une imitation et une continuation du livre des *données* d'Euclide; mais avec cette différence que les propositions du premier livre « choses tout à fait neuves, « et dont le genre même n'a pas été connu des anciens, » roulent sur des propositions locales, tandis que celles d'Euclide étaient des théorèmes ordinaires où tout est déterminé.

« Plusieurs des propositions sont dans le genre des *porismes* du géomètre grec, entendus suivant la doctrine de R. Simson, et c'est le seul ouvrage qui jusqu'à ce jour, nous ait présenté de l'analogie, ou du moins une apparence d'analogie, avec le célèbre traité d'Euclide. Cette circonstance lui donne du prix à nos yeux; et la découverte de cet opuscule, qui vient confirmer en quelque sorte l'opinion du savant géomètre Castillon, qui pensait qu'au XIII[e] siècle le traité d'Euclide existait encore en Orient, nous permet du moins d'espérer de trouver encore parmi les nombreux manuscrits arabes, restés jusqu'ici inconnus au fond des bibliothèques, quelques traces de cette doctrine des porismes. Nous ne savons si c'est à cette théorie que se rapporte un ouvrage de Thébit-ben-Corrah, que nous trouvons indiqué sous le titre suivant dans le catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Leyde : *Datorum sive determinatorum liber continens problemata geometrica.* Cet ouvrage, par son titre et par le nom de l'auteur, se recommande à l'attention des géomètres qui possèdent la langue arabe.

« Toutes les propositions du second livre des *connues* sont dans le genre, mais différentes de celles d'Euclide; elles appartiennent, comme celles-ci, à la Géométrie élémentaire (à la ligne droite et au cercle); mais plusieurs offrent un degré de plus de difficulté. Elles sont de celles

1. Nous avons donné l'analyse de ce traité dans le *Journal asiatique* en 1837.

l'on propose aujourd'hui comme exercices, aux jeunes udiants qui possèdent déjà les éléments de la géométrie.

« L'ouvrage d'Hassan-ben-Haithem mérite par sa nature, être placé entre les *données* et les *porismes* d'Euclide, s *lieux plans* d'Apollonius, d'une part, et les ouvrages de Simson et de Stewart, de l'autre; il forme comme eux s *compléments* de la géométrie élémentaire, destinés à faiter la résolution des problèmes. »

la géographie mathématique chez les Arabes; imperfection des traités grecs.

Les progrès des Arabes dans la géographie mathématique furent pas moins remarquables. Lorsqu'à la fin du ıe siècle, Sanson et de l'Isle commençaient à signaler les reurs des tables de Ptolémée, on ne se doutait guère que s Arabes avaient déjà réformé l'œuvre du géographe Alexandrie, et que les Latins eux-mêmes s'étaient écartés la voie tracée par ce guide peu fidèle jusqu'au temps de renaissance. On sait qu'Ératosthène fut le premier, parmi s Grecs, qui réduisit en système la description du globe; s connaissances particulières en géographie et celles de s contemporains étaient très-bornées; il paraît, toutefois, l'il avait sous les yeux des travaux d'une exactitude assez marquable ; il ne se trompait que de 26° environ sur tendue des terres habitables de l'océan Atlantique à l'emuchure du Gange, qu'il supposait se jeter dans la mer ientale, et qu'il considérait comme la limite extrême du ntinent.

Mais il existait pour les déterminations géographiques s monuments d'une valeur inestimable : c'étaient des itiraires dont les anciens devaient tirer parti. Marin de Tyr, ns parler de Posidonius, entreprit de composer avec ces néraires une géographie générale. Il renferma toute la ngueur des terres entre deux méridiens éloignés l'un de utre de 225° ; le premier passait par les îles Fortunées, et second par Sera et Thinæ. Il exagérait les fausses évaluans d'Ératosthène, puisqu'il comptait 145° des îles Fortues à l'embouchure du Gange, au lieu de 126° 7′ 34″, et ° entre le Gange et Thinæ.

Ptolémée vint ensuite; il réduisit les 225° de Marin d Tyr à 180°. Toutefois loin de soumettre à un examen appro fondi les travaux de ses devanciers, d'en faire ressortir le inexactitudes, de composer, en un mot, une œuvre nouvell et vraiment scientifique, il se contenta de reproduire san aucune critique les données les plus incertaines, n'appor tant aucune modification aux longitudes que Marin de Ty avait adoptées depuis les îles Fortunées jusqu'au promon toire de Cory, de l'Inde, à 125° 20′ du premier méridien, e fixant systématiquement à 54° 40′ l'espace de 100° compri entre le promontoire Cory et Thinæ, afin d'arriver à u nombre rond de 180° pour toute l'étendue du continent.

Certes personne plus que nous n'admire le vaste édific auquel il a attaché son nom : son traité de géographie est pour l'histoire de la science, un monument aussi importan dans sa spécialité que l'Almageste. S'il prit pour guid Marin de Tyr, il avait du moins rejeté ses cartes à projectio plate pour adopter la méthode d'Hipparque, dans laquell tous les méridiens et les parallèles sont représentés par de portions de cercle, qui, à leurs points de rencontre, doiven se couper à angles droits ; et les meilleurs géographes em ploient encore aujourd'hui cette projection pour décrire le parties du globe comprises entre l'équateur et le pôle; mai l'on s'est lourdement trompé en disant « que l'esprit émi nemment ordonnateur de Ptolémée n'avait pu consentir employer les éléments qui se trouvaient à sa dispositio qu'après une nouvelle discussion dirigée avec toutes les con naissances mathématiques et astronomiques qu'il possédait. Son livre consacre au contraire toutes les anciennes erreur et n'offre aucune trace d'un perfectionnement même partie dans la réduction des longitudes ; aussi devait-il exercer un funeste influence sur la marche et les progrès des études géo graphiques. Les Latins et les Arabes s'affranchirent de cett chaîne, comme on le verra plus loin, pendant le moyen âge. Ptolémée reparut avec la renaissance des lettres; se tables servirent de base à la science, de modèle à la car tographie, et les érudits modernes, ignorant les travaux an térieurs, ne s'aperçurent qu'ils faisaient fausse route qu'aprè

longs tâtonnements, et lorsque toute espèce d'applica-
n leur devint impossible.

C'est là une observation très-importante et facile à justi-
r. Tandis qu'au v[e] siècle de notre ère Agathodaïmon des-
iait des cartes à Alexandrie, suivant les longitudes et les
itudes données par Ptolémée et Marin de Tyr, s'efforçant
isi de faire prévaloir leur système, qui surchargeait le
be de continents inconnus, des géographes de différentes
oles signalaient les vices de leur construction et préfé-
ient donner aux terres habitables une forme ronde, ovale
carrée; les chrétiens adaptaient bien mieux ces idées à
géographie biblique. Les descriptions de saint Jérôme
37), d'Éthicus (400), d'Orose (416), de Jules Honorius (500),
aient bien éloignées de la tradition des Alexandrins. Cas-
dore recommandait aux moines, d'une manière toute
rticulière, l'ouvrage de Jules Honorius; Cosmas Indico-
eustès (550) supposait l'habitable carrée; la rotondité de la
rre devait cependant prévaloir; elle permettait de placer
rusalem au centre du monde : *quasi umbilicus terræ*,
sait Isidore de Séville (600)[1].

L'école de Ravenne s'écarte de Ptolémée.

L'empereur de Constantinople, Théodose II, imprima,
s l'année 435, une nouvelle activité aux travaux géogra-
iques, en ordonnant la refonte de la carte de l'empire,
ce fut Ravenne qui devint le foyer principal des
udes. La bibliothèque de cette ville possédait des itiné-
ires annotés et des tables routières peintes, *annotatæ et
ctæ*. Le livre de Gui, *liber Guidonis*, était composé de
mbreux extraits des cosmographes qui l'avaient précédé.
ui, né à Ravenne, florissait entre 668 et 698. Il devait être
pié à son tour, et nous possédons une compilation d'un
tre Ravennate commentée dans ces derniers temps.

Lorsque la barbarie du moyen âge se fut étendue sur tout
Occident, on cultiva encore dans les cloîtres les connais-

1. Nous avons traité longuement cette question dans notre mémoire sur les sys-
nes géographiques des Grecs et des Arabes, Paris, 1842, et dans nos *Maté-
iux*, etc., déjà cités, t. II.

sances profanes et la géographie. On y rédigeait des descri tions de pays ; on écrivait, dessinait et préparait les pei tures auxquelles la sèche nomenclature de l'école (Ravenne semble avoir donné naissance. On voit déjà, ; VIIe siècle, le fondateur de l'abbaye de Saint-Gall posséd une carte d'un dessin élégant : *mappa subtili opere.* En I lande et chez les Anglo-Saxons, au VIIIe siècle, les moin Fidelis, Suibneus, etc., se racontaient mutuellement l aventures de leurs pèlerinages, apportaient des nouvelles (contrées éloignées, et augmentaient leur bibliothèque ass riche pour ce temps-là en ouvrages de géographie.

En France, Charlemagne s'efforçait de réunir les savan autour de lui, et concevait l'idée de construire une car générale du monde. Cette carte, qui fut en effet entrepri et achevée, était gravée sur trois tables d'argent. On y ava représenté la terre entière, les villes de Rome et de Con stantinople. Les couvents avaient pu fournir des matériau précieux, comme le prouve le Polyptyque de l'abbé Irm non, contemporain du roi frank. Mais dans la guerre qu Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, soutint contre s frères (841), la première de ces tables, qui était la pl grande, fut mise en pièces et distribuée par morceaux au soldats. Il en fut de même des deux autres, selon toute ap parence.

Vers le même temps, le moine irlandais Dicuil (825) com pose un ouvrage de géographie descriptive qui rappelle carte Théodosienne, et montre combien on s'intéressait en core aux études de ce genre.

Alfred le Grand, digne émule de Charlemagne, donn une grande activité à la navigation anglo-saxonne, et résolu de faire explorer les parages d'où venaient les pirates da nois. Wulfstan et Other, chargés de cette mission, co toyèrent les rivages, les îles, les péninsules et la ter ferme, reconnurent la Baltique jusqu'à la Vistule, les côte de Norvége, et rapportèrent la relation de tout ce qu'i avaient appris dans leur voyage. Cette relation fut mise pa écrit en anglo-saxon. En même temps, Alfred fit tradui en langue vulgaire la description du monde de Paul Oros

en la complétant avec les connaissances acquises sous son règne. C'est l'ouvrage connu sous le titre de Hormesta; il est probable qu'il n'était point accompagné de cartes géographiques. Toutefois, les Anglo-Saxons savaient les dessiner; celle qui est jointe au manuscrit de Priscien, du Musée britannique, est de l'époque et pour l'époque d'Alfred. C'est le dernier monument bien authentique de l'école géographique de Ravenne.

Ainsi, chez les Latins jusqu'au x[e] siècle de notre ère, Ptolémée est inconnu ou rejeté[1].

Les Arabes corrigent Ptolémée; première époque (820).

Lorsque, sous les premiers Abbassides, les Arabes se livrent à l'étude des sciences exactes, et puisent dans les livres grecs des notions positives sur les mathématiques et la géographie, Ptolémée est leur principal guide; pourtant, ils n'adoptent pas ses idées sans examen. Almamoun ordonne, en 820 de J. C., que de nouvelles observations astronomiques soient faites à Bagdad, et la *table vérifiée* corrige l'Almageste; il veut aussi que les longitudes terrestres soient déterminées avec plus de précision, et le Rasm-al-Ardh (tracé ou description de la terre) reproduit le système grec, mais avec de notables améliorations. On peut croire qu'une partie de ces améliorations était due aux savants nestoriens, qui avaient conservé intact le dépôt des connaissances des derniers temps de l'école d'Alexandrie, et dont les khalifes s'assurèrent l'utile coopération par leurs bienfaits. Il est même vraisemblable que le Rasm-al-Ardh fut composé à la fois en arabe, et en grec sous le titre de ὁρισμὸς τῆς οἰκουμενῆς; toutefois il faut reconnaître que les astronomes d'Almamoun, qui avaient mesuré un degré du méridien dans les plaines de Sennaar, contribuèrent surtout aux rectifications partielles apportées aux tables de Ptolémée. Ce qui justifie cette hypothèse, c'est que les corrections s'appliquent principalement aux pays qui environnent Bagdad, c'est-à-

1. Voy. la *Géographie du moyen âge* de Lelewel, le magnifique atlas qu'il a joint à son travail et la notice que nous en avons donnée dans le *Journal asiatique* et dans le *Bulletin de la société de géographie* (1851).

dire au centre des États musulmans. L'Arabie, le golfe Persique, les contrées arrosées par le Tigre et l'Euphrate, dont le cours est mieux étudié; la Perse proprement dite, les côtes méridionales de la mer Caspienne, la Méditerranée orientale, dont l'étendue est diminuée de dix degrés de la Syrie à la grande Syrte et à la Sardaigne : telles sont les régions qui reçoivent du Rasm-al-Ardh une délimitation plus exacte.

Jusqu'au XIe siècle de l'ère chrétienne, la géographie mathématique ne fait point de progrès sensibles; mais la géographie descriptive prend un développement considérable. Déjà les Arabes, au milieu de leurs conquêtes, avaient recueilli de nombreux itinéraires. Lorsque leur empire s'étend de l'océan Atlantique aux frontières de la Chine, il s'établit peu à peu de grandes routes commerciales, qu'on peut réduire à quatre principales de Cadix et de Tanger aux extrémités de l'Asie. La première traverse l'Espagne et le continent européen, la Slavonie jusqu'à la mer Caspienne, Balkh et le pays des Tagazgaz. La seconde, l'Afrique septentrionale, l'Égypte, Damas, Koufah, Bagdad, Bassorah, Ahwaz, le Fars, le Kerman, le Sind et l'Hind; les deux dernières franchissent la Méditerranée, se dirigent l'une par la Syrie, et le golfe Persique, l'autre par Alexandrie et la mer Rouge, pour se rejoindre dans la mer des Indes. Les voyages particuliers se multiplient et vont porter au loin les idées et la civilisation des Arabes; les relations les plus intéressantes viennent éclairer les navigateurs sur les dangers qui les attendent dans des contrées encore mal explorées. Ibn-Haukal, Al-Istakari, Masoudi, qui florissaient au milieu du Xe siècle de notre ère, retracent dans leurs écrits le tableau des découvertes nouvelles, et fournissent à la science de précieux documents. Alcomi, en 1067, comptait les longitudes à partir de l'extrémité orientale du continent; mais si l'on considère les tables que rédigent Albatégni à Racca, vers 900, et Ebn-Jounis au Caire, vers 1000 de J. C., on n'y trouve encore que la reproduction du Rasm-al-Ardh, sans aucun changement capital.

C'est à cette première période que se rattachent les tra-

itions indiennes dont on suppose que les Arabes ont fait sage ; s'il est vrai cependant que des éléments d'astronoie, désignés sous le titre de Sind-Hind, aient été apportés u khalife Almanzor vers 775 de J. C., il faut bien avouer, omme nous l'avons déjà dit, que cet ouvrage n'avait pas ne grande valeur, puisque les Arabes, mis bientôt en ossession des traités grecs, le négligent complétement ou e le citent que pour en relever les erreurs. Dans tout ce ui concerne la géographie, les livres de l'Inde n'offrent ucune ressource. On y voit bien que cette presqu'île ait placée au milieu de l'univers, et que le méridien qui en arquait le point central traversait Ougein et l'île de Lanka eylan) ou de Kanka ; et comme il est question dans les iteurs arabes du méridien de la coupole de la terre, ou *Arine*, pour l'énonciation des longitudes, on a cru qu'on evait identifier Arine avec Ougein, que cette coupole d'Ane était d'origine indienne, etc. Malheureusement elle foraait le point d'intersection du 90e degré de Ptolémée avec ligne équinoxiale, à égale distance des quatre points ardinaux, comme l'Ὀμφαλὸς θαλάσσης, l'*umbilicus terræ* des nciens. Ce ne pouvait être la ville d'Ougein, dont les Araes connaissaient fort bien la position géographique ; Arine tait un terme systématique, c'était le nom d'une île imagiaire située entre l'Inde et l'Abyssinie, que Diodore de icile avait le premier appelée l'île d'*Uranus*. Jamais d'ailurs les Hindous n'avaient songé à dresser une table des ngitudes terrestres à partir d'Ougein ; les Arabes substiaient le méridien d'Arine ou de la coupole de la terre à elui des îles Fortunées, par une ingénieuse innovation qui e devait du reste avoir lieu que du XIe au XIIIe siècle, et ous ne devons pas intervertir l'ordre des temps[1].

1. Voy. notre mémoire sur les *Systèmes de géographie comparée des Grecs et s Arabes*. Paris, 1841 ; l'atlas de Lelewel, *loc. cit.*; Albatégni et Ebn-Jounis, dans *Astronomie au moyen âge* de Delambre, d'après J. J. Sedillot. Zenker, dans sa *ibl. orient.*, ne cite pas même Albatégni ; *Liber climatum* d'Abou-Ishak-eliresi-al-Istachri, Ed. Moller Gothæ, 1839, et la trad. en allemand de Mordtmann. amb., 1845 ; *il Segistan*, du même, Milan, 1842 ; *Disputatio de Ibn-Haukalo*, ır [Uylenbrock, Ludg. Batav., 1822 ; Frœhn (Ibn-Fozlan, p. 9, 22 et 256-263) a ontré que la géographie d'Ibn-Haukal, publiée à Londres en 1800 par Ouseley, est lle d'Abou-Ishak-al-Istachri.

Seconde époque 1025.

Avec le savant Albirouni, vers 1025 de J. C., s'ouvre l seconde période des perfectionnements introduits par le Arabes dans les tables de Ptolémée. L'école de Bagdad bril lait encore du plus vif éclat. Aboul-Wéfa venait de s'illustre par des travaux de premier ordre, et de former des élève dignes de les continuer. Albirouni, appelé à la cour d Mahmoud le Ghaznévide, conquérant d'une partie de l'Asie allait réformer les erreurs qui affectaient encore les longitudes du pays de Roum, de Mawarannahar (la Transoxiane) et du Sinde, faire en un mot, pour l'Orient, ce que le Rasm-al-Ardh avait commencé pour le centre de l'empire mu sulman. A partir de cette époque, son Canoun, titre qu'i avait donné à son traité géographique, sert de base à la plu part des cosmographies orientales. Le persan Kouschiar l revise dans quelques-unes de ses parties, tandis que l'astro nome Omar-Kheïam rectifie le calendrier (1076) par ordr du sultan Mélik-Schah, et détermine de la manière la plu exacte la durée de l'année tropique. Plus tard, Nassir-Eddin-Thousi et l'anonyme persan, vers 1260; le Kyas ou tabl d'analogie, l'auteur du Zidj-al-Harair, vers 1295, nous donnent le dernier terme des connaissances arabes sur le continent asiatique. A cette époque, nous n'avons plus à mentionner que des récits de voyages ou des compilations.

Pendant cette période (1000-1300) paraissent Bekr (1067) que M. Quatremère a mis au jour; Edrisi (1154) traduit par P. Am. Jaubert; Yacout (1225), auteur d'ur dictionnaire géographique très-estimé. Edrisi établit le premier point de contact entre la géographie des Latins et la géographie des écoles musulmanes. Né à Ceuta en 1099, il avait fait ses études à Cordoue et s'était rendu ensuite à la cour de Roger, roi de Sicile; il fabriqua pour ce prince une *table ronde* en argent du poids de huit cents marcs, sur laquelle il avait fait graver en arabe tout ce qu'il avait pu savoir des diverses contrées de la terre alors connues; il avait aussi composé un traité de géographie qui nous est seul parvenu, et que pendant trois siècles et demi les cartogra-

)hes de l'Europe n'ont fait que copier avec des variations)eu importantes[1].

rroisième époque 1230; coupole d'Arine; derniers travaux (1250-1648).

On a vu que le centre et l'orient avaient été transformés,)our ainsi dire, par le Rasm-al-Ardh et le Canoun d'Albi-ouni. La partie occidentale présentait encore une longue érie de fausses indications; le littoral de l'Espagne et de 'Afrique septentrionale conservait une étendue démesu-ée. L'astronome Arzachel, de l'Andalousie, avait eu ce-)endant sous les yeux, en 1080, une bonne observation ur la longitude de Tolède, qu'il plaçait à $4^h \frac{1}{10}$, ou 61° 30′ l'Arine. La longueur de la mer Méditerranée, fixée d'abord 62° par Ptolémée, puis réduite à 54° par le Rasm-al-Ardh, e trouvait ramenée presque à sa juste valeur, ou 42°; mais n ne tira aucun parti de cette observation, et il était réservé Aboul-Hassan-Ali, de Maroc, qui florissait vers 1230, d'o-)érer cette dernière et importante réforme. L'ouvrage l'Aboul-Hassan est un des plus beaux monuments de la éographie arabe.

Déjà les Arabes, après une première réduction de dix de-rés, avaient distingué de l'occident habité l'occident vrai, ui touchait aux Açores. Comme ils ne connaissaient pas ncore ce groupe d'îles, ils avaient adopté le méridien de ı coupole d'Arine, qui s'identifiait avec le 90e degré de tolémée, et qui leur offrait un moyen ingénieux de donner leurs nouvelles tables toute la perfection désirable; on eut croire qu'Aboul-Hassan s'était servi d'une carte très-ıexacte dressée antérieurement, aussi bien qu'un autre éographe de l'Occident, nommé Ibn-Saïd. Mais il opéra la efonte d'une partie de cette carte, tandis que Jbn-Saïd et s copistes, ignorant cette refonte, transmirent aux géogra-hes de l'Orient la carte primitive avec ses erreurs; voilà

1. Albirouni ne nous est connu que par les extraits d'Aboul-Feda; voy. Lelewel, c. *laud.* — Avant la traduction d'Am. Jaubert (Paris, 1836-1840), nous n'avions Edrisi que la version latine de Gabr. Sionita, Paris, 1619; l'Afrique de Hartmann, tt., 1796; l'Espagne de Conde, Madrid, 1799; la Sicile de Tardia, Palerme, 1790, la Syrie de Rosenmuller dans ses *Analecta arabica.*

pourquoi Aboul-Feda, étranger aux travaux accomplis su l'Afrique et l'Espagne, laissa subsister plus tard de si regre tables lacunes dans une des plus importantes sections d son grand traité[1].

Après Aboul-Hassan et les géographes de la Perse qu nous avons cités, commence chez les Arabes une périod de décadence qui ne doit plus s'arrêter. Cazwini (mort e 1283), surnommé avec raison le Pline de l'Orient, ne fit qu transcrire les récits de ses devanciers, et porta toute sc attention sur l'histoire naturelle. L'encyclopédie de l'Égy tien Nowairï (vers 1320) ne contient, dans sa partie géogr phique, aucune observation nouvelle. Ibn-Bathoutha, q abandonna Tanger, sa patrie, en 1325, pour visiter l'Égypt la Perse, la Transoxiane, l'Inde et la Chine, et qui, vin ans plus tard, parcourait l'Espagne, et l'Afrique jusqu Tombouktou, nous a laissé une relation de ses voyages q offrent un vif intérêt. Mais il dictait de mémoire, et le sou venir devait lui faire souvent défaut; avec plus d'instru tion, il aurait pu rendre d'immenses services à la scienc disposé à ajouter foi aux récits les plus absurdes, il ne montre pas assez sévère dans le choix de ses descriptions, manque par cela même d'autorité.

Ibn-al-Ouardi, qui florissait à Alep vers la même époqu (1292-1349), est auteur d'une compilation intitulée : *Per des merveilles*, qui se trouve dans la plupart des biblioth ques de l'Europe, et qui a eu un certain retentissemen Son ignorance était extrême, et l'on ne doit se servir de so livre qu'avec circonspection.

Aboul-Feda, prince de Hamah (1271-1331), qui ne fu aussi qu'un abréviateur, mérite cependant un rang plus h norable. S'appuyant avant tout sur les données mathémat ques, reprochant à ceux qui suivaient un autre plan da leurs ouvrages, la négligence des longitudes et des latitud terrestres, il composa ses tables en copiant celles de quat géographes à la fois, et nous a conservé ainsi un véritab

1. Aboul-Hassan-Ali, de Maroc, dont la traduction fut jugée digne d'un des gran prix décennaux en 1809, et que nous avons publiée en 1835.—Voy. aussi nos *Ma riaux*, etc., t. II, et Lelewel, *loc. laud.*

trésor. En transcrivant ce qu'il trouvait dans les manuscrits placés sous ses yeux, il ne fit point assez attention aux erreurs et à l'altération de certains chiffres qu'il reproduisit sans examen; il accepta pour exactes des leçons évidemment fausses, et chargea ses auteurs de bévues impossibles, que le bon sens repousse. Après lui, on rencontre encore les noms d'Al-Dzehebi, mort en 1347 ; de Bakoui, qui florissait vers 1397, et dont la compilation a été analysée par Deguignes; de Makrizi (1367-1443); d'Ibn-Ayias, et d'Alhassan (J. Léon l'Africain), vers 1516.

Lorsque les Timourides eurent bouleversé l'Asie, on vit s'ouvrir, au commencement du XV[e] siècle, une période nouvelle de travaux scientifiques. Schah-Rokh, maître de la Perse et d'une partie de l'Inde, voulut établir des relations avec les chefs des autres États; il envoya, en 1420, une ambassade solennelle à l'empereur de la Chine. Plus tard, 1442, Abderrazzak, de Samarcande, se rendit dans l'Hindostan auprès du roi de Calicut.

Oloug-Beg, fils de Schah-Rokh, si célèbre par ses tables astronomiques, entreprit, en 1437, de dresser une carte générale du monde; il s'appuya sur les écrits de Nassir-Eddin-Thousi. Ali-Koschdji, qui voyagea par ses ordres en Chine, vérifia, dit-on, la mesure d'un degré du méridien et la grandeur du globe.

La géographie mahométane avait aussi ses cartes nautiques. Vasco de Gama, en 1497, en vit une chez Malem Cana, Maure de Guzzarate, qu'il prit pour pilote à Mélinde; une autre dessinée par l'Arabe Omar, servait au grand Albuquerque dans la navigation de la mer d'Oman et du golfe Persique.

Le Djihan-Numah, de Katib-Tchélébi ou de Hadji-Khalfa, 1648, termine la série des traités de géographie composés par les Orientaux; mais déjà l'auteur s'était aidé des livres européens, qui exposaient les nouvelles et importantes découvertes des Portugais et des Espagnols[1].

1. *Travels of Ibn Batuta*; Ed. S. Lee, London, 1829, et les *Dissertations* de Kosgarten et d'Apetz, Ienæ, 1818 et 1819. — Des fragments d'Ebn-el-Vardi ont été publiés par Aurivillius, Upsal, 1752; Faxe, Lundæ, 1786; Fræhn, Halæ, 1804, A. Hy-

Résumé des principales découvertes des Arabes en astronomie en mathématiques et en géographie.

Nous avons compris dans le tableau que nous venons de tracer les écrivains arabes et persans, parce que tous sont de la même école; la nomenclature scientifique des Orientaux était toute arabe, et depuis longtemps la langue persane s'était modifiée au contact du Coran et du grand mouvement intellectuel qui s'était manifesté au VIIIe siècle avec les Abbassides; elle s'était enrichie des expressions nouvelles introduites par les traducteurs des livres grecs et pouvait aisément s'adapter aux idées mathématiques de l'ordre le plus élevé; aussi n'est-ce pas un des moindres avantages de la publication que nous avons faite d'Oloug-Beg, que de montrer cette langue si belle par sa simplicité même, se développant sous l'influence de la civilisation arabe et s'assimilant en quelque sorte les expressions techniques qui permettaient d'interpréter les secrets d'une science nouvelle.

En résumant cet exposé des progrès que les Arabes ont fait faire aux sciences exactes, nous voyons apparaître la plupart des découvertes dont on attribuait l'honneur à nos savants du XVe et du XVIe siècle.

I. La substitution des sinus aux cordes, l'introduction des tangentes dans les calculs trigonométriques, l'application de l'algèbre à la géométrie, la résolution des équations cubiques, les idées les plus ingénieuses en mathématiques voilà ce que déjà les manuscrits arabes nous ont révélé.

II. Le mouvement de l'apogée du soleil, l'excentricité de l'orbite de cet astre, la durée de l'année avaient été déterminés avec une exactitude remarquable par les astronomes de Bagdad.

lander, Lond. Gothorum, 1824; Thornberg, Upsal, 1835-1839. — Géographie d'Aboul-Feda par MM Reinaud et Slane, 1840; Aboul-Feda a donné lieu à de nombreux travaux; nous citerons ceux de Greaves, Londres, 1650; de Laroque, Amsterd., 1718 d'Arvieux. Londres, 1723; Kohler, Lipsiæ, 1766; Gagnier, Oxon., 1740; Michaelis Gott., 1776; Eichorn, Gott., 1791; Rinck, Leips., 1791; Wustenfeld, Gott., 1835 Schier, Dresde, 1842-1845. — Voy. les *Extraits* que Greaves a donnés de Nassir-Eddin-Thousi et d'Oloug-Beg, 1648 et 1652, et le Djihan numah, éd. de C. P., 1732 avec la traduction latine de Norberg, Londini Gothorum, 1818.

III. La géographie mathématique n'était pas restée sta-ionnaire entre leurs mains; les tables de Ptolémée avaient eçu les corrections que Delisle proposait d'y apporter, seu-ement, vers 1705.

IV. A peine pouvait-on compter du VIᵉ au XVIᵉ siècle de . C. quelques observations astronomiques imparfaitement ndiquées; le grand nombre d'observateurs arabes mention-iés plus haut comble l'immense lacune qui existait dans les nnales de la science.

V. Tycho-Brahé fondait en 1576 l'observatoire d'Urani-ourg; dans le siècle précédent, l'observatoire de Samar-ande faisait l'admiration des astronomes de l'Orient.

VI. Au milieu des instruments de toutes sortes employés ar Tycho-Brahé, on citait le *mural*, dont l'invention, disait-n, lui était due; on trouve le mural aussi bien que le nomon à trou dans l'observatoire de Méragah; le pendule nême était connu des Arabes.

VII. La diminution progressive de l'obliquité de l'éclip-ique avait été signalée longtemps avant les modernes.

VIII. La quantité de la précession était estimée dès le Iᵉ siècle à sa juste valeur.

IX. Tycho n'avait pas le premier découvert les irrégula-ités de la plus grande latitude de la lune, observées plus le six-cents ans auparavant;

X. Enfin la détermination de la troisième inégalité lunaire u *variation* était son principal titre de gloire; Aboul-Wéfa devait le lui disputer.

De tels faits donnent à l'astronomie orientale un caractère l'originalité qu'on ne saurait désormais lui dénier, et l'on eut déjà présumer que plus on avancera dans l'exploration les manuscrits, et plus on recueillera de témoignages du rogrès des sciences mathématiques chez les Arabes [1].

Si maintenant nous recherchons quels furent les premiers mprunts faits par les Latins aux Arabes, nous voyons :

1. Voy. nos prolégomènes d'Oloug-Beg, introd., p. CXXIV, et l'article inséré dans *Journal des savants* par M. Quatremère, novembre, 1847.—On voit par là le cas ue l'on doit faire des opinions paradoxales que A. W. de Schlegel développait en-ore en 1832 dans ses réflexions sur l'étude des langues asiatiques, imprimées en ançais à Rouen.

De 970 à 980, Gerbert, qui fut pape sous le nom de Silvestre II, introduire parmi nous les connaissances mathématiques qu'il avait puisées en Espagne;

De 1100 à 1120, l'Anglais Adhélard voyager dans ce pays et en Égypte, et traduire à son retour de l'arabe les éléments d'Euclide, inconnu encore en Occident;

Platon, de Tivoli, traduire de l'arabe les Sphériques de Théodose, et Rodolphe de Bruges le Planisphère de Ptolémée;

Vers 1200, Léonard de Pise composer un traité sur l'algèbre, qu'il avait apprise chez les Arabes;

Au XIIIe siècle, Campanus de Novarre traduire de nouveau et commenter Euclide; Vitellion Polonais traduire l'optique d'Alhazen; Gérard de Crémone répandre la véritable et solide astronomie par la traduction de l'Almageste de Ptolémée, du commentaire de Geber, etc.;

Vers 1250, Alphonse de Castille fait publier les tables astronomiques qui portent son nom. Si le roi des Deux-Siciles, Roger Ier encouragea les travaux des savants arabes de la Sicile et en particulier ceux d'Édrisi, cent ans plus tard l'empereur Frédéric II ne se montrait pas moins favorable à l'étude des sciences et des lettres orientales; les fils d'Averroës vivaient à sa cour et lui enseignaient l'histoire naturelle des plantes et des animaux.

CHAPITRE II.

DES SCIENCES PHYSIQUES CHEZ LES ARABES.

INTRODUCTION. — CHIMIE. — BOTANIQUE; MATIÈRE MÉDICALE; ÉCONOMIE RURALE. — MÉDECINE; ÉCOLES GRECQUE, ARABE; RHAZES ET AVICENNE. — ÉCOLE ESPAGNOLE; ALBUCASIS, AVEN-ZOHAR, ETC.

Introduction.

Les sciences physiques avaient acquis, pendant cette même période, un aussi grand développement que les sciences ma-

hématiques. Les Arabes, dit M. de Humboldt, doivent être 'egardés comme les véritables fondateurs des *sciences phy-iques*, en prenant cette dénomination dans le sens auquel ious sommes habitués aujourd'hui.

« Sans doute, dans le domaine de l'intelligence, l'enchaî-iement intime de toutes les idées rend très-difficile d'assi-ner l'époque précise de leur naissance ; de bonne heure on oit briller çà et là quelques points lumineux dans l'histoire e la science, et des procédés qui peuvent y conduire. Quel ong temps ne s'écoula pas entre Dioscoride qui extrayait mercure du cinabre, et le chimiste arabe Djeber ; entre s découvertes de Ptolémée en optique et celles d'Alhazen ! lais les sciences physiques, et plus généralement les sciences aturelles, ne peuvent être considérées comme fondées que u moment où un grand nombre d'hommes marchent de con-ert dans les voies nouvelles, bien qu'avec un succès inégal. près la simple contemplation de la nature, après l'obser-ation des phénomènes qui se produisent accidentellement ans les espaces du ciel et de la terre, vient la recher-ie et l'analyse de ces phénomènes, la mesure du mouve-ent et de l'espace dans lequel il s'accomplit. C'est à l'épo-ie d'Aristote que pour la première fois fut mis en usage ce ode de recherche ; encore resta-t-il borné le plus souvent la nature organique. Il y a, dans la connaissance progres-ve des faits physiques, un troisième degré plus élevé que s deux autres ; c'est l'étude approfondie des forces de la iture, de la transformation à laquelle ces forces travaillent des substances premières que la science décompose, pour faire entrer dans des combinaisons nouvelles. Le moyen opérer cette dissolution, c'est de provoquer soi-même, et son gré, les phénomènes ; en un mot, c'est l'*expérimenta-m*.

« Les Arabes s'élevèrent à ce troisième degré, presque mplétement inconnu des anciens, en s'attachant surtout x faits généraux ; ils habitaient un pays où règne partout climat des palmiers, et sur la plus grande partie de sa rface, celui des tropiques. Le tropique du Cancer, en ef-, traverse la presqu'île à peu près depuis Mascate jusqu'à

la Mecque. Aussi, dans cette contrée, en même temps qu les organes sont doués d'une force vitale plus intense, l règne végétal fournit en abondance des aromes, des suc balsamiques et des substances bienfaisantes ou dangereuse pour l'homme. Il en résulta que de bonne heure l'attentior de ces peuples dut être attirée par les productions de leu sol et par celles des côtes de Malabar, de Ceylan et de l'Afri que orientale, avec lesquelles ils étaient en relation de né goce; dans ces parties de la zone torride, les formes organi ques affectent des caractères singuliers qui se diversifien presque à tous les pas. Chaque coin de terre offre des pro ductions spéciales, et, en éveillant continuellement la curio sité, rend plus actif et plus varié le commerce de l'homm avec la nature. Il fallait soigneusement distinguer entr elles des productions si utiles pour la médecine, pour l'in dustrie, pour le luxe des temples et des palais; il fallai rechercher le pays d'où elles provenaient et que dissimu laient souvent des hommes avides et rusés. Partant de l'en trepôt de Gerrha, sur le golfe Persique et du district d l'Yemen qui produit l'encens, de nombreuses caravane traversaient toute la partie intérieure de la presqu'île arabi que jusqu'à la Phénicie et la Syrie, et en répandant partou les noms de ces agents énergiques, les rendaient de plus e plus précieux.

« L'étude des substances médicales préconisée par Dios coride à l'école d'Alexandrie, est dans sa forme scienti fique une création des Arabes; ils constituèrent la pharma cie chimique; c'est d'eux que sont venues les première prescriptions magistrales nommées aujourd'hui *dispensa toires*, qui plus tard se répandirent de l'école de Salerne dan l'Europe méridionale. La pharmacie et la matière médical les deux premiers besoins de l'art de guérir, conduisiren en même temps, par deux voies différentes, à l'étude de l botanique et à celle de la chimie. »

Chimie.

Avec les Arabes commença pour cette science une èr nouvelle; sans doute l'alchimie et les fantaisies néoplatoni

ciennes altéraient le caractère des recherches; mais de même que l'astrologie avait contribué aux progrès de la connaissance des astres, de même des opérations hermétiques sur les métaux amenèrent les plus curieuses découvertes; les travaux de Djeber (Abou-Moussah-Djafar-al-Koufi) qu'on suppose avoir fleuri au VIIIe siècle, ceux de Rhazes (Abou-Bekre-Arrasi) mort vers 923, ont eu d'importantes conséquences. On trouve dans leurs écrits la composition de l'acide sulfurique, de l'acide nitrique et de l'eau régale, la préparation du mercure et d'autres oxydes de métaux, la fermentation alcoolique, etc.[1].

Botanique; matière médicale; économie rurale.

La connaissance que les Arabes acquirent du monde végétal leur permit d'enrichir l'herbier de Dioscoride de deux mille plantes et d'en comprendre dans leur pharmacopée, plusieurs entièrement inconnues aux Grecs. Avicenne parle dans sa matière médicale du cèdre Deodvara, qui croît sur l'Himalaya et le considère comme une espèce du genre juniperus, qui entre dans la composition de l'huile de térébenthine. Les fils d'Averroës avaient communiqué à Frédéric II des notions d'histoire naturelle, et nous avons eu déjà l'occasion de rappeler que le khalife Abdérame Ier avait, plusieurs siècles auparavant, fondé un jardin botanique près de Cordoue, et envoyé en Syrie et dans les autres contrées de l'Asie, des voyageurs chargés de recueillir des semences rares; il avait planté près du palais de la Rissafah, le premier dattier, et l'avait chanté dans une pièce de vers où, comme on l'a vu, il se reportait en termes mélancoliques, à la ville de Damas, son pays natal.

On doit aux Arabes l'usage de la rhubarbe, de la pulpe de tamarin et de cassia, de la manne, des feuilles de séné, des mirobolans et du camphre. L'emploi du sucre, qu'ils préféraient au miel des anciens, les conduisit à une foule de préparations salutaires et agréables; à l'aide du sucre ils

1. Hofer, *Histoire de la chimie*, et notre introduction aux Tables d'Olong-Beg, 1er fasc., p. 32.

composèrent des sirops, des juleps, des conserves d'herbes et de fruits, et des électuaires.

Le gouvernement surveillait cette industrie si nécessaire au bien-être des citoyens; les pharmaciens étaient responsables de la bonne qualité et du juste prix des médicaments.

L'histoire présente le général Afchin, visitant en personne les pharmacies de campagne, pour s'informer si elles étaient pourvues de tous les objets contenus dans leurs dispensaires.

Les Arabes nous ont fait connaître des aromates, tels que la noix de muscade, le clou de girofle. Correa de Serra, juge très-compétent, a remarqué qu'en cultivant plusieurs arbres à fruits dioïques, ils avaient eu des idées très-nettes sur la fécondation sexuelle. Dans son excellent aperçu de l'ouvrage d'Abou-Zacharia, il a clairement démontré la vaste instruction des Arabes en économie rurale. Quoique la superstition s'en mêlât, ils avaient des procédés qui méritent l'attention des cultivateurs; l'Espagne leur devait les *noria* ou roues à chapelet, sur le contour desquelles des sceaux étaient adaptés. Ils avaient porté l'agriculture au plus haut degré de perfection et s'étaient aussi occupés de géologie; le récent ouvrage de Lyell leur rend à cet égard la justice qui leur est due[1]. M. de Sacy a publié plusieurs parties intéressantes de l'ouvrage de Cazwini, surnommé avec raison le Pline des Orientaux; nous devons aussi mentionner le nom d'Aldemiri. le Buffon des Arabes, dont l'histoire des animaux est justement célèbre; on peut donc affirmer que toutes les branches des sciences naturelles étaient consciencieusement étudiées[2].

1. Lyell, *Elements of geology*, introd.; *Extraits de Cazwini*, trad. par Chezy et insérés dans le t. III de la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy; Catalogue d'Assemani, t. II, p. 251; Tychsen, *Éléments de la langue arabe*, et à la fin de l'édition d'Oppien donnée par M. Belin de Balu; voy. aussi Bochart, *Hurozoïcon*.

2. « De proprietatibus ac virtutibus medicis animalium, plantarum ac gemmarum « tractatus triplex nunc primum ex arabico idiomate latinitate donatus ab Abrahamo « ecchellensi maronita. » Paris, 1647. — « Libro de agricultura, su autor el doctor « excellente Abu-Zaccaria-Jahia-Aben-Mohammed-ben-Ahmed-Ebn-el-Awam. » Sevillano, trad. par don Josef Antonio Banqueri, Madrid, 1802. — Extrait du Livre des merveilles de la nature de Kazwini, trad. par Chezy, Paris, 1805. — « Ravii specimen arabicum continens descriptionem et excerpta libri Ahmedis Teifaschii de « gemmis et lapidibus pretiosis traj. ad Rhen., 1784. » — Ebn-Bitar, de malis limonicis ven., 1583; Grosse zusammen stellung der Bekannten einfachen Heil-Und nahrungsmittel von... Ebn-Baithar; éd. J. Sontheimer, Stuttgart, 1840.

Médecine; écoles grecque et arabe; Rhazes et Avicenne.

Les médecins arabes ont presque toujours été des hommes istingués, alliant l'étude des mathématiques à celle de la hilosophie, mais obligés d'employer le charlatanisme pour épondre au goût du merveilleux si commun parmi leurs ompatriotes; ils se disaient disciples d'Aristote et ne négligeaient aucun des moyens que la magie et l'astrologie ettaient à leur disposition, pour agir d'une manière plus nergique sur l'esprit de leurs clients. De là ces talismans e toute espèce qui n'étaient autres que les amulettes des recs, et les abracadabras des auteurs du Bas-Empire; de là ette science mystérieuse de l'interprétation des songes dans quelle les Arabes ont excellé[1].

Dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, les rois de erse avaient appelé auprès d'eux des médecins grecs, qui aient répandu dans l'Orient les doctrines d'Hippocrate; école de Djondischabour avait bientôt rivalisé avec celle Alexandrie; à la suite des conquêtes des Arabes, Antioche Harran devinrent des centres d'étude d'où sortirent cette éiade de savants qui joignaient à la pratique de la méecine, la connaissance des langues grecque et arabe et qui aduisirent les ouvrages d'Aristote, d'Euclide et de Ptomée. Honain recevait d'Almamoun, un poids d'or égal à lui de chacun des volumes grecs qu'il achevait. C'était un s élèves les plus distingués d'Iahia-ben-Masouiah, appelé ulgairement Mesué, qui pendant près d'un siècle mérita confiance des princes abbassides. Médecin de Haroun-al-iched, Mesué avait composé sur son art beaucoup de aités fort estimés chez les Orientaux, et parmi lesquels on marque ses Démonstrations en trente livres, une pharmapée, des traités sur les fièvres, les aliments, les catarrhes, s bains, les céphalalgies etc.; plusieurs de ces traités ont é traduits en hébreu et l'on en trouve quelques-uns, soit cette langue, soit en original, dans les principales biblio-

. *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes*, par Amoreux, ntpellier, 1805; *Histoire de la médecine* de Freind, et surtout celle de engel.

thèques de l'Europe. Il mourut en 855 de J. C., à l'âge d quatre-vingts ans. Honain ne fut pas moins célèbre ; charg de missions scientifiques, il avait été chercher jusqu'e Grèce une ample moisson de livres, sur toutes les parties d la philosophie ; on lui est redevable de la version des œuvre de Galien et d'Hippocrate, etc.; il composa de plus un gran nombre d'ouvrages sur la médecine et la dialectique. Le kha life Motawakkel ayant conçu quelques soupçons contre lu le fit venir en sa présence et lui demanda, afin de l'éprouver un poison assez subtil et assez violent pour donner immé diatement la mort; Honain répondit qu'il ne connaissait qu des médicaments salutaires et qu'il n'en fournirait jamai d'autres ; les plus belles promesses ne purent ébranler s fermeté. Le khalife lui rendit toute sa confiance et le combl de bienfaits ; Honain mourut en 874.

On vit fleurir à la même époque plusieurs médecins d nom de Baktishua ; l'un d'eux, Gabriel, se fit connaître par de cures vraiment merveilleuses ; mais nul n'égala Rhazes et Avi cenne dont les écrits ont longtemps dominé dans nos écoles

Rhazes ou plutôt Mohammed-Abou-Békre-ben-Zacharia appelé *Razi* du nom de la ville de Reï sa patrie, joignit, l'exemple des grands médecins de l'antiquité, à la pratiqu de son art, une édude approfondie de ses devanciers ; dût on vivre mille ans, disait-il, on ne pourrait voir par se yeux tout ce qui a été observé dans la suite des temps e dans les divers pays de la terre ; aussi faut-il s'éclairer de l science d'autrui. Il mit à contribution les écrits d'une infi-nité de docteurs qu'il cite et dont Haller a fait le dénom-brement, dirigea successivement les grands hôpitaux d Bagdad, de Reï et de Djondischabour et publia sous l titre de Hawi (continens), un *Corpus* médical fort estimé Son traité de la petite vérole et de la rougeole a été consult par les médecins de toutes les nations ; les dix livre qu'il dédia au prince Almanzor, prince samanide qui com-mandait au xe siècle dans le Khorasan, et qui furent impri-més à Venise en 1510, lui ont fait beaucoup d'honneur ils brillent surtout par un esprit de méthode remarquable il y est question pour la première fois de l'eau-de-vie ; Rhaze

omposa plus de deux cents ouvrages; il introduisit dans ι pharmacie l'usage des *minoratifs* ou purgatifs doux, et es préparations chimiques appliquées à la médecine; il asse pour l'inventeur du séton qu'il employait fréquemment. Il attachait une grande importance à l'anatomie; et istingua le premier le nerf laryngé du récurrent qui est uelquefois double du côté droit. L'on raconte qu'ayant erdu la vue dans un âge avancé, il ne voulut se faire faire opération de la cataracte que par un chirurgien qui pût ii dire combien l'œil avait de membranes. Il avait voyagé n Syrie, en Égypte et même jusqu'en Espagne; la mort le ırprit vers l'année 932.

Cinquante ans plus tard florissait Ali-ben-al-Abbas, Persan 'origine et mage de profession qui composa un cours comlet de médecine, sous le titre de *Maleki* (royal) et le dédia u sultan Bouide-Adhad-Eddaulah. Ce cours contient dix vres de théorie et dix livres de pratique; il fut traduit en ıtin par Étienne d'Antioche en 1127, et imprimé en 1523 Lyon par Michel Capella. Ali-ben-al-Abbas avait signalé les rreurs qu'il avait cru apercevoir dans Hippocrate, Galien, ribaze et Paul d'Égine; il cite parmi ses prédécesseurs érapion dont nous avons un livre intitulé : *Practica dicta 'reviarium*, traduit par Gérard de Crémone et réimprimé lusieurs fois.

Vers la même époque, 980, naissait Avicenne (Abouli-Hosein-ben-Sina) à Afchanah, bourg dépendant de Schiız, dont son père était gouverneur. Il fit ses études médiıles à Bokhara, et, à peine âgé de dix-huit ans, il guérit émir Nouh d'une maladie fort grave; cette cure jeta les ondements de sa réputation et lui mérita la faveur des rinces Samanides; mais ayant rejeté les brillantes propotions de Mahmoud le Ghaznévide, le protecteur d'Albiouni, qui joignait à l'éclat des conquêtes l'amour des ciences, il se vit condamné à une vie errante et remplie de icissitudes. Après avoir résidé quelque temps auprès de abous, gouverneur du Djordjan, et renouvelé à sa cour le ait d'Érasistrate, il trouva un asile à Reï où régnait Madjddaulah, puis à Hamadan dont le souverain Schems-Eddau-

lah le choisit pour son vizir et son médecin ; plus tard il f appelé à remplir les mêmes fonctions à Ispahan par Ala-E daulah, et au milieu des affaires de l'État et des soins de politique, il trouvait le temps de composer des ouvrages d la plus haute valeur ; il mourut en 1037 ; c'était sans co tredit un des hommes les plus extraordinaires de son siècl doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare facilité, écrivit sur toutes les sciences. Il n'est connu en Euro que comme médecin ; il exerça pendant près de six siècles u empire absolu dans les écoles ; ses *Canons* ou règles, div sés en cinq livres, traduits et imprimés plusieurs fois, se vaient de base aux études dans les universités de France d'Italie ; aujourd'hui on les a abandonnés pour revenir au monuments si précieux de la médecine grecque ; mais il fau convenir aussi que d'un excès on est passé à l'autre, qu'aujourd'hui Avicenne est trop négligé. Sprengel a donn des détails très-étendus sur ce savant docteur dans so Histoire de la médecine [1].

École espagnole ; Aven-Zohar, Averroës, Albucasis, etc.

L'Espagne musulmane eut aussi ses grands docteurs Albucasis mort en 1107, Aven-Zohar en 1161, Averroë en 1198, Aben-Bithar en 1248. Le premier dont le véri-table nom était Aboul-Caçem-Khalaf-ben-Abbas, fut le res-taurateur de la chirurgie qui commençait à déchoir depui Avicenne ; il donna une description exacte des instru-ments et apprit l'usage qu'on en doit faire, en signalan les exceptions pour les cas difficiles et le danger qu'il y

1. La première édition d'Avicenne (Aboali-Abin-Sceni) est de Milan, 1473 ; d Rhazès, 1480 et 1481 ; de J. Sérapion, Venise, 1479 ; de Sérapion Junior, Milan 1473 ; du Juif Isaac, Padoue, 1487 ; d'Ali-ben-Abbas, Venise, 1492 ; de Jean Mesué Milan, 1473 ; de Mesué Junior, Venise, 1471 ; de Raby Moyses (Maimonide), Flo-rence, 1483 ; l'édition de Mesué, Venise, 1549, contient plusieurs autres traité d'Ibn-Wafed-el-Lakhmi, d'Alkindi, etc. Voy. aussi la traduction d'Aboul-Hassan-el-Moukhtar-ben-Bollan de Bagdad, Argentor, 1531, et celle d'Abou-Ali-Iahia-ben-Isa-ben-Djezla de Bagdad, Argentor., 1532. Das Diatetische sands chreibe des Maimonides (Ramban) an den sultan Saladin, ein Beitrag zur geschichte de medicin, mit noten von Dr. Wintermotz Wien, 1843 ; Ali-ben-Isa monitorii ocula-riorum S. Compendii ophthalmiatrici, éd. C. A. Hille, Dresdæ et Lips., 1845. Voyez aussi la curieuse dissertation de M. Daremberg sur le Zad-el-Mouçafir d'Abou-Djafar et le Maleki d'Ali-Abbas ou d'Isaac, *Archives* des missions, septembre 1851, p. 506 et 507.

e pratiquer telle ou telle opération. En décrivant la lithoomie, il indique pour la section le même endroit que os chirurgiens modernes. Ses ouvrages ne furent connus 1 Europe qu'au milieu du xve siècle, et personne ne lui rendu plus de justice que M. Portal, dans son Histoire de inatomie et de la chirurgie.

Aven-Zoar (Abou-Merwan-ben-Abdelmalek-ben-Zohr) à Penaflor, entra au service du prince de Maroc Yousefn-Tasfin, qui le combla d'honneurs et de richesses ; il oulut ramener la médecine aux lois de l'observation et il a, contre les préjugés de son temps, unir à l'étude de cet t, celle de la chirurgie et de la pharmacie ; la matière mécale lui doit l'emploi de plusieurs médicaments utiles; la irurgie la première idée de la bronchotomie, des indicaons fort exactes sur les luxations et les fractures ; la médeie la description de quelques maladies nouvelles telles e l'inflammation du médiastin du péricarde, etc. Ses prinpaux ouvrages furent traduits en latin, mais fort incomètement. Léon l'Africain nous fait connaître une anecdote t curieuse sur le fils d'Aben-Zohar, qui avait suivi la ème carrière que son père et qui avait accompagné Yousef Maroc. Il avait écrit quelques vers où il exprimait le regret être séparé de sa famille. Le roi les ayant lus par hasard, donna secrètement au gouverneur de Séville de faire rtir en toute hâte pour l'Afrique, la famille de son mécin, et il la fit loger à Maroc dans une maison richement ublée, dont il lui fit présent; Aben-Zohar le jeune y fut voyé sous prétexte d'y voir des malades et fut agréablent surpris du spectacle qui l'attendait. On trouve peu de nces capables d'une semblable délicatesse de sentiments, l'on est étonné de trouver chez les Orientaux, à côté de actères d'une férocité sans égale, des exemples de générose et de grandeur dignes de l'admiration de tous les temps.

Averroës (Aboul-Walid-Mohammed-ben-Rosch) avait été si l'un des élèves d'Aben-Zohar l'ancien, dont il parle jours avec la plus haute vénération : « Pour parvenir, il quelque part, à une connaissance approfondie de la decine, il faut lire avec soin les ouvrages de notre savant

maître, qui en sont le trésor le plus parfait; il a su tout qu'il est permis à l'homme de connaître dans ces matière et c'est à sa famille qu'on doit la vraie science médicale. » jugement fait honneur à Averroës qui dans ses écrits s'a tacha beaucoup plus à la partie spéculative qu'à la part pratique; il se montra plus qu'aucun autre, imbu des pri cipes de la philosophie péripatéticienne, et professa toujou une grande estime pour Galien; on a de lui, outre ses Co mentaires sur Aristote et sur les Canons d'Avicenne, traité sur la thériaque, un livre sur les poisons et sur l fièvres; son principal ouvrage publié sous le titre de *Collyg* a eu de nombreuses éditions à Venise, à Lyon, etc[1].

Après Averroës, nous mentionnerons le célèbre médecin botaniste Aben-Bithar (Abdallah-ben-Ahmed-ben-ali-Beith *le vétérinaire*), qui était né à Bénana, village situé près Malaga, et qui voyagea longtemps en Orient; il fut accue en Égypte par Saladin, qui faisait le plus grand cas de son n rite, et il trouva la même faveur auprès du prince de Dan Mélik-al-Kamel. Son recueil des *Médicaments simples* qui divise en quatre parties, contient la description de tou les plantes, pierres, métaux et animaux, qui ont une ve quelconque en médecine; les ouvrages de Dioscoride, Galien et d'Oribaze y sont souvent corrigés, et l'on y trou des faits et des détails que l'on chercherait vainement da ces auteurs.

Nous nous bornons à parler des médecins arabes les p célèbres, et nous ne pouvons donner qu'une faible idée travaux dont les sciences naturelles ont été l'objet pend cette période de plusieurs siècles; quand on pense que souverains de l'Orient se plaisaient à combler d'honneur de fortune les savants qu'ils appelaient à leur cour, on n'

1. L'édition de Venise de 1490, plusieurs fois réimprimée, comprend Avenzo Averroës (Albumeron Avenzohar et Auverroys); l'édition de 1496 porte Abhome Abyn-Zohar, Colliget, Auerroys. — La traduction d'Albucasis est intitulée : *L theoriæ nec non practicæ Alsaharavii qui vulgo Acavarius dicitur*, etc., Vindel, 1519; voy. aussi Albucasis, *de Chirurgia*, ed. Channing, Oxon., 1 Albucasis, *Methodus medendi cum instrumentis ad omnes fere morbos depi* Basil., 1541; Reiske, *Miscellanea medica*, etc., publié par Gruner; Rossi, *Di nario degli autori arabi*, et Abou-Osaibah, *apud de Gayangos*, appendi t. I d'Almakkari.

lus surpris de voir le nombre infini d'hommes remarquables dont l'histoire a conservé les noms : nous devons iter encore Thébit-ben-Corrah (850), qui fut en même emps un très-habile astronome ; Aboul-Hassan-ben-Telmid, uteur de l'*Elmalihi* (994) ; Abou-Djafar-Ahmed-ben-Moammed-al-Thalib qui écrivit sur la pleurésie, la frénésie, etc. ers 970 ; Ali-ben-Reduan (1060), Giazlah-ben-Giazlah 1100), Abderrazzak (1150), Hébatallah (1155), Aboul-Faage (1286), Isaac-ben-Ibrahim (1300), etc. Giuldeki, en 252, rédige un livre sur la pierre philosophale qu'il ppelle *alacsir* ; c'est de ce mot que nous avons fait *élixir* ; n 1134, Cohen-Attar compose un traité de pharmacie où fait connaître la préparation des potions, des bols, des onfections, des sirops, et des pilules dorées. C'est aux rabes enfin que nous avons emprunté les alambics, cornues, aludels, etc. La nomenclature des médecins arabes ans la biographie d'Abou-Osaibah, forme a elle seule un olume et nous y renvoyons ceux qui voudraient avoir des étails plus étendus sur ce sujet.

CHAPITRE III.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ARABES. — THÉOLOGIE ET JURISPRUDENCE; LETTRES ET ARTS; INVENTIONS.

LES PHILOSOPHES ARABES NE SE BORNENT PAS A COMMENTER ARISTOTE.—LES MOTAZÉLITES, LES MOTAKHALLIMS ET LES MYSTIQUES, ETC.—JURISPRUDENCE MUSULMANE ; LES QUATRE SECTES ORTHODOXES. — LITTÉRATURE DES ARABES ; LE CORAN FIXE ET MAINTIENT L'UNITÉ DE LANGAGE. — GRAMMAIRIENS, SCOLIASTES ET RHÉTEURS ARABES. — PHILOLOGIE, CONTES, FABLES ET NOUVELLES. — PROVERBES ET RECUEILS DE CHANSONS, PREMIÈRE PARTIE DES SOURCES HISTORIQUES. — POÉSIES ARABES, DEUXIÈME PARTIE DES SOURCES HISTORIQUES ; LES SEPT MOALLACAT, ETC. — HISTORIENS ARABES, ABOULFEDA, ABOULFARAGE, BOHAEDDIN.—EBN KHALDOUN ; MAKRIZI ; AL-SOÏOUTHI, ETC.—MASOUDI, TABARI, EBN-AL-ATHIR, NOWAIRI, ETC. — PRINCIPAUX HISTORIENS ARABES DE L'ESPAGNE. — NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LES HISTORIENS PERSANS.—DICTIONNAIRES BIOGRAPHIQUES. — LES ARABES NE SE FONT PAS MOINS REMARQUER PAR L'IMPULSION QU'ILS DONNENT AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE.—DES RELATIONS COMMERCIALES DES ARABES AVEC L'AFRIQUE ET L'ASIE OCCIDENTALE. — INVENTIONS ET DÉCOUVERTES ; LA BOUSSOLE ; LE PAPIER DE COTON ; LA POUDRE ET LES ARMES A FEU.

Les philosophes arabes ne se bornent pas à commenter Aristote.

On a souvent dit qu'il n'avait jamais existé de philosophie arabe proprement dite ; que des doctrines en désaccord avec une religion fondée sur la lettre même du Coran n'avaient pu se développer et prendre un libre essor ; mais cette opinion provenait encore une fois de l'ignorance où nous étions des travaux des Arabes, et l'on reconnaît aujourd'hui que toute la scolastique du moyen âge a été puisée dans leurs écrits.

La traduction des livres d'Aristote, commencée par Honain et Iahia le grammairien, fut sans contredit le point de départ des études philosophiques. Alkendi, Mohammed-ben Masoud, Abou-Tamam de Nischabour, Ebn-Sahl de Balkh, Talhaah-al-Nasaft, Isfraini, Alamiri, etc., furent considérés comme de grands philosophes jusqu'à l'arrivée d'Alfarabi et d'Avicenne (Ebn-Sina), qui devaient être les chefs les plus distingués de la nouvelle école. Ces savants docteurs donnent

la philosophie cette forme systématique qui lui a été conervée par leurs successeurs. Ebn-Bajah (Avenpace), Athirddin-Alabhar, Ali-al-Khowenji, Abou-Roschd (Averroès), boul-Salat et principalement Nassir-Eddin de Thous, suivient leurs traces et pénétrèrent plus tard dans les écoles de Occident. Il ne faudrait pas croire pourtant que les Arabes e bornèrent à commenter Aristote; ils connaissaient le Phéon, le Cratyle de Platon, et particulièrement son grand ourage sur les lois; ils possédaient plusieurs livres attribués à ythagore, et attachaient la plus haute valeur à ses préceptes. - Ils citent, parmi les anciens, Orphée même et Homère ont les poésies étaient empreintes d'une *philosophie divine*, s sept sages, Empédocle et Anaxagore, Héraclite et Démorite, les éléates, Socrate et ses disciples, Euclide, Antisthène, iogène le Cynique, Aristippe, Épicure et les stoïciens; ils nt des notions très-exactes sur ce qu'ils appellent la seonde partie de l'histoire de la philosophie, pour tout ce ui concerne les continuateurs, les commentateurs d'Aristote et l'école d'Alexandrie, et ils affectionnent partiulièrement Thémistius, Alexandre Aphrodisias, Ammoius et Porphyre; Plotin et Proclus jouissent de la plus aute faveur auprès d'eux; les propositions d'Apollonius de hyane, de Plutarchus, de Valentinien, leur sont familières; n voit qu'ils jugent les anciens d'après les idées néoplaniciennes et néopythagoriennes, et ils forment évidemment la chaîne qui joint l'ancienne philosophie à la scolasque. C'est ainsi que la dispute qui a duré des siècles entiers ntre les nominalistes et les réalistes séparait déjà les écoles rientales; les Arabes avaient leurs réalistes, leurs nomialistes, leurs conceptualistes, ou, comme ils les appeient, motazélites bashriens, motazélites de Bagdad et philophes. Les doctrines d'Albert le Grand pourraient être avec ison revendiquées par les Arabes dont l'influence s'est it sentir jusque sur les mystiques du moyen âge comme int Bonaventure[1].

1. Jourdain. *Essai sur les traductions d'Aristote*. Eugoge, i. e.. *Breve introctorium arabicum in scientiam logices*, etc., Rome, 1625; *Syncpsis prositorum sapientiæ arabum philosophorum inscripta speculum mundum reæsentans*, d'Abraham Ecchellensis, Paris, 1641; *Tabula Cebetis*, Lugd. Batav.,

Les motazélites, les motakhallims, les mystiques, etc.

Il ne faut pas supposer, d'un autre côté, que les philosophes proprement dits, qui faisaient abstraction de la religion, véritables précurseurs de Locke et de Wolf, constituassent une école distincte et généralement acceptée. Ils avaient de redoutables antagonistes. Les *motazélites* plaçaient les exigences de la raison au-dessus de la foi, tout en cherchant à les accorder. Les *motakhallims* considéraient au contraire les dogmes de la religion comme les bases du raisonnement; les *mystiques* enfin ou soufis, rejetant tout raisonnement comme conduisant à l'erreur, se laissaient guider par les seules inspirations de la foi.

C'est à cette dernière école qu'appartenait Al-Gazzali (Abou-Hamed-Mohammed fils de Mohammed), né en 1058 à Thous, où son père faisait le commerce de fil de coton (Gazzal); après avoir étudié à Djordjan et à Nischabour, il fut appelé à une chaire de théologie à Bagdad et professa avec le plus grand succès; plus tard, il se fixa à Damas, et se voua pendant dix ans à la vie contemplative; il reprit ensuite la carrière de l'enseignement à Nischabour, et y mourut en 1111. On peut comparer sa logique, publiée par Petrus Liechtenstein en 1506, avec celle d'Avicenne, traduite par Vattier en 1658; elles offrent peu de différence; Al-Gazzali était un homme éminemment religieux; ses ouvrages, dont on compte près de cent, eurent tous pour but principal de relever le mahométisme. Le plus important, intitulé : *Vérification des sciences de la religion*, qui lui valut le surnom de *Hujiat al islam* (preuve de l'islamisme), eut une telle vogue que les fidèles avaient coutume de dire que si tout l'islam venait à se perdre, la perte serait peu de chose, pourvu que ce livre restât. — Pour Al-Gazzali la révélation ne peut être révoquée en doute; il reconnaît les droits sacrés de la raison; mais, ajoute-t-il, « les vérités consacrées par la raison ne sont pas les seules; il y en a d'autres auxquelles notre entendement est absolument in-

1640; *Documenta philosophiæ Arabum*, Ed. Schmolders Bonnæ, 1836; *Philosophus auto-didactus sive epistola Abi-Jaafar-Ebn-Tophail*, etc., Ed F. Pococke. Genève, 1671 et 1686.

ıpable de parvenir; force nous est de les accepter, quoique ous ne puissions les déduire, à l'aide de la logique, de rincipes connus. Il n'y a rien de déraisonnable dans la ıpposition qu'au-dessus de la sphère de la raison il y ait ne autre sphère, celle de la manifestation divine; si ɔus ignorons complétement ses lois et ses droits, il suffit ue la raison puisse en admettre la possibilité. » Il joignait ces tendances religieuses un grand amour de la morale, ience trop souvent négligée par l'école arabe; tous ses rits sont remplis d'exhortations à faire le bien, à éviter le al, à montrer des mœurs austères, à maîtriser ses passions. On s'est complétement mépris dans l'appréciation d'un ses ouvrages, intitulé : *Destructio philosophorum.* ɔmme il le dit lui-même dans un passage dont personne n'a nu compte, il ne cherche pas à leur opposer des arguents tirés de sa propre philosophie, mais il range méthoquement les opinions antiques des philosophes pour étair qu'ils ne s'accordent pas, que tel système en détruit un itre, en un mot, que parmi les philosophes la discorde gne perpétuellement.

Si nous jetons maintenant un regard sur les sectes seconires qu'on peut rattacher aux divisions que nous avons diquées d'une manière générale, nous voyons que les abes comprenaient les sceptiques sous le nom de sophis-, de somanites, et de mathématiciens; venaient ensuite dahriites ou fatalistes, dont les idées absolues servaient de amp à la polémique, et les naturalistes, qui rejetaient nmortalité de l'âme et la résurrection.

Parmi les sectes matérialistes, on distinguait les sifatites, les hbihites, les kharamites, les haidhamites, les moattellas, etc.

Les hernanites, qui formaient une branche de la grande ıche sabéenne, et qui dérivaient, selon le témoignage de ıatibi, d'un certain Hernan, professaient la doctrine de la ;tempsycose, et mêlaient au sabéisme les idées néoplaıiciennes; on retrouve leurs opinions dans Raymond Lulle chez les astrologues ou alchimistes de l'Europe.

Les talimites, appelés dans le Khorasan malhadet, et dans ak batinistes (allégoristes), kharamites et mazdakites, se

présentaient eux-mêmes comme appartenant aux ismaéliens; ils s'attachaient surtout à la philosophie pythagoricienne.

Quant aux soufis voués à la vie contemplative, les dissertations de MM. Brucker, Graham, Malcolm, Hammer, Tholuk, de Sacy, les ont fait suffisamment connaître; ils existaient certainement en Perse avant l'établissement du mahométisme.

Il nous reste à dire quelques mots des motakhallims, qui sont les théologiens par excellence des sectes orthodoxes, et des motazélistes, les protestants de l'église musulmane. Les premiers reconnaissent pour leurs principaux docteurs Fakreddin-Mohammed-ben-Omar-al-Razi, mort en 1209, Ali-ben-Omar-al-Khatibi, mort en 1276, Beidhawi (Abou-Said-Abdallah-ben-Mohammed-ben-Ali), mort en 1286, selon les uns, en 1316, selon les autres, Nasafi (Aboul-Berkat-Abdallah-Ahmed-ben-Mahmoud), mort en 1310, Schems-El-din, d'Ispahan, commentateur de Beidhawi, mort en 1348, et Alhosaïn, de Schiraz. Moyse Maimonide, qui donne sur eux une notice assez étendue, croit qu'ils ont emprunté leurs meilleurs arguments des anciens philosophes chrétiens, et les oppose comme interprètes du Coran aux fokahas ou jurisconsultes qui s'appliquaient à déduire du livre de Mahomet des règles pour la vie pratique, des ordonnances pour les affaires temporelles, en un mot, la loi civile.

Les motazélites, qui trouvèrent comme on l'a vu, dans les Abbassides l'appui le plus ferme, faisaient remonter l'origine de leur secte à trois théologiens qui, après la mort du prophète, mirent en doute le dogme de la prédestination : Mohabbed-al-Djohani, Gilan de Damas et Younis l'Aswarite. Abou-Hadifah-Wacil, fils d'Ata, disciple du fameux docteur Alhasan de Bassorah, adopta leur opinion et devint le chef des motazélites. Ils se partagèrent dès lors en une multitude de sectes qui ne pouvaient s'entendre sur les questions secondaires; c'étaient les hodailites, les bashriites, les mazdarites, les Chiiatites, les djahizites, les nizamites, etc., qui se rattachaient à deux grandes écoles : celles de Bagdad et de Bassorah. Dans cette dernière ville, on vit fleurir, après Wacil, Abou-Ali-al-Djubbai, Abou-Hashem

bd-al-Salam, Aboul-Casem, de Balkh, etc. On n'y traitait pas
ulement des questions épineuses et subtiles, on cherchait
populariser les opinions philosophiques motazélites, et la
rande encyclopédie *Tofat-Ichwan-al-Safa* sur laquelle
. Nauwerck a publié une notice en 1837, en est la preuve.
armi les plus célèbres docteurs motazélites, nous mentionerons encore le chef d'école Ebn-Ayash, Abou-Iakoub-l-Sahham, Ibrahim-ben-Siyar-ben-Hani-al-Nizam, etc.[1].

Jurisprudence musulmane; les quatre sectes orthodoxes.

On a pu reconnaître, par ce qui précède, que la théologie
la jurisprudence musulmanes ne forment, en réalité,
n'une seule science basée sur l'interprétation du Coran;
, il était impossible que le Coran pût suffire à tous les
éceptes religieux et à toutes les questions de droit; aussi,
s l'origine, avait-on recours, en certain cas, à la décision
i prophète et de ses compagnons. Après leur mort, on
ssembla les traditions orales de leurs préceptes, et c'est
nsi que fut composée la *Sonnah*, dès le premier siècle de
iégire.

Le Coran et la Sonnah n'offrant point un système régulier,
i sentit bientôt la nécessité d'en posséder un pour la théogie et la jurisprudence; quatre docteurs entreprirent ce
avail. Ils considérèrent d'abord les *ibadat* ou pratiques
ligieuses, c'est-à-dire les principes qui règlent la vie relieuse du musulman, et les *maamelat* ou actes civils, c'est-dire les principes qui règlent la conduite du musulman
ns la vie sociale. Ils appelèrent *scheria* la loi suprême,
idamentale, émanée de Dieu même, et les dispositions
sceptibles d'être abrogées par la volonté ou le caprice des
constances ou des hommes, *canoun*, règlements, *aouamir*,
dres, *aouamir-al-siacieh*, ordres politiques ou civils. Les
iités des quatre docteurs, quoique différant en quelques
rties les uns des autres, furent reconnus comme ortho-

[1]. *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes*, et notamment sur la
trine d'Al-Gazzali. par A. Schmölders, Paris, 1842; Oelsner, p. 148 et suiv.;
k of religious and philosophical sects, by Moh. Alsharastani*, Ed. W. Cureton,
dres, 1842.

doxes; ils portent le nom de leurs auteurs, et l'on distingue les rites hanéfite, schaféite, malékite et hanbalite.

Le premier de ces chefs de doctrine ou imams était Abou-Hanifah-Noman-ben-Thabit, né à Koufah en 699, et mort à Bagdad à l'âge de soixante et dix ans; ses principes furent résumés par Ibrahim-ben-Mohammed-ben-Ibrahim-el-Halebi (d'Alep).

Le second, l'imam Schaféi, était né à Gaza en 767, et mourut en Égypte vers 819; le troisième, Malek, fils d'Anas, naquit à Médine en 712, et y mourut en 795; le quatrième, l'imam Hanbal, mourut à Bagdad en 855, à l'âge de quatre-vingts ans.

D'autres jurisconsultes, parmi lesquels nous mettrons au premier rang Mohammed-ben-Schehab-al-Zoheiri, s'étaient empressés de consigner par écrit les traditions législatives qu'ils avaient pu recueillir, et l'étude de la loi s'était peu à peu répandue. Ce fut le khalife Haroun-al-Raschid qui réussit à fixer d'une manière convenable l'administration de la justice; en 786, il investit de la judicature Abou-Yousef-Iakoub-ben-Ibrahim, disciple d'Abou-Hanifah, et, à partir de cette époque, il ne confia les fonctions de juge, dans toute l'étendue de son vaste empire, qu'à des hommes instruits que lui désignait Yousef.

En Espagne, sous le règne d'Al-Hakkam, Iahia qui avait entendu les leçons de Malek, celles d'Ebn-al-Casem, mort en 806, et d'Ebn-Ouahb, mort en 812, exerça la même autorité qu'Yousef; il substitua à la jurisprudence hanéfite d'Alaouzai (mort en 773) les principes du rite malékite, et il en fut de même en Afrique, où Sehnoun, qui vécut de l'année 776 à 854, imita l'exemple d'Iahia. Depuis cette époque, la jurisprudence malékite n'a pas cessé d'être en honneur dans le Magreb et chez tous les musulmans d'Afrique, jusqu'au Soudan; il n'y a d'excepté que l'Égypte, où les schaféites prédominent, et où cependant les tribunaux suivent le rite hanéfite adopté en Turquie, en Tartarie et dans une grande partie de l'Inde, parce que le grand cadi siégeant au Caire est envoyé chaque année de Constantinople.

Par suite de nos rapports avec les Arabes d'Afrique, c'est

le rite malékite qui doit attirer particulièrement notre attention; le gouvernement a chargé M. le docteur Perron de traduire en français le *Moukhtasar*, ou précis de jurisprudence de Khalil-ben-Ishak-ben-Iakoub, qui est, sans contredit, le meilleur code des jurisconsultes malékites; Khalil mourut en 1422 de J.-C.; il avait pu profiter, par conséquent, des nombreux traités dont le rite de Malek avait été le sujet; les principaux sont le *Moud'aouaneh* et le *Moukhtaleha* (propositions *enregistrées* et propositions *mêlées*), attribués à Sehnoun; le *Meouazieh* de Mohammed-ben-al-Méouaz, mort en 894; l'*Otbieh* de Mohammed-ben-Ahmed-ben-Abdelaziz-al-Otbi, de Cordoue, mort en 867; le *Ouadiha* (les propositions *évidentes*) d'Abou-Merouan-abd-al-Melik-ben-Habib-al-Selemi, de Cordoue, mort en 852; le *Mebsouth*, l'*étalé*, d'Abou-Ishak-Ismail-ben-Ishak-ben-Ismail, cadi de Bagdad, mort en 895, et le *Medjmoua* (les propositions rassemblées) d'Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Ibrahim-ben-Abdou, jurisconsulte de Cairowan, mort en 873.

Jusqu'au temps de Khalil, d'autres jurisconsultes malékites acquirent une grande réputation. Nous citerons parmi eux Ebn-el-Hadjeb, mort au Caire en 1248, Abou-Mohammed-Abdallah-ben-Abi-Zeid, de Cairowan, mort en 970, Ibn-Farhoun, de Médine, mort en 1377; mais les juristes dont Khalil invoque surtout l'autorité sont : Ellakhmi (Aboul-Hassan-Ali-ben-Mohammed al-Rabihi), mort en 1085, Ebn-Younis (Abou-Bekre-Mohammed-ben-Abdallah, le Sicilien), mort en 1059, Ebn-Roschd (Mohammed-ben-Ahmed-Aboul-Walid), mort en 1126 et El-Mazeri (Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Ali-ben-Omar, le tamimide), né à Mazara en Sicile et mort en 1141.

Le rite hanbalite est tout à fait abandonné. — Les doctrines d'Abou-Hanifah ont donné lieu à d'importantes compilations; le *Hedaia f'il forou* ou *Guide dans les branches de la loi*, composé vers 1180 par Borhan-eddin, et le *Mischat-el-Masabih* ou *Collection des traditions les plus authentiques*, rédigée en 1336 par Abou-Abdallah-Mahmoud, d'après l'imam Houssain qui florissait à Bagdad vers 1220, ont

été traduits en anglais et ont été mis à contribution par M. Mills dans son *Histoire du mahométisme*. On ne saurait imaginer combien les Arabes ont attaché d'importance à ces recueils de jurisprudence, que des commentateurs habiles développaient sans cesse ; deux-cents ans après la mort de Mahomet, Abou-Abdallah-Mohammed al-Bokhari avait déjà fait choix de sept mille deux cent soixante-quinze traditions vraies, sur cent mille douteuses et plus de deux cent mille fausses ; son livre (le Sahih) fut approuvé par les quatre sectes orthodoxes des sonnites ; on sait que les points sur lesquels s'accordent les quatre imams sont regardés comme lois fondamentales ; on distingue ces lois par le nom d'*Idchma* (concordance) ; elles sont, après le Coran et la Sonnah, la troisième source de la théologie et de la jurisprudence musulmanes. La quatrième source de ces sciences, c'est l'*analogie*, qui ne s'emploie que pour les cas où il n'existe point encore de règles fixes ; dans les causes extraordinaires, on a recours aux décisions des princes (fetwa) dont on a fait une quantité de recueils. La connaissance des fetwas forme une branche séparée de la jurisprudence[1].

Littérature des Arabes ; le Coran fixe et maintient l'unité de langage.

Après avoir ainsi passé en revue ce qui se rapporte à la philosophie et à la jurisprudence chez les Arabes, nous nous trouvons encore une fois ramenés au Coran, qui constitue la base première de leur littérature. Mahomet devait fixer en effet la langue de son pays, que les poëtes avaient déjà perfectionnée et que tous les peuples soumis au joug de l'islamisme s'empressèrent d'adopter ; le Coran servit de modèle pour les règles de la grammaire et du style. Comme il était écrit sans voyelles, il pouvait être lu et expli-

1. *Hedayah or guide, a commentary on the moossolman laws*, translated by Hamilton, London, 1791. On a imprimé en 1831, une édition du *Hedaiah* à Calcutta, avec les commentaires intitulés : *Inayah* et *Kifayah*. W. Jones, en 1792, publiait le *Sirajiah, or the mohammedan law of inheritance*, etc. ; voy. aussi Rosenmuller, *Institutiones juris mohammedani*, etc , Lipsiæ. 1825. C'est Matthews qui a donné, en 1809, à Calcutta, la traduction du *Mischat-oul-Masabih*. M. Perron fait imprimer en ce moment le *Précis de jurisprudence musulmane* de Khalil-ben-Ishak. On a lu avec intérêt, dans le *Journal asiatique*, les mémoires de MM. Worms et Ducaurois sur la même matière.

qué de différentes manières; Aboul-Aswad (mort en 688) en inventant la vocalisation *du livre par excellence*, ouvrit un vaste champ aux explications grammaticales; la lexicographie prit naissance; la syntaxe indiqua la composition du discours, la disposition des périodes, le choix des ornements et des figures de rhétorique. L'art de lire et d'interpréter le Coran forma plus de cent branches diverses, qui donnèrent lieu à une infinité d'écrits de tout genre. Bien loin de se corrompre au contact des autres idiomes, l'arabe s'enrichit d'une foule d'expressions nouvelles, se développa de plus en plus avec l'étude des auteurs grecs, et devint la langue savante de l'Orient. La littérature persane ne fut qu'une division de la littérature arabe. De même qu'en Allemagne au moyen âge les ouvrages scientifiques étaient écrits en latin, tandis que les Minnesingers créaient la poésie nationale, de même chez les Persans et les Turcs les livres de science ont conservé la nomenclature arabe, et l'on ne peut encore aujourd'hui les étudier à fond sans avoir acquis la connaissance préalable de la langue de Mahomet.

C'est là un fait remarquable qu'au milieu des nombreux dialectes que parlent les nations musulmanes, en Asie jusque dans l'Inde, en Afrique jusqu'au Soudan, et qui offrent des différences si tranchées, le Coran est compris de tous; il maintient au milieu de ces populations, si opposées par leurs mœurs et leurs usages, une sorte d'unité de langage et de sentiments. Dans les écoles ou *Mektèb*, on donne aux enfants comme exercices des *Inschallah* et *Maschallah* (ce que Dieu veut), des *Allah Akbar* et *Allah Kérim* (Dieu est grand), puis un *fatiha* (la première sourate du Coran). Dans les académies ou *medreseh*, ils apprennent l'*Adjaroumia* de Mohammed-ben-Daoud-Alsanadji, le *Tesrif* du scheik el-nan ; l'alfiya ou la quintessence de la grammaire arabe de Djemal-Eddin-Mohammed-ben-Malek, le *Flambeau* de Mourrézi; la syntaxe des désinences d'Ebn-Hescham. Nous possédons un cours complet de grammaire arabe, etc., qui contient le *Mirah-el-Arwah* d'Ahmed-ben-Ali-ben-Masoud; *Issi* du scheick Isseddin-Aboul-Fodhail-Abdel-Wahab-Imadeddin-ben-Ibrahim-el-Sendjani; le *Maksoud*, ou doc

trine de l'inflexion des noms et des verbes de l'imam Yousef-Hanifi; le *Bina*, ou doctrine des parties indéclinables du discours; les *Emsile*, ou tableaux de conjugaison.

Nous ferions connaître plus en détail les travaux des scoliastes et des grammairiens arabes, si M. de Sacy n'avait pas donné dans son immortel ouvrage, tout ce qu'il est possible de savoir à ce sujet; l'illustre savant a jeté la plus vive lumière sur la nomenclature grammaticale des Arabes, en remontant aux principes généraux du langage et en comparant terme par terme les diverses parties de deux systèmes aussi étrangers l'un à l'autre, que celui des Orientaux et celui des Européens [1].

Grammairiens, scoliastes et rhéteurs arabes.

On a fait observer avec raison que la langue arabe avait été étudiée avec plus de zèle par les peuples soumis, que par les conquérants eux-mêmes; les plus anciens grammairiens, Sibavaihi, Faresi, Zedjadj, ainsi que les principaux théologiens, étaient Persans. Au premier rang des lexicographes les plus célèbres, paraît Ismaïl-ben-Hammad-Djewheri, né à Farab, dans la Transoxiane, vers le milieu du IVe siècle de l'hégire, et Firouzabadi, né en 1328 de J. C., à Cazerin, dans les environs de Schiraz. Djewheri parcourut la Perse, la Mésopotamie, la Syrie, l'Égypte, revint en Khorasan et fixa sa résidence à Nischabour. Ce fut là qu'il publia en 999, sous le titre de *Sihah-al-Loghat*, la pureté du langage, le dictionnaire le plus parfait qu'aient eu les Arabes; lui-même reçut le surnom d'*Imam-Alloghat*, le maître suprême de la langue; son ouvrage a servi de matière à un grand nombre de commentaires, et il a été mis à contribution par Golius et Meninski qui en faisaient le plus grand cas. Firouzabadi (Medjid-Eddin-Abou-Thaher-Mohammed-ben-Iacoub) vint

1. L'*Adjaroumiah* a eu de nombreuses éditions, Rome, 1592 et 1631; Lugd. Batav., 1617; Amsterdam, 1755-1756. Paris, 1834, etc. Parmi les auteurs européens qui ont traité de la grammaire arabe, S. de Sacy occupe le premier rang. Voy. la notice de J. J. Sedillot, insérée dans le *Moniteur* du 2 septembre 1810. — « Je ne sais ce que j'aimerais le mieux avoir fait, écrivait alors M. de Sacy, notre excellent maître, de la grammaire arabe ou de l'extrait de M. Sédillot; c'est un morceau parfait dont je le remercie beaucoup; il y règne une justesse d'esprit, une précision d'expressions qu'on ne saurait surpasser; il eût été bien plus facile de le faire plus long. »

une époque de décadence, mais il avait entre les mains de précieux matériaux et il résolut de composer un livre qui contînt toutes les richesses de la langue arabe. Il existait deux dictionnaires d'une grande étendue : le *Mokaddem* d'Aboul-Hassan-Ali-ben-Ismaïl, surnommé Ebn-Seïd (mort en 1065), et le *Obab*, en vingt volumes, de l'iman Hassan-ben-Mohammed de Saana (mort en 1252). Firouzabadi entreprit de les refondre dans un vaste recueil qui devait avoir soixante volumes aussi forts que le dictionnaire de Djewheri. Son *Camous* (*al-Camous-al-Mohit*, l'Océan environnant), que nous possédons, est le résumé de ce travail dont il forme à peine la trentième partie. Après avoir longtemps voyagé et s'être instruit à l'école des scheiks les plus estimés des lieux qu'il visitait, il finit par s'établir à Zébid où il mourut en 1415, âgé de quatre-vingts ans. Le souverain de l'Yémen, Ismail-ben-Abbas, surnommé Alascraf, ne cessa de le protéger, et on prétend même que Bajazet et Tamerlan, frappés de la haute considération dont il jouissait, lui envoyèrent des présents. Il composa plus de quarante ouvrages qui, malheureusement, ne nous sont pas parvenus.

Nous n'abandonnerons pas cette branche importante de la littérature arabe, sans dire quelques mots d'Aboul-Casem-Mahmoud-Zamakschari, grammairien, lexicographe et interprète du Coran (mort en 1143), qui acquit aussi par ses écrits une grande renommée; il partageait les opinions des motazélites et s'en faisait honneur. On cite de cet auteur un commentaire sur le Coran intitulé : *Casschaf*, un traité de la syntaxe arabe, une introduction à l'étude de la grammaire et un lexique arabe persan qui a été publié dans ces derniers temps.

La rhétorique et l'éloquence tiennent aussi une place importante dans la littérature orientale; on peut consulter à cet égard les gloses et commentaire et Djordjani sur le *Telkhis-el-Miftah* de l'imam Djelaleddin-Mahmoud-ben-Abderrahman-el-Cazwini, par Saad-Eddin-el-Teftasani, le *Halaik-el-Bélaghat* de Mir Schems-Eddin, qui contient un traité complet de la rhétorique et de la prosodie persane, et l'*Adab-el-Khatib*, ou traité du style et des divers genres

d'éloquence d'Ebn-Cotaibah, mort en 890. Ce fut Khalil-ben-Ahmad qui le premier rédigea, d'après les anciens poëtes, les règles de la métrique adoptées par toutes les nations musulmanes. Le Persan Ebn-al-Sekaki, rhéteur célèbre, a été comparé à Quintilien pour la clarté et la justesse des préceptes; à Cicéron pour la beauté et la richesse du style. Dans sa *Méthode universelle*, Algazéri expose les différentes espèces de connaissances qu'il juge nécessaires à l'orateur; enfin, dans un livre sur le même sujet, Alsoïouthi traite de la pureté, de l'élégance, de l'énergie de la langue arabe, et joignant l'exemple au précepte, il cite des passages des auteurs les plus estimés avec leurs témoignages à l'appui de ses doctrines [1].

Philologie, contes, fables et nouvelles.

A côté des rhéteurs que nous venons de nommer, nous devons placer les philologues : Hariri paraît en première ligne; ses *mêcamât*, ou séances, au nombre de cinquante, dont M. de Sacy a donné une si belle édition, sont célèbres dans tout l'Orient; elles se composent de nouvelles racontées par un personnage supposé, et sont entremêlées de prose et de vers; l'auteur affecte d'employer des expressions figurées ou énigmatiques peu usitées; les allusions et les proverbes dont son ouvrage est semé en rendent la lecture difficile; aussi est-il peu de livres qui ait eu autant de commentateurs.

Ebn-Khallican nous apprend, dans son Dictionnaire biographique, qu'Hariri était né en 1054 et qu'il mourut à Bassorah en 1121; c'était dit-il, un des premiers docteurs de son siècle; ses mêcamât renferment une grande partie des richesses de la langue arabe et de ses dialectes; quiconque les connaît à fond et comme elles méritent de l'être, peut se faire une idée du talent de cet écrivain, de l'abondance de ses lectures et des ressources de son érudition; la séance appelée *Haramîiah*

1. Djewheri a été imprimé à Constantinople en 1728, 1758 et 1802, et le *Camous* de Firouzabadi en 1814-1817; l'édition de Calcutta a paru en 1817. M. J. G. Wetzstein a commencé à Leipsig, en 1844, la publication du *Lexicon* de Zamachschari. Voy. l'*Anthologie grammaticale* de M. S. de Sacy, la *Rhétorique musulmane* de M. Garcin de Tassy, et Zenker, *Bibl. orient.*, p. 18, 41 et 45.

omba entre les mains de Schérif-Eddin-Abou-Nasr-Anouchirwan-ben-Khaled-ben-Mohammed-Caschani, visir de Iostarsched-Billah, qui la trouva parfaite, et engagea l'au-eur à en composer d'autres; le visir Djélal-Eddin-Omaid-Eddaulah-Aboulhassan-Ali, fut aussi le protecteur de Iariri qui consacra sa vie à la culture des lettres; on lui oit encore un traité en vers sur la grammaire arabe, ntitulé *Molhat-Alirab*, et un commentaire en prose sur ce nême traité.

Avant lui, Hamadani (Aboul-fadhl-Ahmed-ben-Hosain), nort en 1007 à l'âge de quarante ans, s'était exercé dans le nême genre de compositions et se vantait d'avoir fait quatre ents *mécamât*; il était doué d'une mémoire prodigieuse et écitait sans hésitation un poëme qu'il avait entendu lire ne seule fois; il improvisait avec la plus grande facilité, et out ce qu'il disait était remarquable par le choix des expressions, la pureté et l'élégance du langage.

C'est à cette branche de la littérature arabe qu'il faut ttacher les fables et les maximes morales de Locman, que on a cherché à identifier avec Ésope, et que les Orientaux ppellent le sage par excellence; les contes et apologues l'Ebn-Arabschah de Damas; l'ouvrage d'Ebn-al-Mokaffa ntitulé *Calila* et *Dimna*, première traduction qui ait été onnée en arabe des fables de Bidpai, et le recueil des *Mille t une Nuits*, dont l'auteur est inconnu, chef-d'œuvre inimitable qui allie à des faits historiques tout ce que l'imagination la plus brillante peut semer d'épisodes charmants, de ensées élevées et quelquefois délicates [1].

roverbes et recueils de chansons : première partie des sources historiques.

Ceci nous conduit à parler des recueils de proverbes et e chansons que possèdent les Arabes, et qui sont une ource féconde de renseignements historiques. Le livre des

1. Les séances de Hariri ont été publiées à diverses reprises par Schultens, eiske, Caussin de Perceval 1819), Peiper (1832 et 1836), Buckert, 1836-1838. etc.; ais rien n'égale la belle édition de Silvestre de Sacy (Paris, 1822), que réimime en ce moment M. Hachette. On compte plus de douze éditions des *Fables* de ocman, six de Calila et Dimna, et plus de trente des *Mille et une nuits*, en franis, en allemand et en anglais.

Proverbes, de Meidani, a souvent exercé la sagacité de nos plus illustres orientalistes ; mais c'est surtout le *Kitab alagani*, ou le livre des chansons, d'Aboul-Faradje-Ali-ben-Hosain-Isfahani (d'Ispahan), qui a jeté une vive lumière sur les anciennes annales de l'Arabie. Isfahani était versé dans la connaissance des combats fameux et des faits mémorables de ses ancêtres, dans celle des généalogies et de la bibliographie ; il composa plusieurs ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée en 356 de l'hégire ; mais le plus important, sans contredit, comme le plus volumineux, est son recueil de chansons, dont la Bibliothèque nationale possède un exemplaire en quatre volumes in-folio. On se tromperait si l'on jugeait ce livre d'après son titre d'un genre frivole ; ce sont de véritables morceaux de poésie empruntés à différents auteurs, avant ou après l'islamisme, qui fournissent de nombreux et intéressants matériaux pour l'histoire civile et littéraire des Arabes. L'abondance, la variété et le piquant des anecdotes de toute espèce qui y sont racontées, font passer rapidement sur des particularités dépourvues d'intérêt auxquelles l'auteur s'est peut-être un peu trop attaché. Cet ouvrage, qui n'est connu en Europe que depuis l'expédition d'Égypte, est fondé sur un recueil de cent chansons fait pour le khalife Raschid, par Ibrahim-Mauseli, Ismaïl-ben-Djami et Folaih-ben-Aoura; plus tard, par l'ordre de Wathek, Ishak fils d'Ibrahim, ajouta à cette collection les chansons de Mabed, d'Ebn-Soraidj, d'Younis, celles de plusieurs khalifes ou de leurs fils, et quelques pièces de poésie auxquelles se rattachait une histoire instructive ou intéressante. Isfahani, qui vint ensuite, joignit aux chansons dont il fit choix les faits qui les expliquaient, des notices sur les poëtes qui les avaient composées, et pour piquer davantage la curiosité du lecteur, évita de s'assujettir à aucun ordre régulier [1]. La généalogie du poëte Abou-Katifah, petit-fils d'Okbah tué de sang-froid après le combat de Beder par ordre de Mahomet, pour ne citer qu'un

1. M. Quatremère, *Notice sur Meidâni*, et *Mémoire sur le Kitab-Alagani : Meidanii proverbiorum arabicorum pars*, par A. Schultens, Ludg. Bat , 1795 ; l'extrait de Habicht, Vratislaviæ, 1826, et l'ouvrage de Freytag (*Arabum proverbia*), 3 vol., Bonnæ, 1838-1842.

exemple, fournit à l'auteur des digressions historiques pleines d'intérêt. Nadr-ben-Hareth partagea le sort d'Okbah; c'était un homme distingué par ses connaissances; il avait voyagé hors de son pays, étudié les langues étrangères, lu avec soin les monuments littéraires des Perses et des Grecs, et apporté ces ouvrages à la Mecque, où il avait introduit le goût de la musique; mais, fier de son érudition, il s'était fait l'ennemi du faux prophète, relevant ses contradictions, l'accusant d'ignorance. Il paya cher cette hostilité. Le sort des armes l'ayant fait tomber dans les mains de son rival, celui-ci se hâta de se débarrasser d'un ennemi incommode. Mahomet cependant regretta d'avoir cédé à un sentiment de vengeance condamnable, en entendant Kotailah sœur de Nadr déplorer dans les vers suivants le malheur de son frère :

O cavalier! Othail (c'est là que Nadr avait reçu le coup mortel), est un lieu où tu arriveras le matin du cinquième jour si tu es bien guidé.

Vas trouver celui qui repose en cet endroit, et porte lui de ma part un adieu dont le léger bruit ne cessera de faire palpiter nos chameaux.

Dépeins-lui mes regrets, qui tantôt arrachent de mes yeux des larmes abondantes, tantôt m'oppressent et me suffoquent.

Nadr entendrait-il ma voix; peut-on croire qu'un mort qui ne peut parler soit capable d'entendre?

Il a péri par le glaive des enfants de son père; grand Dieu, quels liens de parenté ils ont ainsi brisés.

Fatigué, chargé de chaînes, captif, il a été lentement conduit au supplice comme un animal garrotté.

O Mahomet, fils d'une mère distinguée dans toute la tribu, et du père le plus illustre,

L'indulgence ne t'aurait causé aucun préjudice; souvent l'homme généreux, quoique agité par les transports de la haine et de la colère, pardonne à son ennemi.

Si tu avais voulu accepter une rançon, nous t'aurions offert les objets qui eussent été pour toi les plus rares et les plus précieux.

Nadr était de tous ceux dont tu as puni les fautes, celui qui te touchait le plus près, et le plus digne de la liberté, si quelqu'un avait dû l'obtenir.

Les anecdotes abondent dans les récits de Meidani, et quelques-unes sont curieuses; à propos de ce proverbe : *Certes, il y a de la magie dans l'éloquence*, il rapporte que ces mots furent prononcés par Mahomet lorsqu'il reçut, en 630, une

députation composée d'Amrou-ben-Ahtem, Zibrikan-ben-Bedr et Kaïs-ben-Asem, qui embrassèrent alors l'islamisme. Il est souvent fait mention de Kaïs-ben-Asem dans l'ancienne histoire des Arabes et dans les événements qui suivirent la mort de Mahomet. Lorsqu'il fut à l'article de la mort, il montra à ses enfants un faisceau de flèches, et leur dit d'essayer de les rompre, voulant ainsi leur faire sentir les avantages qui doivent résulter de l'union. Dans un autre endroit, Meidani cite ce proverbe : *Le bâton provient du petit bâton*, pour indiquer que parfois une grande chose naît d'une petite, et il donne à ce sujet quelques détails qui ont fourni à un auteur célèbre le sujet d'un conte bien connu : Les quatre fils de Nizar, Modar, Aiad, Rebiah, Anmar, n'ayant pu s'entendre sur le partage des biens paternels, se rendirent auprès d'Afâ-le-Djoramide, qui était le juge des Arabes; sur la route, ils rencontrèrent un homme qui cherchait un chameau, ils lui demandèrent si ce chameau n'était point borgne, penchant d'un côté, sans queue, et d'un naturel farouche ; l'homme répondit affirmativement et s'imagina que les quatre frères s'étaient emparés de l'animal, mais ils déclarèrent ne l'avoir pas même aperçu. Interrogés par Afâ, Modar dit qu'en voyant les restes d'un champ dont l'herbe avait été mangée seulement d'un côté, il en avait conclu que la bête qui était venue paître en cet endroit était borgne; Rébiah avait remarqué qu'un des pieds de devant avait laissé sur la terre une trace bien imprimée, tandis que la trace de l'autre pied était mal formée; Aiad avait jugé qu'il n'avait pas de queue parce que ses excréments n'étaient point dispersés; Anmar enfin avait observé que l'animal se trouvant dans un lieu dont l'herbe était abondante, l'avait quittée pour une herbe beaucoup plus maigre. Les Arabes aimaient beaucoup à exercer ainsi leur sagacité, et on rencontre dans leurs écrits plusieurs traits de ce genre.

Poésies arabes : deuxième partie des sources historiques; les sept moallacat, etc.

On a dit avec raison que les poëtes arabes avaient été les

premiers historiens de leur pays. Tous les ans, à la foire d'Ocazh, on entendait le récit des hauts faits des guerriers en renom; chacun vantait la noblesse et l'illustration de sa tribu. Lorsqu'une pièce de vers ou *cacîda* obtenait l'admiration générale, elle était écrite en lettres d'or et attachée aux murs de la Kaaba; de là les *moallacat* dont nous avons parlé. Celle de Harith-ben-Hillizé rappelle le différend des bacrites et des taghlibites, les combats où ses adversaires ont eu le dessous, les affronts qu'ils ont reçus et qui sont restés impunis.

Zoheir célèbre dans sa moallacat la réconciliation des Abs et des Dhobyan. Amr ou Amrou, fils de Colthoum, fait dans la sienne un éloge emphatique de la tribu des Taghlibites en général, et de la famille de Djohram en particulier. Les *moallacat* d'Imroulkaïs, de Tarafa, d'Antara et de Lebid ont un autre caractère; c'est une suite de tableaux où se peint l'imagination de l'auteur; les riches détails, les comparaisons variées, les figures hardies dont ces poëmes sont semés, ont servi de modèle aux écrivains des siècles suivants. Imroulkais, né vers l'an 500, avait longtemps mené une vie errante. Son père était chef des Abou-Asad; il périt assassiné, et Imroulkays, pour venger sa mort, s'adressa inutilement aux Arabes nomades du désert, aux princes de l'Yémen et à l'empereur Justinien; il expira lui-même près d'Ancyre, peut-être empoisonné. Tarafa eut une destinée plus cruelle encore; ayant encouru la disgrâce du roi de Hira Amr, fils de Hind et de Moundhir III, qui l'avait accueilli avec faveur, il fut enterré vivant, à peine âgé de vingt ans. Antara, qui s'illustra par ses exploits et son génie poétique, n'eut pas des aventures moins surprenantes : fils de Cheddad et d'une esclave abyssinienne, il suivit le sort de sa mère; déclaré libre au milieu d'une action sanglante, il fit plus d'une fois des prodiges de valeur et devint un véritable héros; ses hauts faits ont donné naissance à un roman moderne très-populaire en Orient, et qui ne comprend pas moins de trente-quatre volumes in-4°. L'auteur, Sayyid-Yousef, fils d'Ismail, a fait une peinture exacte de l'existence des Arabes du désert, dont il décrit avec une verve singulière les

vertus et les vices, introduisant dans son récit les événements et les personnages les plus remarquables du siècle de Mahomet. Antara fut tué dans un âge avancé par un Arabe de la tribu de Nebhan, nommé Wizr, qui fut un des députés envoyés au prophète en 629 par les Benou-Tay [1].

A côté des sept poëtes qui eurent l'honneur d'attacher leur nom aux *moallacat*, se trouvent des hommes d'un mérite aussi éminent, parmi lesquels nous devons mentionner les deux Mourrakisch, qui prirent part à la guerre de Bacous ; Schanfara, de la tribu d'Ard ; Taabbata-Scharran ; Nabigha-Dhobyani, qui se concilia successivement la faveur des rois de Hira et des princes Gassanides, et qui vécut jusqu'au commencement du VIIe siècle de notre ère ; enfin Dourayd, fils de Simma, qui périt à la bataille de Honaïn, après avoir atteint une extrême vieillesse.

Dès les premiers temps de l'islamisme, ce furent les poëtes de la Mecque qui commencèrent l'attaque contre les nouvelles doctrines. Mahomet fut en butte aux satires d'Abdallah, fils de Zibara ; d'Abou-Sophian fils de Harith fils d'Abdelmotaleb et d'Amrou fils d'El-As fils d'Ommiah ; il chargea trois poëtes khazradjites de sa défense : Hassan fils de Thabit, Abdallah fils de Rowaha et Caab fils de Malik. Les hostilités furent vives de part et d'autre, et les victoires de Mahomet purent seules arrêter cette guerre de récriminations et d'allusions mordantes. Un autre Caab fils de Zoheir l'auteur d'une des moallacat, ayant parlé du prophète et de sa religion en termes méprisants, fut frappé de proscription ; plus tard, il se fit musulman pour sauver sa vie, et composa la *Cacida* si célèbre connue sous le nom de Poëme du manteau (Cacida-el-borda). Lorsque Mahomet l'entendit réciter ces vers :

Le prophète est un flambeau qui éclaire le monde,
C'est un glaive que Dieu a tiré pour frapper l'impiété,

il lui jeta son manteau comme marque de satisfaction ; ce manteau, acheté depuis par les khalifes Abbassides, est con-

1. Moallakat or *Seven arabian poems*, etc., Ed. W. Jones. London, 1782 ; les Moallacat ont été imprimées plusieurs fois séparément : voy Zenker, *Bibliographie orientale* (poëtes arabes), p. 52-59, et la *Chrestomathie arabe* de S. de Sacy.

servé, dit-on, encore aujourd'hui à Constantinople dans le palais des sultans ottomans[1].

Les recueils d'anciennes poésies arabes qui comprenaient les productions d'un auteur ou d'une tribu entière, portaient le nom de *divan*, et la connaissance des *divans* formait une branche des études historiques; quelques ouvrages comme le *Hamasa* offrent au contraire la collection des meilleurs morceaux d'écrivains différents. La poésie ne se conserva avec son énergie primitive que dans l'Arabie même; au dehors elle perdit de sa force et de sa dignité, on l'appliquait à toutes les sciences; la théologie, la philosophie, l'algèbre et même la grammaire furent quelquefois traitées en vers.

Au IXe siècle de notre ère, Motenabbi composait plusieurs poëmes en l'honneur de l'émir Seif-Eddaulah-Aboul-Hasan-Ali-ben Hamdan; Abou-Temam-Habib-ben-Aws, surnommé Al-Thaii, rédigeait le Hamasa; on admirait plus tard Abou-Nowas, mort en 810; Ebn-Doreid, mort en 933; Abou-Ola, mort en 1057; Ebn-Faredh, mort en 1235, etc.; vers 1092, Tantarani mettait en vers arabes le traité de jurisprudence de l'iman Gazzali-Omar-ben-Faredh (né en 1180, mort en 1234), et publiait un poëme sur la doctrine et les pratiques de l'ordre des fakirs; ses ouvrages, très-estimés des Orientaux, étaient recueillis en un divan par son disciple Ali.

On reproche généralement à la poésie arabe de manquer d'étendue, de variété et de plan; si l'on excepte quelques contes des Mille et une Nuits écrits moitié en prose, moitié en vers, les poëmes historiques d'Abou-Temam, de Gemaleddin, etc., certains ouvrages où paraissent des interlocuteurs, tels que le Babillard, l'Homme qui élève trop et l'Homme qui baisse trop la voix, par Abou-Jali-ben-al-Hobaria, et les dialogues de Mohammed-ben-*Mohamad*, introduisant sur la scène cinquante professions qui toutes parlent leur langage particulier, on rencontre peu d'écrits de longue haleine; la plupart des morceaux qui brillent par la beauté des détails sont resserrés dans un cadre uniforme et

1. Carmen mysticum *Borda* dictum, Ed. J. Uri, Lugd. Bat, 1761, et l'édition de V. Edlen von Rosenzweig, Wien, 1824.

parfois décousu ; cependant il faut reconnaître que les poëtes de la grande époque du khalifat n'ont pas cette recherche de sentiment, cette exagération d'images qui déparent le plus souvent les compositions orientales ; on pourrait même les accuser d'un défaut contraire, si on les jugeait d'après les sentences d'Ali. La ballade de Maiçounah est d'un style chaste et pur; le mauvais goût n'envahit la littérature qu'au temps de la décadence [1].

C'est surtout dans la poésie lyrique que se révèle le génie des Arabes ; leur élégie est pleine de sensibilité ; leur épigramme est vive et mordante; leur apologue est quelquefois sublime ; leur idylle pleine de grâces et de vérité; ils n'ont qu'à retracer les scènes qui sont sous leurs yeux sans qu'il leur soit nécessaire de rien changer au langage de leurs héros ; aussi excellent-ils dans le genre pastoral.

En Espagne, l'imagination des poëtes s'exerçait dans les *nouvelles* et les *romances;* les sectateurs de Mahomet furent toujours de grands conteurs ; le soir ils se rassemblaient sous leurs tentes pour entendre quelque récit merveilleux auquel se mêlaient comme à Grenade la musique et le chant ; le Romancero composé de pièces traduites ou imitées de l'Arabe retrace avec exactitude les fêtes du temps, les jeux de Bragues, les courses de taureaux, les combats des chrétiens et des musulmans, les hauts faits et les danses des chevaliers et cette galanterie délicate et recherchée qui rendit les Maures espagnols fameux dans toute l'Europe. Le nom seul des poëtes, le titre de leurs ouvrages qui nous sont encore presqu'inconnus, rempliraient des volumes. C'est de leurs divans que les Provençaux empruntèrent la rime, employée de temps immémorial par les Arabes [2]. Ahmed-ben-Mohammed (Abou-Amrou) mort en 970, considéré comme le meilleur poëte arabe de l'Espagne, écrivit aussi les annales de la Péninsule et célébra les entreprises des Ommiades.

1. *Proverbia quædam Alis imp. muslemici et carmen Tograi nec non dissertatio Abou-Sinæ*, Ed. J. Golio, Lugd. Bat., 1629 ; le même ouvrage en français, publié par P. Vattier, 1760 : Ockley, *Hist. des Sarrasins*, etc., page 337. — *Hamasæ carmina*, ed Freytag, Bonnæ, 1828.

2. Viardot, t. II, p. 158 ; et Middeldorf déjà cité, d'après Casiri.

Historiens arabes, Aboulfeda, Aboulfarage, Bohaeddin.

Il ne faudrait pas croire cependant que les sources que nous venons d'indiquer fussent les seules à consulter pour bien connaître les traditions des Arabes; ils avaient aussi leurs historiens ; on a coutume de placer au premier rang Aboulfeda, Aboulfarage et Bohaeddin, qui ont été mis tout particulièrement à contribution par les savants de l'Occident; mais Ebn-Khaldoun, Makrizi, Schems-eddin, Soyouthi, Nowairi et d'autres que nous aurons l'occasion de mentionner, n'ont certes pas une moindre valeur. Hadji-Khalfa cite treize cents ouvrages appartenant à ce genre, et le *Nethaidje* de Jahia-Effendi en désigne quinze comme classiques. Ils ont en général la sécheresse des chroniques; on n'y trouve pas cette liaison morale des événements qui constitue véritablement l'art d'écrire l'histoire ; toutefois l'exactitude avec laquelle sont indiqués les lieux et les dates des événements, offre un mérite qu'on ne saurait trop apprécier et permet aux esprits d'un ordre élevé d'appuyer leurs considérations et leurs jugements sur une base solide et réelle.

Aboulfeda dont nous avons déjà parlé en traitant des géographes arabes, mêlé à tous les grands intérêts de son temps, exerçait à Hamah la puissance souveraine au commencement du XIVe siècle. Doué de qualités éminentes, il brillait par son courage à la guerre et par sa prudence dans les conseils; il aimait avec passion les lettres et les sciences, et il écrivit une *Histoire abrégée du genre humain*, divisée en cinq parties et remplie de faits curieux. La première partie comprend les patriarches, les prophètes, les juges et les rois d'Israël; la seconde les quatre dynasties des anciens rois de Perse; la troisième, les Pharaons d'Égypte, les rois de la Grèce, les empereurs romains; la quatrième, les rois de l'Arabie avant Mahomet; la cinquième, l'histoire des différentes nations, des Syriens, des Sabéens, des Coptes, des Persans etc., et les événements arrivés depuis la naissance de Mahomet jusqu'en 1328 de J. C.—Aboulfeda mourut trois ans plus tard.—Son livre n'est pour les temps anciens qu'une

compilation de valeur médiocre, mais il peut être consulté avec fruit pour l'histoire politique et littéraire de l'islamisme et pour celle des empereurs grecs des VIII[e], IX[e] et X[e] siècles.

Nous possédons d'Aboulfarage une chronique ou histoire universelle depuis la création du monde, qui fournit de précieux documents sur les Arabes, les Mongols et les conquêtes de Gengis-Khan; né en 1226 à Malatia, mort en 1286, Aboulfarage nommé aussi Bar-Hebræus, était de la secte des chrétiens jacobites; il fut successivement évêque de Gouba, d'Alep et primat des jacobites d'Orient; il composa plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie, et après avoir écrit son histoire générale en syriaque, il la traduisit lui-même en arabe à la prière de ses amis.

Pour Bohaeddin, il nous est connu par son histoire de Saladin; né à Mossoul en 1145, il étudia avec ardeur les traditions et la jurisprudence, professa quelque temps à Bagdad dans le collége de Nedham-el-Mulk, puis dans celui que le cadi Kemal-Eddin-Mohammed-Chehrezouri avait fondé à Mossoul. S'étant concilié la faveur de Saladin il fut nommé par ce prince cadi'lasker ou juge de l'armée, et juge de Jérusalem. Après la mort du sultan, à laquelle il assista, il conserva sous ses fils une très-grande influence et devint cadi d'Alep où il fonda un collége et une école; vers 1231; il renonça aux affaires publiques et ne cessa jusqu'à sa mort arrivée en 1235 de professer avec distinction[1].

Ebn Khaldoun; Makrizi; Al-Soiouthi, etc.

On conçoit très-bien qu'en présence du despotisme oriental, les historiens manquassent de la liberté nécessaire pour exprimer leurs pensées; lorsqu'un prince défendait sous peine de mort d'écrire les annales de son règne, ils étaient avertis qu'ils devaient mettre la plus grande réserve dans

1. Abulfeda, *Annales moslemici, latinos ex arabicis fecit* Reiske, 1794, et l'édition d'Adler, 1789-1794; de *Vitâ Mohammedis*, éd. J. Gagnier, 1722: trad. en anglais par Murray et en français par M. Desvergers, 1837; et enfin l'*Historia anteislamica* de Fleischer, Lipsiæ, 1831. — *Historia compendiosa dynastiarum autore Gregorio Abulpharajio*, etc., trad. par Pococke (*Oxoniæ*, 1663 et 1672), avec le supplément; l'édition en allemand de G. L. Bauer (Leipsig, 1783-1785), *Lectiones abulpharagianæ*, de Roeper (Dantzig, 1844), etc. — *Vita et res gestæ* Saladini, *Auctore Bohadino F. Sjeaadi*, ed. Alb. Schultens, Lugd. Batav., 1733 et 1735.

leurs appréciations et se borner à rappeler les faits qui pouvaient rehausser la gloire du souverain. Cependant Ibn-Khaldoun paraît sortir de la classe commune; né à Tunis en 1332, jeté jeune encore au milieu des révolutions dont l'Afrique fut le théâtre au xive siècle, il servit quelque temps les rois de Fez, et se rendit ensuite au Caire où il enseigna publiquement. Nommé chef des cadis de la secte de Malec en Égypte, souvent destitué, mais rappelé presque aussitôt par les sultans qui comprenaient toute la valeur de ses services, il mourut à l'âge de soixante-seize ans en 1406. Parmi les ouvrages qu'il avait composés, il en est un qui révèle un génie véritable et dont nous aurons bientôt une excellente traduction; il est connu sous le nom d'annales d'Ebn-Khaldoun et contient indépendamment de prolégomènes étendus, l'histoire des Arabes jusqu'à la fin du xive siècle, et celle des Berbères.

L'auteur traite d'abord de la critique historique; puis il étudie la société à son origine, donne une description succincte du globe et recherche quelle influence la diversité des climats peut exercer sur l'homme; il examine ensuite les causes du développement et de la décadence des États chez les peuples nomades et au milieu des grandes agglomérations d'individus; il traite du travail en général, énumère les diverses professions libérales et mécaniques, et termine par une classification des sciences, animant son récit par des exemples curieux et instructifs puisés dans les annales de toutes les nations. Il existe une version turque de ces prolégomènes faite sous le règne d'Achmet III, par Mohammed Pirizadeh et qui est d'un tiers plus longue que le texte original.

Makrizi (Taki-Eddin-Ahmed) contemporain d'Ebn-Khaldoun ne fut pas moins célèbre comme écrivain; il mourut en 1442, laissant deux ouvrages d'une égale importance, l'histoire des sultans mamlouks traduite par M. Quatremère, et la description historique et topographique de l'Égypte, mine inépuisable d'anecdotes relatives à l'histoire religieuse, politique, administrative et commerciale de cette contrée depuis sa conquête par les Arabes.

La famille de Makrizi était originaire de Baalbek; lui-même né au Caire en 1364, y grandit et y fit ses études; ses heureuses dispositions le firent entrer bientôt dans les bureaux de la chancellerie auprès du cadi Bedreddin-Mohammed-ben-Fadhl-Allah-Omari. Il fut à plusieurs reprises revêtu de la charge de *mohtésib* et exerça divers emplois relatifs à la religion. Il avait d'abord adopté les opinions de la secte des hanéfis; il embrassa plus tard les dogmes de Schafeï et montra contre les partisans d'Abou-Hanifah une partialité qui lui a été reprochée par ses contemporains. Les vastes connaissances qu'il avait acquises et un goût très-vif pour la vie retirée, lui permirent de se livrer entièrement à la composition de nombreux ouvrages qui lui ont valu dans ces derniers temps le surnom de Varron de l'Égypte musulmane; il est à regretter que plusieurs de ses écrits ne nous soient point parvenus, mais on peut se faire une idée de l'activité littéraire de Makrizi, en songeant qu'il avait entrepris de rédiger une chronique générale qui devait avoir plus de quatre-vingts volumes. Ce recueil qui ne fut point achevé comprenait par ordre alphabétique l'histoire de tous les princes qui avaient régné en Égypte, de tous les personnages qui avaient fleuri dans cette contrée, et même de ceux qui l'avaient habitée ou visitée momentanément. Il existe à la Bibliothèque nationale un volume de ce dictionnaire, de la main même de l'auteur, qui permet de juger l'ensemble et les détails du plan que s'était tracé Makrizi[1].

L'Égypte compte de nombreux historiens; indépendamment de Djemal-Eddin-ben-Wasel, qui vivait en 1250, et que Makrizi a souvent mis à contribution, nous pouvons men-

1. M. Quatremère publie en ce moment les prolégomènes d'Ebn-Khaldoun; M. Slane a donné le texte de l'*Histoire des Berbères*: M. Desvergers l'*Histoire de l'Afrique sous les aglabites* (1841); Tornberg, les expéditions des Francs sur les terres soumises à l'islamisme (Upsal, 1841). Nous connaissons encore d'Ebn Khaldoun un extrait sur l'art de l'architecture par Coquebert de Montbret, 1827, et l'*Articolo sull' antica e varia arte di scrivere appresso gli arabi*, imprimé à Rome en 1820. — L'*Histoire des sultans mamlouks* de Makrizi a été commencée par M. Quatremère en 1837. Nous avons rendu compte de cet important ouvrage (*Journal asiatique*, 1839-1846). On a de Makrizi: 1° *Historia rerum islamiticarum in Abyssinia*, éd. Rink, Lugd. Bat., 1798; 2° *Historia monetæ arabicæ et tractatus de legalibus arabum ponderibus ac mensuris*, éd. Tychsen, 1797 et 1800. M. de Sacy a traduit ces deux traités en français, 1797 et 1799.

ionner Aboul-Mahasen-ben-Taghri-Berdi, qui nous a laissé es annales de cette contrée, depuis l'invasion des Arabes usqu'en 1453, époque à laquelle lui-même florissait; Ebn-yyas (Mohammed-ben-Ahmed) qui les a continuées jusu'en 1522 de J. C.; Schems-Eddin fils d'Aboul-Sorour qui 'arrête en 1652; on sait quel service immense M. de Sacy rendu aux lettres orientales, en traduisant la *description e l'Égypte* d'Abdallatif contemporain du sultan Saladin, né à Bagdad en 1161, mort en 1231); Al-Soïouthi (Aboul-idhl-Abderrahman-Djelaleddin) n'est pas moins célèbre u'Abdallatif, par son histoire de l'Égypte qui s'étend deuis le commencement du monde jusqu'au règne du sulın Abou-Nasser-el-Melik-al-Aschraf-Caitbaï; cet écrivain, ui composa plus de livres que beaucoup de personnes n'en nt lu dans le cours de leur vie, était né à Siout en Égypte ers l'année 1445 de J. C.; il mourut en 1505 et sa biograhie pourrait se borner à la liste de ses ouvrages s'il était ossible de la donner complète; M. Audiffret dans la otice qu'il a donnée sur Soïouthi n'en compte pas moins e cinquante-six[1].

Masoudi, Tabari, Ebn-al-Athir, Nowairi, etc.

Cette fécondité merveilleuse se retrouve dans la plupart es auteurs arabes des beaux jours de l'islamisme; Masoudi ui vivait au xe siècle et qui jouit comme historien 'une grande réputation, brillait surtout par l'étendue de es connaissances. Animé, dès son enfance, d'une vive assion pour l'étude, il approfondit tour à tour les sciences, philosophie, la littérature, la géographie et l'histoire. orsqu'on parcourt ses ouvrages, dit M. Quatremère, on st vraiment stupéfait en songeant sur quelles matières diverses il avait écrit et combien de questions importantes et

1. *Relation de l'Égypte d'Abdallatif*, etc., par S. de Sacy, Paris, 1810, l'édin de Pococke et de J. White. 1800, et les *Ægyptiaca* de W. White. 1801; Mousley ionné, en 1808, la *Vie d'Abdallatif* d'après Abou-Oseibah. — Nous avons encore Makrizi : 1° *Narratio de expeditionibus a Græcis francisque adversus Dimyaam*, éd. Hamacker, 1824; 2° *Historia Coptorum christianorum in Egypto*, éd. etze. Voy. aussi *Denkwurdigkeiten ægyptens in Hinsicht auf naturreich d physische beschaffenheit des Landes und der Einwohner*, etc., éd. Wahl, 90, et le *Maured Allatafet Jamaleddini Togri-Bardii seu rerum Ægyptiacam annales ab anno Christi* 971 *usque ad annum* 1453, éd. J. E. Carlyle, 1792.

difficiles se trouvaient résolues dans ses diverses productions. Son érudition était immense pour le temps où il florissait; non-seulement il avait lu et médité tous les livres qui concernaient les Arabes, mais il avait embrassé dans ses vastes recherches l'histoire des Grecs, des Romains et de toutes les nations orientales soit anciennes soit modernes. Les opinions religieuses des juifs, des chrétiens, des hérétiques, des musulmans, des mages, des idolâtres, lui étaient également familières et l'on pourrait assurer, sans crainte d'être démenti que chez les Arabes, aucun écrivain n'a réuni au même degré une érudition presque universelle. Si Masoudi manque quelquefois de critique, il faut se souvenir que son active curiosité le porta à visiter les lieux dont il voulait faire connaître l'histoire, et que souvent il se trouva entraîné à reproduire des récits d'origine quelque peu suspecte. On croit qu'il mourut vers 956 dans la capitale de l'Égypte sans avoir revu l'Irak sa patrie; on ignore s'il prolongea sa carrière jusqu'à un âge avancé. Ses deux principaux ouvrages, les *Histoires du temps* Akbar-al-Zeman et le *Livre moyen* Kitab-Aousat, qui forment plus de vingt volumes in-4°, ne sont pas connus en Europe; mais son Moroud Addheheb ou Maadin Aldjewahir, les *Prairies d'or* et les *Mines de pierreries*, nous est parvenu et nous a fourni une ample moisson de faits curieux et instructifs; l'ouvrage est divisé en cent vingt-six chapitres dont soixante-cinq pour l'histoire ancienne des Arabes et des nations étrangères, et soixante et un pour celle de Mahomet et de ses successeurs. Ces chapitres contiennent bien moins une histoire suivie que des documents épars qui sans doute n'avaient point trouvé place dans les grandes collections historiques de l'auteur.

Près d'un siècle auparavant, Tabari (Abou-Djafar-Mohammed fils de Djorair), composait sa chronique universelle qui s'étend depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 302 de l'hégire (914 de J. C.); il était d'Amol capitale du Tabaristan et il mourut à Bagdad en 922 à l'âge de quatre-vingt-trois ans; versé dans la connaissance des traditions et de la jurisprudence, il était compté au nombre

des docteurs appelés *Moudjtehed* parce que dans les questions controversées, ils ne suivaient l'opinion d'aucune école et ne consultaient que leur propre autorité. On croit que l'histoire que nous possédons de cet écrivain est l'extrait d'un ouvrage beaucoup plus considérable qu'il avait abrégé lui-même; quoi qu'il en soit, cette histoire telle que nous la possédons, fort estimée des Orientaux qui en ont fait des traductions en turc et en persan, passe pour très-véridique. Elle a été résumée et continuée par George fils d'Amid connu sous le nom d'Elmacin, chrétien d'Égypte né en 1223 de J. C., et mort à Damas en 1273. Une partie de ce travail d'Elmacin a été traduit en latin par Erpenius et en français par Vattier, et malgré les erreurs dont ces versions fourmillent, on y trouve des faits intéressants avec des dates exactes; tant que les grands monuments historiques laissés par les Arabes ne seront pas mis à notre disposition, Elmacin sera consulté avec fruit, et soumis à une critique sévère, fournira d'utiles matériaux aux amis des lettres orientales[1].

Nous devons encore mentionner parmi les historiens arabes Ebn-al-Athir, Nowairi, Ebn-Forat etc.; Ebn-al-Athir, surnommé *Azzeddin*, la gloire de la religion, et *Djézéri* du lieu de sa naissance, passa ses premières années à Djézireh-beni-Omar en Mésopotamie, et se fixa ensuite à Mossoul, où sa maison devint le rendez-vous des hommes les plus distingués; c'est là qu'il composa son *Kemal-al-Tewarikh* (chronique complète) qui commence à la création du monde et se termine à l'an 1231 de J. C. Abou-Thaleb-Ali la continua jusqu'en 1258, et Moulana-Nedjm-Eddin-Alnedhari en fit une traduction persane sous le règne de Mirza-Miran-Schah, fils de Tamerlan. Ebn-al-Athir écrivit aussi l'histoire des Atabeks de Syrie, celle des compagnons de Mahomet et un abrégé du traité des généalogies d'Ab-

1. M. Sprenger a donné, en 1841, le premier volume de l'*Encyclopédie historique* de Masoudi, et M. Dubeux, en 1836, le premier volume de la *Chronique* de Tabari; voy. aussi le Tabari de Kosegarten, Gryphiswaldiæ, 1831-1838. — L'*Historia saracenica* d'Elmacin, trad. par Erpenius, Lugd. Bat., 1625. et par Vattier, Paris, 1657, a été souvent mise à contribution. La traduction latine offre de singulières méprises, on y lit, par exemple : *Dediderat ventorum stationes: undè notus est ventus almamonis*. Il s'agit au lieu de vent d'une table astronomique (*zig* au lieu de *rih*); Weidler et Bailly lui-même ont répété cette étrange erreur.

doul-Kerim-al-Samani qui a remplacé l'original aujourd'hui perdu.

Nowairi compté parmi les historiens originaires de l'Égypte, avait adopté les doctrines de Schafeï; on connaît de lui une encyclopédie historique qui comprend dix volumes et qui donne sur les antiquités des Arabes des renseignements précieux; Il était presque aussi célèbre, comme calligraphe, qu'Ebn-al-Bawad, si renommé à Bagdad vers la fin du xe siècle; il avait copié huit fois le grand recueil des traditions de Bokhari intitulé : *Sahih*, et vendu, dit-on, chaque exemplaire mille pièces d'argent; il mourut vers 1331 de J. C., à l'âge d'environ cinquante ans. Après lui Ebn-al-Forat, né en 1335, mort en 1405, nous laissait une chronique en vingt-cinq volumes qui remonte à l'an 622 de J. C. Enfin Ahmed-ben-Arabschah écrivait en 1430 la biographie de Timour ou Tamerlan.

Le XIIIe siècle vit aussi fleurir Ebn-Wasel (Mohammed-ben-Salem), auteur présumé de la chronique du faux Tabari, et Ebn-Djouzi, auquel on attribue le *Miroir du temps*. Un autre Ebn-Djouzi, de 1117 à 1201 s'était fait remarquer comme jurisconsulte, historien et prédicateur éloquent. Otbi, vers 1050, né probablement dans la Transoxiane, rédigeait dans sa chronique la biographie de Mahmoud le Ghaznévide; enfin Ebn-Kothaibah de Bagdad, mort en 890, avait bien antérieurement recueilli d'importants matériaux sur les généalogies arabes et composé une histoire des poëtes[1].

Principaux historiens arabes de l'Espagne.

Nous ne nous étendrons pas plus loin sur cet intéressant sujet; les noms viendraient en foule se ranger sous notre plume et nous serions obligé de dépasser les limites qui nous sont fixées; nous devons dire néanmoins, que l'Espagne produisit également un grand nombre d'historiens d'un mérite réel. Ebn-al-Couthiah mort en 978 à Cor-

1. J. Lassen Rasmussen a publié, en 1821, des extraits de Nowairi; Silvestre de Sacy nous a fait connaître Otbi (t. IV des notices et extraits des man.). Pour la vie de Timour d'Ahmed-Arabschah, voy. l'édit. de Golius, Lugd. Bat., 1636 et la trad. de Manger, Lesvardine, 1767-1772.

loue, raconta la conquête de la Péninsule par les Arabes. Le poëte Ahmed-ben-Mohammed, écrivit vers la même époque, comme on l'a vu plus haut, les annales de cette contrée et les entreprises des Ommiades; Ebn-al-Faradhi, mort en 1012, au moment de la prise de Cordoue par les Berbères, avait composé une chronique des poëtes et des savants ; plus tard Ebn-Khattib, né en 1313 à Grenade, mort en 1374, rassemblait les plus curieux documents sur les annales des khalifes et rois d'Afrique et d'Espagne. Almakkari, que M. P. de Gayangos a traduit et publié dans ces dernières années, avait fait un grand usage de l'ouvrage d'Ebn-Khattib.

Né à Tlemcen Achmed-ben-Mohammed-Almakkari appartenait à une très-ancienne famille des environs de cette ville; il se rendit à Fez vers 1600, et y rechercha la société des hommes les plus éclairés de ce temps; en 1618 il entreprit le pèlerinage de la Mecque et alla s'établir au Caire; dix ans après il complétait à Damas ses dynasties de l'Espagne musulmane, dictait un commentaire sur les prolégomènes d'Ebn-Khaldoun, et préparait une nouvelle biographie de Mahomet. M. de Gayangos, en nous faisant connaître cet estimable écrivain, nous a donné une liste assez considérable d'historiens arabes, qui ont traité diverses parties des annales de la péninsule ibérique. Alkaisi rédigea, vers 1125, un dictionnaire biographique des poëtes et des savants du XIe siècle; Ebn Hayian composait une histoire générale des musulmans d'Espagne, dont Alazdial-Homaïdi de Majorque a fait un abrégé en 1095; Ebn-Sabihi-s-Salat, du XIIIe siècle de notre ère, retraçait l'histoire de l'Espagne sous les Almoravides et les Almohades; Ebn-habib-as-Solami publiait une chronique, qui comprenait le règne des sept premiers khalifes ommiades. Ebn-Harith-al-Khoshni résumait l'histoire des cadis de Cordoue jusqu'à la fin du Xe siècle; Schehab-Eddin-Ahmed-Alfasi écrivait une histoire universelle, qui devait être abrégée par Sidi-Alhadj-Ash-Ashatili, etc.[1].

1. The history of the Mohammedan dynasties in Spain by al-Makkari. transl. by P. de Gayangos, London, 1840, et les ouvrages cités dans l'introduction; voy. aussi Casiri.

Nécessité d'étudier les écrits des historiens persans.

En esquissant le tableau des principaux historiens arabes, nous ne pouvons passer sous silence les noms des historiens persans les plus célèbres; car il y a entre ces écrivains les mêmes rapports, les mêmes analogies qu'entre les astronomes et les mathématiciens qui ont écrit indifféremment dans l'une et l'autre langue; Mirkhond, Daulet-Schah, Khondemir, Schahrestani, etc., nous ont laissé tous les éléments d'une histoire générale de l'Orient, et l'on ne saurait étudier les annales du khalifat sans consulter leurs œuvres; Mirkhond (Hamam-Eddin-Mirkhavend-Mohammed) né en 1433, mort en 1498, composa sous les auspices d'Ali-Schir, vizir du sultan Timouride Aboul-Ghazi-Houcein-Behadour une histoire universelle, qui se termine avec le règne de Schah-Rokh; son fils et son abréviateur Khondemir, n'est pas moins estimé; il rédigea le *Khelasse-al-Akbar* (quintessence de l'histoire, etc.) qui s'arrête en 1499, et l'*Habib-al-Seiar*, etc. (l'ami des biographies et des hommes distingués) qui comprend les événements de 1525; c'est dans ce dernier ouvrage qu'on voit la preuve de l'usage du papier-monnaie dès la fin du XIIIe siècle. Parlerais-je de l'histoire des poëtes de Daulet-Schah, de l'histoire des Mongols de Raschid-Eddin traduite par M. Quatremère, de la chronique de Ferischtah, de la vie de Timour de Scherif-eddin-Ali, etc.[1]; ce serait un appendice nécessaire de l'école historique des Arabes; mais pour ne point nous écarter des limites de notre sujet, nous nous bornerons à ces indications succinctes; nous devons d'ailleurs entrer dans quelques développements sur une branche de la littérature orientale que nous n'avons encore fait qu'effleurer.

Dictionnaires biographiques.

On a vu déjà mentionner çà et là quelques dictionnaires biographiques. On se ferait difficilement une idée du grand nombre d'ouvrages de ce genre que l'on trouve chez les

1. On trouve l'indication des extraits publiés jusqu'à ce jour des historiens persans dans la *Bibliotheca orientalis* de Zenker, Leipsig, 1846; il faut y joindre les notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Arabes; Casiri a fait beaucoup d'extraits de la bibliothèque des philosophes de Zouzéni; Ebn-Osaibah mort en 1269, dans son histoire des médecins, est demeuré sans rival. Enfin, Ebn-Khallican et Hadji-Khalfa, en résumant les travaux de leurs devanciers ont tracé le tableau le plus parfait et le plus intéressant de la littérature des Arabes, en donnant la nomenclature et en indiquant les productions d'un nombre infini d'auteurs. Ebn-Khallican (Schems-Eddin-Aboul-Abbas-Ahmed) né en 1211 de J. C. à Arbel, appartenait à l'illustre famille des Barmécides; il remplit successivement la charge de grand cadi au Caïre et à Damas, et mourut dans cette dernière ville en 1281; son dictionnaire historique comprenait huit cent quarante-six articles; mais les manuscrits que nous possédons de ce livre ne sont pas tout à fait complets. La bibliothèque orientale d'Hadji-Khalfa, recueil bien autrement considérable, ne contient pas moins de dix-huit mille cinq cent cinquante indications d'ouvrages orientaux avec le nom des auteurs et une notice biographique sur chacun d'eux. Hadji-Khalfa (Moustafa fils d'Abdallah), appelé quelquefois Katib-Tchelebi, était premier secrétaire et ministre des finances d'Amurat IV; il mourut à Constantinople, sa ville natale, en 1658 de notre ère; il avait aussi composé un traité de géographie sous le titre de *Djihan-Numah* (miroir du monde), et parmi d'autres ouvrages qui ne nous sont point parvenus, une grande chronique (Tariki-Kebir) qui s'étendait depuis la création jusqu'en 1654[1].

Nous ne saurions mieux terminer cet exposé du développement des sciences et des lettres chez les Arabes, que par le nom d'Hadji-Khalfa qui en est l'historien le plus estimé. On a pu apprécier l'influence toute-puissante que l'école de Bagdad avait exercée à la fois sur l'Orient et sur l'Occident; nous retrouvons chez les Arabes la plupart des idées dont l'Europe moderne se glorifie, et de plus

1. Voy. l'édition de Hadji Khalfa par Fleugel, Leipsig, 1835-1850, l'Ibn Khallican de M. Slane, Paris, 1838-1842, et celui de F. Wustenfeld, Gotting. 1835-1840; le *Dictionnaire des hommes illustres* d'Abou-Zacharia-Yahia-al-Nawawi, publié par F. Wustenfeld, Gotting. 1841. Voy. aussi l'*Histoire de la litterature des Arabes*, par M. de Hammer.

ils relient deux grandes époques, celle des Grecs et celle de la renaissance, conservant les travaux de la première et préparant la seconde. On a cherché à rabaisser leur mérite; mais la vérité se fait jour de toutes parts et on leur rendra tôt ou tard la justice qui leur est due.

Impulsion donnée par les Arabes aux arts et à l'industrie.

On prétendait que les Arabes n'avaient jamais fait faire de progrès à l'industrie, par suite d'une erreur malheureusement trop commune qui consiste à les confondre avec les Turcs. Pour démontrer qu'ils excellèrent dans les arts secondaires ou mécaniques « il suffit, dit M. Viardot, de rappeler quelle renommée ils avaient chez toutes les nations comme tanneurs, fondeurs, ciseleurs, fourbisseurs d'armes et fabricants d'étoffes; ces cimeterres d'une trempe irrésistible, ces cottes de mailles si légères et si impénétrables, ces tapis moelleux, ces fins et brillants tissus de laine, de soie ou de lin, dont les cachemires modernes sont une tradition, attestent assez leur incontestable supériorité dans tous les arts industriels. »

La simplicité des premiers khalifes avait bientôt fait place à un luxe et à une magnificence sans égale, sous les Ommiades et les Abbassides; M. Œlsner en a tracé le tableau. Les huit cents millions laissés par Almanzor, après toutes les dépenses de son règne annonçaient la splendeur de Mahadi, d'Haroun-Alraschid et d'Almamoun. Cette pluie de perles inondant, au rapport d'Aboulfeda, Buran le jour de ses noces, l'éclat non moins surprenant du mariage de Mothaded, et la pompe d'étiquette de Moctader ne pouvaient être effacés que par la profusion des Arabes d'Espagne; la parure des femmes de Grenade, leurs ceintures, leurs écharpes, leurs bonnets tissus d'or et d'argent, l'extrême recherche de leurs vêtements attestaient l'opulence des particuliers, tandis que les khalifes de Cordoue employaient d'immenses trésors à la construction de monuments dont on admire encore aujourd'hui les débris[1].

1. Gibbon, t X; Viardot, t. II. *The history of the mahometan empire in Spain*, etc., par J. Cavan .h Murphy, Londres, 1816.

M. Girault de Prangey a étudié avec soin l'art arabe et comparé les monuments architectoniques de l'Espagne et de l'Orient[1]. Pour la péninsule, il distingue trois époques successives. La première, du VIIIe au Xe siècle, accuse une mitation mal déguisée des édifices chrétiens et romains. La nosquée de Cordoue était sans doute du même style que celle de Damas qu'elle devait surpasser en magnificence, et l'on ne peut douter que les églises décrites par Eusèbe de Césarée dans sa *Vie de Constantin*, avec des cours, des portiques, des fontaines et des logements pour les prêtres, n'aient servi de modèle aux mosquées de la Syrie, de la Palestine et de l'Égypte. On trouve dans ces mosquées les mosaïques des artistes Byzantins. Mais déjà en 965 l'ornementation grecque si somptueuse semble insuffisante; on recherche les décorations éclatantes, on multiplie les détails, la forme des arcs se complique de festons et de courbes variées, comme on le voit à Cordoue par la chapelle *Villaviciosa* construite sous le khalifat de Hakem.

La seconde époque du Xe au XIIe siècle, marque les premiers développements de l'architecture mauresque encouragée par les princes Almoravides et Almohades. Les Arabes s'éloignent de la route suivie jusque-là; l'arc à ogive, les mosaïques en faïence, les broderies les plus capricieuses, les ornements coulés en stuc sont à la mode; les inscriptions abondent et font partie des décors. C'est surtout à Séville que se fait sentir cette transformation, dans la Giralda, l'Alcasar et la mosquée que la cathédrale actuelle a remplacée.

Enfin, la troisième époque, où l'art arabe atteint son apogée, est en même temps celle de la splendeur du royaume de Grenade. L'Alhambra en est l'expression la plus haute. L'extérieur simple et imposant du palais est conforme aux habitudes du Maure qui fuit les regards étrangers;

1. *Monuments arabes et mauresques de Cordoue, Séville et Grenade*, 1836-1839, in-fol. *Essai sur l'architecture des Arabes et des Maures en Espagne, en Sicile et en Barbarie*, 1841. et l'article consacré à ces deux ouvrages par M. Reinaud (*Journ. asiatique*, avril 1842); Don Pablo Lozano, *Antiquëdades Arabes de Espana*, 1804; de Laborde, *Voyage pittoresque et historique en Espagne*; Murphy *Arabian antiquities of Spain*, Londres, 1816.

l'entrée n'est qu'un arc immense décoré de quelques emblèmes et d'une inscription qui rappelle le nom du fondateur de l'édifice ; les murailles sont construites avec une espèce de mortier mêlé de petites pierres que le soleil colore diversement ; à l'intérieur, au contraire, le génie de l'homme déploie toutes ses ressources. De vastes galeries peintes et dorées, ornées d'arcades de toutes formes, sont découpées en festons, en stalactites, et chargées de dentelles en stuc ; les appartements percés de fenêtres à claire-voie, la salle des ambassadeurs, celle des deux sœurs, le cabinets des infantes, la tour de Comarès, la cour et la fontaine des Lions, la cour de l'Alberca au-dessous de laquelle se trouvent des bains imités de l'antique, offrent à la vue d'admirables effets ; ici l'eau jaillit à travers des millions de colonnettes élégantes, isolées ou groupées de la manière la plus pittoresque ; là elle se répand dans des rigoles de marbre ; elle forme tantôt des cascades, tantôt des jets élancés et alimentent des bassins dans les *patios* entourés d'arbustes et de fleurs. Partout des inscriptions habilement combinées avec les sculptures expriment des sentiments nobles, élevés, et ajoutent un nouveau prestige aux merveilles de ce palais, que les rois chrétiens ont en partie détruit. Les ornements intérieurs des salles principales de cette ancienne résidence des rois maures sont en plâtre ; les mouvements et les dessins en relief représentent des formes géométriques qui, bien que se répétant constamment, n'en ont pas moins d'élégance et de délicatesse. Les peintures, distribuées avec art et protégées par le climat de l'Andalousie, sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient du temps des Abencerrages. Dans quelques-unes des salles qui entourent la cour des Lions, on voit briller les couleurs appliquées jadis par les Arabes ; elles sont très-simples et ne se composent que de rouge, de bleu, de jaune et de vert ; on en a fait récemment l'analyse [1] ; les matières bleue et rouge qui dominent sont formées de bleu d'outremer et de vermillon ou sulfure de mercure.

1. *Moniteur universel*, 25 mai 1852.

Il est assez difficile d'apprécier comparativement les monuments de Palerme, la Ziza et la Cuba, ceux de Tunis, de Cairowan et d'Alger où l'on retrouve peu d'édifices qui appartiennent à la belle période de l'art mauresque. Au Caire les mosquées semblent révéler une connaissance plus sûre de la mécanique, un choix plus intelligent des matériaux, mais rien dans l'ornementation n'approche de la perfection des dessins de l'Alhambra. On doit aussi regretter que l'on n'ait pas encore étudié d'une manière générale les édifices que les Arabes ont élevés en Syrie, en Mésopotamie, en Perse et même dans l'Inde, aux différentes époques de leur domination; ils doivent offrir des caractères particuliers qu'il serait utile de déterminer exactement; nous avons lieu d'espérer que d'habiles artistes combleront bientôt cette lacune.

L'étendue de l'empire des khalifes, les richesses de son sol, la variété des climats, la population, l'état policé des provinces devaient exciter nécessairement des spéculations commerciales; les productions de l'Espagne, de la Barbarie, de l'Égypte, de l'Abyssinie, de l'Arabie, de la Perse et de la Russie; celles des contrées que baigne la mer Caspienne, les marchandises de l'Inde et de la Chine affluaient à la Mecque, à Médine, à Koufah, à Bassorah, à Damas, à Bagdad, à Mossoul, à Madaïn; l'établissement des colonies avait créé de nouveaux centres d'affaires et ouvert des routes importantes. Les Arabes étaient d'ailleurs portés vers l'industrie par la loi même du Prophète qui fait un devoir du travail, et recommande le commerce et l'agriculture comme méritoires et agréables à Dieu; aussi respectaient-ils l'état de négociant et la personne de celui qui l'exerçait; les gouverneurs de provinces, les généraux, les savants ne rougissaient point de s'appeler *Cajan* le tailleur, *Atari* le droguiste, *Jouaeri* le joailler, etc. Le libre passage des marchandises au milieu des armées et la sûreté des grands chemins étaient maintenus sur tous les points; des puits et des citernes étaient creusés dans le désert, des caravansérails élevés de distance en distance, et les voyageurs y trouvaient les secours qui leur étaient nécessaires sans frais considérables.

Des relations s'étaient établies de l'Espagne aux limites de l'Asie orientale; une flotte arabe avait franchi le détroit de Gibraltar, et une tempête, en la rejetant sur la côte, lui avait enlevé l'honneur de découvrir les Açores et peut-être l'Amérique; mais réduits à l'ancien continent, les musulmans avaient imprimé sur tous les points une active impulsion à l'industrie humaine. L'Espagne s'enrichissait des produits de son agriculture et de ses fabriques; la canne à sucre, le riz, le coton, le safran, le gingembre, la myrrhe, l'ambre gris, le pistachier, le bananier, les mûriers, le hinné pour la teinture, le mohaleb qui favorise l'embonpoint, fournissaient aux échanges de la Péninsule. Les tapisseries en cuir de Cordoue, les lames de Tolède, les draps de Murcie fabriqués avec les belles laines de ses troupeaux, les soieries de Grenade, d'Almeria et de Séville, le papier de coton de Salibah étaient recherchés dans toutes les parties du monde. Le soufre, le mercure, le cuivre, le fer étaient exploités avec succès; la trempe de l'acier d'Espagne faisait acheter avec empressement les casques et les cuirasses qui sortaient de ses manufactures. Les environs de Séville, couverts d'oliviers, contenaient cent mille fermes ou moulins à huile; la province de Valence donnait à l'Europe les fruits des pays méridionaux; des ports de Malaga, de Carthagène, de Barcelone et de Cadix on faisait des exportations considérables, et les nations chrétiennes empruntaient aux Arabes les règles du droit maritime.

Sous les Maures, comme l'a dit M. Duruy, Tolède avait deux cent mille habitants et Séville trois cent mille. Elles n'en comptent aujourd'hui, l'une que vingt-cinq mille, l'autre que quatre-vingt-seize mille. Cordoue avait huit lieues de circonférence, soixante mille palais et deux cent quatre-vingt-trois mille maisons; aujourd'hui elle a à peine cinquante-six mille habitants. Le diocèse de Salamanque renfermait alors cent vingt-cinq villes ou bourgs; ce nombre se trouve réduit à treize. Séville avait six mille métiers pour la soie seulement, et en 1742 on n'en comptait dans toute la Péninsule que dix mille pour la soie et la laine. Le géographe Edrisi, qui visita l'Espagne au milieu du XIe siècle, assure

qu'il y avait dans le seul royaume de Jaen plus de six cents villes et hameaux qui faisaient le commerce de la soie. L'expulsion des Maures eut pour cette contrée un résultat aussi funeste que la révocation de l'édit de Nantes pour l'industrie française, et le cardinal Ximenès voulut faire disparaître jusqu'aux souvenirs des services qu'ils avaient rendus en ordonnant par un décret, digne des temps barbares, que quatre-vingt mille manuscrits arabes seraient brûlés sur les places publiques de Grenade[1].

Les côtes de l'Afrique septentrionale avaient également pris un grand développement commercial; il s'y élevait de nombreuses fabriques, et la Mauritanie Tingitane rivalisait avec la Péninsule par son activité manufacturière et rurale; le pays de Sous rappelait l'Andalousie par sa fertilité et l'intelligence de ses habitants. L'Orient était à son tour entraîné par cet élan industriel; à Siraf et Aden, on échangeait des denrées de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Éthiopie et de l'Égypte; les esclaves de Nubie et du *Habasch*, les peaux de tigre, la soie, le coton, l'ivoire et la poudre d'or du Zanguebar venaient des Éthiopiens; l'Inde et la Chine envoyaient des étoffes, des broderies, de la porcelaine, des armes, des housses, du bois de sandal, des aromates, de l'ébène, du plomb et de l'étain, des perles et des pierres précieuses; d'Aden ces marchandises étaient transportées à Djedda, puis à Suez et se partageaient entre les ports de l'Égypte et les villes maritimes de la Syrie; les pays qui avoisinent la mer Caspienne s'approvisionnaient à la foire de Caboul, et les caravanes de Samarcande à Alep distribuaient les soieries de la Chine, les draperies de Cachemire, le musc et les drogues médicinales du Tokharestan[2].

Des relations commerciales des Arabes avec l'Afrique et l'Asie occidentale.

Les musulmans de l'Orient laissant aux Arabes occiden-

1. Abu-Zacharia, t. I; Duruy, *Géographie du moyen âge;* Almakkari, trad. de Gayangos, t. I, introd.
2. OElsner, p. 215-228; Voyage de Chardin; tableau de l'empire ottoman par d'Ohsson; Anderson *on Hist. deduction of the origine of commerce.*

taux le commerce de la Méditerranée, se portaient de préférence du côté de l'océan Indien. Ils parviennent, en suivant les rivages de l'Afrique, d'abord jusqu'au détroit Bab-el-Mandeb et successivement jusqu'au Zanguebar et au pays des Cafres, ils fondent Brava, Mombaza, Quiloa où se retire un frère du souverain de Schiraz, Mozambique, Sofala, Melinde et Magadoxo; ils occupent les îles voisines des côtes et plusieurs points de Madagascar; ils pénètrent dans l'Inde et à la Chine, et leur nombre se multiplie rapidement par l'achat et la conversion à la foi musulmane des esclaves et des enfants qu'on expose. Dès l'année 850 de notre ère, on compte déjà dans le Coromandel une population maure ou arabe de huit cent mille âmes, et l'on voit un souverain du Malabar aller finir ses jours à la Mecque. Les bâtiments de commerce ne se bornent pas au port de Calicut, ils atteignent Sumatra, les grandes îles de l'Archipel indien, traversent le golfe de Siam et arrivent à Canton. Dès l'année 651 des disciples de Mahomet avaient pénétré dans le Céleste-Empire par le nord en partant de Samarcande; mais il fallait deux mois pour faire ce trajet, et la voie maritime, plus avantageuse pour le transport des marchandises, fut bientôt préférée; les Arabes eurent à Canton un cadi que l'empereur de la Chine leur permettait d'élire, et dès l'année 758 ils étaient assez puissants pour oser piller impunément les magasins de cette ville. Les Malais avaient pour la plupart embrassé l'islamisme, et depuis le golfe Persique jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie, on entendait et on parlait la langue arabe[1].

L'influence du Coran ne se fit pas sentir avec moins de force dans l'Afrique centrale, qui nous est encore aujourd'hui si peu connue; les établissements que les Arabes avaient formés sur la côte orientale leur facilitait de ce côté l'accès de l'intérieur de la contrée; le pays des Somaulis, peuple doux et hospitalier, qui forme avec Socotora un entrepôt de commerce fort important, l'Abyssinie, le Sennaar

1. Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine, et le discours préliminaire de M. Reinaud, p. 118; Deguignes, *Journal des savants*, nov. 1764, p. 21.

et le Kordofan, en rapports continuels avec l'Égypte et véritable clef du Darfour et de l'Ouaday étaient visités par les musulmans; de Tripoli on se rendait aussi dans le Fezzan; les caravanes parties du Magreb ne craignaient pas de s'aventurer au milieu des sables du désert de Sahara qui recouvrent, des bords du Nil à l'Océan, une surface évaluée à deux cent mille lieues carrées, et de se répandre dans le Soudan ou la Nigritie. La race arabe devait marquer son passage au milieu des populations africaines en caractères ineffaçables, et les voyageurs modernes s'accordent tous à signaler les améliorations qui en ont résulté sous le rapport physique, moral et intellectuel[1].

Inventions et découvertes; la boussole; le papier de coton; la poudre et les armes à feu.

Nous venons d'exposer les causes et les principaux effets du grand mouvement de civilisation qui s'est propagé avec les Arabes, au moyen âge, des colonnes d'Hercule aux confins de l'Asie; il nous reste, pour compléter ce vaste tableau, à dire un mot de quelques découvertes qui leur sont dues et qui ont changé l'état littéraire, politique et militaire du monde entier, le papier, la boussole et la poudre à canon.

On a vu déjà combien d'inventions utiles et importantes nous ont été transmises par les Arabes; quand même ils n'en auraient pas été les véritables auteurs, on ne saurait leur refuser la gloire de les avoir mises en lumière et de les avoir propagées d'un bout du monde à l'autre. C'est ce qu'ils ont fait pour le papier, la boussole et la poudre à canon. Parce qu'on s'est imaginé, d'après quelques textes apocryphes, que les Chinois en avaient connu l'usage à une époque ancienne, on a cru qu'on pouvait enlever aux Arabes l'honneur d'en avoir doté l'Europe; mais c'était une profonde injustice. On a dit aussi que l'imprimerie existait à la Chine dès le VIIIe siècle, et cependant les noms de Guttenberg, de Faust et de Schœffer n'ont rien perdu de leur éclat. Est-ce que les Arabes, prenant des Chinois le papier de

1. *L'Afrique* de Ritter, édition française, Paris, 1836.

soie, ne leur auraient pas en même temps emprunté l'imprimerie s'ils l'avaient connue? Est-ce que les peuples du Céleste-Empire ont jamais su tirer parti des découvertes que le hasard seul leur a peut-être révélées? Quel usage ont-ils fait de la boussole, eux qui croyaient encore en 1850 que le pôle sud était une fournaise ardente; et la poudre a-t-elle jamais reçu entre leurs mains ces applications si variées dont on trouve la trace chez les Arabes?

Il faut bien reconnaître qu'au siége de la Mecque, en 690, on employait déjà des espèces de bombes; qu'au XIIIe siècle, en Égypte, on se servait de la poudre de nitre pour lancer des projectiles avec un bruit semblable au tonnerre. Il en est fait également mention à l'occasion d'un combat naval livré par le roi de Tunis à l'émir de Séville au XIe siècle; en 1308 au siége de Gibraltar, en 1324 à celui de Baeza, entrepris par Ismaël, roi de Grenade de Tarifa en 1340, d'Algéziras en 1342, et Ferréras dit positivement que les balles étaient lancées au moyen de la poudre. Les Espagnols commencèrent dès lors à s'en servir, et l'on voit peu à peu les armées de l'Europe pourvues de canons sans qu'il soit question de ces essais, de ces tentatives qui auraient nécessairement précédé l'organisation de l'artillerie, si l'invention de la poudre avait eu lieu chez les nations chrétiennes, comme quelques écrivains l'ont affirmé[1].

Pour la boussole, rien ne prouve que les Chinois l'aient employée pour la navigation, tandis que nous la trouvons dès le XIe siècle chez les Arabes, qui s'en servent non-seulement dans leurs traversées maritimes, mais dans les voyages de caravanes au milieu des déserts, et pour déterminer l'azimut de la kéblah, c'est-à-dire la direction des oratoires musulmans vers la Mecque[2].

Il en est de même pour le papier. Vers l'année 650 on fabriquait déjà à Samarcande et à Bokhara du papier avec de

1. Voy. Piobert, *Traité d'artillerie*, 1836; Beckmann, *technologie;* Viardot, *Essai sur l'histoire des Arabes d'Espagne*, t. II, p. 147.
2. Klaproth, *Lettre* à M. de Humboldt sur l'invention de la boussole, 1834; Azuni, *Dissertation sur l'origine de la boussole*, 1805.

la soie ; en 706 Iousef Amrou imaginait à la Mecque de substituer le coton à la soie : de là le papier de *Damas* dont parlent les historiens grecs. En Espagne, où le lin et le chanvre sont plus communs, s'élevent des fabriques de papier de linge. « Le papier de Xativa, dit le géographe Edrisi, est excellent et incomparable. » Valence et la Catalogne font bientôt à Xativa une concurrence redoutable ; au XIIIe siècle la Castille se sert du papier des Arabes, qui de là pénètre en France, en Italie, en Angleterre et en Allemagne ; mais les manuscrits arabes l'emportent toujours par la finesse et l'éclat du papier, aussi bien que par le choix des ornements aux couleurs vives et brillantes[1].

C'est ainsi que l'influence exercée par les Arabes se manifesta sur toutes les branches de la civilisation moderne. Du IXe au XVe siècle on vit se former une des plus vastes littératures qui existent ; des productions multipliées, de précieuses inventions attestent l'activité merveilleuse des esprits à cette époque, et, faisant sentir leur action dans l'Europe chrétienne, justifient l'opinion que les Arabes ont été en tout nos maîtres. D'un côté, des matériaux inestimables pour l'histoire du moyen âge, des relations de voyages, l'heureuse idée des dictionnaires biographiques ; de l'autre, une industrie sans égale, des édifices d'une pensée et d'une exécution grandioses, d'importantes découvertes dans les arts, voilà ce qui doit relever à nos yeux ce peuple trop longtemps dédaigné.

1. Mills, *Histoire du mahométisme*, rappelle, p. 85, que les anciens connaissaient le papier de linge et que les Arabes firent revivre cet art ; il cite Tite Live, liv. IV, c. 7, Symmaque, liv. IV, ép. 34, le *Néarque* de Vincent. p. 15. Voy. aussi Andrès, *Hist. gén. des sciences*, t. I, p. 105 : Montfaucon, *Palæographia græca*, p. 18 ; *Nouveau traité de diplomatique*, t. I, ch. VII, etc.

LIVRE VII.

ÉTAT ACTUEL DE LA RACE ARABE.

INTRODUCTION.

Nous avons tracé le tableau de cette civilisation admirable qui se trouve si heureusement placée entre la civilisation grecque et la civilisation moderne ; mais il ne suffit pas de montrer les Arabes aux jours de leur prospérité, et de faire ressortir l'influence qu'ils ont exercée sur l'Orient et l'Occident, il faut les suivre dans leur décadence même et rechercher s'il n'existe pas au milieu d'eux un travail de transformation insensible et de rénovation politique. S'ils disparaissent de la scène du monde, l'œuvre immense qu'ils ont créée continue de subsister ; les barbares du nord qui ont renversé leur domination sont devenus leurs tributaires, au point de vue de l'intelligence ; l'islamisme est encore tout puissant en Asie et en Afrique ; il a déjà réparé la perte de l'Espagne par ses conquêtes dans la Turquie d'Europe ; malheureusement le fatalisme des Ottomans jettera comme un manteau de glace sur tous les peuples soumis à leur empire.

Les Arabes reprennent la vie du désert ; en Afrique, ils subissent le joug des Turcs.

Les Arabes ne se mêlent plus aux révolutions de l'Orient ; toute leur vie se concentre dans les déserts et dans les villes éparses de leur péninsule ; les Bédouins des frontières de la Syrie et du Nedjed reprennent leurs habitudes d'indépendance sauvage et semblent avoir oublié les grandes entreprises de leurs pères. Les habitants de l'Hedjaz sont moins étrangers aux événements du dehors, parce qu'ils ont la garde des villes saintes, la Mecque et Médine, qui attirent le respect de tous les musulmans, à quelque race

qu'ils appartiennent; depuis la prise de Bagdad, par le khan des Mongols Houlagou, les sultans mamlouks leur ont accordé leur protection. Dans l'Yémen (1258), les princes ayoubites sont chassés du pays que Saladin a su réunir à ses États, et des chefs indigènes ont fondé de nouvelles principautés. Aden, fortifiée reste un des plus riches entrepôts du commerce de l'Orient. L'Hadramaut, l'Oman et le Bahrein jouissent dans une paix profonde du fruit de leurs transactions avec les peuples de l'Inde et de la pêche du corail sur les bords du golfe persique. L'est de l'Afrique, les îles de la mer des Indes, les côtes du Malabar et des contrées qui s'étendent jusqu'à Malaca et même jusqu'à la Chine, sont visitées par les voyageurs et les négociants arabes, qui y répandent encore leurs idées, leurs usages et leur religion.

Tandis que Bagdad succombe, le royaume de Grenade jette en Espagne un vif éclat et prolonge son existence jusqu'en 1492. Ce n'est qu'en 1609 que les Arabes abandonnent définitivement la Péninsule et se dirigent vers les États barbaresques. Mais les populations du littoral, loin de les accueillir avec empressement, ne leur permettent de s'établir parmi elles qu'au prix des plus grands sacrifices. Dépouillés de leurs richesses, ils sont presque traités en ennemis. Qu'on était loin des temps des Tarik et des Mousa, où les Berbères et les Arabes marchaient unis sous les mêmes drapeaux et confondaient leurs intérêts! A mesure que l'ardeur du prosélytisme religieux s'était éteinte dans les cœurs, les familles qui, sous son influence, s'étaient ralliées à la grande pensée de l'unité musulmane, étaient rentrées dans leur sphère primitive. En 1609 les diverses tribus de l'intérieur des terres restaient divisées entre elles sous la domination vigoureuse des Turcs, toujours maîtres de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Tlemcen depuis les brillantes expéditions de Barberousse; des renégats de tous les pays, des juifs, des chrétiens, des colouglis, nés du mariage des Turcs avec des femmes arabes ou berbères, s'étaient établis de tous côtés et n'avaient entre eux aucun lien de fraternité. Les Arabes formaient à peine le quart ou le tiers de la population des États barbaresques; un petit nombre

préférait le séjour des villes et principalement au Maroc, sous l'autorité des schérifs, conservait les habitudes studieuses et comme un reflet des beaux jours du khalifat; la plupart, toutefois voués à la vie nomade, recherchaient l'indépendance et l'obscurité du désert[1].

On comprend que dans une telle situation la race arabe n'offre à l'histoire qu'un champ fort aride; nous allons cependant indiquer les faits qui révèlent çà et là son existence et qui peuvent répandre quelque lumière sur son avenir.

CHAPITRE PREMIER.

LES ARABES D'ORIENT.

LES SULTANS MAMLOUKS RÉTABLISSENT LE KHALIFAT; LEUR INFLUENCE. — PROGRÈS DES OTTOMANS; LES PORTUGAIS S'EMPARENT DU COMMERCE DE L'ORIENT; SITUATION DE L'ARABIE MÉRIDIONALE. — LES OTTOMAMS RENVERSENT LES SULTANS MAMLOUKS; LE NORD DE L'ARABIE NE PEUT CONSERVER SON INDÉPENDANCE. — SOUMISSION DE L'YÉMEN. — LA SITUATION DE L'ARABIE S'AMÉLIORE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XVII SIÈCLE. — SOULÈVEMENT DES WAHABIS. — L'EXPÉDITION DES FRANÇAIS EN ÉGYPTE FAVORISE LE PARTI WAHABITE. — LES OTTOMANS RECOUVRENT EN 1815 TOUTE LEUR PRÉPONDÉRANCE; POLITIQUE DE MOHAMMED-ALI, PACHA D'ÉGYPTE.

Les sultans mamlouks rétablissent le khalifat[2]; leur influence.

Lorsque les Mongols envahirent la Syrie dans la seconde moitié du XIIIe siècle, ils trouvèrent dans la résistance et le courage des mamlouks un obstacle infranchissable; de nom-

1. *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, par M. Walsin Esterhazy, Paris, 1840. — *Les Bedouins ou Arabes du désert*, etc., par Mayeux, 1816, 1818. — La *Description de l'Egypte*, etc.

2. L'histoire des derniers khalifes a été écrite par Diarbecri, et insérée dans sa chronique, intitulée : *Alkhamisi*. — En voici la liste chronologique : Mostanser-Billah-Ahmed, 1261; Hakem, 1261-1302: Mostakfi, 1302-1340; Watek, 1340-1341; Hakem, 1341-1352; Mothaded. 1352-1362; Motawakkel, 1362, 1377, 1383 et 1389-1406: *Mostazem*, 1377; *Watek*, 1383-1385; *Motassem*, 1385-1389: Mostain, 1406-1415; Mothaded, 1415-1451; Zaim, 1451-1454; Mostandged . 1454-1479; Motawakkel, 1479-1496; Mostamsek et Motawakkel, dernier khalife, 1496-1538.

breuses tribus d'Arabes venaient se mêler aux armées égyptiennes et contribuaient à leur succès. Bibars, le plus célèbre des sultans Baharites, n'avait pas hésité à se poser comme le défenseur de l'islamisme, au moment où nul souverain de l'Asie ne pouvait songer à remplir ce rôle. Aussi habile politique que soldat valeureux, il appela auprès de lui un descendant de la famille d'Abbas, qui avait échappé au sac de Bagdad, et dans une cérémonie solennelle le proclama khalife. Il est vrai que le personnage revêtu de ce titre demeura sans aucune autorité; qu'il dut investir Bibars d'une souveraineté absolue sur l'Égypte et la Syrie, et s'engager en même temps, lui et ses successeurs, à consacrer, au nom de la religion, toutes les usurpations des mamlouks. Néanmoins, cette résurrection du khalifat impressionna vivement les esprits et entraîna, sans aucun doute, les habitants de l'Arabie au parti de Bibars; ce prince se conciliait d'un autre côté leur amitié par les présents, qu'à l'époque du pèlerinage, il envoyait dans les villes saintes, ainsi que par les édifices qu'il y fit construire, comme témoignage de sa piété. Les autres sultans, fidèles au plan de conduite qu'il leur avait tracé, ménageaient avec soin les tribus arabes qui constituaient leur principale force et pouvaient mettre au premier appel soixante-dix mille hommes sur pied. Plusieurs fois cependant il leur fallut imposer une obéissance qui leur était contestée : ainsi, en 1301, les Arabes des déserts de Suez tentèrent de couper les communications de l'Égypte et de la Syrie, et le prince régnant ne les dompta qu'après de puissants efforts et d'affreux massacres.

L'Yémen, toujours en proie aux discordes civiles, faillit, en 1325, tomber au pouvoir des mamlouks; ils y furent appelés par l'un des chefs les plus considérables, et cherchèrent, en s'aidant des haines et des rivalités, à devenir les maîtres du pays. Les Hémyarites soupçonnèrent leurs desseins, s'unirent contre l'ennemi commun, et l'expédition des mamlouks n'eut d'autre résultat que le pillage de quelques villes importantes, Zebid, Ana, Haditha. Ils firent une autre tentative en 1350, mais sans succès : ils réussi-

rent à peine à assurer la prépondérance du chef qui avait invoqué leur appui.

Les Arabes souffrirent des luttes qui précédèrent et qui suivirent le remplacement définitif des mamlouks baharites par les Bordjites ou Circassiens (1375-1384). Ils furent plus cruellement éprouvés encore en Syrie, à l'arrivée de Tamerlan dans l'Irak-Arabi et le Djezireh, 1400. Ce conquérant ne songea point à renverser l'empire des mamlouks, mais il attaqua la Syrie pour venger une injure faite à ses ambassadeurs par le sultan du Caire; et plus d'une tête arabe, après la prise de Bagdad, Hamah, Hems, Baalbec et Damas, servit à la construction des pyramides humaines que le barbare laissait sur son passage comme un trophée de sa victoire. Les mamlouks virent avec joie ce torrent dévastateur envahir l'Asie Mineure et briser les Ottomans, dont ils commençaient à craindre les rapides accroissements. La bataille d'Angora, où périrent inutilement tant de milliers d'hommes, la captivité de Bajazet, et, plus tard, la mort de Tamerlan, consolidaient leur puissance; ils restaient seuls avec leurs forces presque intactes au milieu de la ruine générale, et des députés de Schah-Rokh, fils de Timour, étant venus demander que la prière publique fût faite au nom de leur maître au Caire, à la Mecque et à Médine, le monarque mamlouk les chassa honteusement de sa capitale (1425).

Progrès des Ottomans; les Portugais s'emparent du commerce de l'Orient; situation de l'Arabie méridionale.

Les souverains de l'Égypte s'étaient exagéré leur propre grandeur; dès le quinzième siècle ils commencèrent à perdre de leur influence en Arabie. D'abord un des fils de Bajazet, Mahomet I[er], avait su faire oublier le désastre de son père; les présents qu'il adressa aux villes saintes de l'Hedjaz lui firent de nombreux partisans. Le nom

1. *Histoire des sultans mamlouks* de Makrizi, trad. par M. Quatremère et les diverses notices que nous avons données de cet ouvrage (*Journal asiatique*, 1839, 1840 et 1846).

des sultans de Brousse se propagea dans la Péninsule; on y suivit avec intérêt leurs progrès sur les chrétiens, et bien des musulmans rendirent à Dieu des actions de grâce à la nouvelle de la prise de Constantinople (1453). Le voyage du prince Zizim, en 1481, et les subsides fournis par Bajazet, pour la restauration des forteresses et des citernes qui bordent la route des caravanes, quelques rapports directs avec la famille Kitada à laquelle appartenaient les schérifs de la Mecque, habituèrent les esprits à l'intervention des Ottomans dans les affaires intérieures du pays.

Plus tard, une puissance nouvelle enleva aux mamlouks le commerce de l'Orient. Depuis la prise de Bagdad par les Mongols, l'Égypte était devenue l'entrepôt des denrées de l'Inde et de l'Arabie, qui se répandaient ensuite, par la Méditerranée, dans l'Europe entière. Les musulmans, maîtres de la navigation de l'Océan indien, du golfe Persique et de la mer Rouge, apportaient à Suez les toiles de coton, les étoffes de soie, le poivre, la cannelle, l'écaille, l'ivoire, la gomme, les diamants et les perles de l'Hindostan, l'encens, la myrrhe et le baume de l'Arabie, et rapportaient en échange les étoffes de laine, la verrerie, le fer, le plomb et le cuivre de l'occident. De Suez les marchandises étaient transférées à Damas et à Alexandrie, où les Pisans, les Florentins, les Catalans et les Génois, et surtout les Vénitiens, entretenaient des comptoirs florissants. Ce commerce était une des principales causes de la richesse des sultans du Caire. Ils ne virent pas sans inquiétude apparaître dans la mer des Indes les vaisseaux de Vasco de Gama qui venait de doubler le cap de Bonne-Espérance. Sentant combien la découverte de cette route nouvelle allait leur porter de préjudice, ils s'allièrent étroitement avec les Vénitiens, menacés également dans leurs plus chers intérêts, et résolurent d'entraver par tous les moyens possibles le triomphe des Portugais. Des négociations furent entamées avec différents princes de l'Hindostan ; on avait des intermédiaires sûrs dans les négociants de la Mecque et de l'Yémen, qu'irritait aussi le partage d'un commerce dont ils avaient eu si longtemps le monopole. Enfin, par de sourdes menées, on souleva contre les

Européens le peuple de Calicut, particulièrement dévoué à la foi musulmane. Les Portugais canonnèrent la ville coupable, brûlèrent tous les vaisseaux arabes qui se trouvaient dans le port, et s'imposèrent par la terreur à leurs ennemis. Les bâtiments qui servaient au transport des marchandises ne pouvaient être opposés aux vaisseaux portugais. Venise procura au sultan du bois et les matériaux nécessaires pour construire une flotte, et, en 1508, douze gros navires sortirent de Suez, et réunis aux forces du roi de Cambaye, obtinrent d'abord quelques avantages dans leurs premières rencontres avec les Portugais ; mais la face des choses changea à l'arrivée d'Albuquerque. Ce grand homme détruisit l'escadre musulmane, établit dans l'île de Socotora un poste fortifié pour commander le détroit de Bab-el-Mandeb et surveiller la navigation de la mer Rouge, et comprima ainsi pour toujours l'essor maritime des sultans mamlouks (1510-1515).

Maître de quelques citadelles sur les rivages de l'Yémen et de l'Hadramaut, Albuquerque intercepta le commerce de cabotage qui se faisait entre ces deux provinces, et força les habitants de se réduire aux communications par terre. Il prit ensuite dans l'Oman la ville de Mascate, l'entrepôt des marchandises de la Perse, de l'Arabie et des Indes. Puis, non content de ces succès, il s'arrogea une domination exclusive sur le golfe Persique, par la conquête de l'île d'Ormuz et la construction de plusieurs citadelles sur la côte orientale du golfe Persique, où vivaient des tribus arabes indépendantes de la Perse. Une de ces citadelles devait garantir le port de Lundsje, une autre Bender Rischahr, une troisième l'île de Qas (selon Niebuhr), Keish (selon d'Anville). Ses successeurs assurèrent aux Portugais la pêche des îles Bahrein, en élevant de petites forteresses dont on aperçoit encore aujourd'hui les ruines dans la principale de ces îles et non loin d'Elkatif sur la côte de l'Haça ; mais Aden, la clef de la mer Rouge, leur manquait, et tous leurs efforts pour s'emparer de ce poste si important restèrent infructueux. Les Arabes se voyaient fermer néanmoins par des chrétiens la mer sur laquelle ils

vaient toujours pu s'élancer en toute liberté, et dans l'impuissance de lutter contre un ennemi qui leur était aussi upérieur, ils se fortifièrent sur les côtes tandis que leurs ribus, divisées entre elles, étaient uniquement occupées de onserver leur indépendance sous la direction des scheiks u'elles s'étaient choisis[1].

Les Ottomans renversent les sultans mamlouks; le nord de l'Arabie ne peut conserver son indépendance.

Tandis que le sud et l'est de la Péninsule s'effaçaient de lus en plus, il se passait au nord et à l'ouest des événeaents qui allaient donner de nouveaux maîtres à l'Arabie. 'Égypte et la Syrie, des mains des mamlouks, tombaient u pouvoir des Ottomans (1516-1518). Sélim Ier annonça autement qu'il ne changerait rien à la politique des sultans Baharites et Bordjites envers les Arabes. Après sa première ictoire il prit le titre de protecteur des deux villes saintes a Mecque et Médine); plus tard au Caire, il accueillit avec ienveillance l'ambassadeur du schérif de la Mecque qui, bandonnant la cause des khalifes Abbassides et des sultans aamlouks, était venu lui offrir les clefs de la Kaaba et faire cte de vassalité. Il se chargea de l'entretien des pauvres e l'Hedjaz, combla les scheiks de riches dons, et aaintint la belle cérémonie qui avait lieu tous les ans au Caire pour le départ de la caravane portant à la Mecque le *aihmel*. Le dernier des khalifes Abbassides, Motawakkel[2], ui avait cédé les droits de l'Imamat en lui remettant l'étendard du Prophète et les princes ottomans se trouvaient insi placés au-dessus de tous les Musulmans (1517). Parmi es Arabes d'Égypte et de Syrie, quelques-uns, avant la utte, mécontents de n'avoir aucune part au gouvernement lu pays s'étaient joints aux Ottomans; à peine Touman-bey put-il obtenir le secours de la tribu de Haram; les autres t surtout celle des Gazéli, refusèrent de le servir, malré l'engagement qu'il prenait de les affranchir pour trois

1. Lafitau, *Hist. des découvertes et des conquêtes des Portugais dans le Nouveau-Monde*, Paris, 1733.
2. Voyez plus haut, p. 229.

ans du montant des taxes. Après une telle conduite Sélim ne pouvait se montrer cruel à leur égard. S'il ne les récompensa point, du moins il n'aggrava pas leur sort. Elles eurent un nouveau souverain, qui résidant plus loin, fut moins exigeant. Du reste, la Porte ottomane se serait facilement assuré l'affection des fellahs, d'origine arabe pour la plupart, par quelques sages règlements d'administration. Tandis que dans les provinces turques les propriétaires payaient eux-mêmes au trésor impérial une contribution sur leurs revenus, en Égypte, par une mauvaise organisation des fermes et des impôts, le fellah seul était imposable ; il fallait que sur son travail il satisfît à ses propres besoins et aux exigences du propriétaire aussi bien qu'à celles du fisc. Tel était le système économique des mamlouks. Il eût été d'une bonne politique de le modifier ; mais parmi les chefs ottomans chargés du gouvernement, les uns se laissèrent effrayer par l'influence encore redoutable des anciens mamlouks, les autres furent gagnés par des présents, et cette utile réforme n'eut pas lieu.

A l'avénement du grand Soliman (1520) des tribus arabes essayèrent de soutenir le soulèvement de l'Égypte et de la Syrie, dans l'espérance qu'au milieu des luttes dont ces deux provinces étaient le théâtre, elles recouvreraient une certaine indépendance. Leur espoir fut déçu par la prompte répression des rebelles [1].

Soumission de l'Yémen.

Un des derniers sultans mamlouks, Kansouh-al-Gauri, avait envoyé en 1517 des troupes dans l'Yémen, moins pour s'assurer la possession de cette province, que pour y combattre l'influence des Portugais. Les Ottomans, maîtres de l'Égypte, devaient suivre naturellement la même ligne de conduite ; toutefois Sélim, qui avait reçu le serment d'obéissance des troupes de Gauri installées à Zébid, les avait rappelées au Caire. Soliman agit autrement ; dès 1526, le ca-

1. *Histoire de l'Égypte depuis la conquête des Arabes*, etc., par Marcel, 1834 ; et la dissertation insérée par M. Tercier dans le t. XXI des Mémoiresde l'Académie des inscriptions.

pitan Selman-Reis reçut l'ordre de débarquer dans l'Yémen, où il traita sévèrement quelques chefs mal disposés pour son souverain. Plus tard, en 1538, Suleyman-Pacha chargé d'une mission dans l'Hindostan, auprès du sultan de Guzzarate, débarqua dans le pays, vainquit les princes d'Aden et de Zebid et transforma leur territoire en *Sandjak*. Il se dirigea ensuite vers le golfe Persique et déploya fièrement son escadre devant les établissements des Portugais; il reprochait à ces derniers d'avoir appris aux Persans l'usage des armes à feu et l'art de fondre les canons. Après cet acte de pure forfanterie, et quelques courses heureuses, il revint à Djedda et de là envoya à la Mecque une partie de son riche butin. Depuis cette expédition un capitan-pacha fut maintenu dans le port de Suez pour soutenir dans la mer des Indes l'influence ottomane, y faire respecter par les Portugais le pavillon du sultan, et imposer sa souveraineté à tous les Arabes du littoral. Piri-Reis détruisit, en 1551, la ville de Mascate, dont les Portugais s'étaient emparés pour dominer l'Oman. Il entreprit ensuite le siége d'Ormuz, mais, au lieu de le poursuivre avec vigueur, comme c'était son devoir, il ne tarda pas à se retirer, gagné par des sommes considérables. Un autre capitan, Mourad (1553), éprouva devant Ormuz un échec d'autant plus regrettable qu'il était déjà maître de la navigation du golfe Persique, où il avait longtemps stationné, qu'il avait aidé avec succès les Arabes à détruire, dans l'Haça et le Bahrein, les forteresses portugaises, et qu'il avait assuré aux Turcs une incontestable supériorité dans la partie orientale de la Péninsule arabique. Sidi-Ali essaya deux ans après (1555) de réparer le désastre de Mourad : il remporta d'abord des avantages assez marqués, mais son escadre fut dispersée par la tempête, et lui-même se vit obligé de descendre dans un port de l'Hindostan, d'où il revint par terre à Constantinople.

Pendant ce temps, les pachas du Caire avaient dirigé plusieurs expéditions dans l'Yémen, qu'enrichissait la culture du café. L'usage de cette plante commençait à s'étendre sur tout le littoral de l'Afrique, dans l'Asie occidentale, et même en Europe; on sait que le premier *café* fut ouvert à

Constantinople sous le règne de Soliman, et que le nombre de ces maisons devint en quelques années considérable. Ce n'était pas seulement par mer que les pachas envoyaient des troupes envahir l'Yémen; d'autres suivaient la route de terre tracée par les caravanes et suffisamment garnie de caravansérails, de puits ou de citernes. La résistance des Arabes fut plus grande qu'on ne s'y attendait. Ils étaient soutenus et par leur amour de l'indépendance et par le fanatisme religieux. Tandis que les soldats du sultan étaient Sonnites, les Hémyarites appartenaient presque tous à la secte des Zeidites. Cette secte se rapprochait des Schiites, parce qu'elle croyait avec eux qu'Ali avait été frustré du khalifat par Abou-Bekre, Omar et Othman, mais au lieu d'admettre douze imams, elle n'en reconnaissait que quatre; le dernier de ces quatre imams, fondateur de leur secte, était Zeid, fils de Mohammed Albaker fils d'Hossein fils d'Ali. Les Ottomans[1] avaient trouvé dans les habitants de la Mecque, des musulmans fidèles à la Sonnah quoique partagés entre les quatre sectes orthodoxes de Shafei, Hanbal, Malek, et Abou-Hanifah; dans l'Yémen ils rencontrèrent les sentiments de haine que leur avaient voués les Persans Schiites. La guerre fut longue et sanglante (1539-1568). Les principales villes, Sanaa, Aden, Moka, Taaz, Zebid, furent plusieurs fois prises et reprises. Les pachas du Caire commirent la faute de partager l'Yémen en deux gouvernements; le défaut d'unité en paralysant les mouvements des troupes turques donna aux Arabes un avantage marqué. Ils étaient maîtres de toutes les villes de l'Yémen à l'exception de Zebid, et venaient de proclamer khalife l'imam Moutahher, lorsque Sinan-Pacha fut chargé, en 1568, par Selim II, de frapper un coup décisif. Sinan réussit à semer la discorde entre les Zeidites et la secte des Ismaélis; puis, s'attachant à la poursuite de Moutahher, il le força à signer la paix aux conditions suivantes : que les droits régaliens de l'islamisme

1. D. Cantemir, *Histoire de l'empire ottoman*, t. II et suiv. — De Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, 3e édit. franç., 1835. — *History of the ottoman empire*, etc., by Upham, Edinburgh, 1829. — *Historiæ Iemanæ*, Edid. Johannsen, Bonnæ, 1838.

seraient exercés par le sultan dans tout l'Yémen, que la Porte, maîtresse de toute l'extrémité sud-ouest de la Péninsule, maintiendrait libre la route de communication entre l'Hedjaz et l'Yémen, et que Moutahher se contenterait de la petite principauté de Kaukeban (1568).

La situation de l'Arabie s'améliore dans la première moitié du XVIIe siècle.

L'empire turc était parvenu à l'apogée de sa puissance; ce fut aussi l'époque du plus grand abaissement des Arabes. Jamais ils ne s'étaient trouvés, vis-à-vis des étrangers dans une aussi étroite dépendance. Pressés par les Ottomans maîtres de l'Yémen, par les Portugais établis dans l'Oman, et par les Persans dont l'influence se faisait sentir dans le golfe Persique, ils ne pouvaient plus attendre leur délivrance que de la faiblesse de leurs vainqueurs; ils ne l'attendirent pas en vain; ni les Portugais, ni les Ottomans n'eurent la force de persévérer dans leurs entreprises. Attaqués sur d'autres points, minés par la corruption, ces deux peuples eurent trop d'embarras intérieurs à combattre pour s'occuper de l'Arabie. Loin d'augmenter les ressources de leurs établissements maritimes par l'envoi de nouvelles garnisons, ils laissèrent les soldats s'user dans la mollesse et l'inaction. Les Arabes reprirent courage, et avec le XVIIe siècle s'ouvrit pour eux une ère plus favorable; différentes tribus, voisines des comptoirs de commerce, les assaillirent successivement et les détruisirent; bientôt il n'y eut plus d'étrangers sur le sol de l'Arabie méridionale. Soixante ans (1568-1628) s'étaient à peine écoulées depuis que Sinan-Pacha avait pris possession de l'Yémen, lorsqu'un des parents de l'ancien khalife Moutahher, nommé Cassem, arbora l'étendard de la révolte et fit battre monnaie en son nom à Kaukeban. Les Turcs avaient cru anéantir cette famille qui offrait un point de ralliement aux Hémyarites en s'emparant par ruse des deux fils de Moutahher qui avaient été conduits à Constantinople et enfermés dans le sérail. Le courage et le mérite de Cassem, qui mérita le surnom d'Al-Kébir (le grand), renversèrent toutes leurs prévisions. Les

Hémyarites lui donnèrent le titre d'émir Al-Moumenin (commandeur des croyants) ; les Zèidites vinrent en foule se ranger sous ses drapeaux. La ville de Sanaa tomba au pouvoir des rebelles, et Aidin-Pacha, ancien gouverneur d'Éthiopie, chargé par Amurath IV de les soumettre, fut réduit à se fortifier dans Moka. Le schérif de la Mecque, avec lequel ils entretenaient de secrètes relations, leur fut d'un grand secours en interceptant plusieurs convois partis du Caire. Kaussoun-Pacha, successeur d'Aidin, venu à la tête de nouvelles troupes et confiant dans ses forces obligea l'ennemi d'engager une bataille rangée dans la vallée de Djann et fut complétement défait. La fortune ne lui fut pas cependant toujours contraire, il reprit Taaz et Zebid. Mais les Arabes ayant rompu les communications de l'Yémen et de l'Hedjaz, en comblant les puits et couvrant la route d'obstacles de toute espèce, le pacha désespéra de dompter la révolte, et abandonna l'Yémen à l'imam Zeidite.

Pendant cette même période les Portugais étaient chassés de l'Oman. En 1658 les Arabes s'emparèrent de Mascate qui avait été reconstruite après le départ de Piri-Reis (1551), et occupèrent tout le pays. La famille des Arrabi, qui se disait issue des Coréischites de la Mecque, prit en main l'autorité, étendit sa domination jusqu'à Ormuz, à Bahrein, dans l'Haça, et posséda même sur la côte d'Afrique Quiloa et Zanzibar.

Vers le nord la situation était également changée. Il avait été convenu entre la cour de Constantinople et les Arabes des déserts de Syrie, que pour le passage des caravanes l'émir Al-Haddj (ou chef du pèlerinage) recevrait annuellement une somme de vingt-trois mille piastres à distribuer aux tribus des Beni-Mahmour, Wahidan, Ghaza, etc. Le sultan avait plusieurs fois manqué à ses engagements ; les caravanes furent pillées, et les Arabes mécontents, s'unissant au fameux Fakreddin, l'aidèrent à se maintenir vingt ans dans un état de rébellion ouverte (1623-1643).

A la Mecque la puissance ottomane n'était pas plus respectée ; le schérif avait soutenu les Hémyarites dans leur soulèvement contre les Turcs, et pourtant la Porte faisait

es plus grands efforts pour se concilier l'affection des habiants de l'Hedjaz. En 1624 elle avait augmenté ses dons ınnuels de deux mille piastres que le bey d'Alger payait au-)aravant au bey de Tunis. En 1630 la Kaaba, renversée par ıne inondation, avait été réédifiée de fond en comble, sur es ordres d'Amurath IV avec la capitation des Coptes l'Égypte; en 1651 les désastres causés par des pluies tor-'entielles avaient été réparés aux frais du sultan. Néanmoins es commissaires envoyés à la Mecque et à Médine étaient nal vus. Le schérif nommé par les sultans de Constantinople ;onvenait rarement aux Arabes de l'Hedjaz, qui lui refu-ıaient l'obéissance et prenaient un autre chef. Le souverain le Constantinople était forcé de ratifier leur choix. Aussi es schérifs jouissaient-ils d'une certaine indépendance; tou-ours en lutte avec les émirs-al-haddj de la Syrie et de 'Égypte et avec les gouverneurs de Djedda, ils causaient ıouvent de graves embarras à la Sublime-Porte. Les Otto-nans attachaient surtout de l'importance à la possession de)jedda, entrepôt d'un vaste commerce; tous les ans ɥuarante mille sacs de café étaient transportés de l'Yémen : ɥuinze mille étaient destinés à l'Égypte et à l'Arabie, et ʋingt-cinq mille aux autres provinces de l'empire. Médine ıe recevait qu'une garnison turque de cinquante soldats, lont l'unique mission était de garder le tombeau du prophète, et les troupes de Djedda et de Médine ne suffisaient point à balancer l'influence du schérif, qui pouvait facilement mettre dix mille hommes sur pied et se retirer au fond des déserts lorsqu'il était menacé d'un danger imminent. Il fallait donc composer. En 1695 le sultan Moustapha IV fut contraint de reconnaître un schérif qu'il était impossible de vaincre.

Du côté de l'Irak les Arabes n'étaient pas moins redoutables aux Turcs; ils se vengèrent plusieurs fois par de violentes révoltes, d'injustes entreprises que tentèrent sur leurs biens les gouverneurs de Bassorah et de Bagdad. Voisins des Persans, ils pouvaient s'allier à eux et favoriser leurs agressions contre les Ottomans. Les années 1650, 1667, 1695 furent marquées par des soulèvements qui exi-

gèrent l'envoi d'armées considérables. En 1695 les Arabes de l'Euphrate, sous la conduite du scheik Mani, livrèrent Bassorah au souverain d'Ispahan, et, lorsque celui-ci eut signé la paix avec le sultan de Constantinople, ils continuèrent de tenir la campagne jusqu'en 1701. La rébellion de la tribu des Mentefik en 1706 fut moins longue, mais très-sanglante. Enfin, quelques Arabes de la tribu de Lamm s'étant mis en 1716 sous la protection du gouverneur persan de Houweiré, les tribus arabes du Nedjed et de Bassorah arborèrent le drapeau noir et, toutes réunies, repoussèrent trente mille Persans, qui avaient envahi leur territoire[1]. Dès lors le désert tout entier leur appartint.

Soulèvement des Wahabis.

L'Arabie au commencement du XVIIIe siècle avait donc recouvré presque entièrement son indépendance par son énergie et par la faiblesse de ses adversaires ; il ne lui manquait, pour consolider sa victoire, qu'un centre autour duquel tous les esprits vinssent se rallier. Vers 1749 une tribu sortie du Nedjed entreprit de le lui donner ; c'étaient les Wahabis, dont le nom exerce encore aujourd'hui un certain prestige, et qui auront sans aucun doute une influence durable sur les destinées de la Péninsule[2].

Le fondateur de cette nouvelle puissance fut un certain Abd-el-Wahab, qui appartenait à la grande tribu des Temim. Dès sa jeunesse il avait été initié aux lettres et aux sciences des Arabes ; il s'était surtout occupé d'études juridiques, et s'était mis au courant des opinions soutenues par les divers chefs d'école. Des voyages à Bagdad, à Bassorah, dans

1. Delacroix, *Abrégé chronologique de l'histoire ottomane; Description de l'Arabie*, par Niébuhr. — Crichton, *History of arabia ancient and modern*, etc., Edinburgh, 1838 ; et les récents voyages de MM. Lottin de Laval, de Laborde, Saltley, etc.

2. Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les wahabis, les nosairis et les ismaélis, par Rousseau. 1818 ; *Description du pachalik de Bagdad*, suivi d'une notice historique sur les wahabis, etc., par le même, 1809 — *Histoire des wahabis* depuis leur origine jusqu'à la fin de 1809, par Corancez, in-8, 1810. — *History of seid said sultan of Mascat with an account of the countries and people on the shores of the Persian Gulf, particularly of the Wahabys by Shask Mansur*, etc., in-8, 1819. — *Notes on the bedouins and wahabys*, etc., by J. L. Burckhardt, Londres, 1830.

la Perse développèrent de bonne heure son intelligence, et, après avoir longtemps médité sur la situation de ses compatriotes, leurs penchants, leurs instincts, la nature de leurs forces, il crut qu'en ramenant les musulmans à une stricte observation du Coran il leur rendrait l'enthousiasme dont ils avaient besoin pour reconquérir leur grandeur passée. La réforme dont il se fit le chef n'avait d'autre objet que de rétablir dans sa pureté originale la loi du prophète.

Abd-el-Wahab combattait la vénération excessive des croyants pour Mahomet, vénération contre laquelle le fils d'Abdallah avait essayé lui-même de les prémunir dans plusieurs de ses versets sacrés. Il s'élevait contre le culte des saints, dont il faisait détruire les tombeaux par ses partisans, contre la corruption des mœurs, si justement reprochée aux Turcs, enfin contre l'usage des liqueurs enivrantes. Il rappelait que la loi religieuse ordonnait à chacun de convertir en aumônes le cinquième de ses biens, qu'elle défendait le luxe et imposait aux cadis l'intégrité la plus scrupuleuse. Il s'attachait surtout à réveiller chez ses compatriotes l'esprit guerrier qui avait produit quelques siècles auparavant de si merveilleux triomphes. Ses discours, qui n'étaient en général que la reproduction des sourates du Coran, ne pouvaient être taxés d'hérésie; toujours d'accord avec les vrais principes de l'islam, ils produisaient une profonde impression. Dans toutes les tribus du Nedjed les hommes les plus énergiques vinrent se ranger sous son étendard et formèrent une petite armée commandée par Mohammed-ben-So'oud, de la tribu Mésalih. So'oud avait embrassé à Derreyeh la nouvelle doctrine, et, comme Abd-el-Wahab avait reconnu en lui les qualités militaires dont il était privé, il lui avait donné sa fille en mariage et confié le gouvernement politique de la tribu des Wahahis.

So'oud fit publier dans la suite à la Mecque un petit catéchisme pour expliquer la pensée du maître. Voici, d'après ce document, quelle était la nature de ses idées religieuses.

La science divine consiste en trois points : 1° connais-

sance de Dieu ; 2° connaissance des principes religieux ; 3° connaissance du prophète.

Pour le premier point, la connaissance de Dieu se résume dans cette proposition : Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est son prophète.

Les principes religieux touchent soit à l'islamisme (soumission à la volonté de Dieu), soit à la foi, soit aux bonnes œuvres. Dans l'islamisme il faut séparer les cinq points suivants : 1° répéter ces paroles : Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète ; 2° faire sa prière cinq fois par jour ; 3° donner en aumône le cinquième de son bien ; 4° jeûner pendant le mois de ramadhan ; 5° faire au moins une fois dans sa vie le pèlerinage de la Mecque. — La profession de foi embrasse six articles : 1° croyance à Dieu ; 2° croyance aux anges ; 3° croyance aux saintes écritures ; 4° croyance au prophète ; 5° croyance en ses qualités ; 6° croyance au jugement dernier. Les bonnes œuvres consistent toutes dans l'exécution de ce commandement de Dieu : « Adore Dieu comme si tu le voyais ; car si tu ne « peux le voir, sache bien qu'il te voit. »

La connaissance du prophète se résume ainsi : Mahomet est un prophète envoyé par Dieu à tous les peuples ; il n'y a que sa religion de vraie ; il n'y aura plus de prophète après lui.

Par ses paroles ardentes Abd-el-Wahab forçait les Arabes à sortir de leur indifférence ; il imprimait un nouveau lustre à la religion de Mahomet, détruisait les superstitions qui s'étaient multipliées par la suite des temps, et dégageait la morale du Coran de toutes les imperfections qu'on lui avait imputées. Les esprits, délivrés des longs et obscurs commentaires des docteurs musulmans, ramenés à la lettre simple et claire de quelques propositions générales, accueillirent avec empressement les projets de réforme d'Abd-el-Wahab. Les *Wahabis* faisaient appel à la vertu au lieu d'invoquer, comme les Karmates, les mauvais penchants et de chercher la satisfaction de leur intérêt ; peut-être auraient-ils renouvelé l'œuvre de Mahomet, s'ils n'avaient point eu le pacha d'Égypte pour adversaire de 1811 à 1815.

Au moment où Abd-el-Wahab commençait ses prédications

l'Arabie orientale était exposée à de formidables invasions; déjà le célèbre Nadir-Schah, vainqueur des Turcs, contre lesquels il s'était aidé des tribus voisines de Bassorah et de Bagdad, avait tenté d'établir sa domination dans le golfe Persique. Dès 1730 il avait tenté une attaque sur l'Oman sans pouvoir surmonter la résistance des indigènes. Après avoir rassemblé une flotte de vingt-cinq gros vaisseaux, dont une partie avait été construite à Bender Rigk, Abuschahr et Bombay, et l'autre partie achetée à grands frais de marchands occidentaux, il n'avait pu réunir un nombre de matelots suffisant, ceux qui appartenaient à la secte sonnite refusant de servir contre leurs coreligionaires; obligé d'abandonner l'exécution de ses desseins, il avait résolu de transporter les habitants du golfe Persique sur les bords de la mer Caspienne et de les remplacer par de nouvelles colonies lorsque la mort vint le surprendre. En 1740 un chef arabe introduisit les Persans à Mascate, et de là ils se répandirent dans toute la province; mais, abandonnés à leurs propres forces, ils ne purent repousser longtemps les attaques incessantes des Arabes, et évacuèrent définitivement le pays. Après eux de nouveaux ennemis apparurent; c'étaient les Hollandais, les Français et les Anglais, appelés par le commerce vers ces parages. Les Européens ne cherchaient qu'une occasion pour s'établir sur les côtes de la Péninsule. Mascate surtout attirait leurs regards par sa position avantageuse; elle résista à toutes les entreprises des étrangers. En 1755 seulement, les Hollandais s'emparèrent de l'île de Karek et la conservèrent près de onze ans; cette petite île leur fut alors enlevée par un des principaux pirates arabes, Mir-Mahenna, qui fut longtemps maître de la navigation du golfe Persique.

Pendant ce temps le reste de la Péninsule semblait jouir d'une grande tranquillité. Au Nord, les tribus, après avoir pris une part tout à fait secondaire à la lutte des Persans et des Turcs, étaient rentrés dans leurs déserts. L'Hedjaz demeurait soumis à l'autorité des schérifs, et, en dehors de Djedda, les Ottomans n'avaient d'autre influence que celle de chefs de caravane, soutenus d'un petit nombre de troupes. L'Yé-

men continuait de s'enrichir des produits de son sol et de son industrie, mais il avait eu à souffrir, en 1738, du bombardement de Moka par les Français[1]. La politique du gouvernement anglais, qui jetait déjà les yeux sur les villes du littoral, se manifestait par une habile immixtion dans les querelles des Scheiks. Enfin les Arabes de l'Égypte et de la Syrie, manquant de but, ne songeaient nullement à se soustraire à la suprématie ottomane.

On apprit tout à coup que les tribus du Nedjed, jusqu'alors divisées, étaient réunies sous un même commandement; qu'elles avaient adopté une religion d'une morale plus austère que celle des musulmans sonnites; qu'un législateur dirigeait lui-même l'application des réformes, tandis qu'un vaillant guerrier, Mohammed-ben-Sooud, les imposait par la force des armes à quiconque en méconnaissait la justice. Une partie du Nedjed avait embrassé avec ardeur la nouvelle doctrine; les Scheiks du district d'El-Aroud et ceux de l'Haça avaient succombé dans leurs tentatives de résistance, et déjà les cavaliers wahabis venaient sur les confins de l'Hedjaz et dans les déserts de Syrie annoncer aux Bédouins le réveil de l'Arabie. Les sultans de Constantinople ordonnèrent aussitôt aux gouverneurs de Bassorah, de Bagdad et de Djedda, aux pachas d'Égypte et de Syrie et au schérif de la Mecque de mettre tout en œuvre pour extirper ce qu'ils appelaient une dangereuse hérésie, et pour s'assurer des villes saintes, dont la possession aurait donné une influence incalculable aux novateurs. Mahmoud I[er] et Mustapha III envoyèrent au schérif des présents magnifiques. Malgré ces précautions, Mohammed ben So'oud continua d'avancer; les villages d'El-Ayeyneh, de Horeymla, d'El-Ammaryeh et de Manfoudah embrassèrent sa cause, et il reçut la soumission des provinces voisines. Il mourut en 1765, laissant un pouvoir affermi à son fils Abd-el-Aziz, qui déjà s'était signalé dans plusieurs expéditions et qui subjugua entièrement le Nedjed (de 1763 à 1803). Son fils

1. Relation de l'expédition de Moka en 1737 sous les ordres de M. Delagarde Jazier, Paris, 1739.

So'oud commandait les détachements envoyés au loin, et, après avoir établi son autorité dans l'Hedjaz, envahit le pays d'Asyr. Les Béni-Chehr, Belcarn et Chomran, Ghâmed et Zahran reconnurent ses lois; il en fut de même de Taïef, de la Mecque, de Médine et de Djedda; et, tandis que, d'un côté, Bagdad même était menacée, la ville d'Abou-Arisch, dans l'Yémen, se rendait, à la suite d'une guerre longue et périlleuse. Parmi les contrées qui avaient adopté la doctrine des Wahabis, et sur lesquelles So'oud avait imposé sa domination, on comptait le pays d'El-Haça, Bassorah, Ras-el-Kheymeh, Bahrein, O'neyzeh, Alrassa, Boureydeh, El-Ryad, la montagne de Choumer et Aneyzeh. Le chef militaire des Wahabis régnait jusque dans le Hauran, entre la Mecque et Damas, ainsi que dans le Nedjed et l'Yémen jusqu'à Sanaa.

L'expédition des Français en Égypte favorise le parti wahabite.

Nous n'avons pas de détails bien précis sur les expéditions des Wahabis qui présentent toutes d'ailleurs le même caractère; les succès de ces sectaires s'expliquent facilement par la faiblesse des Turcs qui avaient à la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle, à combattre l'invasion de Napoléon en Égypte, et à arracher de ses mains la Syrie, si miraculeusement sauvée par la résistance imprévue de Saint-Jean-d'Acre. Occupée à raffermir son autorité dans ces deux provinces où les tribus Arabes pouvaient encore la lui disputer, attentive aux combats de géants dont l'Europe était le théâtre, la Porte restait indifférente au sort de l'Arabie. Quelques documents nous apprennent néanmoins que la diplomatie britannique pénétra jusqu'à Derreyeh, la capitale de So'oud. Devenus maîtres de l'île de Karek dans le golfe Persique, ayant de nombreux agents à Moka, Suez, Djedda, Bahrein, convoitant Mascate et Aden, les Anglais, on le conçoit, suivaient avec une vive sollicitude les événements de la Péninsule.

Un fait plus curieux encore, c'est que Napoléon lui-

même entra en rapport avec le chef des Wahabis. Il nous a laissé dans son *Mémorial* la trace des plans conçus par son génie après la conquête de l'Égypte; on sait qu'il voulait se rendre aux Indes pour y détruire la formidable puissance de la Grande-Bretagne. Empereur, il envoya en Arabie un agent spécial, M. de Lascaris, chargé de réunir en une confédération les tribus des déserts de la Syrie, de l'Irak et de la Perse, qui s'engageraient à faciliter la marche de son armée jusqu'à l'Indus, et lui ouvriraient le chemin autrefois frayé par Alexandre. M. de Lascaris accomplit sa mission avec un dévouement admirable; parti d'Alep sans autre suite qu'un secrétaire de qui l'on tient le récit de ses aventures, il s'enfonça sans crainte par les ruines de Palmyre dans les sables de l'Arabie. La première tribu qu'il rencontra lui apprit que les Bédouins se partageaient en quatre grands partis; l'un, ami des Turcs, était formé des diverses branches de la tribu des *Anazès* et campait sur la frontière de la Syrie; l'autre, plus considérable, composé des véritables représentants de la race Arabe, et animé d'une haine profonde pour tout ce qui appartenait à un autre sang, séjournait plutôt dans les déserts de l'Irak; le troisième comprenait les Bédouins de la Perse; le quatrième les Wahabis. C'est vers le second parti que M. de Lascaris se tourna de préférence. Mais il fallait y rattacher les Wahabis, et il n'en eut pas alors la pensée. La nécessité de résister aux Turcs avait déjà forcé les nouveaux alliés de la France de concentrer l'autorité entre les mains d'un seul chef, le Drayhy, homme d'une haute intelligence et d'une grande capacité guerrière. Le Drayhy devint l'homme de Napoléon dans les déserts de l'Arabie. Un grand nombre de scheiks signèrent en 1811 un traité par lequel ils s'engageaient : 1° à vivre en état d'hostilité perpétuelle avec les Osmanlis; 2° à faire une guerre à outrance aux Wahabis; 3° à ne point mêler la religion aux questions politiques; 4° à combattre les tribus qui refuseraient de se joindre à eux; 5° à punir de mort ceux qui trahiraient la cause commune; 6° à obéir au Drayhy. Ayant eu connaissance de ces faits, les Anglais, par l'entremise de lady Stanhope, cher-

chèrent à réunir les Bédouins de Syrie avec les Ottomans, et soldèrent les Wahabis pour dissoudre la confédération qui comptait déjà près de sept mille six cents tentes. Il y eut une grande bataille près de Hamah entre quatre-vingt mille Arabes de la ligue et cent mille Wahabis; ce fut le Drayhy qui l'emporta; il força ses adversaires à la fuite, et les poursuivit avec succès jusqu'aux confins du Nedjed. Éclairé par ce désastre, So'oud voulut connaître à fond la nature et l'objet de la confédération. M. de Lascaris se rendit avec le Drayhy dans sa capitale Derreyeh pour le lui expliquer, et le sentiment national qui séparait les deux chefs arabes des ottomans les eut bientôt réunis; plus difficile sur d'autres points à cause de ses relations avec les Anglais, So'oud finit par céder quand il sut que c'était le *Père du feu*, nom donné par les Arabes à Napoléon durant son expédition d'Égypte, qui réclamait son intervention pour aller renverser les puissances de l'Inde; l'enthousiasme fit taire chez lui l'intérêt politique.

M. de Lascaris, en 1802, avait donc réussi dans sa mission au delà de ses désirs; mais à son retour, la fortune de Napoléon avait bien changé. C'était le moment où la grande armée, toujours victorieuse, opérait sa retraite de Moscou, et cherchait à regagner le sol de la patrie où bientôt un destin impitoyable allait la poursuivre. M. de Lascaris vit s'évanouir les rêves brillants qu'il avait formés et mourut de douleur. Ses papiers, pour comble de malheur, tombèrent aux mains de l'ennemi; c'est à peine si le récit de *Jatella Sayeghir*, rapporté par M. de Lamartine, peut compenser pour nous cette perte irréparable.

Les Ottomans recouvrent en 1815 toute leur prépondérance; politique de Mohammed-Ali pacha d'Égypte.

La catastrophe qui renversa Napoléon rendit leur liberté d'action aux troupes ottomanes jusqu'alors retenues par la crainte des événements. Mohammed Ali, pacha du Caire, qui devait profiter des éléments de civilisation répandus sur les bords du Nil par les compagnons de Bonaparte, Kléber, Desaix et Menou, et faire de grands efforts pour restituer à

l'Égypte une partie de son ancienne splendeur, entreprit de combattre les Wahabis et de renverser leur domination [1].

Une première expédition avait eu lieu en 1811 sous le commandement de son second fils, Toussoun-Pacha. Toussoun s'empara d'Ianbo et de Soueyg, puis, vainqueur près de Bedr, il se porta en avant de Safra; mais les Wahabis occupant les défilés et le haut des montagnes, et profitant habilement des avantages de leur position, mirent l'armée égyptienne en pleine déroute. Toussoun-Pacha, retiré à Yanbo, reçut bientôt des renforts de son père, et, saisissant l'offensive, il se rendit maître, en 1812, de Médine et de Djedda, de Bessel, de Taïef et de la Mecque que les Wahabis abandonnèrent en emportant ses innombrables richesses. So'oud jusqu'alors n'avait pris que des mesures de défense; au commencement de l'année 1813 il déploya une activité qui fit promptement changer les affaires de face. L'armée égyptienne fut de nouveau défaite devant Tarabeh; Médine fut assiégée par So'oud en personne, et la garnison d'El-Henakyeh passée au fil de l'épée; les Arabes de l'Yémen, secrètement excités par le chef des Wahabis, se répandirent dans les environs de la Mecque et de Djedda et coupèrent toutes les communications; les Égyptiens se trouvaient dans une position presque désespérée lorsque Mohammed-Ali passa lui-même en Arabie.

Jusqu'à la mort de So'oud, le vice-roi eut peu de succès; vaincu près de Tarabeh, chassé de Gonfodah, dont il s'était d'abord emparé, il laissa bloquer par les Wahabis l'importante place de Taïef. Mais So'oud succomba, et parmi ses douze fils aucun n'était capable de le remplacer. Mohammed prit tout à fait l'avantage. Il délivra Taïef, vainquit les Wahabis le 10 janvier 1815, près de Koulakh, reprit Gonfodah et força à la soumission les tribus de l'Asyr pendant que Toussoun-Pacha dictait au pusillanime Abdallah, fils de So'oud, un traité de paix humiliant.

En 1816, comme Abdallah n'exécutait pas fidèlement les

1. Voy. les *Études historiques et géographiques sur l'Arabie* de M. Jomard; la notice que nous avons donnée de cet ouvrage (*Journal asiatique*, 1840), et le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine, t. II.

conditions du traité, Mohammed-Ali prépara une troisième expédition dont le commandement fut confié à Ibrahim-Pacha. Ce prince, en moins de dix-huit mois soumit la plus grande partie du Nedjed. Il s'empara d'abord d'Henakyeh et d'El-Naouyeh; puis après avoir assiégé inutilement El-Rass, il occupa successivement El-Khabra, Aneyzeh, Boureydeh, Chacra, Dorama, et le 22 mars 1818 il campait sous les murs de Derreyeh. Abdallah se rendit au mois d'octobre suivant, et reçut de son vainqueur un accueil favorable. Il partit bientôt après pour Constantinople; le vice-roi avait demandé sa grâce; la politique du divan fut implacable, et le fils de So'oud, après avoir été promené pendant trois jours dans toute la ville, fut décapité sur la place de Sainte-Sophie.

Ainsi fut domptée cette puissance qui semblait destinée à renouveler les grands jours de l'islamisme; elle fut resserrée dans les déserts d'où elle était sortie si glorieuse. Cependant elle ne fut pas anéantie, et les Égyptiens eurent souvent à compter avec elle. Vers l'année 1827, il leur fallut apaiser la révolte des tribus du Harb; en 1832, pendant leur rupture avec la Porte, un Turc, *Turchke-Bilmès*, essaya sans succès de soulever les tribus arabes; chassé de l'Hedjaz, il fut réduit à s'enfuir au fond de l'Yémen et chercha un asile dans la ville de Moka.

Enfin, en 1836 et 1837, la guerre éclata de nouveau et enveloppa toute l'Arabie. Mohammed-Ali eut à combattre à la fois dans l'Asyr, l'Yémen, l'Hedjaz et le Nedjed; quatre armées envahirent la Péninsule; l'une, sous Kourchid-Pacha s'élança dans le Nedjed à la poursuite d'un descendant de So'oud nommé Faysal, qui commençait à se rendre redoutable; elle l'atteignit dans les plaines de Dalam, le battit complétement et pénétra jusqu'aux bords du golfe Persique aux environs d'El-Haça et d'El-Katif. Kulschuk Ibrahim, à la tête de la seconde, obligea l'iman de Sanaa à abdiquer en faveur de son maître. Les deux dernières, commandées par Ahmed-Pacha et Sélim-Pacha, réduisirent enfin à l'obéissance les populations mécontentes de l'Asyr et de l'Hedjaz.

Il semblait que Mohammed-Ali dût être désormais le

véritable souverain de l'Arabie. Cependant il n'en fut rien; les Anglais avaient un grand intérêt à empêcher que le pacha ne s'emparât des voies de communication et du monopole du commerce de l'Inde. Après la victoire de Kourchid à Dalam, le général égyptien ayant voulu prendre possession des îles Bahrein, ils protestèrent avec tant d'énergie contre cette occupation qu'il fallut l'ajourner. Ils menaçaient de débarquer des troupes à Bassorah et de se jeter sur la Syrie. Un peu plus tard, Mohammed-Ali étant entré en relations avec l'iman de Mascate, vit tous ses projets contrecarrés par la politique des Anglais dont l'attitude dans l'Yémen, où ils se sont emparés d'Aden, éveille aujourd'hui l'attention des gouvernements de l'Europe.

Désespérant de réaliser le rêve de toute sa vie, la fusion des Arabes de l'Égypte et de l'Arabie, Mohammed-Ali a rendu à la Porte le gouvernement des villes saintes de l'Hedjaz qui lui coûtait par an près de dix-huit millions de francs. Sa mort et celle d'Ibrahim Pacha, 1848, en diminuant la force des Égyptiens, permettra peut-être un jour aux Wahabis de relever le drapeau de la nationalité Arabe.

CHAPITRE II.

LES ARABES D'AFRIQUE.

ÉGYPTE, ÉTATS BARBARESQUES; AFRIQUE OCCIDENTALE ET CENTRALE; MAROC; ALGÉRIE.

Égypte, États barbaresques; Afrique occidentale et centrale.

Les Turcs ottomans ont pu étendre leur domination sur l'Égypte et dans les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger; mais s'ils ont réussi à comprimer les populations, ils n'ont en rien altéré le caractère des tribus arabes qui sont restées, des bords du Nil à l'Atlantique, ce qu'elles étaient

u temps de la conquête, avec les mêmes qualités et les nêmes défauts, toujours prêtes à payer l'impôt si on leur aisse leur vie indépendante. On a remarqué souvent chez es Égyptiens modernes cet esprit résigné mais actif et bservateur qui distingue à un si haut degré les Arabes, et 'on comprend que Mohammed-Ali, après ses victoires sur es Wahabis, ait eu l'idée d'opposer à la puissance turque n État nouveau, vivifié au contact de la civilisation euro-éenne. Les traductions qu'il a fait faire en arabe de nos ivres de science, les nombreuses éditions de Boulacq des-inées à répandre de tous côtés les connaissances de l'école noderne, attestaient des vues élevées et un ardent désir de égénérer les peuples soumis à ses lois. Malheureusement es projets, combattus secrètement par la politique anglaise, levaient mourir avec lui; toutefois la ligne de démarcation ui sépare les Arabes des Ottomans a été profondément creu-ée, et l'on peut dire que l'Égypte aussi bien que les États arbaresques ne reconnaissent plus que l'autorité nominale les sultans de Constantinople.

Ce n'est pas seulement au nord de l'Afrique que l'in-luence arabe se faisait sentir; les côtes orientales n'ont ja-nais cessé d'obéir à des chefs musulmans. Le Coran péné-rait au commencement du XVIIe siècle dans le Soudan riental; un descendant des Abbassides, Saleh, devenait à ette époque le chef politique et religieux du Ouaday dont es habitants se convertissaient à l'islamisme. Tout récem-nent encore le sultan Saboun, actuellement régnant, s'em-arait du Baghirmeh en invoquant le nom de Mahomet, et 'avançait jusqu'au lac Tchad. Les voyageurs européens qui 'efforcent aujourd'hui de pénétrer au centre de l'Afrique en uivant les Arabes par le Kordofan et le Darfour[1], ou en 'élançant de Tripoli au travers du désert, ont pu constater e nouveau mouvement des esprits. Tandis que les Wahabis herchent à relever l'élan dans la foi religieuse en Arabie, es *foullah* se font les réformateurs et les missionnaires ar-nés de la Nigritie.

1. Voy. la notice que nous avons insérée dans le *Journal asiatique* (1847) sur es grandes voies de communication dans l'intérieur de l'Afrique, à l'occasion du oyage au Darfour du scheik Mohammed-el-Tounsi.

Maroc ; l'Algérie.

L'Afrique occidentale a aussi reçu du Maroc quelques germes de civilisation ; cet empire, resté pur de toute domination étrangère, aurait relevé avec honneur le drapeau de la nationalité arabe, si les dissensions intestines de la famille régnante n'avaient précipité sa décadence. Le prince régnant, Muley-Abderrahman, est monté sur le trône en 1822 ; Méquinez, Fez et Maroc, les trois résidences de l'empereur ont encore quelque splendeur ; Fez surtout que l'on considère comme le dernier asile des lettres orientales et qui compte de nombreuses écoles, avec une bibliothèque remplie de manuscrits précieux. On doit seulement regretter que les savants jaloux de ce trésor inestimable confié à leurs soins ne permettent à aucun Européen d'en approcher.

On peut évaluer la population du Maroc à six millions d'habitants qui se subdivisent en Berbères, Arabes, Juifs, Nègres, etc. Les Berbères sont répandus sur la chaîne montagneuse qui s'étend du sud-ouest au nord-est; plus près de la côte sont les montagnes du Rif, défendues par des tribus indépendantes dont nous connaissons à peine les noms.

Le territoire se partage en *Tell* et en *Sahara;* le Tell a soixante-quinze myriamètres de longueur sur trente ou quarante de largeur, le double à peu près du Tell algérien ; sa superficie est de trois mille deux cent vingt-cinq myriamètres carrés; les Sahara des deux États sont d'une étendue à peu près égale; au sud et à l'est se trouve le petit État de Sidi-Hescham fondé en 1810 et composé d'Arabes et de Chillouks. Talent en est la capitale ; elle sert d'entrepôt entre Tombouctou et Maroc.

Les montagnes sont très-élevées dans cette partie de l'Afrique; la pente générale uniforme ; les fleuves plus considérables que dans la contrée orientale ; le Mlouia, le Loukkos, l'Ouarra, le Sbou, l'Omm-er-Rbia, le Bouragraz, se dirigent au nord ; le Guir, le Ziz, l'Ouad-Draa répandent leurs eaux vers le midi; c'est un pays magnifique, et dont on ne connaît pas toutes les ressources.

Les rapports des schérifs et des souverains d'Alger, de

[T]unis et de Tripoli avec les diverses puissances chrétiennes [q]ui ont voulu occuper des points importants sur le littoral, [f]onder des établissements de commerce ou faire respecter [l]eur pavillon, n'ont offert dans les premières années du [x]ixe siècle qu'un intérêt secondaire jusqu'au moment où les [a]rmes françaises sont venues en 1830 changer complétement [l]a situation de l'Afrique septentrionale. Les hostilités com[m]encées contre le dey d'Alger en 1827 s'étaient terminées [t]rois ans après par la prise de sa capitale, et l'on pouvait [c]roire que les liens du gouvernement turc se trouvant brisés [d]'un seul coup, la France profiterait aisément des divisions [q]ui allaient éclater de toutes parts pour porter au loin sa [d]omination; mais la révolution de juillet 1830 devait laisser [e]n suspens la question d'Afrique et faire prévaloir le système [d]e l'occupation restreinte; d'ailleurs si les populations tur[q]ues, arabes et kabyles se montraient hostiles les unes aux [au]tres; si des chefs audacieux, tels que Hadji-Ahmed, Ben-[A]issa, Ben-Zamoun, à l'est, Mbarek, Elbarkani, Bou-Mez[za]g, etc., à l'ouest, songeaient à satisfaire leur propre ambi[ti]on au milieu du désordre général, tous se réunissaient [da]ns un sentiment commun, la haine des chrétiens, et l'es[p]oir de leur prochaine expulsion.

La régence d'Alger se composait de quatre provinces : [O]ran, Constantine, Titery et Alger. Trois de ces provinces [ét]aient soumises à l'autorité d'un bey ou lieutenant du dey; [la] quatrième, celle d'Alger, était administrée par l'agha des [A]rabes dont la juridiction comprenait Blidah et la plaine [d]e Hamza jusqu'aux portes de Fer. A l'ouest, la province [d']Oran resserrée étroitement par le petit Atlas, touchait aux [fr]ontières du Maroc; la province de Constantine à l'est em[br]assait le bassin de l'Ouad-Rummel; la province de Titery [a]u sud bordait les rives du Schelif et se prolongeait sur les [fla]ncs du grand Atlas.

Après la chute du dey, Hadji-Ahmed à Constantine sut [m]aintenir son autorité, et ne fut pas inquiété. Les Kabyles [et] Kabaïles restèrent indépendants; dans les provinces [d']Oran et de Titery, les scheiks des tribus arabes constam[m]ent écartés des affaires par les Turcs cherchèrent à recon-

quérir leur ancienne prépondérance; les uns recherchèrent l'alliance de l'empereur du Maroc, Muley-Abderrahman, qui envoya des troupes à Mascara et à Tlemcen; les autres se mirent sous la protection des Français qui avaient paru un instant à Bone et à Mers-el-Kebir, mais sans y former d'établissement durable.

Au mois de septembre 1830, le général Clausel arrivai à Alger et imprimait aux affaires une allure plus décidée étendre peu à peu l'influence française en s'appuyant su les chefs arabes le plus renommés, telle fut la politiqu inaugurée en Afrique et suivie à partir de cette époque ave une heureuse persévérance. Mais il y avait bien des obstacles à vaincre ; c'est ainsi que Bou-Mezrag, tout-puissant Medeah, dans la province de Titery, après avoir fait en apparence sa soumission, excitait secrètement les Arabes à l guerre sainte et entretenait des intelligences avec le Maroc Il fallut le combattre, et le résultat de cette première expédition lui fut défavorable; fait prisonnier, il fut remplac par Mustapha-ben-Omar qui promettait de se montrer pl fidèle.

Vers le nord-ouest, les Coulouglis (c'est le nom qu'o donne aux enfants des Turcs et des femmes maures ou ar bes) chargés par le gouvernement déchu de la défense d places fortes, étaient serrés de près par les Arabes en arme et le bey Hassan implorait les secours de la France. Le g néral Clausel fit occuper Mers-el-Kebir au mois de nover bre, et Oran le 10 décembre; par suite de conventions pr visoires, cette dernière ville fut remise aux Tunisiens q ne purent s'y maintenir, et le 18 août 1831 ils étaient dé nitivement remplacés par les Français.

Le général Berthezène avait pris le commandement l'armée dès le mois de février 1831 ; mais il était à bout ressources et comptait à peine neuf mille hommes so ses ordres. De tous côtés les Arabes s'agitaient : Mede était assiégée par le fils de Bou-Mezrag, et Mustapha-be Omar réduit aux dernières extrémités; la ville fut dégag le 25 juin; on ne pouvait songer cependant à y laisser u garnison suffisante; la retraite fut ordonnée et elle se

dans des conditions très-défavorables; l'ennemi plein de confiance croyait déjà à notre prochaine expulsion de l'Algérie.

A Tlemcen et à Mostaganem, les divers partis étaient en présence ; à Mascara, devenue un centre d'action après le massacre de la milice turque, le marabout Mahi-Eddin préparait la voie à son fils Abd-el-Kader. Le général Boyer réussit à tenir les Arabes en échec de ce côté, et le cadi d'Arzew, allié des Français, fournit toutes les provisions nécessaires aux garnisons d'Oran et de Mers-el-Kebir.

Pendant ce temps, aux environs d'Alger, une vaste conjuration s'était formée ; Blidah et Coleah venaient d'y entrer ; Médéah se plaçait sous la suzeraineté de l'empereur du Maroc. Le général Berthezène, vainqueur au gué de l'Arrach et à la ferme-modèle, dissipa ce nouvel orage, et Ali-Mbarek, nommé agha des Arabes, maintint comme il s'y était engagé la tranquillité de la plaine.

Au mois de novembre 1831, le duc de Rovigo arrivait à Alger, et quelques mois plus tard les hostilités recommençaient sur une grande échelle. Le scheikh El-Farhat, ennemi du bey de Constantine, avait fait des ouvertures au général français et ses envoyés avaient été assassinés sur les terres de la tribu d'El-Ouffia; la destruction de cette tribu fut résolue; elle eut lieu le 10 avril et provoqua une coalition à laquelle la défection d'Ali-Mbarek donna quelque consistance et qui ne fut entièrement dissipée qu'en octobre 1832.

Vers la même époque, d'importants événements se passaient dans l'est; Bone, un instant occupée en 1830, s'étant soustraite à l'autorité du bey de Constantine Hadji-Ahmed, celui-ci, qui avait besoin d'un port, s'en empara après une attaque vigoureuse le 5 mars 1832, et se signala par d'affreux massacres; son triomphe ne fut pas de longue durée. Un coup de main hardi rendit les capitaines d'Armandy et Yousouf maîtres de la Casbah, et au mois de mai, Bone était au pouvoir des Français. Hadji-Ahmed fit de vains efforts pour la reprendre ; il s'était attiré la haine d'un grand nombre de tribus arabes qui se déclarèrent ouvertement contre lui et hâtèrent sa défaite.

L'année 1833 s'annonça sous d'heureux auspices; la ville d'Alger, la banlieue, le territoire situé entre l'Arrach, la Metidja, le Mazafran et la mer, étaient soumis. Le général Voirol faisait tracer des routes militaires, organisait des camps retranchés et assurait la prépondérance française par des *razzias* contre les tribus qui ne se montraient pas disposées à la paix. La possession de Bone obligeait Hadji-Ahmed de reporter ses vues sur Bougie et il allait assiéger inutilement Médéah. A l'ouest, les Français occupaient Oran et une lieue de rayon autour de la place, le fort Mers-el-Kebir; ils avaient les Coulouglis pour alliés à Tlemcen et à Mostaganem, et l'empereur du Maroc sentant son impuissance abandonnait ses idées d'agrandissement.

Un ennemi redoutable surgit tout à coup et ralluma le feu de la *guerre sainte*.

Cet ennemi était Abd-el-Kader. A la mort de son père, Mahi-Eddin, il s'était fait reconnaître chef des tribus du pays de Mascara et il excitait de tous côtés les Arabes à prendre les armes. Les succès du général Desmichels et les journées de Kaddour-Debby et de Sidi-Mahattan n'arrêtèrent point sa marche progressive; proclamé bey de la province à Tlemcen, où les Colouglis ne conservaient que le *Méchouar*, il s'empara d'Arzew dont il fit décapiter le cadi, notre allié, et menaça Mostaganem. Les Français couvrent aussitôt cette dernière ville; appuyés par les tribus des Douairs et des Zmélas, ils chassent d'Arzew le nouvel émir, le défont à Ain-Beda le 1er octobre, à Tamezouat le 3 décembre et lui imposent le 26 février 1834 un traité qui met fin aux hostilités.

A l'est, le bey de Constantine, Ahmed, voyait tous ses projets déjoués; Bone avait de nouveau résisté à ses attaques et Bougie était tombée au pouvoir du général Trézel le 29 septembre 1833. Les Kabyles qui avait occupé cette place dès l'année 1831 et qui avaient plusieurs fois repoussé les bâtiments français de la côte, étaient punis de leurs actes de barbarie et les tribus arabes intimidées venaient offrir leur appui au vainqueur.

Il en était de même dans la plaine d'Alger où l'on répa-

rait les ponts de Bouffarick; Médéah et Blidah entretenaient des rapports de bonne intelligence avec le général en chef; le camp de Doueira était fondé, et les tribus de la Metidja n'étaient plus à craindre.

La France pouvait donc consolider en paix sa conquête; la grande commission d'Afrique étudia les moyens d'en recueillir le fruit, et le 22 juillet 1834, une ordonnance constitua sur de nouvelles bases l'organisation politique de la régence. On créa un gouverneur général, ayant sous ses ordres un lieutenant général commandant les troupes, et les services divers reçurent des chefs spéciaux.

Le général Drouet d'Erlon chargé de la haute direction des affaires, s'attacha surtout à réduire les dépenses d'occupation; il forma un corps d'indigènes (spahis réguliers) et rétablit la charge d'agha qui avait été supprimée depuis la défection d'Ali-Mbarek. Le nouveau poste de Haouch-Chaouch, près de Bouffarick, protégea les colons.

Cependant Abd-el-Kader avait profité d'un an de paix pour se fortifier de plus en plus; on le considérait comme le représentant de la nationalité arabe et son autorité était respectée partout où la France n'avait pas encore déployé la sienne; dans les provinces d'Oran et de Titery, il comptait de nombreux alliés. Par un hasard singulier, un événement qui devait semer la division parmi les Arabes et par conséquent les affaiblir, vint accroître le pouvoir de l'émir. Un fanatique, Mousa-el-Darkaoui ayant entraîné sous son étendard près de deux mille musulmans, surprit Médéah qui jusque-là avait repoussé les ouvertures d'Ab-el-Kader et vint assiéger Milianah. Le fils de Mahi-Eddin se déclare aussitôt contre El-Darkaoui, le défait complétement, entre en vainqueur dans Médéah, et, parvenu au but secret de son ambition, nomme des caïds jusque dans la Metidja.

De retour à Mascara, il ne cache plus ses projets et fait de grands préparatifs pour la prochaine campagne; il reçoit de l'étranger des munitions de guerre par l'embouchure de la Tafna et se dispose à punir les Douairs et les Zmelas de leur fidélité à la France. Le général Trézel, qui a remplacé à Oran le général Desmichels dès le mois de février 1835.

se porte en avant du territoire de ces tribus, au commencement de juin, et donne ainsi le signal des hostilités; après une suite de combats sans résultats importants, assailli de toutes parts par un ennemi supérieur en nombre, il opère sa retraite sur les bords de la Macta, rivière formée de la réunion du Sig et de l'Habrah, essuie des pertes considérables et regagne avec peine Arzew.

Le désastre de la Macta produit un grand mouvement chez les Arabes; tous s'empressent de reconnaître Abd-el-Kader pour chef; Blidah même accepte de l'émir un hakem ou gouverneur. Coleah n'est maintenu dans l'obéissance que par le nouveau camp retranché de Mahelma, en avant et à l'ouest de Doueira. Mais le moment n'en est pas moins fort critique et le maréchal Clauzel, nommé gouverneur général au mois d'août 1835, comprend qu'il est nécessaire de frapper un coup décisif; il annonce hautement sa résolution d'aller attaquer Abd-el-Kader à Mascara, au centre même de sa puissance, fait occuper à la hauteur de Tlemcen l'île Haschgoun qui domine l'embouchure de la Tafna, et le 26 novembre, ses préparatifs terminés, se met en marche avec le duc d'Orléans.

L'émir avait cherché à organiser un corps d'infanterie régulière, mais il ne pouvait songer à la résistance; il enleva ses richesses de sa capitale et la livra aux flammes; le 5 décembre, l'armée française y pénétrait et, après avoir détruit l'artillerie et le matériel de guerre que l'ennemi avait abandonné, elle opéra le 8 sa retraite, sans se laisser entamer.

Cette expédition devait avoir pour effet principal de détruire le prestige dont Abd-el-Kader était entouré; aussi plusieurs tribus arabes viennent-elles faire leur soumission. Le fils de Mahi-Eddin tente de se relever par un coup d'éclat; il menace le Mechouar de Tlemcen; il est prévenu par les Français et forcé de renoncer à ses projets. Poursuivi, d'après les ordres du maréchal Clausel, il voit son infanterie mise en pleine déroute, et lui-même ne doit son salut qu'à la vitesse de son cheval.

A peine un ennemi a-t-il disparu qu'un autre se lève à

son tour. Cette fois ce sont les Kabyles de la rive gauche de la Tafna et les Marocains de la frontière toujours prêts à violer le droit des gens, qui offrent à Abd-el-Kader un nouveau point d'appui ; défait dans deux engagements successifs, il se contente de harceler le corps expéditionnaire qui regagne Tlemcen et Oran.

Le défaut de ressources ne permet pas au gouverneur général d'achever l'œuvre si glorieusement commencée ; mais il recueille les fruits de cette expédition conduite avec hardiesse et fermeté. Les chefs de tribus réclament l'investiture en grand nombre. L'ordre et la paix renaissent aux environs d'Alger ; des établissements agricoles sont formés en dehors des avant-postes français. Vers l'est, la situation s'améliore aussi de plus en plus ; à Bougie, on profite habilement des divisions des Kabyles pour les tenir en respect ; à Bone on exploite les sentiments de haine que le bey Ahmed a excité chez les Arabes pour s'en faire d'utiles alliés et l'on ouvre peu à peu à nos armes la route de Constantine.

Dans les premiers mois de l'année 1836, Abd-el-Kader renouvelle ses aggressions, et l'agitation s'étend vers le sud. Une troisième expédition contre Médéah est jugée nécessaire pour raffermir la confiance des Arabes qui ont reconnu l'autorité française ; les troupes après quelques combats heureux pénètrent dans la ville. Mais dès qu'elles ont repris le chemin d'Alger, de faux bruits se répandent, les Kabyles reparaissent en armes, et au mois de mai Ali-Mbarek est maître de Médéah.

A l'ouest, il a fallu soutenir les Douairs et les Zmelas contre les attaques des Garabas. Le général Perregaux s'est porté sur l'Habrah et la vallée du Schelif ; le général d'Arlanges a été chargé d'établir un camp sur la Tafna ; assailli par les tribus du Maroc, obligé de rentrer dans ses retranchements le 15 avril, il demande du renfort. Le général Bugeaud vient prendre le commandement de la division d'Oran au commencement de juin, il parcourt le pays, repousse deux fois l'ennemi, défait Abd-el-Kader le 6 juillet au combat de la Sickah et l'oblige de regagner Mascara. L'empereur du Maroc s'engage à retenir en deçà de ses

frontières les tribus qui se sont empressées de faire cause commune avec l'émir.

Libre de toute inquiétude de ce côté, le gouverneur général songe à réaliser ses projets contre le bey de Constantine, qui depuis cinq ans est resté paisible possesseur de cette ville et n'a jamais cessé de tenir l'offensive. Déjà le chef d'escadron Yousouf, nommé par le maréchal Clausel bey de la province, s'est avancé jusqu'à Dréan à six lieues au sud de Bone et s'est mis en relations avec plusieurs chefs de tribus ennemies d'Ahmed. Il occupe sur le littoral la Calle qui, de 1520 à 1799, a fait partie de nos établissements connus sous le noms de concessions d'Afrique, et qui, cédée à l'Angleterre en 1807, reprise en 1816, a été détruite en 1827 par le dey d'Alger. Ce point très-important pour la pêche du corail, se relève peu à peu de ses ruines, et les Kabyles du voisinage montrent des dispositions moins hostiles.

Le 8 novembre tout est prêt pour l'expédition. Le maréchal accompagné du duc de Nemours se met en marche à la tête de neuf mille hommes ; le 15, on arrive à Ghelma; le 21 on est sous les murs de Constantine. Mais les éléments semblent se déchaîner contre l'armée ; un hiver rigoureux, des pluies torrentielles paralysent tous les mouvements, et après d'inutiles attaques, il faut se replier sur Bone et résister à un ennemi qui, fier d'un succès si facilement acheté, cherche à rendre encore le désastre plus complet par des charges continuelles. L'héroïque courage de nos soldats assure la retraite, et l'effet de cet échec est presque insensible. Les Arabes comprennent que la France prendra sa revanche et qu'une saison plus favorable lui offrira bientôt l'occasion de venger l'honneur de ses armes.

L'année 1837 se passe en préparatifs ; on adopte les plus sages mesures pour maintenir les Arabes dans l'obéissance et pour rendre impossible le soulèvement général que rêve encore Abd-el-Kader. Le général Damrémont, troisième gouverneur général, part de Bouffarick avec sept mille hommes le 27 avril, se rend à Blidah et à Coleah, reconnaît le cours de la Chiffa, l'embouchure du Mazafran, puis se rap-

proche de Milianah et de la vallée supérieure du Schélif; une heureuse expédition contre les Isser et les Amraouas montre encore une fois aux Arabes leur impuissance, et le général Bugeaud opposé dans l'ouest à Abd-el-Kader, signe avec l'émir le traité de la Tafna qui rend la paix à toute la contrée.

Ce traité a été apprécié diversement; il est certain qu'il donnait à Abd-el-Kader un prestige inattendu, qu'on lui reconnaissait une sorte de souveraineté sur les Arabes, et que la France était en droit d'attendre des conditions plus favorables après les sacrifices d'hommes et d'argent qu'elle avait faits. Mais l'on peut dire aussi qu'il était d'une bonne politique de terminer une guerre qui exigeait de continuels efforts pour concentrer toute son attention sur la prochaine expédition de Constantine. Des camps avaient déjà été établis à Dréan, Ghelma, Nechmeya, Hammam-Berda; on avait atteint au mois de juillet Medjez-el-Ahmar dont la position domine un des passages les plus dangereux de la Seybouse. Le 12 septembre, une première reconnaissance eut lieu sur la route de Constantine; on traversa sans obstacle le Rass-el-Akbah, et, après un engagement avec quelques cavaliers arabes, on atteignit la vaste plaine à l'extrémité de laquelle coule l'Oued-Zenati. Le 13 on était de retour à Medjez-el-Ahmar. Du 21 au 23 on eut à soutenir plusieurs attaques où l'ennemi déploya beaucoup de résolution et de bravoure, mais fort inutilement. Le 28, le duc de Nemours arrivait au camp et le 1er octobre le général Damrémont se mettait en marche; le 3 on bivouaquait au marabout de Sidi-Tamtam, au delà de l'Oued-Zenati; le 5, on passait le Bou-Mezrough, petite rivière qui coule à deux lieues de Constantine; le 6, toute l'armée était réunie sous les murs de la ville, située au milieu d'une gorge formée à droite par les hauteurs de Mansourah, et à gauche par celles du Coudiat-Ati. Le siége commença : du 7 au 9, une pluie affreuse menaça l'armée d'un nouveau désastre; Ben-Aissa, lieutenant d'Ahmed, défendait la place et repoussait toute idée de capitulation; mais le temps s'était remis et le 12 la brèche était faite. Le même jour, la mort du général Dam-

rémont, aussitôt remplacé par le général Valée, exaltait le courage des troupes, et le lendemain Constantine était prise d'assaut[1]. Ahmed, retiré vers le sud, fait de vaines tentatives pour rentrer dans sa capitale; toutefois sa soumission définitive n'eut lieu qu'au mois de mai 1848.

La France avait planté son drapeau sur les trois principales villes de l'ancienne régence : Alger, Oran, Constantine; les Arabes, divisés entre eux, semblaient fatigués de la guerre; cependant on ne pouvait encore se fier à leurs dispositions pacifiques. Abd-el-Kader avait refusé de ratifier la convention du 4 juillet qui devait servir d'interprétation au traité de la Tafna, attendant une occasion favorable pour reprendre les armes; l'activité qu'il déployait révélait ses vues ambitieuses. En décembre 1837, il était sur les frontières de la province de Constantine; en avril 1838, à Médéah, en mai à Tagdempt; il s'élançait ensuite à cent lieues de la côte pour aller attaquer à Aïn-Madhy le marabout Tedjini qui se rendait le 15 janvier 1839. Six mois plus tard, il se rapprochait du Maroc, pénétrait sur le territoire de Zouaoua, et, par ses intrigues, entretenait de tous côtés une sourde agitation.

Pendant cette même période, le nouveau gouverneur général avait mis le temps à profit; il avait organisé à Constantine trois khalifats et nommé trois caïds; il avait donné à un *hakem* la ville elle-même, et confié à Ben-Ghanah la charge de *scheikh-el-arab*. Philippeville s'était élevée; on avait ouvert une route sur Sétif par Djemilah; au mois de mai 1839, Milah, Djidjelli, Djemilah étaient occupées. La plaine de la Medjana était soumise, et les habitants repoussaient eux-mêmes les attaques des Kabyles et des partisans d'Ahmed; enfin on avait dirigé de Bougie une reconnaissance au col de Tizi. A la fin de 1839, on jugea nécessaire d'opposer aux menées d'Abd-el-Kader une démonstration militaire de nature à contenir les tribus et l'expédition des portes de Fer fut résolue. Parti de Sétif au mois de septem-

1. Voy. la relation de la *Campagne de Constantine de* 1837, par le docteur Ch. Sédillot, mon frère. Paris, 1838.

bre, le duc d'Orléans franchissait ce pas redoutable et revenait à Alger par le pays de Hamza. Les Hadjoutes, alliés d'Abd-el-Kader, paraissent en armes et livrent les combats de la Chiffa et d'Ouad-el-Alig ; bientôt les hostilités sont reprises sur toute la ligne. Blidah, mise en état de défense, est l'objet de vives attaques de la part des Arabes qui éprouvent plusieurs défaites successives en décembre 1839, et la campagne de 1840 s'ouvre de nouveau pour la France sous les plus heureux auspices.

Tandis que, dans la province d'Oran, le général Lamoricière multiplie les razzias, tandis que la belle défense de Mazagran (2 février 1840) fait ressortir l'héroïque courage de nos soldats, la province de Constantine reste tranquille ; Ben-Ghanah met en fuite au combat de Selsous (24 mars) un lieutenant d'Abd-el-Kader, et le châtiment infligé aux Haractah et aux Kabyles de Beni-Moussa (22 avril) fait cesser tout mouvement parmi les tribus; Ghelma et Sidi-Tamtam sont fortifiés et le camp d'Aïn-Turk est établi à sept lieues de Sétif (15 mai).

Le feu de la guerre se concentre dans la province d'Alger ; Cherchell est occupée le 16 mars à la suite du combat de Miserguin ; au mois d'avril, l'expédition de Médéah à laquelle prennent part le duc d'Orléans et le duc d'Aumale, et dont les deux événements principaux sont le combat de l'Afroun et le passage du col de Mouzaïa, a pour résultat la prise de possession de cette ville (17 mai), et celle de Milianah (8 juin) ravitaillée le 7 octobre et le 11 novembre de la même année. Abd-el-Kader ne fait plus qu'une guerre de déprédations et d'attaques isolées. Mais il organise des bataillons réguliers et paraît toujours redoutable.

Le 22 février 1841, le général Bugeaud remplace le général Valée ; il veut terminer la guerre en détruisant le siége principal de la puissance de l'émir. Rejoint par le duc de Nemours au mois de mai, il se dirige vers l'ouest, s'empare de Tagdempt le 25 et de Mascara le 30 ; vainqueur le 1er juin au combat d'Akbet-Khedda, il reste maître de sa conquête ; pendant ce temps l'expédition de Msilah à vingt-huit lieues de Sétif, nous faisait faire un pas de plus vers l'est ;

au centre, Médéah et Milianah étaient encore une fois ravitaillées, et le général Baraguay-d'Hilliers détruisait Boghar et Taaza. A la fin de l'année 1841, Abd-el-Kader était réduit sur tous les points à la défensive. Les campagnes de 1842 et de 1843 consolident la domination française; la colonisation se développe de plus en plus; on touche déjà à l'entrée du Sahara; les populations se soumettent; elles semblent fatiguées de leur longue résistance. La prise de la *smala* d'Abd-el-Kader aux environs de Taghlin par le duc d'Aumale (14 mai 1843), porte un nouveau coup à l'émir, sans l'abattre. Fertile en ressources, il cherche de nouveaux alliés, et on le verra bientôt engager le Maroc dans la cause de l'indépendance arabe.

A partir de 1844, les progrès de notre puissance sont de plus en plus appréciables; les tribus sont assujetties à un régime administratif régulier; le cercle de nos conquêtes s'étend chaque jour davantage : à l'est, par la prise de Biscara, par la soumission des Ziban, du Belezma, de l'Aurès; à Alger, par les expéditions de Laghoua et d'Ain-Madhi, l'occupation de Dellys (29 avril), la création du poste d'Aumale et la réduction du Sebaou; à l'ouest, par la possession de Sebdou, de Nemours (Djema-Ghazaouat), de Lella-Maghnia, de Daya, de Sidi-bel-Abbès, par l'invasion des Kessours, etc. Le duc d'Aumale, commandant de Constantine, reconnaît la ligne frontière qui nous sépare de Tunis; on s'avance à cent vingt lieues au sud d'Alger. On punit l'empereur du Maroc qui protége Abd-el-Kader, de ses infractions aux traités qui le lient; le 30 mai, les Français opposent aux Marocains le camp de Lella-Maghnia; ils occupent Ouchda; le 6 août, Tanger est bombardé; le 14, le général Bugeaud gagne la bataille d'Isly et le même jour le prince de Joinville renverse à coups de canon les remparts de Mogador. Muley-Abderrahman demande merci, et la convention du 10 septembre est changée en paix définitive le 18 mars suivant.

En 1845, l'insurrection du Dahra éclatait et une terrible répression ne se faisait point attendre. Un nouvel ennemi se levait contre les Français: c'était Bou-Maza qui, venu du Maroc, entraînait à sa suite un grand nombre de tribus;

après avoir été battu à Ain-Meran, il menaça Orléansville, et favorisa par cette utile diversion les projets d'Abd-el-Kader; mais, après une vie d'aventures et plusieurs défaites successives, il fut obligé de se rendre (13 avril 1847) et fut interné en France.

Le fils de Mahi-Eddin n'était pas plus heureux; il avait essayé inutilement de soulever les Kabyles; une expédition dans l'Aurès (mai-juin 1845), la soumission des tribus voisines de Bougie, des démonstrations faites à temps dans le Jurjura avaient eu pour résultats d'affermir partout notre domination. L'infatigable émir, défait à Ben-Nahar (7 mars 1846), obligé de se retirer vers l'ouest, en désaccord avec Bou-Maza qui tenait encore la campagne, ordonna le massacre des prisonniers de la Deira le 9 mai et se vit rejeté dans le Maroc. Son influence sur l'esprit des populations excita bientôt la défiance de Muley-Abderrahman qui se déclara ouvertement contre lui, et le 23 décembre 1847, pressé de toutes parts, à bout de ressources, Abd-el-Kader se livra au général Lamoricière à Sidi-Brahim. Envoyé en France, il y fut retenu captif. Rendu à la liberté, en 1853, par Napoléon III, il vit aujourd'hui dans la retraite à Brousse (Turquie d'Asie).

Depuis la chute d'Abd-el-Kader, l'Algérie tout entière reconnaît nos lois; l'expédition du général Bugeaud dans la grande Kabylie (mai 1847) devait inspirer une terreur salutaire aux tribus belliqueuses de cette contrée; on n'a plus à enregistrer que des faits isolés, tels que l'attaque malheureuse de Zaatcha (16 juillet 1849), vengée le 6 octobre; quelques opérations militaires dans les deux Chott et contre les Kabyles, une razzia contre la tribu marocaine de Mzaouir en 1850, l'expédition du général Saint-Arnaud dans la Kabylie et la soumission des Flissas par le général Pélissier en 1851, etc.

Les gouverneurs généraux qui succèdent au maréchal Bugeaud, le duc d'Aumale (27 août 1847), Cavaignac (25 février 1848), Changarnier (29 avril), Marey-Monge (14 juin), Charon (9 septembre), d'Hautpoul (22 octobre 1850), Pélissier (10 mai 1851), Randon (11 décembre 1851), se pré-

occupent surtout de l'organisation administrative du pays ; les tribus sont rendues responsables des crimes commis sur leur territoire, le tarif des amendes est fixé, d'utiles règlements assurent la conservation des forêts, et les provinces d'Alger, de Constantine et d'Oran reçoivent une délimitation définitive.

Ces trois provinces forment autant de divisions militaires ; la division d'Alger comprend six subdivisions dont les chefs-lieux sont Alger, Blidah, Médéah, Aumale, Milianah, Orléansville, avec les villes de Boghar, Cherchell, Ténès, Bougie, Dellys, Coleah, etc. La province d'Oran compte cinq subdivisions : Oran, Mascara, Mostaganem, Sidi-bel-Abbès et Tlemcen, avec Arzew, Nemours, Tiaret, Saida, Misserghin, Mazagran, Daya, Lella-Maghnia, Sebdou. Enfin la province de Constantine est partagée en quatre subdivisions : Constantine, Bone, Sétif, Batna, avec Biskara, Philippeville, Ghelma, Djidjelli, la Calle, Tebessa, etc[1].

L'Algérie bornée au nord par la Méditerranée, à l'ouest par l'empire de Maroc, à l'est par la régence de Tunis, s'étend au sud jusqu'à Ghardeia dans l'oasis de l'Oued-Mzab par 31° 50′ de latitude boréale.

La Kabylie proprement dite, toujours difficile à contenir, embrasse sur le bord de la mer un espace de cent quarante-six kilomètres entre Dellys et Bougie ; elle se prolonge du côté du continent jusqu'au Biban ou portes de Fer au sud-ouest et jusqu'à Sétif au sud-est. Là vivent les descendants de ces Musulans et Quinquégentiens qui, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, opposèrent une si vive résistance aux Romains. Ce pays était alors appelé *mons ferratus*, la montagne bardée de fer ; pour les Arabes ce fut la *terre ennemie* EL-ADOUA ; ils y introduisirent l'islamisme par l'entremise pacifique des marabouts, sans jamais y fonder une domination durable ; il en fut de même des Turcs, et personne ne peut encore prévoir si nous serons plus habiles ou plus heureux[2].

1. Voyez le tableau de la situation des établissements français en Algérie, publié annuellement par le ministre de la guerre.

2. Marmol Carvajal, *Description générale de l'Afrique et histoire des guerres*

L'Algérie, soumise à nos armes, en contact avec la civilisation européenne, se transforme peu à peu; quelle sera l'influence de cette civilisation sur la race arabe de l'Afrique? L'avenir seul nous l'apprendra.

contre les Infidèles et les Chrétiens, 2 vol. in-folio, 1573-1599; Carette, *Etudes sur la Kabylie*, 2 vol. in-8. 1848. Consulter aussi Shaler, *Esquisse de l'état d'Alger*, 1830; Ch. Sédillot, *Campagne de Constantine*, 1838, etc., et l'exploration scientifique de l'Algérie, publiée sous les auspices du gouvernement.

I. Mali
II. Djo
III. An
IV. Im
V. Am
VI, Au
VII. In
VIII. N
IX, Mo
X. No
XI. As

Les
ces di
édit. d
Ebn K
p. 8 et
matièr

I. Djafr
II. Am
III, Tha
IV. Ha
V. Djah
IV. Ha
VII. Ma
VIII. M
bala
380 à
IX. Dja
Nomâ
de 42
X. Mou
Abou

Comp
arab.,
teist; A
de P., t

APPENDICE.

Note 1, page 22.

Série chronologique des rois de Hira :

I. Malik, v. 195 de J. C. ;
II. Djodhayma, v. 215 ;
III. Amr Ier, v. 268 ;
IV. Imroulcaïs Ier, v. 288 ;
V. Amr II, v. 338 ;
VI, Aus fils de Callam, v. 363 ;
VII. Imroulcaïs II, v. 368 :
VIII. Nomân Ier, v. 390 ;
IX. Moundhir Ier, v. 418 ;
X. Nomân II, v. 462 ;
XI. Aswad, v. 471 ;
XII. Moundhir II, v. 491 ;
XIII. Nomân III, v. 498 ;
XIV. Abou Djafar Alcamâ, v. 503 ;
XV. Imroulcaïs III, v. 505 ;
XVI. Moundhir III, v. 513 ;
XVII. Amr, fils de Hind, 562 ;
XVIII. Cabous, Nomân IV, v. 574 ;
XIX. Zaïd, v. 579 ;
XX. Moundhir IV, v. 580 ;
XXI. Nomân V, Abou Cabous, v. 583 ;
XXII. Yias, fils de Cabissa, v. 605.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date exacte de l'avénement de ces divers princes ; on peut consulter à ce sujet Hamza, ap. Rasmussen, édit. de Gottwaldt, Ebn-Nobata, ap. Rasmussen, *additam. ad hist. arab.*, Ebn Khaldoun et le Kitab-Alagani, cités par M. Caussin de Perceval (t. II, p. 8 et suiv.), dont le travail est ce qu'on a publié de plus récent sur la matière.

Note 2, page 23.

Série chronologique des rois de Ghassan :

. Djafna Ier, v. 205 ;
I. Amr Ier, v. 248 ;
II, Thalaba, v. 300 ;
V. Harith Ier, v. 303 ;
V. Djabala Ier, v. 330 ;
V. Harith II, 360 ;
VII. Mawia, v. 373 ;
VIII. Moundhir Ier, Nomân Ier, Djabala II, Ayham Ier, et Amr II, de 380 à 420 ;
X. Djafna II et Nomân II, Nomân III, Nomân IV, Harith III, Noman V, de 420 à 490 ;
. Moundhir II, Amr III, Hodjr Ier, Abou-Chammir-Harith IV, El Acbar ou Djabala III de 490 à 529 ;
XI. Harith V. v. de 520 à 572 ;
XII Djabala IV ou Harith VI, de 572 à 587 ;
XIII. Amr IV, de 587 à 597 ;
XIV. Noman VI (Abou-Carib), de 577 à 600 ;
XV. Hodjr II, et Amr V, de 690 à 615 ;
XVI. Harith VII fils d'Abou-Chammir, Chourabbil, Ayham II, et Moundhir III, de 600 à 630 ;
XVII. Amr VI, Djabala V, Djabala VI, de 630 à 637.

Comparez Pococke, *Spec. hist. arab.*, Alb. Schultens, *mon. vetust. rab.*, Eichhorn, *de antiquiss. his. arab. monum.*, Abulfedæ, *hist. aneist;* Ammien Marcellin, ch. XXII et suiv., et les auteurs cités par M. C. e P., t. II, p. 200 et suiv.

Note 3, page 24.

Tobbas de la dynastie Hémyarite :

I. Harith Erraich;
II. Essab Dzoul Carnaïn;
III. Abrahah Dzoul Menar;
IV. Africous;
V· Dzoul Adhar;
VI. Chourahbil;
VII. Hodhad;
VIII. La Reine Belkis;
IX. Yacer;
X. Chammir Yerach;
XI. Abou-Malik et Zayd-el-Acran, de 90 à 140 de J. C.;
XII. Tobba Ben-el-Acran, de 150 à 180;
XIII. Calki Cariba, de 180 à 200;
XIV. Abou-Carib, de 200 à 236;
XV. Hassan Tobba, de 236 à 250;
XVI Amr Al-Mauthaban, de 250 à 270;
XVII. Quatre frères, et Abdhaa leur sœur, de 270 à 273;
XVIII. Abd-Kelal, de 293 à 297;
XIX. Tobba Ben Hassan, de 297 à 320;
XX. Harith, de 320 à 330;
XXI. Marthad, de 330 à 350;
XXII. Walia, de 350 à 370;
XXIII. Abrahah, de 370 à 400;
XXIV. Sahban, de 400 à 440;
XXV. Sabbah, de 440 à 460;
XXVI. Amr Dzou-Kifan, v. 460;
XXVII. Hassan, de 460 à 478;
XXVIII. Laknia Tanouf Dzou Chenatir, de 478 à 490;
XXIX. Dzou-Nowas, de 490 à 525;
XXX. Als Dzou Djadan, v. 525.; *vice rois Abyssins;* Aryat, v. 525; Abrahah-el-Aschram, v. 537; Yacsoum, fils d'Abrahah, v. 570; Masrouk, frère d'Yacsoum, v. 572; Madi-Carib, prince Hémyarite, règne v. 575, comme vassal des souverains de la Perse qui jusqu'en 606 envoient des vice-rois dans l'Yemen.

Les érudits ont encore un grand nombre de dissertations à écrire sur cette liste présumée des princes de l'Yémen; le dernier travail de M. C. de P. soulève bien des objections. Voyez Silvestre de Sacy (*Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles lettres*, t. XLVIII et L), les opuscules de M. Fresnel, Nowairi, *Hist. imp. vet. Yoct.*, et M. Jomard, *Études sur l'Arabie*, p. 107.

Note 4, page 40.

Les principaux ouvrages à consulter pour la biographie de Mahomet, sont : 1° la *Vie de Mahomet*, extraite d'Aboulfeda, publiée par Gagnier, à Oxford, en 1723, in-fol. et sous un autre format, à Amsterdam 1732, 2 vol.; 2° *Abulfedæ annales Moslemici*, trad. de J. Reiske publiée par Adler, 1789-1794; la *Vie de Mahomet*, d'Aboulfeda, a été donnée en anglais par M. Murray, et en français par M. Desverger; 3° la *Vie de Mahomet*, par Prideaux, 1697, in-8°; 4° la *Vie de Mahomet* avec des réflexions sur la religion mahométane, par Boulainvilliers, Londres, 1730, panégyrique souvent inexact; 5° *Histoire de la vie de Mahomet législateur de l'Arabie*, par Turpin, 1773, in-12, ouvrage peu estimé; 6° l'*Histoire universelle traduite de l'anglais*, t. XLI, in-8°, critique quelquefois injuste; 7° Sales, *Introduction de la traduction anglaise du Coran*, 1751, et Duryer en tête de la *Traduction de l'Alcoran*, Amsterdam, 1775; 8° Maracci (Mahometis auctores alcorani vitæ rerumque gestarum synopsis), dans son *Prodromus ad refutationem Alcorani*, Rome, 1691, in-fol., etc.; 9° Ockley, *The history of the Saracens*, chap. Ier; 10° la notice publiée par MM. Audiffret et Silvestre de Sacy, dans la *Biographie universelle* de Michaud, etc.; 11° Caussin de Perceval déjà cité, etc.; 12° C. Mills, *His-*

toire du mahométisme en anglais; 13° G. Weil, *Mohammed der prophet*, etc., Stuttgard, 1843; 14° Washington Irving, *Life of Mahomet*, New-York, 1850, etc.

NOTE 5, PAGE 49.

Erpenius, Golius, Pococke, Zechendorf, Clenardus, Ravius, P. Fufferus et Danzius, ont donné quelques parties du Coran (C. Mills, trad. franç., p. 207). La première édition de l'ouvrage entier en arabe fut publiée à Venise, en 1530, par Paganinus de Brescia; une autre parut in-4°, à Hambourg, en 1694, par les soins de Hinckleman (*Reinesii historia Alcorani*, sect. 8, 9, 10, Lipsiæ, 1721). La plus célèbre est celle de Saint-Pétersbourg imprimée en 1787, aux frais de Catherine II, par Molla Osman Ismaïl, reproduite en 1790, 1793, 1796, 1798 à Saint-Pétersbourg, et à Kasan en 1803, 1809, 1817, 1819, 1821, 1839 et 1843; l'édition de Flugel, Lipsiæ, 1834 et 1842, celle de Redslob, Lipsiæ, 1737, sont particulièrement recherchées. Les versions du Coran, en persan et en turc, sont peu nombreuses. Il en existe aussi dans les dialectes javanais et malais; ces traductions sont interlinéaires, bien que postérieures au khalife Walid, qui avait décrété que la langue arabe serait celle de tous les musulmans. Bibliander publia une traduction latine du Coran, en 1543, à la demande de Pierre, abbé de Cluni. Arrivabene le traduisit en italien, 1547. En 1606 et 1641, parut l'ouvrage de Salomon Schweiggers, et André Duryer publia, pour la première fois, à Paris, en 1649, une version française du livre de Mahomet. La traduction latine de Louis Maracci (Padoue 1698), fit oublier les essais qui l'avaient précédée et partage encore aujourd'hui avec le beau travail de Sales (the Koran translated into english, London 1734), l'approbation des orientalistes de tous les pays. Savary a donné, en 1783, une traduction française du Coran avec un abrégé de la vie de Mahomet, qui jouit d'une grande estime; la plus récente est celle de M. Kasimirski, Paris, 1840. Nous parlerons ailleurs des commentaires du Coran. On peut encore citer les écrits distingués de Rh. Arnold, 1746, Ol. Domay, 1754, F. E. Boysen, 1773, C. W. Augusti, 1798, F. G. Wahl, 1828, L. Ullmann, 1840, E. W. Lane, 1844, etc. Voyez aussi M. Garcin de Tassy *Sur un chapitre méconnu du Coran* (journal asiatique, mai 1842), *De la religion musulmane dans l'Inde*, Paris, 1831, *Exposition de la foi musulmane*, etc. ouvrages dont la réimpression serait fort désirable.

L'appréciation du Coran par M. Oelsner (*des Effets de la religion de Mahomet pendant les trois premiers siècles de sa fondation, sur l'esprit, les mœurs et le gouvernement des peuples chez lesquels cette religion s'est établie* (Mémoire couronné par l'Institut, en 1809), est faite avec un remarquable esprit d'impartialité; on peut aussi consulter Herder, *Philosophie de l'histoire*; de Pastoret, *Zoroastre, Confucius* et *Mahomet*; Montesquieu, *Esprit des Lois*; Michelin, *Comment. sur la loi Mosaïque*; l'ouvrage du chevalier d'Ohsson; Forster, *Mahometism unweiled*; Weil, *Historic Kristiche einleitung in den Koran*, Bielefeld, 1844. Voyez aussi Reland, *de Religionne muhammedica*; Cotta, *Exercit. de rel. muh.*; Pococke, *Sp. hist. ar.*; Hottinger, *Hist. Orient.: de fato muh. diss. hist. critica, Lipsiæ*, 1750, etc.; Pitt, *Exposé de la religion de Mahomet*; la dissertation de M. Jones sur les Arabes, etc.

NOTE 6, PAGE 61.

Voyez notre traité du Calendrier arabe (*Manuel de chronologie universelle*, t. II, p. 340). Mahomet avait ordonné que chaque année serait

distinguée par un des événements les plus importants qui aurait signalé son cours. La première, celle de l'*hégire* ou fuite, fut d'abord nommée l'*année du pardon;* la seconde, l'année de l'*appel aux armes* et il en fut de même des quinze années suivantes. Mais sous le khalifat d'Omar (635), l'assemblée des principaux compagnons de Mahomet décida qu'on adopterait l'hégire comme point de départ unique et on la fit coïncider avec le 1er moharrem qui répondait, selon la conjonction moyenne, à la cinquième férie, c'est-à-dire au jeudi 15 juillet, 622 de J. C. — Les anciens Arabes se servaient de l'année lunaire de 354 jours huit heures quarante huit secondes, divisée en douze mois de trente et de vingt-neuf jours. Pour la faire concorder avec l'année solaire des Grecs et des Syriens, ils ajoutaient un mois tous les trois ans. Cette intercalation était appelée *naçi*, retard, et quoiqu'elle ne fût pas parfaitement exacte, elle suffisait pour maintenir une sorte de corrélation entre les dénominations des mois et des saisons. Mahomet supprima le *naçi*, et imposa aux Arabes l'année lunaire vague, en conservant néanmoins les noms des mois qui ne se rapportèrent plus aux saisons. — Les douze mois arabes sont moharrem (mois sacré), safar (mois du départ), rebi 1er (premier mois du printemps), rebi 2 (deuxième mois du printemps), djoumada 1er (premier mois de la sécheresse), djoumada 2 (deuxième mois de la sécheresse), redjed (respecté), schaaban (pousse des arbres), ramadhan (grande chaleur), schoual (mois de l'accouplement), dzoulcadeh (mois de la trêve), dzoulhedjeh (mois du pèlerinage). On a remarqué avec raison que safar signifiait *vide* et non *départ;* mais les scoliastes arabes expliquent que les Arabes laissaient leurs maisons *désertes* ou *vides* en partant pour la guerre sainte. Le mot schoual présente aussi quelques difficultés d'interprétation qui n'ont pas été résolues. — Les Arabes d'Afrique ont substitué les noms de aschour, de schaï-al-aschour, de mouloud et de schaï-al-mouloud, à ceux de moharrem, de safar, de rebi 1er et de rebi 2. Aschour (le dixième), et mouloud (la naissance *du Prophète*), sont des jours de fête qui tombent le 10 moharrem et le 11 rebi 1er. — Les trois derniers mois schoual, dzoulcadeh et dzoulhedjeh, sont remplacés par schahar afthour (cessation du jeûne), bou'l-djelaib (mois du colportage), et al-aïd-al-kebir (la grande fête). Ces modifications s'expliquent par la célébration de certaines solennités du Calendrier africain. Nous avons donné ailleurs (*Manuel de chronologie universelle*, t. II, p. 345), l'indication de ces diverses fêtes et des années bissextiles de l'hégire avec des tables de concordance entre cette ère et celle de Jésus-Christ.

Note 7, page 93.

Nous nous sommes conformé à l'usage, en écrivant Mahomet et non Mohammed, et si nous avons rétabli l'orthographe du mot *khalife*, nous n'avons fait que consacrer une rectification généralement admise. L'Académie française semble, il est vrai, dans son dictionnaire, rester fidèle au mot *Calife;* mais elle est reniée par son secrétaire perpétuel lui-même qui, dans une récente publication (*Introduction* à l'ouvrage de Montesquieu : *Grandeur et décadence des Romains*. Paris, Ducrocq, 1851), remplace le c par un k et prend, d'après je ne sais quelle autorité, le mot *kalife* comme moyen terme. L'initiative de M. Villemain n'est pas heureuse, car il représente la même lettre par un k, dans *kalife*, et un peu plus loin, par kh. L'illustre rhéteur citant le célèbre biographe, Hadji-Khalfa, qui florissait au XVIIe siècle et non pas au XIe, et dont l'ouvrage a été traduit par M. Flügel en 4 volumes, estropie son nom et l'appelle *Hadgi-Khaffa;* il

parle des traductions arabes d'Aristote, et oublie, ou paraît ignorer, que *Jourdain* a traité ce sujet avec une rare érudition; du reste il n'est pas le seul qui donne prise à la critique sur le terrain de l'orientalisme, et nous avons déjà eu l'occasion de faire observer aux éditeurs des *œuvres de Laplace*, publiées sous les auspices du gouvernement, que le nom de l'astronome Al-Nehavendi (le Néhavendien, de la ville de Néhavend), ne doit pas s'écrire Alne-Vahendi.

Aujourd'hui que la possession de l'Algérie nous met continuellement en contact avec les Arabes, il n'est plus permis de défigurer, comme on le fait si souvent, les mots que nous leur empruntons, et la connaissance de leur alphabet, entrera bientôt, nous n'en doutons pas, dans les conditions d'une bonne éducation; mais, il faut l'avouer, ce ne sera pas chose facile que de régulariser certaines expressions qui ont pris droit de cité dans les livres modernes. Quand on réfléchit que les orientalistes n'ont jamais été d'accord entre eux sur la valeur réelle des lettres arabes, et qu'il suffit du déplacement d'un point diacritique pour produire les plus singulières transformations, on peut se faire une idée des combinaisons bizarres auxquelles l'esprit de système ou une lecture inexacte a plus d'une fois donné naissance. C'est ainsi qu'Abderrahman, dont nous avons fait Abderame est devenu *Gabdorrhachaman* dans l'*Histoire mahométane* d'Elmacin traduite par P. Vattier; Moawiah, *Mégavie;* Abdelaziz, *Gabdolquezige;* que du médecin Bakstishua on a fait Iaktisou, etc.

Je crois que le meilleur parti serait de prendre pour base d'une classification commune la grammaire arabe de Silvestre de Sacy, qui fait loi dans toute l'Europe; le plus grave reproche qu'on puisse adresser à l'illustre philologue, c'est d'avoir indiqué une seule et même lettre pour représenter le *kaf* et le *kef;* il en résulte qu'il écrit également *al-kalb* le cœur, et *al-kalb* le chien, quoiqu'en arabe l'initiale des deux mots soit différente. Plusieurs savants, et parmi eux M. Jomard, ont proposé d'adopter le q pour le kaf: mais fera-t-on accepter par un lecteur français les mots: *qoran*, *qahtân*, *qoreisch?* Il serait, peut-être, préférable d'exprimer le kaf par un c devant les voyelles a, o, u, comme dans *calb*, *coran*, *cush*, etc., et par un k avec une apostrophe (k') devant les voyelles e et i. On distinguerait le Hé et le Ha par H et H', le Schin et le Sad par S et S', en supprimant le ç, l'aïn par a' ou o'. De cette manière, on pourrait reconstruire aisément les noms arabes, si fréquemment altérés par les transcriptions les plus disparates. Mais il faudrait que ce système fût approuvé de tous les orientalistes et généralement suivi. Jusqu'à ce qu'une résolution unanime soit prise à cet égard, nous sommes obligé de reproduire l'orthographe de chacun des auteurs que nous avons à citer: *Mahomet*, pour le fils d'Abdallah; *Mohammed*, pour le pacha d'Égypte; *Muhamad*, pour les Khalifes ommiades d'Espagne etc., Iousef, Yousouf, Yusef, pour Yousef ou Joseph, Isaac et Ishak etc. En l'absence de toute règle, il faut bien respecter l'usage maintes fois plus puissant que la raison.

Note 8, page 166.

Les musulmans qui considèrent Ali et ses descendants comme les légitimes successeurs de Mahomet, admettent une succession de douze imans (Imams) dont le dernier existe encore et doit reparaître avec le prophète Elie au second avénement de Jésus-Christ. Ces douze imans sont:

1. Ali.
2. Hassan, fils aîné d'Ali.

3. Hossein, frère d'Hassan.
4. Ali Zéinalabedin.
5. Mohammed Baker fils de Zéinalabedin.
6. Djafar Sadik, fils de Mohammed Baker.
7. Mousa-al-Kadhem, fils de Djafar.
8. Ali Ridha, fils de Mousa.
9. Abou Djafar Mohammed, fils d'Ali Ridha.
10. Ali Askeri, fils d'Abou Djafar.
11. Hassan Askeri, fils d'Ali Askeri.
12. Mohammed, surnommé Mahadi ou le directeur dont on attend la réapparition. Voyez ces différents noms dans la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot. Ebn-al-Sabbagh a écrit la biographie des douze imams. Le titre d'*Imam*, qui signifie celui qui est à la tête de l'assemblée dans les mosquées (antistes) était porté en général par les Khalifes; on le voit également attribué à certains auteurs qui ont excellé par leurs doctrines, etc. Les Ismaéliens ne reconnaissent que sept Imams.

Note 9, page 181.

Le petit traité *des Monnaies musulmanes* de Makrizi, publié par Silvestre de Sacy, en 1797, et l'ouvrage d'Ed. Bernard intitulé : *de Ponderibus et mensuris*, Oxoniæ, 1688, donnent des détails intéressants sur la numismatique arabe.

Le Khalife ommiade Abdelmalek fit frapper les premières monnaies musulmanes; jusque-là, on s'était servi des pièces d'or et d'argent de Constantinople et de Ctésiphon, ou l'on s'était contenté d'en reproduire le type en y ajoutant quelques légendes arabes telles que : *Louange à Dieu*, *Mahomet apôtre de Dieu*, *il n'y a point d'autre Dieu que Dieu*, *Dieu est grand*, ou *les noms d'Omar*, *d'Othman*, etc. Makrizi affirme même que Moawiah s'était fait représenter ceint d'une épée sur quelques rares empreintes, mais cette assertion a été contestée.

Abdelmalek, à la suite d'une discussion avec l'empereur byzantin, résolut de proscrire les monnaies grecques et chargea le juif Somai d'en frapper de nouvelles en l'année 76 de l'hégire, (695 de J. C.).

C'est à partir de cette époque que commence véritablement l'histoire de la numismatique arabe.

On distingue en premier lieu le *dinar* ou denier d'or, le *dirhem* ou drachme d'argent, le *danek*, *fols* ou obole d'airain ou de cuivre.

Le dinar était égal au *mithcal;* le poids de six dirhems était le même que celui de sept mithcal; un dirhem pesait autant que six daneks. On peut voir dans Ed. Bernard (p. 82, à 95, 101 à 110, 119 et 187), les diverses évaluations de ces monnaies qui variaient, selon le temps, de poids et de forme. On suppose que la valeur moyenne du dinar était de 12 à 13 francs, et celle du dirhem de 12 sous. De très-habiles numismates ont décrit avec soin non-seulement les monnaies des Khalifes d'Orient et d'Occident, mais encore celles des dynasties qui se sont élevées en Afrique et en Asie sur les ruines de l'empire arabe. On peut consulter à ce sujet l'excellent ouvrage de Marsden intitulé : *The oriental Coins*, etc., Londres, 1823. — Clewberg, 1755, Aurivilius, 1775, Tychsen, 1796, Frœhn, 1819. M. de Saulcy, 1846, etc., se sont occupés des mêmes études; nous même, nous avons publié, en 1838, un mémoire sur les monnaies des Timourides de la Transoxiane.

Note 10, page 242.

L'histoire des Arabes en Sicile a été l'objet de nombreuses recherches. On sait quelle influence ils ont exercée pendant plusieurs siècles, sur le mouvement des esprits en Italie, même après la conquête de l'île par les Normands; Roger Ier encourageait par ses bienfaits le géographe Édrisi; Frédéric II appelait à sa cour les fils d'Averroès. J.-B. Carusio a publié, au commencement du XVIIIe siècle, de précieux détails sur les résultats fort peu connus de la domination musulmane (*Bibliotheca historica regni Siciliæ*, etc., 1723); voyez aussi *Historiæ saracenico-siculæ varia monumenta*, 1720, dans le tome Ier, IIe partie, des *rerum italicarum scriptores* de Muratori et le livre de Ros. Gregorio, intitulé : *Rerum arabicarum quæ ad historiam siculam spectant*, 1790. Le *Codice diplomatico sotto il governo degli Arabi*, d'Airoldi (1789–1792) in-4°, a donné lieu à une controverse fort curieuse : Joseph Vella, né à Malte et chapelain de l'ordre, s'étant mis en relations, en 1782, avec l'ambassadeur du Maroc, Mohammed-ben-Othman, à Palerme, prétendit bientôt avoir reçu de ce ministre un manuscrit renfermant la correspondance entre les gouverneurs arabes de Sicile et les souverains de l'Afrique, un autre ouvrage qui en était la suite et se rattachait à l'invasion normande en Sicile, et en dernier lieu une série de médailles qui devaient servir à résoudre plusieurs difficultés historiques d'un assez grand intérêt. Alphonse Airoldi, archevêque d'Héraclée, juge de la légation apostolique et de la monarchie de la Sicile, engagea Vella à publier la traduction de ces documents, et déjà en 1789, six volumes avaient paru du *Codice diplomatico* etc., lorsque des doutes s'élevèrent sur l'authenticité du texte original. Vella fit imprimer, en 1793, sous les auspices du roi de Naples, la première partie de ce texte, avec une version italienne, sous le titre de *Libro del consiglio in Egitto* (Ketab divan Mesr) ; mais un nouvel examen amena d'énergiques réclamations, et Vella, accusé d'imposture, fut condamné à 15 ans de prison, sans que la pitié lui tînt aucun compte des incroyables efforts qu'il avait dû faire pour composer en italien et en arabe sa prétendue découverte. Le docteur Hager, en 1794, Silvestre de Sacy, (Magasin encyclopédique, Ve année, VIe partie, 330 et VIe année, t. V, p. 328), Gregorio dans ses lettres à Tychsen, 1794, ont contribué à éclairer le public sur la valeur réelle du manuscrit de Vella. — On peut consulter aussi sur l'histoire des Arabes en Sicile, les extraits de Nowairi, publiés par Caussin, Morso, *Descrizione di Palermo antiquo*, 1827, Lanza, *degli Arabi in Sicilia*, 1832, Rampoldi cité par Martorana, *Not. hist. dei Saraceni Siciliani*, Edrisi, et le *Voyage en Sicile* de Mohammed-ben-Djobair sous le règne de Guillaume le Bon, par M. Amari, 1846.

Note 11, page 247.

Il ne faut pas confondre les Zeirites ou Beni-Mnad dont les États s'étendaient d'Alger à Tripoli et qui faisaient partie de la tribu des Sanhadjites, avec les Zeirites ou Zenetes de Fez, qui régnèrent de 988 à 1070 ; voy. Becri (Ap. Quatremère), p. 85, et d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, au mot *Zeiri*.

Quant aux Hamadites ou Beni-Hammad de Bougie, qui formaient aussi une branche des Sanhadjites, voici la liste de leurs princes :

I. Hammad ben Jousef Balkin.
II. Alkaid ben Hammad.
III. Mohammed ben Hammad.
IV. Balkin ben Mohammed.
V. Naser ben ala elnes ben Mohammed.
VI. El Mansour.
VII. El Naser.
VIII. Badis ben el Mansour ben el Naser.
IX. El Aziz ben el Mansour.
X. Jahia ben el Aziz.

Voyez l'histoire d'El-Kairouani, traduite par MM. Pélicier et Rémusat.

NOTE 12, PAGE 310.

On donne le nom de *chérif* ou *schérif* aux descendants de Mahomet par Hassan et Hossein, fils d'Ali et de Fathime. Les rois de Perse et les autres schérifs de l'Asie sont sortis d'Hossein, si l'on s'en rapporte aux traditions orientales ; quant à la maison d'Hassan, elle s'est partagée en deux branches principales ; la première subdivisée en *Beni-Kader*, *Beni-Hassan*, *Beni-Haschem* et *Beni-Kitada* donne des schérifs à la Mecque et à Médine. A la seconde appartiennent les rois du Maroc.

On peut voir dans l'ouvrage de Torrès (*relation de l'origine et succès des chérifs et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant*, traduit par M. Charles de Valois, duc d'Angoulême, 1636), comment le Schérif *Mahamet* ou *Benhamet* prépara dès l'année 1508, la grandeur de sa famille en envoyant ses fils *Hamet* ou *Mahamet* et *Mohammed*, à la cour de Fez. Les deux frères se distinguèrent dans quelques rencontres avec les chrétiens ; maîtres de Tarudant, en 1515, ils s'emparèrent, en 1519, de Maroc où l'aîné se fit proclamer roi. Le plus jeune, en 1544, s'attribua toute l'autorité, prit le titre de souverain de l'Afrique et fit huit ans après la conquête du royaume de Fez ; il périt assassiné en 1557, après quelques démêlés avec les Turcs qui ne voulaient reconnaître en lui que le scheikh des Arabes.

Muley Abd-Allah, son troisième fils, lui succéda et régna jusqu'en 1574 ; il transmit le pouvoir à son fils *Muley-Mohammed*, qui, menacé par son oncle Muley Moluc (*Muley Abd-el-Malek*), réclama les secours du roi de Portugal, don Sébastien. On sait quel fut le résultat de la journée d'Alcazar où les trois rois perdirent la vie. *Muley Ahmed Labass*, fut proclamé sur le champ de bataille, gouverna ses sujets au milieu des fêtes et des plaisirs de 1578 à 1603, et laissa le trône à *Muley Cheikh* qui ne sut pas le conserver. A la suite d'une guerre civile qui se prolongea quelque temps, le plus jeune des fils de *Muley Ahmed* demeura en possession de la couronne.

Muley Ali, gouverneur de Tafilet, devait commencer bientôt après la seconde dynastie des Schérifs nommée *Filely* ; *Muley Mohammed*, fils aîné et successeur de Muley Ali, fut renversé en 1664 par son frère *Muley Archyd*, qui étendit ses États du détroit de Gibraltar au cap Non, et fut le plus puissant monarque de l'Afrique. Ce prince, de 1664 à 1672, inaugura ce système de cruautés inouïes que son frère *Muley Ismaël*, devait perfectionner encore (1672-1727) avec un raffinement dont l'histoire heureusement offre peu d'exemples. *Muley Ahmed Dehaby*, quatrième fils de *Muley Ismaël*, n'occupa le trône que deux ans, 1727-1729 ; il fut remplacé par son frère, *Muley Abd-Allah*. Ce prince, déposé cinq fois par des prétendants à la couronne, resta enfin paisible possesseur de l'autorité, de 1742 à 1757 ; il ne laissa qu'un fils, *Sidi Mohammed*, qui, pendant un règne de trente-trois ans (1757-1790), chercha à civiliser ses sujets et ouvrit des relations pacifiques avec les principales puissances de l'Europe. On lui doit la fon-

dation de Mogador en 1760. *Muley-Mohammed-Mahdi-al-Tézid*, second fils, de Sidi-Mohammed et *Muley Haschem,* ne firent que paraître sur le trône. Après eux viennent *Sidi-Soliman* (1792-1822), et *Muley-Abder-rahman,* aujourd'hui régnant.

On peut consulter sur l'histoire des Schérifs, outre l'ouvrage indiqué en tête de cette note, celle de Dombay (Agram, 1794 et 1801), les *Relations* de nos missionnaires de 1724, 1731 et 1742; Chénier, *Recherches historiques sur les Maures et Histoire de l'empire de Maroc*, 1787, etc.

FIN.

ERRATA.

Page 13,	ligne 17,	*retranchez* :	dans ses travaux.		
— 22,	— 11,	*au lieu de* :	Stylitès,	*lisez* :	Scylitzès.
— 41,	— 24,	—	recueilli,	—	eu.
— 44,	— 4,	—	Mouslin,	—	Mouslim.
— 49,	— 11,	—	Calife,	—	Khalife.
— 50,	— 33,	—	propagation	—	prosélytisme.
— 65,	— 11,	—	ardents,	—	évidents.
— 78,	— 27,	—	;	—	,
— 132,	— 23,	—	Margal,	—	Margab.
— 138,	— 5,	—	;	—	,
— 142,	— 4,	—	à,	—	d'.
— 146,	— 1,	—	réuni,	—	rassemblé.
— 149,	— 24,	—	des,	—	de leurs.
— 153,	— 11,	—	Caïdes,	—	Caïds.
— 143 et suiv. titre courant,			750	—	743.
— 181,	— 38,	—	n° 8	—	n° 9
L'erreur se continue pour les notes 9 à 12.					
— 227,	— 14,	—	Dihon,	—	Gihon (Djihoun).
— 299,	— 28,	—	Anasir,	—	El-Nasir.
— 317,	— 8,	—	à,	—	dans.
— 327,	— 7,	—	protégeaient	—	surmontaient.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

Les chiffres indiquent les pages.

A

E

I

M

N

O

P

Q

R

Ava

Cha

Cha

Cha

Cha

Cha

Cha

Cha

Cha

Cha

Cha

Cha

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE CINQUIÈME.

Grandeur et décadence des Arabes en Occident.

LIVRE SIXIÈME.

Tableau de la civilisation arabe.

LIVRE SEPTIÈME.

État actuel de la race arabe.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

